



Inde A

L'INDE DU VII[e] AU XVI[e] SIÈCLE

HISTOIRE DU MONDE

PUBLIÉE

SOUS LA DIRECTION DE M. E. CAVAIGNAC

Tome VIII[1]

L'INDE

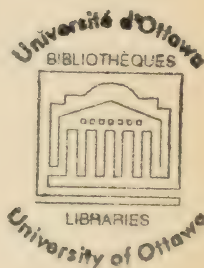
DU VII[e] AU XVI[e] SIÈCLE

PAR

M. Ishwari PRASAD
Professeur à l'Université d'Allahabad

TRADUIT SUR LA 2e ÉDITION PAR H. DE SAUGY

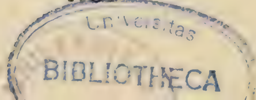




E. DE BOCCARD, Editeur
1, Rue de Médicis, 1
PARIS (VI[e])

—

1930



ERRATUM

Page 162. — Remplacer le titre par :

CHAPITRE VI

L'extension et la consolidation du gouvernement des esclaves

Pages impaires de 163 à 181. — Remplacer les titres-cou-
nts par :

L'extension et la consolidation du gouvernement des esclaves

INTRODUCTION

Mahmoud de Ghazna

En parlant du monde de l'Islam et de ses rapports avec les chrétiens, nous avons frôlé le personnage de Mahmoud de Ghazna, sans pouvoir y insister. C'est, en effet, comme conquérant de l'Inde qu'il vit surtout dans l'histoire, et c'est sous cet aspect qu'il sera étudié tout à l'heure. Mais sa figure mérite d'être présentée pour elle-même, et autrement que comme marquant une étape dans le grand processus de la conquête musulmane en Hindoustan : nous allons nous arrêter quelques instants à la considérer.

On se rappelle quelle était la situation peu brillante du monde musulman au milieu du xe siècle. Le khalifat de Bagdad n'était plus qu'une ombre, ses titulaires étaient réduits au rôle de chefs spirituels de la principale communion musulmane. A l'Ouest, tout le Maghreb, Espagne et Afrique berbère, vivait de sa vie propre. En Egypte, un khalifat concurrent s'était formé au profit des descendants plus ou moins authentiques de Fatima, la fille du Prophète, et ne parvenait d'ailleurs pas à arrêter la contre-offensive chrétienne des empereurs byzantins. Le Khalife abbasside, dans Bagdad même, était un « perroquet » (c'est le mot d'un contemporain) entre les mains des princes bouides qui se partageaient en famille l'Iran occidental. Les Samanides, de Bokhara, dirigeaient l'Iran oriental en souverains indépendants, d'autant plus que leur qualité de chiites les dispensait de révérence pour le Khalife orthodoxe. Enfin, sur les bords de l'Amou-

Daria et du Syr-Daria, vivaient des peuplades turques musulmanes, qui, si elles étaient séparées de leurs congénères de l'Asie centrale par une barrière religieuse, restaient en contact avec eux du fait de la parenté ethnique et linguistique, et de bien des habitudes communes.

Depuis longtemps, ces Turcs étaient connus et employés comme mercenaires par tous les princes musulmans. Il était fatal qu'un jour l'un d'entre eux cherchât à travailler pour son compte. Le premier qui conçut cette idée ou qui, du moins, la réalisa, fut un certain Alp-Téguine. D'abord officier des Samanides dans le Khorassan, il finit par s'établir avec sa bande à Ghazna, sur les pentes sud de l'Hindoukouch. L'endroit n'était pas engageant : un plateau escarpé, battu par les vents pendant sept mois. Cinq cents ans plus tard, Baber s'étonnait que de grands rois eussent vécu là. Mais Ghazna était couvert par l'Hindoukouch du côté du Khorassan, difficile d'accès du côté de l'Inde, bref très propre à servir de repaire à une puissance de proie.

Lorsque Alp-Téguine mourut en 976, la Grande Compagnie qui était son principal héritage ne se prêta pas à reconnaître son fils. Elle déféra le commandement au fils d'un esclave d'Alp-Téguine, Sébuk-Téguine. Il accepta, à condition qu'on lui jurât une obéissance absolue et sans réserve. Il avait toujours inspiré la confiance comme officier subalterne : il allait la justifier davantage encore comme chef de guerre.

Ce fut lui qui montra aux routiers qu'il avait réunis l'Inde à conquérir. Il y fit deux expéditions, en 986-7 et en 991, et pénétra au delà de l'Indus. Ses exploits seront racontés en leur temps. Ici c'est son rôle dans le monde de l'Islam qui nous occupera seul.

L'Iran, dont le centre est occupé, comme on sait, par un redoutable désert, était alors partagé politiquement en deux : à l'Est les Samanides, à l'Ouest les Bouides. Mais les communications étaient constantes, soit par le Nord, le long de la Caspienne, soit par le Sud, entre le

Séistan et le Kerman. Le mouvement intellectuel, qui, après le premier siècle de la conquête arabe, s'était réveillé avec intensité, était le même de part et d'autre. Firdouci, né vers 930, a rimé surtout chez les Samanides; Avicenne, né en 970, a composé sa compilation médicale principalement chez les Bouides. Mais poètes, savants, artistes, circulaient librement de Chiraz ou d'Hamadan à Boukhara et Samarkande. On ne s'étonnera donc pas que, politiquement aussi, la vie ait été une dans l'Iran. Un grand, rebelle chez les Samanides et trahi par la fortune, trouvait asile chez les Bouides, et *vice versa*. Une partie d'échecs continuelle se jouait entre les deux dynasties. Jeu dangereux, car il ouvrait la porte aux infiltrations des Turcs. Un chef turc surtout, Ilek Khan, campé dans la haute vallée du Syr, guettait l'occasion de s'emparer de la province appelée Transoxiane par les Grecs, Mavarannahar par les musulmans, et dont les Samanides avaient fait un foyer précieux de civilisation arabo-persane.

C'est dans ce jeu d'intrigues que Sebuk-Téguine, quand sa croisade indienne l'eut mis en relief, fut appelé à intervenir. Des services rendus aux Samanides contre des rebelles et contre Ilek Khan lui valurent l'autorité dans le Khoraçan. Tout en baisant l'étrier du souverain de Boukhara, il ne dissimula pas qu'il entendait s'y comporter en prince indépendant et héréditaire. En 994, il établissait à Nichapour, à l'extrémité Nord-Ouest de la province, son fils Mahmoud.

Quand Sébuk-Téguine mourut en 997, il légua Ghazna à son fils Ismaïl, Nichapour et le Khorassan à Mahmoud. Mais celui-ci était l'aîné. Né en 970, il s'était distingué dans les guerres de l'Inde, non moins que dans les combats livrés en Khorassan. On le vantait déjà comme administrateur juste et ferme à Nichapour. Il n'hésita pas, pour revendiquer tout l'héritage, à entamer une lutte fratricide, et tous les vieux soldats de son père passèrent sous ses étendards. Ismaïl fut déposé, d'ailleurs

traité avec égards. Par cette entrée en scène sensationnelle, Mahmoud s'imposait au monde musulman : il fut désormais le grand Mahmoud de Ghazna, le sultan par excellence.

Dès le début, sa pensée de musulman fanatique fut tournée vers la soumission des *kafirs* (infidèles) de l'Inde. Sitôt que le loisir lui en fut donné, en 1000, il fit campagne de ce côté : dès lors, les expéditions se succédèrent. Les principales sont celles de 1000 (défaite de Jayapala), de 1004-5 (Multan), de 1008-9 (Nagarkoth), de 1014 (Taneswar), de 1018-9 (Kanauj), de 1025 (Somnath). Encore une fois, nous laisserons à de plus qualifiés que nous le soin de les raconter. Ici, c'est le prince musulman qui nous occupera.

Un mot seulement sur le supplément considérable de ressources que le pillage d'un si riche pays assura à Mahmoud. Ressources militaires d'abord, consistant en éléphants de guerre, qui s'entassèrent par centaines dans les écuries royales. Ressources financières ensuite. Si sujets à caution que soient certains chiffres des historiens orientaux, les plus modérés, ceux qu'on peut retenir, sont encore impressionnants. C'est ainsi que le seul pillage de Kanauj aurait rapporté 20 millions de dirhams. On appréciera ces chiffres en les comparant à ceux qu'Ibn Khaldoun, par exemple, nous a conservés pour les revenus des diverses provinces du khalifat, lesquels peuvent donner au moins un ordre de grandeur. Les revenus annuels de l'empire iranien de Mahmoud, au moment de son extension maxima, représentent 60 à 70 millions. Les revenus du domaine bouide, il est vrai, seraient notablement supérieurs : 240 millions, — mais, dans ce total, les pays du Tigre et de l'Euphrate entrent pour 150 millions.

Le plus simple est de parcourir les divers pays sur lesquels s'est exercée l'autorité, la puissance ou le prestige de Mahmoud.

Il est resté fidèle, jusqu'au bout de son règne de 33 ans,

à son nid d'aigle de Ghazna, dont il a réussi à faire une capitale. Le pays entre l'Hindoukouch et les monts Soliman, le Zaboulistan, est resté le noyau de sa puissance. Pourtant, même dans ce réduit central, il a eu des luttes à soutenir : luttes contre les montagnards afghans de l'Hindoukouch, prises de nids d'aigles analogues à Ghazna, tels que Gin au Nord, du côté du Khorassan, Bost au Sud, du côté du Séistan.

Le Khorassan faisait aussi partie de son patrimoine, et en constituait la partie la plus peuplée et la plus riche· Mahmoud l'a administrée avec soin. Lors de la famine de 1011, il vint au secours des habitants de Nichapour. Il lui arriva de remettre une année d'impôts aux gens du Khorassan. En dehors des tributs, il tirait de là nombre de soldats. Ses soudards turcs et ses éléphants indiens n'ont pas suffi à assurer ses victoires. Dans la campagne contre Ilek Khan (1004), on nous dit que la poursuite dans la steppe fut arrêtée par le froid qui décima ses troupes : c'est donc qu'elles comprenaient beaucoup de gens du Midi, d'Iraniens.

Il avait reconnu l'Oxus (Amou-Daria) comme limite de son domaine. Une de ses premières opérations (998-999) avait été la liquidation des Samanides. Contre eux, il s'était entendu avec Ilek Khan, laissant à celui-ci Samarkande, Boukhara, le Mawarannahar. C'est alors que ce pays florissant devient pour toujours un Turkestan. Le dernier Samanide, Mountacir, défendit héroïquement son héritage, avec l'aide de Turcs Oghouzes : il finit par périr sous les coups d'un traître.

De ce côté, Mahmoud ne revendiquait que la suzeraineté sur le Kharezm, la marche des bords de la mer d'Aral. Entre la prise de Taneswar (1014) et celle de Kanauj (1019), il vint en personne réprimer la rébellion du roitelet de ce pays.

Avec son voisin du Nord, qui était pourtant un congénère et un coreligionnaire, les rapports ne furent pas toujours bons. En 1004, Ilek Khan franchissait l'Oxus

avec une immense armée : Mahmoud dut la victoire à sa bravoure personnelle et à ses éléphants. On a vu comment il fut arrêté dans la poursuite. Il chercha la paix de ce côté. Lorsque Ilek Khan mourut (1018), sa fille était fiancée au fils de Mahmoud. Mais, jusqu'au bout, celui-ci eut à surveiller la frontière de l'Oxus. Ses émirs renâclaient devant ces difficiles campagnes : il fallut que le sultan, presque sexagénaire, vînt prendre en personne le commandement. Et il ne put empêcher les Turcs Oghouzes de s'infiltrer, au moins comme mercenaires, dans le Khorassan : parmi eux étaient les fils de Seldjouk.

Derrière ces Turcs musulmans vivaient d'autres Turcs infidèles, païens, chrétiens nestoriens, ou bouddhistes. Dans son attaque de 1004, Ilek Khan avait avec lui, disent les historiens de Mahmoud, un « roi de Chine », un Khan venu du Turkestan chinois. Quelques années après, nous voyons le successeur d'Ilek Khan attaqué à son tour par une armée de Turcs chinoisés. Ce ne furent là, à l'époque, que des épisodes : pour nous, ils sont intéressants comme prodromes des invasions du XIIe siècle. Ils annoncent Gengiskhan.

Strictement défensive du côté du Touran, la politique de Mahmoud a été agressive du côté de l'Iran. On a vu que les limites entre les empires féodaux des Samanides et des Bouides étaient singulièrement flottantes. Mahmoud entendait revendiquer tout l'héritage des Samanides, et même l'agrandir.

Le long de la mer Caspienne, le Djourdjan, le Tabaristan, le Guilan, reconnurent de bonne heure sa suzeraineté. Par là, il entra même en contact avec la lointaine Géorgie, au pied du Caucase. Un prince déilémite qui avait fui devant ses armes lui fut livré par le *shahr* (roi) de ce pays. La force de son bras se fit ainsi sentir jusqu'aux confins du monde chrétien.

De l'autre côté, il avait, dès le début de son règne, détrôné le prince du Séistan, Khalaf, et le Séistan avait été rattaché directement à son *divan* (administration)

en 1003. Ses domaines touchaient au Mékran et au Kerman. Il dédaigna l'aride Mékran, mais le Kerman était une proie tentante. Le souverain bouide de la région eut grand soin d'observer à son égard une attitude déférente.

Plus à l'ouest, Rei et l'Irak-Adjémi (Médie) sollicitaient aussi les convoitises du Ghaznévide, d'autant plus que ce pays était échu à un Bouide enfant, Mourchid-ud-Daulah, pour lequel gouvernait sa mère. C'était une femme de tête. Menacée par Mahmoud, elle dit : « Je sais quelle est la puissance du sultan. Mais il ne voudra pas ternir sa gloire par une victoire sur une femme et un enfant ». Mahmoud attendit en effet que Mourchid-oud-Daulah fût homme fait. La conquête de la Médie a été sa dernière conquête (1028). Il y intronisa son fils aîné Masoud, comptant laisser Ghazna au cadet : il n'était pas averti par son propre exemple.

Bien avant de prendre pied à l'Ouest du désert iranien, Mahmoud avait été en relations avec Bagdad. Dès son avènement, le Khalife Kader-Billah lui avait envoyé une robe d'honneur : le commandeur des croyants préférait évidemment à ses protecteurs bouides, qui, comme les Samanides, étaient chiites, le Sunnite intransigeant qu'était le Turc Mahmoud. Depuis, tous les succès de Mahmoud dans l'Inde furent célébrés à grand fracas dans Bagdad, comme à la Mecque.

Pour les mêmes raisons religieuses, Mahmoud ne voyait pas d'un bon œil le khalifat fatimite du Caire, d'autant plus qu'il était alors le siège des fantaisies religieuses du célèbre Hakem. Lorsqu'un émissaire fatimite se glissa dans les Etats de Mahmoud (vers 1017), sa propagande fut arrêtée par les théologiens ghaznévides, et lui-même châtié. On prétend même que le sultan aurait offert ses services armés à l'Abbasside contre le Fatimite.

Le monde chrétien, *Roum*, était en dehors de l'horizon politique de Mahmoud. Il avait choisi pour tâche la croisade contre les infidèles de l'Orient. Il laissait à d'autres le soin de défendre les marches occidentales de l'Islam.

Mais le prestige de ses victoires pour la foi s'est fait sentir dans tout le monde musulman. C'était la première fois, depuis le premier siècle de l'hégire, qu'un grand conquérant paraissait en terre musulmane. La période de dépression qui avait suivi la dislocation de l'Empire abbasside était close. A la vérité, ce ne furent pas les descendants de Mahmoud qui profitèrent de l'élan imprimé par lui. Parmi les Turcs Oghouzes qui s'étaient glissés dans ses domaines, il n'avait pas eu à craindre les Seldjoukides. Dès qu'il fut mort (1030), il levèrent l'étendard de la révolte contre son successeur, et la bataille de Zendékan dans le Khorassan (1038) rejeta les Ghaznévides au Sud de l'Hindoukouch. Ce sont les Turcs Seldjoukides qui ont été, dans l'Iran, les héritiers et les continuateurs de l'œuvre de Mahmoud. On a vu avec quels résultats (tome VII, 2e partie).

Mahmoud de Ghazna a donc été un grand souverain iranien. Par son ascendance paternelle, il était un pur Turc, et il lui arrivait de sourire en voyant dans un miroir son visage olivâtre. Sunnite intransigeant, comme tous les Turcs, il était porté à voir des hérétiques dans ses sujets iraniens, en général sectateurs d'Ali. Mais il avait reçu une éducation princière, savait non seulement l'arabe, comme il convenait à un musulman aussi sérieux, mais le persan. Et surtout il se rendait compte que le milieu où il avait grandi était un milieu fort civilisé, où même de petits princes, comme Khalaf du Séistan, avaient tenu à faire figure de Mécènes. Et il mit son honneur à ne pas négliger cette partie de leur hérirage.

Il réunit à Ghazna les meilleurs poètes du temps· On nous le montre instituant des concours entre eux, distribuant des prix. De tous les noms qu'on nous signale, et dont plusieurs eurent leur heure de célébrité, la postérité a surtout retenu celui qu'elle a pour toujours associé à Mahmoud : Firdansi.

Firdansi était né vers 930 à Tous, près de Nichapour. Après s'être fait connaître comme poète, il consacra son

âge mûr et sa vieillesse à rassembler les légendes qui couraient sur les rois mythiques ou historiques de la Perse et à en faire une vaste épopée nationale, le *Livre des Rois* (*Chah-Nama*). Il suffit de prononcer ce nom pour évoquer l'histoire romanesque de ses rapports avec Mahmoud. Le poète a entrepris cette grande œuvre à la requête du sultan. Quand elle est finie, Mahmoud lui envoie un cadeau de 60.000 dirhams, un par vers. Mais le poète le juge insuffisant, et le distribue à des jardiniers et autres gens de peu. Puis il émigre vers l'Ouest, répandant partout une satire venimeuse contre Mahmoud. Enfin il rentre à Tous, quand il a appris que le prince était apaisé par les beaux vers où il chantait son éloge. En effet, Mahmoud s'est décidé à envoyer un cadeau mieux proportionné : mais l'or entre par une porte de la ville au moment où l'on emporte par une autre la dépouille du poète octogénaire. Et la fille du poète refuse le cadeau, qu'il faut affecter à une construction d'édilité.

La critique occidentale (représentée surtout en l'espèce par Nöldecke) n'a pas eu de peine à relever les points faibles de la fameuse histoire. Firdouci a commencé son poème vers 975, quand Mahmoud était encore enfant : et, au surplus, on ne voit pas en quoi ces chants nationalistes, où les luttes contre le Turc tenaient une grande place, pouvaient intéresser particulièrement, quelles que fussent sa largeur d'esprit et son adaptation à l'Iran, le sultan de Ghazna. Si Firdausi a brillé à la cour de Ghazna, c'est pour d'autres vers. Qu'il se soit jugé mal récompensé, ce serait naturel, car il avait une haute idée de lui-même, et parfois ses accents rappellent notre Malherbe :

Les puisantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours.
Je les possédai jeune, et les possède encore,
Au déclin de mes jours.

Enfin, il est plus que douteux que le redoutable sultan ait eu connaissance de la célèbre satire, qui touchait à l'endroit sensible le petit-fils d'esclave, parvenu, non seulement par rapport aux rois, mais même pour le hobereau de bonne souche et fortement enraciné qu'était Firdausi : « Mahmoud, disait-elle en substance, pourra grandir encore : il ignorera toujours les procédés qui conviennent entre gens bien élevés ». Bref, sur le fond historique se sont accumulés des embellissements dont il n'est pas malaisé de voir l'origine.

Firdausi n'a pas tenu de son temps la place que nous lui donnerions : Utbi, l'historien de Mahmoud, qui parle souvent de Tous et aime bien citer des vers, ne prononce pas son nom. On connaissait alors bien des poètes qui s'étaient essayés sur les antiques légendes de la Perse, et Firdouci fut parfois accusé de plagiat. Mais le *Chah-Nameh* éclipsa toutes ces productions et devint vite célèbre — le plus répandu peut-être, après le Koran, de tous les livres musulmans. La figure de Firdausi grandit de telle sorte qu'on trouva naturel d'affronter le prince des poètes avec le conquérant de l'Inde. Un siècle après la mort du poète, la légende était formée : elle vivra toujours.

Mahmoud a rassemblé les artistes comme les poètes. Il leur a proposé comme tâche principale la parure de Ghazna. Après la conquête de Kanauj (1019), et avec le butin, ses architectes lui bâtirent la mosquée qu'il appela « la Fiancée céleste » et dont les contemporains éblouis ne trouvaient l'analogue qu'à Damas. Ils nous décrivent encore les palais du sultan et des émirs, les écuries pour 1.000 éléphants, etc. Enfin, après la conquête de Sonmath (1022), Mahmoud affecta le butin à embellir le tombeau où il descendit quelques années plus tard; les portes de bois de santal étaient célèbres. Depuis, bien des désastres passèrent sur Ghazna, mais le tombeau de Mahmoud resta un lieu de pèlerinage pour les pieux musulmans. En revanche, les Hindous se rappelèrent,

à travers les siècles, qu'il était un trophée : encore au début du XIXe siècle, un prince du Pendjab, appelé au secours par un prince afghan, réclamait en compensation les portes magnifiques. Par un jeu curieux de la destinée, ce furent des officiers européens qui satisfirent ce désidératum du nationalisme hindou : en 1842, ils rapportèrent le trophée de Mahmoud à Delhi.

Mahmoud n'a pas oublié le monde savant. Avicenne, il est vrai, l'illustre médecin, a vécu chez les Bouides, — s'il est venu parfois jusqu'à Boukhara et à Samarkande faire connaissance plus intime avec les produits que les caravanes apportaient de la Chine. Mais, après la conquête du Kharezm (1017), Mahmoud a ramené à Ghazna Albirouni, déjà réputé. Mathématicien, astronome, érudit, il avait publié un traité sur les calendriers des différents peuples, qui nous est encore précieux. Devenu citadin de Ghazna, il fit connaissance avec l'Inde, et consigna ses impressions dans un ouvrage dont il sera question plus bas.

Il suffira de ces indications pour prouver que le brillant mouvement intellectuel du Xe siècle n'a pas périclité sous le gouvernement du Turc orthodoxe et puritain qu'était Mahmoud. Mais il y aurait ingratitude de notre part à ne pas ajouter à cette pléiade le nom de l'historien Outbi. Il était d'une famille de hauts fonctionnaires des Samanides, et lui-même remplit des emplois importants sous Mahmoud. Il a écrit une biographie de son prince qui, malheureusement, s'arrête après 1020 : la mort a sans doute empêché Outbi de l'achever. Telle quelle, elle est pour l'historien européen la source essentielle. Il y manque nombre d'anecdotes savoureuses (celle de la femme adultère par exemple) qu'il faut chercher dans les historiens orientaux postérieurs. Il y a probablement de bonnes raisons pour que le contemporain ne les consigne pas. Mais, vraies ou fausses, elles attestent l'impression qu'avait laissée le conducteur d'hommes, le mécène et l'impeccable justicier.

Mahmoud n'a donc rien du Hun dont il a pourtant réveillé chez les Hindous le sinistre souvenir. Il vaut alors la peine d'examiner son attitude en présence de la civilisation indienne. Naturellement, elle était marquée à ses yeux d'un signe fatal : civilisation d'idolâtres ! Il est d'autant plus remarquable que, dans des œuvres si visiblement empreintes de l'Esprit du Mal, il ait senti la valeur esthétique. Au sac de Kanauj (1019), il s'extasia devant la beauté des statues qu'il déménageait. Puis le fanatisme musulman eut le dernier mot, et il fit murer pour toujours ces idoles dans les fondations et les murs des édifices de Ghazna. Quant à des entretiens philosophiques avec des Brahmanes, nul n'a conservé le souvenir d'une pareille condescendance.

Autour de lui, d'autres, comme Albirouni, ont vu plus large et plus profond, mais, même chez ceux-là, l'impression n'est pas favorable. Bien que les musulmans, au premier siècle de l'hégire, n'eussent fait qu'effleurer l'Inde, l'Islam avait déjà projeté son ombre sur elle, en la coupant de l'Asie centrale et de la Chine, en fermant ces routes d'échanges intellectuels que nous avons vues si actives au temps des pèlerins bouddhistes. Restait le Thibet et la mer, mais, de ce côté aussi, la situation avait changé en mal depuis la chute des T'angs (907). La Chine était coupée en deux. Le Thibet s'était replié sur lui-même. Par les routes de la mer, le courant des pèlerins agonisait. Or, c'est par le bouddhisme que l'Inde avait participé à la vie extérieure. Le bouddhisme mort, elle tendait à se renfermer dans un exclusivisme farouche. Albirouni a parfaitement senti le parfum de vase clos qu'elle exhalait.

Dans ce vase clos, il y avait encore bien des choses à prendre, non pas des choses mortes, mais des éléments de vie, dans l'art, dans la science, des motifs d'architecture, les chiffres « indiens » que nous appelons « arabes ». Lorsque les descendants de Mahmoud seront rejetés sur l'Inde par la bataille de Zendékan, quand ils tendront

à émigrer de Ghazna à Lahore, ils seront moins dédaigneux que le grand ancêtre..........

Mais le grand sujet des rapports entre l'Islam et l'hindouisme ne m'appartient pas, et, au moment de l'aborder, je cède la parole à M. Ishwari Prasad. Il l'a traité magistralement : deux éditions en quelques années attestent la faveur qu'a rencontré son œuvre auprès du public anglo-saxon. Il n'y a pas de raison pour que l'accueil ne soit pas le même de la part du public français.

CHAPITRE PREMIER

L'Inde à la veille de la Conquête Musulmane

Conditions de l'Inde nordique. — La mort de Harsha, en 647 après J.-C., inaugure dans l'histoire de l'Inde une période qui se résume en deux mots : confusion et démembrement.

Des fragments de l'empire, naquirent autant de principautés, sans unité de principes et sans cohésion. Etat contre Etat, toutes luttaient pour l'hégémonie : aucune ne parvint à s'imposer et à discipliner les forces qui désagrégeaient l'ensemble. L'Etat de Kanauj maintint longtemps son ascendant, mais son titre restera toujours discuté. En Orient, la chute d'un grand empire entraîne infailliblement la dislocation rapide de l'organisation politique. Telle l'Allemagne au xvie siècle, l'Inde ne fut bientôt plus qu'une mosaïque d'Etats indépendants.

Cachemire. — Harsha n'avait pas conquis le Cachemire, bien qu'il eût contraint son souverain à lui céder une précieuse relique du Bouddha. L'histoire du Cachemire peut être reconstituée en pui-

sant à l'excellente source d'information qu'est la *Râjataranginî* de Kalhana. Lorsque Hiouen-Tsang visita le pays, en 631-633 ap. J.-C., il fut fort bien reçu par le prince régnant — très probablement Durlabhavardhan de la dynastie Kârkotâ. Des trois fils qui se succédèrent après sa mort, le plus remarquable fut Lalitâditya Muktâpida. Ce prince énergique étendit sa domination loin au delà des frontières du Cachemire et des contrées voisines. Après avoir attaqué et soumis Yaçovarman de Kanauj, il guerroya contre les Tibétains et les Bhauttas. Il fit élever le fameux temple de Martand dont les ruines sont encore un magnifique exemple de l'architecture hindoue; « et même en leur présent état de décadence, dit sir Aurel Stein, elles forcent l'admiration par leurs dimensions imposantes, par la beauté de l'architecture de leur dessin et de leur décoration. » Son principal successeur fut son petit-fils Jayapîda qui, suivant la chronique, « partit à la conquête du monde » — l'histoire ne dit pas la fin de l'aventure. Le début du IXe siècle marqua le déclin de la dynastie Kârkotâ et l'avènement de la dynastie Utpala.

Avantivarman (855-83 ap. J.-C.) fut le premier souverain de la nouvelle dynastie. S'il n'accomplit point d'actions d'éclat, la paix intérieure et la prospérité marquent son règne. Çankaravarman (883-902 ap. J.-C.) lui succéda. Il eut à combattre contre son cousin Sukhavarman et d'autres rivaux. Çankaravarman organisa un système d'impôts qui pesa lourdement sur la population. Les nouvelles taxes levées par lui épuisèrent la richesse des institutions religieuses; et leurs variations, accompagnées de la rigueur avec laquelle elles étaient perçues, affecta

gravement le commerce et l'industrie. Le travail forcé augmenta la misère du paysan, et Kalhana écrit : « ... il institua le fameux (système forcé) transport des fardeaux qui est le comble de la misère pour les villages, et qui est de treize sortes. Par perceptions (contributions) pour le payement mensuel des Skandakas, clercs de villages (grâm-Kâyasthas) et autres; et par de nombreuses autres exactions, il condamna les villageois à la pauvreté[1]. »

Pendant ce règne, le dernier des rois Turki-Sâhi fut détrôné par le Brahmane Lalliya, fondateur de la nouvelle dynastie de l'Hindou Sâhi qui dura jusqu'en 1021 ap. J.-C. et fut finalement anéantie par les musulmans.

Après la mort de Sankaravarman, le souverain le plus important, celui dont on parle, fut Kshemagupta (950-58 ap. J.C.). Son importance ne s'affirma pas à son avènement, mais data surtout de son mariage avec Diddâ, qui était, par sa mère, descendante des rois Sâhi. Diddâ était une femme de grande habileté et d'une puissante personnalité qui la rendit capable de maintenir l'ordre dans la vallée et d'exercer une autorité indiscutable pendant presque 50 ans. Kshemagupta mourut en 958 et le trône échut à son fils mineur. En vertu de son droit, Diddâ devint régente, mais la régence ne fut pas chose aisée. Les nobles s'y opposèrent formellement, et deux d'entre eux — Mahiman et Pâtâla — se rebellèrent ouvertement. La présence d'esprit et le courage de Diddâ la maintinrent dans une bonne position. Elle apaisa la révolte et se vengea sans merci

1. Stein, *Râjatarangini*, vol. I, Book V, pp. 209- 0.

sur ses ennemis qui furent massacrés et dont les familles furent exterminées.

Quoique triomphante, Diddâ se trouva bientôt plongée dans les sables mouvants des intrigues et des luttes de partis. Elle perdit pied avec ses nobles et ses chefs et dut se servir de moyens peu scrupuleux pour réduire leur opposition. La chance la favorisa et toute sa vie elle tint le Cachemire en un ferme étau. Après sa mort qui advint en 1003 ap. J.-C., le trône passa à son neveu Udayarâja, le souverain de Lohara, et ceci marque l'origine de la dynastie Lohara. Cette dynastie se distingua en Harsha (1089-1101 ap. J.-C.) dont le caractère est fidèlement décrit par Kalhana et retracé par sir Aurel Stein en ces mots : « Cruauté et bonté de cœur, libéralité et avarice, violente opiniâtreté, paresse, nonchalance, subtilité et manque de jugement — ceux-ci et d'autres traits, apparemment inconciliables, de son caractère se contredisent tour à tour dans la vie agitée de Harsha. Kalhana a touché le point sensible dans la personnalité de Harsha, quand il insiste sur la manière excessive dont toutes ces qualités s'affirment. D'après le rapport de Kalhana sur le règne et le caractère de Harsha, un philosophe moderne en rassemblerait les indications incontestables d'un état d'esprit maladif; lequel, vers la fin de la vie du roi, se manifeste sous la forme d'une sorte de *dementia imperatoria*[1]. »

Harsha fut un tyran. Il pilla les richesses des temples et son iconoclasme fut une grande cause de mécontentement dans le pays. Des impôts nouveaux et opprimants furent projetés et sa mauvaise ingé-

1. Stein, *Rajatarangini*, vol. 1, Introduction, p. 112.

niosité lui inspira pour le prélèvement d'une taxe sur les profanations nocturnes. Toutes sortes d'excès furent commis, et les chroniques parlent des « nombreux actes d'incestes qu'il commit avec ses propres sœurs et les veuves de son père ». Un monstre tel que lui ne pouvait pas régner longtemps en paix; un vent de lèse-majesté se leva sur le pays. Il fut attaqué et son palais brûlé. Toutes ses tentatives de fuite furent vaines; il fut capturé et tué en 1101 ap. J.-C. Après la mort de Harsha, la seconde dynastie Lohara s'éleva au pouvoir, mais son histoire est relativement insignifiante.

Au XIVe siècle, les musulmans usurpèrent le pouvoir, et en 1339, Shah Mir, puissant aventurier du Nord, détrôna la reine Kotâ, veuve du dernier gouverneur Hindou, et fonda une nouvelle dynastie. « L'Islamisme, écrit sir Aurel Stein, ne changea pas, de prime abord, les conditions politiques et économiques du Cachemire. Les Brahmanes furent désignés pour les hautes fonctions et on leur confia les travaux d'administration. » La dynastie produisit quelques souverains fort capables, mais sa puissance déclina peu à peu et le pays fut morcelé par les partis rivaux. Ceci donna aux Mongols l'occasion d'entreprendre sa conquête. Mirzâ Haider Dughlat, le célèbre auteur du *Tarikhi-Rashidi*, prit le Cachemire sous son contrôle, cependant il dut l'abandonner pour d'autres engagements. Il reprit possession de la vallée en 1540 et régna alors au nom de l'empereur Mongol jusqu'à sa mort en 1551. Sa mort plongea le pays dans le désordre et les partis rivaux déchaînèrent leurs rois, pantins sans pouvoir, pour établir un gouvernement définitif. Cet état de choses prit fin quand la vallée fut incorporée à l'empire mongol par Akbar en 1586.

Kanauj — Le premier royaume d'importance après la mort de Harsha, fut celui de Kanauj, gouverné par la maison de Pratihâr ou Parihâr. Yaçovarman, roi de Kanauj, fut un souverain puissant, il entretint des relations diplomatiques avec les pays étrangers et se fit une grande réputation en tant que protecteur des lettres[1]. Une série de souverains faibles, lui succéda, ils furent complètement impuissants à refouler les attaques des gouverneurs du Cachemire, du Bengale et des autres états environnants. Mais le Kanauj fut rétabli à son rang par Mihir-Bhoja (840-890 ap. J.-C.), souverain intelligent et puissant, lequel par ses importantes conquêtes édifia un empire comprenant : les districts en deçà du Sutlaj, des portions du Rajpoutana, la plus grande partie des Provinces unies d'Agra et d'Oudh et le territoire de Gwalior. Mahendrapâla[1], successeur de Bhoja, garda sous sa ferme autorité les terres qu'il avait héritées de son père; mais quand le sceptre passa aux mains de Mahîpâla, son demi-frère, le Kanauj, en 916 A. D., tomba au pouvoir du Râshtrakûta, Indra III, qui envahit ses territoires[2].

Les provinces sujettes, qui n'étaient déjà qu'à moitié soumises, se séparèrent et renièrent l'autorité de leur prince-souverain; mais Indra ne donna pas suite à sa victoire, et Mahîpâla, avec l'aide de ses alliés indigènes, ne trouva aucune difficulté à recouvrer sa puissance perdue. Cependant, il négligea de nouveau de se protéger contre l'ambition de ses

1. Il fut détrôné par Lalitâditya de Cachemire, vers 742 A. D. Le poète Bhavabhûti, auteur des célèbres drames *Malatimâdhava*, et *Uttararâmacharita*, florit à sa cour (Stein, *Râjataranginî*, IV, p. 134).

2. *Epig. Ind.*, VII, pp. 30 et 43.

voisins, et il ne trouva la sécurité qu'en cédant une précieuse image de Vishnou au Chandela Yaçovarman, qui établit son pouvoir à Kâlinjar, le siège du Royaume de Jaijâkbhvukti. La rivière Jamna fut fixée comme limite entre le royaume de Pânchâla et le royaume de Jaijâkbhukti. La décadence suivit son cours, et le Kanauj qui fut si puissant et florissant perdit province après province. Le Gujarat s'était déjà rendu indépendant, et la fondation du royaume Solankî prouve d'une manière concluante, que pendant cette période, le Kanauj n'eut aucun rapport avec l'Inde occidentale[1]. Gwalior s'émancipa aussi, et offrit son allégeance au Chandela, gouverneur du Boundelkhand.

De même que les Chandelas, d'autres tribus, les Chohâns et les Parmârs, établirent leur empire à

1. Suivant les Chroniques du Gujarat, Mûla Râja régna de 942 ap. J.-C. à 997 ap. J.-C. Il est décrit comme étant le fils de Râjî roi de Kanauj. Smith croit que Râjî était un des surnoms militaires de Mahîpâla et probablement Mûla Râja était son vice-roi, qui rejeta son allégeance et devint indépendant (Smith, *Early History of India*, p. 381). Les chroniqueurs démontrent que Mûla Râja I, le fondateur de la branche d'Anhîlwad des Châlukyas, régna de Vihrama Sambat 998 à 1053. Peu après son avènement, il fut attaqué par le râja de Shâkambharî et Bârappa, le général de Tailapa. Le roi de Shâkambhari a dû être Chohân Vigraharâja. La chronologie du règne de Mûla Râja est établie par des inscriptions. La plus ancienne, qui est datée 974, a été remarquée par M. Dhruva et la seconde est la plaque de Kadi datée 987 ap. J.-C. La dernière inscription de Mûla Râja date de 995 ap. J.-C. Elle parle d'une concession faite à uncertain Dîrghâchârya, Brahmane de Kânyakubja, à l'occasion d'une éclipse lunaire. Voir l'article de M. Stein Konow sur les plaques de Balera de Mûla Râja I, *Epig. Indica*, Vol. X, p. 76-78. Harsha avait soumis les rois Vallabhi du Guparat, mais après sa mort, ils affirmèrent leur indépendance en 760 ap. J.-C. et leur capitale fut détruite par les Arabes. Leur chute permit l'avènement d'une dynastie moindre au Gujarat. A son tour, celle-ci succomba sous les Râshtrakûtas et les Solankîs dont le pouvoir s'établit dans la seconde moitié du xx[e] siècle. (*J. R. A. S.*, 1913, pp. 266-69, *Indian Antiquary*, XIII, p. 70).

Ajmer, et à Malwa. Les Parihârs du Kanauj perdirent rapidement de leur importance grâce aux incursions répétées des envahisseurs musulmans, lesquelles seront décrites en détails par la suite, et quand, en 1019 ap. J.-C., Mahmoud de Ghazna se dressa devant les portes de Kanauj à la tête de sa belliqueuse armée, Râjyapâla, son gouverneur, ne lui opposa aucune résistance et obtint sa liberté par la plus abjecte et humiliante reddition. Cette lâche soumission, indigne d'un Rajpoute, offensa ses confédérés qui, auparavent, s'étaient joints à lui pour repousser une invasion de Sébuk-Téguine. Le roi Chandela, Ganda, en fut gravement offusqué, et, avec d'autres princes Rajpoutes, organisa une ligue pour châtier Râjyapâha. Vidyâdhara, fils de Ganda, se mit à la tête des alliés, parmi lesquels se trouvait Kacchwâla, souverain de Gwalior; attaqua Râjyapâla, et le tua, après lui avoir infligé une défaite sanglante[1]. Son fils Trilochanapâla lui succéda, mais l'oppression toujours croissante des invasions musulmanes et la jalousie des princes voisins l'empêchèrent d'affermir son pouvoir. La faiblesse, la nonchalance intérieure et la force écrasante des raids islamiques, anéantirent le peu d'énergie que les maisons régnantes de Kanauj eussent possédée. Les successeurs de Trilochanapâla[2] luttèrent vainement pour conserver leur autorité,

1. (*Epig. Ind.*, II, p. 235). (*Epig. Ind.*, I, p. 219).
L'inscription de Dubkund près Gwalior (*Epig. Ind.*, II, p. 235), relate le meurtre de Râjyapâla par Arjuna, le chef Kacchwâhâ de Gwalior, sous le commandement de Vidyâdhara Chandela. Une autre inscription, trouvée à Mahotâ, présente Videjâdhara comme un maître dans l'art de la guerre, qui a causé la chute du roi de Kânyakubja (*Epig. Ind.*, I, p. 219).

2. D'après une inscription sur pierre de Yâçapâla, il est certain que les Parihârs régnèrent sur le Kanauj jusd'en 1036 ap. J.-C. Mais plus tard, ils furent écrasés par Rathor Chandra Deva. Les dépendances de Kanauj s'étant déjà séparées de l'Empire, il obtint la domination d'un petit territoire.

jusqu'à ce qu'il fussent complètement assujettis, vers 1090 A. D., par un râja de la maison de Gaharwâr, nommé Chandra Deva, qui établit sa puissance sur Bénarès, et Ajodhya, et peut-être aussi sur le territoire de Delhi.

Ajmer. — Un autre clan important fut celui des Chohâns de Sambhar, en Rajpoutana, que Tod décrit comme « la plus vaillante des races Rajpoutes ». Ajmer fit partie de la principauté de Sambhar. Le premier gouverneur duquel nous ayons un mémoire authentique fut Vigraharâja IV, plus connu sous le nom de Bîsala Deva Chohân[1]; il fut un guerrier

1. Bisala Deva était le second fils d'Arnorâja, ou Anala Deva, qui eut trois fils : Jaga Deva, Bîsala Deva, et Someçvara. Jaga Deva tua son père pour usurper le trône. Mais son plus jeune frère, Bîsala Deva, le punit de son parricide en se saisissant du royaume et se proclamant roi à sa place.

Râjasthân de Tod, édité par Gaurishankar Hira chand Ojha (Hindi), p. 400.

Une inscription sur pierre du temps de Someçvara portant la date Samvat 1226 Vikrama (1169 ap. J.-C.) a été découverte près de Bijoli sur le territoire de Nervar : elle relate la conquête de Delhi par Bîsala Deva, conquête qui eut lieu vers l'an 1163 A. D. Il y en a trois autre sur le même sujet. Smith révoque en doute la conquête de Delhi par Bîsala Deva (*Early history*, p. 387). La traduction du v. 22 de l'inscription (*J. A. S. B.*, 1886, p. 56) semble donner raison à Smith, mais l'inscription du pilier de Delhi, Siwâlik de 1164 A. D. dit qu'il conquit tout le pays entre les monts Vindhya et l'Himalaya.

Le *Prithvi Râja Vijaya*, poème composé quelque temps après 1178 ap. J.-C. et avant 1200 A. D., que le Dr Bûhler a découvert au Kashmir, relate les vaillants exploits du dernier empereur Chohân de l'Inde du Nord. Le poème donne une généalogie des Chohâns que vérifient des inscriptions. La voici :

ARNO RAJA (113 A. O.)

Nom non cité (Nous savons par le Hammir Mahâkâvya et les généalogies M S S de Gwalior et Kamaon, consultées par le Général Cunningham, que ce nom était Jaga Deva).	Vigraha Râja IV (1153-64 ap. J.-C.)	Someçvara-Karpur Devi (1170-7 ap. J.C.)	
Prithvibhatta (11 7-69 ap. J.-C..)	Aparagângeya ou Amaragângesya	Prithvirâja (m. 1192) ou Rai Pithaurâ	Harirâja (1193-5)

intrépide, affamé de gloire militaire et de conquêtes, un homme de lettres accompli, un érudit et un poète. Il se battit contre les Turcs, ravit Dehli aux Pratihârs et fonda ainsi un grand empire allant de l'Himalaya aux monts Vindhya dans le Deccan[1]. Bîsala Deva étendit son patronage sur toute branche d'étude, il fonda une vaste école à Ajmer et inspira deux drames : le *Lalitavigraharâja Nâtaka* composé par le poète de la cour de Someçvara, et le *Harikeli Nâtaka*, dont le roi lui-même est supposé l'auteur, inscrit sur des tablettes de pierre, pour pouvoir être mis en sûreté. Ces drames sont conservés au Musée du Rajpoutana, à Ajmer. Le *Harikeli Nâtaka* est décrit dans l'*Indian Antiquary*, vol. XX, p. 201. Fr. Kielhorn attribue une grande valeur au génie des rois hindous des temps anciens, quand il dit : « Des preuves indubitables et effectives nous sont accordées du fait que de puissants rois hindous du passé furent capables de concourir, pour une gloire poétique, avec Kâlidâta et Bhavabhûti. » Plus tard ce monument scolaire fut ravagé par les armées de Mohammed le Ghouride, en l'an 1193, et une mosquée fut érigée à sa place pour remercier les croyants. De tels actes de vandalisme ne sont pas rares dans les premiers temps de l'histoire de l'Islam et les aventuriers fana-

M. Kennedy dit que la plus importante conquête de Bisala Deva fut Delhi. Il admet que le roi Tomara a été son tributaire et que son fils Gomévara a épousé la fille du Tomare (*Imperial Gazetteer*, p. 314). Ceci est inexact, Comesvara n'était pas le fils de Bisala Deva, mais son frère.

1. L'inscription de Bisala Deva sur le fameux pilier de fer datée Samvat 1220 Vikrama (1163 ap. J.-C.) déclare qu'il délivra le pays des musulmans et en fit de nouveau Arya-Chûnu, « la terre des Aryas. » Il conquit Nadole, Salor et Pâli, et attaqua et conquit Delhi entre 1153 et 1163 ap. J.-C. (Carr Stephen, *Archaeology of Delhi*, p. 138; *Indian Antiquary*, XX, p. 201; Sarda, *Ajmer*, p. 153).

tiques ne supportaient pas plus l'existence de ces sanctuaires d'étude, non plus que de ces temples d'adoration, vénérés pendant des siècles, et ils en regardaient la destruction comme une preuve de piété. Après sa mort, son fils Amaragângaya lui succéda, mais il était encore mineur et le pays, fut administré par le régent, Prithvîrâja, fils de son oncle Jaga, Neva, qui peu après usurpa le trône et exerça l'autorité en son propre nom. Après sa mort, qui prit place probablement en 1195, le *gaddi* de Delhi tomba entre les mains du frère cadet de Bîsala Deva. Someçvara exerça son pouvoir sur les possessions des tribus de Tomaras et des Chohâns et il fut reconnu roi par les dépendances d'Ajmer et de Dehli. Son successeur[1] fut le célèbre Prithvîrâja Chohân, dernière

1. Il est écrit dans le *Prithvîrâja Rasau*, que Prithvîrâja parvint au trône de Delhi grâce à son adoption par Anangapâla Tomara de Delhi, qui était son grand-père maternel. Ceci n'est pas véridique. Comme nous l'avons déjà dit, Bîsala Deva Chohân conquit Delhi et depuis sa conquête Delhi resta soumise aux Chohâns d'Ajmer.

Someçvara n'avait pas épousé, comme Chand Bardar le dit, Kamalâ Devî, fille d'Anangapâla Tomara. La femme de Someçvara fut Karpûr Devî, fille d'un roi de la dynastie Kala Ghuri. Le rejeton de ce mariage fut Prithvîrâja Chohân qui, après la mort de son père prit le gouvernement des royaumes de Delhi et d'Ajmer. (*IRAS*, 1913, pp.259-81).

Chand Bardai écrit que Prithvîrâja fut fait captif et emmené à Ghazna, où, pour trouver son habilité à tirer de l'arc, il tua le Sultan et fut ensuite coupé en morceaux. Cette histoire est fausse. Le Sultan fut assassiné par les Khokhars en 602 A. H. (1205-6, ap. J.-C.).

Chand Bardai dit que quand Jayachandra sut qu'il ne pourrait pas vaincre Prithvîrâja en bataille, il eut recours à un stratagème. Il donna son frère Bâlak Rai en allié à Shihabuddin et encouragea ce dernier à envahir Delhi. Cet exposé est faux et n'est corroboré par aucun historien mahométan (Shyam, Sundar Das, *Rasau-Sar* (en hindi), p. 143). M. Har Bilas Sarda dans son *Ajmer*, p. 155, affirme positivement que les Râthors de Kanauj, et les Solankis du Gujarat conspirèrent ensemble et encouragèrent Shihabuddin à envahir les possessions de Prithvîrâja. Cette assertion, néanmoins, est douteuse, et est évidemment basée sur le *Rasau*. Si Jayachandra avait été allié des Musulmans, leurs historiens auraient certainement mentionné le fait avec plaisir.

fleur de la chevalerie Rajpoute, dont les valeureux exploits amoureux et guerriers sont encore chantés par des poètes enthousiastes, dans toute l'Inde septentrionale. Ainsi que les vaillants chevaliers européens du moyen-âge, Prithvîrâja prit plaisir aux choses de la guerre et remporta des victoires qui le rendirent célèbre d'un bout à l'autre du pays. En 1182 il envahit le territoire des Chandelas et battit le Râja Parmardin ou Parmâla de Mahobâ. Quand Mohammed le Ghouride envahit l'Hindoustan, Prithvîrâja organisa une ligue avec les princes de son frère Rajpoute, et en 1191 ap. J.-C. l'armée combinée infligea une écrasante défaite aux Musulmans, à Tarain, près de Thanesar. Mais cette déconfiture prit des proportions énormes dans l'esprit de l'envahisseur musulman; il apparut l'année suivante à la tête d'une armée innombrable, vainquit complètement les Rajpoutes qui se battirent bravement jusqu'au dernier. Prithvîrâja fut fait prisonnier et décapité sans merci. L'autorité hindoue reçut un soufflet irréparable et l'envahisseur victorieux fut salué comme le gouverneur de tout l'Hindoustan.

Jaichand (*Jayachandra*), de Kanauj, indifférent et imperturbable, demeura distant dans une fière solitude. Il ne fit rien pour prévenir la calamité dont les Chohâns de Delhi furent victimes, probablement dans l'espoir que cela conduirait à la destruction d'un prince rival, lequel avait donné ample cause d'offense et était le seul redoutable aspirant à la suprématie dans l'Inde septentrionale. La conquête de Delhi fraya un chemin au conquérant musulman. Les querelles entre les Chohâns de Dehli et les Râthors de Kanauj, et leurs âpres contestations pour gagner l'hégémonie sur l'Hindoustan entier, ruina leur force

et prépara la voie de leur destruction. Ayant vaincu Rai Pithaurâ de Delhi dans une rencontre sanglante, Mohammed le Ghouride se tourna contre Kanauj, soumit Jayachandre à la tête d'une invincible armée et fit sonner le glas funèbre de la monarchie de Râthor. De nombreux membres de la tribu Gaharwâr, n'ayant pas réussi à refouler la marée montante de la conquête musulmane quittèrent Kanauj et émigrèrent en Rajpoutana où ils fondèrent la principauté moderne de Jodhpur, justement estimée en ce temps-là comme le premier état Rajpoute. Les généraux actifs de Mohammed complétèrent bientôt les travaux de conquête en soumettant Gwalior, Anilwâd et Kâlinjar, et son galant esclave, Qutbuddin, qui monta sur le trône de Delhi, fut salué comme leur seigneur et maître par les nombreux chefs et princes de l'Inde du Nord.

Dynastie des Chandelas. — Les autres dynasties Rajpoutes de quelque importance, furent les Chandelas[1] de Jaijâkbhukti (Boudelkhand moderne) et

1. Smith dit, à propos de l'origine des Chandelas : « Les Chandelas eux-mêmes ont une inepte légende qui les suppose descendants de l'union de la Lune (Chandra) avec une vierge Brahmane. La seule signification de ce mythe, c'est qu'il implique que la généalogie de de la famille demandait des explications qui furent plus facilement obtenues en la mettant dans le groupe des Rajpoutes (descendants de la Lune) et en y ajoutant la respectabilité en inventant une ancêtre Brahmane. Au fait, les Chandelas sont encore considérés comme une famille d'origine impure. Il paraît certain que les ancêtres n'étaient pas émigrants du Nord-Ouest, et n'avaient rien à faire avec les Huns et autres peuplades, qui semblent être largement représentés, au moment présent, par les Rajpoutes « descendants du feu », les Chohâns et autres. Des indications sont assez précises comme quoi la famille Chandela prit son origine parmi les Gonds auxquels d'autres familles similaires se sont mêlées ».

Article de V. Smith sur l'histoire et le monnayage de la dynastie Chandela dans *Ind. Ant.* 1908, p. 114-148. *Early History of India* (édit. 1924), p. 429; *JASB*, 1877,, première partie, p. 233. — C'est

les Kalachuris de Chedi qui exercèrent leur pouvoir sur les Provinces centrales. Leurs territoires étant contigus, ils prirent contact les uns avec les autres et, au moyen-âge, leur histoire n'est qu'une trame d'alliances matrimoniales, alternant avec des guerres causées par des contestations de juridiction. Les gouverneurs de Chedi sont aussi classés comme « Kalinjarâdhipati » en raison de leur terre de Kâlinjar, et il semble qu'à un certain moment, ils régnèrent sur le territoire de Telang. Il a, maintenant, été établi d'une manière certaine que les Chandelas arrivèrent au pouvoir en dépouillant les chefs Parihârs locaux de leurs possessions. Mais la dynastie ne fait son apparition dans l'arène de l'histoire qu'à partir du commencement du IXe siècle ap. J.-C. lorsque Nannuk Chandela se fonde un petit royaume comprenant, à ses débuts, les territoires situés au sud du Jaijâkbhukti[1]. Les Chandelas paraissent avoit été les vassaux des Panchals de Kanauj, mais pendant la première moitié du Xe siècle ils secouèrent le joug de Kanauj et devinrent indépendants.

Harsha Chandela fut un gouverneur ambitieux

un sujet sur lequel les opinions sont très partagées et sur lequel, par conséquent, il est malaisé d'arriver à une conclusion ferme, Les Khyâtas Chandela s'attribuent une origine brahmanique, tandis qu'en même temps les Chandela se targuent d'un pedigrée de Râthor. *Râjasthân* de Tod, édit. Gaurishankar Hima Chand Ojha (Hindi), p. 479; *Râjasthân* de Tod, édit. Crooke, I, p. 139-40.

1. Jaijâkbhukti est dérivé de Jaijâk, roi Chandela, qui régna après la mort de son père Vâkpati, fils du fondateur de la dynastie. Les limites du royaume Chandela varièrent d'une époque à l'autre. De 930 ap. J.-C., environ jusqu'à 1203 A. D., date de la mort de Parmâla, le royaume a toujours compris Khajurâho, Kâlinjar et Mahobâ. Il n'a été trouvé aucune trace de roi Chandela dans les territoires de Hamirpur et de Bumerpur au nord du district d'Hamirpur et il paraît probable que cet espace a été couvert par la jungle pendant cette période et habité de ci, de là, par des tribus sauvages.

qui semble avoir joué un rôle important dans la politique de son temps. Par son mariage avec une princesse Chohâne il éleva la situation de sa famille, et augmenta son prestige politique en accordant aide et assistance à Mahipâla, souverain de Kanauj, contre son puissant antagoniste, Indra III, le roi Râshtrakûta du Deccan. Son fils et successeur fut le brave prince Yaçovarman qui vainquit les Kalachuris de Chedi et les obligea à rendre la forteresse de Kâlinjar. Ansi renforcé, il se tourna contre Kanauj, et, par la violence obtint de son gouverneur, en reconnaissance de son pouvoir suprême, une précieuse image de Vishnou, qui fut solennellement installée dans un temple de Khajurâho, l'une des capitales du royaume Chandela.

Yaçovarman eut pour successeur son fils, Dhanga (950-99 ap. J.-C.), souverain remarquable de la dynastie Chandela. Son royaume s'étendit du fleuve Jamna, au nord, à la frontière de Chedi, au sud, et de Kâlinjar à l'est, jusqu'à Gwalior et Bhilsâ à l'ouest. Lorsque Subuktagin envahit l'Hindoustan, il se joignit à la ligue Radjpoute formée par Jayapâla pour résister aux envahisseurs musulmans, et il supporta la même défaite que ses autres alliés. Il vécut jusqu'à un âge avancé, et la mort le surprit au confluent du Gange[1] et de la Jamna, profondément absorbé dans sa méditation.

Ganda (999-1025 ap. J.-C.), sonfils et successeur, continua la politique guerrière de son père, et en

1. Nous apprenons par une inscription que Dhanga mourut à Pra·âq (Allahabad) « fermant les yeux, fixant ses pensées sur Rudra, et murmurant de saintes prières ». L'inscription relate qu'il « abandonna son corps », mais cela ne veut pas dire qu'il se suicida (*JASB.* t. I, vol. XLVII, p. 47).

1008 ap. J.-C., quand Mahmoud le Ghaznévide envahit le royaume de Lahore à la tête d'une armée invincible, l'instinct de préservation le poussa à s'entendre avec Anandapâla et ses alliés, pour repousser l'envahisseur, le Kanauj se prosterna aux pieds du conquérant et accepta sa suzeraineté. Les Rajpoutes réprouvèrent cette abjecte reddition, et Ganda envoya son fils, Vidyâdhara, pour châtier Râjyapâla, qui avait souillé l'honneur des Rajpoutes. Râjyapala, qui avait déjà été écrasé par les Musulmans ne put offrir aucune résistance; il fut vaincu et tué. Quand Mahmoud apprit ce crime inhumain, il rangea son armée en bataille et avança contre Ganda et ses nombreuses troupes. Mais il ne put vaincre le roi Chandela qui échappa cette fois au sort qui devait l'emporter plus tard. Ainsi repoussé dans sa tentative de soumettre Ganda, Mahmoud, quelques années plus tard, marcha contre lui et l'obligea en 1033, à signer un traité par lequel il devait abandonner Kâlinjar et reconnaître sa souveraineté. Après la mort de Ganda, les Chandelas et les Kalachuris entrèrent en conflit les uns contre les autres, car les deux partis aspiraient à la suzeraineté de l'Hindoustan. L'instigateur de cette lutte pour le pouvoir fut Gângeya Deva Kalachuri (1015-1040 ap. J.-C.) qui étendit, à l'est, ses conquêtes jusqu'à Tirhut[1]. Quand il mourut, son fils Karan Deva (1040-70 ap. J.-C.) continua la politique ambitieuse de son père et engagea la guerre contre les gouverneurs de Malwa et de Magadha. Le roi Chandela, Kîrtivarman Deva (1049-1100 ap. J. C.) fut

vaincu par lui et perdit son royaume; mais bientôt, avec l'assistance de son commandant en chef, le Brahmane, Gopâla, qui battit le roi Kalachuri et vengea ainsi les torts infligés à la maison de son maître[1], il recouvra toutes ses pertes. A partir de ce moment, l'histoire des Chandelas n'est qu'une trame de guerres avec les peuplades environnantes, dont les résultats dépendaient souvent de l'individualité des combattants des deux côtés.

Madanvarman Deva fut un puissant souverain, qui lutta avec succès contre les rois Solankîs du Gujarat; mais quand Parmâla, ou Parmardi Deva (1165-1203 ap. J.-C.) monta sur le trône, la dynastie Chandela fut plongée dans d'interminables guerres avec les Chohâns de Delhi, il en résultat que Prithvîrâja l'écrasa de son pouvoir tout-puissant, et l'anéantit complètement en 1182-1183. Parmardi, lutta héroïquement pour sauver son autorité et ses possessions, mais la grande révolution apportée dans la politique de l'Inde septentrionale par le succès des invasions musulmanes, le laissa seul pour continuer la guerre d'indépendance contre les Mahométans. La tradition représente Parmardi comme un lâche et loue Alhâ et Udala, les héros de Mahobâ,

1. Il est écrit dans le drame *Prabodha Chandrodaya* que Karan Deva dépouilla le roi Chandela de son royaume et que ce dernier put rentrer en possession de son domaine ancestral grâce à l'aide de son commandant en chef, le Brahmane Gopala. Une analyse détaillée de cette pièce est donnée par Sylvain Lévi (*Le théatre indien*, pp. 229-235). Sa victoire finale de Kîrtivarman et la production de la pièce doivent avoir pris place en 1065, ou à peu près, quelque temps après l'avènement de Kîrtivarman. Le drame commémore une brillante victoire remportée par le gouverneur Chandela. Les « dramatis personnae », sont toutes allégoriques, et la pièce finit par l'heureuse réunion du roi « Discernement » et de la reine « Théologie » qui est bénie par « Foi en Vishnou ».

pour avoir su résister au prince Chohân de Delhi; mais ceci n'est pas tout à fait exact. Lorsque Qutbuddin avança sur Kâlinjar en 1202 ap. J.-C., Parmardi lutta avec un héroïsme digne de sa race, et perdit la vie en voulant sauver son royaume et son honneur. Depuis, les Chandelas cessent d'avoir aucune importance politique, quoiqu'ils continuent à posséder une portion de leur territoire originaire jusqu'au XVI[e] siècle. Leurs rivaux, les Kalachuris de Chedi, devinrent aussi sujets aux mêmes progrès de décadence, et vers le commencement du XIII[e] siècle, leurs possessions sur la Godaveri tombèrent aux mains des Ganapatis de Warrangel et des Yâdavas de Devagir, cependant que leurs droits sur la Narbada étaient usurpés par les Baghelâs Rajpoutes, d'après le nom desquels la contrée fut appelée Boundelkhand.

Les Parmârs du Malwa. — La maison Parmâr de Malwa, est célèbre en histoire à cause de la protection libérale qu'elle accorda aux lettres. Le royaume fut fondé par Krishna Râja, *alias* Upendra, au IX[e] siècle ap. J.-C. et fut étendu plus tard par son successeur sur une grande partie de l'ancien royaume d'Avanti, cependant qu'au sud ses frontières atteignaient le Narbada. Les Parmârs étaient entourés de voisins puissants et ambitieux, tous attelés à la tâche d'étendre les limites des principautés qu'ils s'étaient fondées. Ils durent guerroyer sans cesse contre les Chandelas de Mahobâ, les Kalachuris de Chedi, les Solankis du Gujarat, et les Châlukyas, souverains du Deccan. Le sixième roi de la dynastie, Sîyaka, connu sous le nom de Çrî Harsha, acquit une célébrité considérable par la défaite qu'il infligea aux Huns quand ils envahirent

l'Hindoustan. Son fils Munja[1] fut un gouverneur remarquable (974-994-7 ap. J. C.) il dirigea avec succès plusieurs campagnes contre les rois Chola, Chedi. Kerala, et Kârnâta. Son autorité ascendante provoqua la jalousie des Châlukyas du Deccan et dans la rencontre qui suivit il réussit à infliger six défaites à Talapa II, mais à la septième attaque, les affaires changèrent de face, il fut vaincu et tué dans un combat; ceci prit place entre les années 993 et 997 ap. J.-C.[1] Etant lui-même un savant accompli, Munja patronna les hommes de lettres et des auteurs tels que Dhanapâla, Padmagupta, Dhananjaya, Dhanik, et Hâlâyuaha, furent les objets de sa libérale bonté. Son neveu, Bhoja, monta sur le trône vers l'année 1010 ap. J.-C.[2], il maintint pleinement les traditions de perfectionnement littéraire et de grandeur militaire établies par son prédécesseur, et qui lui avaient valu une

1. Munja porta les différents noms de Vâkpati, Utpalarâja, Amoghavarsha, Prithvîvallabha et Çrîvallabha.

Il semble d'après les deux plaques de cuivre, rappelant ses concessions de Munja, que celui-ci monta sur le trône vers 994 A. D. Munja vivait lorsque l'érudit Jaina Amitagati écrivit son œuvre, la Subhâshîtaratnasandoha qui fut achevé vers la fin de 994 ap. J. C. Tailapa mourut en 997 ap. J.-C. il est par conséquent certainque Munja a dû mourir entre 994 et 997 ap. J. C. Les dates données par Smith, Buhler, et K. A. Aiyangar sont approximativement exactes.

Indian Antiquary, VI, p. 51; Bühler, *Epig. Ind.*, I, pp. 222-28, 294, 302; Bhandarkar, *Early history of the Dekkan*, p. 214; Smith, *Early History of India*, p. 396.

2. Le prédécesseur de Bhoja était le frère de Munja, Sindhurâja; Munja nourrissait une rancœur : hostile à l'égard de son frère, il l'avait fait aveugler et enfermer dans une cage de bois.Bhoja naquit pendant l'emprisonnement de son frère. Munja essaya de le tuer; mais frappé de remords par une lettre que Bhoja adressait à son exécuteur, il changea d'avis et le choisit comme successeur.

Pour les dates et les œuvres de Sidnhurâja, voir *Ind. Ant.*, 1907, p. 170-72. *Archaelogical Sruvey Report*. 1903-4, pp. 238-43. Aufrecht, *Catalogus catalogorum*, I, p. 418; II, p. 95.

place prépondérante dans l'histoire de l'Inde septentrionale. Pour venger la mort de son oncle, il déclara la guerre aux Châlukyas, et força aussi les gouverneurs du Gujarat et du Chedi, d'Anhilwâd et du Karnata[1] à sentir le poids de ses armées et les obligea à reconnaître sa souveraineté. La gloire de Bhoja, guerrier capable de prouesses magnifiques, repose principalement sur ses capacités littéraires. Lui-même érudit, très versé en poésie, architecture, astronomie et autres branches de science, il fut un prince d'un génie exceptionnel, et étendit sa protection aux hommes de lettres. Pour l'extension de l'instruction et des études, il fonda à Dhârâ un collège sanscrit nommé *Sarasvatî Kanthâbharana*, dans lequel il plaça quelques ouvrages de valeur sur les drames, l'histoire, et autres sujets, gravés sur des tablettes de pierre, mais il fut détruit par les Musulmans, qui suivant leur habitude, érigèrent à sa place une mosquée appelée Kamâl Maulâ, pour commémorer cet acte de vandalisme. Bhoja fut un bâtisseur magnifique. Le fameux lac Bhojapur, au sud de Bhopal, qui s'étend sur une superficie de 250 milles carrés, fut construit sous son règne et il continua à témoigner de la grandeur de ses plans architecturaux jusqu'à ce que ses eaux fussent drainées au dehors par Hushang Shah de Malwa, au xv[e] siècle. Vers la fin de sa vie, les ennemis de Bhoja devinrent plus forts et plus puissants et résolurent de satisfaire leurs anciens griefs. Les gouverneurs du Gujarat et de Chedi, qui avaient beaucoup souffert de

1. Il est écrit dans le *Prabandha Chintâmani*, p. 80, que Bhoja conquit Anhilwâd et le Karnata. Cette assertion peut être, ou ne pas être juste, car le *Prabandha Chintâmani* n'est pas une œuvre historique, mais il n'y a pas à douter que Bhoja eut de fréquentes querelles avec les gouverneurs de ces pays.

son autorité, dirigèrent une attaque contre lui, et ce guerrier-littérateur fut complètement défait. Peu après Bhoja mourut, en 1053-54 ap. J.-C. Sa mort porta une irréparable atteinte à la maison Parmâr; son pouvoir déclina avec une telle constance quil devint bientôt insignifiant. Ayant passé par de multiples vicissitudes, les territoires Parmârs, maintenant réduits aux dimensions d'infimes principautés, furent conquis par Alauddin Khilji, en 1310. Au XVIe siècle, sous le règne d'Akbar, le Malwa fut définitivement annexé à l'empire des Grands-Mogols, après une infructueuse tentative d'indépendance de la dynastie locale.

Les Dynasties Pâla et Sena du Bihar et du Bengale. — Aux jours de sa plus grande prospérité, l'empire de Harsha comprenait le Bengale jusqu'au Kamrûp, ou Assam, et exerçait le pouvoir suprême sur le Bengale du centre et de l'ouest. La mort de Harsha livra l'empire à la confusion et le Bengale, l'Orissa et les provinces de l'Est furent divisées en petites principautés. Nous n'avons pas de documents pour édifier l'histoire du Bengale pendant le siècle qui suivit la mort de Harsha, et cet état d'incertitude dure jusqu'à ce qu'au VIIIe siècle, le peuple lassé de l'anarchie, élut Gopâla pour son roi[1]. Gopâla régna pendant près de 45 ans et exerça sa souveraineté sur le Magadha et le Bihar méridional, sièges d'anciens royaumes hindous; cependant il

1. Les rois Pâlas ont été décrits comme des Kshatriyas (guerriers) et des Brahmanes (prêtres), mais il est très difficile d'éclaircir la question. Il y a maints travaux littéraires sur ce sujet, mais le lecteur ordinaire sera désorienté par de trop nombreux renseignements

eut à souffrir une défaite de la part de Vatsarâja, roi Gurjara du Rajpoutana[1]. Gopâla fut un pieux Bouddhiste; il bâtit un monastère à Uddânadapur, ou Uttantapuri, pour marquer sa dévotion au Bouddhisme.

Dharmapâla (875-95 ap. J.-C.) lui succéda. Suivant l'historien tibétain Târânâtha, il étendit sa domination depuis la Baie du Bengale jusqu'à Delhi et Jalandhar au nord, et les Monts Vindhya au sud. L'historien bouddhique est coupable d'exagération, mais il est certain qu'il fut un roi puissant : il vainquit le roi Pânchâla, Indrâyudha, et installa Chakrâyudha dans le *Gaddi* de Kanauj avec l'approbation des souverains voisins qui sont décrits comme étant les rois du Bhoja, du Matsya, du Madra, du Kuru, du Yadu, du Yavana, d'Avanti, du Gândhâra et de Kira[2]. Il fut aussi un Bouddhiste convaincu et c'est par sa munificence que fut entièrement construit le monastère de Vikramaçila qui se composait de 107 temples et six collèges consacrés à l'éducation suivant les principes du Bouddhisme.

Devapâla succéda à Dharmapâla. Il est dépeint comme ayant été le souverain le plus important de la dynastie[3]. Il conquit l'Assam et le Kalinga, mais ses plus grands succès furent les guerres qu'il engagea contre les infidèles pour la propagation de sa foi. Après un règne de 40 ans, les Pâlas furent dominés, temporairement, par une tribu des collines, appelée

1. *Indian Antiquary*, XI, pp. 136, 160; XII, p. 164; *Epig. Ind.*, VI, pp. 240-48.
2. *Indian Antiquary*, XV, p. 304; XX, p. 308; *Epig. Ind.*, p. 252; *Râjasthan* de Tod, édité par Gaurishankar Hira Chand Ojha, p. 533.
3. *JASB*, LXIII, Pt. I, (1894), p. 41.

les Kambojas, qui établit sa domination vers l'année 966 ap. J.-C.[1].

La suzeraineté des Kambojas fut de courte durée Mahîpâla Ier recouvra l'autorité perdue de sa maison et réétablit son pouvoir pendant la dernière partie du xe siècle. Il fut un Bouddhiste zélé et fit de grands efforts pour faire revivre cette religion au Tibet, où son fils Nayapâla envoya aussi des missions pour la prêcher au peuple. Après la mort de Vigrahapâla, successeur de Nayapâla, en 1080, la prospérité de la dynastie déclina sous les règnes de ses deux successeurs immédiats, mais elle fut bientôt relevée par Ramâpâla qui monta sur le trône de ses ancêtres en 1084 ap. J.-C. Chef militaire plein d'astuce, Ramâpâla commença de suite à étendre sa domination; peu après son avènement il vainquit le râja de Kaivarta, Bhîma, le fit prisonnier, et soumit le royaume de Mithilâ qui comprenait les districts de Champâran et de Darbhanga[2]. Durant son règne, le Bouddhisme commença à montrer des signes de déclin, malgré tout ce qui fut fait par le roi pour ressusciter son influence dans son propre royaume aussi bien qu'à l'étranger. Les successeurs de Râmapâla ne possédaient pas les capacités nécessaires pour porter le sceptre; la faiblesse intérieure, jointe à des difficultés extérieures, diminua considérablement leur autorité. Une grande partie des possessions des Pâlas fut saisie par un redoutable chef de guerre, Sâmantasena, venu probable-

1. *Journal and Proceedings, ASB,* 1911, p. 615.

2. Dans une œuvre poétique d'un certain Sandhyakara Nandi, il est écrit que Ramâjâla vainquit Bhîma et le fit prisonnier. Cette œuvre fut découverte au Népal et publiée dans *ASB, Memoirs,* III, n. 1 (1910).

ment du Deccan, et qui posa, au Bengale[1], vers la fin du XIe siècle les fondations d'une nouvelle dynastie. Les rois Pâlas furent de grands protecteurs des arts et des lettres. Les Beaux-Arts atteignirent un niveau d'excellence élevé, et la production d'œuvres littéraires et philosophiques fut facilitée par le patronage royal[2].

Telles sont les origines de la fameuse dynastie Sena, du Bengale. Le petit-fils de Sâmantasena, Vijayasena, qui régna vers la fin du XIe et le commencement du XIIe siècle, travailla à élever sur des bases solides le pouvoir de sa maison. Son successeur, le célèbre Ballalasena[3], monta sur le trône en 1108 ap. J.-C. et tout en maintenant intacts les domaines

1. Smith dit (*Early History of India*, pp. 402-3) que Sâmantasena ou son fils Hemantasena, vinrent du Deccan et fondèrent une principauté à Kâçipurî, maintenant Kaisari dans l'état de Mayûrbhary Ceci n'est pas d'accord avec l'opinion de Dr Rajendra Salmitra. Les rois Senas sont décrits quelqufois comme étant Brahmakshatriyas. Le sujet prête aux controverses, et il en a été beaucoup écrit. Pour une pleine discussion sur l'origine des rois Senas, voir l'Appendice *O* dans Smith, *Early Hist. of Ind.*, édition 1924, p. 431-38.

2. M. Hara Prasad Sastri, dans un article très documenté (*J. Bihar and Orissa Research Society*, V, Pt. II, p. 172-83) donne l'histoire littéraire littéraire de la période Pâla. Les savants Brahmanes du Bengale luttèrent énergiquement contre la philosophie du Bouddhisme. Ils eurent recours au Nyâya et au Vai eshika, c'est-à-dire à la logique et à la physique. Les Bouddhistes développèrent aussi leur littérature en sanscrit et en dialectes courants et des prédicateurs bouddhistes allèrent à l'étranger pour propager les doctrines de leur foi.

3. Ballâlasena fut un érudit accompli. Il est l'auteur de deux ou trois *Dânsâgar* et *Abdhutsâgar*. Mais avant d'avoir achevé ce dernier, il se rendit avec sa femme au confluent du Gange et de la Jamna et se noya volontairement dans les eaux du fleuve sacré. L'œuvre fut achevée plus tard par Lakshmanasena qui fut aussi un protecteur de la littérature et de la science. Sous son règne Jayadeva écrivit son célèbre ouvrage, le *Gîta Govinda*. Il y a de nombreux travaux sur ce sujet, mais l'espace restreint ne nous permet pas de donner une exposition complète de toute l'activité littéraire des rois Senas. *JASB*, I, p. 41; *ibid.*, II, pp. 15, 157.

qu'il avait hérités de son père, encouragea les arts et les lettres, et introduisit la pratique du *kulînisme* parmi les Brahmanes, Vaidyas et Kâyasthas du Bengale. Les barrières de castes devinrent plus accentuées encore, et le Brahmanisme recouvra son ascendance, prouvée par les missions nombreuses envoyées au Magadha, au Bhoutan, au Népal, en Orissa, et dans d'autres contrées, pour la propagation de ses doctrines. Ballâlasena eut pour successeur, vers l'an 1119 ap. J.-C., son fils Lakshmanasena qui mourut bien avant l'incursion de Mohammed-ibn-Bakhtiyâr relatée par Minhâj-us-Sirâj dans ses *Tabaqât-i-Nâsirî*[1]. Le général musulman envahit le Bihar en 1197 et avança contre Nudiah en 1199 ap. J.-C. probablement. La férocité effrénée des Musulmans fut assouvie par le rapt d'immenses butins, le massacre des Brahmanes et la destruction des monastères bouddhistes dont s'enorgueillissait la capitale. La dynastie Sena fut détrônée et le Bengale passa aux mains des Musulmans.

1. Ceux qui s'occupent de l'histoire du Bengale doutent de la véracité du récit de Minhâj-us-Siraj. Mr S. Kumar conclut son article dans l'*Indian Antiquary* (pp. 185-88, 1913) en disant que Lakshmanasena était mort depuis longtemps lorsque prit place l'événement décrit par Minhâj. et que 1119 ap. J.-C., ou Saka 1041 est la date approximative de la mort de Ballâlasena et de l'avènement de Lakshmanasena. Mr R. D. Banerjee exprima le même avis dans un article sur la concession Naihâti de Ballâlasena, le 11e année (*Epig. Indica,* 1917, pp. 156-63). Le Professeur Kielhorn suggère (*Ind. Ant.* 1890, p. 7), et sa suggestion peut être acceptée, que la légende d'un règne de 80 ans est due à un malentendu et que l'incursion de Nudiah date de l'année 80 de l'ère de Lakshmanasena. L'incursion aurait eu lieu en 1199 ap. J.-C. Cet avis repose sur l'inscription de Jânîbîghâ de l'année 83 (1202 ap. J.-C.) de la même ère donnée par le *Journal of the Bihar and Orissa Research Society,* vol. IV, Part. 3, 1918, p. 266 et 273-280. L'appendice *O,* dans Smith, *Early History of India,* renferme déjà des informations de valeur.

Origine des Rajpoutes.— L'origine des Rajpoutes est matière à controverses[1]. Le génie historique s'est exercé à la déterminer avec précision, et la difficulté a été fort aggravée par les généalogies sublimes qu'on leur attribue dans la littérature brahmanique et dans les chroniques héroïques. Les Rajpoutes prétendent descendre de la lignée des Kshatriyas de l'époque védique. Ils font remonter leur généalogie au soleil et à la lune et quelques-uns croient à la théorie de l'Agnikula. Le mot Rajpoute, dans son acception commune, est employé dans certains états du Rajpoutana, pour désigner les fils illégitimes d'un chef Kshatriya ou *jâgîrdâr.* Rajpoute est la forme altérée du mot sanscrit *Râjputra* qui signifie « rejeton de sang royal ». Le mot intervient dans les Purânas et est employé dans le « Harshacharita » de Bâna avec le sens de kshatriya de haute naissance — fait qui démontre que le mot fut employé dans les temps anciens et au VIIe et VIIIe siècles ap. J. C.

On a beaucoup écrit au sujet de l'origine des Rajpoutes. D'aucuns les disent descendants d'étrangers émigrés aux Indes, cependant que d'autres font remonter leur généalogie aux Kshatriyas de l'époque Védique. Tod, le célèbre historien du Râjasthan, lança la théorie suivant laquelle les Rajpoutes seraient les descendants de Scythes ou Sakas qui s'établirent aux Indes vers le VIe siècle ap. J.-C. A l'appui de sa théorie, il fait remarquer les ressemblances

1. Pour l'origine des Radjpoutes, voir : Smith, *Early History of India* (édition revisée); Tod, *Annals and Antiquities of Râjasthân,* édité par Crooke, vol. I, pp. 73-97; *Imperial Gazettier,* vol. II, pp. 308-9; Vaidya, *History of Mediaeval Hindu India,* vol. II, p. 1-63; *Journal Anthrop. Inst.,* 1911, p. 42; Gaurishankar Ojha, *History of Rajputana* (en hindi), part. I.

suivantes entre les émigrants étrangers et les Rajpoutes :

1. L'Adoration du Cheval.
2. Le Sacrifice dit açvemedha (sacrifice du cheval).
3. La religion du Rajpoute guerrier et les rites de Hara, dieu des batailles, sont peu analogues à ceux ceux des Hindous paisibles, adeptes de la divinité pastorale. Le Rajpoute se complaît dans le sang; ses offrandes sont sanguinaires; sang et vin.
4. Les Bardes ou poètes.
5. Les chars de guerre.
6. Situation des femmes.
7. Auspices et Augures.
8. L'Amour des liqueurs fortement fermentées.
9. Le culte des armes.
10. L'Initiation aux armes.

Des savants européens ont accepté l'opinion de Tod quant à l'origine des Rajpoutes. Vincent Smith dans son *Early History of India* (édition revisée, p. 425.) parlant des émigrations étrangères des Sakas et des Yuechi ou Kushans dans les second et premier siècles, écrit :

« Je ne doute pas que les familles régnantes de Sakas et des Kushans, après s'être hindoustanisées, furent admises au rang de Kshatriyas, suivant le système des castes hindoues, mais le fait ne peut être inféré que de l'analogie avec ce qui est certifié avoir eu lieu à des époques postérieures — et cela ne peut être prouvé. »

V. Smith discute longuement sur les effets des invasions des Huns et fait observer qu'ils « désordonnèrent le gouvernement et les institutions hindoues bien davantage qu'on ne pourrait le supposer à la lecture des Purânas et autres travaux littéraires. »

Il ajoute encore que les invasions des tribus étrangères du ve et vi^{e} siècles ébranlèrent la société hindoue de l'Inde septentrionale jusqu'en ses fondements et amena un réarrangement à la fois des castes et des familles régnantes. Ce point de vue est le même que celui du Dr. D. R. Bhandarkar[1], et de l'éditeur des *Annals* de Tod, Mr. William Crooke, qui dit dans son Introduction (Vol. I, p. xxxi) :

« De récentes investigations ont jeté une nouvelle lumière sur les origines des Rajpoutes. Un large fossé s'étend entre le Kshatriya védique et le Rajpoute du moyen-âge; il est à présent impossible d'y jeter un pont. Quelques familles, avec l'aide d'un barde complaisant peuvent faire descendre leurs origines des Kshatriyas du temps du Bouddha, qui furent reconnues comme étant des éléments principaux de la société hindoue, et qui, suivant leur propre estimation, occupaient un rang plus élevé que les Brahmanes dans l'échelle sociale. Il est maintenant certain que l'origine de plusieurs familles date de l'invasion Saka ou Kushan, qui commença vers le milieu du IIe siècle avant J-C., ou plus sûrement de l'invasion des Huns blancs qui détruisit l'Empire Gupta vers 480 ap. J.-C. La tribu Gurjara, en rapport avec ce dernier peuple, adopta l'Hindouisme, et leurs chefs formèrent la souche de laquelle se détachèrent les plus puissantes familles Rajpoutes. Quand ses nouveaux prétendants aux honneurs princiers eurent adopté la foi et les institutions du Brahmanisme, ils tentèrent, naturellement, de s'affilier aux héros mythologiques dont

1. Le Dr Bhandarkar a écrit (*J. Bom. BRAS*, 1903, pp. 413-33) un article très étendu sur les Gurjars et il conclut qu'ils descendent des Scythes plutôt que des Aryas.

les exploits sont cités dans le Mahâbhârata et le Râmâyana. C'est là que prend corps la légende relatée dans les *Annals* de Tod, par laquelle une origine fabuleuse, remontant au Soleil et à la Lune, est attribuée aux deux importantes branches Rajpoutes; généalogie revendiquée aussi par d'autres maisons princières, telles que les Incas du Pérou, ou les Mikados du Japon. »

Mais à une époque récente, certains savants hindous ont essayé, par leurs recherches, de faire remarquer l'erreur de Tod et d'autres savants européens. M. Gaurishankar Ojha qui est très au courant de de l'histoire Rajpoute, mais écrit avec un penchant prononcé en faveur des Rajpoutes, discute la question à fond dans son *History of Rajputana* et arrive à la conclusion que les Rajpoutes sont les descendants des anciens Kshatriyas et que Tod fut trompé par les similitudes des mœurs et de coutumes des Rajpoutes et des étrangers qui s'établirent aux Indes. Voici quelques-uns des arguments d'Ojha en faveur de cette opinion :

1. Il n'y a rien de frappant dans la similitude des mœurs et des coutumes des Sakas et des Rajpoutes. Le culte du Soleil prévalut aux Indes depuis les temps Védiques et cette pratique existait avant l'arrivée des Sakas, ce qui est prouvé par le Mahâbhârata. La pratique de l'Açvamedha Yajna (sacrifice du cheval) n'était pas non plus inconnue, et il fait mention de tels sacrifices dans les poèmes épiques. Le culte des chevaux et des arbres n'est pas une nouveauté. Les classes régnantes aux Indes les ont toujours adorés.

2. L'avis de quelques érudits est qu'il est écrit dans les Purânas qu'après le dernier roi Mahânanda,

de la dynastie Çiçunâg, les rois Sûdra exerceront la souveraineté. Ceci n'est pas la lecture exacte du texte. Il y a des évidences pour prouver l'existence de souverains Kshatriyas, même après les dynasties Nanda et Maurya.

3. Quand Pushyamitra établit son pouvoir après avoir soumis Brihadratha, le dernier empereur Maurya, il accomplit le sacrifice de l'Açvamedha; et à un de ces sacrifices, Patanjali, le commentateur du Mahâbhâsya fut aussi présent. Si Pushyamitra eût été un Sûdra, un Brahmane aussi instruit n'eût pas été présent.

4. Dans une inscription du IIe siècle de l'ère chrétienne de Râjâ Khâravela, dans la caverne d'Udayagiri, près de Cuttack (Orissa) il est fait mention des Kshatriyas de Kusamba.

5. Les Kshatriyas Yâdava gouvernèrent Mathurâ et le pays adjacent, avant la guerre du Mahâbhârata.

On peut approuver, ou ne pas approuver dans leur ensemble ces conclusions. Mais il est indiscutable que les tribus étrangères qui s'établirent dans l'Inde, provoquèrent un reclassement inévitable des groupes sociaux, et en tant que possesseurs du pouvoir politique elles furent mises en rapport avec les anciens Kshatriyas par leurs conseillers Brahmanes.

La théorie de l'*Agnikula*, suivant laquelle les quatre familles Rajpoutes — les Prawâr (Pramâr), Parihâr (Pratihâr,) Chohân (Chahumâna,) et Solanki ou Châlukya — proviennent du bassin du sacrifice de Vaçistha sur le Mont Abu, dans le Rajpoutana méridional, trouve encore crédit parmi les Rajpoutes. Le Dr. Bhandarkar et d'autres ont trouvé dans

ce mythe la confirmation de leur théorie sur l'origine étrangère des Rajpoutes, et Mr. Crooke, dont l'opinion est acceptée par Mr. Edwards, l'éditeur de *Early History of India* de Smith,) croit que le mythe de l'*Agnikula* représente le rite de la purification par le feu. La scène se passait au sud du Rajpoutana, par là tous les étrangers étaient délivrés de leur impureté et devenaient aptes à entrer dans la hiérarchie des castes. L'histoire de l'*Agnikula* est relatée dans le *Prithvîrâjâ Râsau*. Le *Râsau* quel qu'en soit sa date, contient plusieurs interpolations, et quelquefois mêle, d'une manière inextricable, l'histoire à la légende, en sorte que nous ne pouvons accepter tout ce qu'il nous donne en tant que vérité historique. Le caractère fictif de l'histoire est clair, il est superflu d'ajouter des évidences pour le prouver. Il ne représente qu'un effort brahmanique pour trouver une noble origine à la race la plus élevée dans l'ordre social et dont la munificence se déversa largement sur la classe des prêtres, lesquels la reconnurent avec le plus grand enthousiasme. Il serait absurde de certifier que les Rajpoutes sont les purs descendants des Kshatriyas de l'ancienne époque védique, quoiqu'il pût être flatteur pour notre orgueil de le croire, mais la vanité est souvent bien loin de la réalité. Les Kshatriyas originaux furent mêlés aux hordes d'émigrants qui se déversèrent sur l'Inde aux ve et vi^e^ siècles de l'ère chrétienne. Mr. Smith écrit que quelques Rajpoutes descendent de tribus indigènes, telles que les Gonds ou les Bhârs — ce fait fut engendré par les distinctions qui existent encore parmi eux. C'est une trop grande présomption, à peine justifiée par des concessions historiques avantageuses pour nous. Il y a aussi les

mêmes distinctions parmi les Brahmanes, mais cela ne prouve pas que certains Brahmanes descendent d'ordres inférieurs dans le système social hindou. Une telle généralisation serait contraire à toutes les lois des recherches historiques.

Les différentes tribus des émigrants étrangers se mêlèrent si profondément les unes avec les autres, que toute dissemblance marquée s'effaça, et une espèce d'homogénéité se développa grâce à l'adoption des coutumes sociales et rites religieux similaires. L'individualisme familial s'évanouit, ce nivellement rendit toute différence impossible. Un sentiment élevé de chevalerie et d'honneur, d'indépendance et de patriotisme, quoique ce dernier fût d'allure paroissiale et intensement localisé dans ses buts, animait tout Rajpoute, et cette identité de sentiment aida grandement à la fusion des différents clans, qui, ethnologiquement, étaient séparés les uns des autres.

Les luttes religieuses. — La lutte entre le Bouddhisme et son rival plus ancien l'Hindouisme durait depuis longtemps. Les dynasties Rajpoutes trouvèrent avantageux d'adopter la foi brahmanique et ce recrutement de forces permit à l'Hindousime d'engager un combat mortel contre le Bouddhisme et le Jainisme. Le Bouddhisme avait commencé à montrer des signes de déclin. La simple et vieille profession de foi du Bouddha avec sa moralité noble et réconfortante devint si amoindrie dans ses formes et ses cérémonies que la vraie religion disparut complètement et sa forme extérieure tint lieu de tout pour ses adeptes. Insidieusement, la corruption et la superstition se faufilèrent dans l'église, et la vie luxurieuse et confortable que menaient certains moines

bouddhistes avait ébranlé la confiance du peuple et détruit son prestige. L'odieuse différence entre les disciples laïques et le clergé régulier est responsable de la décadence de la simple doctrine du Bouddha, qui était une protestation emphatique contre toute sorte de distinction Les laïques se ressentirent de la position inférieure à laquelle ils étaient relégués, car la masse de la société hindoue aspirait à l'éternelle béatitude, cependant que vivant la vie de famille, sujette à toutes les joies et toutes les douleurs, toutes les peines et les récompenses qui sont la part inévitable de ceux qui ont choisi de vivre dans le monde. Mais la principale raison qui rendit l'Hindouisme vainqueur de son rival, fut qu'il ne perdit jamais de sa vitalité[1]. Les vicissitudes par lesquelles il passa n'abattirent point l'enthousiasme et la dévotion de ceux qui se considéraient comme ses chefs; et lorsque l'Hindouisme commença à se fortifier en enrôlant des missionnaires, son succès fut assuré. L'appui des princes Rajpoutes, le zèle et l'érudition des Brahmanes, leur autorité sur l'esprit du peuple à travers un rituel compliqué et élaboré dont la non-observance entraînait de graves conséquences dans ce monde et dans le monde à venir, ajoutés à l'indifférence croissante des classes supérieures pour le Bouddhisme conduisirent celui-ci à sa perte, si bien qu'au commencement du IXe siècle, quand

1. L'assertion que le Bouddhisme fut exterminé par la persécution des brahmanes n'est pas véridique. Eventuellement des rois tels que Laçânka persécutèrent les dissidents, mais de telles persécutions furent des facteurs mineurs dans le mouvement qui, lentement, restaura la foi Brahmanique aux Indes. La cause principale, écrit Smith, fut l'assimilation graduelle du Bouddhisme à l'Hindouisme, qui atteint un tel degré qu'il est souvent presque impossible de tirer une ligne entre la mythologie et les images des Bouddhistes et celles des Hindous (Smith, *Early History of India*, p. 339).

Çankara commença à prêcher sa philosophie védantique, sa position devint extrêmement difficile à maintenir. Une école de missionnaires fut fondée; comme les disciples de St. Ignace de Loyola en Europe, ils se dévouèrent au service des églises brahmaniques; leur active propagande causa de nombreuses conversions parmi les Bouddhistes. Le vrai génie de l'âge rajpoute est en contradiction avec les principes du Bouddha; et à une époque de perpétuelles disputes, alors que les exploits de galanterie et d'héroïsme étaient plus appréciés que les actes de piété, le peuple naturellement prêtait une oreille attentive à ces conseillers brahmanes, qui stimulaient son esprit martial en lui faisant connaître les grandes traditions du passé. La doctrine de l'*Ahimsâ* (ne pas tuer) ne pouvait se développer dans une communauté qui trouvait dans la guerre son plaisir principal, et il n'est pas étonnant que l'esprit du Rajpoute, dont la vie n'était que longues séries de romances et d'aventures, cherchât dans l'Hindouisme la satisfaction de ses besoins religieux; par sa splendeur, sa poésie, les richesses accumulées de ses traditions, cette religion devait certainement en appeler au cœur des Rajpoutes. Ainsi l'Hindouisme recouvra sa vieille ascendance et quand les Musulmans envahirent le Bihar, vers la fin du XIIe siècle, ils détruisirent les monastères des Bouddhistes et leurs lieux de culte, de sorte qu'il ne resta nul vestige de cette grande croyance qui jadis comptait des dévots, de l'Himalaya au cap Comorin.

Art et Littérature. — L'activité architecturale des Hindous, à cette époque, fut confirmée principalement par la construction de temples, dont les plus célèbres sont ceux de Bhuvaneçvara, construit au VIIe siècle

ap. J.-C.; de Khajurâho, dans le Boundelkhand; et de Puri dans l'Orissa. Le temple Jaina, au mont Abu fut bâti au commencement du XIe siècle; c'est un des exemples les plus parfaits de l'architecture hindoue de la période pré-musulmane. Dans le Deccan aussi de nombreux sanctuaires furent érigés; les plus remarquables sont ceux que construisirent les souverains de la dynastie Hoysala. Le premier, à Somanâthapur, fut élevé par Vinâditiya Ballâla, au XIe siècle; le second à Bélur par Vishnuvardhana Hoysala au XIIe siècle; et le troisième à Halevid construit par un autre prince de la même dynastie vers la fin du XIIe siècle. Les Pallavas, Châlukyas et Cholas furent aussi de grands constructeurs. Les Pallavas adornèrent leur capitale de temples magnifiques, quelques-uns d'entre eux appartenant au VIIe siècle ap. J.-C. Le temple de Tanjore élevé par Râjâ Râjâ Chola vers 1000 ap. J.-C. est un témoignage de la dextérité des architectes du Sud. Les Châlukyas furent aussi grands protecteurs de l'art. Ils ornèrent leur capitale Bâdâmi de temples magnifiques, et l'un d'eux, Vikramâditya II (733-47 ap. J. C.) construisit le fameux temple de Virûpâksa à Pattadakal, qui fut probablement reconnu comme centre d'études dans le Sud. L'architecture hindoue est l'expression de la religion du pays. Pour l'Hindou sa vie entière est une affaire de religion. C'est la religion qui dirige sa conduite de chaque jour, et son influence pénètre à travers les nombreux degrés de la société hindoue. Nulle part la religiosité de l'Hindou ne se manifeste davantage que dans son architecture et sa sculpture, car c'est par les arts, comme l'a fait remarquer un érudit hindou, qu'il essaya de réaliser toute la portée de sa foi.

Les temples, les fontaines et les digues des rois hindous sont de merveilleux travaux d'art. Le savant arabe Albirouni, qui avait pour toutes choses hindoues une aversion obstinée écrit cependant à leur propos :

« En cela ils ont atteint un degré artistique si élevé, que quand notre pauvre peuple (les Musulmans) les voit, il est émerveillé et incapable de les décrire, encore moins de les construire. » Même un iconoclaste tel que Mahmoud le Ghaznévide fut ému d'admiration quand il vit les temples splendides de la cité de Mathurâ, durant l'une de ses incursions aux Indes — Ce fait est rapporté par son chroniqueur officiel, Outbi.

Le triomphe du Brahmanisme fut suivi d'une abondante production de littérature religieuse et séculière. Les controverses religieuses de l'époque alimentèrent une quantité d'œuvres philosophiques dont les plus importantes sont les commentaires de Çankara sur la *Bhagavadgîtâ*, les Upanishads et les Brahmasûtras. La cour de Dhâra s'enorgueillissait de lettrés illustres, tels que Padmagupta, auteur du *Navasâhasankacharita*; Dhanânjaya, auteur du *Dasarûpaka*; Dharnika, commentateur du *Daçarûpaka*; Halayudha, commentateur du *Pingalachchandahsûtra* et d'autres travaux, et Amitagali, auteur du *Subhâshitaratnasandoha*. Nous citerons parmi les auteurs dramatiques de l'époque : Bhavabhûti, auteur du *Mâlatîmâdhava*, du *Mahâvîracharita*, et de l'*Uttararâmacharita* qui florissait au VIIIe siècle ap. J.-C.; Viçâkhadatta, auteur du *Mudrârâkshasa* et Bhatta Nârâyana, auteur du *Venîsamhâra* (800 ap. J. C.); et Râjaçekhara auteur de la *Karpûramanjari* et d'autres œuvres, qui écrivit dans la première partie du

xe siècle ap. J.-C. Bhavabhûti adorna la cour de Yaçovarman de Kanauj mais quand ce dernier fut vaincu par Lalitaditya Muktâpîda du Cachemire, le poète fut amené dans cette contrée par le monarque conquérant. Quoique influencé jusqu'à un certain point par Kâlidâsa, Bhavabhûti n'est pas un poète médiocre. Il est étonnamment original, et doué d'une brillante imagination à un degré extraordinaire. Son œuvre révèle clairement la superbe maîtrise de sa diction, la richesse et l'élévation d'expression et la profondeur de sa pensée. Comme poète, il ne se classe pas aussi haut que Kâlidâsa, et le professeur Keith observe avec justesse : « Il n'a presque rien du charme et de la délicatesse de Kâlidâsa, non plus que du pouvoir de suggestion déployé par son prédécesseur ; mais il excelle à peindre en quelques lignes les traits typiques d'une situation ou d'une émotion. » Viçâkhadatta fait contraste avec Bhavabhûti. Au lieu d'être porté à l'exagération et à un langage apprêté, il est puissant, clair, et direct. Le *Murdrârâkshasa* a davantage de vigueur dramatique que plusieurs autres drames sanscrits célèbres et son caractère martial est indubitable. Le plan du *Venisamhâra* est dérivé du *Mahâbhârata*. C'est une œuvre intéressante, considérablement originale, mais dont certaines parties ne sont pas tout à fait exemptes de défauts.

La littérature Kâvya mérite aussi quelque attention. Le Çiçupâlabadha de Mâgha est une œuvre célèbre qui tire ses données du *Mahâbhârata* et décrit l'histoire de la destruction de Çiçupâla par Krishna. Un autre mahâkâvya important est le *Naisadhacharita* de Çrî Harsha (1150) qui écrivit probablement sous le patronage de Jayachandra de Kanauj. Çrî

Harsha nous présente, en vers, l'histoire de Nala et Damayantî, l'une des scènes les plus pathétiques dépeintes par l'art suprême du poète dans le Mahâbharata. C'est une œuvre en 22 chants écrits dans le style le plus orné, alourdi d'images luxuriantes et qui souffre, par comparaison, de l'histoire telle qu'elle est relatée en sa forme originale dans le *Mahâbhârata*. A côté des Kâvyas à proprement parler, il y a les Kâvyas historiques, écrits aussi durant cette période. Parmi ceux-ci, les plus remarquables sont le *Navasâhasânkacharita* de Padmagupta qui fut le poète de la cour du roi de Dhârâ et dont il est déjà parlé plus haut; le *Vikramâncharita* de Bilhana, écrit pour commémorer les exploits de Vikramâditya VI, le gouverneur Châlukya de Kalyân. Bilhana excelle dans la description, son style est simple et lucide, et libre de toute emphase monotone et de toute pédanterie. L'œuvre historique versifiée la plus célèbre est la *Râjataranginî* de Kalhana, composée vers le milieu du XIIe siècle ap. J.-C. Kalhana était natif du Cachemire, instruit, il prit part à la politique de son pays et s'y distingua. Il essaye de donner à ses lecteurs une histoire complète du Cachemire et quoiqu'à l'exemple de tout historien médiéval, il combine les faits avec la fiction, il entreprend sincèrement la consultation des sources variées de l'histoire. C'est un poète qui écrit une œuvre historique et par conséquent tente de décrire les événements d'une manière aussi artistique que possible. Mais, comme l'observe le professeur Keith, il « a trop peu de connaissances profondes pour déchiffrer de façon efficace l'esprit et le caractère complexe de l'homme, lequel défie un simple jugement tant sont entremêlés le bien et le mal en tout cœur humain. »

Quoiqu'il manque à Kalhana la largeur de vue et la pénétration d'un grand historien, il est certainement plus intéressant que le savant Jaina, Hemachandra, qui nous a laissé une œuvre volumineuse manquant d'exactitude, de jugement et de charme littéraire. Quant aux poètes lyriques, le meilleur est Jayadeva, l'auteur du *Gita Govinda*, qui florissait au Bengale au XIIe siècle, et dont nous parlerons dans un autre chapitre.

Parmi les prosateurs de cette époque le plus célèbre est Dandin, auteur du *Dasakumâracharita* et des fragments de l'*Avantisundarîkathâ* qui vécut au VIIe siècle et qui surpasse les autres écrivains par la finesse de son style. Citons aussi Dhanapâla, dont la *Tilakamanjarî* et le *Yaçastilaka* sont de brillants spécimens de la prose sanscrite du moyen-âge. L'activité littéraire des Hindous ne s'arrêta pas là. Un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie, la littérature et d'autres branches furent produits par des savants éminents dans le Nord et dans le Sud; le manque d'espace nous empêche de les discuter ici.

La vie sociale. — C'est un fait que l'institution des castes. La supériorité des Brahmanes était reconnue et les honneurs les plus élevés leur étaient accordés par les rois aussi bien que par le peuple. Mais les Rajpoutes n'étaient pas moins hauts sur l'échelle sociale. Belliqueux et brave, le Rajpoute était semblable à ces chevaliers de la Table Ronde du roi Arthur, toujours dévouées à la défense de la noble cause. De maîtresse façon, Tod a dépeint le caractère Rajpoute en ces termes : « Sublime courage, patriotisme, loyauté, honneur, hospitalité et simplicité, telles sont les qualités qui doivent de suite leur être accordées:

et si nous ne pouvons les excuser de certaines tares auxquelles la nature humaine est sujette sous chaque latitude, si nous devons admettre la dégradation de leur dignité morale sous l'influence des incursions continuelles, et des collisions conséquentes avec de rapaces conquérants, nous devons pourtant reconnaître le quantum de vertus que l'oppression et le mauvais exemple même n'ont pas réussi à étouffer. Les vices les plus méprisables de fourberie et de duplicité, que ceux qui décrivent le caractère national, attribuent sans distinction à tout Asiatique, je refuse d'admettre qu'ils font partie de la nature des Rajpoutes en général, quoique certaines tribus aient été contraintes, pour sauvegarder leur position d'employer ce bouclier des faibles contre les oppressions continuelles[1]. » Le Rajpoute avait le sens de l'honneur à un très haut degré et la plus stricte vénération pour la vérité. Il était magnanime envers ses ennemis, et même victorieux, il n'avait que très rarement recours à ces actes de barbarie qui étaient les concomitants inévitables des conquêtes musulmanes. A la guerre, il n'usait jamais de mensonge ou de fourberie, et s'abstenait scrupuleusement d'être une cause de misère pour le pauvre ou l'innocent. La preuve de la civilisation d'un peuple est le degré d'estime attribué aux femmes. Le Rajpoute honorait ses femmes, et quoique le sort de celles-ci fût « d'une dureté effrayante » depuis le berceau jusqu'à la crémation, elles firent preuve d'un courage et d'une détermination merveilleux et accomplirent des actions d'éclat qui ne trouvent pas de parallèles

1. Tod, *Annals and Antiquities of Râjasthân*, édité par Crooke, II, p. 744.

dans l'histoire du monde. Leur dévouement à leur mari, leur courage dans les moments difficiles — et ceux-là étaient malheureusement nombreux dans la vie d'une femme rajpoute — et l'exemple de leur bravoure exerça une saine influence sur la société rajpoute, malgré la réclusion qu'on leur imposait. Mais leur noble naissance, leur dévouement à leur époux, leur sens de l'honneur, leur judicieux appui et leur courage, tout s'unissait pour rendre leur vie extrêmement incertaine, et Tod décrit avec beaucoup de pittoresque le sort des femmes rajpoutes en ces termes : Eu égard « au bonheur d'autres pays, le sort de la femme rajpoute doit apparaître comme étant d'une dureté effrayante. A chaque phase de sa vie la mort est prête à la réclamer : depuis le pavot, lorsqu'elle naît, jusqu'aux flammes, lorsqu'elle parvient à l'âge mûr, cependant que la sécurité de l'intervalle dépend de l'incertitude des guerres, il n'est pas une période de sa vie valant une concession de 12 mois. La perte d'une bataille ou la prise d'une ville est le signal d'éviter toutes les horreurs de la captivité, qui, pour les femmes rajpoutes, sont pires que la mort[1]. » La coutume du *Jauhar* ou immolation de soi-même —, quoique sa cruauté nous paraisse révoltante — prit son origine dans ce sens élevé de l'honneur et de la chasteté qui conduit les femmes rajpoutes à se sacrifier elles-mêmes dans l'extrémité du péril, quand les envahisseurs entourent leurs maris de tous côtés, et quand toutes chances de délivrance sont perdues.

Mais si les qualités des Rajpoutes sont manifestes, leurs défauts sont également évidents. Leur humeur

1. Tod, *Annals and Antiquities of Râjasthân*, édité par Crooke II, p. 747.

versatile, leur susceptibilité d'émotion ou de passion leur esprit de famille, leurs perpétuelles discordes conséquentes des conditions féodales qui les régissaient, l'usage de l'opium, leur incapacité à présenter une opposition unie à un commun ennemi, — tout cela les plaça dans une position extrêmement désavantageuse, quand ils furent en face d'ennemis d'étoffe plus solide. La pratique de l'infanticide était commune parmi eux, et ce n'est que rarement qu'on supportait l'enfant de sexe féminin, même dans les familles les plus respectables. Egalement bâmable était leur coutume du *Sati*, dont le résultat était la mise à mort périodique d'un certain nombre de femmes des maisons royales qui étaient universellement polygames. La pratique se vulgarisa de telle façon, que même des femmes d'extraction vulgaire se livrèrent quelquefois aux flammes, de leur propre volonté, mais plus souvent sous la pression de parents ou d'alliés obsédés par une fausse notion de l'orgueil familial. Plus tardif, leur asservissement politique les démoralisa à un tel point que plusieurs d'entre eux acceptèrent le rôle de laquais aux cours de Delhi et d'Agra. Mais les guerres des Rajpoutes ne dérangèrent pas le simple cultivateur dans la poursuite paisible de ses occupations. Sièges, batailles, massacres — tout le laissa insensible, et il en résulta qu'il devint complètement indifférent aux révolutions politiques, et transféra simplement son allégeance d'un roi à l'autre.

La société hindoue fut bouleversée par les divers mouvements religieux de réformateurs tels que Râmânujâchârya qui prêcha le culte de *bhakti*, et dont les enseignements marquent une réaction contre la philosophie *advaita* de Çankara. Il prêcha contre le

Vedânta de Çankara, et échafauda ses arguments sur les attributs d'un dieu individuel qui pût être satisfait au moyen de la *bhakti* ou dévotion. Il forma un lien entre le Nord et le Sud, et réussit à établir son hégémonie spirituelle sur une masse considérable d'Hindous dans les deux parties du pays. Les pèlerinages se vulgarisèrent, et les hommes se déplacèrent pour visiter de saints lieux — fait qui impliqua une grande émulation à la profonde ferveur religieuse, caractéristique de la société hindoue. Les *svayamvaras* n'avaient plus lieu fréquemment, le dernier relaté parmi les plus remarquables étant celui de la fille de Jayachandra de Kanauj ; mais le *Sati* était commun, et dans les forteresses et les cités assiégées, le sexe faible n'était l'objet d'aucune pitié quand il tombait aux mains de l'ennemi. M. Kennedy décrit la civilisation rajpoute en ces termes : « ... Cependant que les Brahmanes de rang élevé se tenaient au-dessus de la politique, les classes inférieures se montraient habiles politiciennes, renforçant leurs intérêts, par la menace de leur malédiction et des amendes religieuses. Les rois assumaient une sorte de demi-divinité, et s'entouraient d'une armée de mercenaires ou d'esclaves. Les nobles suivaient l'exemple des rois, se bâtissaient de solides forts, sis en des places inaccessibles et faisaient respecter leur pouvoir par des troupes de brigands. Les corporations des villes étaient assez fortes pour se défendre, mais les populations des campagnes étaient réduites en servitude. Les guerres publiques et privées étaient la mode universelle. Mais en dépit de ces guerres et de la jalousie dont les étrangers étaient l'objet, il s'établissait d'actives communications entre les différentes parties du pays. Le commerce était florissant, les poètes

et les troubadours allaient d'une cour à l'autre; il est dit que les fleurs du Cachemire et l'eau du Gange étaient offertes quotidiennement au sanctuaire de Somnath, les rois et les temples étaient immensément riches. Les pèlerinages étaient en vogue, et les plus grands souverains se proclamèrent protecteurs des lieux saints. »

Gouvernement rajpoute. — Le gouvernement des Rajpoutes était de caractère féodal. Le royaume était divisé en états, ou fiefs, gouvernés par des *Jâgîrdârs* issus souvent de la même famille que le prince. La force et la sécurité de l'Etat dépendaient de leur loyauté et de leur dévouement. Le territoire *khâlsâ* de l'Etat dépendait directement du prince et était administré par lui. Les nobles et leurs vassaux étaient divisés en plusieurs classes et l'étiquette de chaque classe était prescrite par l'usage immémorial qui était scrupuleusement observé. La principale source des revenus était la rente des terrains *khâlsâ* qui fut augmentée plus tard par des taxes sur le commerce et l'industrie. Les vassaux qui tenaient leurs fiefs du prince étaient obligés au service militaire quand ils y étaient appelés. Comme les adeptes du chef germain dont parle Tacite dans les *Annales*, ils aimaient et respectaient leur prince et le suivaient avec entrain sur le champ de bataille. Attachés à lui par les liens personnels du service et du dévouement, ils étaient toujours désireux de lui prouver leur fidélité dans les temps de difficulté ou de danger. Aucun prix ne pouvait les corrompre, et aucune tentation les enlever à leur chef. Les barons féodaux, si nous pouvons les nommer ainsi, avaient à remettre à leur chef certains payements qui res-

semblaien fort aux réglementations de l'Europe au moyen-âge. Les droits et les obligations guerrières du chevalier n'étaient pas inconnus; les engagements féodaux étaient réciproquement reconnus et on constate souvent que des gouverneurs rapaces eurent recours au service obligatoire pour se procurer de l'argent. Un tel gouvernement ne pouvait être qu'inefficace. Il anéantit tout individualisme et empêcha la coalition des forces politiques d'un Etat dans un but commun. Le roi était l'axe de ce système tant qu'il était fort et puissant, les affaires étaient convenablement dirigées, mais un homme faible était bientôt réduit à l'état de nullité politique. La paix intérieure d'une province dépendait souvent de l'absence de dangers extérieurs. Quand il n'y avait rien à craindre de la part des ennemis étrangers, les sujets féodaux s'agitaient et des disputes éclataient entre les différents partis avec une grande violence, comme le prouvent les luttes des familles de Chondâwat et de Saktâwat, au XVIIe siècle, au temps de Jahangir.

Le manque d'unité de l'Inde. — Ce qui manqua à l'Inde, c'est une unité politique et une solidarité sociale. L'Inde eut des chefs par centaines; son énergie s'émietta dans d'infimes luttes entre les différents Etats. On peut décrire l'Inde, pendant cette période, comme une simple expression géographique — figure lamentable, sans ressources et sans forces, quand elle se trouvait engagée dans un combat mortel avec des étrangers qui envahirent périodiquement et en nombre toujours croissant ses terres belles et fertiles. Son système politique décadent fut renversé facilement par les conquérants musulmans qui po-

sèrent les fondements de leur empire au XIIe siècle. L'histoire de cette conquête sera relatée dans les chapitres suivants.

Les Royaumes du Deccan.

Les Châlukyas. Les rois Satakarnis qui appartenaient à la dynastie Andhra gouvernèrent pendant 450 ans, à peu près de 230 avant J.-C., à 266 ap. J.-C. L'un de ces rois vainquit le dernier empereur Kanva de Magadha en 27 avant J.-C. L'ambition fut l'instigatrice de guerres contre les satrapes du Gujarat et du Malwa, dans lesquelles la victoire reste alternativement aux Satakarnis et aux satrapes.

L'histoire de cette période est désespérément pauvre, mais nous savons qu'une tribu étrangère dite des Pallavas pénétra dans le Deccan et établit son pouvoir sur toute la contrée s'étendant jusqu'au sud de la Godavari. Les Râshtrakûtas indigènes luttèrent en vain contre eux. Mais ils furent finalement délogés par les Châlukyas[1], famille d'origine rajpoute qui s'introduisit dans le Deccan au VIe siècle de l'ère chrétienne. Ils occupèrent leur capitale Vâtâpipur (Bâdâmi) et peu à peu soumirent toute la contrée. Le plus remarquable de la dynastie fut Pulakesin II, qui monta sur le trône en 611 ap. J.-C[2].

1. Il y a de bonnes raisons de croire que les Châlukyas émigrèrent du Rajpoutana au Deccan. Ils ont des rapports avec les tribus Gurjar. (*Bombay Gazetteer*, 1896, I, Pt. I, pp. 127, 138, 463, note 2, 467). Voir les listes dynastiques données dans *Ep. Ind.*, VIII, App. II.

2. *Bombay Gazetteer*, I, Pt. II, p. 183.

C'est la date acceptée par le Dr. Bhandarkar. Smith donne 608 ap. J.-C. Comme la date de cet avènement.

Il se lança dans une série de conquêtes et engagea des guerres contre les gouverneurs du Gujarat, du Rajpoutana, du Malwa et du Konkan. Les Pallavas de Vengi et Kâchîpurâ ne se laissèrent pas subjuguer par le pouvoir de Pulakesin II; ils luttèrent farouchement mais furent vaincus, et leur territoire fut annexé à l'empire des Châlukyas. Quelques années plus tard, le frère de Pulakesin, Vishnuvardhana, fut nommé vice-roi de la région conquise, retint l'allégeance, et fonda un royaume séparé, connu en histoire sous le nom de royaume des Châlukyas orientaux, qui fut finalement incorporé à l'empire Chola vers la fin du XIe siècle. Harsha de Kanauj, qui ne pouvait supporter l'existence d'une autorité rivale, se mit lui-même en guerre contre lui, mais subit une défaite en 620 ap. J.-C.[1]. Les puissances du Sud, les Cholas et les Pândyas, effrayées par les promesses militaires de Pulakesin, conclurent avec lui d'amicales alliances et échappèrent ainsi à ses attaques. Hiouen-Tsang, qui visita le Deccan en 639, fut impressionné par la puissance et la grandeur de Pulakesin qu'il décrit en ces termes :

« Il est de la race des Kshatriyas. Son nom est Pulakesin. Ses idées sont larges et profondes et sa sympathie et sa bienfaisance s'étendent libéralement... Il entretient un corps de vaillants combattants au nombre de plusieurs centaines. Dès qu'il y a une bataille, ces guerriers marchent en avant au

1. Cet exploit fut considéré par ses successeurs comme des plus importants et c'est le seul qui soit mentionné dans leurs donations sur plaques de cuivre, lorsqu'ils parlent de Pulakesin II. Celui-ci devint le seigneur des trois contrées nommées Majârâshtrakas comprenant 99.000 villages. Les rois de Kalinga et de Koçala tremblèrent à son approche et se soumirent à lui.

son du tambour. En outre, ils stimulent plusieurs féroces éléphants... Aucun ennemi ne peut leur résister dans les combats. Le roi, fier de la possession de ces hommes et de ces éléphants, traite avec mépris les royaumes voisins[1]. »

Telle fut la puissance de Pulakesin, mais elle n'était pas destinée à durer longtemps. Les guerres perpétuelles qu'il engagea contre les puissances rivales compromirent gravement les ressources financières et militaires de l'empire, et quand les Pallavas, sous les ordres de Narasimhavarman, surprirent Pulakesin, ils lui infligèrent une écrasante défaite. L'autorité des Châlukyas subit une éclipse, et les Pallavas devinrent la puissance dominante dans l'Inde méridionale. Mais cette disgrâce prit des proportions énormes dans l'esprit des Châlukyas, et le fils de Pulakesin, Vikamâtidya I, déclara la guerre aux Pallavas et vengea la mort de son père en se saisissant de Kânchî, leur capitale[2]. La lutte continua avec des succès divers, jusqu'à ce que, enfin, au milieu du VIII[e] siècle, Dantiduga, un chef du parti Râshtrakûta, surgît de la masse, soumît les Châlukyas et anéantît leur puissance[3].

Les Râshtrakûtas. — Après la chute de la branche principale des Châlukyas, la souveraineté du Deccan passa aux mains des Râshtrakûtas. Ces rois enga-

1. *Indian Antiquary,* VII, pp. 290-91.
2. *Ind. Ant.* VI, pp. 86, 89, 92. *JRAS,* III, p. 203; *Ind. Ant.,* IX pp. 127, 130-31.
3. Sur une plaque de cuivre relatant une donation de Dantidurga, il est décrit comme étant devenu souverain suprême après avoir vaincu les Vallabhas (*JBRAS,* II, D. 375). Krishna Râja a dû régner entre 753 et 755 A. D.

gèrent des guerres contre les puissances du Sud et essayèrent d'étendre les frontières de leur royaume. Krishna Ier succéda à Dantidurga, le fondateur de leur grandeur; il assembla sous son autorité tous les territoires que possédaient antérieurement les Châlukyas, et immortalisa son règne brillant en érigeant à Ellûra un temple monolithe, qui appartient aujourd'hui aux domaines du Nizam et représente un très beau spécimen des temples taillés à même le roc. Ses successeurs, Govinda II et Govinda III, agrandirent encore leurs possessions par des conquêtes extensives, et au temps d'Amoghavarsha qui, probablement, monta sur le trône en l'an 815, les guerres contre les Châlukyas orientaux devinrent plus fréquentes. Les Râshtrakûtas s'enorgueillirent de leur puissance militaire et, pendant le règne d'Amoghavarsha, leur royaume enclavait tous les territoires compris dans l'empire de Pulakesin II. Amoghavarsha professa la foi des Jainas, laquelle, sous le patronage royal, acquit bientôt une influence considérable et provoqua la jalousie de son rival, l'Hindouisme[1]. Les conflits entre les deux cultes envenimèrent les luttes entre les Râshtrakûtas et les autres puissants royaumes du Sud qui étaient encore attachés à la religion Brahmanique[2]. Krishna

1. Dans la concession de Navasari, il est parlé d'Amoghavarsha comme d'un Vallabha, et il est appelé Râja Râja, ou roi des rois, et aussi Vîra Nârâyana.

2. Dans un appendice à un ouvrage Jaina intitulé *Uttarapurâna*, de Gunabhadra, Amothavarsha est représenté comme ayant été le dévot adorateur d'un saint jaina nommé Jinasena, lequel fut le précepteur de l'auteur et écrivit la première partie de l'ouvrage. Les vers sanscrits dans lesquels il est fait allusion à Amoghavarsha sont reproduits dans une note de l'*Early History of the Deccan*, par Bhandarkar, dans le *Bombay Gazetteer*, I, Pt. II, p. 200. De nombreux documents prouvent avec évidence que ce roi fut un grand protecteur des Jainas Digambaras.

III vainquit le roi Chola vers 915 et prit possession de Kânchî, ou Conjeeveram et Tanjore.

Ces guerres interminables éprouvèrent les ressources financières et militaires de la dynastie qui commença à décliner. Cependant que les guerres avaient épuisé l'énergie des Râshtrakûtas, les Châlukyas rassemblèrent lentement leurs forces, et en 973 ap. J.-C., un représentant de la dynastie Châlukya, Tailapa II, soumit et détrôna le dernier monarque Râshtrakûta, Kakkala ou Kakka II, et posa les bases d'une nouvelle dynastie connue comme celle des Châlukyas de Kalyânî. Il essaya d'affermir son pouvoir nouvellement institué, en se réclamant de sa parenté avec la célèbre famille des Châlukyas qui avait été expulsée par les Râshtrakûtas au VIII[e] siècle ap. J.-C.

Les rois Rashtrakûtas furent des gouverneurs intelligents et énergiques; ils n'augmentèrent pas seulement l'étendue de leur royaume, mais prêtèrent encore l'appui de leurs encouragements à ces arts civilisés qui tendent à adoucir la sévérité d'un gouvernement entièrement militaire. Sous leur patronage, le Jainisme[1] progressa sur leurs territoires, mais il n'y eut point de persécution car le roi adopta des principes de tolérance religieuse — une pratique propre uniquement à l'Inde dans toute l'histoire du monde. Le patronage royal s'étendit libéralement sur tout homme de lettres, et plus d'un barde ou d'un poète chantant les louanges de son bienfaiteur ajouta à la littérature du pays. L'ar-

1. Le Jainisme fit certainement de grands progrès. La forme prévalant dans la contrée était celle pratiquée par la secte des Digambaras. Un grand nombre d'ouvrages Digambaras furent composés pendant cette période.

chitecture ne fut pas négligée et quelques temples magnifiques furent érigés en l'honneur de divinités hindoues. Le temple monolithe d'Ellura, et les peintures et les fresques pleines de vie des grottes d'Ajanta, sont les preuves éloquentes des progrès architecturaux réalisés sous ces rois. Les rois Râshtrakûtas, à l'encontre des Gurjars de Bhînmala, conservèrent avec les Arabes des relations amicales. Cette entente conduisit au développement du commerce, et plus d'un négociant arabe visita l'Inde et rendit hommage aux monarques Râshtrakûtas, dont la glorieuse réputation s'étendait de tous côtés.

Les derniers Châlukyas de Kalyanî. — Tailapa II fut un gouverneur capable et énergique. Ses succès sur les Râshtrakûtas stimulèrent certainement son ambition, et en peu de temps il réussit à s'annexer tout le territoire sur lequel les Châlukyas régnèrent. Il s'engagea dans une lutte interminable contre Munja, le roi Parmâr de Dhara, qui ne le défit pas moins de six fois. Tailapa n'oublia pas cette humiliation, et l'occasion de revanche tant désirée se présenta à lui quand Munja l'attaqua pour la septième fois[1]. Il fut vaincu, privé de sa liberté, et finalement décapité, probablement en 995 ap. J.-C., par Tailapa qui célébra son triomphe en l'envoyant mendier de porte en porte déguisé en indigent.

Mais Tailapa devait trouver un puissant rival en

1. Munja était l'oncle du célèbre Bhoja de Dhârâ, Munja fut fait prisonnier par Tailapa. Il fut d'abord traité avec considération, mais quand il tenta de s'enfuir, il fut soumis aux pires indignités et obligé à aller mendier de porte en porte, et finalement décapité. Il est fait allusion à cet événement dans l'une des inscriptions de Tailapa. (*JRAS*, IV, p. 12, et *Ind. Ant.*, XXI, p. 168).

Râjâ Râjâ Chola, qui monta sur le trône en 985 ap. J.-C. Après la mort de Tailapa, le potentat Chola harcela le territoire Vengî et infligea à la population des misères indescriptibles. Mais ces torts furent vengés peu après par Someçvara Ier (1040-96 ap. J.-C.), surnommé « Ahavamalla », le lutteur dans la bataille, en 1052[1], quand il vainquit le roi Chola régnant à Koppam sur la Tungabhadrâ[2]. Someçvara ajouta de nouveaux lauriers à sa couronne en livrant d'heureuses batailles contre le Dhârâ et le Kânchî, ainsi que contre le gouverneur du Chedi. Mais peu après il se suicida, en 1068-69, et son plus jeune fils Vikramâditya VI lui succéda en 1076 ap. J.-C., après l'abdication de son frère aîné. Il régna pendant 50 ans et sous sa domination le pays jouît d'une trêve ininterrompue. Son contemporain le roi Chola, Kulottunga Ier (1070-1118 ap. J.-C.), fut un souverain pacifique; il adopta une politique passive. Un long intervalle de paix favorisa le développement des arts et de la littérature sous le patronage royal. Le poète de la cour, Bilhana, chanta les louanges de son héros Vikramâdita, et le fameux juriste, auteur de la *Mitâksharâ*, branche importante de la loi hindoue, vécut sous son règne.

Mais cette gloire devait être éphémère, et après la mort de Vikramaka, la puissance des Châlukyas

1. Aiyangar, *South India and her Muhammadan Invaders*, p. 231, *KVS*, Ixer, *Historical Sketches of the Deccan*, I, p. 261; Bilhana, *Vikramacharita*, IV, pp. 46-68. Il se noya dans la Tungabhadrâ. Ce genre de mort est appelé *Jalasamâdhi*. Ce fut une mort volontaire. Ibn Batoûta, qui visita l'Inde du XIVe siècle, parle aussi de ce genre de mort (*Voyages*, édition de Paris, III, p. 141).

2. Un document de 1070-71 rapporte ce fait en ces termes : « Le Chola, enfin, remit sa tête à Someçvara, dans la bataille, et perdant ainsi la vie, brisa la succession de sa famille ».

commença à décliner rapidement. Les Cholas subirent la même rétrogradation, et les deux royaumes sentirent le faix de la nouvelle dynastie Ballâla qui fut fondée par Bijjâla ou Vijjâna de la race Kalachuri. Avec l'aide de quelques chefs mi-indépendants, il conçut le projet d'usurper le trône de son maître et le maintint sous son joug jusqu'en 1157. Tailapa s'enfuit à Annigeri, dans le district de Dhârwâr, d'où il continua sa route vers le Sud et s'établit à Banavasi.

L'usurpation de Bijjâla coïncida avec le rétablissement du culte de Çiva, dû à Vâsava, célèbre réformateur, qui combattit fanatiquement les inégalités de caste et plaida l'égalité parmi les dévots de Çiva. La tradition dit que la manière dont Bijjâla persécuta et aveugla deux hommes de la secte Lingâyat fut la cause d'une révolte au cours de laquelle le réformateur religieux, aussi bien que son grand adversaire, perdirent la vie. La secte Lingâyat[1] se développa, rassembla de nombreux adeptes parmi les classes commerçantes, et affaiblit considérablement l'ascendant du Bouddhisme et du Jainisme qui en furent ébranlés. La chute de ces deux dynasties permit aux Châlukyas de s'emparer de nouveau du sceptre, mais il glissa encore de leurs faibles mains; et tout le Deccan se trouva divisé entre les Yâdavas avec leur capitale, Devagir, les Kâkatîyas régnant

1. M. Edward Rice dans son *History of Kanarese Literature* (Heritage of Indian Series), pp. 36-41, donne une relation de l'origine de la secte Lingâyat. Les Lingâyats sont exclusivement des adorateurs de Civa. Ils sont strictement végétariens quant à leur nourriture, et, sous ce rapport, toutes les autres castes, excepté les Brahmanes mangent les aliments cuits par eux. La situation philosophique des Lingâyats est similaire au système monastique et quasi-monastique des Brahmanes.

à Warrangel et les Ballâlas Hoysalas qui gouvernèrent à Dvârsamudra, et dont l'autorité s'étendait au nord, jusqu'à la Krishnâ[1]. Ces trois puissances se disputèrent les unes aux autres l'hégémonie du Deccan et, par leur désunion, ménagèrent une voie aux victoires musulmanes. Râma Chandra Yâdava, le dernier puissant souverain de la dynastie des Yâdavas, fut détrôné par Kâfûr, fameux général d'Alauddin Khilji, en 1310 ap. J.-C., et le gouverneur Kâkatîya, Pratâp Rudra Deva II, fut vaincu par lui et obligé à payer tribut à la ville de Delhi. Vîra Ballâla III lutta longuement contre les musulmans, mais à la fin il fut soumis et contraint, comme ses rivaux, à rendre allégeance au Sultan de Delhi et à obtenir sa liberté par le paiement d'un tribut.

L'extrême Sud. — Aux temps les plus reculés, il y avait, dans l'extrême Sud, trois royaumes importants, qui étaient ceux du Pândya, du Chola et du Chera ou Kerala. Le royaume Pândya couvrait le territoire maintenant occupé par les districts de Madura et de Tinnevelly avec des portions de Trichinopoly et de l'Etat de Travancore. Le royaume Chola comprenait Madras et plusieurs autres districts britanniques à l'est, ainsi que les territoires maintenant inclus dans l'Etat de Mysore. Les frontières de la principauté de Chera ou Kerala ne peuvent être établies avec précision, mais les savants

1. Someçvara IV Châlukya régna jusqu'en 1189 et son autorité était bornée aux parties sud et sud-ouest de ses possessions. Ses chefs et ses vassaux, les Sindas, firent cause commune contre lui, et l'obligèrent à se retirer sur sa frontière nord-ouest, après quoi, on n'entendit plus parler de lui. Il s'ensuivit une lutte pour le pouvoir, dans laquelle les trois puissances se présentèrent comme héritières du vaste Empire des Châlukyas.

sont d'avis qu'elles englobaient approximativement les districts du Malabar et la plus grande partie du Cochin et des Etats de Travancore. Il serait lassant de faire en détail l'historique de ces royaumes, et tout ce que l'on peut tenter ici c'est de donner un aperçu général des relations des diverses puissances méridionales et de leur sort final.

Les trois royaumes de l'extrême Sud jouirent d'une position puissante et influente, pendant les siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, et entretinrent des relations de commerce avec l'ancienne Rome et l'Egypte. Mais au IIe siècle après J.-C., une nouvelle puissance entra en jeu, ce fut celle des Pallavas, qui régnèrent sur le Telugu et les districts de la côte ouest de Vengipurâ et de Plakaddu (Palghât) particulièrement. Les Pallavas, qui semblent avoir été coutumiers d'incursions pillardes dans les territoires voisins, augmentèrent graduellement leur puissance dans l'Inde méridionale, portèrent ombrage aux anciens royaumes et entrèrent en conflit avec les Châlukyas. Le roi Châlukya, Polakesin II, infligea une cruelle défaite au gouverneur Pallava, Mahendravardhan Ier, et annexa la province de Vengî à ses possessions. Exaspérés par la perte d'une partie importante de leur territoire, les Pallavas rassemblèrent leurs forces, et, l'année suivante, rendirent au roi Châlukya la monnaie de sa pièce. Les Râshtrakûtas héritèrent de cette inimitié dynastique quand ils supplantèrent les Châlukyas au Deccan au milieu du VIIIe siècle. Devant les continuelles attaques d'une dynastie jeune et vigoureuse, qui venait d'apparaître sur la scène de l'histoire, les Pallavas eurent de la difficulté à se défendre. Le désordre intérieur, joint à la rébellion du Gange méridional,

précipitèrent le déclin des Pallavas; la suprématie sur le Sud passa aux mains des Cholas, et Râjâ Râjâ Chola, qui acquit l'autorité suprême en 985, étendit ses conquêtes de tous côtés[1]. Vers la fin de 1005 ap. J.-C., il avait vaincu ses rivaux et édifié un royaume magnifique. Mais l'effort de guerres incessantes se trouva être trop grand, même pour les ressources gigantesques de ce grand potentat du Sud, et en 1011 ap. J.-C. il rendit son épée de son plein gré et se consacra à la tâche d'une organisation administrative. Son fils, Râjendra Chola (1018-1042), s'associa à lui, suivant l'usage Chola, pour l'administration des affaires du royaume. Il devint un échantillon de la vieille souche, et poursuivit avec vigueur la politique guerrière de son père. Ses armées pénétrèrent jusque dans les territoires représentés maintenant par les provinces de Prome et Pegu, dans le Burma moderne, et au Bengale, dont le gouverneur, Mahîpâla, fut vaincu et asservi. L'Orissa fut envahi et les îles de Nicobar et d'Andaman furent aussi conquises. Les Gangas de Mysore, qui avaient été le souci constant des Pallavas, furent également asservis et ce souverain plein d'astuce mit le sceau à la politique d'agrandissement en concluant une alliance matrimoniale avec le gouverneur Châlukya de Kalyânî, qui était l'un de ses puissants rivaux. Le rejeton de ce mariage fut Kulottunga Ier (1070-1118 ap. J.-C.), qui réunit en sa personne la puissance des Cholas et celle des Châlukyas.

Après la mort de Râjendra, le royaume Chola subit une période d'épreuve; et les puissances voi-

1. L'histoire des Cholas a été longuement relatée par M. Krishnaswami Aiyangar das son *Ancient India*, ouvrage qui témoigne de recherches considérables sur l'histoire de l'Inde méridionale.

sines, qui avaient eu à souffrir de ses gouverneurs, résolurent de conjuguer leurs forces contre lui. Le souverain Chola fut vaincu à la bataille de Koppam, en 1052 ou 1053 ap. J.-C., par l'armée Châlukya, et sa défaite entraîna la délimitation des frontières Chola et Châlukya. Les Pândyas, les Cheras et les Gangas retirèrent leur allégeance, et la confusion dans laquelle le royaume était tombé est marquée par le fait que plusieurs souverains occupèrent le trône en une succession rapide: le meurtre ou la force militaire les enlevait au pouvoir. En 1070 ap. J.-C. Someçvara II et son plus jeune frère Vikramâditya se disputèrent la succession du trône Châlukya, cependant que Vîra Râjendra Chola trouvait un puissant rival en Râjendra Chola de la dynastie des Châlukyas orientaux. Vikramâditya sortit triomphant de cette guerre civile : il se saisit du trône des Châlukyas et remit son beau-frère Adhi-Râjendra Chola à la tête de son patrimoine. Mais qu'obtiennent les armes sans les moyens de s'en servir? Adhi-Râjendra, qui dépendait entièrement des Châlukyas, ne réussit pas à gagner la confiance de ses sujets; il fut assassiné peu de temps après. Il ne laissa point d'héritier mâle, et par conséquent la couronne passa à Râjendra Châlukya, plus connu sous le nom de Kulottunga Ier (1070-1118 ap. J.-C.).

Kulottunga Ier, qui fut un gouverneur énergique et un homme d'Etat remarquable, remit une fois de plus l'ordre dans ce chaos, et fit régner une parfaite tranquillité dans toutes ses vastes possessions. Il remporta de grandes victoires, mais il se distingua surtout de ses prédécesseurs par le soin avec lequel il organisa le système administratif sur une base solide et sûre. Vers la fin de son règne, le prince

Hoysala, Bitti Deva, aussi connu sous le nom de Vishnuvardhana (1100-1141), chassa les gouverneurs Cholas du territoire Ganga, et avant sa mort, étendit son autorité sur toute la contrée comprise maintenant dans l'Etat de Mysore.

Cependant les Pândyas développèrent leur puissance, et l'empire Chola eut à soutenir les attaques des Hoysalas, des Kâkatîyas et des Pândyas. Le dernier gouverneur important de la dynastie Pândya fut Sundaram Pândya[1], qui mourut en 1293 après avoir conquis tout le pays tamoul et Ceylan. Le grand voyageur vénitien, Marco Polo, qui visita l'Inde méridionale au XIII[e] siècle, parle des immenses richesses et de la grande puissance du roi des Pândyas. Mais en 1310 ap. J.-C., les incursions de Kâfûr, soutenues par le fanatisme de toute la communauté musulmane, détruisit l'organisation politique du Sud et plongea tout le pays dans la plus complète confusion. Les royaumes des Cholas et des Pândyas s'affaiblirent rapidement et furent paralysés sous le joug des armées musulmanes. Le Deccan demeura désuni jusqu'à la fondation de l'empire de Vijayanagar, en 1336.

1. Marco Polo le trouva régnant à Madura.

CHAPITRE II

La première conquête musulmane

Les Arabes. — Les premiers envahisseurs musulmans ne furent pas les Turcs, mais les Arabes, qui quittèrent leur désert natal, après la mort du Prophète, pour propager la foi à la pointe de l'épée, qui était pour eux « la clef du ciel et de l'enfer ». Partout où ils allèrent, ils semèrent les horreurs du pillage, de la destruction et de la cruauté la plus atroce. Leur force et leur virilité, jointes à la furie fanatique et iconoclaste de ces néophytes, permirent aux Arabes de se rendre maîtres de la Syrie, de la Palestine, de l'Egypte et de la Perse, dans le court espace de 20 années. La conquête de la Perse leur suggéra l'idée de poursuivre leurs invasions vers l'Est, et quand ils apprirent les richesses fabuleuses et l'idolâtrie de l'Inde par les marchands qui s'embarquaient à Chiraz et Hormuz et abordaient sur la côte hindoue, ils méprisèrent les difficultés et les obstacles que la nature plaçait sur leur chemin et résolurent d'entreprendre une expédition aux Indes, projet qui reçut de suite la sanction de l'enthousiasme religieux et de l'ambition politique. La première expédition partit d'Oman pour piller les côtes de l'Inde en 636-37 ap. J.-C., sous le khalifat

d'Omar. Le butin et non pas la conquête, fut l'objet de ces premières incursions, mais la tâche parut si difficile et si dangereuse que le khalife désapprouva les expéditions éloignées et prohiba toute nouvelle tentative de ce côté-là. Il eut une grande répugnance pour les campagnes navales, provenant, dit-on, d'une description de la mer que lui fit l'un de ses officiers : « Une grande mare avec un sillage de gens insensés, ayant l'air de vers sur une bûche de bois[1]. » Les fils du désert n'étaient pas destinés à gagner leurs lauriers sur les hautes mers, et grâce aux prohibitions et aux amendes du khalife, toute entreprise maritime fut abandonnée. Mais les successeurs d'Omar relâchèrent les interdictions, et des expéditions furent organisées, de sorte que chaque année les musulmans quittèrent leur pays en quête de nouveaux champs d'action et de fraîches pâtures. En 634-44 ap. J.-C., Abdalla ibn-Omar-ibn-Rabi envahit le Kirman et marcha sur le Sistan ou Siwistan, assiégea le gouverneur dans sa capitale, et le contraignit à solliciter une trêve. La paix ayant été conclue, le général victorieux se dirigea sur le Mekran où il se heurta aux forces conjuguées des gouverneurs du Sind et du Mekran, mais ce dernier fut défait dans une attaque nocturne. Abdallah voulait donner suite à ses victoires et remporter de nouveaux succès de l'autre côté de l'Indus; mais la politique prudente du khalife s'y opposa et empêcha de nouveaux progrès.

Les armées de l'Islam remportèrent partout de

1. Ceci fut écrit au Khalife durant l'expédition d'Egypte par Amr ibn As, sur quoi Omar interdit toute navigation aux musulmans et punit sévèrement toute infraction à cet ordre (Elliot, *History of India,* I, p. 416).

brillants succès. L'Egypte, la Syrie, Carthage et l'Afrique, toutes ces contrées furent envahies en quelques années, et en 710 ap. J.-C., à la bataille de Guadalete, le royaume goth fut anéanti par les Maures, qui établirent leur propre domination dans le pays et introduisirent les éléments de la culture arabe parmi les races européennes demi-civilisées. La Perse avait déjà été occupée jusqu'à l'Oxus, et de nombreuses tentatives avaient été faites pour annexer au Khalifat les contrées situées au delà de cette rivière. Le pouvoir et le prestige du Khalifat atteignirent leur apogée sous les Omayyads, non sans avoir été grandement augmentés par les conquêtes orientales. L'esprit d'impérialisme se trouve incarné en Hadjadj, gouverneur de l'Irak; il régna en fait sur toute la contrée qui avait fait autrefois partie du royaume de Perse; ce fut une période de grand succès pour les armées musulmanes qui conquirent Boukhara, Khokand et Samarkande. Qotaiba fut envoyé à Kachgar pour y conclure un traité avec les indigènes chinois. Une armée fut aussi envoyée contre le roi de Kaboul et une autre pour châtier les pirates de Debal[1], dans le Sind, qui avaient pillé les huit vaisseaux chargés des présent précieux adressés au khalife et à Hadjadj par le gouverneur de Ceylan. Mais cette expédition de représailles contre Debal échoua et le général arabe qui la commandait fut mis à mort par les indigènes. Hadjadj, qui en fut l'instigateur, couvert de honte et d'humiliation par cet insuccès, jura de se venger des habitants du Sind et organisa une nouvelle expédition, mieux équipée et mieux combinée que la précédente. Elle fut conduite par Mohammed-ibn-Qasim que les astrologues avaient

désigné comme étant l'homme marqué par le sort pour en être chargé.

Invasion du Sind par Mohammed-ibn-Qasim, 712 ap. J.-C. — L'invasion du Sind par Mohammed-bin-Qasim est l'un des plus jolis contes de l'histoire. Mohammed-ibn-Qasim ! Son nom est presque entouré d'une auréole de martyre que lui ont value la fin tragique de sa jeunesse florissante, son entrain, sa bravoure et sa noble attitude pendant toute l'expédition. Ce prince valeureux, stimulé par tous les espoirs qu'on fondait sur sa jeunesse et son esprit martial, se mit en route pour son expédition dans l'Inde. Hadjadj lui envoya 6.000 guerriers de l'Irak et de Syrie avec un nombre égal de gens armés, montés sur des chameaux, et une suite de 3.000 méharis porteurs des bagages. Le khalife ne connaissant pas les mérites de Mohammed-ibn-Qasim, l'avait désigné plutôt à cause de sa parenté avec lui que pour son mérite personnel, et il avaitpourvu au nécessaire aussi bien qu'au superflu de son expédition. A son arrivée au Mekran, Mohammed fut rejoint par le gouverneur Mohammed Hâroûn qui apporta des renforts et cinq catapultes qui furent envoyées à Debal avec l'équipement nécessaire. A part ces troupes arabes régulières, Mohammed réunit encore sous sa bannière une multitude de mécontents : Mèdes et Jats qui nourrissaient d'anciens griefs contre l'intolérance du gouvernement hindou[1] : défenses de monter à cheval avec des sel-

1. Thattâ est synonyme de Debal. M. Abbott discute la question tout au long dans son intéressante monographie du Sind (pp. 43-55). Voir aussi la traduction du *Tabagât-i Nâsiri*, par Raverty, I, p. 295 note 2.

les, de porter de riches vêtements, de se découvrir la tête, etc. Tant de prohibitions les avaient relégués au rang de simples coupeurs de bois ou de porteurs d'eau, et avaient engendré une telle animosité que Mohammed les trouva prêts à se joindre à l'armée étrangère. Quoique Mohammed-ibn-Qasim les traitât avec un respect médiocre dès qu'il eut pris pied dans le pays, cette division des sympathies nationales lui fut d'un inappréciable secours pour étudier la contrée dont ses hommes n'avaient qu'une connaissance imparfaite.

Mohammed atteignit Debal au printemps de l'année 712 ap. J.-C. Il y trouva de grands renforts d'hommes, d'armes et de machines de guerre. Alors ses hommes se mirent à creuser des tranchées, défendues par des soldats armés de lances, chaque corps de guerriers ayant son propre étendard, et le *mandjanîq* surnommé « the bride » (la fiancée) était manœuvré par 500 hommes. Debal s'enorgueillissait d'un temple immense au sommet duquel flottait un drapeau rouge. les musulmans l'abattirent sous les yeux des idolâtres horrifiés. Un terrible combat s'ensuivit où les Hindous furent battus par les musulmans. La cité fut abandonnée au pillage et le sac de la ville dura trois jours entiers. Le gouverneur prit la fuite, sans tentatives de résistance, et le général vainqueur, délivré de tout ennemi, bâtit une mosquée, érigea un quartier musulman et confia la défense de la ville à une garnison de 4 000 hommes.

Ayant pris Debal par surprise, Mohammed-ibn-Qasim se dirigea sur Nirun[1], dont les habitants

1. Nirun était située sur la route entre Thâtta et Haïderâbâd, un peu au-dessous de Jarak (Elliot, I, pp. 396-401).

s'assurèrent la vie sauve en fournissant des renforts et en se soumettant sans conditions. Il ordonna alors la construction d'un pont de bateaux au travers de l'Indus. Cette tactique imprévue lui permit de s'emparer de Dâhir par surprise. Il se replia ensuite sur Râwar et rangea son armée en bataille pour faire face à l'ennemi. Mais là les Arabes se heurtèrent à une forte charge des éléphants de guerre et à une armée puissante désireuse de livrer bataille aux musulmans, sous les ordres de Dâhir et de ses chefs ou *thâkurs*. Al-Baladori[1] écrit qu'une lutte terrible s'ensuivit, telle qu'on en n'avait jamais vu jusqu'alors, et l'auteur du *Shâhanâma*[2] donne un graphique du combat soutenu vaillamment par Dâhir et ses alliés rajpoutes. Une flèche empoisonnée atteignit Dâhir; à ce moment inopportun, son éléphant se précipita dans l'eau pour étancher sa soif, et quand il voulut se retirer, il se trouva cerné de tous côtés par les Arabes qui l'assaillirent d'une pluie de flèches. Dâhir tomba par terre, mais il se releva aussitôt et se battit héroïquement contre un Arabe qui « lui enfonça son épée au beau milieu de la tête et la lui chevilla au cou ». Livrés au désespoir par la mort de leur intrépide commandant et roi, les Hindous attaquèrent les musulmans avec furie, mais ils furent vaincus et les croyants « se gorgèrent de massacre ». La veuve de Dâhir, Rânî Bâi, et son fils se retirèrent dans la forteresse de Râwar. Acculés par le péril, n'ayant en face d'eux que la

1. Al-Baladori, Elliot I, p. 121.
2. *Shâhnâma*, Elliot I, p. 170. Plusieurs auteurs croient que Mohammed prit d'assaut le village de Râwar. Le *Shâhnâma* donne un récit détaillé de la prise du fort et de l'immolation de femmes de sang royal (Elliot I, pp. 122, 172).

mort ou le déshonneur, réduits à la dernière extrémité, ces hommes et ces femmes révélèrent leurs brillantes qualités. Rânî Bâi, suivant la coutume de son pays, résolut de combattre les ennemis de son mari. Elle passa en revue les survivants de sa garnison; 15.000 hommes tout au plus. Elle commanda alors la manœuvre des machines de guerre, et les Arabes qui campaient sous les murs du fort reçurent une pluie de flèches, de javelots et de pierres lancées par les balistes et les mangoneaux. Les Arabes menèrent le siège avec vigueur et intrépidité; ils étaient trop forts pour les enfants perdus de l'armée de Râwar. Quand Rânî Bâi vit s'effondrer tout espoir, elle rassembla les femmes dans la forteresse et leur dit : « Nous ne pouvons pas être redevables de notre liberté à ces maudits mangeurs de vache; notre dieu le défend; notre honneur serait perdu. C'est notre dernier délai. Allons rassembler du bois, du coton et de l'huile, car le moment est venu de nous brûler pour aller rejoindre nos maris. Si quelqu'une d'entre vous veut se sauver, qu'elle le fasse. » Elles entrèrent dans une maison, s'y firent brûler, et vengèrent l'honneur de leur race par cet horrible holocauste.

Mohammed, ayant pris la forteresse, massacra les 6.000 hommes qui s'y trouvaient et s'empara de toutes les richesses qui avaient été la propriété de Dâhir. Il continua sa marche victorieuse, prit Brahmanabad[1], dont les habitants se soumirent sans résistance. Il édicta immédiatement une loi :

1. Brahmanabad est une ville en ruines dans le Simjhoro Taluka de Thar et Parkar, district du Sindh (Bombay), située du 25° 52' N. et 68° 52' E. à 11 milles à peu près au sud-est de Shahdadpur dans le Hadirabad, et à 21 miles de Hâla (*Imperial Gazetteer*, IX, p. 8).

ceux qui se convertissaient à l'Islamisme étaient exemptés de l'esclavage, du tribut et de la *djeziyâ*, cependant que ceux qui se refusaient à abandonner la foi de leur père devaient payer la capitation, et conservaient leurs propriétés et leurs terres. Cette taxe par tête fut levée suivant trois degrés. Le premier degré devait payer l'équivalent en argent de 48 dirhams, le second 24 dirhams, et le degré le plus bas, 12 dirhams. Le peuple de Brahmanabad supplia Mohammed-ibn-Qasim de lui accorder la liberté de culte; celui-ci ayant soumis la supplique à Hadjadj, il en reçut la réponse suivante : « Puisqu'ils se sont soumis et ont payé l'impôt, que peut-on leur demander de plus? Nous les avons pris sous notre protection, il nous est donc impossible de les priver de leur propriété ou de leur vie. Il leur est accordé la permission d'adorer leurs dieux. Personne ne doit être gêné dans la pratique de sa propre religion. Ils peuvent vivre à leur guise dans leurs maisons[1]. » Mohammed-ibn-Qasim s'occupa de l'organisation du pays. Il divisa la population en quatre classes et chaque homme dont la propriété avait été confisquée reçut en échange un don en argent du poids de 12 dirhams. Les Brahmanes furent traités avec tous les égards dus à leurs rang, on leur confia les charges de l'administration. Aux percepteurs d'impôts, Mohammed dit : « Traitez honnêtement entre le peuple et le Sultan, et si un partage s'impose, faites-le avec équité et fixez l'impôt suivant les possibilités de payement. Soyez unis entre vous, afin que le pays ne soit pas réduit à la misère. » La liberté de religion fut accordée et les Brahmanes

1. *Shhânâma,* Elliot I, p. 185-6.

eurent la permission d'exercer leur culte suivant leur gré.

Après Brahmanabad, Mohammed se rendit maître de Moultan, ville principale de l'Indus supérieur. L'auteur du *Shâhnâma* raconte qu'il y eut une lutte de sept jours, âpre et féroce, entre les infidèles et les croyants. A la fin, en dépit de l'attaque furieuse qu'il livra aux musulmans, le neveu du gouverneur de Moultan fut vaincu et soumis. La garnison du fort fut passée au fil de l'épée, et les familles des chefs réduites à l'esclavage. Le peuple de Moultan, marchands, commerçants et artisans, joint aux Mèdes et aux Jats des contrées environnantes qui avaient été persécutés par leur gouvernement, rendirent hommage au vainqueur et le servirent. L'organisation ordinaire du territoire conquis s'ensuivit; Mohammed toléra les pratiques des infidèles et épargna leur vie au prix d'un impôt. Il décréta que « les temples seraient respectés comme les églises des chrétiens, les synagogues des juifs et les autels des mages ». Malgré tant de générosité, les Arabes drainèrent dans leurs coffres un amas considérable de trésors.

L'aide des indigènes eux-mêmes a grandement facilité la conquête musulmane. De temps à autre les Hindous eurent à souffrir de la cruauté musulmane, mais de vrais actes de férocité furent rares et espacés, et sans aucun doute les Arabes furent plus généreux envers leurs victimes que leurs successeurs les Turcs. Après la conquête de Moultan, Mohammed envoya contre Kanauj l'un de ses généraux, Abou Hakim, à la tête de 10.000 cavaliers, mais avant qu'une nouvelle campagne ne fût engagée, il reçut la fatale sentence du Calife.

La mort de Mohammed-ibn-Qasim. — De toutes ces glorieuses conquêtes, Mohammed-ibn-Qasim ne devait recueillir que lamentable ingratitude, et rien ne pouvait le sauver du sort tragique dont il devait être la proie. Sa chute fut aussi soudaine que sa célébrité. L'auteur du *Shâhnâma* et Mîr Masoûm[1] ont tous deux relaté, avec peu de différence, la triste fin de Mohammed. Deux filles du roi Dâhir, Parmal Devi et Suraj Devi, que Mohammed avait faites prisonnières et envoyées au harem du khalife, l'accusèrent auprès de celui-ci, dans l'intention de venger la mort de leur père, de les avoir violées. Elles se déclarèrent indignes de l'attention du khalife commandeur des croyants. Le khalife entra dans une grande colère et ordonna immédiatement que Mohammed fût cousu dans la peau d'un bœuf fraîchement écorché et envoyé à la capitale. Le khalife jouissait d'une telle puissance et d'une telle autorité, qu'au reçu de la sentence, Mohammed se cousut lui-même dans une peau de bœuf et Mîr Masoûm écrit que « trois jours après, l'oiseau de vie quitta son corps pour s'envoler dans le ciel[2]. Quand son cadavre, enfermé dans une caisse, parvint au khalife, celui-ci ordonna que les filles de Dâhir vinssent le contempler. Les princesses hindoues témoignèrent la plus vive satisfaction en face du trophée. Mais elles avouèrent au khalife qu'il était innocent et qu'elles n'avaient inventé cette histoire que pour venger leur père. Elles lui recommandèrent encore de se montrer plus judicieux à l'avenir dans l'adminis-

1. *Shâhnâma,* Elliot I, p. 209. Jarrett, *Ain-i-Akbari,* II, p. 345. Elliot I, pp. 437-38.

2. Le nom de ce khalife était Walid ibn Abdal-Malik. Il devint khalife en 86 A. H. (705 ap. J.-C.) et mourut en 96 A. H. (715 ap. J.-C.).

tration de la justice. Le khalife fut assailli de remords : mais comment réparer la faute commise ! Il ordonna que les princesses hindoues fussent attachées à la queue de chevaux et traînées sur le sol jusqu'à ce que mort s'ensuivît[1]. Cette histoire fait un peu figure de légende. Les érudits sont d'avis différents quant à la mort de Mohammed-ibn-Qasim, mais d'après le *Foutouh-i-Bouldan*, Mohammed aurait été saisi, enchaîné et torturé jusqu'à la mort par ordre du khalife, et cette donnée semble plus vraisemblable que les autres. C'est ainsi que finit ce grand héros qui, dans le court espace de trois années, conquit le Sind et établit l'autorité du khalife sur la terre hindoue.

L'occupation du Sind par les Arabes. — La conquête laissa aux mains des Arabes des territoires considérables; l'administration en fut confiée aux indigènes par nécessité. Les *iqtâs* furent accordés par concession et leurs bénéficiaires tenus à un certain temps de service militaire, mais exemptés de toutes taxes à part les aumônes (*sadaqa*). Il était interdit aux soldats musulmans de travailler la terre, en sorte que tout le faix de la culture pesait sur les épaules des indigènes qui en étaient « réduits à l'état de serfs ». Quelques soldats reçurent une paye fixe, d'autres obtinrent des parcelles de terre. Comme le stipulait la loi sacrée, quatre cinquièmes du butin étaient abandonnés aux troupes et un cin-

1. Mir Masoûm écrit que deux mois plus tard, les princesses hindoues furent présentées au khalife et un interprète fut appelé. Dès qu'elles eurent enlevé leurs voiles, le khalife tomba amoureux d'elles. Elles lui dirent que Mohammed les avait gardées trois jours dans son harem. (*Tarikh-i-Masoûmî*, Khudâbakhsh, Ms. F. 15).

quième revenait au Calife; cette loi fut d'ailleurs observée rigoureusement par les souverains qui redoutaient les militaires. Des fondations religieuses furent organisées et des terres données en *waqf* (présent) aux hommes pieux et aux directeurs de monastères. Installés dans le pays, des soldats arabes épousèrent des femmes hindoues, il se forma ainsi, peu à peu, de petites colonies où le bonheur domestique consolait ces exilés. Ces colonies furent nommées *Djunûd* et *Amsâr*, ce qui signifie « Armées » et « Cités ». Quelques-unes d'entre elles devinrent des villes florissantes, centres d'études et d'instruction. Les colonies les plus importantes du Sind furent Mansurâ, Kuzdar, Kandâbel, Baizâ, Mahfoûzâ et Moultan. Quelques troupes locales se dispersèrent, d'autres furent maintenues en service. Mais la fin de la guerre apporta les loisirs et le luxe. Le zèle de ces aventuriers fanatiques en fut refroidi au point qu'il devint nécessaire d'engager des mercenaires étrangers pour mener à bien de nouvelles campagnes. L'appât du commerce et des profits aiguillonna cependant la mollesse du peuple. D'actives communications s'établirent soit par mer, soit par terre, entre les Arabes du Sind et le reste du monde musulman. Des marchands de différentes nationalités transportèrent les produits hindous à travers le Sind jusqu'en Turkestan et Khorassan et de là à Constantinople. Les Arabes de l'Azdîs, négociants entreprenants, occupaient les côtes du Kirman et du Mekran et contrôlaient les relations lucratives avec les pays étrangers.

Les Arabes n'épargnèrent pas les Hindous par respect pour leur foi, mais simplement parce qu'ils étaient convaincus de l'impossibilité

de convertir les peuples conquis. Il y eut en plusieurs endroits une grande efflorescence de fanatisme; les temples furent odieusement profanés; à Deval, Nairun et Alor, ils furent démolis et remplacés par des mosquées; Mohammed s'empara sans scrupules des richesses du temple du Soleil à Moultan. Les habitants réfractaires furent mis à mort, et les femmes et les enfants furent réduits à l'esclavage.

Les principales sources de revenu furent les impôts sur les terres et la capitation. L'impôt sur la terre était évalué aux deux cinquièmes du produit des grains (blé et orge) si les champs étaient arrosés par des canalisations publiques, au quart seulement si les terres n'étaient pas irriguées. Un quart était prélevé sur le produit des dattes, du raisin et des produits maraîchers; un cinquième encore sur les fruits des vignobles, de la pêche, les perles, et autres, non fournis par la culture. Bien d'autres taxes étaient encore imposées à l'indigène. On parle dans le *Shâhnâma* du *baj* et de l'*ushari* ou impôts sur le cultivateur. Quelques tribus furent accablées d'ordres humiliants, d'aucunes n'avaient pas le droit de porter de belles étoffes, de monter à cheval et de se couvrir les pieds et les mains. Il fut un temps pendant lequel les Jats, habitant au delà de l'Aral, durent apporter un chien en hommage à leur gouverneur, et leurs mains étaient brûlées au fer rouge. Quand un homme de la race sujette se rendait coupable de vol, le péché devenait un crime abominable; la femme et les enfants du voleur étaient condamnés à la mort par le feu. Le peuple indigène était tenu de nourrir tout voyageur musulman pendant trois jours et trois nuits et ils

avaient à subir toutes sortes d'humiliations que relatent les historiens musulmans. La *djeziyâ* était toujours exercée « avec rigueur et ponctualité, et souvent de manière insultante ». Non content du seul Mohammed-bin-Qasim, Hadjadj envoya un émissaire spécial pour recueillir les aumônes, tant était grande l'importance de la *djeziyâ*. Les infidèles (dont le nom technique est *zimmis*) payaient selon leurs moyens, et ceux qui se convertissaient à l'Islamisme étaient dispensés de toute quête. Aucun tribunal ne tranchait les différends entre Hindous et Mahométans; les émirs et les chefs, ayant conservé leur indépendance, détenaient le droit de vie ou de mort. Le Cadi décidait selon les principes du Coran, naturellement une telle juridiction s'exerçait au préjudice des Hindous. En matière d'offenses politiques ou publiques, la loi ne faisait aucune différence entre Hindou ou musulman; mais tous procès relatifs aux dettes, contrats, adultères, héritages, propriétés, etc., étaient discutés par les Hindous, dans leurs *panchayâts* ou bureaux d'arbitrages, lesquels étaient fort efficaces. Les Hindous ne considéraient les tribunaux publics que comme « des moyens d'extorsion et de conversion forcée ». L'absence de toute sympathie entre le peuple conquérant et le peuple conquis, le manque complet de cohésion de ce dernier rendirent impossible l'efficacité de l'administration arabe dans le Sind.

L'instabilité de la conquête arabe. — Un fanatisme religieux et temporaire avait été le grand levier de la conquête musulmane. Quand l'enthousiasme des victoires se fut évanoui, toutes ces tribus, de senti-

ments et de coutumes différents, se révélèrent complètement inaptes à se soumettre à un système de concorde et de subordination. Les querelles héréditaires entre les divers clans amoindrirent leurs forces et le mal ne fit qu'empirer par la persécution des Chiites et autres sectes hérétiques. Comme Stanley Lane-Poole l'observe très justement, « la conquête arabe ne fut qu'un épisode dans l'histoire de l'Inde et de l'Islam, un triomphe sans résultats. » Les Arabes découvrirent bientôt la stérilité de la province du Sind, qui devenait par conséquent une dépendance infructueuse du Khalifat. Les Hindous, peuple philosophe et conservateur, traitèrent avec un mépris suprême les richesses et le faste de leurs conquérants matériels; l'ordre de la vie hindoue ne fut pas troublé par cette « invasion de barbares ». Les Rajpoutes, toujours prêts à défendre contre l'étranger chaque pouce de leurs territoires, possédaient encore d'importants royaumes au Nord et à l'Est, et empêchèrent les Arabes d'établir aux Indes une domination stable. Les khalifes envoyèrent de nombreux représentants dans cette contrée inhospitalière, mais ils durent néanmoins laisser inachevée l'œuvre de Mohammed-ibn-Qasim. Les provinces étrangères perdirent peu à peu leur respect pour le Khalifat déclinant. A partir de l'année 871 ap. J.-C., le khalife Moutamad confia la charge du Sind à Yâqoûb-ibn-Qâsim Lais qui avait déjà le gouvernement du Turkestan, de Balkh, du Sijistan et de Kirman; mais la province fut affranchie du contrôle du khalife. Les dynasties arabes s'installèrent à Moultan et Mansoura, tandis que les chefs des familles Sayyides régnaient sur le haut et bas Indus. Mais un petit nombre d'établissements et de familles marquèrent le souvenir de la conquête

de l'Inde par les Arabes. Ceux-ci n'ont pas laissé de trace de leur influence en architecture, en agronomie ou en tactique militaire. Ils ont laissé au monde, en témoignage de leur vandalisme, les débris des monuments anciens saccagés par leurs armées. Ils usèrent des matériaux des temples détruits pour construire des châteaux, des forteresses et des mosquées qui n'ont pas résisté au ravage du temps. Ils n'ont pas changé les usages ni les coutumes et n'ont guère eu d'influence sur les arts, le langage et les traditions.

Les effets intellectuels de la conquête arabe. — Au point de vue politique, la conquête arabe fut un événement insignifiant dans l'histoire de l'Islam; mais les résultats intellectuels en furent profonds et étendus. A leur grande surprise, les Arabes trouvèrent aux Indes une civilisation bien supérieure à la leur; la haute philosophie hindoue, la richesse intellectuelle de ce peuple leur furent une étrange révélation. Ils découvrirent que dans les arts plus nobles, qui élèvent la dignité de l'homme, les Hindous les dépassaient de beaucoup. Ceux-ci n'ignoraient pas non plus la doctrine fondamentale de la théologie musulmane : il n'y a qu'un seul Dieu. Les Arabes admirèrent tout autant les musiciens, les peintres et les tailleurs de pierres hindous que les philosophes et les savants. Tabari écrit qu'un jour le khalife Hâorûn fit venir un médecin hindou pour le guérir d'une grave maladie. Le médecin rendit la santé au royal patient et put rentrer chez lui en toute sécurité. Les historiens musulmans oublient trop facilement tout ce que leur civilisation doit à la culture indo-aryenne. L'admirable civilisation arabe, importée en Europe avec tant de succès, ne fut qu'une série d'emprunts

scientifiques et autres faits aux Hindous. Si les charges administratives furent laissées aux Brahmanes, ce n'est qu'en vertu de leur plus grande aptitude à les remplir. L'Inde se plaçait alors au plus haut degré de l'échelle intellectuelle, et les étudiants arabes apprirent de la bouche des Brahmanes et des moines bouddhiques tous les secrets de la philosophie, de l'astronomie, de la médecine, de la chimie et des autres sciences. La cour de Bagdad rendit hommage à l'érudition hindoue; sous le Khalifat de Mansoûr (753-774 ap. J.-C.) de nombreux savants arabes revinrent des Indes apportant avec eux deux livres : le *Brahma Siddhânta* et le *Khândakhâdyaka* de Brahmagupta. Alfazârî, avec l'aide de savants hindous, traduisit ces deux ouvrages en arabe, et c'est par ces livres que les Arabes apprirent les premiers principes d'astronomie scientifique[1]. Sous le Khalifat d'Hâroûn (786-808 ap. J.-C.) le développement des sciences et des lettres hindoues fut beaucoup encouragé par la famille ministérielle des Barmak. Cette maison fut convertie à l'islamisme, mais sans jamais s'en montrer enthousiaste; elle suivit son inclination prohindoue et envoya des étudiants aux Indes pour y apprendre la médecine, l'astrologie, les sciences pharmaceutiques et autres[2]. Les Barmak firent venir de nombreux savants hindous : ils furent nommés médecins des hôpitaux, ou on leur demanda de traduire en arabe les multiples ouvrages scientifiques écrits en sanscrit. Il faut convenir cependant que les Arabes vulgarisèrent bientôt le savoir emprunté aux Hindous, et surent le présenter sous une nouvelle

1. Al-Birouni, *India*, traduit en anglais par Sachau, introduction, p. XXXI.
2. Al-Birouni, *id.*

forme, certainement plus accessible à l'esprit européen. Quand, avec Hoûlâgoû, la dynastie abbâside se fut éteinte, l'autorité du Khalifat faiblit et les gouverneurs du Sind devinrent en fait indépendants. Les rapports scientifiques furent interrompus, et les savants Arabes n'étant plus en contact avec les érudits de l'Inde, s'adonnèrent à l'étude de l'art, de a littérature, de la philosophie et des sciences helléniques. Havell a raison de dire « que l'Inde et non pas la Grèce, a laissé son empreinte sur la jeune Arabie, lui a enseigné la philosophie, a formé son idéal religieux et inspiré ses expressions les plus caractéristiques en art, en littérature et en architecture[1] ».

1. Havell, *Aryan Rule in India,* p. 256.

CHAPITRE III

L'avènement des Ghaznévides

Les Turcs. — La conquête arabe ne laissa que peu de traces... elle se résuma dans l'occupation d'une province unique, d'ailleurs ni fertile ni prospère. L'Inde jouit, pendant deux siècles au moins, d'une tranquillité relative, jusqu'à ce que les Turcs, franchissant les collines afghanes, vinssent déverser sur elle leurs hordes innombrables. L'autorité des khalifes avait déjà commencé à décliner après la chute de la dynastie Omayyade, alors que Merwan II fut vaincu et tué en 750 ap. J.-C. Les Abbassides succédèrent aux Omayyades et la chute du kgalifat fut consommée par l'importance qu'ils attachèrent au pouvoir temporel au détriment des charges spirituelles qui étaient dépendantes de leurs fonctions. Toutes distinctions entre Arabes et non-Arabes s'effacèrent; la capitale fut transférée de Damas à Koufa. Les traits distinctifs du khalife furent altérés; il ne fut plus désormais le guide spirituel de tout le monde islamique, son rayon d'autorité fut diminué par l'avènement de dynasties indépendantes. Les Arabes avaient perdu leur ancienne vigueur et leur zèle militaire; ils dissipaient leur vie dans la luxure, les

plaisirs frivoles des harems et les disputes personnelles qui devenaient plus importantes à leurs yeux que l'intérêt de l'Islam. Les Abbasides accélérèrent la décadence en éloignant systématiquement tout Arabe des charges officielles. Une nouvelle classe d'officiers d'administration, complètement persianisée[1], remplaça la vieille aristocratie Arabe; le gouvernement s'affaiblit de plus en plus. Les gouverneurs des provinces affichèrent des velléités d'indépendance; les gardes turcs, chargés par les khalifes de les protéger, n'étaient que des barbares qui intimidèrent leurs maîtres et les reléguèrent à l'arrière-plan. Ils prirent une telle autorité que le khalife ne fut plus qu'un jouet entre leurs mains, et les Arabes tombèrent de leur piédestal de chevalerie et de bravoure et perdirent toutes leurs anciennes qualités. L'insolence des Turcs fut encore renforcée du fait que le khalife lui-même les avait nommées ses gardes de corps. Le déclin de l'autorité politique marcha de pair avec l'avilissement moral. La cour se rendit

1. *Essai sur l'histoire de l'Islamisme,* de Dozy, trad. Victor Chauvin pp. 228-29 : « L'influence des Persans sur les Arabes, c'est-à-dire du conquis sur le conquérant, se préparait déjà depuis longtemps; elle devint complète quand les Abbasides, qui devaient leur élévation aux Persans, montèrent sur le trône. Ces princes se firent une loi de se mettre en garde contre les Arabes et de n'accorder confiance qu'aux étrangers, aux Persans particulièrement dont ils durent, par conséquent, se faire des amis. Les favoris de la cour furent naturellement des Persans. Le point de vue démocratique des Arabes fut, de ce fait, remplacé par les idées despotiques des Persans ».

Browne, *Literary History of Persia,* p. 52. Voir la description des Abbasides, par Al Fakhri, Browne, pp 252-53 : « Une dynastie fourbe, rusée, sans foi, pour laquelle les intrigues et les trahisons jouaient un plus grand rôle que la force et l'énergie, spécialement à son déclin. En effet, les derniers souverains de la maison perdirent toute faculté d'énergie et de courage et s'en remirent à un système de stratagème ». Von Kremer écrit aussi dans ce sens. Voir Browne, pp. 259-260, 261.

célèbre par sa corruption et son luxe. La vie sociale fut empoisonnée par des luttes de partis entre Chiites et Sunnites. Chaque émir entretenait un service d'espionnage, lui rapportant exactement tout ce qui se faisait ou se disait contre lui; le peuple démoralisé ourdissait complots sur complots; aucun homme d'Etat, si puissant fut-il, n'était sûr de sa vie. Les conspirateurs se jouaient du khalife impuissant, ils édictaient des sentences contre lui, sûrs de l'impunité. Les gouverneurs se muèrent en monarques de petites principautés. La confusion qui régnait à Bagdad favorisa la division de l'empire en un nombre illimité d'Etats indépendants gouvernés par des Persans, des Turcs, des Kurdes et des Arabes. Ismaïl, le Samânide, déclara indépendante la province de Transoxiane ou Mâvarâ-an-Nahr. Les Samanides affranchirent grand nombre de leurs esclaves turcs; Abdal-Malik, par exemple, plaça l'un des siens, un homme adroit et courageux, nommé Alptéguine, à la tête du Khorassan. A la mort de son maître, Alptéguine, privé de ses fonctions, alla prendre à Ghazna la succession de son père. Il acquit dans cette région, libre et bien protégée, une autorité plus grande encore et défia le pouvoir de son souverain. A sa mort, son fils Ishâq et son esclave Bilektéguine ne surent pas faire prospérer l'héritage qu'il leur laissa. Mais un autre esclave, Subuktéguine, réussit à transformer par de nouvelles conquêtes la petite lieutenance de Ghazna en un royaume vaste et prospère.

Comment Subuktéguine établit son pouvoir. — A la mort d'Alptéguine, en 976 ap. J.-C., l'esclave Subuktéguine succéda à son maître. Un marchand du nom de Nasaq Hadji l'avait amené du Turkestan à Boukhara,

où Alptéguine l'acheta. Frappé de ses talents et ses heureuses dispositions, le gouverneur éleva peu à peu son esclave jusqu'au postes honorifiques et lui conféra le titre d'émir Al-oumara, en reconnaissance de ses qualités. Subuktagin[1], trop ambitieux et énergique pour se contenter de son petit patrimoine, rassembla les Afghans et, avec leur aide, agrandit son royaume par les conquêtes du Lamghan et du Sistan. Il n'attendait plus qu'une occasion pour établir solidement son autorité. Les Turcs la lui fournirent par leurs attaques continuelles contre le pouvoir samanide de Boukhara, et après quelques années de luttes il parvint à assurer la province du Khorassan à son fils Mahmoud, en 994.

Ses incursions aux Indes. — Etant sûr de sa situation en Afghanistan, Subuktéguine, en bon mahométan, songea à son prestige religieux. Il se tourna alors vers l'Inde, pays d'idolâtres et d'infidèles, et s'y heurta à Jayapala, raja de Bhatinda, dont le royaume s'étendait de Sarhind à Lamghan et du Cachemire à Moultan[2].

La première incursion de Subuktéguine eut lieu en 986-7 et fut cause d'une grande misère pour le peuple. Il enleva des forteresses et prit des villes « qui, jusqu'à ce jour, n'avaient jamais été occupées que par des infidèles, et dont les pavés n'avaient

1. L'auteur du *Tarikh-i-Majdûl*, écrit que l'émir Subuktéguine était un descendant de Yazdijard-i-Shahryar, le dernier roi de Perse. Pendant le califat d'Osman, sa famille et ses partisans s'enfuirent au Turkestan où ils s'installèrent et épousèrent des gens du pays. Après deux ou trois générations, ils furent naturalisés turcs. D'autres autorités prétendent qu'il fut acheté à Nichapour par Alptéguine.
Raverty : *Taba at-i-Nasiri*, I, p. 70.

2. Briggs, I, p.15.

pas été foulés par les chevaux ou les chameaux des musulmans ». Quand il apprit les souffrances de ses sujets et leurs lourdes pertes, Jayapala fut atterré et résolut de tirer vengeance des musulmans. Il rassembla ses forces, passa Lamghan et avança sur les territoires de l'émir. Son chroniqueur officiel dit alors de lui que « Satan pondit un œuf dans le cerveau de Jayapala, et le couva; de sorte qu'il devint orgueilleux, entretenant des pensées absurdes et anticipant sur l'accomplissement immédiat de ses vœux, si présomptueux qu'ils fussent[1]. »

Les armées de l'émir, arrivant du Nord, vinrent camper sur la frontière du territoire de Lamghan, où Jayapala était aussi arrivé à rassembler une armée importante. Mais quand Jayalapa vit les engins bizarres dirigés contre lui, il fut frappé de panique, car ses propres troupes ne pouvaient se comparer à ces Turcs pillards, intrépides et endurcis. Il offrit de traiter et de payer tribut en reconnaissance de la suzeraineté du conquérant. Subuktéguine n'aurait pas méprisé la paix en ces conditions si son fils Mahmoud ne l'avait poussé à se battre « pour l'honneur de l'Islam et des Mahométans ». Il dit à son père : « Ne demandez, ou ne désirez, aucune concession car vous êtes le plus grand et Dieu est avec vous, et il ne supportera pas que vos affaires périclitent[2]. » Les émissaires du Jayapala s'en retournèrent désespérés, mais il les renvoya avec le message suivant :

« Vous avez été témoins de l'impétuosité des Hindous et de leur mépris devant la mort, chaque fois qu'ils furent dans une passe aussi difficile que celle

1. Dutbi, *Elliot*, II, p. 29.
2. *Tarikh-i-Yamînî* traduit en anglais par le Révérend James Reynolds, p. 37.

que nous traversons en ce moment. Si, par conséquent, vous nous refusez la paix en espoir de pillages, de tributs, d'éléphants et de prisonniers, alors il ne nous reste plus que la dernière alternative d'une détermination désespérée. Nous détruirons tout ce qui nous appartient, nous arracherons les yeux de nos éléphants nous brûlerons nos femmes et nos enfants et nous nous tuerons les uns contre les autres armés de lances et d'épées, afin qu'il ne vous reste qu'un champ de pierres et de boue, des cadavres et quelques os éparpillés[1]. »

Alors le père et le fils traitèrent avec Jayapala. Ils lui imposèrent le payement d'un tribut d'un million de dirhams, l'abandon de cinquante éléphants et de quelques cités et forteresses. Jayapala devait envoyer en otages à l'émir deux de ses plus fidèles officiers, comme garantie de sa parole. Mais dès qu'il se sentit hors de danger il changea d'avis, et fit jeter en prison les officiers de Subuktéguine qui l'avaient accompagné.

La deuxième invasion. — Suivant les termes de Firishta, dès que l'émir apprit cette perfidie, comme un « torrent impétueux » il se précipita avec son armée sur les chemins de l'Hindoustan afin de punir Jaya-

1. Outbi, *Tarikh-i-Yamînî*, Elliot, II, p. 21. Parmi les royaumes qui envoyèrent du renfort Firishtâ cite Delhi. Mais ceci n'est pas exact. Il n'est pas parlé de Delhi à propos des premières incursions musulmanes. Le royaume n'était pas assez important pour attirer l'attention de Mahmoud le Ghaznévide. Outbi mentionne la prise de Mathurâ et la conquête de Kanauj, mais il ne dit rien de Delhi.

Al-Birouni, qui vécut plusieurs années aux Indes parle de Kanauj, Mathurâ, Thânesar et autres endroits au delà de Kanauj, mais jamais de Delhi. De ce fait, on peut conclure que Delhi n'était encore qu'une ville obscure. Sachau, *India*, de Al-Birouni (Trübner, Oriental Series), Vol. I, p. 198-99.

pala de « sa trahison et de son infidélité ». L'émir ne rentra à Ghazna qu'après avoir ravagé les pays limitrophes et capturé la ville de Lamghan. Quand Jayapala réalisa les dégâts et constata que « ses chefs étaient devenus la nourriture des vautours et des hyènes et que sa puissance militaire faiblissait, il résolut de se battre une fois de plus contre les musulmans ». Ce dut être en l'année 991 ap. J.-C. qu'il rallia l'aide pécuniaire et militaire des princes d'Ajmer, de Kalingar et de Kanauj, organisa une armée qui, suivant Outbi, comprenait plus de cent mille hommes et s'avança à la rencontre de l'ennemi, sur le même champ de bataille.

L'issue du combat fut une conclusion. Subuktéguine stimula ses partisans, ardents et fanatiques, afin qu'ils combattissent de leur mieux pour l'honneur de leur foi. Il divisa son armée en escadrons de cinq cents hommes ; chacun devait attaquer l'ennemi matraque en mains et se relayer les uns les autres dès que l'un d'eux succombait à la fatigue. Cette attaque concentrée ne laissa aucun répit aux Hindous qui furent bientôt épuisés et défaits complètement dans une bataille décisive conduite avec vivacité. L'historien musulman raconte avec grandiloquence que les Hindous « dressèrent l'oreille comme des chevaux effrayés, le raja offrit au vainqueur les plus belles choses de ses provinces les plus éloignées, à la condition que les cheveux de leur crâne fussent épargnés[1] ». Subuktéguine perçut un lourd tribut et fit un immense butin dont firent partie deux cents éléphants de guerre. Sa souveraineté fut reconnue. Un de ses officiers fut nommé gouverneur de Peshawar avec une garnison de dix

1. Outbi, *Tarikh-i-Yamini*, Elliot, II, p. 13.

mille cavaliers. L'Inde n'était pas conquise mais les musulmans avaient découvert le chemin de ses plaines fertiles. Epuisé par une vie trop mouvementée, Subuktéguine mourut durant le mois de Chaban de l'année 387 ap. l'Hégire (août, 997 ap. J.-C.) laissant à son fils Mahmoud un royaume vaste et bien établi. Il fut un roi intrépide, et gouverna ses sujets avec équité et modération pendant vingt années.

Mahmoud le Ghaznévide. Ses ambitions. — Mahmoud avait été jugé par son père comme un homme plein de promesses. Après la mort de Subuktéguine, c'est à lui qu'échut le sceptre de Ghazna. On raconte que quelque temps avant sa naissance, Subuktéguine avait eu ce rêve étrange : un arbre prenait racine dans la cheminée, au cœur de la maison, et s'élevait si haut que le monde entier était couvert de son ombre. Au moment même il apprenait la naissance d'un fils. Il se trouva que le songe devint une réalité. Mahmoud fut l'un des plus puissants souverains asiatiques, célèbre pour ses richesses, sa bravoure et sa justice. Il hérita de l'audace et de l'ambition de son père, il y apporta encore un fanatisme religieux illimité qui le rangea parmi les gloires de l'Eglise mahométane. Quoique pillard et exalté, Mahmoud fut un véritable chevalier de sa foi — un croisé, avant l'ère de nos croisades chrétiennes. Les Arabes et les Persans, peuples cultivés, n'avaient rien de la férocité de tempérament et du zèle iconoclaste des Turcs. La tolérance des Arabes — quoique bien relative — était étrangère à ces tribus nomades, dont les passions pouvaient atteindre leur paroxysme par les suggestions de pillage ou de prosélytisme de quelque meneur fanatique. Insatiable de richesse et d'autorité,

Mahmoud résolut de bonne heure de convertir par l'épée les peuples païens. Investi de nombreux titres par le khalife Al-Qadir-billah, il se déclara ouvertement champion de l'Islam et l'ennemi de l'idolâtrie et de l'incroyance. L'Inde ne pouvait qu'être la proie de cet ambitieux, avec la tentation de l'incohérence de ses cultes innombrables et de ses fabuleuses richesses. Quel terrain d'action pour le zèle religieux et les ambitions politiques de Mahmoud. Il envahit à plusieurs reprises ses plaines, ravageant les campagnes, pillant les temples et en rapportant des butins fantastiques. Chaque expédition contre les Hindous signifiait un *djihâd.* Le Ghaznévide ne prenait jamais seul la route de l'Hindoustan; des hordes de Turcs barbares venaient lui offrir l'appui de leur irrésistible vigueur et deleur ardeur inaltérable.

Une révolution dans la royauté. — Peu après son avènement, Mahmoud obtint de Nouh, l'empereur Samanid, la confirmation de ses titres et dignités, et le gouvernement de Balkh, Herat, Bost et Sarmad. La grande puissance samanide était à son déclin; les différents partis s'arrachaient la couronne. Quand un membre de l'un de ces partis creva les yeux du beau Mansoûr, le jeune et magnifique empereur samanide, Mahmoud, indigné, résolut de venger ce crime atroce. Il se déclara gouverneur indépendant de Ghazna et du Khorassan et refusa de rendre hommage au fantoche qu'ils avaient mis sur le trône. Le khalife reconnut son indépendance et lui conféra les titres de *Yamin-oud-Daulah* (le bras droit de l'Empire) et *Amin-oul-Milla* (défenseur de la foi); il abandonna l'appellation d'émir pour celle de Sultan, — qui signifie littéralement « pouvoir » ou « autorité », —

il fut le premier souverain musulman à porter ce titre. Comme les Sultans ottomans il se qualifiait d' « Ombre de Dieu sur Sa Terre » et le professeur Browne relève ce trait dans l'histoire d'Outbi. Quoiqu'il s'inclinât devant l'autorité spirituelle du khalife, Mahmoud fut trop essentiellement indépendant pour reconnaître la supériorité politique d'aucun autre souverain.

Ses expéditions. — Mahmoud, ayant mis ordre aux affaires de son royaume, porta ses regard sur l'Hindoustan. Aiguillonné par son ambition, les grandes richesses et l'idolâtrie de cette contrée, il organisa contre elle un record de dix-sept expéditions entre les années 1000 et 1026 ap. J.-C.[1]. La première expédition, en l'an 1000, fut dirigée contre les villes-frontières et eut pour résultat la prise de plusieurs forteresses et districts. Mahmoud confia les places conquises à un gouverneur et réintégra Ghazna chargé d'un immense butin.

Expédition contre Jayapala, raja de Bhatinda. — Sa nature ardente et ambitieuse ne lui permit pas de se reposer sur ces premiers lauriers. Pendant le mois de Chawwal, en l'an 391 de l'Hégire (1000 ap. J.-C.), il quitta de nouveau Ghazna, à la tête d'une armée de dix mille cavaliers choisis, afin de répandre dans le monde la religion, la vérité et la justice. Pour se battre contre le fils de son plus terrible ennemi, Jayapala rassembla toutes les forces disponibles dans son royaume : douze mille cavaliers, trente

1. Le chiffre de 17 expéditions que donne sir Henry Elliot peut être accepté. De nombreux historiens en énumèrent 12 seulement, mais ceci ne semble pas exact. (Vol. II, Appendix, note D, pp. 434-78.)

mille fantassins et trois cents éléphants. Le huitième jour de Mouharam, l'an 392 de l'Hégire (28 novembre 1001), un combat terrible s'engagea à Peshawar, les musulmans vainquirent les Hindous : « ils en tuèrent quinze mille, dont ils couvrirent la terre comme d'un tapis, les laissant en pâture aux bêtes et aux oiseaux de proie ». Jayapala fut fait prisonnier avec quinze de ses hommes et une armée de princes défendants. Un butin fantastique de perles et depierres précieuses tomba entre les mains du conquérant[1]. Jayapala fut amené à signer un traité par lequel il donnait au vainqueur cinquante éléphants, et son fils et son petit-fils en otages. Il ne put cependant supporter sa disgrâce, et en brave qu'il était préféra la mort au déshonneur. Suivant les usages de sa race, il se fit élever un bûcher et périt au milieu des flammes pour se sauver de l'humiliation[2].

Expédition contre Bhîrâ et autres villes. — La troisième expédition eut pour but Bhîrâ[3] (1104-1005) sur la rive gauche de la Jhelum, au-dessous des monts

1. Outbi raconte que le butin recueilli par Mahmoud équivalait à 800.000 dinars. Le vainqueur obtint en plus 500.000 esclaves, hommes et femmes (Elliot, II, p. 26). Ceci est certainement exagéré. Firishta écrit qu'un seul des colliers appartenant à Jayapala valait 180.000 dinars (Briggs, I, p. 38).

2. Firishta dit qu'il existait parmi les Hindous une coutume suivant laquelle un roi deux fois vaincu devenait indigne de régner (Briggs, I, p. 38). Quoique un peu différemment, Outbi parle aussi de cette coutume (Elliot, II, p. 27).

3 Firishta écrit Bhatea. Elphinstone la décrit par erreur comme une dépendance de Lahore, au sud de Moultan. Le *Khulasat-ut tawarikh* a Bhîrai. Voir : Elliot, II, Appendix, pp. 439-40. C'est-en tout cas sur la rive gauche de la Jhelum, au-dessous de Pindadândankhân; Baber en fait souvent mention. Le général A. Cunningham observe que jusqu'à ce que Pindadânkhân la supplantât, Bhîrâ était la ville principale de cette partie du pays (Elliot, II, p. 392, Cunningham, *Anc. Geogr. india,* p. 155.)

du Salt (carrières de sel), qui fut bientôt annexée au royaume de Ghazna. Ce furent les prémices de l'invasion du Multan. Abdul Fattah Daud, gouverneur du Multan, appartenait à la secte des hérétiques karmathes[1]. Mahmoud quitta Ghazna, mais comme il trouvait le chemin trop peu sûr, il demanda à Anandapalâ (*roi du Pendjab*) la permission de passer sur ses terres. Anandapala refusa, naturellement, en bon allié du chef de Multan. Mahmoud, furieux, l'attaqua, il résista de son mieux mais ses forces étant inférieures, il fut écrasé, et Outbi écrit que le Sultan poursuivit le roi par-dessus monts et collines, sur le sol tantôt dûr, tantôt mou, de son territoire, et sa suite devint la proie des bêtes fauves ou s'enfuit éparpillée dans les voisinages du Cachemire. Mahmoud prit alors d'assaut la ville de Moultan et « préleva sur le peuple vingt mille dirhams, de quoi suspendre la juste punition de leurs péchés[2] ».

A ce moment-là Mahmoud reçut la déconcertante

1. Les Karmathes tirent leur nom de Hamdân Qarmat. Ils ne se conformèrent pas à l'orthodoxie islamique. Le rayon de leur influence s'étendit peu à peu et en janvier 930 ap. J.-C., ils accomplirent leur plus grand exploit en envahissant la Mecque et enlevant la fameuse Pierre Noire et plusieurs autres reliques sacrées. Ils méprisaient les rites islamiques, dédaignaient l'adoration des reliques et mangeaient sans scrupule de la viande défendue (Browne, *Literary History of Persia*, pp. 401-403-404).

Karmathe signifie par extension, le grand mouvement de réforme sociale et judiciaire basée sur l'égalité, qui remua tant le monde musulman du IXe au XIIe siècle de l'ère chrétienne. Le mouvement fut contrôlé par la dynastie ismaelienne qui fonda l'anti-khalifat Fatmide en 297-910. L'évolution était basée sur la raison, la tolérance et l'égalité avec un système d'initiation graduelle et le rituel d'une association, laquelle — encourageant la fondation de sociétés de commerce et d'universités — semble avoir atteint l'Occident et influencé la formation des guildes européennes et de la franc-maçonnerie (*Encyclopedia of India*, n° 29, p. 767; Elliot, II, pp. 571-75.

2. Ceci est le récit d'Outbi. Firishta dit : un tribut annuel de 20.000 dinars d'or fut levé sur le peuple (Briggs, I, p. 41).

nouvelle de l'invasion de ses domaines par le roi de Kachghar. Il confia ses nouvelles possessions à un converti hindou, Sewakapala[2], et reprit le chemin de Ghazni, il était à peine parti que Sewakapala avait déjà abjuré la foi mahométane et retiré son allégeance à Ghazna. Mahmoud tourna alors sa colère contre lui; il l'attaqua, le vainquit, le fit prisonnier et le condamna à payer une amende de quatre cent mille dirhams en punition de sa déloyauté.

Expédition contre Anandapala. — Pour avoir assisté, dans sa trahison, Daud de Moultan, le raja de Lahore fut le point de mire de la sixième expédition (1008-09 ap. J.-C.). Comme le vaillant Rana Sanga, qui, en 1527, disputera à Bâber la suzeraineté de l'Hindoustan, Anandapala organisa une ligue avec les rajas de Gwalior, Ujjain, Kalingar, Kanauj, Delhi et Ajmer, et à la tête d'une armée formidable s'avança à la rencontre de l'ennemi. Tel est le récit de Firishta et il est probablement inexact. Des documents épigraphiques prouvent bien qu'Anandapala invita ses princes suzerains à se joindre en une confédération, mais il semble improbable que tous les Etats dont parle Firishta prissent réellement part à la campagne. Quant à Delhi et Ajmer, ils n'étaient cer-

2. Les *Tabaqat-i-Akbari* le nomment Sukhapala, petit-fils du raja de Hind. Firishta donne divers noms. Outbi l'appelle Nawâsâ Shah, et c'est une opinion que nous ne pouvons pas sommairement rejeter. Shah peut avoir été un titre que Mahmoud lui conféra en signe de faveur. Il fut probablement par sa mère, un petit-fils de Jayapala, et telle est la signification de Nawâsâ, parce qu'Outbi dans son récit de l'expédition contre Kanauj, parle de Bhimapala, arrière petit-fils de Jayapala, se plaignant que son oncle eût été converti de force à l'Islamisme. L'opinion de sir Henry Elliot est qu'il fut probablement emmené comme otage par Mahmoud et se convertit pendant son séjour à Ghazna. Voir Elliot, II, Appendix, p. 444.

tainement pas encore assez puissants pour prêter main forte à la coalition. Quels qu'en aient été les participants, il n'en est pas moins vrai qu'Anandapala rassembla une armée formidable pour défendre son pays et sa liberté contre les Turcs. Le nombre des Hindous s'augmenta rapidement. Les nobles dames vendirent leurs bijoux et firent fondre leurs parures d'or pour venir en aide à leurs maris; l'enthousiasme ne connut point de bornes, les pauvres sacrifièrent le peu de chose qu'ils avaient gagné péniblement pour contribuer à l'effort général. Les Khokhars[1] eux-mêmes s'unirent aux Hindous.

Mahmoud fut profondément impressionné par la grave ardeur des Hindous. L'attaque commença. Trente mille Khokhars, têtes et pieds nus, armés de lances et d'épées, se lancèrent furieusement au plus fort de la mêlée et massacrèrent trois ou quatre mille des six mille archers mahométans. Mahmoud, étourdi par cette vaillante charge, commençait à se replier et désirait arrêter le combat, quand, tout à coup, l'éléphant monté par Anandapala prit peur et s'enfuit du champ de bataille. Les Hindous crurent à un signal de retraite; saisis de panique, ils se dispersèrent pêle-mêle dans toutes les directions. Pendant deux jours et deux nuits ils furent poursuivis par les généraux du sultan, Abdullah Tai et Arslan Djazib; plusieurs d'entre eux furent faits prisonniers et mis à mort. De nombreux éléphants, un butin fantastique tombèrent aux mains du vainqueur.

1. Les Khokhars sont une tribu totalement différente des Ghakkars. Les Khokhars vivent dans le Moultan et les districts plus éloignés du nord-ouest, du côté de l'Indus et du Doab Sindsagar.

Les Ghakkars se trouvent encore plus au nord. Firishta confond toujours les Khokhars et les Ghakkars.

La conquête de Nagarkot 1008-09 *ap. J.-C.* — Mahmoud, couvert de gloire, marcha contre le fort de Kangra, connu aussi sous le nom de Nagarkot ou Bhimanagar[1]. Les Hindous avaient déposé dans cette forteresse, sise au sommet d'une colline, d'inestimables trésors, tous dédiés à leurs idoles. Les musulmans commencèrent le siège, et quand les Hindous virent arriver l'armée ennemie, dense comme un nuage de sauterelles, de peur ils ouvrirent les portes toutes grandes et « tombèrent la face contre terre, comme des moineaux devant un faucon, ou la pluie avant l'éclair ». Ceux qui étaient chargés de la défense à l'extérieur se rendirent compte que leur tâche était désespérée, tandis qu'à l'intérieur se trouvaient surtout des prêtres opposés à l'effusion de sang et à la guerre. Mahmoud n'eut point de peine à se rendre maître de la forteresse et d'un immense butin dont on pourra se faire une idée par le récit quelque peu exagéré qu'en fait Outbi : « Les trésors, dit-il, furent chargés sur le dos de tous les chameaux qu'ils purent se procurer, et les officiers emportèrent le reste. La monnaie poinçonnée se montait à 70.000 dirhams royaux, et les lingots d'or et d'argent pesaient l'équivalent de 700.400 mans; des habits d'apparat et de merveilleux tissus de Suse, dont les anciens disaient qu'ils ne pouvaient se rappeler d'avoir jamais rien

1. Le *Habib-ous-Siyar* et les *Tabaqat-i-Akbari* font dater le début de cette expédition de l'an 400 de l'Hégire (1009 ap. J.-C.). Le *Tarikh-i-Yamini* qui est certainement une meilleure autorité, dit que la poursuite de l'ennemi entraîna Mahmoud jusqu'au fort appelé Bhimanagar. Ceci démontre que la campagne a dû être continue.

Nagarkot, ou Kangra, est situé dans le district de Kangra dans le Pendjab. Depuis des temps très reculés, ce fut une place forte des rajas Katoch. Le temple pillé par le Ghaznévide était probablement situé à l'intérieur du fort, et n'était pas, comme on l'a supposé, le temple de Devi à Bhawan (*Imp. Gaz.*, XIV, p. 397).

vu de si beau, de si doux et de si bien brodé. Parmi le butin, se trouvait une maison faite en argent, pareille aux maisons des riches, dont la longueur était de 30 yards ou 90 pieds, et la largeur de 15 yards ou 45 pieds. Elle pouvait se démonter et être reconstruite ensuite. Il y avait aussi un dais, fait de la magnifique toile de Roum, long de 120 pieds et large de 60; supporté par deux colonnes d'or et deux d'argent, coulées en moules[1]. »

Firishta écrit que le butin fantastique dont s'empara Mahmoud comprenait : 700.000 dinars d'or, 700 manns de plats d'or et d'argent, 200 manns d'or pur en lingots, 2.000 manns d'argent non travaillé et 20 manns de bijoux, perles, diamants, rubis et autres pierres précieuses. On ne peut se fier exactement aux récits d'Outbi et de Firishta, mais il est certain que les pillages du Ghaznévide lui rapportèrent d'immenses richesses.

Le Sultan rentra en triomphe à Ghazna. Il étala devant son peuple ébloui toutes les merveilles de l'Inde, des « joyaux, des perles et des rubis non percés, brillants comme des étincelles ou comme du vin pris dans de la glace, et des émeraudes pareilles à de frais rameaux de myrte, et des diamants dont le poids et les dimensions égalent les fruits du grenadier. » Les envoyés des pays étrangers, ses nobles et ses sujets se rassemblèrent à Ghazna afin de contempler les richesses fabuleuses; aucun roi du monde, si puissant fût-il, n'aurait pu y comparer ses trésors.

Causes de ses rapides succès. — Ces aventuriers rapaces considéraient l'Hindoustan comme une source

1. Outbi, *Tarikh-i-Yamînî*, Elliot, II, p. 35.

d'inépuisables richesses, aussi leurs incursions se suivirent-elles avec une étonnante rapidité. Quoique les Hindous fussent numériquement supérieurs, le manque de cohésion entre les chefs rajpoutes et leur incapacité absolue à faire cause commune contre l'ennemi leur rendirent toute résistance impossible. Le patriotisme national n'existait pas; chaque prince défendait son propre bien, luttait pour ses propres intérêts, mais ne respectait aucune règle de discipline et entrait même en conflit avec ceux qui auraient dû être ses alliés. L'orgueil de clan ou de tribu s'opposait à l'obéissance, qualité pourtant indispensable au succès d'une campagne militaire. L'esprit de conservation les rassembla, mais l'intérêt personnel l'emportait sur les intérêt de l'Hindoustan. Craignant d'exciter les passions religieuses et trop anxieux de s'enrichir et de détruire l'idolâtrie, les musulmans n'essayèrent jamais de réduire les vaincus à la famine. En l'an 1010 ap. J.-C., après avoir conquis le Ghar, Mahmoud envahit le Moultan, pour se venger de Daud le chef rebelle, qu'il battit et emprisonna dans le fort de Gurak. Trois ans plus tard il prit la forteresse de Bhimapala de Nardin[1] ou Nandanah[1], qu'Outbi

1. Firishta place cette expédition après celle de Thanesar. A l'en croire, le chef régnant était le petit-fils de Jayapala. Il n'essaie pas d'identifier Nindunah. Il dit simplement que la forteresse de Nindunah était située sur les montagnes de Bâlnat, surplombant la Jhelum. Le *Tarikh-i-Yamini,* auquel on peut davantage se fier, place cette expédition après celle de Bâlnat. Nizamuddin Ahmad dit (*Biblioth. Ind.*, p. 8) : « En l'année 404 de l'Hégire, le Sultan marcha contre le fort de Nandanah, qui est situé sur les collines de Bâlnat. Naro Jayapala laissa des guerriers éprouvés pour la protection du fort et s'en fut lui-même dans la vallée de Cachemire. En arrivant, le Sultan entoura le fort, installa des mines et prit toutes les mesures nécessaires à sa capture. Les défenseurs du fort se rendirent à condition d'avoir la vie sauve. Mr. De, dans une note à sa traduction des *Tabaqat,* dit que Naro Jayapala est probablement Trilochanapala, petit-fils de Jayapala. Sir

appelle « Nidar Bhima », et s'empare d'un énorme butin. Le raja s'enfuit dans les vallées montagneuses du Cachemire, mais il y fut poursuivi par les musulmans. Mahmoud mit à sa place son propre gouverneur, pilla le Cachemire, força une partie du peuple à embrasser la foi islamique et rentra à Ghazna.

Expédition contre Thanesar. — Mais l'expédition qui surpasse en importance tous ces raids est celle de Thanesar, en 1014 ap. J.-C. Outbi en décrit l'objet en ces termes : « Le sultan apprit que dans la contrée de Thanesar se trouvaient de beaux éléphants, de la race de Sailaman (Ceylan), renommés comme animaux de guerre. Le chef de Thanesar était obstiné dans son infidélité et son incroyance en Dieu. Aussi le sultan et ses vaillants guerriers marchèrent contre lui, se proposant de planter l'étendard de l'Islam et d'extirper l'idolâtrie. » Les Hindous luttèrent désespérément contre l'envahisseur, mais ils furent vaincus sur les bords de la rivière qui coulait au-dessous de la ville; le carnage fut tel que les eaux du fleuve se rougirent du sang des victimes. Le fort de Tha-

Henry Elliot l'appelle Bhimapala. Outbi dans son *Tarikh-i-Yamini* fait le récit de cette expédition. Il est difficile de fixer l'emplacement de Nandanah ou Nindunah. A ce sujet, il y a, parmi les érudits, de grandes divergences de vues. Il est probable que c'est la place mentionnée par Wassâf comme une ville importante dans les monts Jûd.

1. Le fleuve mentionné est probablement la Saraswati, qui passe près de Thanesar.

La date et les détails donnés par Firishta sur cette expédition sont inexacts. Il la place en 1011 ap. J.-C. (Briggs, I, pp. 50-53) et raconte qu'Ananlapala, apprenant que Mahmoud avait formé le projet d'envahir Thanesar, lui adressa une lettre de reproches à laquelle le Ghaznévide répondit que le devoir des Mahométans était d'engager le *djihad* contre les idolâtres. Au reçu de ce terrible message, le raja de Delhi fit appel à ses frères princiers pour repousser l'avance de Mahmoud contre Thanesar. Mais Mahmoud écrasa les

nesar fut pris la ville et ses temples pillés et saccagés[1].

La conquête de Kanauj. — Tout le monde musulman célébra Mahmoud et ses victoires. es armées prirent des dimensions fantastiques. D'ardents volontaires se rangèrent sous la bannière du Ghaznévide pour combattre l'infidélité; ils venaient de Transoxiane, du Khorassan et du Turkestan. Ayant de telles forces à sa disposition, il décida de marcher sur Kanauj, reconnue en Orient comme la capitale impériale de l'Hindoustan. Il partit de Ghazna en 1018, traversa toutes les rivières du Pendjab, d'immenses forêts et passa finalement la Jamna le 2 décembre 1018 ap. J.-C. Il prit sur son passage toutes les forteresses qui le gênaient. A son approche, Hara Datta, raja de Baran (actuellement Bulandshahr[1]) se rendit et avec dix mille de ses hommes se convertit à l'islamisme. On a découvert une plaque de cuivre appartenant à cette lignée de rois et mentionnant la soumission de Hara Datta. Le sultan atta ua alors Kulchanes, chef de Mahawan[2], sur la Jamna; il se battit

Hindous et prit la place. Il pensa alors à marcher sur Delhi, mais ses nobles l'en dissuadèrent. Tout ceci est erroné, car il est impossible qu'Anandapala ait vécu à cette époque. Delhi était alors une obscure petite ville.

Al Birouni et Outbi n'en font pas mention. Ils sont certainement de meilleure autorité que Firishta à propos des plans et des campagnes de Mahmoud dans l'Inde. Voir Carr Stephen, *Archaeology of Delhi*, p. 10-11.

1. Nizamuddin et Firishta ont tous deux renversé l'ordre de cette marche. Firishta dit que le Sultan alla d'abord à Kanauj et de là à Meerut, puis à Mahawan et Mathurâ et enfin contre Chand Râi. Cet ordre est faux. Le *Tarikh-i-Yamini*, le *Rauzat-ous-Safa* et le *Habib-ous-Siyar*, donnent l'ordre correct, suivi dans cet ouvrage.

Firishta a tort d'appeler Hara Datta raja de Meerut (Briggs, I, p. 57). Stanley Lane-Poole (*Mediaeval India*, p. 24-25) a indistinctement suivi cet ordre de marche. Il mentionne sommairement que Mahmoud traversa la Jamna, pilla Mathurâ et atteignit Kanauj.

2. Nahawan est maintenant le quartier général d'un « tahsil », dans le district de Muttra.

vaillamment, mais il fut vaincu et cinquante mille de ses hommes tués ou noyés dans le fleuve; Kulchand, dans un accès de désespoir, transperça sa femme de son glaive dont ensuite il se perça le cœur pour se sauver de l'humiliation. Le sultan victorieux emportait un immense butin, dont cent quatre vingt cinq éléphants. Il se dirigea alors sur Mathurâ, ville sainte des Hindous, citéde temples, solidement construits et d'une architecture exquise. Cependant ni leur beauté, ni leur solidité ne les sauvèrent de l'iconoclasie barbare des Mahométans; ils furent rasés à leur base et le conquérant s'empara d'un butin fantastique. Voilà la description de Mathurâ, au temps de sa splendeur, faite par Outbi :

« A cet endroit, dans la cité, il y avait un lieu d'adoration réservé au peuple hindou et quand il arrivait à cette place il se trouvait devant une ville si merveilleuse qu'on pouvait dire, en la voyant, c'est une construction du paradis. Mais ses accidents et ses qualités ne pouvaient provenir que d'une aide infernale, et tout homme intelligent ne pouvait en écouter favorablement le récit. On avait apporté des pierres immenses et jeté une fondation nivelée sur de hautes marches (escaliers). A l'entour et de côté on avait placé 1.000 châteaux, contruits en pierre, dont on avait fait des temples d'idoles, et qu'on avait solidement joints (cimentés). Au cœur de la cité on avait bâti un temple surplombant le tout; sa splendeur et sa décoration dépassaient ce que la plume de tous les écrivains ou le pinceau de tous les peintres eussent pu rendre. Personne n'eût été capable de le considérer ou d'y fixer son esprit. Dans le mémoire que le sultan écrit sur ce voyage, il déclare

que si quelqu'un voulait entreprendre la construction d'un tel édifice il dépensait 100.000 paquets de 1.000 dinars et ne pourrait l'achever en deux cents ans, même avec l'assistance des maîtres les plus ingénieux (architectes). Parmi la masse des idoles, il y en avait cinq faites d'or pur et s'élevant dans l'air à une hauteur de cinq coudées; dans cette même collection d'idoles, il y en avait (spécialement) deux, dont l'une sur laquelle était arrangée une hyacinthe telle que si le Sultan l'avait vue dans un bazar, il l'aurait considérée sous-estimée à 50.000 dinars et l'aurait achetée avec grand enthousiasme. Et sur l'autre idole il y avait un saphir (hyacinthe) d'une seule et bonne pièce, d'une eau azurée et équivalant à la valeur de 400 poids de beaux miskâls (5 fois et demi le poids d'une drachme) chacune; et des deux pieds d'une idole, on obtenait le poids de 400.000 miskâls d'or. Et les idoles d'argent étaient 100 fois plus nombreuses de sorte que les personnes désignées pour leur estimation passèrent fort longtemps à les peser. Ils dévastèrent (toute cette cité) et se dirigèrent de là sur Kanauj...[1] »

En janvier 1019, Mahmoud arriva devant les portes de Kanauj. Kanauj, suivant l'historien musulman, comprenait sept forts et dix mille temples, qui existaient depuis des temps immémoriaux à ce que l'on croit. Rajyapala, le raja Parihâr de Kanauj, se rendit sans aucune résistance. En une seule journée Mahmoud mit à sac la ville entière, et en prit les sept forts. Les dix mille temples, dont parle Outbi, furent détruits, les habitants massacrés et leurs richesses saisies. Le Sultan rentra à Ghazna en passant par le Boundelkhand.

1. *Kitâb-i-Yamini,* traduit en anglais par le Rev. Reynolds, pp. 455-56.

La défaite du prince Chandela. — L'abjecte reddition du chef Parihâr souleva l'indignation des princes rajpoutes, ses alliés; le raja Chandela de Kalinjar, Ganda, fut le premier à exprimer ouvertement sa désapprobation[1]. Son fils Vidyadhara, avec l'aide du prince de Gwalior, attaqua Rajyapala et le tua dans la bataille. Quand Mahmoud apprit le meurtre de son vassal, sa fureur ne connut pas de bornes; il résolut de châtier le prince Chandela. A l'automne de 1019 ap. J.-C., il quitta Ghazna et traversa la Jamna;

1. *Tabaqat-i-Akbari* (Biblioth. Ind.), p. 12. Briggs, I, p. 63.
Outbi ne donne pas le nom du Raja, mais il dit (Elliot, II, p. 47) que le raja Chandela s'était engagé dans une carrière de victoires, et qu'il se battit une fois contre le raja de Kanauj qui fut forcé de battre en retraite Les récits d'Outbi cessent brusquement à ce moment-là, aussi devons-nous puiser à des sources postérieures au sujet de la guerre entre Mahmoud et Ganda.
Les historiens ne sont pas d'accord sur cette expédition. Le Dr. Vincent Smith adopte le point de vue cité plus haut. Mais quelques érudits hindous ont sévèrement critiqué la version de Nizamuddin, sous le prétexte qu'il est un écrivain postérieur. Il serait absurde d'affirmer dogmatiquement quelque chose à ce sujet, car les renseignements de Nizamuddin sont quelquefois excellents. Outbi, qui est un écrivain contemporain est très bref et de peu de ressource. Le récit du Dr. Majumdar diffère essentiellement de ce que l'on accepte d'ordinaire. Il dit qu'il n'est fait aucune mention que Rajyapala eût été tué par des chefs hindous, à cause de sa lâcheté. Il croit que. suivant l'inscription de Dubkund, Rajyapala fut tué par Arjuna, chef Kachchhapaghata, allié ou vassal de Vidyadhara, chef Chandela et fils de Ganda. Il doute de la véracité de l'histoire racontée par Nizamuddin Ahmad et son opinion est que le chef Chandela n'est pas désigné pour accuser Rajyapala, quand lui-même s'enfuit deux fois devant les armées de Mahmoud avant et après cet événement. Mr. C. Vaidya est du même avis dans son *History of Mediaeval India* (vol. III, p. 81-86). Il écrit: « Le cours des événements fut le suivant : à la 12e expédition contre Kanauj (1019), Rajyapala ne se rendit pas mais s'enfuit vers Bâri. Dans la 13e expédition, Mahmoud dirigea une armée contre Rajyapala et Bâri, et l'ayant vaincu à la bataille du Rahib, il accepta sa reddition à la condition du payement d'un tribut. En mai, Rajyapala fut attaqué et tué par Nanda (Ganda) aidé de Gwalior. Mahmoud l'apprit à Lahore en mars 1022; il conduisit une expédition contre Gwalior et Kalinjar et soumit l'une et l'autre en janvier 1023. Sous cet aspect, Ganda n'est pas aussi poltron qu'on le représente. » Les asser-

à sa plus grande surprise il y trouva campé le prince Parihâr Trilochanapala, prêt à assister Ganda, chef de la ligue contre Rajyapala. Le Sultan avança en territoire Chandela, étonné d'y rencontrer de l'opposition. Ganda, prêt à la bataille, avait levé une porte armée, composée, suivant Firishta, de 36.000 cavaliers, 45.000 fantassins et 640 éléphants; et suivant Nizamuddin Ahmad, de 36.000 cavaliers, 150.000 fantassins[1] et 390 éléphants. A la vue de cette immense armée, Mahmoud regretta sa décision hâtive, mais en mahométan zélé il se jeta à genoux sur le sol et implora Dieu de donner la victoire à l'Islam. Heureusement pour lui, pendant la nuit, Ganda ayant perdu tout espoir de succès s'enfuit du champ de bataille[2], abandonnant tout son bagage et ses engins de guerre. Les musulmans envahirent le camp des Chandelas et en retirèrent un énorme butin comprenant, entre autres, 580 éléphants. En 1021-22 ap. J.-C., Mahmoud retourna aux Indes; il assiègea Gwalior, soumit son chef et marcha contre Kalingar, la fameuse place forte de Ganda, raja des Chandelas. Ganda, se rendant compte de la force du Sultan, préféra

tions patriotiques de Mr. Vaidya ne sont pas appuyées par les faits. Dr. Majumdar rejette la version de Nizamuddin, parce qu'elle n'est pas appuyée par Utbi qui n'est pas un chroniqueur à détails. Lui-même n'apporte aucun témoignage pour prouver la véracité de ce qu'il avance.

Voir l'article du Dr. Majumdar : *The Gurjara Pratihârs,* dans le *Journal of the Departement of Letters,* vol. X (1923, pp. 1-76), publié par l'Université de Calcutta.

1. Mr. Vaidya (*History of Mediaeval India,* vol. IV, p. 86) doute que Ganda ait fui pendant la nuit ayant à sa disposition une si forte armée. Utbi, dont Mr. Vaidya reconnaît l'autorité, dit que Chand Râi (Ganda) partit secrètement avec ses biens, éléphants et trésors pour les contrées montagneuses qui étaient à une grande altitude, et se cacha dans des forêts impénétrables (Elliot, II, pp. 48-49).

2. Briggs, I, p. 64 — *Tabaqat,* Bibl. Ind., p. 12.



traiter avec lui. Le Ghaznévide, après avoir accepté d'immenses richesses et des joyaux, retourna dans sa capitale[1].

Expédition contre Somnath. — Mahmoud, ayant entendu parler des richesses fabuleuses du temple de Somnath, résolut d'y diriger sa prochaine expédition. En l'année 416 de l'hégire (1025 ap. J.-C.) il quitta Ghazna à la tête de trente mille cavaliers et volontaires, atteignit Ajmer, en passant par les chemins difficiles de Moultan, saccagea la ville de fond en comble, et ne laissa derrière lui qu'une contrée dévastée[2]. Il marcha ensuite sur Nehrwala, qu'il prit sans grande opposition de la part de son chef, Raja Bhima, et peu de jours après, arrivait devant Somnath. Al-Qazwini[3], qui emprunte son récit au *Kâmil-ut-tawârîkh* d'Ibn-Al-Athîr, décrit le temple en ces termes : « Parmi les merveilles de cet endroit se trouvait le temple dans lequel était placée l'idole nommée Somnath Cette idole était au milieu du temple sans rien pour la suspendre ou la supporter. Les Hindous la tenaient en grand honneur et quiconque la regardait, flottant dans l'air, était frappé d'étonnement, fût-il un musulman ou un infidèle. Les Hindous y allaient en pèlerinage à chaque éclipse de lune, et s'assemblaient là au nombre de cent mille et plus. Ils croyaient que les

1. Firishta et Nizamuddin disent que, pour flatter le Sultan Ganda lui envoya quelques vers panégyriques qui lui plurent énormément. En récompense, Mahmoud donna à Ganda le gouvernement de 15 forts (Briggs, I, p. 67. *Tabaqât*, p. 14).

2. On ne sait sur quelle autorité Mr H. B. Sarda se fonde quan- il dit que Mahmoud fut blessé et, levant le siège, se replia sur Anhild wad en 1024 ap. J.-C.

3. *Asar-ul-Bilad*, Elliot, I, pp. 97-8; Elliot, II, pp. 468-9. Pour de plus amples descriptions du temple, voir Elliot, II, pp. 471-72-76).

âmes des hommes se retrouvaient là après leur séparation d'avec les corps, et que l'idole les incorporait, suivant son bon plaisir, dans d'autres corps — d'après la doctrine de transmigration des âmes. Le flux et le reflux de la marée étaient considérés comme l'hommage de la mer à l'idole. Les choses les plus précieuses lui étaient apportées en offrande, et le temple recevait les rentes de plus de dix mille villages. Il y a une rivière (le Gange) dite sacrée, distante de Somnath de deux cents parasanges. Chaque jour, ils apportaient à Somnath de l'eau de cette rivière et en lavaient le temple. Un millier de Brahmanes étaient employés au culte de l'idole et au service des visiteurs; cinq cents jeunes vierges dansaient et chantaient devant la porte. Tous vivant sur les rentes du temple. L'édifice était construit sur cinquante-six piliers en bois de teck, recouverts de molybdène. La châsse de l'idole était sombre, mais éclairée de candélabres de pierres précieuses de grande valeur. Auprès était une chaîne d'or du poids de deux cents manns (maunds). Quand la première partie de la nuit était écoulée, on agitait cette chaîne et ce son de cloches appelait au culte une nouvelle équipe de Brahmanes[1]. »

Mahmoud investit la forteresse qui s'élevait sur le rivage et qui était baignée par les vagues. De tous côtés, les princes Rajpoutes affluèrent pour défendre leur idole adorée, ils assaillirent les assiégeants, nourrissant le fol espoir que leur déité les exterminerait.

1. Somnath Patan, ou la ville de Somnath est située sur la côte ouest du Kathiawad, et est maintenant comprise dans le territoire de Junagarh. Le vieux temple est en ruine et un nouveau a été construit par Ahalyâbâî, près de l'ancien dont les ruines prouvent encore la grandeur. Le temple détruit par Mahmoud fut probablement construit par Bhoja Parmâr de Malwa, comme le prouve une inscription.

Aux cris de Allahou-Akbar, les musulmans commencèrent l'attaque, que les Hindous repoussèrent avec un courage indomptable. Ils recommencèrent le lendemain, repoussés encore par les Hindous résolus à se battre jusqu'au dernier. Bhima Deva, roi du Gujarat, amena du renfort et ranima le courage des assiégés[1]. A la vue de tant de forces liguées contre lui, Mahmoud effrayé se jeta à bas de son cheval et implora Allah. Cet acte de foi dramatique frappa l'esprit des ignorants, fanatiques de l'Islam, qui se jetèrent dans la mêlée avec un nouveau courage, cinq mille hommes furent tués dans ce carnage. Mahmoud entra dans le temple aux cinquante-six piliers incrustés de pierres précieuses. Il s'approcha de l'idole et ordonna que deux fragments en fussent détachés afin qu'il pût les envoyer à Ghazna pour augmenter le trésor de la grande mosquée. On dit qu'en le voyant briser ainsi l'idole, les Brahmanes désespérés lui offrirent de fantastiques richesses, si seulement il en épargnait le reste; mais ce champion de l'Islam répondit dédaigneusement qu'il ne voulait pas laisser à la postérité le nom de conservateur d'idoles, mais bien celui de briseur d'idoles. D'un seul coup, ce fanatique mit en pièces le *lingam* sacré, malgré les supplications et les richesses offertes. Ses soldats mahométans se jetèrent sur les trésors du temple et Mahmoud n'eut point de peine à se rendre maître d'une masse de diamants, de rubis et de perles d'une incalculable valeur. Firishta suppose que l'idole était creuse à l'intérieur et que dès que Mahmoud la frappa de son bâton, des joyaux et des pierres précieuses en sortirent. Al-Birouni, mieux documenté que Firishta,

1. Les chroniqueurs musulmans écrivent Bhima pour Dâbshilîm.

en doute; il dit que le lingam était fait d'un bloc de pierre dont la partie supérieure fut brisée par Mahmoud et la partie inférieure envoyée à Ghazna. Dans son *Râsmâlâ*, Forbes ne parle pas du vide de l'idole, mais dit simplement qu'elle fut mise en pièces et que « l'œuvre de spoliation continua et fut récompensée par la découverte d'un caveau rempli de trésors inestimables[1] ».

Ce dernier raid satisfit pleinement le zèle des musulmans, Mahmoud fut plus glorieux que jamais, son peuple le suivit partout sans un murmure. La prochaine attaque fut dirigée contre le raja de Nehrwala qui avait pris part à la défense de Somnath[2]; il s'enfuit et abandonna le pays au conquérant. Il s'en suivit la soumission des Rajpoutes Bhatti. Sur le chemin du retour, Mahmoud eut à essuyer les escarmouches répétées de Bhima Deva et empêcher sa jonction possible avec le prince Chohân d'Ajmer. Il dut abandonner son plan pour se diriger davantage vers l'est et rentrer à Ghazna en passant par le Sind.

Expédition contre les Jats. — Après le démembrement du royaume de Lahore, les Jats du Salt range (carrière de sel), ayant acquis une grande puissance, dévastèrent les contrées voisines et se permirent de molester les troupes du Ghaznévide à leur retour de Somnath. Pour se venger d'une telle audace, Mahmoud organisa contre eux sa dernière expédition

1. Forbes, *Râsmâlâ*, vol. I, p. 77.
2. L'auteur du *Habib-us-Siyar* (Elliot, IV, pp. 184-85) écrit que le Sultan confia Somnath à Dâbshilîm ou Devashîlam, prince hindou qui payait tribut. Voir, dans le même ouvrage, le récit par Khondémîr du siège de Somnath (Elliot, IV, pp. 180-183).

en l'an 417 de l'hégire (1026 ap. J-C.) Nizamuddin et Firishta sont d'accord pour dire que le Sultan ordonna laconstructions de mille quatre cent bateaux, chacun d'eux bien fourni d'armes et gardé par vingt archers avec des flèches et des arcs, des grenades et de la naphte. De leur côté, les Jats formèrent une flottille de huit mille bateaux pour aller à la rencontre des Turcs, mais ils furent vaincus et plusieurs d'entre eux passés au fil de l'épée[1].

L'œuvre de Mahmoud. — Ce n'était pas tâche facile que de transformer, par la seule force des armes, une petite principauté montagneuse en un royaume étendu et prospère. Mahmoud fut donc un grand roi. Les circonstances ont favorisé ses succès. Son génie politique et militaire fut aidé par les dissensions entre les puissances du Nord, devenues incapables d'élire un chef; par la chute des Samanides; les luttes perpétuelles entre les princes hindous, leur incapacité à faire cause commune; la décadence du pouvoir persan; le zèle extraordinaire des Turcs; autant de facteurs qui firent de chaque expédition une victoire pour Mahmoud et pour sa foi. Cependant, l'Hindoustan ne pouvait être occupé de manière permanente — ce n'était d'ailleurs pas ce à quoi Mahmoud tenait le plus. D'autre part les Turcs supportaient mal le climat, ils avaient la nostalgie de leurs collines afghanes. Le Ghaznévide rentra

1. Briggs, I, pp. 81-82. *Tabaqat-i-Akbari* (*Biblioth. Ind.*, pp. 16-17). Ce récit n'est appuyé par aucun autre historien comme le dit sir Henry Elliot (II, Appendix, p. 477), il paraît peu plausible que Mahmoud ait pu organiser à Moultan une flotte de 1.400 navires et que les Jats pillards lui en aient opposé 8.000. Il est aussi douteux que Mahmoud se sachant si fort sur terre, ait voulu engager un combat naval.

chez lui exempt de toute idée d'annexion ou d'occupation définitive; il s'était rendu maître de toute l'opulence formidable des temples et des palais, c'était là toute son ambition — peu facile à assouvir. Il dut être fait de l'étoffe dont se font les martyrs pour surmonter tous les obstacles que l'homme et la nature mirent sur son chemin. Sa marche sur Somnath à travers les déserts sablonneux du Rajpoutana est une preuve de la tenacité de sa volonté, de son renoncement à tout confort personnel et de son infaillible courage. Le grand Napoléon dit un jour : « En matière de guerre tout est mental. » Mahmoud ayant découvert lors de sa première expédition la faiblesse du système politique hindou, sa carrière entière fut la mise en pratique de ces paroles.

Il fut hanté par la crainte d'une invasion Centrale Asiatique et par le problème difficile de défense de ses frontières septentrionales, dont d'ailleurs il put maintenir les limites avec succès. Né chef militaire, il prit plaisir aux choses de la guerre et ne recula jamais devant une bataille. ajoutant à son caractère belliqueux la pensée du triomphe de l'Islam. Quand les Turcs envahirent la province de Baward, les généraux de Mahmoud ayant été défaits par eux à plusieurs reprises lui demandèrent de commander lui-même cette expédition. Il marcha donc contre eux et leur infligea une écrasante défaite, en 1027 ap. J-C.; quelques autres conquêtes furent le couronnement de sa carrière. Il mourut à Ghazna le 23e jour du Rabi-as-Sâni, l'an 421 de l'hégire (avril 1030), à l'âge de soixante ans, laissant des trésors inestimables et de vastes possessions[1]. Son royaume s'étendait

1. Ceci est la date inscrite sur son tombeau, à Ghazna.

de Boukhara et Samarkande au Gujarat et Kanauj dans le Doab, et comprenait l'Afghanistan, la Transoxiane, le Khorassan, le Tabaristan, le Sistan, le Cachemire, et une grande partie de l'Inde du nord-ouest. Mais il ne survécut pas plus de sept années à son fondateur, les Turcs Seldjouks envahirent l'Afghanistan avec de grandes forces et démembrèrent le royaume du Ghaznévide.

Caractère de Mahmoud.— Pour avoir été un grand conquérant, Mahmoud ne fut pas un barbare. Quoiqu'illettré lui-même, il apprécia les œuvres d'art, protégea les hommes de lettres, écouta avec grand intérêt les créations des poètes et les conversations des théologiens; il pensionna généreusement les écrivains et les savants. Il eut parmi sa suite des poètes venant de tous les pays d'Asie; ils chantaient les louanges du conquérant, que celui-ci écoutait entre deux batailles. Quelques-unes des grandes figures du monde littéraire oriental s'élevèrent au-dessus du niveau ordinaire : le versatile Al-Birouni, mathématicien, philosophe, astronome et savant en sanscrit; Outbi, l'historien; Farâbî, le philosophe; et Baihakî, auteur du *Tarikh-i-Sébuktéguine*, dont Stanley Lane-Poole parle comme du « Pepys oriental ». Ce fut l'âge de la poésie. Quelques-uns des poètes de la cour de Mahmoud étaient célèbres dans toute l'Asie; les plus connus d'entre eux furent : Ouzâri, natif de Reï, en Perse, dont un court panégyrique lui valut du Sultan 14.000 dirhams; Asadi Toûsi, originaire du Khorassan; Ounsuri, le plus grand génie de l'époque, dont Firishta dit que quatre cents poètes et savants, à part les étudiants de l'Université de Ghazna, le révéraient comme leur maître; Asdjadi et Farroukhi, élèves d'Oun-

suri, pensionnés par le Sultan. Mais le plus célèbre de tousfut Firdausi, auteur du fameux *Chahnama*, grand poème épique qui a fait de Mahmoud le Ghaznévide un héros historique. On lui promit 60.000 miskâls d'or s'il achevait son œuvre, mais quand il eut fini son *Shahnama*, Firdausi ne reçut que 60.000 dirhams d'argent[1]; il en fut si offensé, qu'à la manière de Voltaire il écrivit une satire contre le Sultan et quitta Ghazna, justifiant ainsi la réputation de « race irritable » que fit Horace à tous les versificateurs[2]. Mahmoud voulut enfin réparer son erreur, il fit envoyer à Firdausi 60.000 pièces d'or, une robe de cérémonie, et des excuses pour son injustice; présents quelque peu tardifs, hélas, puisqu'à leur arrivée on portait en terre le corps du poète...

Mahmoud administra la justice d'une manière stricte et implacable; on raconte à ce propos l'anecdote suivante : Un homme vint un jour se plaindre au Sultan que son neveu prodiguait à sa femme des

1. Firdausi naquit à Toûs, en Khorassan, vers l'an 339 de l'hég. (950) et mourut en 411 de l'hég. (1020 ap. J.-C.). Mahmoud lui avait promis une belle récompense, mais il en fut privé à la suite des intrigues d'Ayâz, un favori qui nourrissait une amère jalousie à l'égard du poète (Elliot, II, pp. 190-92).

2. Browne a traduit en anglais la satire de Firdausi dans son *Literary History of Persia.* La voici en français :

J'ai peiné bien des ans à ce long Chahnama,
Et je n'ai rien gagné à ce labeur ingrat
Qu'un cœur plein de chagrin, une illusion détruite,
Des promesses d'un jour que l'aube met en fuite !
Mais si le roi fût né d'un père plus glorieux,
Ou si sa mère eût eu de moins tristes aïeux.
Sa gloire et sa fierté, égalées par personne,
N'auraient pas craint de ceindre à mon front des couronnes,
Et il aurait versé sur moi l'or et l'argent
Sans craindre d'épuiser un trésor indigent.
Mais qu'attendre daujourd'hui d'un valet sans histoire
Qui pour briller un peu doit étouffer la gloire !..

(Adaptation du traducteur).

attentions malséantes. Aucun reproche ne pouvait mettre fin à ces visites. Mahmoud le pria simplement de revenir à la prochaine intrusion de ce vilain individu. L'ordre royal fut exécuté et le Sultan suivit le mari outragé jusque dans sa maison. Là, afin de n'être pas détourné de son devoir par la pitié ou l'affection, Mahmoud éteignit toutes les chandelles et d'un grand coup de sabre trancha la tête de l'insolent. Et qui ne connaît l'histoire de la vieille marchande qui reproche à Mahmoud de conquérir tant de pays puisqu'il ne pouvait les gouverner convenablement! L'avarice du Ghaznévide fut certainement une caractéristique de sa vie, Nizamuddin et Firishta affirment tous deux qu'étant sur son lit de mort il ordonna que tous ses trésors fussent étendus devant ses yeux[1]; il gémit et pleura de devoir s'en séparer, mais ne donna rien à personne[2]. Il n'existe aucun docu-

1. Briggs, I, p. 84. Mirkhond, *Rauzat-us-Safat*, Elliot, II, pp. 134-135. *Tabaqât-i-Akbari*, Bib. Ind., p. 17.

2. Voici un résumé de la description du caractère de Mahmoud, par le Professeur Browne dans son *History of Persian Literature*, pp. 118-19.

Les vers des poètes de la cour ne sont, naturellement, que louanges exagérées de Mahmoud, et de son caractère; seuls quelques mécontents, tels que Firdausi, ne se mêlent pas à ce concert d'exagérations. Mais Ibn-Al-Athîr (1030 ap. J.-C.) tout en célébrant son intelligence, sa piété, sa vertu, le patronage qu'il accordait aux savants et son intrépidité dans la guerre, lui trouve cependant un seul défaut : c'est son amour de l'argent et son manque de scrupules dans la manière de se le procurer : « Il n'y a rien à blâmer en lui, dit-il, sauf que tous les moyens lui seront bons pour acquerir de l'argent. Ainsi, pour donner un exemple, ayant entendu parler de l'opulence d'un homme de Nichapour, il le manda à Ghazna et lui dit : « J'ai appris que vous êtes un hérétique karmathe ». Le malheureux lui répondit : « Je ne suis pas un hérétique, mais pour être délivré de cette accusation je vous abandonne toutes mes richesses ! » Mahmoud en prit en effet une grande part et fit remettre à l'accusé une attestation de la pureté de sa foi. Une telle iconoclasie le mettrait au-dessus de toute critique de la part des Musulmans, mais il n'est pas douteux qu'Ibn-Al-Athir n'ait montré le point faible du caractère du Sultan. Celui-ci, outre son avidité pour les richesses,

ment permettant de réfuter cette accusation; ce ne fut que pour assouvir son amour passionné des richesses qu'il entreprit tant d'expéditions en de si lointains et difficiles pays. Cependant il sut dépenser son argent; il établit dans sa capitale une université, une bibliothèque, et un musée orné de trophées de guerre qu'il apporta des pays conquis. Grâce à sa libéralité, des bâtiments magnifiques s'élevèrent à Ghazna et en firent l'une des plus belles villes d'Orient.

Mahmoud avait le don de l'administration. Il gouverna ses sujets avec équité, protégea le commerce et maintint l'ordre dans le pays, afin que les caravanes pussent aller librement du Khorassan à Lahore. Les gouverneurs provinciaux furent surveillés, il leur fut interdit d'oppresser le peuple. Nasr, frère du Sultan, gouverneur de Nichapour, fut un souverain intelligent et populaire, Outbi dit de lui : « Il était de caractère si noble, si pur et si bon que de toute sa vie jamais une parole acerbe ne sortit de ses lèvres, et que jamais personne ne fut offensé par lui. » Mahmoud surveillait les marchés et faisait contrôler les poids et mesures des négociants. Il assura aussi de pieuses donations; Outbi nous informe qu' « il dépensa presque 1.000 dinars pour établir la justice et le bien-être parmi le peuple, et en pieuses et honorables libéralités. »

Mahmoud occupe dans l'histoire une place prépondérante. Pour les musulmans de son époque il fut un champion de la foi qui essaya de convertir

qui lui fit poursuivre avec ténacité sa campagne contre l'Inde, fut aussi un fanatique cruel pour les Musulmans hérétiques. Comme pour les Hindous (dont il massacra un nombre incalculable). D'humeur changeante, il fut un conquérant irrésistible plus qu'un ami fidèle ou qu'un ennemi magnanime... »

1. Reynolds, *Kitâb-i-Yamînî*, pp. 485-86.

les contrées paiennes; pour les Hindous il fut un véritable Hun, un tyran inhumain qui détruisit leurs reliques sacrées et blessa mortellement leur susceptibilité religieuse. Mais pour le chercheur impartial qui ne perd pas de vue les circonstances particulières de l'époque, il fut un meneur d'hommes, un souverain juste et droit, suivant son propre idéal, un soldat intrépide et bien doué, un dispensateur de la justice, un protecteur des lettres; il mérite ainsi d'être classé parmi les grands rois du monde. Il conquit, mais ne consolida rien. Le puissant édifice qu'il avait élevé ne fut pas œuvre durable, il s'écroula entre les mains de ses faibles successeurs. Lane-Poole le dit fort justement, il ne changea aucune institution dans les pays conquis et n'essaya même pas d'établir sur des bases solides un nouveau système de gouvernement. Son empire était une monstrueuse agglomération de peuples que seule la clairvoyance du sultan pouvait tenir en respect. Les ennemis qu'il avaient soumis n'attendaient que l'occasion d'affirmer leur indépendance. Les trésors rapportés à Ghazna engendrèrent le goût du luxe qui démoralisa tous ces vaillants combattants. La cour de Ghazna ne fut plus qu'une assemblée d'êtres sans force et sans vigueur, incapable de tenir un sceptre dont les plus forts s'emparaient.

Al-Birouni aux Indes.— Al-Birouni naquit dans le territoire de Khiva en 973 ap. J-C. Il fut fait prisonnier et amené à Ghazna, lors de la conquête de Khiva par Mahmoud. Il arriva aux Indes à la suite de Mahmoud et écrivit une relation détaillée sur les conditions sociales et politiques de l'Inde, laquelle jeta une vive lumière sur l'histoire de cette

époque. Al-Birouni fut un savant versatile; il prit le plus grand intérêt à la culture hindoue, il fut profondément impressionné par la subtilité intellectuelle et les spéculations métaphysiques des Brahmanes; il eut toujours le courage de ses opinions et sa sincérité est transparente. Il discute le désastreux effet des invasions de Mahmoud aux Indes : « Mahmoud ruina complètement la prospérité de l'Inde et accomplit ces exploits merveilleux qui rendirent les Hindous semblables à des atomes de poussière disséminés dans toutes les directions et comme un vieux conte dans la bouche du peuple. Il n'est pas étonnant que ceux qui subsistent à l'état dispersé nourrissent une aversion invétérée contre les musulmans. C'est la raison pour laquelle les sciences hindoues se sont retirées de la partie du pays que nous avons conquise et se sont réfugiées où nous ne pouvons encore les atteindre, jusqu'au Cachemire, à Bénarès et en d'autres endroits. » Le principal rereproche qu'il adresse aux Hindous est leur complet isolement d'avec les autres peuples de la terre, leur ignorance du monde extérieur, leur manque de sympathie et de communications avec les autres mortels, qu'ils nomment *mlechchhas* (barbares).

Le pays entier était divisé en nombre d'Etats, souvent en guerre les uns contre les autres; les principaux étaient le Cachemire, le Sind, le Malwa et le Kanauj. Il y avait des castes et des distinctions entre chaque caste. Les parents arrangeaient de bonne heure le mariages de leurs enfants; seul le mari donnait un cadeau à sa femme, c'était son *strîdhana*; et s'il venait à mourir, elle était condamnée au veuvage perpétuel. Le commun du peuple

adorait une multitude de dieux, mais les Hindous lettrés croyaient en un Dieu « unique, éternel, sans commencement ni fin, agissant selon sa libre volonté, tout-puissant, suprêmement sage, vivant et donnant la vie, ferme et constant, gouvernant le monde ». Quant à l'administration de la justice, il écrit que les plaintes orales ou écrites étaient classées suivant les cas, et les jugements rendus d'après les dépositions des témoins. Les us et coutumes des Hindous étaient basés sur les principes de la vertu et de la bonté. La loi criminelle était fort indulgente, en quelque sorte dans l'esprit du christianisme. Tous cependant n'étaient pas égaux devant elle. Les brahmanes étaient exemptés de la peine de mort; si l'un d'eux commettait un crime, il l'expiait dans le jeûne, la prière et l'exercice de la charité. Le vol était puni suivant le valeur de la chose volée, quelquefois par la mutilation des membres. Le roi avait droit à un sixième du rapport des champs; les ouvriers, les artisans et les classes commerçantes payaient tous une taxe sur leurs revenus; les brahmanes seuls étaient exempts d'impôts. Le culte des images prévalait partout, et le pays comptait d'innombrables temples. Il était formellement interdit à toute veuve de se remarier et l'abominable coutume du *sati* prévalait partout.

Telle était l'Inde au xe siècle, peinte par Al-Birouni. L'hindouisme s'était éteint et la science, la piété et la philantropie avaient laissé la place à la superstition, l'ignorance et la rapacité. L'unité politique était détruite par les ambitions personnelles des princes, et la société désagrégée par des jalousies de castes. Chacun abandonnait la cause

commune pour ne regarder que son propre intérêt. Aussi l'envahisseur étranger eut-il beau jeu. Il eut peu de peine à conquérir un royaume disloqué et changea ainsi le cours de la vieille civilisation hindoue.

CHAPITRE IV

La chute des Ghaznévides

Masoud et sa cour. — En 1031 ap. J.-C., Masoud, avec l'aide de l'armée, détrôna son frère aîné Mohammed qui s'était fait proclamer roi. Brave, belliqueux, plein d'ambition et de courage Masoud avait un jour gravement offensé son père en lui exposant sa foi en la théorie que la souveraineté appartient au plus fort. Il fut si généreux que ses contemporains parlèrent de lui comme d'un khalife, et si fort que Minhâj-us-Sirâj raconte qu'il pouvait d'une main lever de terre sa massue et qu'aucun bouclier de fer ne pouvait défier ses flèches. La magnificence de la cour de Ghazna fut sans rivale à cette époque. Baihâki raconte dans ses mémoires comment le sultan sut répandre autour de lui l'opulence et la splendeur. Quand il fit réparer le jardin Firouzi, un des plus beaux sites de Ghazna, il passa en revue la milice royale, assis sous un pavillon de verdure, et entouré de ses nobles et de ses courtisans, qui le servaient avec la plus grande obséquiosité. Après la parade, le sultan et ses compagnons s'assirent à un somptueux banquet, accompagné de musique, et de boissons innombrables. Au milieu d'une petite

tente, ily avait cinquante gobelets et flacons de vins, et les convives burent jusqu'à satiété; alors l'émir dit: « Sachons garder une juste mesure, et remplissons les coupes de manière égale afin qu'il n'y ait pas d'injustice. » Un à un les courtisans enivrés s'en allèrent rouler à l'écart, mais l'Émir continua à se divertir jusqu'à ce qu'il eût achevé sa 27e coupe de vin. C'est là qu'en était la dépravation de la cour de Ghazna ! Il envoya alors chercher son tapis et avec la sobriété de l'abstinent récita ses prières et s'en retourna dans son palais. De telles orgies n'étaient pas choses extraordinaires pour une cour musulmane; le grand Mahmoud lui-même ne dédaigna point ces plaisirs; Masoud pourtant dépassa la mesure et devint le chef d'une fameuse bande de débauchés.

Exécution d'Haznâk. — Khwâjâ Ahmad Maimand[1], libéré de prison par Masoud, en devint le bras droit. Le Sultan le supplia d'accepter la charge de ministre, le Khwâja, à la fin, accepta, fut admis solennellement à la cour, et nommé le second après le roi. Ses ordres devaient être exécutés comme ceux du roi. Hâdjib Bilektéguine, capitaine des gardes, fut chargé de le conduire à la garde-robe royale afin qu'il pût revêtir le costume officiel. Le ministre, rendu à sa dignité, apparut revêtu d'un vêtement coupé dans un merveilleux tissu écarlate de Baghdad, brodé de petites fleurs; il portait un long turban de la mousseline la plus fine, bordée de dentelle, et une large chaîne et une ceinture de 1.000 miskâls incrustées de turquoises.

1. Le Khwâja avait été pendant 18 ans ministre de Masoud mais il avait été condamné à la suite d'intrigues de la part des Emirs (*Dastoûr-oul-Wouzarâ*, Elliot, IV, p. 151).

Suivant l'usage ancien, il offrit au Sultan des perles fines, de la valeur de 10.000 dinars; celui-ci, en signe de faveur, lui donna une bague ornée d'une turquoise sur laquelle son nom était inscrit. Le Khwâja reçut loyalement le don et jura fidélité au trône. Les grands et le peuple félicitèrent le ministre; de tous côtés il reçut des présents magnifiques, des objets précieux en or ou en argent, des pièces de fines étoffes, des esclaves turcs, des chevaux et des chameaux affluèrent; mais en reconnaissance, il envoya le tout à son maître. En échange de sa générosité, le Khwâja reçut 10.000 dinars, 500.000 dirhams, 10 esclaves turcs de grand prix, 5 chevaux des écuries royales et 10 chameaux Abdous. Ayant gagné la confiance du Sultan, le Khwâja se mit énergiquement à la tâche que ses prédécesseurs avaient tristement illustrée par leur négligence et leur inexactitude. Jusque-là, les affaires de l'Etat n'avaient été l'affaire de personne, mais le nouveau ministre les mit à la portée des officiers civils et militaires et leur représenta la nécessité de précision, de régularité, et de promptitude surtout. Les pétitions furent écoutées et les jugements rendus de manière équitable; l'administration devint vive et active.

Cependant que le Khwâja était honoré et fêté, Hasnâk, son prédécesseur, enchaîné et soumis au plus cruel traitement, pleurait son influence et sa puissance perdues. Il fut accusé d'hérésie karmathe, il nia l'accusation, mais les juges, appuyés par tous les orthodoxes, le déclarèrent coupable et prononcèrent contre lui l'arrêt de mort. Il y avait, parmi les plus désireux de sa mort, un certain Kwâjâ Bu' Suhal, à qui l'accusé reprocha amèrement sa cruauté.

L'ex-ministre en appela à la pitié de Maimandî et le supplia de prendre soin de sa famille, celui-ci promit, les larmes aux yeux; mais le verdict était irrévocable. Le khalife de Baghdad avait insisté près de Masoud pour la condamnation d'Hasnâk, le Karmathe, le renégat qui avait juré fidélité à la maison d'Egypte. Au jour fixé, Hasnâk, victime de l'adversité, fut conduit à l'échafaud, n'ayant sur lui que ses pantalons et son turban, les mains liées, le corps « blanc comme de l'argent et le visage semblable à cent mille tableaux ». A ce moment-là, les assistants, remplis d'horreur, s'indignèrent contre ceux qui l'avaient condamné, mais les gardes présents dissipèrent l'émeute. Personne, cependant, ne voulut le lapider, comme l'ordonnait le khalife; il fut accroché au gibet et pendu sans merci. Après l'exécution, Bu' Suhal donna un grand banquet; la tête d'Hasnâk y fut présentée sur un plat, à la consternation de tous les convives. Et la société de Ghazna se délectait dans de telles horreurs ! A part la réprobation de quelques hommes justes, la rumeur publique ne s'éleva jamais contre tant de cruauté. La tête d'Hasnâk, pendant sept ans, se balança au gibet. Baihakî écrit que ses pieds tombèrent et que son cadavre fut desséché complètement, de sorte qu'il n'en resta absolument rien qui pût être enterré suivant l'usage. Quand sa mère apprit cette mort tragique, elle sanglota et gémit dans son désespoir : « Hélas ! quel fut le sort de mon fils !... Le roi Mahmoud lui donna ce monde et Masoud lui donna l'autre... » Mais qui donc était sûr de sa vie ou de l'issue d'un jugement sous le règne des Ghaznévides corrompus[1] ?

1. Khondémîr écrit dans son *Dasloûr-oul-Wouzarâ,* qu'en tant que

Les affaires politiques de l'Inde. — Masoud ne fut cependant pas un roi fainéant. Sa force physique aussi bien que sa dignité de roi le firent craindre de ses contemporains. Il avait hérité de son père un esprit belliqueux, le don du commandement et la faculté de savoir, au besoin, se tirer d'un pas difficile. L'administration de l'Inde ayant été laissée au soin d'Ariyârak, il résolut de s'en occuper lui-même.

Ariyârak, gouverneur ghaznévide du Hind, homme ambitieux par nature, et se sentant maître dans ses domaines, avait fait preuve de ses mauvais desseins déjà du temps de Mahmoud; mais la crainte de ce puissant conquérant l'empêcha de réaliser ses projets. Il continua à agir en parfait autocrate, méprisant les ordres de son souverain, et se montrant rétif et arrogant. Masoud, quoique adonné à la boisson et à la dissipation, possédait au moins une grande qualité : il savait affirmer son autorité dans les circonstances où elle aurait pu être bafouée. Au moment où les Turcs cherchaient un débouché à leur expansion, la séparation de la province hindoue — inconciliable avec la domination musulmane — d'avec l'empire de Ghazna n'eut pas été chose impossible. Khwâja Ahmad Hasan réussit à persuader Ariyâtak de se rendre à Ghazna et lui promit son appui auprès du Sultan. Le gouverneur

ministre, Hasnâk parla souvent de Masoud en termes irrespectueux au Sultan Mahmoud. Quand Masoud devint roi, il se vengea de l'offense (Elliot, IV, p. 153).

L'élégie qu'un poète de Nichapour écrivit sur Hasnâk mérite d'être citée :

« Ils lui coupèrent la tête à lui qui fut la tête de toutes [les têtes,
L'ornement de son pays, la gloire de l'époque,
Qu'il fut Karmathe, Juif ou Infidèle,
Il est dur de passer du trône à l'échafaud. »

se laissa prendre au piège, et mû par « les douces, paroles et l'apparence vénérable » du Khwâja, il l'accompagna à la capitale, complètement ignorant du sort qui l'attendait. Comme tous les condotierri musulmans du moyen-âge, Ariyârak s'adonnait à la boisson, toujours prêt à accepter une invitation à quelque bacchanale. Mais au milieu de la fête, à sa plus grande surprise, Baktéguine, capitaine des gardes, l'arrêta, lui mit les fers aux pieds, et le 19e jour de Rabi-al-Awwal, l'an 422 de l'hégire (mars 1031), il fut jeté en prison. Probablement peu de temps après, il fut empoisonné et les immenses richesses qu'il avait accumulées furent confisquées. Ahmad Niyâltéguine fut nommé à sa place gouverneur de la province hindoue. Le nouveau gouverneur était un officier éprouvé, il avait été trésorier du Sultan Mahmoud, et avait acquis une grande expérience des affaires publiques. Le Khwâja lui conféra la robe d'honneur et l'avertit qu'il eût à observer fidèlement les clauses du pacte convenu avec le Sultan. Puis il donna à Niyâltéguine le conseil suivant — si utile sous un gouvernement despotique : « Ne dites jamais rien à personne de ce qui a trait aux affaires politiques et financières, si bien que personne ne puisse parler contre vous; mais accomplissez tous les devoirs d'un commandant afin que ce camarade ne puisse mettre la main sur vous et vous abattre. » On lui demanda de ne pas empiéter sur les droits de Qazi Shirâz, un collègue querelleur, administrateur civil et attaché au département des Communications dont l'office était d'envoyer des rapports au Sultan sur tout ce qui se passait aux Indes. Quelques-uns des chefs Dailamî et des esclaves rebelles furent envoyés aux Indes avec lui, afin

d'être éloignés de la cour; Niyâltéguine devait les surveiller étroitement et empêcher entre eux toutes relations sociales et toutes réunions. Ainsi conseillé et averti, Niyâltéguine prit possession de son nouveau poste; mais le Khwâja, habile diplomate, lui demanda de laisser son fils en otage à Ghazna, sous le prétexte de lui faire donner une éducation conforme à son rang, et de le préserver de la compagnie des aides de camp. Quelques jours plus tard, quand le gouverneur accompagnait le Sultan dans le désert de Shâhâbar, ce dernier, pompeusement, s'adressa à lui en ces termes : « Ahmad, réjouis-toi et sois heureux; aie soin de comprendre le prix de cette faveur; garde mon image toujours devant tes yeux et remplis loyalement ton office, afin que tu mérites de plus grands honneurs. » Mais Masoud ne se doutait guère que peu de temps après, ses ordres seraient violés et que, suivant les paroles de Baihakî, le vice-roi « se détournerait du droit chemin pour prendre un sentier détourné ».

Ahmad Niyâltéguine. — En arrivant dans l'Inde, Ahmad Niyâltéguine ne trouva pas aisé de s'entendre avec son collègue, Qazi Shirâz, homme emporté, querelleur et surtout autoritaire. Le Sultan l'avait averti et avait nettement délimité la tâche du Qazi et celle du royal généralissime, afin que celui-ci ne laissât pas annihiler son autorité. Une première querelle éclata à propos d'une expédition pour laquelle le nouveau gouverneur n'avait pas consulté le Qazi, dont d'ailleurs ce n'était pas du tout l'affaire. Le gouvernement de Ghazna en fut informé et le Qazi sévèrement prié de ne pas s'occuper des questions militaires. Ravi de la déconfiture de son

collègue et rival, Niyâltéguine organisa bientôt une expédition contre Bénarès, la ville sainte des Hindous, sur le Gange. Les musulmans furent grandement stimulés par l'idée qu'aucune de leurs armées n'avait encore mis Bénarès à sec. L'expédition fut un succès; les bazars, les drapiers, les parfumeurs et les bijoutiers furent pillés et l'armée victorieuse rapporta un énorme butin d'or, d'argent, de parfums et de joyaux. Mais le Qazi, ne pouvant se résigner à la gloire de son rival, envoya à Ghazna des espions et des agents secrets pour informer le Sultan de ce que Niyâltéguine, trompant le peuple en se faisant passer pour le fils du Sultan Mahmoud, avait détourné des sommes fantastiques et reçu un renfort de soixante-dix esclaves du Turkestan, une bande de mécontents; il insinua encore malicieusement que Niyâltéguine aspirait à l'indépendance. Le monarque tint su son cœur[1] le message lui annonçant la victoire du gouverneur : conquête de Bénarès, exaction d'un tribut, rapt d'un énorme butin et d'un certain nombre d'éléphants. Le Sultan s'en réjouissait! Mais en même temps, d'innombrables lettres arrivaient de l'Inde, les ennemis de Niyâltéguine essayaient par tous les moyens d'ébranler la confiance de Masoud et de réclamer son intervention urgente. Soi-disant, toute l'armée de Lahore et les Turcomans avaient abandonné Niyâltéguine et une foule de mécontents de toutes classes s'étaient rangés sous sa bannière. Tâche peu facile pour le Sultan que de démêler la vérité parmi tant de rapports contradictoires. Il convoqua donc, dans les jardins de Sudhazârâ, un conseil de tous ses officiers principaux et leur demanda

1. II, p. 64.

leur avis à ce sujet. Compliquant la question, il y avait encore des révolutions dans le Khorassan, le Khatlan, et le Boukharistan, engendrées par l'administration d'émissaires ambitieux et de loyauté douteuse.

Les officiers, les uns après les autres, se proposèrent au Sultan pour aller remettre de l'ordre en Hindoustan; le choix tomba enfin sur Tilak, un Hindou de basse extraction mais courageux et habile, beau parleur et bien fait de sa personne. Tilak[1] était le fils d'un barbier, calligraphe émérite, il écrivait avec une égale maîtrise en hindi et en persan; il avait rapporté du Cachemire une science consommée du déguisement et des aventures amoureuses et l'art de la sorcellerie dans lequel il était expert. Il gagna bientôt l'affection de Qazi Shirâz Bou'-l-Hasan, épris de sa beauté physique et de ses talents. Malgré la surveillance du Qazi, Tilak s'échappa pour se rendre près de son rival le Khwâja Ahmad Hasan, auquel il se plaignit de la conduite

1. Baihakî décrit Tilak comme Tilak l'Hindou, cependant que Firishta et Nizamuddin le nomment Tilak ibn Jaisen, ou Husain. Le texte de Calcutta du *Tabaqat-i-Akbari* a Tilak bin Husain. Il semble par là que Tilak ait dû être un converti hindou. Briggs (I, p. 105) le donne comme Hindou, mais ce n'est pas une autorité acceptable. Baihakî, qui a dû être au courant, n'est guère explicite à ce sujet, mais l'étude attentive de ses récits nous mène à croire qu'il ne fut pas un converti. Baihakî (Elliot, I, p. 128) écrit que Tilak rendit de grands services au Sultan Masoud, c'est-à-dire qu'il amena sous sa loi tous les Rators (Thakurs) hindous et plusieurs autres tribus. Cela lui eut été impossible, s'il n'avait pas été hindou.

Si Tilak était purement hindou, il est remarquable qu'à cette époque l'armée de Ghazna ait contenu des troupes hindoues. Il est vrai qu'une telle démoralisation avait pris racine dans la société hindoue qu'il n'était guère étonnant que des Hindous se louassent pour se battre contre leurs concitoyens, sous des drapeaux étrangers.

du Qazi. Le Sultan fut mis au courant de l'histoire et en réprimanda sévèrement le Qazi; lui aussi d'ailleurs fut impressionné par le charme et les qualités de l'Hindou. Le Khwâja, dont l'influence était grande auprès du souverain, s'attacha Tilak comme secrétaire particulier et interprète officiel entre les Hindous et l'Etat. En signe de faveur, Tilak reçut une robe brodée d'or, un collier d'or et de pierres précieuses, un dais et un parasol; on battit du tambour et pour proclamer son élévation aux hautes dignités, suivant l'usage hindou, sa résidence fut enguirlandée d'enseignes aux pointes dorées. Ainsi on daignait confier à un Hindou une charge importante, et Baihakî, le philosophe, très justement, observe que : « les sages ne s'étonnent point de telles choses, car les hommes ne naissent pas grands; ils le deviennent. Mais il est important que chacun laisse après soi un nom honorable ». Les administrateurs musulmans aux Indes eurent pour principe qu'un homme d'humble naissance peut aussi bien qu'un autre occuper une situation élevée pourvu que sa valeur la mérite. Nous verrons par la suite avec quelle constance cette règle fut appliquée dans tout Etat islamique.

Vers le milieu du Ramadân de l'an 425 de l'hégire (juillet 1033), on apprit que Niyâltéguine était arrivé à Lahore avec une forte armée et était en lutte perpétuelle avec le Qazi, qui avait jeté tout le voisinage dans le désordre et l'effroi. A la tête d'une grande force, Tilak marcha sur l'Hindoustan afin de châtier le rebelle. Son arrivée à Lahore sema la terreur parmi les adeptes de Niyâltéguine[1], effrayés

1. Baihakî écrit que Niyâltéguine, réduit à la dernière extrémité, tenta de tuer son fils, mais il en fut empêché par les Jats qui l'enlevèrent sur un éléphant et le mirent en lieu sûr.

des châtiments infligés aux renégats ils désertèrent et implorèrent le pardon de leur faute. Abandonné de ses amis et de ses partisans, et sentant l'inutilité de toute résistance, Ahmad prit la fuite; mais il fut rattrapé par Tilak et sa suite, composée d'Hindous pour la plus grande partie. Pendant la nuit qui suivit, Ahmad fut fait prisonnier après une courte lutte, il échappa cependant et réussit à tromper ceux qui le poursuivaient. Tilak mit sa tête au prix de 500.000 dirhams; aussitôt les Jats et autres tribus du Pendjab se mirent activement à la recherche des traces du rebelle. Quand ils le virent, ils l'assaillirent avec flèches, sabres et lances. Ahmad, seul contre tous, se défendit vaillamment; mais à la prochaine rencontre il succomba. Les Jats lui coupèrent la tête, et ils obtinrent enfin après de longues discussions et des marchandages sans fin une récompense de 100.000 dirhams. Masoud fut enchanté de tant de succès; il écrivit à Tilak des lettres de félicitation pour la manière diligente dont il avait rétabli l'ordre en Hindoustan. Encouragé par ce succès, le Sultan pensa à réaliser un vœu ancien : il exprima le désir de mener une expédition aux Indes, contre le fort de Hânsi[1]. De son plein gré, ou par erreur, il fit de la situation politique de l'ouest une description avantageuse, et diminua considérablement les dangers dont cette contrée menaçait l'empire. Khwâja, le vétéran, essaya de le convaincre de sa témérité; il suggéra que si les Turcs étaient coupables de rapines, de meurtres et d'incendies dans une seule province par eux conquise, dix guerres sain-

1. La ville de Hânsi, à 11 milles à l'est d'Hisar, possède un château en ruine (Tieffenthaler, I, p. 134) qui fut surnommé « la Vierge » car personne encore n'avait réussi à le capturer.

tes à Hânsi ne rachèteraient rien. Mais, obstiné, le Sultan répondit : « Le vœu pèse sur ma propre personne ». Il les pria ensuite de rester unis entre eux, afin que les affaires de l'Etat ne souffrissent point de son absence, Les ministres inclinèrent la tête en signe de profonde soumission et promirent au sultan d'exécuter ses ordres. A Ghazna, le Khwâjâ, fut investi de tous les pouvoirs. Le prince Maudoud fut nommé gouverneur de Balkh.

Capture de Hânsi. — Au mois d'octobre 1037 ap. J.-C., le Sultan quitta Ghazna, passa par Kaboul et voulut traverser la Jhelum, mais il y tomba malade et dut garder le lit pendant quatorze jours. A la façon de Bâber, le premier empereur mogol, il renonça à la boisson dans un accès de repentir, jeta dans les rivières les coupes et les flacons et exigea de tous ses officiers la plus complète abstinence pendant toute la durée de la campagne. Ils arrivèrent à Hânsi après une longue marche et mirent le siège devant la fameuse forteresse que personne n'avait jamais pu prendre. La bravoure et la force des assiégés ne se démentit pas un instant; les musulmans, ne pouvant en venir à bout, placèrent des mines sous le fort en cinq endroits différents et le prirent d'assaut dix jours avant la fin de Rabi-al-Awval. Les troupes se partagèrent un riche butin; les femmes et les enfants furent faits prisonniers, et les Brahmanes et autres dignitaires tués sans merci. Le Sultan remit la forteresse à un homme de confiance, et marcha contre Sonpat[1], non loin de Delhi, où il ne rencontra aucune résistance. Il s'empara sans dif-

1. Cette ville est située au nord de Delhi (Tieffenthaler, I, p. 133).

ficulté de tous les trésors du chef local qui s'était enfui dans les bois. En rentrant à Ghazni, le 3e jour de Djamadal-l-Dula, le Sultan victorieux célébra la grande festivité du Nouvel An. Il se tint un fastueux banquet où Masoud se dédommagea largement de l'abstinence qu'il s'était imposée pendant son expédition.

Ce séjour aux Indes fut une catastrophe. Profitant de l'absence du Sultan, les Turcs Seldjouks harcelèrent les territoires de Ghazna[1], malgré le traité de paix qu'ils signèrent en 1032 ap. J.-C., après la défaite du général ghaznévide Iltoutmish, infligée par le commandant de l'armée turque, Alaptéguine. Cette paix ne fut qu'une trêve. Ils continuèrent à tourmenter les provinces de l'empire, quand, pour finir, Masoud résolut de les châtier, le peuple de Balkh s'étant plaint à lui de leurs agressions continuelles. Pendant ce temps, Toughril Beg, le Seldjoucide, envahit Ghazna et mit à sac une partie de la ville; il s'empara de Nichapour en 1037, prit le Khorassan sous sa domination et posa les fondements de la dynastie seldjoucide. Un an plus tard, quand le général turc envahit Badwird et Tedsen, Masoud comprit pleinement l'imminence du danger. A la tête d'une puissante armée, il marcha contre l'en-

1. Le créateur de leur puissance fut Toukâk, père de Seldjouk qui émigra du Turkestan en Transoxiane et embrassa l'Islam. Lui et ses successeurs troublèrent bien des fois la quiétude de Mahmoud; après sa mort ils s'emparèrent du Khorassan, mais en furent chassés. A l'avènement de Masoud, les Ghouzz attaquèrent le Khorassan et des révoltes éclatèrent un peu partout, cependant il fit courageusement place à la situation. Avec l'aide d'une grande armée, formée aux Indes, il repoussa les Ghouzz de Toûs et de Nichapour et reconquit le Tabaristan. Mais en 1037, Toughril Beg s'empara du Khorassan et jeta les bases de la dynastie seldjoukide.

vahisseur, mais fut vaincu à Dandankan[1], près de Merv, le 23 mars 1040; ce fut le signal de la désintégration de l'empire ghaznévide. Trois ans après, Maudoud, fils de Masoud, tenta de réprimer le flux des invasions turques, mais il fut battu et le pouvoir Sâljûq définitivement établi en Khorassan. Les territoires que les Ghaznévides possédaient à l'ouest, peu à peu leur échappèrent; ils furent forcés de concentrer vers l'Inde toute leur attention.

Fuite de Masoud en Hindoustan. — Effrayé, le Sultan ordonna que les préparatifs fussent faits en vue d'un voyage en Hindoustan. Les dames du harem plièrent en hâte leurs précieux bagages; tous les trésors du palais furent chargés dans des fourgons. Le vieux ministre supplia le Sultan de rester à Ghazna car son départ hâtif était un danger pour l'Etat; en vain il essaya de lui rappeler le résultat fatal auquel l'avait jadis conduit pareille obstination. Masoud traita son fidèle ministre de vieux radoteur, dont la sénilité avait étouffé le jugement. La caravane royale se mit donc en route pour l'Hindoustan; mais arrivée à Marigalah[2], les esclaves turcs et hindous se mutinèrent, ils se saisirent du sultan et nommèrent à sa place son frère Mohammed qu'il avait rendu aveugle au moment de son accession au trône. Le captif fut conduit plus tard à la

1. Aboul-Feda décrit Dandankan comme une petite ville du Khorassan, célèbre par ses manufactures de coton. Les avis sont différents quant à la date de cette bataille : 430-31-32 de l'hégire. Le *Habib-us-Siyar* semble donner 1040 ap. J.-C. (Elliot, IV, p. 198. Briggs, *Firishta*, I, p. 110. Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri*, I, p. 92).

2. Un col situé entre Rawalpindi et Attock, à quelques milles à l'est de Hasan Abdal. Les collines étaient infestées de brigands qui choisissaient généralement ce col pour attaquer les voyageurs et les caravanes.

forteresse de Géri, où il fut exécuté en l'an 433 de l'hégire (1041 ap. J.-C.)[1]. C'est de cette triste manière que périt celui dont Firishta écrivit : « Ce fut un prince d'une force et d'un courage peu ordinaires, affable et d'un accès facile; généreux jusqu'à la prodigalité, spécialement envers les savants dans la compagnie desquels il se plaisait tant qu'il en faisait venir de partout. » Comme son père, Masoud protégea les hommes de lettres, bâtit des mosquées, dota des écoles et des collèges, dans les différentes villes de ses vastes possessions[2]. Il fut prince dans toute l'étendue du terme. Il posséda une volonté ferme, des armées innombrables, des ministres capables et tous les tremplins de la royauté; mais qu'étaient tant de puissances en face du destin inexorable? Baihakî, qui fut témoin de la grandeur et de la décadence de la dynastie ghaznévide, observe, à sa manière fataliste, que « l'homme est impuissant devant le sort ».

Faiblesse des successeurs de Masoud et oppression des Turcs Seldjoukides. — Les Turcs étaient trop occupés par la conquête de la Perse et des contrées voisines pour s'occuper encore des affaires de Ghaz-

1. Les *Tabaqat-i-Nasiri* donnent 432 de l'hégire, comme date de la mort de Masud. Mais il semble qu'il ne fut assassiné que le 11e jour du Djamada-l-Dula, l'an 432 de l'hégire, quand son neveu Ahmad, fils de Mohammed l'aveugle, le tua de sa propre main. On dit que Mohammad, non instruit de cet acte, en fit des reproches à ses exécuteurs. Khondémir donne l'année 433 de l'hégire pour date de ce crime (*Habib-ous-Siyar*, Elliot, IV, p. 198).

2. Khondémir décrit Masoud comme « le protecteur des savants ». Il mentionne plusieurs lettrés qui lui dédièrent leurs œuvres. Parmi les travaux de l'époque, il mentionne l'ouvrage d'astronomie de Aboû-Rihân, le *Tafhim-ut-Tandjîm* et son *Qânoun-i-Masoûdî*, anisi que *Kitâb-i-Masûdî*, ouvrage sur la jurisprudence islamique, de Aboû Mohammed Naichir.

ni. Les craintes de Masoud étaient donc sans fondement et sa fuite un acte inconsidéré. Après sa mort, son fils Maudoud monta sur le trône. Il eut à lutter contre son oncle Mohammed qu'il vainquit dans une bataille; il vengea la mort de son père en faisant exécuter sans pitié tous ceux qui participèrent à ce crime atroce. Après Maudoud vint une série de souverains sans énergie, dont la carrière monotone ne mérite même pas d'être mentionnée. Les Seldjoukides s'attribuèrent plusieurs parties du territoire, jusqu'à ce qu'en l'an 451 de l'hégire (1059 ap. J.-C.) Ibrahim mît un frein à ces incursions. Il établit fermement son autorité sur les tribus récalcitrantes et donna aux institutions administratives une nouvelle vigueur. Qazi Minhâj écrit : «Le trouble et le désordre auxquels les vicissitudes de l'époque et les guerres continuelles livrèrent l'empire, Ibrahim y remédia pendant son règne, et les affaires de l'empire du grand Mahmoud prirent une nouvelle vigueur. » A sa mort, en 492 de l'hégire, Alauddin Masoud lui succéda; par crainte des Seldjoucides, il épousa une princesse turque, sœur du Sultan Sandjar, indication certaine de la décadence des Ghaznévides. Il eut pour successeur, peu d'années après, Malik Arslan, qui réussit à monter sur le trône en supprimant tous ses frères à l'exception d'un seul, Bahrâm. Arslân traita sa belle-mère avec une telle impudence[1] que son frère, Sandjar, appuya les prétentions de Bahrâm, candidat rival au trône de Ghazna. Sandjar s'avança jusqu'à Ghazna à la tête d'une forte armée et infligea une cruelle défaite

1. On dit qu'il l'obligea à danser devant lui. Sanjar ne put supporter cet affront et épousa la cause de son neveu Bahrâm.

à Arslan. Celui-ci s'enfuit en Hindoustan pour échapper à la disgrâce, et y mourut dans la misère en l'année 511 de l'hégire (1117 ap. J.-C.)[1]. Ainsi les Seldjoucides s'immisçaient dans les affaires de Ghazna, et puisque Bahrâm devait sa puissance à Sandjar, celui-ci se posa en « faiseur de rois » et protecteur de la couronne. Bahrâm fut un souverain capable et énergique, il entreprit plusieurs expéditions aux Indes, pour châtier Bahlim, le chef rebelle, qu'il défit et dont tous les fils et partisans furent faits prisonniers.

Les Seldjoucides exercèrent une grande influence à Ghazna, mais ils ne songèrent jamais à s'établir définitivement en Hindoustan. Les pâturages et les verdoyantes prairies du Khorassan les attiraient davantage que les vallées de l'Afghanistan, et ils ne cessèrent de désirer le retour aux régions de l'Ouest. La province hindoue conserva son indépendance et sa tranquillité, sans être jamais définitivement incorporée au royaume de Ghazni. La contrée du Pendjab et du Moultan fut complètement soumise et la suzeraineté de Ghazna pleinement établie. Les Hindous, à plusieurs reprises, relevèrent la tête, comme ils le firent en 1043 ap. J.-C., lors de la ligue contre les musulmans et du siège de Lahore. Mais tous leurs efforts furent vains et chaque fois les forces musulmanes triomphèrent. Pour le moment, aucune recrudescence de rébellion hindoue n'étant à craindre, les Ghaznévides ne trouvèrent

1. Minhaj et Firishta disent que Sandja resta 40 jours à Ghazna, mais dès qu'il eût tourné le dos, Arslân tenta encore de regagner sa capitale. Sandjar se mit encore en campagne en personne et expulsa Arslân de Ghazna.

aucune difficulté à maintenir le Pendjab sous leur autorité.

Le règne de Bahrâm se fût terminé glorieusement sans les querelles qui s'élevèrent entre lui et les Maliks de Ghor, petite principauté montagneuse située entre Ghazna et Hérat. Ce peuple vaillant et guerrier s'était installé dans cette région difficile, sous le commandement de chefs Suri. Impressionnés par la forte personnalité de Mahmoud, ils l'avaient suivi dans ses expéditions lointaines, sous de rudes climats. Mais lorsque le sceptre de Ghazna passa entre les faibles mains des successeurs de Mahmoud, ils les traitèrent avec moins de respect. Il fallait à ces montagnards belliqueux des campagnes audacieuses, puissamment menées, des généraux énergiques, capables de discipliner cette activité dévorante. La situation était tout à fait tendue, quand un chef Suri fut mis à mort par ordre de Bahrâm. Ce meurtre cruel sema la consternation parmi le peuple, qui prit immédiatement les armes pour venger la mort de son chef, Saif-ud-din, frère de la victime, dirigea une attaque contre Ghazni et s'en rendit maître en 1148. Bahrâm fut chassé de ses domaines, mais par d'habiles conspirations, il les recouvra bientôt, rentra en triomphe dans sa capitale, défit Saif-ud-din, le mena à travers toute la ville dans une parade ridicule et le fit décapiter.

Ce crime épouvantable eut des conséquences désastreuses. Le troisième frère du chef assassiné, Alâ-ud-din, surnommé Jahân-soz ou Incendiaire du monde, entra dans une grande colère quand il apprit ce meurtre et jura de se venger de la maison de Ghazna. A la tête d'une puissante armée, il marcha sur la capitale. Quoi qu'il eût rassemblé toutes

ses forces, Bahrâm Shah fut cependant vaincu et son fils, Daulat Shah, tué dans la bataille. Alâ-ud-din continua sa marche victorieuse et prit d'assaut la cité de Ghazna. Les plus beaux bâtiments de la ville, témoignages artistiques de la splendeur et de la magnificence de Mahmoud, furent démolis, et pendant les sept jours que dura l'occupation de la ville par le chef ghouride « l'air, noir de fumée, devint obscur comme la nuit; et ces nuits-là furent aussi lumineuses que des jours, éclairées par le brasier de la ville en flammes ». La ville entière fut livrée au pillage et au massacre, les hommes, les femmes et les enfants furent tués ou réduits à l'esclavage; les cadavres de tous les Sultans de Ghazna, à l'exception de ceux de Mahmoud et d'Ibrahim, furent tirés de leurs tombes, traités avec la plus grande indignité et brûlés. Satisfait de son succès, Alâ-ud-din retourna à Ghor et se voua à la poursuite du plaisir. Il commença aussi à se montrer ouvertement hostile envers le Sultan Sandjar. Celui-ci, bien armé, avança sur Ghor, vainquit Alâ-ud-din et se saisit de sa personne, mais il fut bientôt autorisé à rentrer à Ghor où lui fut restituée sa dignité première. Des Ghouzz turcomans ravagèrent l'Afghanistan et les gouvernements Ghourides et Ghaznévides furent momentanément abolis. C'est durant cette période de trouble que mourut Alâ-ud-din, en 1161 ap. J.-C.

Lorsque Alâ-ud-din avait envahi Ghazna, Bahrâm avait fui en Hindoustan et était mort en route. Son fils, Khusrau Malik, lui succéda sur le trône de Lahore. Jeune homme débauché, incapable de tout travail administratif et sans aucune force de volonté, sous son règne les forces de désagrégation se multiplièrent. L'administration tomba dans le désor-

dre, les émirs aussi bien que les officiers supérieurs nièrent son autorité. Le Sultan ne sut pas vaincre cette insubordination temporaire, l'autorité du pouvoir central chancela. Adonné complètement aux plaisirs, Khusrau Malik ne fit rien pour se protéger contre l'attaque ghouride. La puissance de Ghazna faiblit et l'on vit s'élever la maison de Ghor. Quand le fils de Jahân-Soz, Alâ-ud-din, mourut en 1163, la principauté de Ghor passa à son neveu Ghiyâs-ud-din ibn Sâm. Il lutta contre les Ghouzz; soumit Ghazna dont il confia la charge à son frère Muizz-ud-din, plus connu en histoire sous le nom de Mohammed le Ghouride; cependant que Ghiyâs lui-même se contentait de gouverner son fief natal de Firoûzkoh. Muizz-ud-din, d'esprit aventureux et guerrier, envahit Ghazna et conduisit de nombreuses incursions en Hindoustan. En 577 de l'hégire, il fit son apparition devant les portes de Lahore, obligea Khusrau Malik à demander la paix et à abandonner son jeune fils âgé de quatre ans en garantie de l'exécution du traité. Mais ceci ne satisfit point son ambition. Il apparut une seconde fois devant Lahore et l'assiégea. Toute la contrée fut envahie; le fort de Sialkot fut pris et pourvu d'une garnison. En 1186, une autre incursion eut raison de Lahore. Les moyens les plus vils n'arrêtaient pas le chef ghouride s'il voulait se débarrasser d'un ennemi. Ces barbares ne connaissaient pas les nobles sentiments d'honneur et de chevalerie. Par un stratagème de fourberie et l'appât de fausses promesses, Khusrau Malik fut amené à sortir de la forteresse[1];

1. Voici comment Firishta décrit le stratagème : Muizz-ud-Din informa Khusrau Malik qu'il voulait être en termes de paix avec lui. Comme témoignage de sa sincérité, il lui renvoya son fils, avec

il fut immédiatement fait prisonnier et envoyé à Ghazni qu'il quitta bientôt pour Firoûzkoh. Arrivé là, l'aîné des Ghourides le fit enfermer dans la forteresse de Balarwân, dans le Ghouristan, où il fut mis à mort probablement en 598 de l'hégire (1201 ap. J.-C.), après quelques années de captivité. Son fils, Bahrâm Chah, succomba au même sort; ainsi se termina de façon peu glorieuse la descendance de Subuktéguine. Ghazna fut en proie à une grande révolution dynastique et « la souveraineté de l'Iran, le trône de l'Hindoustan et le territoire du Khorassan devinrent la propriété des Maliks et des Sultans de la maison de Chansabânî ».

Chute de l'empire. — Ainsi, après deux siècles d'existence, à peu près, l'empire de Ghazna disparut de la scène de l'histoire. Un empire reposant entièrement sur des bases militaires ne peut durer longtemps s'il n'a à sa tête des gouverneurs capables et possédant à fond l'art de la guerre. Quoique grand chef de guerre, Mahmoud n'avait établi aucune institution, édicté aucune loi pour l'administration régulière de ses vastes possessions. Il n'y avait aucun principe de cohésion ou d'unité dans le Gouvenement. D'ailleurs, n'avons-nous pas déjà cité l'anecdote de cette vieille femme qui reprochait à Mahmoud de conquérir tant de terres puisqu'il était incapable de bien les administrer? En effet, les pro-

une escorte magnifique. Khusrau s'avança pour aller à la rencontre de son fils quand, dans l'obscurité, il fut tout à coup entouré de cavaliers ghourides. Et au matin, à son réveil, le Sultan se trouva prisonnier. Muizz-ud-Din demanda la reddition de Lahore qui lui fut immédiatement accordée, et il entra en triomphe dans la ville (Briggs, I, pp. 158-59).

priétés et la vie même des habitants n'étaient pas suffisamment protégées. L'opulence fantastique que Mahmoud rapporta de l'Inde engendra le luxe dans lequel se perdit la force de caractère de ses successeurs. Pour de tels êtres dépourvus d'énergie, il était impossible de tenir en respect les turbulentes tribus que Mahmoud avait su maîtriser; les chefs vaillants qui l'avaient suivi dans ses expéditions lointaines s'éloignèrent de souverains dont une dégradante sensualité avait tué l'esprit martial. Les Turcs essayaient de s'imposer; l'autorité suprême n'en imposait plus à personne; les émirs et les officiers s'en moquaient. Dès que la dégradation du système politique fut connue, des révoltes éclatèrent de tous côtés. Les Turcs se tranchaient de grandes parts dans le territoire de Ghazna, et leur pression devint insoutenable aux gouverneur ghaznévides. D'ailleurs, ces faibles souverains n'étaient que des pantins aux yeux d'hommes tels que Toughril et Sandjar. Ils arrivèrent comme des ouragans et vainquirent leurs adversaires par leur audace et leur violence. Comme au delà de l'Hindou-Kouch, le désordre augmentait, l'Inde aussi commença à exprimer son mécontentement. Il était trop difficile à cette époque de tenir à Ghazna l'administration de l'Inde. Les gouverneurs essayèrent bien de concentrer leur attention sur le problème hindou, cependant de trop nombreuses affaires les occupaient pour qu'ils pussent trancher la question avec succès. Mais les chefs ghourides qui leur succédèrent étaient d'une toute autre trempe. Mieux équipés pour les nécessités d'un champ de bataille, ils possédaient les qualités indispensables pour guider et commander les Turcs fougueux. Ils surent user de leur

valeur et de leur énergie en vue de leur propre extension. Mohammed le Ghouride, dominant tous ses alliés, s'étant débarrassé des rivaux de son pays natal, se mit à la conquête de l'Hindoustan et soumit à son autorité son peuple et ses princes.

CHAPITRE V

La Conquête de l'Hindoustan et l'origine des esclaves.

Mohammed le Ghouride et ses expéditions aux Indes. — Mohammed le Ghouride s'empara sans diffilcultés des provinces musulmanes de l'Hindoustan. Son expédition contre les Rajpoutes Bhatti de Uccha fut couronnée de succès grâce à la déloyauté de Id Rani qui fit assassiner son mari pour livrer passage à l'envahisseur[1]. L'an 570 de l'hégire le Moultan fut enlevé aux hérétiques Karmathes. En passant par Uccha et Moultan, Mohamed marcha contre le Raja de Nehrwala qui malgré sa jeunesse et son inexpérience, le força à battre en retraite. Mais l'attaque de Peshawar fut

1. Le raja était assiégé dans sa forteresse, mais Mohammed trouvant la place difficile à prendre, envoya un message à la Rani, lui promettant de l'épouser si elle livrait son mari. Elle répondit qu'elle était trop âgée pour se remarier, mais qu'elle avait une fille qu'elle donnerait au Sultan, et qu'elle ferait éloigner le Raja si le Sultan lui laissait pleine possession de ses richesses. Le Sultan accepta la proposition et quelques jours plus tard, on annonça la mort du raja. Les portes de la forteresse furent ouvertes à l'ennemi. Mohammed tint sa promesse : il épousa la fille, mais envoya la mère à Ghazna où elle mourut peu de temps après, de désappointement et de tristesse. L'épouse du Sultan ne survécut pas longtemps à ce chagrin et mourut en l'espace de deux ans. Ceci est l'histoire de Firishta; il serait difficile de jurer de sa véracité (Briggs, I, pp. 169-70).

couronnée de succès le Sultan soumit le Sindh jusqu'à Debal et la côte, et s'empara d'immenses richesses. Lahore fut l'objet de la prochaine incursion; Khusrau Malik défendit sa forteresse avec une telle vigueur que Mohammed conclut un traité avec lui et rentra à Ghazni en laissant une garnison au fort de Sialkot[1]. Après le départ du Sultan, Khusrau Malik, assisté des tribus Khokhar, assiégea la forteresse mais sans réussir à s'en emparer[2]. Mohammed apprenant la nouvelle, dirigea contre Lahore une nouvelle expédition et en 1186 ap. J.-C. s'empara de Khusrau Malik par la ruse dont nous avons déjà parlé. C'est ainsi que finit la dynastie de Subuktéguine. Lahore passa au pouvoir du vainqueur qui en confia la garde à Ali-i-Karmakh, gouverneur de Moultan; le père de l'auteur des *Tabaqat-i-Nasiri* remplit les fonctions de juge principal.

Mohammed avait conquis la province musulmane mais il était encore loin d'être maitre de l'Hindoustan. Les royaumes Rajpoutes, riches et puissants, sis au cœur du pays, se tenaient prêts à livrer bataille à l'envahisseur. Les Rajpoutes, bien connus pour leur chevalerie et leur héroïsme, étaient une race guerrière, fiers de leur descendance et jaloux de leur honneur. Jusque-là les montagnards de Ghazna et de Ghor avaient victorieusement combattu les Seldjouks

1. Le fort de Sialkot fut restauré et pourvu d'une garnison. Le major Raberty (*Tabaqat-i-Nasiri*, I, p. 453, note 4) commet une grosse erreur en affirmant que Muizz-ud-Din *fonda* la forteresse de Sialkot. Nous ne trouvons pas cela dans Firishta qui dit simplement que le fort de Sialkot fut réparé et pourvu d'une garnison.

2. Les Khokkars sont absolument distincts des Gakkars. Aboul-Fazl fait toujours entre eux une distinction dans son *Ain-i-Akbari*. Voir la note 4 de Raverty, dans les *Tabaqat-i-Akbari*, I, p. 455).

En contradiction avec les autres historiens, Firishta écrit (Briggs, I, p. 171) que Khusrau Malik rentra en possession de la forteresse. L'auteur des *Tabaqat-i-Nasiri* dit clairement que Khusrau se retira de nouveau, sans avoir pu accomplir son projet.

et autres Turcs de Transoxiane, mais ils ne s'étaient jamais trouvés en présence de guerriers tels que les Rajpoutes. Né combattif, jamais un Rajpoute n'eût pensé à se rendre ou à fuir. Mais l'organisation féodale de la société rajpoute en paralysait la force. Le souverain était la tête de ce système; toute la contrée se divisait en petits districts, dont chacun était gouverné par un chef de peu d'importance ou *Jagirdar* lequel, à l'heure du danger, servait sous les ordres de son seigneur. Ces chefs ou teneurs de fiefs étaient divisés en grades et les variés degrés d'inféodation réglaient les rapports entre seigneur et vassal. Les rivalités et les querelles des différentes classes, prévenaient toute unité d'action et les distinctions de castes parmi les Rajpoutes eux-mêmes empêchaient le peuple de se mêler tant soit peu à la noblesse. La communauté se privait ainsi d'une recrudescence de force en rendant impossible à un homme d'humble extraction, si capable fût-il, de s'élever à une dignité quelconque. Les fiefs étaient réservés aux nobles, et cette exclusivité donna naissance à une aristocratie à peu près héréditaire et par conséquent très égoïste. Les charges passant de père à fils, l'Etat entier ne dépendait que d'une seule classe d'hommes, attachés aux privilèges, naturellement, et manquant de mérite et d'énergie. Ces gouvernements rajpoutes, uniquement basés sur un système féodal, ne pouvaient durer longtemps; il n'est pas surprenant que le premier choc de l'invasion musulmane les eût ébranlés jusqu'en leurs fondements.

Mohammed rassembla ses forces et, marchant sur Sarhind[1], captura cette ville-frontière qui occupait

1. Sarhind est une ville considérable. Elle eut une grande importance stratégique au Moyen-âge. (Voir : Rennell, *Memoir of a map*

une position stratégique importante. L'approche de Mohammed le Ghouride alarma les princes rajpoutes, qui jugèrent opportum d'enrayer cette avance. Dans le Nord de l'Inde, les plus puissants clans rajpoutes étaient les Gaharwârs, connus plus tard sous le nom de Rathors de Kanauj ; les Chohâns de Delhi[1] et d'Ajmer, les Pâla et Sena du Béhar et du Bengale, les Baghelâ du Gujarat et les Chandela de Jaijâkbhukti, c'est-à-dire du Boundelkhand moderne. Au chapitre premier, mention a déjà était faite de l'origine et du développement de ces diverses familles. Les plus puissants d'entre tous furent les gouverneurs de Delhi et de Kanauj, dont la rivalité célèbre dans l'Inde entière, et les dissensions continues ne firent que favoriser l'invasion étrangère. En leur qualité de princes très puissants et très influents du Doab, ils eurent à subir les premiers, et le plus lourdement, la vigueur des attaques et la force des armées musulmanes.

Les exploits héroïques de Prithvîrâja le Chevaleresque qui avait succédé aux roi de Delhi et d'Ajmer lui avaient valu une grande réputation. Il marcha contre le Ghouride à la tête d'une forte armée comprenant, d'après Firishta, 200.000 cavaliers et 3.000 éléphants, et assisté des princes Rajpoutes alliés, il rencontra l'armée ennemie à Ta-

of Hindoustan, pp. 67-68.) Firishta la nomme Bhatinda, et Briggs, Bituhunda, pp. 67-68. Les *Tabaqat-i-Nasiri* ont Tabarhindah (Raverty, *Tabaqat*, I, p. 172, 457), mais tous les autres écrivains écrivent Sarhind.

Sarhind est le nom correct; Bhatinda est à quelques milles à l'ouest de Thanesar. Un coup d'œil sur la carte de Rennell, dans *Memoir of a map of Hindoustan*, en regard de la page 65, montre que c'est bien Sarhind qui fut occupée. Sarhind fut ensuite appelée Tabarhindah.

1. Delhi fut fondée vers 993-94 ap. J.-C.

rain[1], village situé à 14 milles de Thanesar, en 1191 ap. J.-C. Seul le Raja Rathor de Kanauj ne se mêla pas à cette guerre; rithvîrâja l'avait insulté en lui enlevant de force sa fille[2]. Le chef Rathor ayant considéré cet acte comme un affront intolérable, surveilla avec une secrète satisfaction le résultat de la bataille entre Mohammed et le guerrier Chohân de Delhi. Le Sultan suivit la fameuse tactique de l'époque, quant à la droite, à la gauche et au centre, et prit place lui-même au milieu de l'armée. Les Rajpoutes, dans une charge furieuse, dispersèrent les deux ailes de l'armée. Séparé du reste de ses troupes et entouré de tous côtés par ses furieux ennemis, le Sultan se trouva dans une position extrêmement périlleuse. Toutefois il n'en perdit pas sa présence d'esprit, d'un violent coup d'épée il fendit la bouche et enleva les dents de Govind Rai[3], frère du Raja. Le vaillant Rajpoute rendit coup pour coup; son

1. Chez la plupart des historiens, on trouve Narain, ce qui est incorrect. Le nom du village est Tarain; cette erreur est probablement due à l'écriture persane. Briggs écrit Narain, qui se nomme maintenant Tirauri (I, p. 172).

Lane-Poole, incorrectement, écrit Narain (*Mediaeval India*, p. 51).

2. Tod affirme positivement que quand Prithvîrâja monta sur le trône, Jayachandra ne refusa pas seulement de reconnaître sa suprématie, mais fit valoir lui-même ses prétentions à la couronne. Il fut appuyé par Anilwad, prince de Patan, et par les Parihârs de Mandor. Le même auteur écrit que Kanauj et Patan eurent recours au dangereux expédient d'avoir à leur solde des bandes de Tartares. Ce qui empêcha le souverain de Ghazna de profiter de leurs querelles intestines.

Ceci ne veut pas dire que Jayachandra encouragea le Ghouride à envahir l'Hindoustan. Il est fort probable que Jayachandra ait aspiré à la souveraineté suprême de tout l'Hindoustan et ait disputé à Prithvîrâja ses prétentions (Tod, *Annals and Antiquities of Râjasthân*, édité par Crooke, I, p. 299).

3. Firishta écrit Chand Ray et les *Tabaqat-i-Akbari* ont Khand Rai; mais les copies les plus anciennes des *Tabaqat* ont Govind. Le poète hindou, Chand, l'appelle Rai Govind, ce qui est exact.

antagoniste blessé au bras revint en arrière et se mit à saigner considérablement. Il était épuisé et prêt à tomber de son cheval, quand un guerrier khilji, rempli d'énergie, surgit soudain prit le Sultan dans ses bras et l'emporta hors du champ de bataille[1]. Le malheur du Sultan livra l'armée à la panique et la fit se disperser dans toutes les directions. Les Musulmans, poursuivis par l'ennemi sur plus de 40 milles atteignirent enfin un endroit sûr où le Sultan les rejoignit peu après. Les troupes dispersées se rassemblèrent autour de leur chef et retrouvèrent leur vigueur. Le Sultan se hâta de traverser l'Indus et regagna son pays. Pour la première fois les « croyants » avaient été mis en déroute par une bande d'infidèles. Les Rajpoutes tinrent ferme le siège de Sarhind; la garnison se défendit pendant treize mois, mais à la fin, épuisée, elle consentit à un traité. Dès son arrivée à Ghor, le Sultan punit tous ses émirs, et ses officiers qui avaient abandonné le champ de bataille, ils furent disgraciés publiquement et traînés autour de la ville en signe d'humiliation et d'indignité.

Défaite de Prithvîrâja. — Mohammed le Ghouride, loin de se résigner à l'humiliation que lui avait in-

1. Les différentes histoires narrent cette bataille de manière contradictoire. Nous ne les discuterons pas, le récit ci-dessus donnant un rapport exact de ce qui se passa sur le champ de bataille, d'accord avec les historiens hindous.

Minhâj-us-Sirâj écrit dans ses *Tabaqat* (I, p. 460) : « Le Sultan tourna autour de la tête de son adversaire et recula, mais la souffrance de sa blessure l'empêcha de se tenir en selle plus longtemps. La défaite de l'armée de l'Islam fut telle qu'elle fut irrémédiablement dissoute, et, pour un peu, le Sultan eût été désarçonné. Ce que voyant, un guerrier au cœur de lion, un Khalj, un tout jeune homme, reconnut le Sultan, sauta derrière lui et excitant le cheval de la voix, l'entraîna à l'écart du champ de bataille. »

fligée Rai Pithaurâ, résolut de se venger des princes hindous[1]. En 1192 ap. J.-C. il se dirigea vers l'Hindoustan et quitta Ghazna à la tête d'une forte armée consistant en Turcs, Afghans, et autres au nombre de 120.000. C'est durant cette équipée qu'un vieux sage de Ghor, qui suivait le Sultan, le décida à libérer les officiers qu'il avait disgraciés après sa défaite de Tarain. L'armée du Sultan campa près de Tarain; il la divisa en quatre sections et les rangea en ordre de bataille. Prithvîrâja, prévoyant un sanglant combat, s'alarma et appela tous les princes Rajpoutes à se ranger sous sa bannière pour combattre les Turcs. On répondit avec enthousiasme à son appel; en peu de temps, il réunit une armée formidable, comprenant une nombreuse infanterie, 300.000 cavaliers et près de 3.000 éléphants. Au nombre considérable de 150, les princes rajpoutes adoptèrent les couleurs de Prithvîrâja et jurèrent solennellement fidélité à leur chef, quelle que dût être l'issue du combat. Dans son *Rasau*, Chand raconte que Samarsi de Chittor, beau-frère de Prithvîrâja, se joignit aussi à la confédération. C'est improbable, puisqu'on parle de lui de 1272 à 1301 ap. J-C. et que la bataille eut lieu en 1192. Le Prof. Kielhorn a, d'ailleurs, signalé cette erreur depuis longtemps.

1. Le Major Raverty cite *The History of Jammum,* qui dit que Jayachandra de Kanauj, que Prithvîrâja avait mortellement offensé, était en relation avec le Ghouride. Mais il est regrettable que ce renseignement ne puisse être vérifié. Tod dit aussi : « Les princes de Kanauj et Putun invitèrent Shihab-ud-din à les assister dans leurs dessins d'humilier le Chohân ».

Voir la note 1 de Raverty dans les *Tabaqat-i-Nasiri* I pp. 466-67. Ce récit a été emprunté à Chand Bardas qui dit dans son *Rasau* que Jayachandra poussa le Ghouride à attaquer le Chohân. Mais ceci n'est appuyé par aucun des récits des historiens musulmans. Si cela se fut vraiment passé ainsi, les musulmans n'auraient pas manqué d'en faire mention. Voir au chapitre premier.

Au début de la bataille, la cavalerie hindoue tint les musulmans en échec. Voyant cela, le Sultan laissa le centre de l'armée en arrière-garde et disposa le reste en 5 divisions; 4 d'entre elles comprenant chacune 10.000 hommes de la cavalerie légère, devaient attaquer l'ennemi de tous côtés, et se retirer ensuite, simulant la fuite hors du champ de bataille. De l'aube au coucher du soleil, la bataille fit rage; les généraux ghourides mettant en pratique cette tactique subtile. Quand il vit l'ennemi fatigué, le Sultan fit une charge désespérée à la tête de 12.000 cavaliers et « porta la mort et la destruction à travers le camp[1] hindou ». La vaillance rajpoute restait inefficace devant les archers montés; le champ de bataille devint un champ de carnage. Les généraux hindous ne surent pas tirer parti de leur expérience et comprendre l'utilité d'une cavalerie mobile. L'issue de la bataille était prévue. En dépit de leur nombre, les Hindous furent battus; Prithvîrâja s'enfuit, mais il fut rattrapé près de Sirsuti[2] et finalement « dépêché aux enfers[3] ». La défaite de Prithvîrâja porta

1. Firishta décrit la manœuvre qu'adopta Mohammed pour épuiser et disperser l'armée hindoue. Cette tactique réussit comme il l'espérait (Briggs, I, pp. 176-177).

Raverty, *Tabqat-i-Nasiri*, I, p. 468. L'auteur du *Tabqat* n'est pas très précis sur ce point. Badâoni et l'auteur du *Tabqat-i-Akbari* (Biblioth. Ind., p. 39) disent simplement que l'armée fut divisée en quatre sections.

Le récit de Firishta est certainement plus exact et plus complet que ce que disent ces écrivains.

2. C'était une ville sur les bords de l'ancienne Saraswati. Au temps d'Akbar, Sirsuti était l'un des *mahals* de Sarkar Sambhal. Ibn Batûtâ en parle comme d'une grande cité en 1334 ap J.-C. (édition de Paris, III, p. 143).

3. Chand affirme à tort dans son *Rasau* que Prithvîrâja fut emmené à Ghazni où il fut emprisonné et plus tard aveuglé. Tod dit que Prithvîrâja fut fait prisonnier et tué en 1192 ap. J.-C.

Tod écrit : « Six invasions de Shibab-ud-din eurent lieu avant

au pouvoir rajpoute un coup dont il ne devait pas se relever. Jayachandra se réjouit peut-être de la chute de son dangereux rival, mais il ne se doutait guère que deux ans plus tard il allait être la proie du même sort tragique. Cette défaite fut un signal de démoralisation complète pour la société hindoue. Il ne resta pas un seul prince rajpoute capable de rassembler une armée pour combattre l'envahisseur. La tâche des musulmans devint aisée; ils soumirent sans peine Sirsuti, Samana, Kuhram et Hansi; ils se livrèrent ensuite au pillage d'Ajmer et quelques milliers de ses habitants furent passés au fil de l'épée.

A Ajmer, le Sultan « détruisit les piliers et les fondations des temples d'idoles et bâtit à leur place des mosquées et des collèges; les préceptes de l'Islam et les usages de la loi furent propagés et établis ». Sur la promesse du paiement régulier d'une tribut, Ajmer fut confiée à un fils de Prithvîrâja[1]. Le Sultan rentra

qu'il réussit. Il avait été souvent battu et deux fois fait prisonnier par le souverain hindou de Delhi qui lui rendit la liberté avec l'arrogance noble et aveugle du caractère rajpoute. » Ceci est certainement inexact.

Transactions of the Royal Asiatic Society of G. B., I, pp. 147-48. L'auteur du *Taj-ul-Maasir* dit que Prithvîrâja s'enfuit du champ de bataille, mais fut pris près de Sirsûti et décapité (*Taj-ul-Maasir*, Elliot, II, pp. 296-97). Voir V. N. Rao : *Ancient Hindu Dynasties* en hindi), t. I, pp. 259-60.

1. Ajmer fut donnée à Golâ, ou Kolâ, fils naturel de Prithvîrâja. Firishta dit (Briggs, I, p. 178) : « Ensuite, sur la promesse d7 paiment régulier d'un gros tribut, il donna l contrée d'Ajmer à Golâ, un fils naturel de Prithvîrâja ».

Le *Taj-ul-Maasir* (Elliot, II, p. 214) parle du Kolâ (fils naturel). du Rai d'Ajmer. Il dit que le Rai fut fait prisonnier mais relâché peu après; il fut de nouveau compromis dans quelque intrigue et mis à mort (p. 215). Le même auteur dit encore (p. 219) qu'Hirâj (le nom correct est Hari Raj), frère du Rai d'Ajmer, s'était rebellé et avait dirigé son attention sur le siège du fort de Ranthambhor, et que le fils de Prithvîrâja, fort bien vu de la cour suprême, cou

à Ghazna, en laissant la charge de ses nouvelles possessions à son fidèle lieutenant Qutb-ud-din Aibeck, lequel peu de temps après conquit Mirat (Meerut) Kol[1] et Delhi, dont il fit le siège du gouvernement.

Conquête du Kanauj. — Delhi et Ajmer avaient été conquises et le pouvoir des Chohân anéanti, mais les Musulmans étaient loin d'être les maîtres de l'Hindoustan. Au delà de Delhi, au centre même du Doab, se trouvait la principauté du clan Rathor, dont le chef Jayachandra, à la célébrité historique et légendaire, eut la réputation d'un des princes les plus puissants de l'époque. Son domaine s'étendait, à l'est, jusqu'à Bénarès; et Kanauj, sa capitale occupait une position stratégique et politique de haute

rait le plus grave danger. Ceci a rapport à ce même fils du Rai, et confirme le renseignement de Firishta. Les *Tabaqat-i-Nasiri* (I, p. 458) écrivent Rai Kolâ. De son côté, Raverty dans sa note (n° 6, I, p. 458) écrit Kolâ. Parlant de Prithvîrâja, il dit Rai Kolâ Pithaurâ était arrivé à portée de la main (p. 458-59). Ceci est incorrect.

1. Kol est situé près d'Aligarh. C'est une vieille forteresse qui existe encore (Elliot, II, 219-22). Ibn Batoûta, se trompant dans la lecture de l'inscription du Jâm-i-Masjid, a donné l'an 584 de l'hégire comme date de la conquête de Delhi (1188), mais c'est inexact. L'auteur des *Tabaqat-i-Nasiri* dit qu'Aibek mourut 20 ans après la conquête et la date de sa mort est donnée comme étant 607 de l'hégire (1210 ap J.-C.). Edward Thomas dit que suivant le *Taj-ul-Maasir,* la date de la conquête de Delhi est l'an 587 de l'hégire (1191-92), cependant on ne la trouve pas dans le texte. Il est clair, d'après les *Tabaqat-i-Nasiri,* que Delhi fut conquise par Qutb-ud-din après la défaite de Pithaura, en 588 de l'hégire (1192-93). La date exacte doit être environ 589 de l'hégire. Firishta dit qu'en l'an 588 de l'hégire, Mohammed nomma Aibek généralissime de l'armée destinée à protéger ses conquêtes en Hindoustan. Il prit le fort de Mirat et mit le siège devant Delhi, qui fut réduite, après une bataille vaillamment disputée. D'après le récit de Firishta, on peut placer cet événement vers la fin de l'an 588 de l'hégire.

Ibn Batoûta, édition de Paris, II, p. 161; Major Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri,* I, p. 528; Edward Thomas, *The Chronicles of Pathan Kings,* p. 33; Carr Stephen, *Archeology of Delhi,* p. 36; Firishta, texte de Lucknow, p. 61.

importance. Peut-être Jayachandra espéra-t-il devenir maître suprême de l'Hindoustan après la mort de Prithvîrâja; mais il fut cruellement déçu dans ses espérances. Pour que la souveraineté mahométane fut réellement établie, il fallait supprimer le pouvoir des Rathor. En 1194, le Sultan partit de Ghazna pour vaincre le raja de Kanauj. A la tête d'une armée considérable comprenant plus de 300 éléphants, le terrible Rathor entra lui-même en campagne. Il ne semble avoir organisé aucune ligne à opposer aux forces musulmanes; la défaite de Prithvîrâja avait probablement refroidi l'enthousiasme des Rajpoutes qui, autrement, se fussent rangés sous ses ordres. Les auteurs hindous ne donnent qu'un récit assez bref de cette campagne. Le *Tadj-ul-Masir* dit que le Sultan quitta Ghazna à la tête de 50.000 « hommes montés, revêtus d'armures et de cottes de mailles », et marcha contre le Rai de Bénarès, qui était fier de ses grandes forces et de ses éléphants de guerre. Il fut vaincu et tué et un butin énorme fut recueilli, y compris 300 éléphants. Ceci est confirmé par les *Tabaqat-i-Nasiri* qui disent qu'en l'an 590 de l'hégire (1193 av. J-C.) le Sultan partit de Ghazna pour Kanauj et Bénarès, et à proximité de la ville de Chandwar[1], il défit Jayachandra et obtint de lui plus de 300 éléphants. Mais voici le bref exposé des faits : l'armée rajpoute campait dans la plaine entre Chandwar et Etawah, et

1. Quelques manuscrits écrivent Chandwâr et d'autres Chandâwar. Le Major Raverty dit (*Tabaqat*, I, p. 470) que le seul endroit portant un nom similaire, à cette époque, et dans la direction indiquée, est celui qu'on nomme Chandpûr, et Chandanpur, dans le district de Farrukhabad, sur la route de Bareilly à Fatahgarh, 27° 27' de latitude, et 79° 42' de longitude. L'endroit était situé quelque part entre Kanauj et Etawah.

dans la bataille qui eut lieu, l'avant-garde musulmane infligea aux Hindous une écrasante défaite, malgré l'orgueil du chef pour ses troupes et ses éléphants de guerre. Jayachandra fut blessé mortellement par une flèche et tomba sur le sol. A la pointe d'une épée, sa tête fut apportée au commandant et son corps « fut jeté dans la poussière du mépris ». L'armée royale marcha alors sur le fort d'Asnî[1] où le Rai avait déposé ses trésors. Le Sultan prit la place... et n'oublia pas les trésors — Bénarès fut l'objet de la prochaine attaque; l'armée de l'Islam y « détruisit près de mille temples, et éleva des mosquées sur leurs fondations; la loi fut promulguée et des fondations religieuses établies. » Les aôptres zélés de l'Islam étaient fort coutumiers d'un tel vandalisme; la victoire leur enlevait toute espèce de scrupules, sanctifiait le meurtre, légalisait la spoliation, divinisait la destruction. Les chefs hindous vinrent rendre hommage et on frappa des pièces au nom du Sultan. Les Musulmans ne rencontrèrent aucune vraie résistance et s'emparèrent aisément du pays tout entier. Après cette déconfiture, les Gaharwârs émigrèrent au Rajpoutana où ils fondèrent la principauté de Jodhpur. Chargé des larcins de guerre et s'en remettant à Qutb-ud-din du gou-

1. Asnî ne peut être identifiée. Asnî est mentionnée par Outbi (Elliot, II, p. 47) comme un endroit possédant un fort entouré d'une jungle impénétrable, peuplée de serpents que nul enchanteur ne pouvait charmer, et si sombre qu'on n'y discernait même pas les rayons de la pleine lune. L'auteur de l'*Etawah District Gazetteer* dit (p. 127) qu'Asnî est située plus à l'est que Kanauj; il est difficile de fixer avec exactitude l'emplacement du fort d'Asnî. Le *Jami-ut-tawarikh-i-Rashidi* (Elliot, *Historians*, I, pp. 37-38) dit cependant qu'Asnî est située au sud-ouest de Kanauj, à une distance de 18 parasanges.

vernement du pays, le Ghouride marcha sur Kol et rentra à Ghazna.

La carrière de Qutb-ud-din en Hindoustan ne fut qu'une suite de triomphes. Le Rai d'Ajmer, vassal de Ghazna, avait été chassé par Hari Râj, nommé Hirâj dans le *Taj-ul-Maasir*, qui avait usurpé le trône. Le Rai sollicita l'aide de Qutb-ud-din qui marcha contre lui à la tête d'une forte armée. L'usurpateur fut vaincu et tué et la contrée rendue au Rai, sur lequel cependant un gouverneur musulman exerçait son contrôle. D'Ajmer, Aibek dirigea ses forces contre Bhima Deva, raja de Nehrwala, qui, jadis, avait infligé une défaite à son maître. Il le vainquit à son tour et exigea de lui pleine réparation. Gwalior, Biyana, et d'autres villes encore, furent rapidement soumises par Qutb-ud-din, et forcées de reconnaître la suzeraineté de Ghazni.

Conquête du Béhar. — Mohammed ibn Bakhtiyar Khilji, général « sagace, intrépide et vaillant », dont la réputation militaire lui valut un vêtement d'honneur de la part de Qutb-ud-din, fit de la conquête du Bihar un simple jeu d'enfant. Il en explora à diverses reprises les territoires; et vers 1197 probablement, à la tête d'un petit détachement de 200 cavaliers, attaqua définitivement la province. Par une astucieuse manœuvre, Mohammed conquit la forteresse et un immense butin. Le Bihar, grâce à la protection de la dynastie très bouddhiste des

1. Les Khiljis étaient des Turcs dont un certain nombre s'étaient installés à Garmsir, d'où ils vinrent en Hindoustan et entrèrent au service du Sultan Muizz-ud-din. On a fait de nombreuses suppositions sur l'origine des Khiljis, mais pratiquement, il suffira de savoir qu'ils étaient des Turcs-Afghans, venus chercher du travail en Hindoustan (voir chap. VIII).

Pâla, était resté la seule province hindoue où le Bouddhisme fût encore en pleine vigueur. Ses adeptes avaient d'ailleurs perdu de vue le grand idéal du fondateur et se complaisaient dans le culte des images et une série de rites innombrables, en conflit avec le véritable esprit de foi. L'historien musulman qui fonde son récit sur l'information de deux témoins oculaires, ne fait aucune distinction entre les différentes classes d'infidèles et dit simplement que les habitants, Brahmanes tous rigoureusement tondus, furent mis à mort. C'étaient des moines bouddhistes vivant dans un monastère ou *vihâra* qui fut démoli par les envahisseurs, lesquels s'emparèrent des précieux livres de la bibliothèque et les dispersèrent[1]. Ce fut l'idolâtrie du Bouddhisme médiéval qui excita le zèle musulman, et ce qu'on voit encore des débris des *vihâras* et des *stûpas* témoigne du vandalisme des Mahométans. L'invasion du Bihar fut fatale à la foi du Bouddha ; mais d'après une inscription de Vidyâdhara, datée Samvat 1276 (1219 ap. J.-C.), il semble que sa disparition du Nord de l'Inde, n'ait pas été totale[2]. Ayant pris possession du Bihar, et emportant avec lui un butin considérable, Mohammed se mit au service de Qutb-ud-din. Celui-ci, très satisfait des exploits de son général, lui fit remettre, en marque de confiance, une robe d'honneur, prise dans sa propre garde-robe.

1. L'auteur des *Tabaqat-i-Nasiri* raconte qu'il ne reste aucun Hindou vivant pour expliquer le contenu de ces livres. Mais à la phrase suivante il dit que quand ces livres furent lus, on découvrit que la forteresse était un collège que les Bouddhistes appelaient *vihâra*. Raverty, *Tabaqat*, I, p. 552.

2. Fuhrer, *The Shargi Architecture of Jaunpur*, pp. 70-73.

Conquête du Bengale. — La conquête du Bengale suivit celle du Bihar. Minhâj-us-Sirâj, dont la source de renseignements est un certain Shams-ud-din soldat du Farghanah, au service de Mohammed ibn Bakhtiyar, écrit : « Mohammed ibn Bakhtiyar fit mettre une armée sur pied, quitta le Bihar et apparut subitement devant la ville de Nudiah; préférant la ruse à la force, 18 cavaliers seulement marchaient avec lui, et les autres troupes ne faisaient que le suivre. Atteignant les portes de la ville, Mohammed ibn Bakhtiyar ne fit de mal à personne, mais avança tranquillement et sûrement, de sorte que les gens de l'endroit le prirent, lui et son escorte, pour de simples marchands de chevaux, et n'imaginèrent pas qu'il pût être Mohammed ibn Bakhtiyar, jusqu'à ce qu'ayant atteint l'entrée du palais de Rai Lakhmaniah, il eut tiré son épée et commencé le massacre des incroyants[1]. » Le même auteur ajoute que le raja dînait; quand il entendit les cris et les lamentations des victimes, il perdit la tête, et pieds nus, s'enfuit de son palais par une porte de service. Les trésors du Rai, ses femmes, ses serviteurs et ses courtisans furent saisis. Rai Lakhmaniah s'enfuit vers Dacca[2], où ses descendants, chefs infimes, continuèrent à régner de longues années. Il faut regarder cette relation comme exagérant les faits

1. *Tabaqat-i-Nasiri*, I, pp. 557-58. Minhâj (I, pp. 551-552) écrit qu'ils étaient deux frères, Nizamuddin et Shams-ud-din, natifs de Farghana et au service de Mohammed ibn Bakhtiyar. Il rencontra Shams-ud-din à Lakhnauti en 1243 et son récit de la conquête du Bengale est basé sur les renseignements qu'il lui fournit. Il est indubitable que le Bengale ait été conquis, mais il y a de sérieuses contradictions sur la manière dont il fut conquis.

2. Le raja s'enfuit à Vikramapur, près de Sonârgâon, qui était le refuge de tous les mécontents de Gaur. Il mourut un peu après, en 1205 ap. J.-C.

et les recherches modernes ont démontré l'erreur commise à propos du qualificatif de « Rai âgé » du Bengale. Mohammed détruisit la ville de Nudiah et fit de Lakhnauti ou Gaur, sa capitale. Il soumit à son contrôle le pays entier et y introduisit les éléments de l'administration musulmane. La lecture de la *Khotba* fut ordonnée ainsi que la frappe d'une nouvelle monnaie[1], probablement au nom du Sultan Muiz-ud-din pour lequel le général professait un grand respect; pour les hommes pieux, on fonda des collèges et des monastères. Mohammed envoya à son maître Qutb-ud-din une grande part des richesses de Nudiah.

Conquête de Kalinjar. — L'année 1202 ap. J.-C., Qutb-ud-din marcha contre Parmardi ou Parmâla, prince Chandela du Boundelkhand. Comment ce dernier eût-il pu résister aux armées musulmanes quand des héros tels que Prithvîrâja et Jayachandra avaient succombé à leurs attaques !

Le raja fut vaincu et les musulmans s'emparèrent du fort de Kalinjar, célèbre dans tout l'Hindoustan, détruisirent les temples, « 50.000 hommes furent réduits en esclavage, et la plaine se couvrit d'Hindous[2] ». Ensuite les forts de Kalpi et Badâon

1. Le passage original des *Tabaqat-i-Nasiri* a été traduit dans Elliot, II, p. 309, en ce sens qu'il ordonna la lecture de la Khutbâ en son propre nom, mais la traduction du major Raverty ne corrobore pas cette opinion. Il établit clairement, dans une note, I, p. 559, que le texte n'indique rien à ce sujet. Voir aussi Thomas, *Chronicles*, p. 110.

2. *Taj-ul-Maasir*, Elliot, II, p. 231. Voici l'ordre dans lequel ces conquêtes furent accomplies :

1° Ajmer; 2° Thangar ou Biyana; 3° Gwalior; 4° Nehrwala; 5° Kalinjar; 6° Mahovâ, Kalpi; 7° Badâon.

Firishta et l'auteur du *Taj-ul-Maasir* sont plus ou moins d'accord

devinrent la proie de Qutb-ud-din qui se trouva ainsi maître de toutes les villes importantes de l'Inde du Nord. Le vice-roi ne démentit vraiment pas la confiance que son maître avait placée en lui !

La chance tourne. — Les gouverneurs de Ghazna n'étaient point satisfaits de leurs domaines hindous; ils eurent pour l'Occident, pour les riches terres de l'Oxus, des regards avides. Ils avaient, depuis l'époque de Mahmoud, essayé, mais en vain, de les annexer définitivement à leur empire; ils n'en avaient retiré que pertes et désappointement. Mohammed qui avait à administrer, aux Indes, de plus vastes territoires que ses prédécesseurs, suivit la même tactique et envahit le Kharezm avec une forte armée, en l'an 601 de l'hégire (1204 ap. J.-C.). Le Shah du Kharezm obtint l'assistance du Khorassan, et de Ghour, Khan de Karâkhitây, et ces effectifs combinées marchèrent à la rencontre de l'ennemi. Le Shah et ses alliés harcelèrent les troupes du Ghouride jusqu'à ce qu'il se vit forcé de livrer bataille. Les forces étaient inégales; l'armée musulmane fut mise en déroute et Mohammed échappa tout juste à la mort[1]. Un tel désastre ne peut être qu'un signe de confusion dans un Etat où tout dépend de la personnalité du gouverneur; Mohammed vaincu, la panique s'empara de son royaume. En hâte, un officier de Ghazna partit pour les Indes, et se déclara gouverneur de Moultan, de par des ordres royaux supposés; l'armée l'accepta. Taj-ud-

sur l'ordre de ces événements. Briggs, I, pp. 179-80 Elliot, II, pp. 225-232. Sous réserve d'une légère différence, les *Tabaqat-i-Nasiri* sont également du même avis, I, p. 470.

1. Le *Taj-ul-Maasir* dit que le Sultan eut à subir un léger revers, ce qui n'est pas exact.

din Yaldoz s'institua souverain de Ghazna et en ferma les portes au Sultan vaincu. La turbulente tribu des Khokhars s'agita, souleva les districts du Pendjab; de tous les coins du pays éclataient des révoltes et des conspirations contre l'autorité du Sultan. Mais ces fâcheuses augures n'arrêtèrent pas l'élan de Taj-ud-din; il rentra en possession de Moultan et de Ghazna, et se dirigea sur l'Hindoustan pour châtier les Khokhars. Ceux-ci bloqués par les armées du Sultan à l'ouest et celles de Qutb-ud-din à l'est, se rendirent compte de l'impossibilité de conserver leur position; ils n'en luttèrent pas moins désespérément, mais furent vaincus aux abords d'un gué de la Jhelum. Fort de cette victoire, le Sultan rentra à Lahore, accompagné de Qutb-ud-din.

L'armée des Khokhars avait été vaincue, mais non leur esprit de révolte. Cette défaite était une nouvelle cause de vengeance; n'ayant pas réussi par les armes, ils eurent recours à la ruse. Sang pour sang, tel était le principe de justice de ces primitifs; quelques-uns d'entre eux conspirèrent contre la vie du Sultan. Sur son chemin de Lahore à Ghazna, le Sultan fit halte à Dhamyak, dans le district de la Jhelum, en mars 1206, il y fut assassiné[1] par

1. Le *Taj-ul-Maasir* dit que le Sultan fit halte sous la tente, aux abords de Dhamyak, sur les rives d'un simple ruisseau. Là, pendant qu'il récitait sa prière du soir, quelques hommes impies s'approchèrent en courant et tuèrent trois gardiens et deux valets. Puis ils cernèrent la tente du Sultan et un ou deux de ces trois ou quatre hommes coururent jusqu'à lui et le blessèrent à cinq ou six reprises (Elliot, II, p. 235-36). Firishta est à peu près d'accord. Briggs, I, pp. 105-106; Raverty (*Tabaqat-i-Nasiri*, I, pp. 484-85) dit qu'en l'an 601 de l'hégire, au relai de Dhamyak, il atteignit les souffrances du martyre de la main d'un disciple de la secte des Malahidah, et en mourut.

Une lettre de l'époque écrivit cette épitaphe que nous rendrons

un fanatique de la secte des Malahidah. Combien furent prophétiques ces paroles que, fatigué d'être à son service, Imam Fakhr-ud-din Razi adressa au Sultan : « Oh ! Sultan Muizz-ud-din, ta grandeur et ta gloire ne dureront point, non plus que les flatteries et les hypocrisies d'un Razi ! »

Jugement sur Mohammed. — Minhâj-us-Sirâj déverse un flot de louanges sur la munificence de Mohammed et la manière dont il protégea les sciences et les lettres. Firishta, qui est plus pondéré dans son admiration, célèbre aussi sa générosité envers les lettrés et dit qu' « il fut un monarque juste, craignant Dieu et ayant toujours à cœur le bien de ses sujets. Moins fanatique que son prédécesseur, Mohammed avait plus que lui le sens de la politique; il vit clairement le délabrement de la politique hindoue et résolut d'organiser un système d'administration permanent. L'amour du lucre ancré en Mahmoud avait borné son horizon et l'avait privé des avantages plus importants, que la conquête de l'Inde devait infailliblement apporter au vainqueur. Mohammed le Ghouride adopta dès le début une autre tactique; il voulut consolider ses conquêtes, et il eut pour l'aider à ce travail, son général actif et capable, Qutb-ud-din, qui devait fonder plus tard une dynastie de rois de Delhi. Mahmoud n'envisa-

le plus fidèlement possible : « Muizz-ud-din — Ce souverain de la terre et de la mer, qu'aucun monarque n'égala jamais depuis le commencement du monde, — le troisième jour de Chaban, de l'an 602, fut martyrisé sur le chemin de Ghazna, à la halte de Dhamyak ».

Lane-Poole a tort quand il dit que le Sultan ne patronna pas les lettres. Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri*, I, p. 487; Firishta, texte de Lucknow, p. 60; Lane-Poole, *Mediaeval India*, I, p. 55; Ranking, *Al-Badâonî*, I, p. 79.

gea jamais la possibilité d'une conquête définitive. Avant lui, les Arabes avaient occupé une province qui n'était, en aucune façon, très productive. Mahmoud avait traversé le pays comme un ouragan, et était revenu dans sa patrie avec des butins fantastiques. Les richesses et non la terre, la suppression de l'idolâtrie et non l'annexion, tel était l'objet de ses incursions; et quand il l'eut rempli, ces milliers d'Hindous ne l'intéressèrent plus. Il n'eut aucun désir de fonder un empire sur la terre hindoue. Mais en Mohammed brûlait la flamme du vrai conquérant; il se rendit maître de la terre, dans l'intention de la garder. Il ne fallait pas penser à la conquête totale de l'Inde tant qu'il restait dans les veines des Rajpoutes un seul globule de sang ancestral. Cependant, pour la première fois, les musulmans gouvernaient directement de vastes territoires. Qutb-uddin fut nommé vice-roi en Hindoustan et chargé d'étendre plus encore le domaine de l'Islam. Cet acte montre assez quelles étaient les prétentions de Mohammed. C'est un fait qu'il ne demeura pas aux Indes, mais comme d'autres ambitieux de son temps, il désirait conquérir les contrées de la Perse et de l'Oxus. On ne pourrait l'en blâmer, car aucun des souverains de Ghazna ne fut exempt de cette ambition occidentale. Son œuvre hindoue fut plus solidement bâtie. L'empire de Ghazna se démembra après sa mort, le royaume avait besoin d'un chef puissant; mais le pouvoir musulman qu'il installa aux Indes ne fit que s'accroître et de ses humbles débuts le royaume de Delhi se développa peu à peu en l'un des plus grands empires d'Orient. Ce ne fut pas une des moindres contributions à la gloire de l'Islam !

Avènement de Qutb-ud-din. — Le Sultan Muizz-ud-din Mohammed ibn Sam mourut sans laisser d'héritier mâle. Minhâj-us-Sirâj écrit que lorsque l'un des courtisans favoris entretint le Sultan du triste défaut d'héritier, celui-ci répondit avec la plus complète indifférence : « D'autres monarques peuvent avoir un fils, deux fils; j'ai des milliers de fils, mes esclaves turcs, qui hériteront de mes terres, et sauront, après moi, faire respecter mon nom dans la Khotba, au travers de tous ces territoires ». Naturellement, après la mort de son maître, Qutb-ud-din fut un des premiers prétendants au trône. Il fut élu Sultan par les Emirs turcs et les généraux approuvés par le chef de Ghour. Il devint gouverneur de l'Hindoustan et fonda la dynastie qui prit son nom. Aibek[1] à ses débuts, avait été esclave; le Qazi de Nichapour l'acheta et l'instruisit. Il lut le Coran, se distingua dans l'équitation et au tir à l'arc et acquit une réputation pour son intrépidité et son courage. Après la mort du Qazi, ses fils le vendirent à un marchand qui l'emmena à Ghazna et le vendit à son tour au Sultan Muizz-ud-din. Quoique extrêmement laid physiquement, Aibek était

1. Le Major Raverty écrit qu'Ibâk signifie « aux doigts faibles », et il nous explique dans une longue annotation que ce mot était un sobriquet. Firishta dit nettement qu'il fut appelé Aibek parce qu'il avait le petit doigt cassé. Dans le texte des *Tabaqat-i-Nasiri*, on ne trouve l'interprétation que donne le Major Raverty. En outre, il ne semble pas qu'Ibâk veuille signifier « doigt » en turc. Il semble qu'Aibek ait été le vrai nom de l'esclave. A cette époque, plusieurs esclaves portèrent ce nom-là. *Epigraphia Indo-Moslemica,* 1911-12, p. 120; Major Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri* I, p. 513-14; Briggs, *Firishta,* I, p. 190; Thomas, *The Chronicles of Pathan Kings,* p. 32; Ranking, *Al-Badâoni,* I, p. 77. Voir la note 2, dans laquelle le traducteur dit que *ai* en Turquie veut dire « lune » et *bek* signifie seigneur. Il dit que le rapport avec la lune fut la raison du nom et non pas du doigt cassé.

doué de très grandes qualités; par son seul mérite, il s'éleva au rang d'*Emir Akhur* (maîtres des écuries) et fut nommé chef d'une escorte de palefreniers lors de l'expédition du Sultan contre le Shah du Kharezm. Durant toutes ces expéditions Aibek le servit loyalement, et en récompense de son dévouement, il reçut la charge des possessions hindoues. Vice-roi de l'Hindoustan, ses grands talents militaires lui permirent d'étendre considérablement les terres conquises par son maître. Des liens matrimoniaux assurèrent son pouvoir : il épousa la fille de Taj-ud-din Yaldoz, donna sa sœur en mariage à Qubaicha et fiança sa fille à Iltutmish, l'un de ses propres esclaves.

Ses conquêtes. — Aibek prit Hansi, Mirat, Delhi, Ranthambor et Kol; quand Mohammed avança contre le raja de Kanauj, il se porta à sa rencontre jusqu'à Peshawar et le commandement de l'avant-garde de l'armée royale lui fut confié. Le Sultan rentré à Ghazna, Aibek soumit le pays jusqu'à Bénarès, et triompha d'Hari Râja, frère de Prithvîrâja, qui avait expulsé Kolâ d'Ajmer; il prit enfin la ville de Gwalior. Qutb-ud-din concentra ses forces contre Nehrwala, dont le chef fut tué dans une lutte sanglante et le pays entier fut ravagé par les musulmans. L'Inde jouit alors pendant six années, de 593 à 599 de l'hégire (1196-1202 ap. J.-C.) d'une période de paix, due, probablement, à ce que Ghiyas-ud-din et Muizz-ud-din étaient tous deux fort occupés par les affaires du Khorassan et la puissance toujours croissante de leur dangereux rival, le Shah du Kharezm. Les Hindous avaient tenu pour imprenable le fort de Kalinjar, au Boundel-

khand; l'an 599 de l'hégire (1202) Qutb-ud-din y mit le siège[1]. La garnison, malgré sa résistance, dut se soumettre; un énorme butin tomba aux mains des vainqueurs, 50.000 personnes des deux sexes furent faites prisonnières, et d'après Firishta « élevées à l'excellence de l'Islam ». Ensuite, Mahobâ fut occupée et le général victorieux rentra à Delhi, par Badâon qu'il soumit au passage. Le Bengale et le Bihar avaient déjà été occupés par le fils de Bakhtiyar, Mohammed Khilji, qui avait reconnu la suzeraineté de Qutb-ud-din. Tout l'Hindoustan, de Delhi à Kalinjar et au Gujarat, et de Lakhnauti à Lahore, était sous la domination turque. Seuls, les pays lointains situés au delà de Delhi, et ses millions d'habitants n'avaient pas encore adopté la loi musulmane en dépit de l'autorité toute-puissante de Qutb-ud-din.

Qutb-ud-din, gouverneur. — Qutb-ud-din fut un monarque généreux et plein de bravoure. Le *Taj-ul-Maasir* en parle beaucoup et loue sans réserve la manière juste et équitable dont il administra le pays, et la paix et la prospérité dont jouit son peuple. Sa justice et l'impartialité de son règne sont illustrées par cette charmante métaphore tirée de ce même ouvrage : « En ce temps-là, le loup et l'agneau burent l'eau du même étang ». Les brigands n'infestèrent plus les routes et les Hindous furent traités avec bonté, mais cela n'empêcha pas le Sultan, « en bon guerrier de Dieu », de capturer dans ses guerres des milliers d'esclaves. Minhâj-us-Sirâj écrit que ses présents furent célébrés par centaines

1. Ceci a déjà été mentionné plus haut.

de mille, et que ses meurtres purent aussi se compter par centaines de mille. Ainsi, dans tout l'Hindoustan, il n'eut plus que des amis... ayant supprimé ses ennemis. Aibek fut puissant et capable, conservant toujours un caractère élevé. Une fois seulement, quand il se trouva maître de Ghazna après la défaite de Yaldoz, son rival, il fut indulgent à lui-même et se livra à la débauche. Ces excès lui furent funestes, il s'aliéna la sympathie du peuple de Ghazna, ce qui permit à son rival de rentrer en possession de son autorité avec une rapidité étonnante. Brave et énergique, sagace et juste, suivant l'idéal mahométan, ayant conquis, sur des peuples dont la valeur était connue, un immense royaume, Aibek se range parmi les grands apôtres de l'Islam. La mosquée de Delhi et celle d'Ajmer, construites toutes deux des restes de temples démolis sont le témoignages de son zèle religieux. Qutb-ud-din mourut en 1210 ap. J.-C. d'une chute de cheval qu'il fit en jouant au *chaugân*[1]. Il laissait à son successeur un vaste royaume.

Confusion et désordre après la mort d'Aibek. — Arâm succéda à son père. Sans grande autorité, il régna pendant une année sur ses vastes possessions; puis il fut battu et détrôné par Iltutmish, alors gouverneur de Badâon. Au moment de la mort d'Arâm, l'Hindoustan était morcellé en quatre principautés : Nâsir-ud-din Qubaicha gouvernait le Sind; Delhi et son territoire était le domaine

1. Le *chaugân* était un sport ayant quelque analogie avec le polo moderne. C'était le jeu favori en Perse et aux Indes, vers les débuts du moyen-âge.

d'Iltutmish; les Maliks Khilji régnaient sur Lakhnauti, Ali Mardan Khilji ne dépendait plus de Delhi depuis la mort de Qutb-ud-din; Lahore était administrée alternativement par Nâsir-ud-din Qubaicha, Shams-ud-din Iltutmish et Yaldoz dont l'autorité était absolue à Ghazna.

CHAPITRE VI

Loi sur l'esclavage. — Son extension.

L'avènement d'Iltutmish. — Iltutmish, le plus grand des rois esclaves, monta sur le trône l'an 607 de l'hégire (1210 ap. J.-C.) Esclave d'un esclave[1], son mérite et sa valeur personnelle seuls lui permirent d'écarter les héritiers naturels du trône. Non plus que Qutb-ud-din il n'y avait aucun droit réel, mais ils agirent tous deux selon le principe, si commun en histoire musulmane, du pouvoir appartenant à celui qui sait s'en servir. Cependant, le trône de Dehli ne fut pas un lit de roses; la situation était dangereuse. Des rivaux tels que Yaldoz et Qubaicha, qui exerçaient pleine autorité dans leurs domaines, n'aspiraient qu'à une domination universelle, et n'en faisaient pas mystère; cependant que quelques émirs Muizzi et Qutbi assistaient avec indignation à l'usurpation du trône par un esclave appartenant légalement à la lignée d'Aibek. Le mépris qui s'attachait à l'esclave d'un esclave dans une contrée telle que l'Inde, et l'ab-

1. Un certain marchand, Jamal-ud-din, acheta Iltutmish et l'emmena à Ghazna et de là à Delhi où, avec un autre esclave nommé Bak, il fut vendu à Qutb-ud-din. On raconte que le Ghouride dit à Qutb-ud-din : « Traite bien Iltutmish, car il se distinguera ».

sence de tout titre légal au trône, ajoutaient à l'anxiété. En outre, les nombreux princes et chefs hindous qui avaient perdu leur indépendance ne se résignaient que nominalement à la souveraineté musulmane. Mais Iltutmish n'était pas homme à reculer devant les difficultés, si sérieuses fussent-elles; inébranlable, il s'attela à sa tâche. Les premiers à s'insurger furent les émirs Muizzi et Qutbi, qui, rassemblés dans le voisinage de Delhi, se révoltèrent ouvertement. Le Sultan les battit devant la plaine du Jûd et mit à mort la plupart des chefs.

Suppression des rivaux. — Ayant soumis tous les émirs et les nobles qui s'étaient opposés à son accession au trône, Iltutmish plia à son autorité tout le royaume de Delhi, y compris ses dépendances de Badâon, Oude, Bénarès et la région de Siwalik. Cependant, de la suppression de ses rivaux dépendait sa sécurité, il y employa toutes ses forces.

Jeune encore, Yaldoz fut attaché au Sultan Mohammed, et nommé chef des esclaves turcs. Son courage et son intelligence, lui valurent la confiance du Sultan qui lui donna la charge de *Wali* de Kirman; Minhâj-us-Sirâj écrit : « Il fut un grand prince, bon croyant, doux, bienfaisant, d'excellente nature, et très bien de sa personne. » Après la mort de son maître, avec l'assentiment des Maliks et des Emirs, il devint gouverneur de Ghazna; mais Qutb-ud-din le détrôna pour se proclamer maître à sa place. Ce succès trop rapide démoralisa Qutb-ud-din; les orgies d'ivrogne auxquelles il se livra, scandalisèrent le peuple qui rappela Yaldoz au pouvoir. Guerrier intrépide Yaldoz mena avec succès, plusieurs expéditions au delà de l'Hindou-Kouch; mais quand, poursuivi par

le Shah du Kharezm, il se retira vers l'Hindoustan il défit Nasir-ud-din Qubaicha, gouverneur du Sind et s'établit au Pendjab. Iltutmish, ne pouvant supporter l'installation de ce dangereux rival dans une province si rapprochée de la frontière du nord, marcha contre lui et lui infligea une sanglante défaite, en 1215 ap. J.-C., dans le voisinage de Tarain, champ de bataille historique où Mohammed le Ghouride avait enlevé à Rai Pithaurâ sa vie et son royaume. Yaldoz fut fait prisonnier et envoyé à la forteresse de Badâon où il fut mis à mort, suivant la coutume des rois musulmans. La défaite de Yaldoz fut suivie d'une attaque contre Nâsir-ud-din Qubaicha qui se soumit en 1217 ap. J.-C. après un bataille malheureuse. Mais il ne fut pas réellement assujetti avant 1227 ap. J.-C.

L'invasion de Tchinguiz Khan. — Ces risques n'étaient rien relativement à l'orage qui éclata sur l'Inde en 1221 ap. J.-C. Sous les ordres de Tchinguiz Khan, les Mongols descendirent de leurs montagnes, envahirent les steppes de l'Asie centrale, ravageant, tout sur leur passage. Le mot mongol vient de *mong*, qui veut dire brave, courageux, téméraire. Primitivement les Mongols n'étaient qu'une tribu dépendante d'une grande confédération; ils donnèrent probablement leur nom à l'ensemble au moment où la maison impériale qui les gouvernait, gagna la suprématie par ses prouesses[1].

1. Howorth, *History of the Mongols*, part. I, p. 27. Les mots *Mogols* et *Mongols* sont employés indifféremment à la même intention. Quand les Mongols s'éloignèrent de leurs territoires ancestraux, et se rapprochèrent des musulmans des Etats occidentaux de l'Asie centrale, leurs voisins prononcèrent mal le nom de leur nation originaire et les appelèrent *Mogols*. Elias et Ross, *A History of the Moghuls of Central Asia*, pp. 72-73.

Howorth, en décrivant le caractère typique de Kutula Khan, que D'Ohsson nomme Koubilai, nous donne une idée exacte de la férocité et de la soif de sang innées en tout Mongol. « La voix de Kutula Khan était semblable au tonnerre dans les montagnes, ses mains étaient aussi fortes que les pattes d'un ours, assez puissantes pour plier un homme en deux, aussi facilement qu'il eût cassé une flèche. En hiver, il s'étendait nu, devant un immense brasier, insensible aux cendres et aux étincelles qui tombaient sur son corps, et en se réveillant il prenait les brûlures pour des piqûres d'insectes. Il mangeait un mouton par jour, et buvait d'immenses quantités de *koumis* (lait de jument fermenté)[1]. Le Mongol n'avait aucun respect pour la vie humaine, sa parole n'avait point de valeur, les promesses solennelles, il les brisait sans y attacher d'importance, et provoqué ou non, se rendait coupable des pires atrocités.

Le type du héros mongol dans toute son horreur, Tchinguiz l'incarna. Connu comme l'un des « Fléaux de Dieu » il se range avec Attila, le chef hun, au rang des destructeurs de l'espèce humaine. Tchinguiz, admirablement doué d'un génie créateur, grand conquérant et grand chef de guerre, arriva à fondre en un empire homogène, les tribus barbares de l'Asie centrale, et à ériger des lois et des institutions auxquelles bien des générations se plièrent. Il naquit en 1155 ap. J.-C. à Dilum Boldak, près de la rivière Oman et reçut le nom de Temuchin. A la mort de son

1. Howorth, *History of the Mongols*, part. I, pp. 43-44. Voir la description de ces tribus nomades par l'émir Khusrau dans son *Qiran-us-Sadain*, Elliot, III, p. 528. Mais le récit de Khusrau est quelque peu exagéré, car le poète avait été fait prisonnier par les Mongols, dont il eut beaucoup à souffrir.

père, Yissugây, il n'était âgé que de 13 ans. Le résultat de ce malheur fut que le jeune homme, ayant à lutter contre l'adversité retira de cet excellent entraînement ses hautes qualités de courage, de patience et de sang-froid. En lutte perpétuelle contre ses ennemis, il parvint à soumettre toutes ces hordes, et fut proclamé Khan en 1203 ap. J.-C. Avec la vitesse de l'éclair, il envahit la Chine, pilla et ravagea les territoires de l'Asie occidentale. Des villes, célèbres pour leur splendeur, comme Balkh, Bookhara, Samarkand, furent détruites par des raids dévastateurs. A Bookhara, Tchinguiz lui-même monta les escaliers de la grande mosquée et donna le signal du pillage en criant : « La moisson est coupée, fourragez vos chevaux ». Il escalada la chaire, jeta le Coran sous les pieds de son cheval, et exigea des habitants qu'ils se dépossédassent de leurs richesses. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent froidement assassinés par ces ruffians au cours de leurs raids. Un jour que Tchinguiz avait appris que ses victimes avaient avalé des pierres précieuses pour les lui soustraire, il ordonna qu'ils fussent éventrés afin de rentrer en possession du trésor. Le Sultanat du Kharezm qui s'était étendu de Khiva, Samarkand et Boukhara jusqu'à Hérat et Ispahan, fut mis en pièces par les attaques de ces barbares ; son dernier Shah, Jalal-ud-din, battu par Tchinguiz, s'enfuit en Hindoustan, poursuivi par l'envahisseur. Il campa au bord de l'Indus et se prépara à livrer bataille aux Mongols[1]. Il envoya un messager à Iltutmish, le priant

1. Howorth écrit (part. I, p. 90) qu'il fut rejoint là par les faibles débris de son armée (des Kharezmiens, pour la plupart) qui avaient pu traverser la rivière. Une incursion dans le pays lui procura de la nourriture et des vêtements ; il défit un prince hindou, et entendant que les Mongols continuaient la poursuite, il se replia sur Delhi.

de bien vouloir consentir à ce qu'il habitât Delhi pendant quelque temps, mais ce dernier, craignant les effets de sa présence sur les Turcs de sa suite, et la supériorité du Shah, s'excusa et lui fit répondre que le climat de Delhi ne lui conviendrait certainement pas. Après quoi il fit mettre à mort l'envoyé. Jalal-ud-din rangea son armée en bataille et appliqua la tactique très en honneur, de la droite, de la gauche et du centre. Les Mongols se ruèrent au combat, mais les armées du Shah n'en furent pas ébranlées, et par leur vigueur et leur audace semèrent le désordre dans les troupes de Tchinguiz. Les Mongols cependant regagnèrent bientôt leurs positions, défirent Jalal-ud-din et lui infigèrent d'énormes pertes, des 30.000 hommes qu'il avait rassemblés sous sa bannière il ne lui en restait que 7.000. Le Shah décida de fuir devant cette calamité. Il fit à ses femmes de touchants adieux, mais ne les en bandonna pas moins à leur triste sort. Pétis de la Croix[1] écrit qu'en cet instant, la nature et l'amour se montrèrent de la plus tendre manière, mais il semble que le Shah soit resté inflexible à de si touchants appels et son égoïsme mérite la plus absolue condamnation. Une poignée d'hommes à sa suite, sous une pluie de flèches, il sauta dans l'Indus à cheval et le traversa. Bel exploit pour un prince en détresse ! Il s'allia avec la tribu des Khokhars pour se battre contre Nâsir-ud-din Qubaicha, qu'il força dans la forteresse de Moultan.

1. Pétis de la Croix écrit que le Shah supplia Mohammed Nusair de préserver ses femmes de l'esclavage; puis il leur commanda de se noyer, ce qu'elles firent. Le même auteur cite l'opinion d'autres historiens qui disent que sa famille fut amenée devant le Khan, lequel en fit mettre à mort tous les mâles. Le fils aîné du Shah, âgé de 8 ans seulement, fut victime du massacre (*Histoire de Gengizkhan le Grand*, pp. 319-320).

La contrée du Sind fut entièrement dévastée, mais apprenant, peu après, que l'armée de l'Iraq était disposée à lui prêter main forte,il abandonna ce pays[1] et se rendit en Perse; un fanatique dont il avait tué le frère, mit un terme à cette carrière aventurière. Les Mongols ne pouvant supporter les chaleurs de l'Inde, retournèrent à l'ouest de l'Indus, dans une contrée qui les attirait. L'Inde fut ainsi sauvée d'un fléau et Iltutmish se sentit alors assez puissant pour écraser ses ennemis indigènes.

Conquêtes. — Les Maliks Khilji du Bengale avaient retiré leur allégeance après la mort de Qutb-ud-din. Ali Mardân avait fait frapper de la monnaie à son nom, qu'il faisait lire à la Khotba, comme celui d'un souverain indépendant. Ghiyas-ud-din Khilji suivit son exemple. Le chroniqueur musulman en parle comme d'un prince exceptionnellement capable et

1. Pétis de la Croix écrit que les princes de l'Hindoustan prévoyant qu'un jour ou l'autre il leur chercherait querelle, conspirèrent contre lui et l'obligèrent à repasser l'Indus. Mais la version la plus plausible est qu'il quitta volontairement le pa s dans l'espoir de rentrer en possession de ses territoires au delà de l'Oxus (*Histoire de Gengiskhan le Grand*, pp. 321-22).

Il est écrit dans les *Tabaqat-i-Akbari* que, voyant arriver Jalal-ud-din devant Lahore, Shams-ud-din se porta à sa rencontre avec une forte armée. Incapable de lui résis er, Jalal-ud-din se dirigea vers le Sind et le Sistan et s'échappa par Rei et le Mekran (Bib. Ind., p. 58-59). Firishta confirme le récit des *Tabaqat* (Firishta, texte de Lucknow, p. 65; Briggs, I, p. 208).

Les *Tabaqat-i-Nasiri* sont étrangement vagues. A un certain endroit (I, p. 293), il dit que le Sultan détacha contre lui une partie de son armée, sur quoi Shams-ud-din se tourna vers Uchha et Moultan. A la page 609, encore, il dit que le Sultan Shams-ud-din marcha de Delhi sur Lahore avec les armées de l'Hindoustan et que le Sultan Jalal-ud-din, pour éviter les armées de l'Hindoustan, s'enfuit vers le Sind et le Sistan (Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri*, I, pp. 293, 609, 610). Il ne semble pas que Shams-ud-din eût envoyé aucune armée contre Jalal-ud-din. Il paraît avoir été assez prudent pour éviter de se compromettre.

généreux, qui combla son peuple d'innombrables bienfaits. Il eut sous sa domination les contrées de Jajnagar, Kamrup, Tirhut et Gaur, et exerça une autorité indépendante. L'an 622 de l'hégire, Iltutmish envoya des troupes contre Ghiyas, qui dut conclure un traité et payer un lourd tribu comprenant 38 éléphants et 80 *lākhs* de *tankas* d'argent[1]. On lut la Khotba et de nouvelles pièces furent frappées en son nom. Quand les armées du Sultan se retirèrent, Ghiyas expulsa le gouverneur du Bihar et s'empara de la province, mais Nasir-ud-din Mahmoud Shah, possesseur du fief d'Oude avança contre lui. Malgré ses forces, Ghiyas fut vaincu et tué et les Emirs Khilji furent faits prisonniers. Le prince fut maître de tout le Lakhnauti; il conquit encore Ranthambor en 1226 et une année plus tard, Mandor[2], situé dans les collines de Siwalik. Un butin fantastique tomba entre ses mains.

Chute de Qubaicha. — Le Sultan Muizz-ud-din eut encore un autre esclave plein d'ambition. Ce fut

1. Il n'y eut pas de vraie bataille. Les *Tabaqat-i-Nasiri* disent que Ghiyas-ud-din fit avancer ses vaisseaux dans la rivière, tandis qu'un autre auteur dit que tous les vaisseaux furent mis en sécurité afin qu'Iltutmish ne pût s'en servir pour traverser Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri*, I, p. 593).

2. Les *Tabaqat-i-Nasiri* donnent Mandâwar, cependant que Firishta écrit Mandû, qui est évidemment incorrect. Le *Tabqat-i-Akbari*, d'accord avec Badâoni et Thomas écrit Mandor. D'autres auteurs ont des manières différentes d'écrire ce nom. Le nom correct est Mandor, capitale des Rajpoutes Parihars, à 5 milles au nord de Jodhpur.

Tod dit aussi que la ville fut prise à Mokul, le prince Parihâr, par Râhup qui acquit Chittor en 1201 et qui, peu après, remporta une brillante victoire sur Shams-ud-din à Nâgor. Les chroniques épiques sur lesquelles s'appuie Tod n'auraient naturellement pas parlé d'une victoire musulmane. Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri*, I, p. 611 (note n° 3); *Tabaqat-i-Akbari* (Biblioth. Ind), p. 59; Ranking, *Al-Badâoni*, I, p. 93; Briggs, I, p. 210; Thomas, *The Chronicles of the Pathan Kings*, p. 45.

Qubaicha, dont nous avons déjà parlé. Grâce à la manière dont son maître le favorisa, en montant en grade il acquit une grande expérience des affaires civiles et militaires et développa son jugement. Il fut nommé gouverneur d'Uchha, charge dont il s'acquitta si bien qu'en peu de temps il fut maître du Moultan, du Sistan et de Debal, jusqu'aux bords de la mer, et de la contrée du Sindh dans toute son étendue. Son pouvoir s'étendait alors jusqu'à Sarhind Kuhram et Sisruti. Quand Qubaicha eut vaincu les armées de Khilji et de Kharezm, ces dernières vinrent se ranger sous la protection d'Iltutmish qui épousa leur cause. Il partit de Delhi et se dirigea sur Nehhe, en passant par Sarhind, à la tête d'une forte armée, pendant que le gouverneur de Lahore marchait sur Moultan avec un autre contingent. Ses succès engendrèrent la jalousie de son chef et rival à Ghazna, et Taj-ud-din Yaldoz. Apprenant l'approche du Sultan, Qubaicha se retrancha dans la forteresse de Bhakkar où il enferma avec luî ses armées et ses trésors. L'armée royale s'empara du fort d'Uchha après un siège épuisant de 2 mois et 27 jours, en 1227 ap. J.-C. Qubaicha fut si désespéré de la capitulation d'Uchha qu'il envoya son fils, Alauddin Masud Bahram Shah pour traiter avec le Sultan. Le jeune plénipotentiaire fut traité avec bonté... mais il ne revint pas. Ce que voyant, son père, en proie au plus grand désespoir et craignant que le même sort ne lui fût réservé, crut se sauver en s'embarquant sur un navire, mais il fut noyé dans l'Indus[1].

1. Les *Tabaqat-i-Nasiri* (trad. anglaise de Raverty, I, p. 544) disent que quand Uchha et Bakkhar cédèrent à l'ennemi, Qubaicha, découragé par la détention de son fils, essaya de s'échapper, mais se noya dans la rivière. A la page 614, il ajoute qu'il se noya volontairement.

Investiture du khalife.— L'an 626 de l'hégire (1220) Iltutmich reçu un bref d'investiture de la part du khalife de Baghdad, le plus grand pontife de l'Islam, cet acte augmenta beaucoup le prestige indo-mahométan aux Indes. Il légitima l'autorité du Sultan et transforma en sacrilège la désobéissance d'un musulman aux ordres du souverain tout-puissant. Qu'Iltutmish poursuivit cet honneur ou que le khalife le lui ait conféré de son plein gré, personne ne le sait, mais ce n'en fut pas moins un acte de haute importance politique. Il fit taire ceux qui narguaient les prétentions d'Iltutmich en raison de ses origines sociales et donna à son autorité la sanction d'un nom, respecté et aimé de tout le monde musulman. La monnaie du trésor royal portait le nom d'Almoustansir billah, le calife régnant, et le Sultan fut décrit comme l' « Aide du Commandeur du Fidèle Nasir Amir-al-Mumnin. » Le cours de l'argent fut changé, Iltutmish, le premier, introduisit une monnaie purement arabe. Le *tanka* d'argent pesant 175 grains devint l'unité monétaire.

Conquête du Bengale et de Gwalior. — Sa position affermie par le décret pontifical, Iltutmish ne trouva aucune difficulté à calmer les désordres et à étendre ses conquêtes. Quand Nasir-ud-din Mahmoud Shah mourut au Bengale, une révolte éclata parmi les maliks Khilji de Laknhauti, vite réprimée par les armées du Sultan. Le gouvernement de Lakhnauti fut confié à Malik Alauddin Jani et la province rentra dans l'ordre. En 1231 ap. J-C., le Sultan entreprit une expédition contre Gwalior qui avait secoué le joug de Delhi sous le règne éphémère d'Aram Shah. Mangal Deva, gouverneur de la place,

résista désespérément et ce ne fut qu'après une lutte ardente longue de 11 mois, que la forteresse fut prise en 1232 ap. J-C. Mangal Deva s'enfuit pour avoir la vie sauve, mais plusieurs membres de sa suite furent pris et exécutés devant le pavillon royal.

Le terme d'une brillante carrière. — Un an plus tard, le Sultan, enhardi par le succès, marcha contre Malwa, prit le fort de Bhilsa et se dirigea sur Ujjain, l'ancienne capitale de Vikramâditya, qui se rendit sans résistance. C'est là que se manifesta toute la férocité musulmane. Le temple de Mahâkâli, l'un des sanctuaires les plus anciens et les plus vénérés du pays, fut démoli et ses idoles emportées à Delhi. Cependant la maladie obligea le Sultan à interrompre sa dernière expédition dirigée contre Banian[1]. Son activité prodigieuse, en vigueur pendant plus d'un demi-siècle, avait usé son organisme à un tel point qu'il regagna sa capitale en malade, allongé sur une litière. Négligeant les précautions que les astrologues et les médecins lui recommandaient de prendre, sa maladie s'aggrava et il mourut dans son palais, le 20e jour de Chaban, l'an 633 de l'hégire (1235 ap. J.-C.)

Jugement sur Iltutmish. — Iltutmish[2] est indu-

1. Copiant Nizam-ud-din Ahmad, Bâdâonî et Firishta, écrivent Moultan au lieu de Banian; ce qui est incorrect. Les *Tabaqat-i-Nasiri* donnent Banias ou Banyan. Le Major Raverty situe cet endroit sur les sentes montagneuses du Sind-Sagar Doab, ou dans la contrée à l'ouest du « Salt range ». (Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri*, I, p. 623, note 8.)

2. Ibn Batoûta loue le Sultan et son amour de la justice. Il dit que deux lions de marbre gardaient le portail du palais; des cloches pendaient à leur cou. Toute personne ayant une plainte à formuler sonnait cette cloche et le Sultan la faisait immediatement appeler et discutait le cas. Il est difficile de savoir la part de vérité contenue dans ce récit qu'Ibn Batoûta ne fonde certainement que sur des ouï-dire (Ibn Batoûta, édition de Paris, III, p. 165).

bitablement le vrai fondateur de la dynastie dite des esclaves. C'est lui qui affermit les conquêtes de son maître Qutb-ud-din. Comme Joseph, il fut méprisé, dans sa jeunesse, par ses frères envieux; mais la fortune lui sourit et d'une humble pauvreté il s'éleva au pouvoir. Le Sultan Muizz-ud-din avait vu juste quand il dit à Aibek : « Traite bien Iltutmish, car il se distinguera. » Depuis lors Iltutmish, devenu un homme libre, se conduisit avec une droiture peu commune et un courage qui, attirant sur lui la confiance de son maître lui valurent la charge de *Amîr Shikar* (grand veneur) et finalement celle, plus importante, de gouverneur de province. En montant sur le trône il engloba sous sa domination tout l'Hindoustan, à part quelques provinces écartées, et fit preuve d'une énergie et d'une intrépidité extraordinaires dans sa lutte contre ses ennemis. Quoique des campagnes militaires l'occupassent continuellement, les hommes pieux et les lettrés bénéficièrent aussi de son patronage. Il sut apprécier le mérite comme en témoigne la bonté avec laquelle il traita le vizir de Baghdad, Fakhr-al-Moulk Usâm que des mauvaises fortunes successives avaient conduit à chercher refuge à sa cour. Il était profondément religieux; les mulahidas, exaspérés par sa foi, formèrent une conspiration pour s'emparer de lui et le tuer, mais le projet échoua. Il s'intéressa aux constructions; de son époque il nous reste encore, souvenir de sa splendeur, le Qutb Minar[1], haut de 242 pieds

1. Les savants européens croient à tort que le Qutb Minar fut bâti par Qutb-ud-din Aibek, le premier roi-esclave de Delhi. Le minaret est appelé le « Lat » de Qutb Sahib d'après un célèbre saint mahométan Khwaja Qutb-ud-din, Bakhtiyar, Kaki, Ushi, que les Afghans ont en particulière vénération. Il fut honoré par le Sultan Chams-ud-din Iltutmish qui lui offrit la charge de Cheikh-ul-Islam,

primitivement et dont la grandeur massive et la richesse du dessin sont sans rivales. Toute sa vie durant, Iltutmish se conduisit en grand monarque, et la maladie seulement mit fin à son labeur actif et incessant. Minhâj-us-Sirâj expose ainsi ses qualités : « Il ne fut jamais de souverain à la foi si exemplaire, et d'une telle bonté envers les reclus, les dévots, les devins et les docteurs de la religion et de la loi. »

Les successeurs d'Iltutmish. — S'étant fort bien rendu compte de l'incapacité de ses fils, Iltutmish nomma héritière de la couronne, sa fille Reziya. Mais les nobles qui nourrissaient des préjuges contre une succession féminine, élirent à sa place le prince Rukn-ud-din, un fils d'Iltutmish, jeune débauché adonné aux pires excès. Insensé et beau, bienveillant et généreux, le prince Rukn-ud-din se livrait au plaisir, recherchant la compagnie des bouffons et

aquelle charge il refusa. Le minaret fut construit par Iltutmish qui lui donna, en reconnaissance, les noms de ses maîtres et bienfaiteurs, Qutb-ud-din et Muizz-ud-din, qu'il y fit graver.

Carr Stephen dans son *Archeology of Delhi* est d'avis que Qutb-ud-din Aibek dut poser les fondements de l'édifice et qu'Iltutmish fit le reste. Sir Syad Ahmad en fai l'œuvre totale de ce dernier. Vincent Smith est de la même opinion que Carr Stephen. D'après les inscriptions du minar et nous déduisons qu'il dut être commencé par l'Emir, le commandant de l'armée, le glorieux, le grand (titres de Qutb-ud-din), du Sultan Muizz-ud-din Mohammed le Ghouride, qui le continua (probablement jusqu'au 1er étage). Mais c'est Iltutmish qui y superposa trois autres étages et en acheva la construction. Le 5e et final étage, et probablement une partie du 4e furent construits par Firuz Tughlaq. On trouve une excellente description du Qutb Minar dans les *Memoirs of the Archeological Survey of India* de Mr. Page.

Carr Stephen, *Archeology of Delhi*, p. 65; Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri*, I, pp. 621-22; Syad Ahmad, *Asâr-us-Sanâdid* (Lucknow), pp. 54-55; Smith, *Oxford History of India*, p. 223; Thomas, *Chronicles of the Pathan Kings of Delhi*, p. 24; Cunningham, *Archeological Report*, 1862-63, pp. 29-31; *Epigraphia Indo-Moslemica*, 1911-12, pp. 20-22.

des ménétriers, dissipant le trésor de l'Etat pour satisfaire ses grossiers appétits. Sa prodigalité était telle qu'on le voyait souvent, ivre, traverser sur un éléphant le bazar de Delhi en faisant tomber sur la populace une pluie de *tankas* d'or rouge. Cependant que les fêtes accaparaient le jeune prince, sa mère, Shah Turkân, — autre Catherine de Médicis — femme ambitieuse et avide de pouvoir tenait en mains les rènes du gouvernement. Mais les Emirs et les Maliks se déclarèrent hostiles, quand ils surent que la mère et le fils avaient combiné ensemble le meurtre de Qutb-ud-din, autre prince de sang royal. Firuz Shah, gouverneur d'Oude, s'empara du trésor de Lakhnauti et pilla plusieurs villes de l'Hindoustan. Les gouverneurs de Badâon, Moultan, Hansi et Lahore s'insurgèrent et rejetèrent l'autorité du gouvernement central. En même temps, la crise politique était précipitée par une tentative de la reine-mère pour supprimer la Sultane Reziya, fille aînée et héritière désignée d'Iltutmish. La conspiration fut déjouée, encore qu'embryonnaire, et Shah Turkân, l'ambitieuse, fut faite prisonnière par le peuple déchaîné. Sa chute ménagea une entrée à Reziyâ; les Emirs turcs et les nobles se rassemblèrent autour d'elle et la nommèrent leur souveraine. Rukn-ud-din, lui aussi, fut jeté en prison, où il mourut dans le mois de Rabi-al-Awwal, l'an 634 de l'hégire (1236) après avoir régné sept mois à peine.

Avènement de la Sultane Reziyā. — Le Mushrif-al-Mamalîk, ou premier secrétaire d'Etat, écrivit un décret testamentaire royal, par lequel Réziyâ[1]

1. Minhâj-us-Sirâj écrit: « Le Sultan discerna en elle des signes de puissance et de bravoure, et quoiqu'elle fût une jeune fille et

était officiellement nommée héritière de la couronne, en raison de son intelligence, de ses qualités et de sa culture. Les ministres du Sultan furent scandalisés à l'idée qu'une femme pût être élevée à la dignité royale au détriment d'héritiers mâles adultes. Ils représentèrent au Sutan le non-sens d'une telle décision, mais il répliqua : « Mes fils sont absorbés par les plaisirs de la jeunesse et aucun d'eux ne possède la capacité de diriger les affaires du pays. Après ma mort on verra qu'aucun d'eux ne sera plus digne de me succéder que ma fille ». Ce n'était pas la première fois que le monde islamique voyait le sceptre aux mains d'une femme. Les fameuses princesses du Kharezm, Malika Turkân et Turkân Khâtoûn exercèrent plus d'autorité que ne le fit jamais Reziya. Au XIII[e] siècle, il y eut des reines musulmanes qui régnèrent en Egypte et en Perse. Les avocats de la cause du sexe fort furent ainsi réduits au silence et Reziya fut reconnue héritière de la couronne.

Elle confirme son pouvoir. — Quand elle monta sur le trône, après la chute de la reine-douanière Shah Turkân, elle se trouva dans une situation difficile. Mohammed Junaidi, vizir du royaume, dont l'exemple fut suivi par des gouverneurs de province, refusa de reconnaître son autorité. Nusrat-ud-din Tayarsi, feudataire d'Oude, vint à son secours en reconnaissance de cette position qu'il lui

vécut retirée, quand le Sultan revint de la conquête de Gwalior, il ordonna à son secrétaire, Taj-ul-Malik Mahmoud, qui était directeur du gouvernement de la désigner par son nom en toutes lettres, comme héritière du royaume et successeur au trône ». (Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri,* II, pp. 638-39; *Tabaqat-i-Nasiri,* texte persan, édité par W. N. Lees, pp. 185-86).

devait. Grâce à son courage et à sa diplomatie, la reine eut bientôt raison des Maliks rebelles; plusieurs d'entre eux furent tués dans la bataille, et Mohammed Junaidi, son ennemi le plus acharné, se retira sur les collines de Sirmur où il mourut peu de temps après. Ainsi l'ordre fut rétabli dans tout le royaume, et, suivant les paroles d'un chroniqueur : « de Lakhnauti à Debal et Damrilah, tous les Emirs et les Maliks lui jurèrent obéissance et soumission ».

Ces premières années furent très troublées par la rébellion des hérétiques, adeptes des sectes de Qirâmitah et des Malâhidah. A l'instigation d'un certain turc, nommé Nûr-ud-din, ils réunirent dans les environs de Delhi, des hommes venus de tous les coins du pays; du Gujarat, du Sind et des provinces riveraines du Gange et de la Jamna. Ils formèrent une conspiration pour étouffer l'Islamisme. Prédicateur éloquent, Nûr-ud-din devint le noyau d'un groupe, et prêcha les doctrines propres au renversement de la « vraie foi ». Ses tirades contre les *Ulamâ* et les sectes de Aboû Hanîfa et Chafii, déchaînèrent une grande agitation; certain jour, fixé d'avance, les conspirateurs, au nombre de 1.000 hommes bien armés d'épées et de boucliers pénétrèrent dans le Jam-i-Masjid. Ils se divisèrent en deux sections; l'une entra dans le Masjid par le côté nord, et l'autre passant par le marché aux toiles força l'entrée du collège Muizzi, attaquant ainsi les musulmans des deux côtés. Mais quand les troupes royales apparurent, ils se dispersèrent et tout rentra dans l'ordre.

Sa politique provoque le mécontentement. — Reziya fut une femme bien douée. Un de ses contemporains

la décrit comme une grande souveraine, subtile, juste, bienfaisante, protectrice des lettrés, dispensatrice de la justice, le soutien de ses sujets, d'esprit guerrier et douée de tous les admirables attributs et qualités nécessaires à un roi. Mais comme elle ne fut pas créée pour être comptée parmi les hommes, quel fut l'avantage de toutes ces excellentes qualités? Elle fit de son mieux pour jouer son rôle de roi. Elle se défit de ses vêtements féminins, rejeta la séquestration du *zenana*, arbora la coiffure d'un homme, et discuta d'affaires en *darbâr* public. Elle prit une part active dans les campagnes contre les Hindous et les chefs musulmans révoltés, et conduisit elle-même une expédition contre le gouvernement de Lahore qui fut forcé de reconnaître son autorité. Son sexe fut son plus grand tort. Une seule faiblesse pouvait bien échapper à tant de talents et de vertus, comme le fait remarquer Elphinstone. Cette faiblesse, ce fut l'extraordinaire faveur qu'elle accorda à son maître d'équitation, Jamal-ud-din Yâqut[1], un esclave abyssin, ce

1. Il ne semble pas que l'attachement de Reziya à Yâqût eût été criminel quoique Ibn Batoûta le dise formellement (édition de Paris, II, p. 167). Mais Ibn Batoûta n'est pas une autorité quant aux choses qu'il ne pût observer. L'auteur des *Tabaqat-i-Nasiri* dit simplement que Yâqût l'Abyssin fut en faveur au service de la Sultane (Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri*, I, p. 642). Le Major Raverty croit que son amitié n'était pas coupable puisque le plus grand manque au décorum dont Firishta l'accuse est « la familiarité qui existait entre l'Abyssin et la reine du fait que lorsqu'elle montait à cheval elle était toujours mise en selle par l'Abyssin » (Briggs, I, p. 220).

Les *Tabaqat-i-Akbari* racontent que quand Reziya montait, Yâqût mettait toujours ses mains sous ses bras et la posait sur la bête qu'elle montait (texte de Calcutta, p. 67). Badâoni répète la même histoire (Ranking, *Al Badâoni*, I, p. 120). Quelle que soit la vérité, il n'en est pas moins hors de doute que Reziya commit un acte impardonnable en faisant de l'Abyssin son favori. Une telle conduite en Orient doit infailliblement soulever des soupçons. La reine dépassa

qui rendit sa partialité plus dégradante encore. Les Khans, hommes libres, qu'un corps de Mameluks turcs connus sous le nom des « quarante », avait supplantés au pouvoir, furent vexés de la préférence dont l'Abyssin était l'objet. Exclure des honneurs des officiers avisés qui avaient aidé à l'établissement du royaume des esclaves, n'était pas de la bonne politique. L'antipathie que la reine soulevait fut encore accentuée par son attitude publique qui choquait les musulmans.

La révolte de Malik Ikhtiyar-ud-din Altunia 1239 ap. J.-C. — Altunia, le gouverneur rebelle de Sarhind, brandit le premier l'étendard de la révolte. La trahison de ce chef alluma en Reziyâ un brasier d'énergie; à la tête d'une puissante armée, elle quit-

certainement les limites de la décence imposées en Orient, à une femme de haute naissance, particulièrement si elle n'est pas mariée.

Thomas juge plus sévèrement la conduite de la reine. Il écrit : « Ce n'était pas que l'amour fût interdit à une reine vierge. Elle aurait pu avoir des faiblesses pour un humble prince consort, ou se divertir sans contraintes dans les sombres retraites du harem du palais, mais une fantaisie opiniâtre la poussa dans une fausse direction et lui fit préférer une personne employée à sa cour, un Abyssin. D'ailleurs, d'un commun accord, les Turcs nobles s'indignèrent de ces faveurs » (Thomas, *The Chronicles of Pathan Kings*, II, p. 106).

Les historiens postérieurs insinuent que les relations entre Reziyâ et l'Africain étaient loin d'être correctes, mais les chroniques contemporaines ne contiennent rien de semblable. Cependant, il est inutile de penser qu'elle se soit abaissé jusqu'à cette faute, car le seul fait de favoriser un Africain était suffisant pour exciter la jalousie des nobles turcs (*Cambridge History of India*, III, u. 59, Cambridge, 1928).

Voici les différentes manières d'écrire le nom de la Sultane, dont la réputation fut peut-être sujette à un excès de calomnie :

Radziyya (*Cambridge History*, p. 58); Radhiyah (Ibn Batoutah, Def. III, p. 166); Radziya (Keene, Hist., I, p. 45); Lane-Poole écrit aussi Radziya (*Med. India*, p. 74); Ridiga (*Mohammadan dynasty*, pp. 296-299). Elle est ignorée de Grousset, version d'Ibn Batoûta suivie par Keene, Lane-Poole et *Camb. Hist.* (note du traducteur).

ta la capitale pour apaiser la révolte. Quand elle atteignit Tabarhindah, les Emirs turcs tuèrent son favori, Yâqut, et l'emprisonnèrent elle-même dans le fort. Mais la subtile reine prouva à ses geôliers qu'ils n'étaient pas aussi habiles qu'elle. Elle appela à elle Altunia, se fit épouser par lui, et disposant de forces considérables, marcha sur Delhi pour reprendre possession de son royaume. Pendant son absence, les Emirs avaient nommé roi son frère, Muizz-ud-din Bahram Shah. Il mit une armée sur pied, et défit la reine et son époux. Les partisans d'Altunia l'abandonnèrent, Reziya et lui tombèrent entre les mains des Hindous qui les mirent à mort[1] en Rabi-al-Awwal, l'an 638 de l'hégire (1240). Reziya avait régné pendant trois ans et demi.

Bouleversement qui suivit la mort de Reziya. — Le frère de Reziya, Bahram Shah, lui succéda; ce fut un prince « audacieux, sanguinaire, et plein de courage », mais franc et simple et n'ayant aucune envie de développer les fastes de la royauté. Minhâj-us-Sirâj écrit : « Il était de nature modeste et honnête; et jamais ne portait de bijoux ou de parures suivant l'usage des rois de ce monde; il ne désirait pas non plus des ceintures, des vêtements de soie, des décorations des bannières ou des déploiements de richesses ». Son règne se distingua par les meurtres, les trahisons et les intrigues; la haine était déjà dans tous les cœurs quand il adopta des mesures draconiennes pour anéantir les conspirations. Les Mongols firent leur première apparition

1. Ibn Batoûta raconte d'étrange manière la mort de Reziya, mais son récit, basé sur des ouï-dire, n'est pas conforme à la réalité.

en Hindoustan en 1241 ap. J.-C., et quand le gouverneur de Lahore[1], manquant d'appui, ne put leur opposer de résistance, ils prirent Lahore et tuèrent un grand nombre de musulmans.

Peu après, le Sultan fut assassiné et Alauddin Masud Shah, petit-fils d'Iltutmish, lui succéda. Pendant les deux premières années de son règne, le Sultan fut victorieux en divers points de son royaume et organisa des guerres saintes contre les Hindous et les héritiques ainsi qu'il lui était enjoint par son Credo. En 1245, les Mongols firent aux Indes une seconde apparition; ils marchèrent sur Uchha, mais furent repoussés et essuyèrent de grosses pertes. Vers la deuxième moitié de son règne, le Sultan prit l'attitude d'un tyran, il mit à mort, en badinant, plusieurs de ses Maliks. Sa mentalité avait été viciée par la vie de camp; il devint esclave de la boisson, des plaisirs et de la chasse, et abandonna les affaires du gouvernement. Le mécontentement s'accrut; les Emirs et les Maliks mirent sur le trône un autre fils de Iltutmish, Nasir-ud-din. Masud fut jeté en prison, en Moharrem de l'an 644 de l'hégire (mai 1246), et il y mourut peu de temps après.

1. A cette époque, Malik Ikhtiyar-ud-din était gouverneur de Lahore.

CHAPITRE VII

Balban et ses successeurs.

Nasir-ud-din Mahmoud. — En 1246 ap. J.-C., le trône de Delhi échut à Nasir-ud-din Mahmoud, l'un des plus jeunes fils d'Iltutmish. Ce fut un pieux souverain, rempli de la crainte de Dieu; il patronna les savants et protégea les malheureux. Renonçant aux plaisirs de la royauté, il mena la vie retirée d'un derviche, gagnant de quoi vivre en copiant des versets du Coran[1]. Son caractère et son tempérament le rendaient impropre à l'administration du royaume de Delhi à une époque où les querelles intestines et les révoltes hindoues se conjuguaient pour ébranler la monarchie, et où les Mongols frappaient aux portes de l'Inde. Mais, fort heureusement, Nasir-ud-din eut en Balban un ministre remarquable qui, pendant tout son règne, dirigea la politique intérieure et extérieure de l'Etat.

1. Nasir-ud-din Mahmoud est le sujet de plusieurs anecdotes. On raconte que sa femme préparait ses aliments, et quand un jour elle demanda au Sultan de se faire aider par une servante, il lui refusa cette permission, disant qu'il n'était que le dépositaire de l'Etat. Ceci paraît exagéré. Mais il n'y a aucun doute que le Sultan menait une vie très simple et passait ses journées dans les pratiques pieuses.

Les débuts de Balban. — Comme Iltutmish, il était turc, descendant de la tribu d'Ilbarî, et son père fut le Khan de 11.000 familles. Mais Balban était destiné à de plus hautes fonctions que celles d'administrateur d'un Khanat. Jeune encore, les Mongols s'emparèrent de lui, et l'emmenèrent à Baghdad où le Khwâja Jamal-ud-din de Basra l'acheta. Le Khwâja, découvrant en lui d'étonnantes dispositions, le traita avec bonté et le vendit, à Delhi, à Shams-ud-din Iltutmish. « Le faucon de la domination et du pouvoir fut ainsi placé sur son poignet sacré », et Balban fut nommé *Khâssah-bardâr* (attaché personnel) du Sultan, et enrôlé dans le fameux corps des quarante esclaves. Sous le règne de Reziya il fut promu au rang d'*Amir-i-shikâr* (maître de la chasse). Quand la puissance de Reziya déclina et que les nobles s'élevèrent contre elle, Balban se joignit à la ligue des révoltés et participa à sa chute. Bahram, le nouveau roi, reconnaissant à ceux qui l'avaient soutenu, lui confia le fief de Rewâri[1], auquel s'ajouta plus tard le district de Hansi. Balban s'acquitta sagement de sa charge; l'agriculture progressa; sa justice et sa générosité remarquables, rendirent au peuple la paix et la prospérité.

Quand, en 1245 ap. J.-C., les Mongols, sous les ordres de leur chef, Mangu, envahirent le Sind et mirent le siège devant la forteresse d'Uchha, Balban releva le courage vacillant des Emirs et mit sur pied une forte armée. L'expédition fut si bien menée que, lorsque les troupes royales atteignirent la

1. Rewâri est une ville du district et de Gurgaon, dans le Pendjab, située sur la route de Delhi et Jaipur (*Imp. Gaz.*, p. 300).

rivière Beas, le chef mongol effrayé leva le siège. Son armée, consistant en trois divisions subit une défaite écrasante et s'enfuit laissant derrière elle des milliers de prisonniers hindous et musulmans, qui furent immédiatement remis en liberté. L'intrépidité de Balban et sa connaissance de l'art de la guerre contraignirent les Mongols à lever le siège et valurent à l'Islam ce brillant succès. A l'avènement de Nasir-ud-din Mohammed, en 1246, il fut nommé premier ministre et exerça pleins pouvoirs, cependant que son maître, nullité politique, passait son temps à transcrire le Coran.

En 1246, Balban traversa la Ravi, ravagea les collines de Jûd et de Jilam et soumit les Khokhars et autres tribus rétives. Il entreprit, au Doab, plusieurs expéditions pour châtier les rajas hindous réfractaires. Après maintes charges, il conquit la forteresse de Talsandah, située sur la frontière du Kanauj. Le Rana de Malaki, contrée située entre Kalinjar et Kara, fut soumise après de rudes combats, et un énorme butin en fut retiré. Mewat et Ranthambhor furent ensuite saccagées, et les armées musulmanes se reposèrent sous leurs lauriers. Malik Baha-ud-din Ibak fut tué sous les murs du fort, le 11e jour du Zil-hidjah de l'an 646 de l'hégire (7 avril 1248). La révolte des gouverneurs musulmans fut étouffée; Izz-ud-din qui se rebella à Nagor en 649 de l'hégire (1251) fut fait prisonnier par Sher Khan, à Uchha qui se rendit sans la moindre résistance. Prirent ensuite place les expéditions de Gwalior, Chanderi, Malwa et Narwar[1] qui furent

1. Narwar est située à 40 milles à l'est de Bhopar. Suivant Tod, la ville fut fondée par les Rajpoutes Kachwaha. Raja Nala dont

toutes couronnées de succès et prétextes à des butins fantastiques. Chahar Deva, raja hindou, qui opposa aux royalistes une puissante armée, fut vaincu lui aussi, et les armées victorieuses rentrèrent à Delhi en Rabi-al-Awwal, l'an 650 de l'hégire (mai 1252 ap. J.-C.).

Six mois plus tard, le Sultan, auquel se joignirent plusieurs chefs nobles, marcha contre Uchha et Multan. C'est durant cette expédition qu'Imad-ud-din Rihan, jaloux de l'influence de Balban, excita les Maliks contre lui et souffla la calomnie à l'oreille du Sultan. Les machinations de ses ennemis finirent par triompher, et ce grand général et ministre qui s'était dévoué au service de l'Etat fut banni de la Cour en Moharrem de l'an 651 (mars 1253 ap. J.-C.). Il reçut l'ordre de rentrer dans ses domaines des follines de Siwalik et d'Hansi, et Imad-ud-din fut nommé Vakil-i-dar[1] de la capitale.

La disgrâce de Balban occasionna une nouvelle répartition des charges et tous ceux qui avaient été employés par lui furent transférés à d'autres offices ou simplement renvoyés pour laisser la place à la vile troupe du parvenu. Mohammed Junaidi fut nommé vizir et Imad-ud-din aqcquit grande influence dans l'administration des affaires. Minhâj-

l'histoire est relatée dans le *Mahâbhârata*, régna à Narwar. Ses descendants continuèrent à défendre le pays contre les musulmans jusqu'à ce qu'il fût pris par les Mahrattes. Jarrett, *Ain-i-Akbari*, II, p. 60. Chahar Deva fut roi de Narwar (Thomas, *The Chronicles*, p. 67). Dans les *Tabaqat-i-Nasiri*, il est nommé Chahar Ajari.

1. Vakîl-i-dar est le mot exact, quoique certains textes aient Vakîldar. La tâche principale du Vakîl-i-dar est la garde des clefs du portail du palais royal. Barani parle de Qazi Zia-ud-din occupant ce poste au temps de Qutb-ud-din Mubarak Shah Khilji. Cette charge existait aussi chez les Mongols, qui la considéraient certainement comme très importante (Raverty, *Tabaqat-i-Basiri*, I, p. 694).

us-Sirâj dut renoncer à sa qualité de Qazi et ceci est probablement la cause de son amertume à propos du nouveau régime ministériel. La tutelle d'Imad, l'Hindou renégat, blessa l'orgueil des Maliks, tous « Turks de pure descendance et Tadjiks de haute naissance », qui considéraient comme une déchéance de servir sous ses ordres. Les règlements administratifs se relâchèrent; le royaume devint la proie du désordre et des intrigues; les rues mêmes de la capitale étaient si peu sûres que le savant auteur des *Tabaqat-i-Nasiri* écrit avoir été empêché, pendant six mois, de dire ses prières dans la grande mosquée. Le mécontentement régnait dans les provinces, et de tous côtés on demandait au Sultan la démission d'Imad-ud-din. Les Maliks de Karâ-Mânikpur, Oude, Tirhut, Badâon, Tabarhindah, Sâmânah, Sunnam, Kuhrâm et de toute la contrée du Siwalik, tenaient à ce que le ministre exilé reprît la direction des affaires. A ces officiers hostiles se joignirent Ulugh Khan et le prince Jalal-ud-din Masoud Shah; ils unirent toutes leurs forces et marchèrent sur la capitale. Rihan, alarmé, suggéra au Sultan d'organiser une contre-attaque. Les deux armées se rencontrèrent aux abords de Tabarhindah. Quand les avant-gardes des deux partis se trouvèrent en face l'une de l'autre, l'armée du Sultan fut saisie de panique et se replia vers Hansi sans s'être battue. Les Émirs des deux côtés s'arrangèrent à l'amiable et convainquirent le Sultan d'ordonner la démission de Rihan. Le fief de Badâon lui fut confié et Balban rentra en triomphe dans la capitale, en Zil-hidjah, l'an 652 de l'hégire (1er février 1254). Son retour mit la joie dans tous les cœurs, et par la grâce de Dieu « les portes de la bonté

divine s'ouvrirent et la pluie tomba sur la terre et tout le monde considéra son heureuse arrivée comme un bon augure pour les mortels ».

La fin des révoltes. — Le gouvernement recouvra son ancienne énergie et sa vigueur, et Balban remit à l'ordre, d'une main ferme, les émirs rebelles du Doab. Quand Qutlugh Khan, feudataire d'Oude, ayant épousé la mère du Sultan qui était veuve, se révolta en 1255, Balban marcha contre lui et l'obligea à se retirer. Il fut assisté par tous les maliks et les Hindous disgraciés, et fut rejoint par Izz-ud-din qui se révolta suivant le mauvais exemple de Qutlugh Khan. La jonction des armées des deux Maliks s'opéra près de Samana, ils se dirigèrent sur la capitale mais ne purent mettre à exécution leur funeste projet. Malik Balban rentra à Uchha, avec 2 ou 3 cents hommes de moins, en passant par la contrée de Siwalik; cependant on n'entendit plus jamais parler de Qutlugh Khan. Vers la fin de l'année 1257, les Mongols, entraînés par leur chef Nuyin Sari[1], envahirent de nouveau le Sindh, mais ils se retirèrent à l'approche des troupes royales.

La dernière expédition.— La dernière expédition importante entreprise par le ministre fut menée contre la région montagneuse du Siwalik en 1259. Les rebelles y avaient saccagé les propriétés musulmanes, détruit des villages et harcelé la population paysanne des districts d'Hariana, de Siwalik et de Biyana. Trois années plus tôt ils s'étaient com-

1. Il est aussi nommé Nuyin Salin, autre part, mais les lettres *l* et *r* sont interchangeables (Raverty, *Tabaqat-i-Nasiri*, I, p. 711).

portés de la même manière et avaient été châtiés par Ulugh Khan. Sous les ordres de Malka, un Hindou qui rassembla autour de lui tous les mécontents de la contrée, ils renouvelèrent leurs brigandages. Ulugh Khan les défit grâce au zèle et à l'intrépidité des Maliks et des Emirs, et 12.000 d'entre eux, à peu près, furent passés au fil de l'épée. Près de 250 de leurs chefs furent réduits en esclavage, et l'armée victorieuse se saisit d'un immense butin. En l'espace de 20 jours, le guerrier-ministre débarrassa tout le pays de ces calamités, captura 142 chevaux, et emporta 60 sacs à coton, contenant chacun 35.000 *tankâs* du trésor royal. Vers cette époque, arriva un émissaire d'Houlâkû, le petit-fils de Tchinguiz Khan. Une magnifique réception lui fut ménagée et le Sultan, pieux et bénévole, sortit de sa retraite pour présider sa cour afin de bien recevoir cet hôte distingué.

Apogée de Balban. — Pendant deux décades complètes, Balban exerça une autorité suprême et préserva l'Etat de plus d'un danger. A cette époque de trouble et d'inquiétude, seul un homme tel que Balban pouvait, de sa main de fer, étouffer les révoltes et prévenir le désordre. Les postes-frontières furent fortement gardés, une armée puissante s'organisa, et les Mongols furent repoussés avec succès. Dûment châtiés, les Hindous du Doab n'osèrent plus s'insurger. Les Emirs et les Maliks désaffectés, dont les jalousies et les dissensions créaient le désordre dans l'Etat, durent s'incliner devant une autorité incontestable. Grâce à l'énergie et aux capacités de Balban, le royaume de Delhi résista aux révoltes intérieures et aux invasions étrangères.

Balban devient roi.— Balban était naturellement désigné pour assumer les charges de la royauté, à la place de Nasir-ud-din qui mourut en 1266. L'incompétence des fils d'Iltutmish et l'orgueil aveuglant des esclaves Shamsîs, avaient diminué le prestige de la couronne; le premier devoir de Balban était d'affirmer l'autorité du gouvernement, de réorganiser l'administration et de prendre des mesures effectives pour arrêter l'invasion mongole. Barani écrit : « La crainte du pouvoir gouvernant, qui est la base de toute bonne administration et la source de gloire et de splendeur d'un Etat, avait abandonné le cœur de tous les hommes et le pays était tombé dans une triste condition. » Par des châtiments sévères et des mesures énergiques, le nouveau Sultan, habile administrateur, étouffa les éléments de désordre et apprit au peuple l'obéissance et la soumission.

Il rétablit l'ordre. — Il fallait d'abord que Balban eût une armée puissante et bien organisée. Des Maliks d.expérience qui avaient déjà donné des preuves de leur courage, reçurent la charge de la cavalerie et de l'infanterie. Avec l'aide de cette armée, il rétablit l'ordre au Doab et dans les environs de Delhi. l'agitation des Mewatis était devenue une menace sérieuse pour le trône de Delhi. Leurs équipées pillardes les menaient jusqu'aux approches de la capitale, et pendant la nuit, « ils venaient rôder dans la cité, donnant toutes sortes d'inquiétudes, privant les habitants de leur repos ». Ils assaillaient les *bhishtis* (porteurs d'eau) et les jeunes filles qui allaient chercher de l'eau, les dépouillant de leurs vêtements. Par crainte de tout ce dont leur audace pouvait les rendre

capables, les portes occidentales de la ville durent être fermées pendant la prière de l'après-midi; un nécessiteux même, n'était pas à l'abri de leur férocité. Le Sultan purgea la jungle de ce fléau; pour protéger la capitale, il fit bâtir des postes avancés fortement gardés par des Afghans, auxquels il donna des lopins de terre afin qu'ils eussent un intérêt à bien remplir leurs fonctions Les nobles et les officiers qui avaient la charge de la contrée, la soumirent complètement, et firent passer au fil de l'épée des milliers de ces brigands. Au cœur du Doab régnait la plus grande insécurité; Kampil, Patiali et Bhojpur étaient les places fortes des pirates qui infestaient les routes et rendaient impossible le transport des marchandises. Le Sultan vint en personne remettre à l'ordre ces hors-la-loi. Il posta, aux endroits dangereux, de fortes garnisons afghanes; « le repaire des brigands fut ainsi converti en un poste de gardes et des musulmans et des gardiens de routes prirent la place de ces voleurs de grands chemins. Soixante ans plus tard, Barani pouvait raconter que le pays avait été purgé de ses pirates et que le voyageur circulait en toute sécurité. Pendant que le Sultan s'occupait à rétablir l'ordre au Doab, une émeute éclata dans la contrée, comprise maintenant dans le district de Rohilkhand, et les chefs de Badâon et d'Amrohâ se trouvèrent impuissants à l'apaiser. Le Sultan exaspéré par ce mépris des lois, se dirigea sur Katehar avec la plus forte partie de son armée et donna des ordres formels pour l'anéanantissement des rebelles. Il s'ensuivit un terrible carnage; « le sang des révoltés forma des ruisseaux, il y eu partout, près des villages et dans la jungle, des amas de cadavres, et leur puanteur atteignait les

rives du Gange. » L'armée royale ravagea tout le district et s'empara de grandes richesses. Des bûcherons taillèrent la jungle et y ménagèrent des routes qui couronnèrent l'effet des massacres. L'ordre fut rétabli.

Suppression des esclaves Shamsîs. — Ayant supprimé les hors-la-loi, le Sultan mena une expédition dans les montagnes de Jûd, pour châtier les tribus des collines. Deux ans plus tard il marcha contre le fort qui avait été détruit par les Mongols. Toute la contrée fut dévastée — et l'ordre régna. Cette brève campagne révéla une fois de plus au Sultan l'incapacité des vétérans Shamsîs qui avaient joui de concessions de terrains pendant les 30 ou 40 années précédentes. Il fut découvert, qu'en place de paye, près de 2.000 cavaliers de l'armée de Shams-ud-din possédaient des villages dans le Doab. Plusieurs des privilégiés étaient vieux ou infirmes, d'autres étaient morts et leurs fils avaient pris la suite de leurs concessions, et leurs noms faisaient partie du répertoire de l'*Ariz* (commissaire général). Ces tenanciers de terrains s'intitulaient propriétaires et soutenaient que le Sultan Shams-ud-din leur avait fait don de ces terres. Quelques-uns d'entre eux continuaient à faire du service militaire pendant leurs loisirs, d'autres trouvaient des excuses pour rester chez eux et corrompaient le député du commissaire général des guerres et ses officiers, afin qu'ils fermassent les yeux sur leur négligence. Comme le *quo warranto* d'Edouard Ier, le Sultan lança de suite un ordre d'enquête et fit dresser une liste des concessionnaires qui furent divisés en trois classes : 1° Les hommes âgés, dont les terres furent reprises, mais

auxquels fut allouée une pension de 30 ou 40 tankas, 2° les hommes jeunes, aptes au service actif, gardèrent leurs terrains mais en payant à un receveur officiel le surplus de leurs revenus; 3° la troisième classe, enfin, comprenait les veuves et les orphelins qui furent privés de leurs terres, mais aux besoins desquels l'Etat devait pourvoir. Les ordres de Balban, à l'exemple de la législation de Solon à Athènes atteignirent tout le monde, sa propre classe ne fut pas exclue; un sentiment de désespoir s'empara des membres de l'aristocratie militaire, qui avaient jusque-là le monopole de toutes les faveurs et de tous les privilèges. Ces vieux Khans dépêchèrent quelques-uns d'entre eux à Fakhr-ud-din, le kotwal de Delhi, qu'on supposait avoir de l'influence sur le Sultan, le suppliant d'intercéder en leur faveur. Le kotwal s'emporta et plaida si éloquemment la cause de ces vétérans que le Sultan fut ému et révoqua ses édits; les Khans ne furent pas dépouillés de leurs propriétés, mais ils perdirent de leur influence et se soumirent humblement à la dictature de Balban. Celui-ci n'épargna même pas son propre cousin, Sher Khan, gouverneur des districts de Sunnam, Lahore et Dipalpur; il avait maîtrisé de son autorité des tribus séditieuses, telles que les Jats, les Khokhan, les Bhattis, les Minas et les Mandharas[1]; quand il apprit l'hostilité du Sultan vis-à-vis des vieux barons Shamsîs, il en vint à craindre pour sa propre sécurité et se tint éloigné de la cour. Barani écrit qu'en dépit de ses services passés et de leurs

1. Ces tribus sont également mentionnées par Barani dans son *Tarikh-i-Firuz Shahi*, durant le règne de Mohammed Tughlaq (*Biblioth. Ind.*, p. 483).

liens de parenté, le Sultan le fit empoisonner[1]. Sans merci, Balban affermit son empire et réduisit au silence tous ceux qui tentèrent de se mettre au travers de sa route.

Fermeté du gouvernement. — Sa force militaire, seule, eut été impuissante à maintenir dans l'ordre un pays aussi étendu que l'Hindoustan; c'est pourquoi Balban établit l'administration intérieure sur des bases solides. Le principe en était mi-civil et mi-militaire. Il était lui-même la source de toute aurorité et veillait à ce que ses ordres fussent exécutés avec la plus grande rigueur. A ses fils même, qui gouvernaient d'importantes provinces, il ne laissait guère d'initiative, c'est lui qui discutait des questions graves et ses décisions étaient strictement observées. une parfaite impartialité présidait à l'administration de la justice; tous les torts devaient être redressés, eussent-ils été causés par un membre de la famille royale, ou de ses amis. Personne n'osait plus maltraiter ses serviteurs ou ses esclaves par crainte de la justice inexorable du Sultan. Quand Malik Barbak, courtisan, qui tenait un jâgîr de 4.000 cavaliers et le fief de Badâon, fit mourir à coups de fouets l'un de ses serviteurs, sa veuve s'en plaignit au Sultan. Il ordonna que le Malik fût flagellé de la même manière en présence de la plaignante, et fit exécuter publiquement les espions qui ne lui

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi* (p. 66). Elliot, III, p. 109, Barani affirme que le Sultan le fit empoisonner, et, sur ce règne, il est une autorité plus digne de foi que d'autres auteurs. Firishta dit que Sher Khan mourut et fut enterré à Bhatnir. Barani dit qu'il manqua de respect à la cour. Briggs, incorrectement, écrit neveu au lieu de cousin. Firishta, texte de Lucknow, p. 78; Briggs, I, p. 258; Elliot, III, p. 109.

avaient pas rendu compte de ce scandale. A une autre occasion, certain noble n'échappa à la mort qu'en payant à la veuve de celui dont il avait causé la mort, une somme de 20.000 *tankas.* Afin de perfectionner l'administration de la justice, Balban avait institué un merveilleux service d'espionnage, lequel étendant ses ramifications dans tous les fiefs, devait l'instruire immédiatement de toutes les injustices commises. Pour que ces rapports fussent exacts et honnêtes, il restreignit le champ d'observation individuel et que le rapport accusât les membres d'une caste plus ou moins élevée, la justice était également rendue. Les actions de Bughra Khan même n'étaient pas exemptes de surveillance, le Sultan tenait à être informé de tous ses mouvements. Il est évident que ces espions évitèrent bien des crimes et protégèrent les innocents et les faibles contre la toute-puissance des maîtres; mais leur continuelle présence dut avoir une grande influence démoralisante sur le peuple qui, plus jamais, ne se sentait libre.

Les Mongols. — Mais la préoccupation dominante du Sultan fut bien la crainte des invasions mongoles. Malgré son armée puissante et bien disciplinée, il ne quitta jamais Delhi, et s'absorba tout entier à défendre ses possessions contre les incursions de ces hordes nomades. Elles s'étaient établies à Ghazna et en Transoxiane, et Houlakû, le petit-fils de Tchinguiz Khan avait assassiné le khalife Al-Moustasim et pris Baghdad. Ils s'étaient emparés de Lahore et saccagaient chaque année les contrées du Sind et du Pendjab. Sans quitter sa capitale, le Sultan surveillait attentivement les points les plus vulnérables de l'empire. Il confia à ses fils, Moham-

med et Bughra, la garde des provinces de Moultan et de Samana, les plus exposées parce qu'elles étaient situées à la frontière septentrionale; ils entretenaient de puissantes armées pour combattre les Mongols. Cette crainte constante eut pour effet d'entraver la politique extérieure de Balban, qui jamais ne tenta la conquête de pays plus éloignés, toute son attention étant concentrée dans des mesures préservatrices. L'organisation administrative tendit aussi vers ce même but : conjurer l'avance mongole. La description qu'Emir Khusrau fait de ces sauvages nomades[1], entre les mains desquels il tomba lui-même donne une impression de leur férocité, et des horreurs que leurs raids impliquaient : « Ils étaient plus de mille infidèles, Tartares et guerriers d'autre tribus, montés sur des chameaux; de grands commandants dans la bataille, avec leurs corps d'acier vêtus de cotonnades; leurs faces étaient de feu, avec des bonnets de peau de mouton sur leurs têtes rasées; leurs yeux étaient si étroits et si perçants qu'ils auraient pu transpercer un vase de bronze. Comme s'ils n'avaient pas de cou, leur tête était fixée au corps. Leurs joues ressemblaient à du cuir souple plein de rides et de nœuds. Leurs nez s'étendaient d'une joue

1. Abul Hassan, mieux connu sous son nom de plume d'Ami, Khusrau, de beaucoup le plus grand poète musulman de l'Inde naquit à Patiali l'an 651 de l'hégire (1253 ap. J.-C.) et mourut à Delhi en 725 (1324-25 ap. J.-C.). Encore enfant, il devint un disciple de Cheikh Nizam-ud-din Aulia. Il entra au service de Balban comme précepteur de son fils Mohammed qui appréciait la société des hommes instruits. Peu à peu il s'éleva et fut promu à la situation de poète lauréat. Il mourut de chagrin après la mort de son saint préféré Nizam-ud-din Aulia. Il écrivit de nombreux ouvrages qui sont brièvement cités dans Elliot, III, pp. 67-92, 523-67. Pour de plus amples informations sur ces ouvrages voir Elliot, III, Appendix, pp. 528-29.

à l'autre, et leur bouche d'une pommette à l'autre. Leur moustache était d'une longueur fantastique, mais la barbe était rare autour de leur menton.

«... Ils ressemblaient à autant de démons blancs, et les peuples terrorisés fuyaient partout à leur approche. » De tels envahisseurs, intrépides et sans cœur, ne pouvaient être traités légèrement, ils arrivaient des contrées plus froides, au-delà de l'Hindou-Kouch ; il est naturel que Balban ait négligé d'autres choses pour veiller à la sécurité de son pays et à l'entretien d'une armée bien disciplinée et équipée, toujours prête à repousser les incursions de ces sauvages.

Révolte de Toughril 1279 ap. J.-C. — Balban avait réussi, par la force, à apaiser les populations du Doab et des environs de Delhi, mais la soumission à l'autorité de Delhi, des princes limitrophes, était encore fort douteuse Depuis Mohammed ibn Bakhtiyar Khilji, l'obéissance du Bengale s'était relâchée et ses gouverneurs avaient tous essayé de secouer le joug de l'aurité impériale. L'éloignement, l'absence complète de moyens de communication; et le règne de la malaria, se combinaient pour rendre aux gouverneurs de l'Hindoustan, plus difficile encore l'administration de cette province intraitable. Iltutmish était un monarque capable et puissant; pour exercer une autorité suprême sur le Bengale il l'avait confié à son fils. Cependant, sa mort donna libre cours aux désordres, et ses successeurs, simples fantoches entre les mains de l'armée et de la noblesse turque, laissèrent tomber le prestige du gouvernement central. Ils n'avaient rien fait pour établir sur des bases solides la puissance de la dynastie des esclaves; et

Balban vit clairement, envers sa maison, l'absence de ce sentiment de loyauté que les souverains héréditaires de haute naissance inspirent toujours en Orient. La province du Bengale était une province inquiétante, Barani dit au sujet du caractère de ces habitants : « Pendant plusieurs années, le peuple de cette contrée avait montré des dispositions à la révolte ; les disgraciés et les mécontents, dispersés parmi eux, réussirent généralement à aliéner la loyauté des gouverneurs. »

Toughril Khan, qui avait été nommé par Balban gouverneur du Bengale[1], fut dévoyé par ses mauvais conseillers. Ils lui dirent que le Sultan était bien vieux, que ses deux fils étaient occupés à enrayer l'attaque mongole, et que les nobles, sans direction, ne possédaient ni les hommes, ni les munitions, pour repousser ses tentatives d'indépendance. Tughril prêta l'oreille à ces avis pernicieux et faux et « permit à l'œuf de l'ambition d'éclore dans son cerveau. » Il attaqua Jajnagar[2], s'empara d'éléphants et de biens d'une grande valeur... et garda le tout pour lui. Il consomma son impudence par une déclaration d'indépendance, prit le titre de Sultan Mughis-ud-din, frappa une monnaie et fit lire la Khotba en son propre nom. Une formidable opulence le mit à même de combler ses associés de présents.

1. Tughril était un esclave turc que Balban acheta. Etant brave et belliqueux, il soumit les Rajas du voisinage et les obligea à payer tribut.

2. Dans son *History of Bengal*, Stewart écrit qu'à ce moment-là l'empereur était confiné dans son lit et que ses deux fils défendaient les frontières septentrionales du royaume contre les Mongols. Tughril jugea alors l'occasion favorable pour se proclamer indépendant. Il répandit le bruit que le Sultan était mort. Stewart, p. 91. Elliot, III, p. 112.

Comme Barani l'écrit, l'argent ferma les yeux aux clairvoyants, et l'appât de l'or fit changer le cours de la politique. Les soldats et les bourgeois, courtisans des richesses, se rangèrent sous les ordres du gouverneur rebelle, au mépris de l'autorité souveraine.

La nouvelle de cette révolte altéra l'humeur du Sultan, il en négligea pendant quelques jours les affaires de l'Etat. Alptéguine, mieux connu sous le nom d'Amir Khan, avait longtemps administré le fief d'Oude; c'est à lui que le Sultan remit le commandement d'une forte armée. Il traversa le Sarjû et marcha sur Lakhnauti; mais quand il atteignit les terres du Bengale, il rencontra Toughril qui, grâce à ses libéralités, s'était gagné d'innombrables partisans. Alptéguine, l'ancien esclave, fut vaincu, ses troupes s'enfuirent et plusieurs de ses hommes se donnèrent à l'ennemi. Quand Balban apprit ce désastre, sa fureur ne connut plus de bornes. Il fit pendre Amir Khan aux portes d'Oude, soi-disant pour prévenir d'autres malheurs. Cette injuste exécution sema l'effroi « parmi les sages de l'époque, » qui virent dans cet ignoble décret la condamnation du régime de Balban.

Une autre expédition eut le même sort; Tughril, enhardi par ses succès, sortit de Lakhnauti, tomba sur l'armée de Delhi et la défit complètement. Le Sultan, consumé de honte et de colère, jura de se venger. Il remit les affaires de l'Etat entre les mains de Malik Fakhr ud-din Khan, traversa Samana et Sunnam et demanda à Bughra Khan de l'accompagner au Bengale. La province dont le prince Mohammed avait la charge lui fut tout spécialement recommandée ainsi que la nécessité de ne pas perdre de vue

les Mongols. Malgré les pluies, le Sultan se mit en route pour Lakhnauti à la tête d'une puissante armée. A Oude, il ordonna une mobilisation générale qui vint augmenter son armée de près de deux *lâkhs* d'hommes; une flottille se forma, comprenant de nombreux bateaux. Les troupes royales passèrent le Sarjû, mais leur marche fut très ralentie sur les territoires marécageux du Bengale; péniblement, sous la pluie et dans la boue, elles gagnèrent la capitale pour y découvrir que le rebelle, se sentant incapable de lutter contre le Sultan, avait fui vers les contrées sauvages de Jajnagar, emmenant avec lui ses trésors, ses éléphants et un corps d'hommes armés. Le Sultan se jeta à sa poursuite, déclarant que, quoiqu'il en coûtât, il n'abandonnerait jamais sa proie. Il inculqua sa résolution aux soldats, et beaucoup d'entre eux crurent ne jamais revoir Delhi, et firent leurs testaments. De nombreux cavaliers furent envoyés à la recherche de Tughril, mais ils rentrèrent sans en avoir trouvé la moindre trace. Cependant, un jour, le chef de Kol et son frère Malik Muqqadar, rencontrèrent par hasard des marchands de blé qui étaient au courant de la retraite du fuyard. Ils furent immédiatement saisis, et deux d'entre eux décapités sur-le-champ; terrifiés de cette rapide exécution, les autres divulguèrent les secrets demandés, et la petite escouade se lança dans la direction indiquée par les marchands. Le camp de Tughril fut découvert dans un paysage bucolique, Tughril et ses hommes se laissaient aller à la douceur de vivre loin des préoccupations de toutes sortes, Barani décrit ainsi la scène : « Tous semblaient hors de danger et exempts d'appréhension; quelques-uns lavaient leur linge, d'autres buvaient et chantaient.

Les éléphants broutaient les branches des arbres et les chevaux et les troupeaux paissaient — partout régnait une sensation de sécurité[1]. » Sans plus attendre, un détachement de 30 ou 40 cavaliers s'élança dans le camp et en interrompit brusquement l'heureuse félicité. L'armée de Tughril s'enfuit, saisie de panique; lui-même sauta sur un cheval non-sellé et essaya de galoper jusqu'à un ruisseau qui coulait près de là. Il fut poursuivi, une flèche lui transperça le côté et il fut jeté à bas de sa monture. Les vainqueurs le décapitèrent, jetèrent son corps dans la rivière et firent prisonniers ses partisans, ses femmes et ses enfants. Fort satisfait du succès de cette expédition, le Sultan récompensa convenablement ceux qui avait risqué leur vie à son service. Son prestige s'accrut immensément, et dans la crainte et le respect, les peuples se prosternèrent devant lui.

Balban retourna à Lakhnauti et commença les représailles. Tout le long du bazar de Lakhnauti, de chaque côté, furent érigées des potences et les parents ou complices de Tughril y furent pendus sans pitié. Il y avait un mendiant que le rebelle protégeait : celui-là même ne fut pas épargné. Ces terribles exécutions durèrent deux ou trois jours; ce n'est qu'à grand'peine que les « Qazis » et les « Muftis » obtinrent leur pardon. Des vieillards racontèrent à Barani des histoires de ce passé abominable, jamais on n'avait vu, en Hindoustan, de tels châtiments infligés par n'importe quel roi ou conquérant. Quand le massacre prit fin, Balban s'occupa de rétablir l'ordre dans le pays. Il confia la province à Bughra Khan et lui recommanda d'administrer sagement le pays

1. Elliot, III, p. 118.

et d'éviter les banquets et les festins. Puis avec un coup d'œil sévère, il demanda au Prince : « As-tu vu? » mais celui-ci ne comprit pas ce que l'auguste sire entendait par cette énigmatique question. Le Sultan dit encore : « As-tu vu? » comme le Prince perplexe ne répondait rien, il posa la question pour la troisième fois et ajouta : « Tu as vu mes punitions dans le bazar? » Le Prince inclina la tête très bas, en signe de profonde soumission, et ce père impitoyable lui parla ainsi : « Si jamais des personnes mal intentionnées t'incitaient à dénoncer ton allégeance à Delhi, souviens-toi alors de la vengeance du bazar. Comprends-moi et n'oublies pas que si les gouverneurs du Hind ou du Sind, du Malwa ou du Gujarat, de Lakhnauti ou de Sonargaon, tirent l'épée et se rebellent contre l'autorité du Delhi, le châtiment infligé à Tughril et ses adeptes sera le leur, celui de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs partisans. » Il eut encore avec Bughra une seconde entrevue, et il lui donna alors de précieux conseils au point de vue de la politique; le jour de son départ il l'étreignit affectueusement, et lui souhaita bonne chance. Arrivé à Delhi, il ordonna que de nouveaux gibets fussent dressés[1] pour y pendre les habitants de Delhi et des environs qui avaient osé soutenir la dernière révolte. Le Qazi de l'armée après de grands

1. Barani dit qu'à son retour, le Sultan fit dresser des gibets sur la route de Badâon à Tilpat (Pilibhit) afin de punir les gens de Delhi et des environs qui avaient rejoint Toughril (Elliot, III p. 121). Ceci est une erreur d'interprétation du texte de Barani. C'est en dehors des portes de Badâon que les potences furent érigées. Nizam-ud-din dit clairement qu'alors le Sultan fit dresser des potences sur la place du marché à Delhi, afin que ceux qui avaient joint Tughril y fussent pendus. Firishta est d'accord sur cette version (*Tabaqat-i-Akbari*, Bibl. Ind., pp. 95-97; Briggs, I, p. 265).

efforts, obtint pourtant que le Sultan renonçât à une exécution si effroyable.

Mort du prince Mohammed. — La révolte était effectivement apaisée, mais les chagrins domestiques ne devaient pas être épargnés au Sultan. Quand, sous les ordres de leur chef, Samar[1], les Mongols envahirent le Pendjab, en 1285 ap. J.-C., son fils Mohammed, auquel le Moultan avait été confié, marcha sur Lahore et Dipalpur pour repousser leur attaque; mais il fut vaincu et tué dans la bataille, et son sacrifice lui valut le titre posthume de « Prince martyr ». Amir Khusrau, le poète, fut aussi fait prisonnier, mais libéré peu après. Barani, qui connut le prince, loue hautement ses qualités et écrit : « La cour du jeune prince était fréquentée par les hommes les plus savants, les meilleurs et les plus accomplis de l'époque. Les gens de sa suite lui lisaient le *Shahnama*, le *Diwan-i-Sanai*, le *Diwan-i-Khakani*, et le *Khamsa* du Cheikh Nizami. Des érudits discutaient en sa présence la valeur de ces poètes, Amir Khusrau et Amir Hasan firent partie de sa suite pendant cinq années, à Moultan, et reçurent de lui des pensions et des concessions de terres. Le prince appréciait pleinement l'excellence de ces deux poètes et se complaisait à les honorer davantage que ses autres serviteurs. Aux fêtes qu'il donnait, jamais il ne se laissait aller à des conversations sottes ou indécentes, que le vin fût bu ou qu'il ne le fût pas; s'il buvait du vin, c'était avec modération, pour ne pas

1. Elliot écrit Samar (Elliot, III, p. 122); Firishta l'appelle Timur Khan; Badâonî l'appelle Itiniar (Ranking, *Al-Badâonî*, I, p. 188). Pour les aventures de la captivité d'Amir Khusrau, voir Elliot, III, p. 545.

s'enivrer et perdre la raison. » La mort d'un tel fils fut, pour le Sultan, une terrible épreuve; il en conçut une peine inconsolable. Comme par le passé, il s'occupa des affaires du royaume le jour durant, paraissant étranger à la douleur; mais, la nuit, il pleurait amèrement, déchirait ses habits et se couvrait la tête de poussière. Sa santé s'affaiblit, il fit venir du Bengale son fils Bughra Khan, et lui remit la couronne de Delhi. Mais Bughra Khan était léger et insouciant; il ne prêta qu'une attention distraite aux paroles de son père et partit tranquillement pour Lakhnauti, sous le prétexte d'une partie de chasse. Effrayé par les fardeaux et les responsabilités de la royauté, il préféra passer sa vie dans une province reculée, agissant à sa guise, et vivant en paix, les difficultés du gouvernement étant infiniment moindres là qu'à Delhi. Le Sultan pensa au fils du « Prince martyr », Kai Khusrau et le recommanda aux principaux officiers de l'Etat. Ce roi-guerrier octogénaire, héros de centaines de batailles, ne survécut pas longtemps à sa douleur; il s'éteignit en 1286, laissant un testament par lequel il désignait son petit-fils Kai Khusrau comme son successeur. Un souverain mourant n'a plus guère d'autorité, aussi, à peine Balban eût-il rendu le dernier soupir que les nobles et les officiers s'opposèrent à l'exécution de son testament[1] et firent mon-

1. Sans être très explicite, Barani en parle; Badâonî dit que quelques-uns des émirs turcs étaient hostiles au Prince martyr (Ranking, *Al-Badâonî*, I, p. 220). Firishta dit que Malik Fakhr-ud-din Kotwal qui ne s'était jamais entendu avec le père du prince fut l'instigateur de ce changement de succession (Briggs, I, p. 270).

Les émirs pensèrent probablement que Kaiqubad serait plus malléable entre leurs mains que ne l'eût été Kai Khusrau qui avait hérité de quelques-unes des belles qualités de son père. Pour des récits au sujet du Prince martyr, voir Elliot, III, p. 110.

ter sur le trône, Kaiqubad; choix malheureux, signal de la chute de la dynastie des esclaves.

Caractère de Balban. — La vie de Balban, effort continu pendant une période de plus de 40 ans, est un exemple unique dans l'histoire de l'Inde au Moyen-âge. La dernière moitié du XIIIe siècle fut sans précédent quant aux révoltes et aux guerres qui l'agitèrent; mais Balban maîtrisa la situation d'une main de fer. Sa longue expérience du ministère lui fut d'un grand secours lorsqu'il monta sur le trône. La première chose à faire était de relever, aux yeux du public, le prestige de la royauté; il y arriva en entretenant une cour magnifique, au milieu de laquelle il apparaissait dans les grandes occasions, splendidement vêtu de toutes les parures de la royauté. Il se conduisit toujours selon le code du parfait monarque oriental; il possédait à un tel point le sens de la dignité qu'il ne se montra jamais que complètement paré, même devant ses serviteurs personnels. Jamais on ne l'entendit rire ou plaisanter pendant ses *durbars* (conseils); il ne permit pas non plus le moindre laisser-aller en sa présence. Il méprisait la compagnie des personnes basses ou vulgaires, et rien ne pouvait l'amener à faire preuve de familiarité avec ses amis ou des étrangers. Il était si pointilleux, qu'il lui arriva même de refuser un don de plusieurs *lâkhs* de quelque parvenu qui était fort riche, mais ne pouvait prétendre à une noble descendance. Une humble origine était le plus grand obstacle aux charges publiques, et les nobles et les officiers n'osèrent jamais recommander, pour les emplois administratifs, que des hommes de haute naissance. Dans

sa jeunesse, Balban apprécia le vin et les plaisirs, mais en devenant roi, il abandonna ces passe-temps trop légers. Suivant le goût du Moyen-âge, il se plut à la chasse; souvent pendant l'hiver il fit, à la recherche du gibier, de longues expéditions dans ses propres domaines qui s'étendaient sur plus de 40 milles aux environs de Delhi. Dans l'intimité, le Sultan était bon et affectueux; il nourrissait à l'égard de ses fils la plus tendre affection, aussi quand Mohammed, son fils aîné, mourut, son chagrin fut tel qu'il n'y survécut pas longtemps. Les malheureux n'imploraient pas en vain sa bonté, un grand nombre de réfugiés de l'Asie centrale vinrent chercher un abri à sa cour. Mais il était capable d'une terrible cruauté quand on osait résister à son autorité, ou que la paix du royaume était menacée. Sa faveur s'étendait seulement sur ceux qui le servaient loyalement et obéissaient à ses ordres sans les discuter[1]. Sa vie entière fut consacrée à maintenir l'ordre et à garantir ses possessions contre l'invasion mongole. Il sut, malgré tout, distraire un peu de son temps pour apprécier les efforts de la culture intellectuelle et pour protéger les hommes de lettres, qu'il invita à sa cour. Grand guerrier, souverain et homme d'Etat, Balban sauva le jeune empire musulman à un moment critique et restera toujours une grande figure de l'histoire du Moyen-

1. Firishta dit : « Balban se fit une règle de ne jamais placer aucun Hindou dans une situation de confiance ou de responsabilité ». Mais l'inscription sanscrite de Pâlam qui fut évidemment composée par un Hindou, loue hautement les mérites du Sultan. Ceci ne peut pas prouver que Balban traita généreusement les Hindous en général, car il est trop facile d'obtenir quelques vers laudatifs, moyennant une faible rémunération (*Epigraphia Indo-Moslemica*, 1913-1914, pp. 35, 38, 39-40-41; Briggs, I, p. 250).

âge. Il fut le précurseur d'Alauddin, mais n'eut été la manière dont il stabilisa le pouvoir chancelant de l'Islam aux Indes, Alauddin n'eût jamais été capable de repousser, comme il le fit, l'attaque mongole, et de conquérir de lointaines contrées, ce qui lui valut une place honorable dans le walhalla des Musulmans.

La chute des Esclaves. — La mort de Balban laissa un vide impossible à combler. Personne ne pouvait prétendre à tenir le sceptre avec l'autorité qu'il avait exercée pendant vingt ans. En politique médiévale, la personnalité joue un rôle important, aussi quand la mort supprima la toute-puissance de Balban, les affaires de l'Etat furent livrées à la confusion, et l'ancienne confiance dans la force et la justice de l'administration fut complètement ébranlée.

Fakhr-ud-din, le kotwal de Delhi, intrigua pour faire monter sur le trône Kaiqubad, âgé de dix-sept ans seulement. Il avait été élevé dès l'enfance dans une discipline si sévère, qu'il ne lui avait jamais été permis de jeter un regard sur une « gente damoiselle » ou de goûter à une coupe de vin. De nuit et de jour, ses tuteurs le surveillaient et lui enseignaient les arts d'agrément et les exercices physiques, sans jamais lui laisser commettre une action incorrecte ou prononcer une parole indécente. Et voilà qu'un tel prince se trouve, tout d'un coup, à la tête d'un royaume puissant, dont les immenses richesses peuvent procurer tous les plaisirs ! Toutes les leçons de sagesse s'envolèrent et Kaiqubad abandonna sa vie de puritain pour se jeter éperdûment dans la débauche et la dissipation. L'œuvre de Balban fut annihilée, les nobles et les ministres suivi-

rent l'exemple du roi, la corruption envahit la cour et les hommes de tous rangs se livrèrent au plaisir.

Cependant que Kaiqubad passait son temps en bacchanales et en orgies, le gouvernement était administré par Malik Nizam-ud-din, beau-fils de Fakhr-ud-din, le puissant kotwal de Delhi, auquel le Sultan insipide avait aveuglément donné sa confiance. Nizam-ud-din était un ambitieux; son arrogance et sa situation offensèrent les vieux Khans qui avaient servi l'Etat avec dévotion depuis l'époque d'Aibek et d'Iltutmish. L'absence de Bughra Khan au Bengale, le déclin de la puissance des nobles, et la débauche et l'intempérance du Sultan firent que Nizam-ud-din forma le projet d'usurper le trône au moment favorable. Mais ce plan ne pouvait réussir que si Kai Khusrau, successeur légal de Balban, que la noblesse estimait et respectait, était supprimé. Dans cet esprit, Nizam-ud-din approcha son maître, fort ivre suivant son habitude, et grâce à d'habiles calomnies obtint qu'il consentît au meurtre du prince. Le jeune Kai Khusrau, doué des qualités de son père, fut appelé hors de Moultan; sans défiance il se mit en route pour Delhi, mais la main de l'assasin le frappa à Rohtak.

Ce meurtre atroce fit courir dans tout le royaume un frisson d'horreur. Les Maliks furent saisis de panique et aucun d'eux ne se sentit sûr de sa vie. L'insolence de Nizam-ud-din s'accrut; il lança une accusation contre Khwâja Khatir, vizir du Sultan, et le fit promener à travers toutes les rues de la capitale, monté sur un âne. Puis il se plaignit de la conduite des nobles mongols qu'il accusa d'intentions de révolte. Leurs chefs furent mis à mort dans le palais, leurs corps jetés dans la rivière et leurs pro-

priétés confisquées. De tels actes d'injustice et de cruauté se précipitèrent, le Sultan fut forcé de signer les condamnations à mort de quelques-uns des officiers les plus loyaux et les plus fidèles du régime de Balban. L'influence du favori s'étendit jusqu'au sérail, où sa mère était connue sous le nom de « Mère très honorée du Sultan, et directrice des appartements des femmes ». Les hommes importants et les chefs de la capitale se lamentèrent sur cette décadence de la monarchie, et Nizam-ud-din, le vieux kotwal, démontra à son beau-fils que le cours que prenaient les événements était gros de dangers pour l'Etat.

Nizam-ud-din, au mépris de ces prudentes recommandations, combina un nouveau mouvement sur l'échiquier de la politique. Il essaya de se débarrasser des Khiljis qui avaient acquis une puissance et une influence considérable, et qu'il considérait comme le principal obstacle à sa propre accession au trône. Barani écrit que les Khiljis étaient hostiles aux Turcs. L'un de leurs chefs avait conquis le Bengale au XIIe siècle et plusieurs d'entre eux avaient occupé des postes importants dans différentes parties de l'Hindoustan. Ils formèrent une coalition et placèrent à leur tête Jalal-ud-din Firuz Khilji, qui avait été *Ariz-i-mamâlik* (commandant en chef). Les Khiljis et les Turcs se confrontèrent alors; chacun des deux partis prétendant à la suprématie politique. Quand Bughra Khan apprit cet état de choses, il partit pour Delhi[1] et avertit son fils des

1. Badâoni donne un autre récit de cette rencontre. Il dit que Bughra Khan, ayant acquis une autorité indépendante, écrivit à son fils, le mettant en garde contre les mauvais desseins de Nizam-ud-din, mais Kaiqubad ne suivit pas ces conseils. Après un grand échange de correspondance, il fut décidé que Bughra Khan quit-

conséquences désastreuses que devaient avoir pour lui une telle folie de plaisir. Ces remontrances paternelles impressionnèrent Kaiqubad qui, pour un certain temps, s'amenda; mais son ministre, mauvais génie, le guida de nouveau dans une fausse voie. Sa vie de débauches mina sa constitution et il fut bientôt atteint de paralysie.

Une grande confusion régna sur les affaires de l'Etat et la paix et l'ordre furent grandement compromis. La jalousie mutuelle et les querelles des nobles s'opposèrent à toute entente. Les vieux officiers de Balban, encore fidèles à leur ancien maître, découvrirent, au harem, un fils mâle de Kaiqubad et le firent monter sur le trône. A ce moment-là, Jalal-ud-din Firuz, qui occupait la charge de *Ariz-i-mamâlik*, était sorti accompagné de ses parents et de ses amis afin de passer ses troupes en revue. Les émirs turcs qui étaient jaloux des Khiljis, complotèrent pour s'en débarrasser. Comme Sylla, dictateur romain, ils lancèrent une proclamation con-

terait Lakhnauti et que Kaiqubad partirait de Delhi afin de rejoindre le premier à Oudh (Ranking, *Al-Badâoni*, I, p. 222). D'après le récit d'Amir Khusrau dans son *Qiram-us-Sadain*, le Sultan Nasir-ud-din (Bughra Khan) serait parti de Lakhnauti avec l'intention de conquérir Delhi et de supprimer son fils. Celui-ci se préparait en hâte à la bataille, mais à Oudh ils signèrent une entente (Elliot, III, pp. 530-531).

Les *Tabaqat-i-Nasiri* ne mentionnent rien de tel (*Biblioth. Ind.*, p. 107). Firishta dit aussi que Bughra Khan avança à la tête d'une puissante armée, et que Kaiqubad apprenant que son père était parvenu à Bihar, marcha contre lui et campa sur les rives du Ghagra; mais ils en arrivèrent à un accord pacifique. Briggs, I, p. 277. Ibn Batoûta donne une autre relation de l'entrevue. Il dit que Bughra Khan voulait affirmer ses prétentions au trône et en exclure Kaiqubad. Il se dirigea sur Bihar avec son armée, mais comme la nuit tombait, il lui vint à l'esprit que Kaiqubad était son fils, après tout, qu'il était bien inutile de guerroyer avec lui puisqu'il était son ultime héritier.

Ibn Batoûta, édition de Paris, III, p. 177. Elliot, III, p. 596.

damnant tous les Emirs et les Maliks Khiljis, et le nom de Jalal-ud-din était à la tête de la liste fatale. Mais les fils de Jalal-ud-din eurent vent de la chose; suivis de 500 cavaliers, ils assaillirent le palais royal, s'emparèrent du roi-enfant et l'emportèrent dans le camp de leur père. La ville fut en proie à une grande agitation; une foule furieuse se rassembla pour sauver le jeune prince, mais Malik Fakhr-ud-din parvint à la disperser. La puissance de Jalal-ud-din s'accrut encore; considérant la résistance impossible, plusieurs Emirs et Maliks turcs se rangèrent sous ses ordres. Deux jours plus tard la mort de Kaiqubad[1], paralytique sans espoir de guérison, fut précipitée par la main d'un Malik Khilji dont il avait tué le père. Il fut tué dans son palais des glaces, son temple de plaisir favori, et son corps fut jeté dans la Jamna. Ce fut la fin, peu glorieuse, des rois-esclaves (Slaves Kings) de Delhi.

Jalal-ud-din, ayant obtenu l'appui de ses amis aussi bien que de ses ennemis, monta sur le trône à Kilughari. Mais le peuple de Delhi était hostile aux Khiljis; Firuz ne fut pas accueilli favorablement; il lui fallut quelque temps pour faire oublier son usurpation.

Les causes du succès musulman. — La facilité prodigieuse avec laquelle les Musulmans conquirent les races multiples de l'Hindoustan demande une explication. Le système politique hindou était déchu de son idéal primitif, et ses forces avaient été affaiblies par des jalousies et des dissensions intestines.

1. D'après le *Tarikh-i-Mubarak Shahi*, Muizz-ud-din Kaiqubad mourut le 19e jour de Mouharram, l'an 589 de l'hégire.

La contrée entière était morcellée en de nombreuses principautés indépendantes, continuellement en guerre les unes avec les autres. Le pays ne manquait pas de génies militaires ou de talents combattifs, car il n'y avait pas au monde plus vaillants guerriers que les Rajpoutes. Mais ils manquaient d'unité dans leur organisation; l'orgueil est incompatible avec l'obéissance, et quand, aux moments critiques, un commun effort les eût sauvés, chacun poursuivait ses plans personnels et neutralisait ainsi les avantages qu'ils pouvaient avoir sur l'ennemi.

Les Musulmans, arrivant des contrées plus fraîches situées au delà de l'Hindou-Kouch, étaient doués d'une plus grande résistance physique. Ils possédaient une organisation meilleure, plus de discipline et de cohésion. L'Islam est une grande confrérie dans laquelle se confondent les riches et les pauvres, les nobles et les humbles, au mépris de toutes les conventions sociales. Celui qui se convertit à l'Islam fait partie de cette société pour laquelle tous les hommes sont égaux — ce fut la grande force des Musulmans qui formèrent une communauté homogène, soutenant du même effort l'intérêt de l'Islam. Ils obéissaient invariablement à un seul chef, réalisant ainsi les avantages d'une unité dans le commandement. Ces fanatiques islamiques étaient encore animés d'un zèle de missionnaires, qui les soutint toujours dans la lutte pour la propagation de leur foi. Comme Lane-Poole le dit, « l'extrême bigoterie de leurs doctrines était un moyen de conservation; pour leur propre préservation, il fallait qu'ils se soutinssent les uns les autres, comme les élus de Dieu en face des païens; et qu'ils gagnassent

des prosélytes parmi les Hindous, que ce fût par la persuasion ou par l'épée, afin de grossir la minorité de leur groupe. » Leur foi fut le principal moteur de leur enthousiasme, de leur vaillance et de leur vigueur dans les combats contre les « incroyants »; dans l'espoir de devenir *Ghazi*, le plus commun des musulmans était prêt à courir n'importe quels risques; les engins de guerre les plus terribles ne l'effrayaient jamais, car, ne savait-il pas que s'il mourait en guerre sainte, il serait admis au paradis avec les honneurs du martyre? Ainsi les musulmans combattaient pour une cause, tandis que les Hindous ne faisaient que défendre des intérêts de classe ou de famille. Les Hindous firent toujours preuve de moins de ténacité, d'énergie et d'oubli de soi-même; il leur manquait cette force que le dévouement complet à une cause peut seul donner. Des castes et des croyances différentes les divisaient; le cérémonial compliqué de la pureté imposée par la religion brahmanique et le caractère particulier à chaque caste partageaient la société en d'innombrables sectes, fondés surtout sur des sentiments, ou des intérêts personnels. Cet individualisme compromit bien souvent l'intérêt national. La religion hindoue fut profondément affectée par l'importance de la naissance, dans ce système de castes, qui élevait des barrières artificielles, prévenant ainsi l'union de ces groupes variés pour une défense commune. Les grands chefs de guerre même ne purent se débarrasser de certaines influences conventionnelles, provenant du cercle étroit dans lequel ils avaient grandi.

Le système militaire des Hindous était entièrement démodé. L'importance dont jouissaient encore

les éléphants de guerre leur fut nuisible, quand ils eurent à lutter contre une cavalerie bien entraînée. L'expérience pourtant les en avertit, mais les Hindous la méprisèrent, toujours fidèles à leurs anciennes méthodes. Les collines afghanes fournissaient aux musulmans d'excellentes recrues, abondamment; des hommes, en grand nombre, s'enrôlèrent dans des armées comme celles de Mahmoud le Ghaznévide, ou de Mohammed le Ghouride, attirés par l'appât des richesses des Indes, et le goût de l'aventure. Les Hindous, eux, avaient à se contenter de la mobilisation d'une contrée, ou même d'une seule principauté, dont les dimensions n'étaient guère plus grandes que celles d'une province actuelle. Le système politique hindou restreignait le service militaire à une certaine classe, jugeant la grande masse du peuple impropre au service des armées, ou indifférente aux révolutions politiques qui ébranlaient l'Inde jusqu'en ses fondements. Les Rajpoutes firent de grands efforts pour repousser l'avance étrangère, mais le manque d'unité nationale les empêcha de résister longtemps à ces ennemis tenaces. Ainsi les musulmans, fanatiques, remplis de l'idée d'établir le royaume de Dieu sur la terre, devinrent invincibles en face des peuplades désunies et amoindries de l'Hindoustan, et n'eurent aucune difficulté à remporter la victoire sur elles. La guerre entre ces deux peuples était réellement une lutte entre deux différents systèmes sociaux; l'un déjà vieux et décadent. et l'autre plein d'une jeune vigueur et imbu de l'esprit d'entreprise.

L'une des grandes forces des musulmans fut leur système d'esclaves. Ce système produisit quelquefois des hommes remarquables tels qu'Iltutmish et

Balban, qui furent infiniment supérieurs à la moyenne des hommes que leur seule naissance fait monter sur un trône. Etre l'esclave d'un roi ou d'un grand chef de guerre était regardé comme un privilège en Orient, et souvent des hommes en servitude étaient considérés comme les égaux des plus purs aristocrates, ou même leurs supérieurs. La remarque de Stanley Lane-Poole sur le système des esclaves mérite d'être citée : « Cependant que le fils d'un brillant souverain peut n'être bon à rien, les esclaves d'un véritable entraîneur d'hommes se sont souvent montrés les égaux de leur maître. La raison en est, qu'un fils n'est qu'une pure spéculation. Il peut hériter ou ne pas hériter des talents de son père; même s'il en hérite, les succès et la puissance de son père créent autour de lui une atmosphère de luxe qui n'encourage pas l'effort; et, mauvais ou bon, le fils est une chose immuable : et seul un père doué d'un sens exceptionnel du devoir public écartera un fils incompétent pour laisser la place à un esclave doué de talents. D'autre part, l'esclave est « l'apôtre de l'aptitude », il est choisi pour ses qualités physiques aussi bien que mentales; et il ne peut espérer conserver la faveur de son maître que par des efforts vigilants et un service ardu. Lui trouvet-on un défaut, son sort est réglé[1]. »

1. *Mediaeval India*, p. 64.

CHAPITRE VIII

Origine et développement du militarisme Khilji.

L'accession de Jalal-ud-din à la royauté, 1290 ap. J.-C. — Le trône de Delhi passa alors aux Turcs Khiljis[1]; les soldats et les citoyens rassemblés à Kilughari jurèrent obéissance au nouveau Sultan. Peu à peu il affermit son autorité, et « la perfection de son caractère, sa justice, sa générosité et son dévouement eurent bientôt raison de l'aversion

1. Les Kiljis n'étaient pas de pure origine turque.

Les *Taba at-i-Akbari* disent que Jalal-ud-din Khilji et Mahmoud Khilji Mandvi étaient les petits-fils de Qalij Khan, le beau-fils de Tchingiuz-Khan, qui s'était établi dans les régions montagneuses de Ghor et du Gurjistan après la défaite du Kharezm Chah par son beau-père. Qalif donna Khalij par mutation de lettres, et Khalj enfin par l'usage. *Tabgat-i-Akbari*. Biblioth. Ind., p. 116.

Firishta fait le même récit et dit aussi comme Nizam-ud-din, que (d'après l'historien des Turcs Seldjouqs) le fils de Japhet eut onze enfants, dont l'un fut nommé Khalij, et ses descendants furent connus sous le nom de Khiljis. Firishta ajoute que ce dernier récit est plus plausible, car les Khiljis sont souvent mentionnés dans les histoires des rois de Ghazna, spécialement sous les règnes de Sébuktéguine et de Mahmoud, et il est certain qu'ils existaient antérieurement à l'époque de Tchinguiz-Khan. Mais Firishta est assez indécis car il dit plus loin que Qalij Khan put appartenir à la tribu de Khalji (Firishta, texte de Lucknow, pp. 88-9). Zia-ud-din Barani dans son

du peuple, et l'espoir de concessions de terrains aida à lui concilier, quoique par intérêt et par nécessité, les affections de son peuple. » Firuz était un bon vieillard de 70 ans, ennemi du sang et de la guerre, mais sa douceur et sa passivité engendrèrent la sédition. Il manquait des qualités essentielles à la royauté au XIII[e] siècle. Sa simplicité le rendit impropre à porter la couronne à une époque où les rumeurs de trahison n'étaient pas encore apaisées et où les Mongols menaçaient les frontières du royaume. Les criminels même jouissaient de sa bonté, et la plus sévère punition qu'il leur infligeât fut de les envoyer au Bengale. Plus personne ne craignit l'autorité royale; les barons récalcitrants ne perdirent pas l'occasion de discréditer le Sultan aux yeux du peuple. Alors Firuz, pour une fois, secoua son apathie et menaça les insoumis de punitions sévères; mais de simples menaces ne les calmèrent point. Quoique habituellement bon et généreux, le Sultan traita sévèrement Sidi Maula, un derviche accusé de trahison par ses ennemis[2]. La superstition de l'époque

Tarikh-i-Firuz Shahi (Elliot, III, p. 135) ne considére pas les Khiljis comme appartenant à la race turque. Il dit que Jalal-ud-din descendait d'une race différente des Turcs, et par conséquent aucune confiance ne pouvait s'établir entre lui et les Turcs qui le reniaient. Ibn Haukal (Ousley, *Oriental Geography*, p. 207) décrit les Khiljis comme une race turque établie très anciennement dans la contrée située entre l'Hindoustan et les frontières du Sijistan. V. Smith décrit les Khiljis comme des Afghans, mais sans donner les raisons de sa théorie qui ne semble pas exacte.

Les Khiljis étaient probablement des descendants de Turcs qui s'étaient établis en Afghanistan et mêlés au peuple de cette contrée.

Beale, *Biographical Oriental Dictionnary*, p. 137.

2. Sidi Maula était un derviche des régions hautes qui vint à Delhi sous le règne du Sultan Balban. Quoique ses habitudes fussent simples, il bâtit un magnifique *Khan ah* qui lui coûta fort cher. Il dépensait de grandes sommes à nourrir les pauvres, et Barani écrit que deux fois par jour, il offrait des repas plus somptueux que ceux

aidant, le roi condamna le malheureux derviche à être foulé aux pieds d'un éléphant.

Révolte de Malik Chajju. — La seconde année du règne, Malik Chajju, neveu de Balban, qui tenait le fief de Kara, brandit l'étendard de la révolte. Plusieurs mécontents se joignirent à lui et le reconnurent comme héritier légal du trône. Le Malik rebelle marcha sur Delhi à la tête de forces considérables, mais quand l'armée royale s'avança, ses partisans s'enfuirent dans toutes les directions, saisis de panique. Quelques-uns des fuyards furent faits prisonniers et amenés devant le Sultan qui, bénévolement, leur accorda leur pardon. Il donna la charge de Kara à son neveu Alauddin qu'il avait fait élever avec un soin affectueux. Mais cette confiance même fut mal placée, car les mauvaises suggestions des révoltés de Kara s'étaient logées dans son esprit, et la première année que ce territoire fut en sa possession, il commença à mettre à exécution ses projets de conquête et de gains.

Les expéditions du Sultan. — Le Sultan, timoré en toutes choses, le fut aussi en politique. L'expédition contre Ranthambor ne fut pas un succès; Jhain et Malwa furent pillées, mais le Rana de

qu'aucun Khan ou Malik aurait pu fournir. On commença à s'étonner de sa générosité et à parler de sorcellerie. Plusieurs nobles vinrent le trouver et parler de sédition. Qazi Jalal Kâshâni et d'autres formèrent un complot pour tuer le Sultan quand il se rendrait à la mosquée, après quoi Sidi Maula devait être proclamé khalife. Le Sultan découvrit l'intrigue. Il expulsa tous les mécontents et les punit sévèrement, mais le Qazi échappa à un châtiment mérité et fut envoyé à Badâon. Sidi Maula, après avoir été assailli avec un rasoir, fut jeté sous les pieds d'un éléphant qui le foula à mort.

Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, pp. 209-12.

Ranthambor, retranché dans sa forteresse, tint en échec les assiégeants. Le Sultan abandonna le siège et rentra dans sa capitale. Cependant un meilleur sort était réservé à ses armées quand les Mongols envahirent l'Hindoustan sous les ordres de leur chef Hoûlâkoû. Les royalistes chargèrent et infligèrent une sanglante défaite aux envahisseurs. Un grand nombre de Mongols furent passés au fil de l'épée et quelques commandants de bataillons furent faits prisonniers. La paix fut signée et une grande partie des vaincus se retira dans les environs de Delhi, où on les désigna sous le nom de « nouveaux Mahométans ». Cette politique eut des conséquences désastreuses, car les « nouveaux Mahométans » devinrent un centre d'intrigues et de révoltes, et causèrent aux souverains de Delhi de grandes inquiétudes.

Expédition d'Alauddin à Devagir (*1294 ap. J.-C.*) — Le Sultan avait confié le fief de Kara et d'Oude à Alauddin, son neveu et beau-fils. En dehors du rayon de contrôle de son oncle, Alauddin, qui était ambitieux, conçut le hardi projet de mener une expédition contre Devagir; et c'est un des faits les plus mémorables dans l'histoire de l'Inde au Moyen-âge. Il avait entendu parler des richesses fabuleuses de Devagir, capitale des Rajas Yadava du Maharashtra, et rêvait de les avoir en sa possession[1]. En outre, des différends avec sa belle-mère, Malika Jahan, et sa femme, le peinaient et l'obligèrent à courir le monde pour se faire une situation. Tenté par la perspective d'un immense butin, le Sultan accorda

1. On lira avec intérêt la note du Prof. Wilson sur la puissance et les possessions de Devagir, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society,* t. II, p. 396.

la permission demandée et consentit à reculer le payement des redevances de Kara et d'Oude. Alauddin rassembla une armée de 8.000 cavaliers et marcha sur Elichpur, non loin des frontières du royaume des Mahrattes. De là, il gagna, sans rencontrer d'opposition, Ghatilajaura, à 12 milles de Devagir. Il eut soin de garder secrètes ses réelles intentions, et se dit simplement mécontent des traitements de son oncle, en raison desquels il cherchait à prendre du service auprès du Raja de Rajamundri. A cette époque-là, Devagir était privée de ses forces, car Çankaradeva, fils de Râmachandra, « était parti en pèlerinage vers le Sud, à la tête de son armée ». Quand Râmachandra apprit l'arrivée d'Alauddin dans le voisinage de sa capitale, il rassembla 2 ou 3 milliers d'hommes pour enrayer l'avance de l'ennemi. Cette petite armée fut vaincue et dut battre hâtivement en retraite. Le raja s'enferma dans sa forteresse, bien résolu à tenir tête aux musulmans. Cependant les troupes d'Alauddin pénétrèrent dans la ville, capturèrent les Brahmanes et les principaux marchands qui furent dépouillés de leurs richesses. Alauddin fit répandre le bruit que son oncle le suivait avec 20.000 cavaliers pour conquérir le Deccan tout entier; cette fausse rumeur eut plein succès. Râmachandra effrayé, considéra comme de bonne politique de faire la paix avec ses ennemis; Alauddin, de son côté, pensa qu'il serait sage d'accepter des propositions pacifiques, craignant l'arrivée inopportune de Çankaradeva au secours de son père. De plus, il se rendit parfaitement compte des dangers d'une retraite à travers la contrée de Khandesh, Malwa et Gondwana. Suivant les clauses du traité de paix, Râmachandra dut payer une « rançon de

50 *maunds* d'or, 7 *maunds* de perles, et plusieurs matières de valeur en plus de 40 éléphants, quelques milliers de chevaux et le butin qu'ils avaient déjà recueilli du pillage de la ville ».

Mais Çankara, fils de Râmachandra, qui était parti à la recherche de nouvelles troupes, n'approuva pas cette paix et somma Alauddin de lui rendre ce qu'il avait pris à son père et de quitter tranquillement la province. Furieux de ce message, Alauddin résolut d'attaquer Çankara, laissant la garde du fort à un millier de cavaliers. La nombreuse armée mahratte gagna la bataille et les musulmans se dispersèrent dans toutes les directions. Mais l'arrivée des hommes que Alauddin avait laissés devant la forteresse, releva le courage de l'armée musulmane; la panique se saisit des Hindous, et ils s'enfuirent dans la plus grande confusion. Alauddin s'en retourna et reprit vigoureusement le siège, mais quand Ramachandra découvrit que des sacs de sel avaient été substitués aux sacs de graines pour l'approvisionnement de la garnison, il abandonna tout espoir et demanda la paix. Le général victorieux s'empara d'un butin fantastique[1] et il demanda la reddition d'Elichpur pour le ravitaillement des troupes qu'il avait l'intention d'y lais-

1. Firisht a dit que les clauses du traité étaient les suivantes : Alauddin devait recevoir 600 *maunds* de perles, 2 *maunds* de rubis, diamants, émeraudes et saphirs, 1.000 *maunds* d'argent, et 4.000 pièces de soie, et une longue liste d'autres objets de luxe que la raison nous empêche d'accepter comme la vérité. Ceci est la version de Briggs (Briggs, I, p. 310).

Mais dans le texte de Lucknow de Firishta (p. 46) nous avons 600 *manns* d'or, 7 *manns* de perles, 2 *manns* de diamants, etc..., 1.000 *manns* d'argent et 4.000 pièces de soie, en plus d'autres espèces précieuses.

La traduction de Briggs n'est pas d'accord avec le texte de Lucknow.

ser. Ces clauses ayant été acceptées par Ramachandra, Alauddin rentra en triomphe à Kara. Cette expédition le rendait maître d'une énorme opulence, et révélait aux musulmans la faiblesse des royaumes du Deccan.

Quand, aux environs de Gwalior, le Sultan apprit ce succès sans précédent, il fut transporté de joie et donna de nombreux banquets pour fêter le triomphe de son neveu. Il discuta avec ses nobles de l'opportunité de se porter à la rencontre d'Alauddin; mais avant que personne n'ait pu élever la voix, Ahmad Chap, le Naib Barbak, l'un des courtisans les plus avisés, avait prévu les périlleuses conséquences d'une telle démarche et suggéré un départ immédiat vers Chanderi pour différer son retour. Voici ce que le Naib dit : « Les éléphants et les richesses en grande abondance sont les causes de discorde, quiconque les acquiert en devient si enivré qu'il ne sait plus discerner ses pieds de ses mains. Alauddin est entouré de plusieurs des rebelles et des insurgés qui soutinrent Malik Chajju. Il s'en est allé dans un pays étranger, sans prendre de congé, il a gagné des batailles et des trésors. Le sage a dit : « Argent et discorde, discorde et argent », c'est-à-dire les deux choses sont inséparables l'une de l'autre. Mon opinion est que nous nous dirigions en hâte vers Chanderi pour rejoindre Alauddin, afin d'empêcher son retour. S'il trouve l'armée du Sultan sur son chemin, il faudra bien, qu'il le veuille ou non, qu'il présente au trône tout son butin. »

Le Sultan méprisa cet avis et rentra dans sa capitale. Peu de temps après, il reçut un message de son puissant neveu, exprimant le désir de venir présenter au Sultan ses hommages et les riches dépouilles

qu'il avait emportées du Deccan, à condition qu'il fut reçu en toute sécurité. Trompé par ces protestations de loyauté et d'affection, le Sultan fit porter une lettre de confiance par quelques-uns de ses fidèles officiers, lesquels trouvèrent Alauddin et son armée franchement hostiles.

Cependant Almas Beg, frère d'Alauddin, vint à Delhi, et informa le Sultan que, par crainte, son frère allait se suicider ou se retirer dans quelque endroit sûr avec ses éléphants et ses trésors. Le Sultan fut assez crédule pour ajouter foi à ces sornettes et exprimer le désir de rejoindre Alauddin à Kara. Il passa le Gange sur une barque, accompagné d'une petite escorte et rencontra Alauddin et quelques-uns de ses partisans, désarmés aussi à la requête d'Almas Beg. Le plan des traîtres réussit à merveille; quand le Sultan, confiant, étreignit affectueusement son neveu, celui-ci donna le signal de l'attaque. Ses hommes se jetèrent sur le Sultan et ses compagnons; Ikhtiyar-ud-din Hûd, l'un des officiers d'Alauddin, lui coupa la tête et l'apporta à son maître toute dégouttante de sang. L'escorte royale fut passée au fil de l'épée, et la tête du Sultan fut portée devant toute l'armée, à Kara-Manikpur, pour convaincre le peuple de sa mort. Les conspirateurs acclamèrent Alauddin comme leur roi; les nobles et les Emirs oublièrent bientôt le meurtre de leur chef et offrirent leur allégeance au nouveau souverain. Alauddin, tant qu'il occupa le trône de Delhi versa plus de sang innocent que ne le fit jamais aucun pharaon, mais il n'échappa pas lui-même à un juste châtiment. Suivant un chroniqueur musulman, le destin plaça enfin un traître sur son chemin, par lui sa famille entière fut détruite, et le

sort qui l'attendait, n'a jamais eu de parallèle, même dans les contrées païennes.

Les premières difficultés d'Alauddin. — A son avènement, en 1295 ap. J.-C., Alauddin se trouva dans une situation difficile. Les nobles Jalali n'avaient pas complètement oublié la cruauté dont leur bon vieux maître avait été victime, et ils complotaient en secret une vengeance. La reine-mère Malika-Jahan, que Barani décrit comme « la plus sotte parmi les plus sottes » intriguait pour ses propres fils Arkali Khan et Qadr Khan. Elle se concilia l'amitié des Emirs par des présents magnifiques et des faveurs, et elle gagna le peuple à sa cause en en le couvrant d'une pluie d'étoiles d'or. Son fils Qadr Khan monta sur le trône sous le titre de Rukn-ud-din Ibrahim; elle écrivit alors à Arkali Khan, à Moultan, lui demandant de venir à Delhi, mais il s'excusa en raison de la défection des nobles qui rendait absolument impossible toute restauration, Quand Alauddin eut atteint les abords de la capitale. Rukn-ud-din se mit en devoir de repousser son avance durant la nuit; l'aile gauche de son armée se donna à l'ennemi. Alors le prince prit des sacs pleins de *tankâs* d'or et quelques chevaux et partit pour Moultan. Alauddin fit une entrée triomphale dans les plaines de Siri où il reçut les hommages de tous les partis. Barani décrit ainsi la situation : « Le trône était maintenant assuré; les intendants, les conducteurs d'éléphants avec leurs bêtes, les *kotwals* avec les clefs des forteresses, les magistrats et les hommes influents de la cité, tous se rendirent à Alauddin et un nouvel ordre de choses fut établi. Son opulence et sa puissance étaient gran-

des; que les individus payassent leur allégeance ou qu'ils ne la payassent pas, il importait peu, car la *Khotba* fut lue et la monnaie frappée en son nom. »

Contre les Mongols. — Ayant affermi son autorité, Alauddin s'adonna à la défense du pays contre les raids mongols. Il compléta l'œuvre de Balban et fournit de bonnes garnisons les postes-frontières du royaume. Les Mongols firent plusieurs tentatives d'incursions, mais ils furent chaque fois repoussés non sans subir de lourdes pertes. La seconde année du règne, Emir Daud, gouverneur de Transoxiane, avança avec une armée de 100.000 Mongols, dans l'intention de conquérir Moultan, le Pendjab et le Sind, mais Ulugh Khan le chassa et lui infligea de grosses pertes. Les Mongols ne se tinrent pas pour battus; ils réapparurent sous les ordres de leur chef, Saldi. Zafar Khan les défit de nouveau, s'empara du chef et de ses 2.000 hommes et les envoya à Delhi, enchaînés.

Mais c'est en 1298 qu'eut lieu la plus terrible des invasions mongoles; elle fut conduite par Qutlugh Khwâja qui marcha sur Delhi à la tête d'une armée innombrable. La consternation s'empara du peuple; le Sultan assembla un conseil de guerre pour discuter des moyens de défense. Les troupes furent commandées par Zafar Khan et Ulugh Khan et le Sultan lui même entra en campagne à la tête de 12.000 volontaires, bien équipés. Zafar fut tué au plus fort de la bataille, mais les Mongols furent néanmoins battus et dispersés. Au même moment. Targhi, autre chef mongol, apparut avec des forces considérables; cependant, grâce à Nizam-ud-din Aulia, le danger fut écarté. Mais les raids mongols

furent à peine interrompus par ces revers. En 1304, Ali Beg et Khwâja Tash, avancèrent vers le nord de Lahore, et longeant les collines Siwalik, envahirent l'Hindoustan et pénétrèrent jusqu'à Amraha. Ghazi Tughluq, gardien des marches à Dipalpur se porta à leur rencontre et leur infligea de lourdes pertes. Ce raid fut suivi d'autres encore, qui furent tous repoussés victorieusement par le Ghazi. Quand Sabalmanda arriva avec des troupes considérables, le Sultan envoya contre lui une armée. Il fut tué et des milliers de Mongols succombèrent dans ce carnage. Plusieurs des émirs mongols qui commandaient des mille et des centaines furent pris vivants et foulés aux pieds des éléphants par ordre du Sultan. Les survivants terrorisés quittèrent à tout jamais l'Hindoustan, et Barani écrit que ce mot même dut être banni de leur vocabulaire, et que les frontières hindoues furent respectées des rôdeurs mongols. La tranquillité régnant dans le pays, le Sultan pensa à faire la conquête de territoires étrangers. Pour défendre ses possessions contre les Mongols, il adopta la politique de Balban; sur les frontières, tous les vieux forts qui commandaient les voies d'invasion furent réparés, pourvus de garnisons et confiés à de fidèles vétérans. Les postes avancés de Samana et Dibalpur furent mis en état de défense. L'armée royale fut considérablement augmentée; et dans les ateliers de l'Etat, des ingénieurs surveillèrent la fabrication d'engins de toutes sortes, pour lutter contre l'ennemi.

Les grands projets du Sultan. — Alauddin, après s'être débarrassé de ces hordes nomades, songea donc à conquérir des terres étrangères. Ulugh Khan

et Nusrat Khan avaient conquis le Gujarat et Nehrwala, et soumis les marchands de Cambay à un lourd tribut. Karan, le Rajpoute Baguela, s'était enfui de son pays en 1297, abandonnant à l'envahisseur sa femme et ses enfants. De tous côtés arrivèrent des nouvelles de succès, et les coffres du Sultan se remplirent de trophées d'incalculable valeur. Barani écrit : « Une telle prospérité le grisa. De grands désirs et d'énormes prétentions germèrent en son cerveau; il eut des caprices comme il n'arriva jamais, à aucun des précédents rois d'en avoir. Dans son exaltation, son ignorance et sa folie, il perdit complètement la tête, il élabora les desseins les plus impossibles et nourrit les plus extravagants désirs. Il était colérique, obstiné et cruel; mais le monde lui sourit, la fortune lui fut clémente, et ses plans réussirent généralement; il n'en devint que plus téméraire et arrogant ». Sa présomption devint telle qu'il rêva de fonder une nouvelle religion et de partir à la conquête du monde à la manière d'Alexandre le Grand. Au paroxysme de son ambition, il s'exprimait en ces termes : « Le Seigneur tout-puissant donna au Prophète quatre amis, par l'énergie et la puissance desquels la loi et la religion furent établies; et par cet établissement de la loi et de la religion le nom du Prophète sera célébré jusqu'au jour du jugement. Dieu m'a donné quatre amis à moi aussi, Ulugh Khan, Zafar Khan, Nusrat Khan et Alap Khan, qui, par ma prospérité, ont atteint la dignité et le pouvoir princiers. Si je le veux, je peux, avec l'aide de ces quatre amis, fonder une nouvelle religion et une nouvelle foi, et mon épée, avec les épées de mes amis, forceront les hommes à l'adopter. Par cette religion, mon nom

et celui de mes amis resteront parmi les hommes jusqu'au dernier jour, comme les noms du Prophète et de ses amis... Je possède des richesses, des éléphants et des troupes, au delà de tout calcul. Mon vœu est de confier Delhi à un représentant, alors je partirai, moi-même, comme Alexandre, à la poursuite des conquêtes et je soumettrai tout le monde habitable. »

Le Sultan, un jour, consulta Qazi Ala-ul-mulk, oncle de l'historien Zia Barani, qui lui exprima ainsi son opinion à ce sujet : « La religion et la loi naissent d'une inspiration divine; elles ne sont jamais établies d'après les plans et les desseins des hommes. Depuis Adam jusqu'à nos jours, elles ont été la mission des prophètes et des apôtres, comme l'administration et le gouvernement ont toujours été le devoir des rois. Les offices prophétiques n'ont jamais appartenus, et n'appartiendront jamais aux rois, aussi longtemps que le monde durera, quoique quelques Prophètes aient assumé les charges de la royauté. Mon avis est que Votre Majesté n'aborde jamais ces sujets. Votre Majesté sait quels fleuves de sang Tchinguiz Khan fit couler dans les villes mahométanes, mais il ne put jamais établir la religion mongole ou ses institutions parmi les mahométans. Un grand nombre de Mongols sont devenus musulmans, mais pas un seul musulman ne s'est converti. » Au sujet des conquêtes, le Qazi lui répondit : « Le second projet est celui d'un grand monarque, car c'est une règle parmi les rois, de chercher à englober le monde entier sous leur domination; mais nous ne sommes pas aux jours d'Alexandre, et où trouver un vizir comme Aristote... Deux importantes entreprises qui méritent d'être considé-

rées avant autre chose, sont offertes au roi. L'une est la conquête et l'asservissement de tout l'Hindoustan, de places telles que Ranthambor, Chittor, Chanderi, Malwa, Dhar et Ujjain; à l'est jusqu'au Saryn; du Siwalik à Jâlor; du Moultan à Damrila; de Pâlam à Lahore et Dibalpur; ces places devraient être réduites à une soumission si absolue que le seul mot de « rebelle » ne soit jamais entendu. Le second devoir, et plus important encore, est celui de fermer aux Mongols toutes les routes du Moultan. » Avant de finir son discours, le Qazi ajouta encore : « Ce que j'ai recommandé ne peut être accompli que si Votre Majesté renonce à boire à l'excès et dédaigne les fêtes et les banquets... Si vous ne pouvez vous passer complètement de vin, ne buvez pas avant l'après-midi, et faites-le alors seul, sans compagnon. » Le Sultan apprécia les conseils du Qazi et l'en récompensa richement.

Développement de l'empire. — En 1299 Alauddin, aidé de ses ministres et de ses généraux résolut de prendre la fameuse forteresse de Ranthambor[1]. Ulugh Khan et Nusrat Khan, suivis d'une forte armée, partirent de leurs fiefs respectifs et marchèrent vers le Rajputana, s'emparant au passage du fort de Jhain. Ranthambor fut assiégée, et Nusrat Khan, commandant impérial, fut blessé par une pierre provenant d'une catapulte (*maghribi*) du fort alors qu'il surveillait la construction d'une redoute. Le brave,

1. Dans l'*Hammir-Mahâkâvya,* œuvre poétique en sanscrit, de Naya Chandra, cette invasion est attribuée à la colère d'Alauddin quand Hammir refusa de lui remettre un prisonnier, Mahima Shah, qui s'était réfugié sous sa protection. Le nom correct est Muhammad Shah; Mahima Shah en est la forme sanscrite.

Voir aussi *Hammir-Rasau* dans le *J. A. S. B.*, 1879, pp. 186-252.

en deux jours, succomba à ses blessures. Rana Hammir sortit et, en quelques instant, il eût rassemblé sous sa bannière plus de 200.000 hommes bien équipés avec l'aide desquels il livra bataille aux musulmans et obligea Ulugh Khan à se replier sur Jhain avec de lourdes pertes. Quand le Sultan apprit ce désastre, il marcha lui-même sur Ranthambor; mais, en route, il fut attaqué soudainement et blessé, par le traître Agat Khan, son neveu, dont les prétentions au trône étaient encouragées par une poignée de néo-musulmans mécontents. Cependant les tentatives d'Agat Khan échouèrent, sa cour se dissipa, et le Sultan ne trouva aucune difficulté à recouvrer son prestige. Le prince rebelle fut décapité et tous ses complices furent condamnés à la peine de mort. Ce péril étant conjuré, le Sultan continua sa marche et dévasta sur son chemin les territoires de Malwa et de Dhar. Il atteignit enfin la célèbre forteresse; les Rajpoutes se défendirent héroïquement, et le siège continua, avec de rapides escarmouches de part et d'autre. La longue absence du Sultan fit éclore quelques conspirations dans sa capitale; les intrigants proposèrent le trône aux princes Omar Khan et Mangu Khan, mais ceux-ci furent immédiatement supprimés. Une tentative d'usurpation plus sérieuse, fut la conspiration d'Haji Maula, fils d'un esclave de Fakhr-ud-din, le fameux kotwal de Delhi. Haji Maula, fort du mécontentement causé par la politique oppressive de Turmuzi, le kotwal actuel de Delhi, échauffa les passions populaires et, avec quelques partisans notoires, fomenta une révolution. La domination musulmane en Hindoustan était loin d'être établie sur des bases solides, car Haji Maula put, à la seule faveur de l'oubli des ordres royaux, rassembler autour de lui un groupe de

citoyens insoumis, forcer les portes de la cité, et s'emparer du trésor royal qui fut partagé entre ses partisans[1]. Le Sultan, en apprenant l'événement dépêcha son frère de lait, Malik Hamid, qui se rendit maître des portes de Tadâon, et infligea à Haji Maula une défaite écrasante. N'étant plus soutenus par leur chef, tous ses partisans s'enfuirent pour avoir la vie sauve. Ulugh Khan eut tôt fait d'apaiser les rumeurs de révoltes; les parents d'Haji Maula durent expier ses fautes, et les fils du kotwal qui ignoraient la conspiration furent accusés de complicité et exécutés.

Conquête de Ranthambor. — Les dangers de révolte étant définitivement écartés, tous les efforts royalistes se concentrèrent sur Ranthambor; et le siège dura une année entière. Les assiégeants escaladèrent les murs de la forteresse, à l'aide de sacs remplis de sable et s'en emparèrent. Hammir et sa famille furent mis à mort, ainsi que les restes de la garnison qui s'était battue héroïquement jusqu'à la fin[2]. Ranmal, ministre du Rana, paya sa défaite d'une mort igno-

1. Baranì écrit que les conspirateurs firent monter sur le trône un Alawi (descendant d'Ali) qui était apparenté, par sa mère, au Sultan Shams-ud-din Iltutmish. Le Maula se rendit chez Alauddin avec un groupe de cavaliers, le prit de force et le mit sur le trône. Les personnages importants de la ville vinrent lui présenter leurs hommages (Elliot, III, p. 176). Firishta dit aussi qu'il descendait d'Iltutmish par sa mère (Briggs, I, p. 341).

2. Amir Khusrau, dans son *Tarikh-i-Alai*, fait un intéressant récit du siège et des méthodes de combat (Elliot, III, pp. 75-76). Le rite terrible du *jauhar* ne fut pas exclu, et suivant Amir Khusrau, une nuit, le rai alluma un grand feu au sommet de la colline, et jeta ses femmes et ses enfants au milieu des flammes; et se précipitant à l'ennemi avec quelques adhérents, il fit le sacrifice de sa vie.

Le *Hammir-Mâhâkavya* décrit différemment la mort d'Hammir. La défaite d'Hammir aurait été due à la défection de ses deux généraux, Ratipâla et Krishnapâla. Quand Hammir fut blessé, désespérant d'échapper à la mort, il se coupa la tête avec sa propre épée

minieuse. Cependant parmi ces sanglantes annales, nous trouvons des héroïsmes véritables. Ne citons que l'exemple de Mir Mohammed Shah, général mongol au servir d'Hammir, il était étendu sur le champ de bataille, grièvement blessé; Alauddin lui demanda ce qu'il ferait s'il ordonnait que ses plaies fussent pansées et sa vie épargnée, et le héros vaincu répondit : « Si je pouvais guérir de mes blessures, je te ferais tuer et je placerais sur le trône le fils d'Ham-Deo. » Une telle fidélité était inconnue au camp royal, où régnait une atmosphère d'intrigue et d'ambition, et quoique le fier guerrier fût foulé aux pieds des éléphants le cœur du vainqueur fut ému de tant de bravoure et ordonna qu'il fût au moins enterré décemment. Le 3e jour du Dhil-Qada, l'an 700 de l'hégire (juillet 1301) les musulmans s'emparèrent du fort et rasèrent jusqu'en leurs fondements les palais et les autres forteresses du « Roi puant ». Le Sultan confia à Ulugh Khan la charge de Jhain et Ranthambor, et reprit le chemin de la capitale.

Conquête du Mewar. — Enhardi par ce succès, Alauddin dirigea ses forces contre le Mewar, l'Etat principal du Rajputana. Pas un souverain mahométan n'avait encore pénétré en cette région lointaine, défendue par de longues chaînes de montagnes et d'impénétrables forêts. La topographie du Mewar rendait impossible à un conquérant de le soumettre, car le fort de Chittor, situé au sommet d'une colline et solidement fortifié par la nature, défiait l'invasion

Comme tout Rajpoute digne de ce nom, il préféra mourir plutôt que de se soumettre à un musulman. La déloyauté des deux généraux est aussi mentionnée par Haji-ud-Dabir dans son *Arabic History of Gujarat*, éditée par sir Denison Ross, vol. II, pp. 806-807.

étrangère. Découpée en plein rocher, la fameuse forteresse se dressait dans toute son imposante grandeur dominant la vallée où devait avoir lieu le fatal combat entre les armées musulmanes et hindoues. Cependant le terrible aspect de la forteresse n'arrêta pas l'ambitieux Sultan, qui résolut de la conquérir et en 1303 il rangea ses armées en bataille et prit le chemin du Mewar. La cause immédiate de cette invasion fut que, plus encore que la conquête du fort, le Sultan rêvait celle de Padmini, l'incomparable reine de Rana Ratan Singh[1], dont la beauté était renommée dans tout l'Hindoustan. Ne connaît-on pas la triste histoire du Rana reconnaissant et chevaleresque qui, pour satisfaire au souhait du Sultan, consentit à lui montrer la princesse à l'aide d'un jeu de miroir, et la honteuse traîtrise d'Alauddin qui s'empara de lui alors que galamment il l'accompagnait jusqu'à la porte extérieure de la forteresse. Alauddin, le fourbe, fit alors porter un mot à la Rani lui disant que son

1. Tod, incorrectement, écrit Bhimsi. Le nom du Rana était Ratansi. Nainsi dans son *Khyâta* écrit Ratan Singh, ainsi qu'Abul-Fazl dans son *Ain*, et Firishta.

Le récit de Firishta diffère de celui des autres chroniqueurs rajpoutes. Briggs traduit ainsi ce passage du texte original : « Alauddin, ayant entendu parler de la beauté de Padmini envoya un mot au raja, dans sa solitude, disant qu'il lui rendrait la liberté s'il lui présentait cette incomparable beauté. Les Rajpoutes, à cette nouvelle furent très offusqués et décidèrent d'envoyer du poison au Rana afin qu'il pût mettre fin à ses jours. Mais la fille du Rana suggéra un stratagème grâce auquel le Rana pourrait être délivré et l'honneur familial épargné. Des Rajpoutes armés pénétrèrent en litières dans le camp du Sultan et délivrèrent le Rana » (texte de Lucknow, p. 115). Les récits de Firishta et ceux des chroniqueurs rajpoutes diffèrent au point de vue documentaire, mais à ce sujet les chroniqueurs rajpoutes semblent être plus véridiques que Firishta. Amir Khusrau et Barani font un court récit du siège de Chittor, cependant que Nizam-ud-din le raconte en quelques lignes (Tod, *Annals et Antiquities of Râjasthân*, édité par Crooke, I, pp. 308-309; Briggs, I, pp. 362-63).

mari serait remis en liberté si elle consentait à entrer dans son harem. Mais l'honneur rajpoute était en jeu et il n'allait pas être souillé de cette tâche indélébile. La reine, en vaillante rajpoute, plus préoccupée de l'honneur de sa race que de sa propre sécurité, se décida après maintes délibérations, à se rendre au camp du Sultan. Alauddin, aveuglé par la passion lui permit de se transporter suivant la manière convenant à son rang et à sa dignité. 700 litières fermées se dirigèrent vers le camp royal, cachant des guerriers rajpoutes braves et bien armés. Ils délivrèrent le Rana et l'emportèrent à Chittor. Devant les portes extérieures de la forteresse, un combat mortel s'engagea; deux jeunes héros rajpoutes, Gorâ et Badâl, à la tête d'une poignée de braves résistèrent aux envahisseurs, mais à la fin, ils durent céder à la force irrésistible d'Alauddin. Lorsque les Rajpoutes virent s'évanouir toute chance de salut, ils se préparèrent à mourir suivant les coutumes de leur race. L'holocauste ordinaire des femmes précéda l'effort désespéré et ultime pour repousser l'armée envahissante. Un brasier funéraire fut allumé dans un souterrain qui existe encore, souvenir mélancolique d'une cruelle époque. Une procession de femmes s'organisa. Tod décrit la scène en ces termes : « La belle Padmini fermait la file qui était augmentée de toute beauté ou jeunesse féminine pouvant être flétrie par la convoitise barbare. Elles furent conduites dans la caverne et l'ouverture se referma sur elles, les laissant se soustraire au déshonneur dans l'élément dévorant[1]. »

Barani, dans son très bref rapport sur cette campagne dit simplement : « Après la conquête de Ran-

1. Tod, *Annals and Antiquities of Râjasthân*, édité par Crooke, vol. I, p. 311.

thambor, le Sultan conduisit une armée contre Chittor qu'il captura en peu de temps, et rentra chez lui. » Amir Khusrau qui accompagnait le Sultan pendant cette expédition en donne un récit plus détaillé : « Le fort de Chittor fut pris un lundi, le 11e jour du Moharrem, l'an 703 de l'hégire (26 août 1303). Le Roi s'enfuit mais se rendit ensuite. Après avoir ordonné le massacre de 30.000 Hindous, il confia le gouvernement de Chittor à son fils Khizr Khan, et nomma l'endroit Khizrabad. Il s'adjugea un dais rouge, une robe brodée d'or et deux étendards — l'un vert et l'autre noir — et se couvrit de rubis et d'émeraudes. Alors, il rentra à Delhi », Tous les récits concordent quant à l'atrocité du combat qui eut lieu devant Chittor.

Le fort fut confié au prince Khizr Khan et la ville rebaptisée Khizrabad. Khizr Khan résida quelque temps à Chittor, mais vers l'année 1311, la pression exercée sur lui par les Rajpoutes le força à se retirer. Le Sultan proposa alors le fief à Maldeo, chef Sonigrâ, qui d'après Nainsî, l'administra pendant 7 ans, à la fin de cette période Rana Hammir en reprit possession par traîtrise[1]. Sous le gouvernemrnt de Rana

Firishta et les chroniqueurs rajpoutes, d'un commun accord, et avec exactitude, disent que Chittor fut confiée à Maldeo, chef Sonigrâ de Jalor. Firishta écrit : « Le roi demanda à Khizr Khan d'abandonner Chittor et l'offrit au fils de la sœur du raja qui faisait partie de sa suite. Il affermit son autorité et resta toute sa vie tributaire du Sultan et lui envoya des présents. » (Firishta, texte de Lucknow, p. 115; *Tarikh-i-Alai*, Elliot, III, p. 77; Briggs, I, p. 363.) Il envoyait annuellement, de grandes sommes d'argent, en plus de cadeaux précieux, et amenait toujours, sous l'étendard impérial, 5.000 cavaliers et 10.000 fantassins.

Le même auteur qui décrit les événements de 1311, affirme que vers la fin du règne d'Alauddin « les Rajpoutes de Chittor jetèrent les officiers musulmans par-dessus les murs et affirmèrent leur indépendance ». Ceci paraît inexact. C'est après 1311 que Khizr Khan

Hammir, Chittor recouvra son ancienne splendeur et devint l'un des premiers états du Rajpoutana.

La chutte de Chittor fut suivie de la reddition de Rai Mahlak Deva de Malwa, qui lutta contre les armées de l'Islam; mais il fut battu et tué et le Malwa placé sous le gouvernement d'un musulman. Peu après, les villes de Mandu, Ujjain, Dharanagari, et Chanderi[1] furent conquises, et leurs souverains réduits à reconnaître la suzeraineté d'un seigneur-guerrier Khilji. Vers la fin de 1305, le Nord de l'Inde, presque en entier était aux mains d'Alauddin, et chaque nouvelle conquête ou annexion fut une pierre de plus à son grand œuvre, la politique impérialiste dont il fut l'auteur et le champion.

Le Deccan. Conquête de Devagir. — Le Sultan entreprit alors de réaliser ce projet longuement nourri d'une invasion dans le Deccan. Les souverains de Delhi s'étaient confinés jusque-là, dans ce que la phraséologie de l'époque nommait Hindoustan. L'autorité musulmane étant définitivement établie aux Indes, la tentative de conquérir le Deccan semblait une aventure périlleuse. La topographie du pays, l'hostilité des rajas hindous, la distance, tout paraissait devoir rendre ce projet irréalisable. Mais Alauddin se moqua des obstacles; ils ne firent que stimuler

fut obligé de quitter la forteresse et qu'elle fut confiée à Maldeo de Jalor (Briggs, I, p. 381).

1. Tod écrit que rien ne résistait à la puissance d'Alauddin : il soumit Anhilwad, Dhar et Avanti, Mandor et Devagir, sièges des Solankis, des Parmârs, des Parihârs et des Taks, ainsi que la race Agnikul tout entière. Ses troupes assaillirent les chefs de Jesalmer et Bundi et d'autres tribus rajpoutes. Mais la conquête définitive de ces contrées était difficile; Jesalmer était protégée par ses déserts inhospitaliers.

son ambition; il confia à Kâfûr, le fameux esclave amené de Bombay par Nusrat Khan, le haut commandement des armées royales. Sur le chemin du Deccan il passa par Malwa et le Gujarat[2] et attaqua Rai Karan qui s'enfuit avec sa fille à la Cour de Râma Deva Yâdava de Devagir. La femme de Karan, Kamlâ Devi, tomba aux mains d'Alauddin, mais quand plus tard elle fut rendue à son époux, elle informa le Sultan de l'existence de sa fille, nommée Deval Devi. Kâfûr, à la tête d'une puissante armée, renforcée par Ulugh Khan et ses hommes, marcha sur Devagir pour châtier le chef Yâdeva qui avait offert asile à Karan. Conscient du sort qui l'attendait Karan, alors, fiança sa fille à Gankara Deva, fils de Râma Deva. Quoiqu'il se fût montré fort prévenu d'une telle alliance, Ulugh Khan demanda la main de Deval Devi, mais le fier Rajpoute éconduisit cet indigne prétendant et se prépara à la guerre. Mais Karan ne put résister longtemps à la force et au nombre des armées musulmanes; après deux mois d'une résistance désespérée, à court de vivres et de munitions, il dut capituler. Tous les stratagènes furent impuissants à sauver la princesse de mains « impures »; Ulugh Khan s'empara d'elle et gagna ainsi la proie qui tenait tant au cœur de son maître. L'infortunée princesse séparée de son frère et de tous ceux qui lui étaient chers fut admise dans le sérail royal et mariée à Khizr Khan, héritier présomptif du trône. Kâfûr dévasta toute la contrée et Râma Deva fut obligé de demander la paix. Il fut envoyé à Delhi

2. Le Gujarat était, au XIII[e] siècle, avant les invasions musulmanes, une province riche et bien peuplée. Wassâf loue son climat, ses paysages et ses abondantes richesses (*Tazjiyat-ul-Amsar*, Elliot, III, p. 31).

où le Sultan l'accueillit favorablement et lui conféra le titre de Râya Râyân. Fivishta écrit que le district de Navasâri fut donné à Râma Deva en tant que fief personnel. Cette générosité gagna la loyauté de Râma Deva, qui jamais ne dénonça sa soumission au trône de Delhi.

Conquête de Warangal. — La défaite des Yâdavas de Devagir fut le signal de la chute de tous les autres princes hindous. Le but d'Alauddin en envahissant les royaumes du Deccan, était, comme le fait remarquer le professeur Aiyenger, d'en faire le puits d'or nécessaire à solder tous ses besoins, principalement l'entretien des armées devant tenir en échec les envahisseurs mongols. En 1309 ap. J.-C. Kâfûr partit pour son expédition contre les rajas Kâkatîya de Warangal an Teliugana[1]. Et voici quelles furent les recommandation que le Sultan fit à Kâfûr : « Si le Rai consent à abandonner ses trésors, joyaux, ses éléphants et ses chevaux et à envoyer aussi l'année suivante des trésors et des éléphants, Malik Wâib Kâfûr devait accepter ces clauses et ne pas trop exiger du Rai, il devait tâcher d'aboutir à un arrangement et se retirer sans pousser les choses trop loin, de peur que Rai Ladar Deo ne s'en tirât trop à son avantage. S'il ne pouvait arriver à ce résultat, il devait, pour son propre renom et pour sa gloire, ramener le Rai à Delhi : « Les territoires du Rai ne devaient pas être annexés, mais il devait être dépouillé de son opu-

1. Warangal était l'ancienne capitale du Telingana (Tieffenthaler, t. III, p. 5; *Historical and descriptives sketches of the Nizam's Dominions*, p. 737; Fergusson, *Indian and Eastern Architecture*, p. 392; *Imperial Gazeteer*, XIII, p. 521). Amir Khusrau et Barani ainsi que Firishta écrivent Arangal.

lence et de sa puissance. Kâfûr arriva devant le fort de Warangal, après avoir traversé des régions difficiles et inhospitalières. Le raja Pratâp Rudra Deva que les historiens musulmans nomment Ladar Deo, s'enferma dans la forteresse et résista héroïquement. Amir Khusrau dit que le fort était d'une telle solidité qu'une pointe d'acier n'aurait pu en percer les murs, et que si une balle l'atteignait, lancée par une catapulte, à l'ouest, elle rebondirait comme une noix avec laquelle les enfants jouent. Après un siège prolongé, Pratâp Rudra Deva. Kâkatîya se rendit et demanda la paix. Il consentit à payer le tribut annuel et « envoya, en signe de soumission, une image d'or le représentant lui-même avec une chaîne d'or autour du cou en signe de soumission. » Mais Kâfûr refusa d'écouter ses propositions. Les plénipotentiaires brahmanes vinrent en vain plaider la cause de leur maître, le prince Kâkatîya, le général, impitoyable, promit de renoncer à un massacre complet des Hindous à la condition que leur chef abandonnât toutes ses richesses et payât à Delhi un tribut annuel. Réduit à la dernière extrémité, Pratâp Rudra Deva accepta ces conditions humiliantes et n'eut la vie sauve qu'en offrant un énorme butin à Kâfûr, lequel « couronné de lauriers, quitta Warangal et rentra à Delhi avec un millier de chameaux gémissant sous le poids des trésors », en mars 1310, et en passant par Devagir, Dhar et Jhain.

Conquête du Mâbar. — La confiance d'Alauddin en l'avenir fut encore renforcée par le succès et les richesses qui coulèrent à flots dans les coffres du trésor. Il résolut d'étendre les limites en son empire jusqu'à l'extrême sud, englobant ainsi Dvârsamudra

et Mâbar[1], qui échappaient encore au contrôle impérial. Vîra Ballâla III, fils de Nara Simha, avait réuni les possessions Hoysala situées au-dessus et au-dessous des Ghâts, ce souverain puissant régnait sur tout le Kangû, une partie du Konkan et tout ce que l'on appelle à présent le pays de Mysore. Ballâla était un prince capable qui, comme les autres souverains hindous, affermit son autorité en abolissant les impôts excessifs et en distribuant des rentes charitables et religieuses. La plus grande rivalité existait entre les Hoysalas et les Yâdavas qui essayaient de se détruire mutuellement. Les querelles et les jalousies finirent par désagréger l'une et l'autre puissance pour faire place à un tiers : les Musulmans. Le 24e jour du Djoumâdi-Al-âkhir, l'an 710 de l'hégire (18 novembre 1310), l'année royale quitta Delhi sous le commandement de Kâfûr, traversa de profondes rivières, des ravins et des vallées et entra dans le pays de Mâbar. Vîra Ballâla subit une sanglante défaite et se rendit au général victorieux. Mais une reddition ne satisfit point Kâfûr; il donna libre cours à sa religiosité et avertit le Rai qu'il eût à choisir entre la conversion à l'Islam ou la position d'un *Zimmi*[2]. Le Rai opta pour la seconde alternative, paya une énorme indemnité de guerre et devint vassal de Delhi. Parmi les amas de richesses dont s'emparèrent les musulmans, figurèrent 36 éléphants

1. Mâbar est cette langue de terrain qui, suivant Wassâf, Polo et Aboul-Feda, s'étend de Kulam à Nilâwar (Nellore), Elliot, III, p. 32. Wassâf, dans son *Tazjiyat-ul-Amsar,* dit que le M. bar s'étendait de Kulam à Nilâwar (Nellore), sur près de 300 parasanges, le long de la côte. Vîra Ballâla fut couronné en 1292 et mourut en luttant contre les Turcs en 1342 ap. J.-C.

2. Un *Zimmi* est un incroyant qui n'accepte pas l'Islam, mais qui achète la sécurité de sa propre vie et de ses propriétés.

et d'immenses quantités d'or, d'argent, de bijoux et de perles. Les temples furent mis à sac et dépouillés de leurs trésors. Vîra Ballâla se rendit à Delhi avec une suite d'éléphants et de chevaux; ses inscriptions mentionnent cette visite. Ayant conquis Dvârsamudra, Kâfûr se prépara à envahir le Mâbar. Une querelle entre les deux frères Sundara Pândya et Vîra Pândya, fut pour les musulmans, l'occasion tant attendue. Wassâf et Amir Khusrau sont tous deux d'accord pour dire que Sundara Pândya fut le fils légitime du roi de Pândya, et Vîra Pândya son fils illégitime. Vîra Pândya réussit à s'emparer du trône et chassa son frère hors de Madura. Privé ainsi de ce qu'il considérait comme son héritage légal, ce dernier rechercha l'aide du Sultan de Delhi. Ceci est le récit de Wassâf et Amir Khusrau le corrobore en ces termes : « Les deux Rais de Mâbar, l'aîné nommé Vîra Pândya et le plus jeune Sundara Pândya, qui avaient entretenu jusqu'à cette époque des relations amicales, marchèrent l'un contre l'autre dans des intentions hostiles, et Belal Deo, le Rai de Dhursamundar, apprenant la chose, s'était mis en marche pour ravager et piller leurs deux cités vides, mais apprenant l'avance de l'armée musulmane, il rentra dans son propre pays. » Malik Kâfûr partit pour le Deccan à la tête d'une armée considérable. Amir Khusrau dans son *Tarikh-i-Alai* donne un graphique des progrès de ce vaillant général à travers ces régions lointaines et inaccessibles du Sud. Sur son chemin il prit des éléphants et démolit des temples, et le 17e jour de Dhil-Qada, l'an 710 de l'hégire (avril 1311), il arriva à « Kham », d'où il marcha sur Madura capitale des rois Pândya. Le Rai s'enfuit à l'approche de ces envahisseurs féroces qui détruisirent les temples.

D'après Amir Khusrau le butin consista en 512 éléphants, 5.000 chevaux et 500 *maunds* de joyaux de toutes sortes, diamants, perles, émeraudes et rubis. Kâfûr atteignit Râmeçvaram, pèlerinage hindou fort célèbre, il en pilla le grand temple, démolit l'idole, et rentra à Delhi vers la fin de l'année 1311 ap. J.-C. Ayant conquis tout le pays, il pénétra dans la capitale le 4e jour de Dhil-hidja, l'an 710 de l'hégire, chargé des richesses prises à l'ennemi et cordialement accueilli par le Sultan. Du haut des minarets, la victoire fut proclamée et les nobles reçurent des présents de grande valeur.

Défaite de Çankara. — Après la mort de Râma Deva, son fils, Çankara-Deva, refusa de payer tribut, et de remplir ses obligations d'allié lors de l'expédition que Kâfûr dirigea contre les Hoysalas. Une grande colère s'empara d'Alauddin à l'annonce de cette infidélité, et pour la 4e fois l'esclave-guerrier prit le chemin du Deccan avec une puissante armée, en 1312 ap. J.-C. Il ravagea tout le Mahârâshtra, et après une faible résistance, le prince Yâdava fut battu et déapité. Tout le Sud de l'Inde se prosternait aux pieds de Kâfûr, et toutes les anciennes dynasties des Cholas, des Cheras, des Pândyas, des Hoysalas, des Kâkatîyas et des Yâdavas étaient détrônées et forcées de reconnaître la suzeraineté de Delhi. L'empire comprenait alors à peu près l'Inde entière, depuis Moultan, Lahore et Delhi, au nord, jusqu'à Dvârsamudra au sud, et de Lakhnauti et Sonârgâon, à l'est, jusqu'à Thatta et le Gujarat à l'ouest, y compris tout le territoire connu sous le nom d'Inde centrale. Vers la fin de 1312, la puissance d'Alauddin avait atteint son apogée; l'empire en était arrivé

à des dimensions fantastiques, mais dans sa folie de conquêtes et d'annexions, jamais ce souverain puissant ne s'arrêta pour se dire que son royaume n'était qu'une énorme agglomération de peuples qu'aucun principe de cohésion ne liait ensemble, et par conséquent prêts à se disjoindre dès que sa main de maître ne les tiendrait plus sous sa coupe.

Alauddin et ses principes de gouvernement. — Alauddin était opposé à toute intervention cléricale dans les affaires de l'Etat, et par là il renia les traditions de ses prédécesseurs à Delhi. La loi devait dépendre de la volonté du souverain et n'avait rien à faire avec la loi du Prophète. Tel était le premier principe de la nouvelle monarchie. Le Sultan exposa nettement ses théories politiques dans les paroles qu'il adressa au Qazi Mughis-ud-din qui le consultait au sujet de la position du pouvoir souverain dans l'Etat. Il se réserva la prérogative des châtiments, et acquiesça à la mutilation des officiers déshonnêtes et corrompus, quoique le Ghazi la déclara en contradiction avec la loi. Le Sultan lui demanda alors : « Ces richesses que j'acquis quand j'étais Malik, à Devagir, au prix d'une telle effusion de sang, appartiennent-elles à moi, ou au trésor public? » Le Qazi répondit : « Je suis forcé de dire la vérité à Votre Majesté. Les trésors gagnés à Devagir furent obtenus grâce aux armées de l'Islam et les richesses ainsi acquises reviennent au trésor public[1]. Si Votre Majesté s'en était emparée seule d'une manière conforme à la loi, alors ils vous appartiendraient. » La colère s'empara du Sultan, et il demanda au Qazi comment de telles richesses pou-

1. En termes légaux, le trésor public est appelé *Beit-ul-Mâl.*

vaient appartenir à l'Etat. Le Qazi répondit humblement : « Votre Majesté m'a posé une question de loi; si je n'avais pas dit ce que j'ai lu dans le livre, et que Votre Majesté pour éprouver mon opinion eût consulté un autre savant, dont la réponse eût été en opposition avec la mienne, Votre Majesté aurait éprouvé que j'ai donné une fausse opinion pour flatter son bon plaisir; alors quelle confiance auriez-vous en moi, et voudriez-vous jamais après cela venir me consulter sur la loi? »

Le Qazi fut encore interrogé au sujet des droits du roi et de ses enfants sur le trésor public, le *Beit-ul-mâl.* Effrayé par l'attitude sévère du Sultan, le Qazi fit appel à tout son courage pour répondre : « Si Votre Majesté veut suivre l'exemple des khalifes les plus éclairés et agir suivant les meilleurs principes, alors vous prendrez pour vous-même et votre maison, la même somme que vous avez assignée à chacun des combattants, soit 234 *tankas.* Si vous aimez mieux prendre un moyen terme et si vous vous jugez déshonoré d'être mis au même niveau que l'armée en général, vous pouvez alors prendre pour vous-même et votre maison autant que vous avez assigné à vos principaux officiers, tels que Malik Kirân et d'autres. Si Votre Majesté suit les conseils des politiciens, vous puiserez alors au trésor plus qu'aucun autre grand homme ne reçut afin que vous puissiez mener plus grand train qu'aucun autre, et ne pas abaisser votre dignité. Je vous ai exposé trois lignes de conduite; et, au jour du jugement, vous aurez à répondre de chaque once de valeurs ou d'argent que vous prendrez au trésor pour en parer vos femmes. » Le Sultan aveuglé de colère, ordonna que le Qazi fût sévèrement puni, celui-ci toucha la terre

de son front et se mit à crier : « Mon Seigneur, ou que vous m'envoyiez en prison, moi, votre malheureux serviteur, ou que vous ordonniez qu'on me coupe en deux, tout cela est illégal et ne trouve aucune confirmation dans les édits du Prophète ou les explications des savants. » L'apôtre de la loi sut que son arrêt de mort était signé; mais, à sa plus grande surprise, lorsque le lendemain il se rendit à la cour, le Sultan le traita avec bonté et le couvrit de présents. Avec une politesse qui fut une agréable surprise, il exposa au Qazi sa conception de la royauté : « Pour prévenir les révoltes dont des milliers d'hommes sont les victimes, j'ai édicté des ordres tels que je les conçois pour le plus grand bien de l'Etat et du peuple. Les hommes sont négligents, irrespectueux, et désobéissants à mes commandements; je dois donc me montrer sévère pour les soumettre. *Je ne sais pas si cela est légal ou illégal, je décrète ce que je crois devoir convenir au bien de l'Etat et approprié aux circonstances, salutaire aussi pour ce que me réserve le jour approchant du Jugement que je ne connais pas.* » Cette nouvelle doctrine de souveraineté était la conclusion logique des faits. Le peuple s'inclina devant les décrets de cet homme qui lui apportait la paix tant désirée et le mettait à l'abri des incursions mongoles; il accepta tacitement les nécessités politiques qui éloignaient l'influence ecclésiastique. Alauddin n'agit point à la légère; il se forgea un plan qu'il suivit fidèlement, et l'appui du peuple le rendit irrésistible pendant toute sa vie.

Il supprime les émeutes. — Alauddin apporta dans ses méthodes administratives, ce dont les génies militaires sont en général dépourvus : de l'adresse

et de la prévoyance[1]. La révolte de Hâjî Maulâ, les insurrections des nouveaux musulmans, et la trahison d'Agât Khan le tirèrent de sa léthargie et lui montrèrent la nécessité de prendre des mesures énergiques pour purger le royaume des séditions. Il prit son temps, réfléchit, jugea des désordres du corps politique et en conclut que les causes de sédition étaient les suivantes : 1° le désintéressement du Sultan pour les affaires de l'Etat; 2° l'usage du vin, 3° l'amitié et de fréquentes relations sociales des maliks. des Emirs et des grands de l'empire; 4° la surabondance de richesses qui enivrait l'esprit des hommes et engendrait la trahison et l'inimitié.

Cette analyse conduisit le Sultan à une nouvelle législation dont la première mesure fut la confiscation des propriétés. Tous les privilèges, pensions, et concessions revinrent à l'Etat et les villages qui étaient considérés comme *milk* (fondés sur des droits de propriété); ou *inâm* (offerts en présent), ou *waqf* (concessions charitables), furent réunis aux domaines de la couronne. Le Sultan craignant, jusqu'à en être ébranlé, les conspirations et les tentatives d'assassinat, étendit sur tout l'empire les filets de son service d'espionnage, se mettant ainsi à même d'être renseigné sur les faits et gestes de ses officiers et de ses sujets. Les espions rendirent compte à leur maître de tout ce qui se passait chez les nobles, ils allaient même, dans leur zèle, pour gagner la faveur royale, jusqu'à rapporter les commérages des bazars. Les boissons alcooliques furent strictement prohibées; le Sultan lui-même donna l'exemple en

1. Pour l'administration et les réformes d'Alauddin, voir l'article de Ishwari Prasad dans *The Journal of Indian History*, II, I, 164-178.

renonçant à l'habitude de boire. Il fit briser tous les flacons de verre et de porcelaine de sa salle de festins, une telle quantité de barils et de jarres de vin, tirés des caves royales, furent vidés aux portes de Badayun, que le sol en devint boueux et marécageux comme à la saison des pluies. Mais cette prohibition pesa trop lourdement sur le peuple; clandestinement, la cité recevait du vin. Les nobles avaient cependant la permission de boire individuellement, dans leurs maisons, mais les festins furent interdits aussi bien dans le privé qu'en public et la vie devint pour chacun un intolérable fardeau.

Traitement des Hindous. — Les Hindous furent traités avec une sévérité particulière. Quand le Sultan consulta le Qazi à propos de la position des Hindous dans l'Etat, celui-ci répondit : « On les appelle *Kharâj-guzârs* (payeurs de tribut) et quand le receveur leur demande de l'argent, ils devraient, sans réflexion, et en tout respect et humilité, offrir de l'or. Si le *muhassil* (receveur d'impôts) a le désir de cracher dans la bouche d'un Hindou, celui-ci doit ouvrir la bouche sans hésitation. Le résultat de cette manière d'agir est que l'Hindou montre ainsi sa soumission et son humilité, son obéissance et son respect. La glorification de l'Islam est un devoir et le mépris de la religion est vain. Dieu lui-même a ordonné leur déchéance complète, car les Hindous sont les plus mortels ennemis du Prophète. Le Prophète a dit que s'ils ne se rendaient pas à l'Islam ils devaient être tués ou mis en esclavage, et leurs propriétés confisquées en faveur de l'Etat. Personne, à l'exception du grand docteur Abou Hanifa, ne permet l'imposition de la djeziya aux Hindous, cependant

d'autres écoles affirment qu'il n'y a pas d'autre alter native que « la mort ou l'Islam[1] ». La conduite réfractaire des Hindous du Doab exigea qu'on prît envers eux des mesures radicales. Ils eurent à payer 50 % du produit total de leurs terres, sans faire aucune déduction, et la loi était si rigoureuse que pas un *biswah* de terrain ne fut épargné. Une taxe de pâturage fut imposée aux troupeaux et on leva aussi une taxe sur les maisons. Les mêmes règlements furent appliqués aux *khûts* et aux *balâhars*[2] afin de préserver les pauvres du faix des impôts. Les nouvelles lois furent mises en vigueur avec tant de zèle que « les *chaudkaris*, *khûts* et *muqaddams* n'eurent plus la liberté de monter à cheval, de se procurer des armes, de porter de fins vêtements ou de consommer du bétel. » La politique de l'Etat exigea que les Hindous fussent dépourvus de tout ce qui pût leur permettre de monter, à cheval, de porter de beaux habits ou des armes et de s'adonner à des habitudes fastueuses. Ils furent réduits à un état d'épouvantable misère, à un tel degré que les femmes des *khûts* et des *muqaddams* durent louer leurs services dans les maisons des musulmans[3]. Barani loue Sharaf Gai, le vizir naib de l'empereur et dit qu'il engloba toutes les provinces sous une seule loi d'imposition, comme si elles n'étaient qu'un seul village. Pour la perception des impôts il fit une loi appli-

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, Biblioth. Ind., pp. 290-291; Elliot, III, p. 184.

2. *Khûls* et *balâhars* sont des termes employés évidemment à désigner des propriétaires ruraux (Elliot, III, Appendix, p. 623; Major Fuller dans sa traduction du *Tarikh-i-Firuz Shahi* (*J. A. S. B.*, 1870, p. 7) fait usage du mot *khût* pour désigner un homme fort et beau. *Khût* signifie à proprement parler : propriétaire de terres.

3. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, Biblioth. Ind., p. 288; Elliot, III, p. 182-183.

cable à tous les propriétaires ruraux et « leur obéissance devint telle qu'un seul *chaprasi* du département fiscal pouvait suffire à administrer coups et bastonnades à vingt propriétaires de terrains chefs et agents. Il rechercha tous les cas de déloyauté et punit sévèrement les fauteurs de torts. Si le livre de comptes du *patwari* trahissait une erreur d'un seul *jital* en regard du nom d'un officier, il était puni de la torture ou de l'emprisonnement. Le poste de clerc préposé aux taxes fut considéré comme une situation dangereuse; quelques esprits forts en étaient les rares candidats[1].

Organisation de l'armée et contrôle des marchés. — Une armée bien organisée était de toute nécessité pour une monarchie de caractère essentiellement militaire. L'immense empire fondé par Alauddin ne pouvait se maintenir sans le secours d'une armée active permanente. Dans cette intention, des réformes militaires furent entreprises, et des généraux capables et expérimentés prirent le commandement des troupes royales. La paye d'un soldat fut fixée à 234 *tankâs* par an, et un homme ayant deux chevaux reçut 78 *tankâs* de plus. Mais l'entretien d'une telle armée devait dépasser le budget de l'Etat: aussi le Sultan décida-t-il de prendre des mesures afin de diminuer le coût de la vie. Il dressa un tarif établissant le prix de tous les produits dont la nécessité est quotidienne[2].

1. Barani écrit (*Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 280), que l'office de clerc aux impôts tomba dans une telle disgrâce que le malheureux préposé à ce poste ne pouvait trouver quelqu'un qui lui accordât sa fille en mariage. Seuls ceux qui ne tenaient guère à leur vie se proposèrent à l'office de *musarrif*; ils étaient fréquemment jetés en prison.

2. Voir dans le texte, p. 210, le tableau des prix.

Le grain devait être recueilli dans les greniers royaux, et dans les villages *Khalsa* du Doab, l'impôt se paya en nature et non en espèces. Grâce à l'abondance des approvisionnements en grain, Delhi fut à l'abri de disettes. Il fut interdit aux marchands de conserver une seule mesure de céréales et les tentatives de ventes à des prix surélevés furent sévèrement punies. Des amendes furent infligées aux recéleurs de blé. Les marchands de toutes les provinces de l'empire durent se faire enregistrer dans un *Daftar* et se mettre sous la protection du *Shahna-i-mandi*. Toutes les caravanes furent placées sous la juridiction de l'intendant du marché et devaient avoir son agrément, s'il leur fallait contrevenir aux ordres de l'Etat. Dans le Doab, les taxes furent établies de manière que dans la province même, et sur un rayon de 100 *kos*, les paysans ne pussent pas seulement garder pour eux 10 manns de grain ils en arrivèrent à vendra la récolte sur place. Les officiers du Doab fournirent des garanties comme quoi personne ne cachait du grain chez soi. Les cultivateurs furent priés de vendre leurs produits là ou ils avaient poussé, et les officiers de l'Etat recueillirent les impôts d'articles tels que les tissus; le sucre, raffiné et autre, le beurre fondu et l'huile. Des espions et des agents secrets se chargèrent de rapporter au Sultan les tarifs du marché. Tous les négociants, qu'ils fussent Hindous et Musulmans, durent se faire enregistrer et s'engager formellement à apporter leurs marchandises au *serai adl*, espace libre à l'intérieur des portes de Badâon, où tout devait être exposé pour la vente. Les riches et respectables commerçants moultanis reçurent des avances du trésor royal pour leur permettre d'acheter en grandes quantités. Ce règlement

général empêcha les marchands de faire, au marché, des emplettes à bon compte pour les revendre à la campagne à un tarif plus élevé.

Deux officiers surveillèrent le marché : le *Diwani-i-riyasat* et le *Shahna-i-mandi*. Ces officiers apportèrent dans l'exercice de leurs fonctions la plus stricte honnêteté et régularité. Yaqub, le *Shahna* du marché faisait usage de son autorité dès que quelqu'un tentait d'enfreindre la loi de tarifs. Le marché aux bestiaux ne fut pas exempt de contrôle et le prix des bêtes baissa considérablement. Les chevaux de première classe s'obtinrent au prix de 100 à 120 *tankâs*, ceux de seconde classe de 80 à 90, et ceux de troisième classe de 65 à 70 *tankâs*, tandis que les petits poneys se vendaient de 10 à 25 *tankâs*. On eut une vache laitière pour 3 ou 4 *tankâs* et une chèvre pour 8, 10 ou 12 *gitals*. Le prix des esclaves et des servantes subit aussi une grosse baisse. La non-observance des tarifs entraîna des châtiments sévères. Le Sultan chargeait ses esclaves de lui rapporter des denrées du marché telles que du pain, de la viande rôtie, du *reori*, du *haliva*, du *yakhni*, des melons, des concombres, etc..., à leur retour tout était pesé et si le poids de la moindre chose n'était pas exact, il ordonnait alors que, pour compenser la différence, on enlevât au vendeur la quantité équivalente de sa propre chair[1]. Il arrivait souvent que des vendeurs peu scrupuleux fussent jetés hors de leurs boutiques. Il en résulta que toute la gent des bazars se soumit à un commerce honnête et en vint même à donner plus que la quantité fixée. Ces régularisations de tarifs remportèrent plein succès; Barani nous en donne

1. Elliot, III, p. 197; *J. A. S. B.*, 1878, p. 39.

les caractéristiques : 1° la plus stricte observance des règlements du marché; 2° la levée régulière des taxes; 3° l'infime circulation des métaux parmi le peuple; 4° l'impartialité et le zèle des officiers qui remplissaient leurs ofices avec honnêteté par crainte du Sultan.

Résultat des réformes. — Ces réformes furent couronnées de succès. La force et l'efficacité croissantes de l'armée garantirent le pays contre les invasions mongoles et tinrent en respect les rajas et les chefs rebelles. Les séditions furent étouffées, et la discipline imposée aux individus diminua la moyenne des crimes. Le peuple, pouvant se vêtir et se nourrir à meilleur compte se trouva plus heureux... et plus étroitement attaché au despotisme du Sultan. Quoique les nécessités de la guerre écornassent largement les ressources de l'Etat, le Sultan fit élever plusieurs monuments publics et étendit son patronage aux gens de lettres et aux religieux. L'émir Khusrau, poète lauréat de l'empire, florit sous son règne et des hommes pieux tels que Shaikh Nizam-ud-din Auliâ et Shaikh Rukn-ud-din augmentèrent encore le prestige de sa cour.

Mais la solidité que ces mesures apportèrent au gouvernement central fut leur plus important résultat. Les barons féodaux aussi bien que les individus accusés de tendances anarchiques étaient étroitement surveillés. Les agents du gouvernement ne jouissaient d'aucune latitude; la non-observance d'un ordre royal, considérée comme une grave offense, était punie sans pitié. Les gouverneurs des provinces les plus reculées exécutaient les ordonnances du Sultan avec une obéissance parfaite.

Faiblesse de ce système. — Cependant le système politique établi par Alauddin ne reposait pas sur des bases solides. La nouvelle culture qu'il avait voulu imposer contre le gré de son peuple, sema le mécontentement. Les rajas hindous qui avaient été privés de leur indépendance, supportèrent leurs pertes, mais attendirent le moment propice pour secouer le joug. Les nobles, habitués à une vie large et gaie, étaient fatigués des lois odieuses auxquelles ils devaient obéir; les marchands se révoltaient contre les tarifs du marché et les Hindous gémissaient et se plaignaient des humiliations qui leur étaient infligées. Les nouveaux musulmans ne cessaient d'intriguer et de comploter contre le Sultan. L'autorité impériale était minée par la supercentralisation, les répressions, l'espionnage. A mesure que le Sultan avança en âge, il devint violent et fantasque, et sa nature soupçonneuse lui enleva l'estime de ses nobles. Pour créer une hiérarchie officielle qui lui fut parfaitement soumise, il éleva aux honneurs des hommes de basse extraction. A cette époque, la personnalité du Sultan avait une immense importance; Alauddin commit l'erreur de négliger ce facteur puissant de la politique contemporaine. Sous l'influence de Kâfûr, il abandonna l'éducation de ses fils et les traita avec une sévérité exagérée. Kâfûr, avec application, fomentait des querelles dans la maison royale, afin de préparer la voie en vue d'établir son propre pouvoir. Il dicta au roi un testament, établissant son fils, Shihab-ud-din, héritier du trône. Le respect dû à l'autorité impériale se perdit, et des mouvements révolutionnaires ébranlèrent les provinces limitrophes. Suivant les termes du chroniqueur musulman, « la Fortune se montra changeante, comme d'ordi-

naire et la destinée tira son poignard pour le détruire », et le puissant monarque « mordit, avec fureur, sa propre chair », quand il vit l'œuvre de toute sa vie s'écrouler à ses yeux. Ses nobles et officiers fidèles avaient été disgrâciés les uns après les autres par suite des intrigues de Kâfûr. La fin du Sultan, condamné déjà par une maladie mortelle, fut activée par les nouvelles des révoltes ourdies contre son autorité. Il mourut l'an 1316 après J.-C. et fut solennellement enterré dans un tombeau, devant le Jam-i-masjid.

Ce que fut Alauddin. — Le règne d'Alauddin marque le niveau le plus élevé du despotisme musulman. Il était, par nature, cruel et implacable, et écartait toutes obligations religieuses ou légales si d'aventure elles gênaient sa politique. Les liens les plus sacrés de parenté ou de fraternité ne l'arrêtaient pas dans la distribution des châtiments qu'il distribuait sans distinction. Une volonté ferme, le talent d'influencer l'esprit des autres hommes et de se les asservir, l'inflexible résolution de rendre l'Etat efficace, le mirent à même de résoudre avantageusement les problèmes de son époque. Il marcha avec assurance vers le but qu'il s'était proposé, faisant usage des instruments que les circonstances placèrent entre ses mains, et ses combinaisons machiavéliques excluaient les scrupules et les interventions ecclésiastiques. Avec chaque conquête, son ambition grandit, et il devint si puissant que bientôt les barons récalcitrants eux-mêmes ne lui résistèrent plus. Il possédait les qualités innées d'un chef de guerre et d'un bon administrateur — combinaison rare dans l'histoire du moyen-âge. Il vit clairement les dangers auxquels la société était exposée et rassemblant les forces

qui l'entouraient, il résolut de se dévouer au bien-être de son peuple, parvenant ainsi par une heureuse coïncidence au but principal de sa politique, l'accroissement des forces militaires. Il jouit de la confiance de ses soldats, le zèle qu'il eut pour sa foi inspira à ses partisans la résolution inébranlable de se battre sous sa bannière contre les infidèles. Il organisa l'administration civile avec beaucoup d'originalité et de décision, son énergie fantastique lui permit de surveiller lui-même la conduite de ses officiers. Mais toutes ses institutions manquaient d'éléments durables. Il procura à l'homme les denrées et les articles fondamentaux de l'existence, et s'il ne put aller plus loin, à lui n'en est point la faute; l'époque seulement lui imposa des limites. Cependant son contrôle sur les marchés soulagea grandement les misères et les besoins du peuple; il trouva avant Napoléon que du pain à bon marché était le secret d'une bonne administration. Il fut le premier souverain musulman qui eut le courage de se détacher de la politique orthodoxe des canonistes; aussi Havell fait-il remarquer à juste titre que quoiqu'il représentât personnellement l'incomparable barbarie d'un despote turc, sa conduite et sa politique sont un exemple de l'évolution par laquelle, l'Hindou musulman caractéristique, en vint à considérer l'Inde comme sa patrie spirituelle, et à faire de l'Islam aux Indes la brillante expression d'une grande religion universelle.

CHAPITRE IX

Période de Réaction et Fondation de la Dynastie Tughluq.

Incapacité des successeurs d'Alauddin. — La mort d'Alauddin fut le signal de la guerre civile et de mainte menée ambitieuse. Malik Kâfûr écarta de son chemin, un à un, tous les princes de sang royal et produisit un faux testament par laquel le Sultan aurait désigné Omar Khan comme héritier du trône. Kâfûr devint lui-même régent et prit en main les affaires du royaume. La première tâche à accomplir était de supprimer tous les survivants d'Alauddin; il s'y employa activement. L'héritier désigné n'étant qu'un enfant de six ans le Régent eut beau jeu. L'horrible Malik Sambul fut chargé d'arracher les yeux du prince Khizr Khan, l'amoureux héros du fameux poème d'Amir Khusrau, le *qirân-us-Sadain*, à Gwalior; en récompense de ce crime il fut promu à une haute dignité. Le prince Shadi Khan subit le même sort : ses yeux furent enlevés des orbites à l'aide d'un rasoir, tels des tranches de melon. Malika Jahân, la reine-mère, fut dépouillée de ses joyaux et de ses propriétés et jetée en prison. Mubarak Khan, qui plus

tard devint roi, échappa à ce triste destin, il eut la vie sauve mais fut strictement surveillé. Tous les fidèles d'Alauddin, les vétérans qui l'avaient servi avec fidélité, furent éloignés les uns après les autres, et des créatures de Kâfûr hommes de basse extraction, prirent leurs places. Cette politique valut au régent l'inimitié des partisans de l'ancien régime qui en vinrent à craindre pour leur vie. Une conspiration se forma, et les esclaves d'Alauddin, avec l'aide de Malik Mushir commandant des gardes à pied, mirent à mort Kâfûr et ses adeptes. A la mort de Kâfûr, Qutb-ud-din Mubarak Shah monta sur le trône, l'an 1316 ap. J.-C.

Qutb-ud-din Mubarak Shah. — Les premières années de son règne furent marquées par une administration énergique et adroite. Les prisonniers politiques furent grâciés, les terrains confisqués rendus à leurs propriétaires, et abolis les innombrables impôts et taxes qui avaient ralenti le commerce. Barani écrit que les hommes ne craignirent plus désormais d'entendre ces mots : « Faites ceci, mais ne faites pas cela; dites ceci, mais ne dites pas cela; cachez ceci, mais ne cachez pas cela; mangez ceci, mais ne mangez pas cela; vendez telles choses, mais ne vendez pas telles autres; agissez comme ceci, et non comme cela. » La vie devint agréable, mais le relâchement des anciens règlements diminua le respect porté à l'autorité royale. Le Sultan, sûr de sa puissance, s'abandonna au plaisir et ses bacchanales ne lui laissèrent guère de loisirs pour s'occuper des affaires de l'administration. Cependant aucune révolte n'éclata qui fut de nature inquiétante. La seule émeute importante fut celle du raja Harapal Deva de Deva-

gir, en 1318; elle fut d'ailleurs vite étouffée et le rebelle condamné à périr dans de l'huile bouillante[1]. Khusrau[2], homme de basse extraction venu du Gujarat, gagna la confiance du Sultan et dirigea sur Telingana une expédition qui fut couronnée de succès. Son armée campa à une courte distance de Warangal; le Khan escalada une colline du sommet de laquelle il put surveiller le fort et ses moyens de défense. Amir Khusrau, qui est un écrivain contemporain, raconte que les Hindous comptaient plus de 10.000 cavaliers et que le nombre des hommes à pied était incalculable, tandis que le nombre des cavaliers musulmans était plutôt inférieur à 300. Mais en dépit de la disproportion des forces, les musulmans infligèrent une sanglante défaite aux Hindous et capturèrent de grandes quantités de joyaux et d'or. Ils poursuivirent les vaincus jusqu'aux portes de la citadelle et mirent le feu à leurs jardins et à leurs vergers. Le jour suivant, l'armée de Khusrau s'attaqua aux murs extérieurs de la forteresse, elle y fit une brèche et plusieurs Hindous furent massacrés, parmi lesquels Antil Mahta, le commandant principal du Rai de Telingana. Le mur extérieur ayant été attaqué avec succès, les musulmans dirigèrent leurs efforts contre l'intérieur de la forteresse. Khwâja Hâjî, l'énergique Ariz, désigna aux soldats les postes qu'ils devaient occuper, et fit installer sous le fort une

1. Amir Khusrau dit que tous les Rais du pays se soumirent au Sultan, à l'exception de Raghu, le ministre de feu Râma Deva. Il s'enfuit dans les montagnes et rassembla une armée de 10.000 Hindous; mais il fut grièvement blessé dans la bataille et les Hindous s'enfuirent en désordre. Amir Khusrau, *Nuh Sipihr*, Elliot, III, pp. 558-59.

2. Khusrau était un hors-la-loi du Gujarat, mais il s'était converti à l'Islam.

mine mesurant 150 *yards* de longueur. Ces formidables, préparatifs alarmèrent le Rai qui vit en la reddition le seul moyen de se sauver. Khusrau lui fit comprendre sans détours qu'il eût à choisir entre la soumission et la mort, à laquelle il devait s'attendre s'il ne se rendait aux conditions qu'on lui posait[1]. Voyant la situation sans issue, le Rai se rendit, céda cinq districts à Khusrau et promit de lui payer un tribut annuel de plus d'une centaine d'éléphants magnifiques, aussi grands que des démons, 12.000 chevaux, et de l'or, des bijoux et des pierres précieuses en abondance.

S'étant assuré la possession du Gujarat et du Deccan, et libéré de toute conspiration, Mubarak s'abandonna à la débauche. Le succès le rendit pervers, arrogant, rancunier et tyrannique; la moindre offense exposait à de terribles châtiments. Plus personne ne risqua un conseil, en matière d'administration, et les affaires se réglèrent selon ses caprices. La cour devint la scène des plus scandaleuses orgies : le roi perdit complètement le sens de la décence et de la morale et se livra à tous les vices qui peuvent flétrir l'humanité. Il lui arrivait souvent, déguisé en femme, couvert de colifichets et accompagné de courtisanes de parcourir la cité ou d'aller danser dans les maisons des nobles[2].Dans la vie privée, il se faisait gloire de son mépris pour les prescriptions ordinaires de la morale, et étalait ses écarts de conduite les moins excu-

1. Amir Khusrau, *Nuh Sipihr*, Elliot, III, p. 560.

2. Pour la vie privée il se faisait gloire de son mépris pour les prescriptions ordinaires de la morale, et étalait ses écarts de conduite les moins excusables avec une brutale naïveté. Il était la personnification même de ce mauvais esprit contre lequel les nobles et les fonctionnaires dirigeants de l'époque protestaient, mais en vain.

sables avec une brutale naïveté. C'était la personnification même de ce mauvais esprit contre lequel les nobles et les fonctionnaires dirigeants de l'époque protestaient, mais en vain. Les danseuses étaient fort cherchées, et « le prix d'un jeune homme, d'un joli eunuque ou d'une belle fille, variait entre 500, 1.000 ou même 2.000 *tankâs* ». Un genre d'amusement fort goûté du roi était de se montrer aux nobles rassemblés, dans un état d'ébriété complète et entouré de femmes de plaisir. Cet être anormal piétina toute décence en permettant à de telles femmes d'insulter d'une manière obscène et ignominieuse tous les nobles de la cour. Le résultat de cette dépravation extrême, fut que l'autorité royale se relâcha dans tout l'empire. Khusrau devint le confident du roi et acquit une grande influence à la cour; il tint des conférences quotidiennes pour discuter la mort du roi. Il obtint du roi, par de fausses explications, l'autorisation de conserver autour de lui des hommes de sa propre caste, afin de se défendre contre la jalousie des officiers. Mubarak fut bien informé des traîtres desseins de Khusrau, mais il ne prêta aucune attention aux bons conseils de son vieux tuteur, Qazi Zia-ud-din[1]. Dans la nuit, d'avance désignée, les conspirateurs pénétrèrent dans le palais et trouvèrent le roi dans ses appartements privés; celui-ci, comprenant le péril, tenta de s'enfuir dans le sérail des femmes, mais il fut pris et essaya vainement de s'échapper encore. L'un des conspirateurs planta son épée dans la gorge du roi et sépara sa tête d'avec son corps. A minuit, une cour de justice fut rapidement organisée dans le

1. Qazi Zia-ud-din occupa l'office de *Vakîl-i-dar* ou porteur des clefs de l'entrée du palais. C'était un poste de la plus haute importance, auquel seules des personnes de confiance pouvaient prétendre

palais et tous les nobles durent comparaître pour être déclarés complices de ce crime épouvantable. La maison de Firuz Khilji s'éteignit, et avec le consentement forcé des nobles et des officiers, Khusrau monta sur le trône, en 1320, sous le titre de Nasir-ud-din.

Le régime de Khusrau. — Avec l'avènement de Khusrau commença le règne de la terreur. Le harem royal fut visité; ses parents et ses amis se partagèrent les femmes des nobles et des émirs. Les trésors de l'Etat furent saccagés et des dons abondants gagnèrent au nouveau Sultan la sympathie, très aléatoire, du peuple. Khusrau avait pour but de rétablir la suprématie hindoue, et pour y arriver il sacrifia celles de ses relations liées à lui le plus étroitement. L'Islam fut méprisé; le Coran servit de socle aux idoles qu'on installa dans les mosquées au grand scandale des croyants. C'est ainsi que Barani, avec un peu d'exagération, nous expose la situation. Dispersés, les nobles de la cour devinrent impuissants à changer cet état de choses. Le prestige du Sultanat de Delhi avait atteint son apogée, et, si un puissant raja hindou eût organisé une ligue avec ses alliés, il se peut qu'il fût arrivé à gagner Delhi, et ainsi la puissance musulmane aurait été exterminée sûrement. Mais les Etats rajpoutes, n'étant préoccupés que de leurs petites affaires, comment eussent-ils trouvé le temps de glisser un regard vers la révolution politique dont Delhi était le théâtre.

Chute de Khusrau. — Khusrau ne pouvait bâtir un Etat hindou avec la seule aide de gens haïs et méprisés. En outre, les nobles Alai s'indignèrent

qu'il eût usurpé l'autorité royale. Parmi ces mécontents, se trouvait Fakhr-ud-din Jûnâ, dont l'usurpateur tenta de se concilier l'amitié en le nommant grand maître des écuries. Mais Jûnâ, dans le secret, prépara la vengeance de la maison d'Alauddin et le détrônement de Khusrau. Il rapporta chaque événement à son père Ghâzî Malik, le gardien des marches de Dibâlpûr. Le héros vétéran frémit d'horreur au récit de tous les crimes de Khusrau. Il jura de se venger des ennemis de l'Islam et partit pour Delhi à la tête d'une armée considérable. Tous les nobles de l'empire se joignirent à lui, à l'exception du gouverneur de Moultan, qui préféra conserver sa dignité plutôt que de servir comme inférieur dans les rangs de Ghâzî Malik.

Alarmé par l'arrivée de Ghâzî Malik, Khusrau commença d'organiser ses forces. L'armée de Delhi, démoralisée par l'indolence et la débauche, n'était pas en état de lutter contre la discipline des musulmans. Le manque de généraux expérimentés rendait la situation de Khusrau plus désespérée encore. Quand les deux armées se trouvèrent face à face, chacune déploya d'habiles manœuvres pour vaincre l'autre. Les troupes nonchalantes de Khusrau furent vite mises en déroute; elles s'enfuirent en désordre; ce fut la fin de la puissance des Parwârîs, ils furent anéantis au point que « quelque vie restait à peine dans leurs corps ».

Le général victorieux[1], chargé d'un immense butin, se dirigea sur Delhi afin d'y marquer un point final. Khusrau désespéré chercha, par tous les moyens à se procurer du secours. Il sortit les

1. Qui régna ensuite sous le titre de Ghiyas-ud-din Tughlak.

trésors de leurs coffres et les livra aux soldats de l'armée royale, pensant ainsi prévenir les séditions. Mais cette prodigalité fut vaine; les soldats, déjà gagnés à la cause de Ghâzî Malik acceptèrent l'or de Khusrau et refusèrent de servir sous sa bannière. L'usurpateur fit un dernier effort pour se sauver, les pauvres vestiges de l'armée de Delhi se défendirent contre l'ennemi, mais Khusrau s'enfuit du champ de bataille; il fut pris et décapité[1]. Ses adeptes furent poursuivis, rattrapés et punis comme ils le méritaient. Ghâzî Malik reçut les félicitations des nobles rassemblés qui lui offrirent les clefs du du palais. Le vieux chef recula devant le faix de la royauté et demanda s'il n'existait plus aucun des survivants d'Alauddin. Ses nobles répondirent négativement et se lamentèrent sur le triste état de l'empire dû certainement à un manque d'autorité. D'une seule voix, tous le supplièrent d'accepter la souveraineté, et décidèrent de le placer sur le trône. Zia Barani, chroniqueur orthodoxe, écrit avec exaltation : « L'Islam fut régénéré et une nouvelle vie commença. La voix des infidèles cessa d'être entendue. L'esprit des hommes fut satisfait et leur cœur contenté. Louange à Allah[2]. » L'élection d'un plébéien à la puissance royale fut une preuve indiscutable de l'esprit démocratique de l'Islam et renouvela ce principe mahométan du droit du plus capable qui domine toute l'administration musulmane aux Indes pendant le XIIIe et le XIVe siècle.

1. Ibn Batoûta a relaté sa mort d'une manière différente, qui semble fondée sur des récits oraux. Il dit que Khusrau se cacha dans des jardins appartenant à Malik Shadi, mais quand la faim l'en fit sortir il fut pris et amené devant le Ghâzî Malik qui le condamna à être décapité (Ibn Batoûta, édition de Paris, III, p. 207).

2. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, Biblioth. Ind., p. 423.

Ghiyas-ud-din Tughlak (1320-25 ap. J.-C.). — Ghâzî Malik, le gardien des marches, monta sur le trône et prit le titre de Ghiyas-ud-din Tughlak. D'origine modeste, il eut pour père un Turc Qaraunâ[1], et pour mère une femme Jat du Punjab. Son mérite seul l'éleva au poste très distingué qu'il occupa; et, sous le règne d'Alauddin, il joua un rôle important dans les guerres contre les Mongols qu'à plusieurs reprises il chassa des Indes. Quand il prit en main les rênes du gouvernement, l'empire de Delhi était livré au désordre, et c'est avec tact, prudence et fermeté que Ghiyas-ud-din rendit son prestige à la monarchie. Il montra la magnanimité

1. Ibn Batoûta écrit qu'il apprit du Cheikh Rukn-ud-din Multani que le Sultan Tughluq appartenait à la branche des Turcs Qaraunà (voir p. 222 du texte) qui vivaient dans les régions montagneuses entre le Sind et le Turkestan. Il eut une jeunesse nécessiteuse et fut obligé d'offrir ses services à quelque marchand du Sind. Plus tard, il s'engagea dans l'armée et sa valeur personnelle lui valut une situation élevée (Ibn Batoûta, édition de Paris, III, p. 201; Lee, traduction d'Ibn Batoûta, p. 125).

Marco Polo dit, en parlant des Qaraunâs : « On les nomme ainsi, parce qu'ils descendent de pères tartares et de mères hindoues. Le roi de ces bandits se nomme Nogodar » (Cordier, *Travels of Marco Polo*, I, p. 98). Le récit de Marco Polo est incorrect. Il les a certainement confondus avec quelque tribu sauvage de l'Asie centrale. Il est souvent parlé des Qaraunâs dans les histoires des Mongols de Perse, comme formant un *tuman*, c'est-à-dire un corps de 10.000 hommes. Mirzâ Haider, l'auteur du *Tarikh-i-Rashîdî*, dit que les Mongols de l'Asie centrale étaient divisés en deux groupes : les Mongols et les Chaghatâîs. Ils étaient jaloux les uns des autres et usaient de noms différents pour se distinguer. Le Chaghatâî appelait le Mongol *Jatah*, cependant que le Mongol nommait le Chaghatâî *Qarawanas* (Elias et Ross, p. 148).

Key Elias, traducteur du *Tarikh-i-Rashîdî* de Mirzâ Haider s'informa de l'origine des Qaraunâs; il apprit que cette peuplade faisait partie des Mongols de l'Asie centrale et prit une part importante dans les campagnes mongoles en Perse, à une époque ancienne (Elias et Ross, *A History of the Moghuls of Central Asia* (traduction de *Tarikh-i-Rashidi* de Mirzâ Haider), App. B, pp. 76-77). Ibn Batoûta est exact : les Qaraunâs étaient des Turcs. Les historiens mahométans de l'Inde ignorent les Qaraunâs. Shams-i-Sirâj Afif dit avoir

de sa nature en traitant généreusement les parents d'Alauddin. Ils pourvut à leurs besoins de décente façon et les désigna pour remplir les hautes fonctions de l'Etat. Aucune juste réclamation ne resta ignorée, aucun service passé ne fut oublié. Les droits de rang et de naissance furent respectés et plusieurs familles ruinées retrouvèrent leur ancienne dignité.

Expédition contre Warangal. — Après avoir organisé son gouvernement, Ghiyas ordonna une expédition contre Warangal, la capitale des rajas Kâkatîya de Telingana. Pendant le règne insensé de Mubarak, la puissance de Pratâp Rudra Deva II s'était grandement fortifiée et il avait cessé de payer tribut. Le Prince héritier, à la tête d'une large armée, fut envoyé contre Harangal afin de châtier l'indépendant. Le fort fut assiégé et les Hindous rassemblèrent leurs forces contre l'Islam. Un terrible combat s'engagea entre assiégeant et assiégés, et des deux côtés une multitude d'hommes suc-

donné d'amples informations sur Tughluq et ses frères dans son *Manaqib-i-Sultan Tughluq* (mentionné dans son *Tarikh-i-Firuz Shahi*), mais, autant que je sache il n'existe aucune copie de cet ouvrage.

M. Ishwari Prasad pense que Edward Thomas (*The Chronicles*, p. 186) a mal épelé le mot en l'écrivant *Qarauniah.* Il ne trouve pas cette orthographe dans le texte arabe d'Ibn Batoûta, publié à Paris en 1914. Le mot y est écrit *Qaraunâ* (texte p. 223).

Firishta écrit que quand il vint à Lahore et chercha à se renseigner sur la parenté du Sultan Tughluq, on lui dit de manière certaine que son père était un esclave turc du Sultan Balban et que sa mère était une femme Jat du Punjab. L'opinion de Firishta est confirmée par l'auteur du *Khulâsat-ut-tawârîkh.*

Les renseignements de Firishta sont acceptables, car parmi le Hindous, ces mariages étaient assez communs. Rajab, frère de Tughluq, père du Sultan Firuz, avait épousé une fille des Rajpoutes Bhatti (texte de Lucknow, p. 130).

comba. Réduit à la dernière extrémité, Pratâp Rudra Deva demanda la paix, mais, dédaigneusement, le prince rejeta ses conditions. Cependant il courait une rumeur annonçant la mort du vieux roi à Delhi et des hommes de mauvaises intentions suggérèrent aux soldats de l'armée d'abandonner le prince[1]. Malık Tamar, Malik Taghin, Malik Mal Afghan, et Malik Kâfûr, garde de sceaux, désertèrent en apprenant que le prince avait formé le projet de les mettre à mort. Ces vides considérables affaiblirent le groupe des royalistes qui fut obligé de lever le siège. Mais le Sultan ne put supporter le poids de cet insuccès; en 1323 ap. J.-C., il renvoya le prince héritier à Warangal avec de nouveaux renforts. Les Hindous luttèrent avec un courage désespéré; mais quand le prince Kâkatiya vit que la fortune lui était contraire, il se rendit avec toute sa famille, sa suite et les principaux officiers de l'Etat. Le raja fut envoyé à Delhi avec Malik Bedar et Khwâja Wâjî; Harangal fut rebaptisée Sultanpur, et toute la contrée soigneusement asservie. La gloire et la grandeur des Kâkatîyas s'éteignirent, et de là date leur disparition en tant que grands souverains du Sud de l'Inde.

Administration de Ghiyas. — Ghiyas donna pour bases à son administration des principes de modération, quoique les Hindous fussent encore traités

1. Le principal propagateur de ce faux bruit était Obaid, le poète dont parle Badâonî sous le nom d'Obaid Zâkânî, ce qui est le nom d'un poète persan. Le prince fit arrêter quelques-uns de ces agitateurs. Malik Mal Afghan et Obaid furent envoyés à Delhi, où, d'après Barani, ils furent empalés, et d'après Firishta brûlés vifs (Elliot, III, p. 233; Firishta, texte de Lucknow, p. 131; *Tabaqat-i-Akbari, Biblioth. Ind.*, pp. 195-96).

comme des êtres inférieurs. Tels étaient les ordres royaux au sujet des taxes : « Il devait être laissé aux Hindous juste de quoi ne pas devenir arrogants en raison de leur opulence, et ne pas abandonner d'autre part leurs terres et leurs affaires, poussés par la misère[1] ». Les taxes sur les terres furent organisées, et quoique le système du fermage fût en vogue, le Sultan prit soin de prévenir les abus. La taxe fiscale varia entre un dixième et un onzième des produits bruts et la répartition se fit d'après l'estimation exacte des récoltes. Le peuple jouit de toutes sortes de facilités, et les officiers étaient sévèrement punis s'ils ne se conduisaient pas convenablement. Les *jâgîrs* que Khusrau s'était attachés, furent renvoyés et les finances de l'Etat remises en bon ordre.

Les départements de la justice et de la police furent judicieusement organisés, et la crainte de la sévérité du Sultan maintint l'ordre jusque dans les provinces les plus reculées. Etant lui-même un soldat émérite, Ghiyas surveilla de près les réformes militaires. Ses soldats furent traités avec bonté et rémunérés largement; la discipline la plus stricte régna dans les armées, amplement pourvues d'armes et de munitions. Il adopta le système d'Alauddin touchant les listes de soldats et la mobilisation des chevaux, les prix de ces derniers et les résultats des inspections étaient consignés dans un registre avec une note permettant de se renseigner sur le propriétaire ou l'éleveur.

Mort de Ghiyas. — En 1324, vers la fin du règne de Ghiyas, les princes de Lakhnauti, Shihab-ud-din

1. Zia Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 430; Elliot, III, p. 230-231.

et Nasir-ud-din, ayant été chassés de leur royaume par leur frère Bahadur (qu'Ibn Batoûta, nomme Bahadur Bura) vinrent à Delhi implorer l'intervention de Tughluq Shah. Le Sultan mit la capitale sous la garde d'Ulugh Khan et marcha lui-même contre Lakhnauti. Bahadur fut vaincu et conduit à Delhi, la corde au cou. Nasir-ud-din, avec ses chefs et ses *zamindars*, se soumit et réintégra ses territoires. C'est pendant cette campagne que le raja de Tirhut (Mithilâ), Hara Singh Deva, de la dynastie Kârnât, se trouva en face des armées islamiques qui le défirent et s'emparèrent de sa capitale. Toute la contrée environnante fut asservie et Hara Singh Deva s'enfuit au Nepal[1]. A son retour à Delhi il fut tué par la chute d'un pavillon que son fils, le prince Jûnâ, avait érigé près d'Afghanpur, à environ six milles de la capitale, l'an 1325 ap. J.-C[2].. On

1. Firishta, texte de Lucknow, p. 132; Wright, *History of Nepal*, p. 174-75; *J. A. S. B.*, LXXII, pt. I, 1903, pp. 1-32; *Ind. Ant.*, 1880, p. 189; *Journal Asiatique*, I, p. 407.

2. Barani ne raconte pas clairement ce qui se passa; il dit simplement : « Des foudres de calamités tombèrent du ciel sur le Sultan; et avec cinq ou six autres, il fut écrasé sous les débris ». (*Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 452).

Elliot a traduit ce passage inexactement. Sa traduction laisse croire qu'un éclair tomba sur le toit et que tout le bâtiment s'abattit avec fracas. Mais ceci n'est pas d'accord avec le texte de Barani (Elliot, III, p. 235).

Ibn Batoûta qui arriva aux Indes en 1333 ap. J.-C., établit d'une manière certaine que le prince Mohammed fut la cause de la mort du Sultan. Il dit avoir appris du Cheikh Rukn-ud-din Multani qui était avec l'empereur à cette occasion, qu'on avait pris des dispositions pour que l'édifice s'écroulât à un moment donné. D'après lui, c'était l'œuvre d'Ahmad Ayâz, principal architecte du royaume, dont Mohammed fit ensuite son premier ministre... très probablement en signe de reconnaissance. L'évidence est en faveur de la version d'Ibn Batoûta; il est, en outre, une autorité indépendante, par conséquent impartiale (Ibn Batoûta, édition de Paris, III, pp. 212-213).

Nizam-ud-din Ahmad dit que la construction hâtive du palais fit soupçonner Ulugh Khan d'être responsable de la mort de son

soupçonna le prince d'avoir prémédité la mort de l'empereur, car la construction hâtive de ce palais était tout à fait superflue. Quelle que soit la vérité, bien des raisons portent à croire que la mort du Sultan ne fut pas un accident, mais le résultat d'une conspiration à laquelle le prince héritier prit part.

Jugement sur Ghiyas-ud-din. — Ghiyas fut un gouverneur doux et bienfaisant. Il aimait la simplicité, et jamais ne se départit envers ses anciens compagnons de cette franche jovialité qui caractérisa sa jeunesse. Musulman pieux et pacifique, il pratiquait strictement les rites de sa foi mais s'abstint de persécuter les non-mahométans. Si les Hindous étaient durement traités, les raisons étaient politiques et non pas religieuses. Il eut pour devise le mot « modération ». Et toute sa vie privée s'écoula sans l'ombre d'une tache. Il ne cessa de se préoccuper du bien-être de ses sujets; son activité bienfaisante s'étendit sur toutes les branches de l'administration. Et ce n'était pas petite affaire que de réorganiser avec succès ce gouvernement qui avait

père. Il accuse Barani de cacher la vérité intentionnellement par respect pour son patron Firuz Tughluq. Il croit que la mort du Sultan fut le résultat d'une conspiration formée par le Cheikh Nizam-ud-din Aulia et le prince héritier (*Tabaqat, Biblioth. Ind.*, pp. 214-215). Firishta essaie de disculper le prince héritier et il dit que de telles accusations sont loin d'être vraisemblables. Mais il ajoute : « Hâjî Muhammad Qandahârî dit que le bâtiment fut frappé d'un éclair et *cela ne semble pas du tout improbable* ». Il est évident que Firishta ne s'est pas fait d'opinion, mais il conclut son récit d'une manière caractéristique en disant : « Mais Dieu seul connaît la pure vérité » (Briggs, I, p. 408. Texte de Lucknow, p. 132). M. Ishwari Prasad a amplement discuté le sujet dans son ouvrage sur les Turcs Qaraunâs. On ne peut guère douter que la mort du Sultan n'ait été le résultat d'une conspiration fomentée par le Prince héritier.

été désaxé sous les règnes de l'imbécile Mubarak et de « l'impur » Khusrau. L'excellente méthode de gouvernement du Sultan est illustrée par ce vers d'Emir Khusrau :

Il ne fit jamais la moindre chose qui ne fût remplie
[de sagesse et de bon sens.
On peut dire de lui qu'il portait sous sa couronne
[cent bonnets de docteur.

CHAPITRE X

Mohammed Tughluq, l'idéaliste infortuné.

Insuccès de l'idéaliste. — A Ghiyas-ud-din Tughluq succéda son fils, le prince Jûnâ, qui prit le titre de Mohammed Tughluq[1], en 1325 ap. J.-C. Son accession au trône ne fut entravée par aucune révolution, par aucune intrigue de palais, par nulle insurrection populaire ou de gouvernement. La ville fut pavoisée et les rues jonchées de fleurs. Le peuple bénéficia d'une pluie d'or; et pour fêter cet heureux événement, les loyaux officiers de la couronne furent comblés de présents. Célébrée jusque dans les plus lointaines provinces, la générosité du nouveau Sultan attira à Delhi les hommes pieux et les lettrés qui y furent honorés à leur juste valeur.

Mais combien courte est la mémoire des hommes ! Une telle prodigalité fit s'enfuir de l'esprit de chacun le souvenir de la terrible catastrophe dont le dernier Sultan avait été victime; bien peu nombreux furent ceux qui persistèrent à accuser le prince.

1. M. Ishwari Prasad a traité à fond le règne de Mohammed Tughluq dans son ouvrage sur les Turcs Qaraunâs aux Indes, qui contient une biographie et des renseignements complets.

Mohammed Tughluq fut indubitablement l'homme le plus capable du Moyen-âge. De tous les souverains qui occupèrent le trône de Delhi depuis la conquête musulmane, il fut certainement le plus instruit et le plus accompli. La nature l'avait doué d'une mémoire merveilleuse, d'une intelligence subtile et pénétrante et de la faculté de s'assimiler sans peine des connaissances de toutes sortes. La variété de son génie, surprit tous ses contemporains. Ami des beaux-arts, grand savant et poète accompli, il discutait avec une égale facilité des problèmes de logique, d'astronomie, de mathématiques, de philosophie et de sciences physiques. Personne ne pouvait l'égaler dans l'art de la calligraphie et de la composition; il connaissait un grand nombre de poèmes persans dont il fit ample usage dans ses discours et dans ses écrits. Ses productions littéraires se ressentent fort de l'influence des classiques persans; la parabole et la métaphore lui étaient chères. Les rhéteurs les mieux exercés ne pouvaient rivaliser avec sa brillante imagination, l'élégance de son goût et son adresse à manier toutes les finesses et les subtilités de l'expression. Grand maître en dialectique et possédant à fond la logique et la philosophie aristotéliciennes, les théologiens et les rhéteurs craignaient de discuter avec lui. Barani, qui n'était ni un apologiste, ni un courtisan, parle du Sultan comme d'un savant éloquent et profondément instruit, véritable merveille de la création, dont les capacités eussent pu étonner des hommes tels qu'Aristote ou Asaf[1]. Les secrets de la médecine, fort étudiés au Moyen-âge, ne lui étaient point inconnus;

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Ind.*, p. 461.

il lui arriva de guérir bien des maladies. Sa prodigalité était célèbre; tous ses contemporains s'accordent à louer sa générosité : à toute heure les miséreux réunis en foule aux portes du palais[1] recevaient d'innombrables présents. Il fut un musulman strict, observant rigoureusement les préceptes du Saint Livre sans toutefois aller jusqu'à la bigoterie. La meilleure preuve de son libéralisme est la quiétude dont jouirent les Hindous; il tenta diverses réformes, telles que la suppression du *sati*, tellement en vogue au XIVe siècle.

Ibn Batoûta, ce voyageur maure qui vint aux Indes en 1333 ap. J.-C. décrit ainsi le Sultan : « Mohammed est un homme, qui aime, plus que tout autre mortel, distribuer des cadeaux et faire couler le sang. On peut toujours voir à sa porte, quelque misérable devenir riche, ou quelque favori condamné à mort. Sa générosité et sa bravoure, ainsi que ses actes cruels et violents étaient célèbres parmi le peuple. Et cependant il est le plus humble des hommes, et celui qui fait preuve de la plus grande équité. Les cérémonies de sa religion lui sont chères, et il est très sévère quant aux prières et au châtiment qu'encourt leur négligence. Il est l'un de ces rois dont la chance est immense, et dont les heureux succès dépassent la limite ordinaire; mais son trait distinctif est la générosité. Je citerai parmi les exemples de sa libéralité quelques merveilles dont on ne pourrait trouver l'équivalent dans l'histoire d'aucun des princes qui l'ont précédé[2]. »

1. Barani et Ibn Batoûta louent le Sultan pour sa générosité et les faveurs dont il comblait les étrangers.

2. Ibn Batoûta, édition de Paris, III, pp. 216-17; Elliot, III, pp. 611-612 *Masâlik-al-absâr*, Quatremère, dans les *Notices et extraits*, t. XIII, p. 191-192.

Regardé superficiellement, le Sultan paraît avoir été un étonnant mélange de contradictions. Mais, à la vérité, il ne fut pas tel. Plus tard, assez injustement, des écrivains le chargèrent des tares ataviques de folie et d'une nature assoiffée de sang. Aucun écrivain contemporain ne fait la moindre allusion à la démence du Sultan. Le reproche d'avoir été assoiffé de sang lui fut probablement imputé par les cléricaux qu'il traitait avec un mépris non dissimulé[1]. Il est vrai qu'il était sujet comme tous les despotes du Moyen-âge à de terribles accès de rage, et qu'il infligeait les plus durs châtiments à ceux qui osaient s'insurger contre sa volonté, sans respect pour le rang ou l'ordre qu'ils occupaient. Mais ceci ne veut pas dire qu'il ait été un tyran invétéré, se délectant à la vue du sang humain. Si l'on étudie de près les meurtres et les atrocités dont le Sultan se rendit coupable, on verra qu'il est faux de croire à sa manie de destruction du genre humain et aux chasses à l'homme[2] dont on l'accuse. Il est vrai

1. Barani émet la plainte et dénonce le rationalisme du Sultan. Il condamne énergiquement ses spéculations philosophiques et couvre de dédain Obaid et Sâd, qui étaient les plus intimes amis du roi et les accuse de l'avoir écarté du chemin de l'orthodoxie (Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 466).

Ceci encore, est inexact. Ibn Batûtâ parle de châtiments terribles infligés aux Cheikhs et aux Maulvis, membres des ordres sacerdotaux, qui jusqu'alors avaient été traités en êtres sacro-saints. Mohammed, autoritaire et fort, ne pouvait se laisser dominer par le clergé; les prêtres ayant prêté la main à quelque trahison, manqué à l'autorité souveraine, ou détourné des fonds, furent dûment châtiés. Une lecture attentive des récits d'Ibn Batoûta nous apprend que les victimes du régime furent exclusivement des membres de la caste des prêtres — une classe prétendant à tous privilèges et réclamant un traitement de faveur en se fondant sur des droits prescrits (Ibn Batoûta, édition de Paris, III, pp. 292-99).

2. Il est amusant de lire le récit que Barani fait des chasses à l'homme organisées par le Sultan. L'étude approfondie de ces récits nous fera connaître ce que furent réellement ces distractions. Le

que Mohammed Tughluq alliait à une nature emportée une conception avancée de réformes administratives, et quand il arrivait à ses sujets de ne pas répondre à son idéal, sa colère ne connaissait pas de bornes. L'apathie populaire fut le premier moteur de son impatience et certainement aussi de ses innovations surprenantes.

Essais administratifs. Impôts dans le Doab. — La première mesure prise par le Sultan fut une levée d'impôts dans le Doab. Barani, qui en parle comme de la première mesure administrative en date, dit qu' « elle signifia la ruine de la contrée et la décadence d'un peuple », tandis qu'un historien, plus circonspect, dit que « les taxes levées sur les matières de première nécessité, réalisées avec une vigueur extrême, n'étaient pas en rapport avec la puissance de l'industrie ». Le Sultan fut amené à lever un impôt dans le Doab à cause de la richesse et de la fertilité de son sol, à cause aussi de l'attitude hostile de ses habitants. Alauddin, également, eut à vaincre la résistance des *Khûts*, des *muqaddams* et des *balâhars* du Doab[1]. D'après Bara, les impôts prélevés dans le Doab perdirent tout rapport avec

pays était en proie à une terrible famine, et pour en diminuer les effets, le Sultan avança des fonds et introduisit des mesures relatives au développement de l'agriculture. Ceux qui n'exécutaient pas ses ordres étaient sévèrement punis par les officiers de l'Etat, lesquels durent dépasser bien souvent leurs propres limites. Quiconque a l'expérience des emprunts *taqavi* à notre époque, aux Indes Britanniques, doit savoir combien difficile est la réalisation. Barani était originaire de Baran (Bulandshahr). Les gens de son district furent également châtiés et il cite Baran particulièrement. Son patriotisme local et son orthodoxie lui inspirèrent probablement sa charge monstrueuse contre le Sultan (Elliot, III, p. 242).

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 291. Ce sont les noms que les chroniqueurs musulmans donnent aux chefs et aux propriétaires du Doab.

les revenus de la population; d'autres taxes oppressives furent aussi inaugurées sous le nom d'*abwab*, qui achevèrent le paysan et le réduisirent à la misère[1]. Tous les historiens insistent sur la détresse dont ces mesures fiscales furent la cause, et Barani, son pays natal ayant aussi eu beaucoup à souffrir, s'emporte contre le Sultan. Il exagère énormément les souffrances du peuple, quand il dit que les paysans des provinces éloignées, apprenant la misère du peuple du Doab, se révoltèrent et réclamèrent leur indépendance. Malheureusement, ces mesures furent mises à exécution à un moment où le Doab souffrait d'une terrible famine et ces innovations ne firent qu'aggraver la détresse de la population. Ceci cependant n'excuse pas les erreurs du Sultan, car ses officiers continuèrent à prélever les impôts à un taux surélevé et avec la plus grande rigueur, sans tenir compte de la famine. Beaucoup plus tard seulement, il ordonna que des puits fussent creusés, et que, dans les régions affectées des avances fussent faites aux agriculteurs. Mais ce remède était apporté trop tard; les populations affamées, dont de trop longues privations avaient épuisé la patience, ne purent en profiter. Jamais encore des projets de réformes bienfaisantes n'avaient été plus cruellement frustrés par un plus mauvais sort que celui

1. Barani parle de dix ou de vingt fois, c'est-à-dire 10 au lieu de 1 ou 20 au lieu de 1. Elliot traduit inexactement ce passage et dit que le Sultan éleva les taxes dans un rapport de 10 à 5 %. Mais la première interprétation n'est pas à prendre au pied de la lettre, car une majoration 20 fois supérieure serait absurde. D'un autre côté, la dernière interprétation est acceptée, la majoration serait si minime que la population des campagnes n'en aurait certainement pas souffert. Mais Barani veut convaincre ses lecteurs que les taxes furent augmentées au delà de toutes proportions (Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Ind.*, p. 473; Elliot, III, p. 182-83).

auquel se heurtèrent toutes les démarches de Mohammed Tughluq.

Transfert de la capitale. — Non plus heureux fut le transfert de la capitale à Devagir qui fut rebaptisée Daulatabad. Quand, pendant les premières années de son règne, Mohammed se rendit au Deccan pour réprimer la rébellion de Bahâ-ud-din Gushtâsp, il fut frappé de l'importance stratégique de la situation de Devagir, et exprima le désir d'en faire la capitale de son empire grandissant. L'empire avait élargi ses limites; il englobait, au nord, le Doab, les plaines du Pendjab et de Lahore avec les territoires s'étendant de l'Indus jusqu'aux côtes du Gujarat; à l'est il comprenait le Bengale, et au centre il enclavait les principautés de Malwa, Ujjain, Mahobâ et Dhâr. Le Deccan avait été soumis et ses autorités principales avaient reconnu la suzeraineté de Delhi[1]. Ayant mûrement soupesé les inconvénients de Delhi en tant que capitale impériale, il décida d'en opérer le transfert à Daulatabad qui était dans une situation plus centrale[2]. Cette ville

1. Barani cite les provinces suivantes comme faisant partie de l'empire au commencement du règne de Mohammed : 1° Delhi; 2° Gujarat; 3° Malwa; 4° Devagir; 5° Telang; 6° Kampila; 7° Dhorsamundar; 8° Mabar; 9° Tirhut; 10° Lakhnauti; 11° Satgâon; 12° Sonargâon (Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Ind.*, p. 468).

Celles-ci, dit Barani, étaient fermement assujetties aux débuts du règne. A mesure que l'empire s'étendit, d'autres provinces furent créées. L'auteur des *Masâlik-al-absâr* mentionne 23 provinces, qui représentent l'apogée de l'empire sous le règne de Mohammed (*Masâlik-al-absâr,* Elliot, III, pp. 574-75; Thomas, *The Chronicles*, p. 203.

2. Barani écrit à propos de Daulatabad : « Cette place occupe une situation centrale : Delhi, Gujarat, Satgâon, Sonârgâon, Telang, Mâbar, Dhorsamundar et Kampila en étaient à peu près à égale distance » (Elliot, III, p. 239). Ibn Batoûta raconte que la popula-

se trouvait à une distance convenable de la route des Mongols, qui infestaient le voisinage de Delhi et ne respectaient ni vie, ni propriété. Il est évident que ce changement ne fut pas simplement dicté par le caprice d'un despote fantasque. Seules des considération gouvernementales et de sécurité purent intervenir dans la décision du Sultan. Quant à ses possessions en Hindoustan, il espérait y exercer son contrôle par la simple voie des communications qui existaient entre le nord et le sud[1]. Ce changement aurait pu être effectué sans grand dommage si le Sultan se fût contenté de transporter l'élément officiel du gouvernement; mais il commit une erreur en ordonnant que la population de Delhi se rendît, en masse, à Daulatabad, chacun emportant tout ce qu'il possédait. Ces gens eurent toutes sortes de facilités à leur disposition; on construisit une route menant de Delhi à Daulatabad, et les émigrants furent dûment approvisionnés et équipés. Ceux qui ne pouvaient se fournir les aliments nécessaires au voyage furent nourris aux frais de l'Etat, et le

tion de Delhi fit parvenir au Divan du roi des lettres anonymes, pleines d'insultes, et que le roi, très offensé, ordonna que la capitale fut transférée. Mais ce récit ne repose que sur des bases orales car lorsqu'eut lieu le transfert, le Sultan n'était pas aux Indes (1326-27 ap. J.-C.).

La date que donne Firishta est inexacte. Badâonî date le transfert de l'an 727 de l'hégire (1326-27 ap. J.-C.). Les monnaies de Daulatabad, de l'an 727 de l'hégire, portant l'inscription « métropole de l'Islam » confirment le témoignage de Badâonî. La date qu'on donne ordinairement, 1337 ap. J.-C., est fausse, car quand Ibn Batûtâ parvint à Delhi, en 1334, il y trouva un désert. La numismatique, sans cependant être concluante, confirme la date donnée par Badâonî.

Le transfert eut lieu immédiatement après la révolte de Bahâ-ud-din qui éclata aux débuts du règne. Pour la situation de Daulatabad, voir Elliot, III, Appendix, p. 575.

1. *Masálik-al-absar*, Elliot, III, p. 581; Ibn Batoûta, édition de Paris, III, pp. 95-97; Ranking, *Al Badâonî*, I, p. 302.

« Sultan protégea les émigrants, tant pendant leur trajet qu'à leur arrivée[1] ». Mais tant de concessions et de faveurs n'eurent aucun résultat. Le peuple qui avait habité Delhi pendant des générations, et pour lequel de nombreux souvenirs s'attachaient à cette ville, la quitta le cœur brisé. On ne parcourt pas 700 milles impunément; les émigrants exténués par les innombrables souffrances de la route, regrettant leur cité jusqu'à en mourir, furent bien peu nombreux à atteindre le but de leur voyage. Ceux qui ne succombèrent pas en chemin se trouvèrent exilés dans une contrée étrange, inconnue et odieuse; et « désespérés, ils rendirent l'esprit ». Barani écrit que les musulmans, envahis par le découragement, appuyèrent leurs têtes sur ce sol païen, et d'une multitude d'émigrants, quelques-uns seulement survécurent[2] et s'en retournèrent chez eux.

Ibn Batoûta raconte, fort injustement d'ailleurs et en se fondant sur des racontars de bazar, que, par ordre royal, Delhi fut fouillée de fond en comble, afin de savoir si quelque habitant se cachait encore dans sa maison. Il en résulta la découverte de deux hommes, l'un boiteux et l'autre aveugle qui furent traînés jusqu'à Daulatabad. Il est vrai que les ordres du Sultan furent exécutés au pied de la lettre, mais c'est une calomnie d'affirmer que son

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 474; Elliot, III, p. 239.

2. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 474; Elliot, III, p. 239.

Zia Barani écrit : « La ruine fut si absolue, que pas même un chien ou un chat ne furent abandonnés parmi les bâtiments de la cité, ses palais, ou ses faubourgs ». De la part d'un écrivain oriental du Moyen-âge, un récit de cette sorte ne doit pas être pris trop littéralement. Des érudits européens, habitués à la forme des discours hindous, ont fait cette faute. Le Dr Smith accepte sans la critiquer l'histoire d'Ibn Batoûta relatée plus haut (*Oxford History of India*, p. 239).

but fut d'infliger au peuple des souffrances inutiles. Il faut dire, à sa décharge, que dès qu'il se rendit compte de l'insuccès de ses plans, il ordonna immédiatement que les habitants de Delhi rentrassent chez eux, et, durant leur voyage de retour, il les traita avec une grande bienveillance et couvrit généreusement toutes leurs pertes. Mais Delhi n'était plus qu'une ville morte. Le Sultan fit venir de partout des savants, des marchands et des agriculteurs. Mais ces efforts ne parvinrent pas à faire revivre la capitale délaissée. L'ancienne prospérité ne renaquit point et Delhi ne retrouva pas sa grandeur primitive, car en 1334 ap. J.-C., le grand voyageur maure la trouva partiellement inhabitée et portant encore l'empreinte de la désolation.

Comme Lane-Poole le dit, Daulatabad demeura un monument d'énergie maladroite. Le projet de transfert échoua misérablement; il est même douteux que sa réussite eût permis au Sultan de maintenir sous un contrôle plus étroit les différentes parties de l'empire. Il ne remarqua point la distance qui séparait Daulatabad des frontières du nord, lesquelles demandaient une surveillance active; il négligea l'avertissement que l'expérience lui donnait : à chaque instant les révoltes hindoues et les invasions mongoles menaçaient ses possessions septentrionales. Qu'une de ces éventualités se présentât, il eût été extrêmement difficile au Sultan inquiété par les tribus à demi soumises du Deccan et les hordes nomades de l'Asie centrale, d'étouffer les éléments de désordre.

La circulation des jetons (1330 *ap. J.-C.*). — Mohammed Tughluq a été très justement surnommé,

« Prince des monnayeurs ». L'un des premiers actes de son règne fut de modifier tout le système monétaire, de déterminer la valeur relative des métaux précieux et de trouver une monnaie qui facilitât les échanges et fût de circulation pratique. Mais combien plus originale fut son idée d'introduire des jetons dans la circulation ! Les historiens ont cherché le motif qui poussa le Sultan à cette innovation. On dit que la principale raison en fut le lourd emprunt qui épuisa le trésor royal; la prodigalité du souverain avait beaucoup aidé à ces pertes financières, ainsi que la fantastique dépense du transfert de la capitale et les expéditions destinées à étouffer des émeutes. Mais d'autres raisons encore motivent cette mesure révolutionnaire. Le système d'impôts au Doab avait échoué; et la famine qui désolait encore la plus fertile portion du pays, avec le déclin de l'agriculture qui s'ensuivait inévitablement, devaient certainement avoir diminué les revenus de l'Etat. Il n'en faut pas conclure que le Sultan fût à la veille d'une banqueroute; son trésor n'était pas dénué d'argent, car il paya de bonnes pièces la frappe des nouvelles, et sortit avec un succès étonnant d'une situation fort malaisée[1]. Il voulait aug-

1. Ranking, dans une note à sa traduction du *Muntakhab-ut-tawârikh*, de Badâonî, hésite à croire si ces jetons furent échangés d'après leur valeur métallique ou d'après la valeur de leurs figures. Badâonî pense certainement ce qu'il écrit : les jetons de cuivre furent échangés contre de la monnaie d'argent quand le Sultan constata l'échec de ses plans. Barani est très explicite à ce sujet. Les nouvelles pièces furent échangées suivant la valeur de leur figure; sinon comment serait-on sorti avec succès d'une situation embarrassante?...

Le passage suivant de Briggs (I, p. 415) ne se trouve pas dans le texte de Lucknow, de Firishta : « De tels abus s'étaient d'ailleurs produits à l'hôtel des monnaies que, quand le trésor eût été vidé, il resta encore un lourd déficit. Le roi abolit cette dette et des milliers de personnes furent ruinées. » Ce passage contient une franche

menter ses ressources pour poursuivre, avec succès, ses grandioses projets de conquêtes et de réformes administratives, si propres à alimenter son ambitieuse nature. Il y avait encore une autre raison : le Sultan était un homme de génie qui aimait les expériences et se délectait dans l'originalité. Suivant l'exemple des souverains chinois et persans, qui l'avaient précédé, il décida d'essayer ce système, sans la moindre intention de frustrer ou de voler ses propres sujets, ainsi qu'il est inscrit sur ses pièces. Les pièces de cuivre furent mises en circulation; mais l'Etat ne sut garder le monopole de cette nouvelle monnaie. Le résultat fut, comme le fait remarquer, à la manière orthodoxe, le chroniqueur musulman, que la maison de chaque hindou, — naturellement, en bon Musulman, il excuse les fautes de ses coreligionnaires — se transforma en un hôtel des monnaies, et que les habitants de chaque pro vince se mirent à frapper des milliers et des milliers de pièces. Tout Hindou ou musulman en vint à se découvrir un talent de faux-monnayeur; les nouvelles pièces servirent à payer les impôts, à se procurer des armes, des vêtements et maints objets de luxe. Les chefs de villages, les marchands et les propriétaires supprimèrent leur or et leur argent et se mirent à frapper en abondance des pièces de cuivre,

accusation de déshonnêteté contre le Sultan. Ce qui est absolument inconciliable avec sa politique. Le Sultan voulait éviter l'injustice, c'est pourquoi il permit l'échange des pièces. On ne sait où Briggs a trouvé ce passage. Le Sultan Firuz Shah ne parle pas du remboursement de ces dettes dans ses *Futûhât-i-Firuz Shahi*. Barani fait entendre clairement que le Sultan fit face à toutes demandes, et les récits d'Ibn Batoûta relatifs aux présents et aux récompenses prouvent que le trésor royal ne manquait pas de ressources (Ranking, *Al-Badâonî*, I, ph. 306-307; Badâonî, *Muntakhab-ut-tawârîkh*, Lucknow, éd., p. 78; Elliot, III, pp. 240-41, 386; Briggs, I, p. 415; Firishta, texte de Lucknow, p. 134).

et les employèrent à se libérer de leurs obligations. Il en résulta d'immenses pertes pour l'Etat, tandis que les particuliers faisaient des fortunes. L'Etat était constamment frustré, car il devint impossible de distinguer les contrefaçons privées des pièces sortant de l'hôtel des monnaies du roi. L'or et l'argent se firent rares; le commerce dépérit, toutes transactions furent paralysées; la confusion régna sur le royaume; les marchands refusèrent les nouvelles pièces qui devinrent « aussi méprisables que des cailloux ». Quand le Sultan vit l'insuccès de ses plans, il retira son ordonnance et permit au peuple d'échanger des pièces d'or et d'argent contre celles de cuivre[1]. Des milliers d'hommes se présentèrent aux guichets royaux pour y rendre leur monnaie de cuivre. Mais le Sultan qui ne voulait voler personne, remboursa en or et en argent... et le trésor en fut considérablement appauvri. Les jetons furent complètements retirés et le silence du voyageur maure qui visita Delhi trois années plus tard, prouve assez qu'il n'en était résulté nul désastre et que les traces en étaient même effacées de la mémoire du peuple.

L'insuccès de ce projet était inévitable dans l'Inde du XIVe siècle. Pour la foule, le cuivre ne fut jamais que du cuivre, si bienveillantes que fussent les intentions du Sultan. Il fallait aussi tenir compte de l'esprit conservateur des Hindous, pour lesquels même à notre époque, un système de jetons est la soumission à un mal inévitable, plutôt que l'appât du gain que peut offrir le cours d'un change avantageux. La frappe des monnaies ne resta pas le monopole de l'Etat; le Sultan ne fut pas à même de pré-

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 486.

venir l'éclosion d'une armée de faux-monnayeurs. Elphinstone dit que l'insuccès de la circulation des jetons fut due à l'insolvabilité du roi et à l'instabilité de son gouvernement, mais cette accusation n'est corroborée par aucun fait, car le Sultan retira immédiatement toutes les pièces nouvellement lancées, et son crédit n'en fut point ébranlé. Mr. Gardner Brown a attribué ce trouble des cours au manque d'argent, universel au XIV[e] siècle. En Angleterre, vers 135, sous le règne d'Edouard III, les pièces étaient fort rares, et il eut à prendre des dispositions pour empêcher l'exportation des matières d'or ou d'argent sans une permission spéciale. D'autres pays furent en proie aux mêmes difficultés. Peu après son avènement, Mohammed Tughluq inaugura un *dinar* d'or de 200 grains et un *adali*, ou pièce d'argent de 140 grains pour remplacer les *tankâs* d'or et d'argent qui avaient été employés jusque-là et pesaient chacun 175 grains. L'introduction du *dinar* d'or et la réapparition de l'*adali* prouve l'abondance de l'or et la rareté relative de l'argent dans le pays. Les butins rapportés du Deccan par Kâfûr consistaient, pour la plus grande partie, en joyaux et en or, et c'est ce qui fit baisser la valeur de l'or. Après la mort du Sultan Mohammed, l'argent était encore très rare. Il n'a été découvert seulement que trois pièces d'argent de Firuz, et Thomas ne mentionne que deux pièces de Mohammed ibn Firuz, une de Mohammed ibn Farid et aucune d'Alam Shah et de ses successeurs de la dynastie de Lodi. Ce n'est qu'au XVI[e] siècle que furent frappé un grand nombre de pièces d'argent, à l'hôtel des monnaies de Sher Shah Suri et de ses

successeurs[1]. A propos de l'insuccès de cette innovation, Edward Thomas fait très justement observer qu' « il n'y eut point de combinaison spéciale permettant de distinguer les produits de la frappe royale et le travail manuel d'artisans peu expérimentés. A l'encontre des précautions prises pour prévenir l'imitation des marques de papier chinois il n'y eut, positivement, aucun contrôle sur l'authenticité des jetons de cuivre, et aucune limite à la puissance de production de la foule.

Caractère libéral de l'administration. —Mohammed Tughluq adopta une politique qui heurtait tous les préjugés chers à l'école orthodoxe. Aux quatre taxes légales[2] prescrites par le Coran, il en ajouta d'autres, et respecta plus qu'aucun de ses prédécesseurs, les susceptibilités des Hindous. Il ne fut pas le bigot stupide qu'était son cousin Firuz; son instruction avait élargi ses horizons, et ses entretiens avec des philosophes et des rationalistes avaient développé en lui l'esprit de tolérance pour lequel on fait l'éloge d'Akbar. Il donna à quelques sages de hautes positions dans l'Etat[3], et comme plus tard, le grand Akbar, il essaya de supprimer l'horrible usage du *sati*. Les Etats rajpoutes indépendants ne furent point inquiétés, car le Sultan savait qu'il eût été impossible de garder définitivement des places

1. Mr. Ishwari Prasad a considérablement modifié les points de vue exposés à ce sujet dans la première édition de cet ouvrage. Son travail sur les Turcs Qaraunâs aux Indes, en fournit toutes les explications.

2. Les quatre taxes légales sont : le *Kharâj*, la *Zakât*, la *D,eziyâ* et le *Khams*.

3. Ibn Batoûta parle d'un Ratan hindou qui fut au service du Sultan. Il loue son expérience des finances (Ibn Batoûta, édition de Paris, III, pp. 105-106).

fortes telles que Chittor et Ranthambor. Cette politique ne fut guère appréciée par le parti clérical. A l'exemple d'Alauddin, il se réserva pour lui-même quatre cinquièmes du pillage, abandonnant le reste aux soldats. Mais il vexa profondément les juristes en leur enlevant le monopole de l'administration de la justice. Son amour de l'équité était si grand qu'il vérifiait lui-même les moindres détails de l'administration judiciaire[3], et acceptait avec soumission les jugements que les cours rendaient contre lui.

Il fut, en personne, la suprême Cour d'appel, et quand son jugement différait de celui des *muftis*, il rejetait leur opinion et faisait prévaloir la sienne. Pour restreindre l'influence du parti orthodoxe, il investit du pouvoir judiciaire quelques-uns des officiers de l'Etat, quoiqu'ils ne fussent ni *Qazis*, ni *Muftis*, ni juristes de profession. Le frère du Sultan, Mubarak Khan, siégea avec le Qazi au *Diwan-kkana* pour décider des cas. Il occupait le poste de *Mîrdâd*, dont l'office consistait à présenter à la cour quelque émir ou quelque grand, contre lequel une plainte avait été déposée et qui était trop puissant pour être jugé par le Qazi. Il punit sévèrement des membres de l'ordre sacerdotal pour avoir trahi, détourné des fonds religieux, ou s'être révoltés ouvertement. Cette justice inflexible fut la raison de sa condamnation par la classe des prêtres qui ne pouvait tolérer un souverain assez impie pour oser mettre la main sur des cheikhs et des sayyids, considérés jusque-là comme des êtres sacrés, par

1. Ibn Batoûta, édition de Paris, III, pp. 285-86; Ranking, *Al-Badâonî*, I, pp. 317-18. Badâonî donne une relation détaillée de la manière dont le Sultan administrait la justice.

tous les gouverneurs musulmans. Ni rang, ni naissance ne pouvaient épargner au coupable le châtiment que sa faute méritait; c'est pourquoi Ibn Batoûta qui avait visité bien des pays et vu beaucoup d'hommes et de choses, se rappela ses verdicts quand il fut dans son pays, et dit du Sultan : « De tous les hommes, ce roi est le plus humble, et de tous les hommes, c'est lui qui aime le mieux la justice ».

La prodigalité du Sultan dépasse toute imagination. Quiconque venait lui présenter ses respects s'en retournait chargé de présents et depuis que le Sultan donnait de riches récompenses, cette pratique était devenue très commune. Il fut institué un département spécial : celui des présents. Ceux qui avaient la chance de gagner la faveur royale recevaient le *khatt-i-khurd*, qui contenait l'ordre que le porteur toucherait du trésor royal, après due identification, la somme indiquée. Ce *khatt*, ou lettre, était signé et contre-signée par plusieurs officiers avant que le payement ne fût effectué. L'Etat entretenait aussi un département industriel, et l'auteur des *Masâlik* dit que le Sultan possédait une manufacture dans laquelle 4.000 tisseurs de soie travaillaient à préparer des étoffes pour toutes sortes de costumes destinés aux émirs et aux officiers de la cour. Il y avait en outre 4.000 fabricants de tissus d'or qui préparaient des brocards d'or à l'usage des dames du palais et des femmes des nobles.

Projets de conquêtes du Sultan. — L'énergie du Sultan se manifesta non seulement dans l'organisation de l'administration civile, mais aussi dans

l'élaboration de plans grandioses de conquêtes. Au commencement de son règne, quelques nobles du Khorassan qui étaient venus chercher refuge à sa cour, lui conseillèrent de tenter l'invasion de leur pays. Ce projet n'était pas dénué de bon sens; la condition du Khorassan, sous le gouvernement d'un souverain dégénéré, Abu Saîd, le justifiait. Abu Saîd était encore mineur, quand il monta sur le trône; les affaires de l'Etat furent confiées à Amir Choban, noble très influent, qui avait acquis dans le palais la position de majordome. Mais la tutelle d'Amir Choban irritait le jeune souverain, et quand il s'opposa à son mariage avec sa fille, de laquelle Abu Saîd était passionnément épris, il fut pris et étranglé par ses ordres. La mort de Choban bouleversa la Perse et encouragea le chef Chaghatâî, Termeshirîn, et le souverain d'Egypte, à menacer les frontières orientales et occidentales de l'empire persan. Mohammed Tughluq, qui avait noué de bonnes relations avec le souverain d'Egypte, rassembla une armée de 370.000 hommes, dont chaque soldat avait reçu sa solde pour toute une année, prélevée sur le trésor royal. Mais plusieurs raisons firent échouer cet ambitieux projet. En premier lieu, le Sultan égyptien qui s'était allié à Abu Saîd refusa de prêter assistance. Deuxièmement, le souverain chinois ne voulut pas entendre parler d'augmenter la puissance du chef Chaghatâî qui pouvait devenir un voisin dangereux. Troisièmement, la déposition de Termeshirîn par ses nobles rebelles écarta un grand danger de la frontière orientale de la Perse, et diminua les difficultés d'Abu Saîd. En outre, il était extrêmement difficile de mobiliser une grande armée pour traverser l'Hindou-Kouch

et ariver dans un pays où il n'eût point été aisé de la ravitailler. L'expédition n'avait pas grandes chances de succès. Jusque-là, les musulmans avaient toujours résisté aux Hindous désunis, mais quant à se mesurer avec leurs coreligionnaires, dans leur propre pays, c'était une entreprise au-dessus des forces de l'armée de Delhi, à cette époque. Mohammed fit preuve d'une grande sagesse en abandonnant ce projet pour concentrer sur l'Inde toute son attention.

Un autre plan, l'expédition dite de Chine, nuisit à l'influence du Sultan. Tous les historiens modernes de l'Inde, suivant l'exemple de Firishta ont commis l'erreur de supposer que cette expédition était dirigée contre la Chine[1]. Mais Barani, le chroniqueur contemporain dit que le dessein du Sultan était de conquérir les montagnes de Qarâchal ou Qarâjal, qui sont situées entre les territoires du Hind et la Chine[2]. Ibn Batoûtâ dit clairement que cette expédition fut dirigée contre le mont Qarâjal, situé à une distance de dix étapes de Delhi[3]. Ceci montre que les montagnes étaient l'Himâhal (Himalaya) qui forme une barrière infranchissble entre la Chine et l'Inde. L'expédition était certainement dirigée contre un chef rebelle des montagnes

1. Briggs, Firishta, I, p. 416. Elphinstone, *History of India*, p. 376. Firishta écrit : « Ayant entendu parler de la grande opulence de la Chine, Mohammed Tughluq conçut l'idée de soumettre cet empire; mais afin d'accomplir ce projet, il considéra d'abord comme nécessaire de conquérir les contrées de l'Himâchal ». Il dit plus loin que les nobles et les conseillers du roi essayèrent de le convaincre de la futilité du projet, mais ils n'y réussirent point. L'attestation de Barani a, naturellement, plus de valeur; Ibn Batoûta l'appuie.

2. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 477; Ibn Batoûta, édition de Paris, III, p. 325.

3. Il s'agit ici des monts Himalayas. Ibn Batoûta dit que c'est, en longueur, un voyage de trois mois.

qui avait refusé de reconnaître la suzeraineté de Delhi. La première attaque des impérialistes fut un succès, mais quand arriva la saison des pluies, les troupes se démoralisèrent, et il devint impossible d'obtenir des vivres pour les quartiers généraux. L'armée eut beaucoup à souffrir; tous ses bagages furent pillés par de sauvages montagnards. Dix cavaliers seulement revinrent pour raconter cet horrible désastre. Cependant le but de l'expédition était réalisé; le prince des montagnes fit la paix avec le Sultan et paya tribut, car il lui était désormais impossible de cultiver les terrains bas, aux pieds des montagnes, sans reconnaître l'autorité du souverain de Delhi, du royaume duquel ils formaient une partie.

Les désordres du règne. — La révolte d'Ahsan Shah. — La première décade du règne de Mohammed Tughluq fut une période de tranquillité relative; mais à partir de l'année 1335 ap. J.-C., sa chance semble décliner. Sa politique sévère pendant les dernières années de sa vie en est partiellement la cause, avec la famine qui continua à ravager le pays pendant plusieurs années et provoqua d'épouvantables souffrances dans tout l'Hindoustan. Quand le revenu public, soutien principal de l'administration, diminua, des émeutes éclatèrent de toutes parts. La première révolte importante fut celle de Jalal-ud-din Ahsan Shah, à Mabar, en 1335 ap. J.-C.[1]. Quoique Delhi fut dans des conditions dé-

1. La date 1338-39 que donne Smith à la page 242 de son *Oxford History of India* est inexacte.

Ahsan Shah se révolta en 1335. Il commença cette année-là à frapper monnaie à titre de souverain indépendant. E. Hultzsch, qui a examiné ces pièces avec attention, place la révolte en 1335 ap. J.-C. (*J. R. A. S.*, 1909, pp. 667-83).

plorables par suite de la famine et de l'anarchie qui régnait dans son voisinage, le Sultan marcha en personne à la rencontre des rebelles; mais quand il atteignit Telingana, le choléra éclata et emporta ses soldats. Des circonstances imprévues l'obligèrent à abandonner l'expédition contre Ahsan Shah, et celui-ci devint officiellement un souverain indépendant.

Révoltes du Bengale. — Le Bengale n'était plus un loyal apanage pour l'empire de Delhi, depuis l'époque de Mohammed, fils de Bakhtiyar. Fakhr-ud-din, porte-armure de Qadr Khan, le gouverneur de Lakhnauti, assassina son maître et usurpa ses terres, en l'an 737-38 de l'hégire (1337 ap. J.-C.). Profitant de la confusion qui régnait dans les affaires du royaume de Delhi, il se fit proclamer gouverneur indépendant du Bengale et frappa monnaie en son propre nom. L'empereur, fort occupé dans d'autres parties de ses vastes possessions, n'eut guère les loisirs de prêter attention à cet usurpateur. Fakhr-ud-din, ne trouvant pas d'opposition de son côté, n'eut donc pas grand mal à vaincre ses ennemis locaux. Il eut bientôt soumis toute la contrée, qu'il gouverna avec énergie et sagesse; Ibn Batoûta le décrit comme un souverain capable, qui aimait à s'entourer d'hommes pieux et dépensait charitablement des sommes considérables. Le Bengale prospéra sous son règne, les conditions économiques étant si avantageuses que le peuple vivait à l'aise et dans le confort. Les aliments et autres articles furent vendus à très bas prix et les Persans dirent en parlant du Bengale : « C'est un enfer pavé de bonnes choses[1] ».

1. Ibn Batoûta, édition de Paris, IV, pp. 211-12; Yule, *Travels of Marco Polo*, pp. 79-80.

Révolte d'Ain-ul-Mulk (1340 *ap. J.-C.*). — La révolte du Bengale fut suivie d'autres rébellions de moindre importance. La plus importante de toutes fut celle d'Ain-ul-Mulk, gouverneur d'Oude et de Zafarabad, qui éclata en 1340-41. Ain-ul-Mulk était un noble distingué, qui avait rendu de grands services à l'Etat et dont la faveur était grande à la cour. Quand le Sultan, à cause de la famine, transporta sa cour à Saragdwari dans le district de Farrukhabad, Ain-ul-Mulk et ses frères lui rendirent service en tempérant la sévérité du fléau. Un manque de prévoyance extraordinaire de la part du Sultan révolta le fidèle gouverneur. Ayant entendu parler de l'inconduite de certains officiers du Deccan, le Sultan nomma Ain-ul-Mulk gouverneur de cette contrée et lui ordonna de s'y rendre immédiatement avec sa famille et sa suite. Cet ordre péremptoire surprit le Malik; les personnes qui étaient venues chercher à Oude et à Zafarabad un abri contre la colère du Sultan, lui versèrent à l'oreille le fiel de la médisance. Tout à coup, Ain-ul-Mulk, qui flairait le danger, se révolta, et s'empara avec ses frères de tout le bagage royal qui était confié à sa garde. Le Sultan fut atterré à l'annonce de cette nouvelle, mais il prit immédiatement les mesures nécessaires pour assurer ses forces. Il s'inquiéta particulièrement du moral de l'armée et dirigea les opérations en personne. Après un long et terrible combat, Ain-ul-Mulk fut défait et amené prisonnier au camp du roi. Ses complices furent cruellement mis à mort, mais lui-même reçut son pardon en reconnaissance de ses services passés et nommé surintendant des jardins royaux.

Le brigandage dans le Sind. — Le destin ne devait laisser aucun répit à ce monarque infortuné. Il n'avait pas apaisé une révolte dans une partie de son royaume que des troubles plus graves éclataient d'un autre côté. Les mécontents, les hors la loi, tous ceux qui vivaient en marge de la société, se réunirent en bandes organisées en vue du pillage et du brigandage. Le mal sévissait surtout dans le Sind. Le Sultan s'y transporta avec ses armées et dispersa les bandits. Leurs chefs furent faits prisonniers et contraints d'embrasser l'Islamisme. Vers la fin de l'année 1342, la tranquillité était rétablie en Hindoustan, mais peu après le Deccan s'agita de manière inquiétante; les émeutes prirent des proportions fantastiques, et le Sultan se trouva impuissant à étouffer la révolte par ses propres moyens.

Le Deccan. — Le Deccan tout entier n'était qu'une ruche de conspirations et d'intrigues. Mohammed, au commencement de son règne, avait soumis avec succès des provinces lointaines telles que Mabar, Harangal et Dvârsamudra, et son empire embrassait presque tout le Deccan. Cependant, en 1335, Mabar se déclara principauté indépendante, et en 1336, Hari Hara et son frère Bukka fondèrent le royaume de Vijayanagar en signe de protestation contre le pouvoir musulman (il en sera parlé plus tard). En 1344, Kanya Nâik ou Krishna Nayak, fils de Pratap Rudra Deva, organisa une confédération de tous les Hindous du Sud. Barani, relatant la révolte de Sahu Afghan, écrit : « Pendant que ceci se passait, une révolte éclata parmi les Hindous de Harangal. Kanya Nâik avait rassemblé

des forces dans son pays, Malik Maqbul, le vizir Nâib, s'enfuit à Delu, les Hindous prirent possession d'Harangal, qui fut ainsi complètement perdue. Vers la même époque, l'un des parents de Kanya Nâik, que le Sultan avait envoyé à Kambala, renia l'Islam et fomenta une révolte. Ainsi, le pays de Kambala fut aussi perdu et tomba aux mains des Hindous; seuls, restaient en sécurité le Devagir et le Gujarat[1]. La grande révolte du Deccan commença et grâce aux efforts de Ballala IV, Hari Hara et Krishna Nayak, suivis de bien d'autres chefs de moindre importance, se termina par la disparition de la puissance musulmane à Harangal, à Dvârsamudra et dans la contrée longeant la côte de Coromandel. La chute des Hoysalas, en 1346 ap. J.-C. permit à Hari Hara d'établir son pouvoir sur des bases solides, et dès lors Vijayanagar devint un des premiers Etats du Sud et un rempart contre les incursions musulmanes venant du nord.

Il ne restait à Mohammed Tughluq que Devagir et le Gujarat. Ses nombreux insuccès avaient aigri son caractère; il avait perdu cette somme de sympathie humaine sans laquelle toute conciliation avec des êtres hostiles est impossible. Il priva de son office Qutlugh Khan, le vieux gouverneur du Devagir, et nomma son frère à sa place — mesure qui mécontenta le pays. Les revenus s'amoindrirent et les officiers se mirent à extorquer au pauvre paysan hindou de l'argent pour eux-mêmes. Le rappel de Qutlugh Khan fut suivi d'une nouvelle faute : le

1. Elliot, III, p. 245.

massacre des émirs étrangers[1] par l'inepte fils d'un marchand de vin, Aziz Khammar, auquel les fiefs de Malwa et de Dhar avaient été confiés. Le crime d'Aziz sema la consternation parmi les émirs, qui s'armèrent afin de se défendre en cas d'attaque. Le désordre se répandit vite dans le Deccan; partout les armées se mutinèrent. Le Sultan en personne éteignit la rébellion du Gujarat, et du Broach, il envoya un messager à Nizam-ud-din Alim-ul-Mulk, frère de Qutlugh Khan et gouverneur de Daulatabad, lui demandant d'envoyer immédiatement les émirs étrangers au camp royal. Les émirs de Raichur, Mudgal, Gulbarga, Bidar, Bijapur, Berar et autres lieux, se soumirent à l'ordre royal et partirent pour le Gujarat; mais en route ils furent saisis d'une panique soudaine à l'idée que le Sultan pût leur enlever la vie. Ils attaquèrent l'escorte royale, tuèrent quelques hommes dans une escarmouche et retournèrent à Daulatabad où ils se saisirent de Nizam-ud-din et le firent prisonnier. Le fort de Daulatabad tomba en leur pouvoir; ils s'emparèrent du trésor, se partagèrent le territoire mahratte et élurent roi un de leurs chefs, Malik Ismail Makh Afghan. Quand le Sultan prit connaissance de ces nouveaux événements, il marcha sur Daula-

1. Les historiens musulmans emploient les mots *Amirân-i-Sadah* dont use toujours Barani. Briggs en a fait *Amir Jadeeda,* quoique l'expression ne se trouve pas dans le texte original de Firishta. Ces émirs étaient des étrangers de différentes nationalités qui s'étaient établis aux Indes. E. Bayley croit que c'est un terme appliqué à un centurion mogol ou à un capitaine de centurie; mais dans cette occurrence, ce n'est guère le cas. L'expression est employée ici pour désigner tous les aventuriers qui s'installèrent aux Indes. La manière dont ils se conduisirent sous le règne de Mohammed prouve quel élément turbulent ils représentaient (Bayley, *Local Muhammadan dynasties of Gujarat,* p. 43; Denison Ross, *Introduction to the Arabic History of Gujarat,* II, pp. XXXI-XXXII).

tabad, attaqua les rebelles et les défit. Malik Makh Afghan se retrancha dans le fort de Devagir; et Hasan Kanu, autre meneur afghan, partit avec sa suite dans la direction de Gulbarga. Le Sultan mit le siège devant Daulatabad et envoya son général Imad-ul-Mulk Sartez à la poursuite des rebelles. Daulatabad était reconquise; mais peu après, la révolte de Taghi au Gujarat, força le Sultan à abandonner la place. Dès qu'il eut le dos tourné, les émirs étrangers firent un nouvel et violent effort pour recouvrer leur puissance perdue. Ils assiégèrent le fort de Devagir et repoussèrent les attaques des impérialistes, essayant de le reconquérir. Hasan remporta une victoire contre le général impérial Imad-ul-Mulk et les rebelles occupèrent Daulatabad. Ismail Makh qu'ils avaient choisi pour leur roi « de leur plein gré et avec joie », abdiqua en faveur de Hasan, jeune et intrépide guerrier, qui avait pris une part très active dans toutes ces dernières campagnes. Hasan monta sur le trône sous le titre d'Alauddin Abul-Muzaffar Bahman Shah, le 13 août 1347[1]. Ainsi fut fondé le célèbre royaume Bahmani, dont il sera parlé abondamment dans un autre chapitre.

Mort du Sultan. — A la nouvelle de la révolte de Taghi, le Sultan abandonna Devagir pour le Gujarat. C'était une erreur de sa part que de vouloir s'occuper de Taghi avant d'avoir conclu un pacte avec les émirs étrangers. Dans ces pénibles circonstances, il eut un entretien avec Barani auquel il

1. Ceci est la date de Firishta. La date donnée dans le *Burhan-i-Maasir* est le 3 décembre 1347 (*Burhan-i-Maasir, Ind. Ant.*, 1899, VIII, p. 143; *Journal of the U. P. Historical Society*, I, pt. II, p. 32).

demanda conseil. Celui-ci lui suggéra d'abdiquer, mais le Sultan exprima clairement sa résolution de punir ses sujets révoltés — voulant ainsi, dit-il, enseigner au peuple l'obéissance et la soumission. Il poursuivit Taghi de place en place, mais celui-ci réussit à lui échapper. Il soumit le Rai de Karnal et maintint toute la côte sous son autorité. De là, il se dirigea sur Gandal, où il tomba malade et fut obligé de s'arrêter quelque temps. Puis ayant rassemblé une forte armée, il marcha sur Thatta, mais quand il n'en fut plus qu'à trois ou quatre jours de marche, il prit la fièvre et mourut le 20 mars 1351. L'empire qui avait compris 23 provinces et s'étendait de Delhi et Lahore à Dvârsamudra et Mabar au sud, et de Lakhnauti et Gaur à l'est jusqu'à l'Indus à l'ouest, se démembra, et sur ses ruines s'élevèrent des royaumes puissants et riches. Le Gujarat continua à être, nominalement, une province de l'empire, mais partout ailleurs, l'autorité suprême n'était plus respectée.

Ce que fut Mohammed Tughluq. — Telle fut la fin de ce monarque infortuné. Toute sa vie durant, il eut à lutter contre des difficultés et jamais il n'abandonna sa tâche. Il est vrai que ces efforts ne furent pas couronnés de succès, mais certainement des circonstances indépendantes de sa volonté en furent la cause. La gloire de son règne fut assombrie par cette horrible famine, longue de plus d'une décade, qui lui valut l'inimitié de tous ses sujets. Ceux qui le jugent comme un tyran cruel et assoiffé de sang, à l'exemple de Néron ou de Caligula, ne rendent pas justice à son génie et ignorent ses projets en vue de remédier à la famine et ses efforts

pour accomplir des réformes bienfaisantes. Les récits de Barani et d'Ibn Batoûta prouvent assez que, s'il versait le sang, ce n'était pas pour son bon plaisir, et qu'il sut se montrer bon, généreux et même impartial envers ses ennemis. Il eut le sens des améliorations pratiques, qualité infiniment rare chez un souverain du Moyen-âge; mais sa tâche était accablante. Mal secondé par un groupe d'officiers, qui n'étaient jamais de loyaux associés, il eut à résoudre les problèmes d'un empire sans cesse grandissant. L'orthodoxe *Ulama* s'immisçait encore dans ses affaires, réclamant des privilèges en compensation des tentatives faites pour répandre dans le peuple l'équité et la justice. Ces circonstances atténuantes exigent que les jugements portés sur la politique et le caractère de Mohammed Tughluq soient révisés. Les remarques de Mr. Gardner Brown, quoiqu'il adopte souvent l'attitude d'un apologiste, méritent d'être citées[1].

Sa folie est une accusation à laquelle les contemporains ne font pas allusion; qu'il ait été un visionnaire, son caractère énergique et son éminent sens

1. Comparez ce point de vue avec celui d'Elphinstone, de Havell, d'Edward Thomas et V. Smith, sur le même sujet. Ils répètent tous l'accusation de folie, mais ni dans les récits d'Ibn Batoûta, ni dans ceux de Barani il n'y est fait aucune allusion. Edward Thomas vitupère contre le sultan comme un prophète hébreu (*The Chronicles*, pp. 202-203) et le dépeint sous les plus sombres couleurs. Havell agit de même. Mais l'attitude de ces écrivains n'est pas surprenante; ils ont suivi l'exemple de Barani qui était fort mal disposé à l'égard du sultan et ont accepté aveuglément ses assertions.

On ne peut soutenir non plus que le sultan ait été de nature sanguinaire. Il ne fut pas un monstre d'iniquité qui aimait le crime pour son propre plaisir. Il infligea de sévères punitions à ceux qui les méritaient; mais les châtiments, à cette époque, tant en Asie qu'en Europe, n'étaient-ils pas toujours sévères? Les Mongols montrèrent parfois une terrible férocité. Au contraire, le sultan aimait la justice, et Ibn Batoûta a donné un récit détaillé de la manière dont il la rendait. Ibn Batoûta, édition de Paris, III, pp. 285-86.

pratique nous interdisent de le croire. Il peut être qualifié de despote, mais aucune autre forme de gouvernement n'était possible au Moyen-âge; employer ce terme comme si c'était le nom d'un vice ou d'une maladie, c'est ignorer le fait qu'un prince-despote accessible aux nouvelles idées ou qui se lance dans des mesures de réforme peut augmenter la prospérité de son peuple à une époque où l'éducation est peu avancée et l'esprit conservateur profondément enraciné. De toutes manières un tel souvenir a de grandes difficultés à vaincre : l'inévitable trouble apporté dans les intérêts des possédants, la préférence innée pour une coutume établie, lui suscitèrent de nombreux ennemis; les officiers mettant en vigueur des réformes impopulaires se protégeaient en alléguant l'excuse des ordres du maître. Qu'une malchance imméritée détruise ses plans, que des officiers corrompus ou incapables altèrent ses intentions, c'est lui — parce qu'il est un despote — qui doit supporter ce blâme; s'il a été un guerrier et que la mort le trouve engagé dans une petite campagne — comme Mohammed Tughluq sous les murs de Thatta — le jugement du Ciel confirme le verdict du peuple et les littérateurs rapportent qu' « il laissa un nom dont le monde frémit pour en indiquer la moralité ou en orner la légende. »

Ibn Batoûta. — Les renseignements les plus intéressants sur le règne de Mohammed Tughluq nous sont fournis par les récits du voyageur maure Ibn Batoûta. Abou Abdullah Mohammed, mieux connu sous le nom d'Ibn Batoûta, naquit à Tanger, le 24 février 1304. Il avait la passion innée des voya-

ges et dès qu'il eut atteint l'âge d'homme, il décida de satisfaire son plus cher désir. A 21 ans, il se mit en route et, après avoir voyagé en Afrique et en Asie, il arriva aux Indes en traversant les cols de l'Hindou-Kouch; il atteignit l'Indus le 12 septembre 1333, puis il se dirigea sur Delhi où il fut reçu d'après toutes les règles de l'hospitalité. Mohammed Tughluq le nomma *Qazi* de Delhi et l'admit à sa cour. Excellente occasion pour l'historien d'étudier à fond les us et coutumes de ses hôtes; de juger les caractères et les actions de ce monarque remarquable et infortué. Il vante sa générosité, son accueil toujours affable envers ses alliés, son énorme opulence, son amour pour la justice, son humilité, sa stricte observance de la loi, sa soif de science et ses nombreuses autres qualités. Mais à côté de ces louanges, il donne aussi un catalogue des atrocités de ce Sultan qu'il nomme « un prodige de l'époque ». Les uit cas de meurtres de cheikhs et de maulvis sont ceux d'hommes ayant ou détourné des fonds publics ou participé à des conspirations. Ibn Batoûta vécut huit ans aux Indes; il abandonna le service du Sultan en 1342. Il jette une vive lumière sur les usages et le caractère des Hindous aussi bien que des musulmans. A bien des points de vue, il est supérieur à Zia Barani. Il prit part à une ambassade en Chine, chargé par Mohammed Tughluq d'une mission diplomatique, mais des circonstances imprévues l'empêchèrent de la remplir; le bateau sur lequel il était parti sombra et les gens de sa suite qui ne se noyèrent pas furent tués par des pirates, à l'exception d'un seul, à en croire Ibn Bataûta. Mais sir Henry Yule doute de sa véracité en cette matière — il dut atteindre la Chine après maintes souffran-

ces et difficultés, pour la quitter aussitôt, trouvant les circonstances défavorables. De retour de son expédition en Chine, il partit du Malabar pour les côtes de l'Arabie et, le 8 novembre 1349, il arriva à Fez, capitale de son pays d'origine. Il raconta alors, provoquant l'admiration de ses amis, les péripéties de son longvoyage. Quelque-uns le crurent, d'autres le prirent pour un simple inventeur de contes. Il consigna ses aventures et ses observations. Son œuvre fut terminée le 13 décembre 1355. Ibn Batoûta mourut en 1377-78, âgé de soixante-treize ans.

On ne peut douter de la véracité des récits d'Ibn Batoûta, car ils sont très souvent corroborés par d'autres écrivains; il parle des présents et des châtiments du Sultan, de sa bonté et de sa sévérité avec une grande impartialité. Le caractère de Mohammed est jugé de la même manière par Ibn Batoûta et Zia Barani, quoique ce dernier soit plus prodigue d'adulations et moins juste dans ses accusations. Profondément intéressants, les récits d'Ibn Batoûta livrent sa personnalité au lecteur. Plein de fraîcheur, de vie, d'audace, d'une sorte de piété superstitieuse et de confiance aisée c'est un homme extraordinaire, prompt à tomber dans des difficulté pécuniaires d'où son indulgent patron le tira plus d'une fois. Aussi resta-t-il attaché au Sultan comme le lierre à l'arbre pendant tout son séjour aux Indes.

CHAPITRE XI

Firuz Tughluq, 1351-88 ap. J.-C.

Les débuts de Firuz Tughluq.— Firuz naquit l'an 1309 ap. J.-C. Son père se nommait Sipah Salar Rajab et était le frère du Sultan Ghiyas-ud-din Tughluq. Allauddin confia à Tughluq le fief de Dibalpur qu'il gouverna avec un tact remarquable et une grande fermeté. Ayant entendu parler de la beauté et des charmes de la fille de Rana Mal, le chef Bhatti Rajpoute d'Abuhar, il proposa au Rana de donner sa fille en mariage à son frère Rajab. Le Rajpoute guidé par l'orgueil caractéristique de sa race, repoussa la proposition. Sur quoi Tughluq, profondément offensé, exigea le payement immédiat des revenus et plongea dans la misère la population d'Abuhar. La mère du Rana convoqua son fils et eut avec lui une conversation que sa fille surprit; la jeune demoiselle rajpoute offrit héroïquement de se sacrifier si son renoncement pouvait sauver le peuple de la misère et de la ruine. Ainsi fut décidé son mariage avec Rajab, et de cette union naquit Firuz Tughluq, qui, bien que de mère rajpoute, devait être le plus fanatique des orthodoxes. Tant que le Sultan Mohammed Tughluq occupa le trône de Delhi, il traita Firuz avec une gran-

de bonté et l'éleva aux hautes dignités; il eut en lui entière confiance, et Barani dans son *Tarikh-i-Firuz Shahi*, apporte les preuves que le Sultan avait l'intention d'en faire son successeur.

Avènement de Firuz Tughluq. — La mort de Mohammed Tughluq près de Thatta, plongea tout le camp royal dans la plus profonde consternation : un sentiment de désespoir s'empara des officiers aussi bien que des simples soldats. Les mercenaires mongols qui étaient venus pour prendre part à l'expédition contre Taghi, se mirent à piller le camp, et l'armée trouva quelque difficulté à se replier sur la capitale. La situation s'aggrava encore du fait que Mohammed ne laissait pas d'héritier mâle; les nobles craignaient qu'une période d'indécision n'eût des conséquences désastreuses. Il fallait immédiatement choisir un successeur. Barani, qui fut un témoin oculaire de ces événements, écrit que le Sultan avait désigné Firuz comme héritier légitime de la couronne; cette déclaration est confirmée par un autre écrivain contemporain, Shams-i-Siray Afif[1]. Suivant le testament du Sultan défunt, ils offrirent la couronne à Firuz, le suppliant de sauver des Mongols les familles des généraux et des soldats en l'acceptant.

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 535; *Tabaqat-i-Akbari*, *Biblioth. Ind.*, p. 224; texte de Lucknow, p. 112. Firishta dit que Firuz était le légataire testamentaire du défunt Sultan. Mais il dit encore que lorsque Firuz demanda à Maulana Kamal-ud-din, au Cheikh Mohammed Nasir-ud-din Oudhi et à Maulana Shams-ud-din, si le Sultan avait un fils, ils lui répondirent que, même en eût-il un, il était recommandable, dans les circonstances actuelles, d'accepter le fait accompli. Firishta en conclut que l'enfant n'était pas fictif (texte de Lucknow, p. 145). Voir aussi Briggs, I, pp. 444 et 447. Cependant on ne peut donner la préférence à Firishta sur des écrivains contemporains.

Firuz qui était entièrement dénué d'ambition et qui rêvait de vivre en ascète, demeura sourd tout d'abord à cette proposition, disant qu'il projetait un pèlerinage à la Mecque. Mais l'insistance des nobles se fit irrésistible et il exauça enfin leurs prières dans l'intérêt de l'Etat. L'acceptation de Firuz calma l'armée et l'ordre fut promptement rétabli. Mais à Delhi, la tentative du Khwâjâ Jahân d'opposer un fils fictif[1] de Mohammed avait crée un danger sérieux. On ne peut accuser le Khwâja de trahison, car il agit ainsi dans l'intérêt du peuple lorsqu'il apprit que Firuz et Tatar Khan, les principaux chefs des armées impériales, avaient disparu du champ de tataille[2]. Firuz s'enquit auprès des nobles et des offi-

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Idd.*, p. 539; Firishta, texte de Lucknow, p. 145.

2. Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Ind.*, p. 86. Firuz fit son entrée dans Delhi aprés avoir été dûment couronné roi, le second jour du mois de Rajab de l'an 752 de l'hégire (14 septembre 1351 ap. J.-Ch.). Sir Wolseley Haig émet l'opinion, dans uu article approfondi du *J. R. A. S.*, 1922, pp. 365-72, que Firuz fut un usurpateur, qui écarta les droits du fils de Mohammed. Il est très difficile d'être d'accord sur ce point avec sir Wolseley. Barani affirme positivement que le défunt Sultan le nomma son héritier par décret testamentaire, et cette assertion est confirmée par Shams-i-Siraj Afif. Mais si tous deux peuvent être laissés de côté pour avoir été les panégyristes de la cour, anxieux de couvrir les fautes de leur maître, il y a d'autres faits qui s'opposent à la théorie d'une usurpation. Aucun écrivain contemporain — pas même Ibn Batoûta — ne laisse supposer que le Sultan Mohammed eût un fils. Le Sultan lui-même, vers la fin de son règne, quand il était au Gujarat, fort inquiété par les émirs étrangers, dit un jour qu'il voulait aller en pèlerinage à la Mecque et confier son royaume à Malik Kafur, Ahmad Ayaz et Firuz. Il n'est jamais fait allusion à une abdication en faveur d'un fils, quoique ceci ait été suggéré par Barani. Khudawand Zada, la fille du défunt Sultan, fomenta une conspiration, non pas pour donner la couronne à un frère, mais pour son propre fils. Elle aurait dû connaître l'existence du fils de Mohammed, s'il eût réellement existé. Firuz ne voulait pas accepter la couronne; d'ailleurs sa reconnaissance et son respect pour Mohammed l'auraient toujours empêché de méconnaître les titres d'un héritier légitime, s'il en eût existé un (Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Ind.*, pp. 45, 46 et 54.)

ciers de l'Etat si oui ou non le défunt Sultan avait laissé un fils; il obtint une réponse négative. Le Khwâja se repentit de sa conduite, et, avec toutes les manifestations de la plus abjecte soumission se présenta devant Firuz pour implorer son pardon. Ce dernier était enclin à juger cette offense de manière indulgente en raison de ses services passés, mais les nobles refusèrent d'absoudre ce qu'ils nommaient « une trahison impardonnable ». On pria le Khwâja de se rendre au fief de Samana, mais en route il fut décapité par les ordres de Sher Khan. Ainsi Firuz, faible et irrésolu, consentit au sacrifice d'un ami de confiance, de l'innocence duquel il était certainement convaincu.

Caractère de Firuz. — Firuz Tughluq monta sur le trône le 24 mars 1351, avec peu d'ambitions et encore moins de dispositions pour ce poste élevé. Il avait rempli des fonctions importantes dans l'Etat, entraîné sous la direction du défunt Sultan; il en avait acquis une parfaite connaissance des affaires de l'Etat, mais il manqua toujours de ce courage et de ce zèle guerrier, indispensables à la royauté dans l'Inde médiévale. Les chroniqueurs musulmans contemporains le louent abondamment, car son règne marque le commencement de cette réaction religieuse qui devint le trait distinctif de sa politique adminis-

Firishta écrit que Mohammad se proposait d'en faire son successeur, et à cette intention le recommanda aux nobles à son lit de mort (Briggs, I, p. 444; Elliot, III, p. 267). Firuz eut toujours une grande vénération pour son patron, Mohammed Tughluq, comme le prouvent les premiers mots des *Futûhât-i-Firuz Shahi.*

trative. Barani[1] écrit que depuis Muizz-ud-din Mohammed ibn Sam, il n'y eut point de souverain si humble, si bienveillant, loyal et pieux. Shams-i-Siraj Afif en fait l'éloge et vante ses vertus en des termes hyperboliques. L'auteur du *Tarikh-i-Mubarak Shahi* approuve ces témoignages élogieux, et écrit que depuis l'époque de Nosherwan, il n'y eut pas à Delhi de roi aussi juste, aussi indulgent, bon, religieux, et amateur de beaux édifices. Des historiens postérieurs ont répété ce jugement, et Firuz fait figure, dans l'histoire, du prince musulman idéal.

Cependant un examen plus attentif de son caractère et de sa politique mène à une conclusion différente. Il fut un bigot qui suivit toujours exactement la voie toute tracée de l'orthodoxie, et appliqua les principes théocratiques du Coran à son système gouvernemental. Il observa la Sainte Loi avec la plus stricte attention et se conduisit en musulman exemplaire à l'occasion de chaque fête religieuse. Il encouragea, beaucoup ses sujets « infidèles » à embrasser l'Islamisme; les convertis n'étaient pas tenus à payer la *djeziyâ*[2]. Imbu des principes de l'école orthodoxe, il sanctionna la persécution de ceux qu'il considérait comme hérétiques ou infidèles. Un Brahmane accusé de détourner les musulmans de la vraie foi, fut brûlé vif devant son palais pour avoir refusé d'abjurer la religion de ses ancê-

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Ind.*, p. 548. Il fait l'éloge du Sultan, vante la manière dont il mit d'accord ses goûts et sa politique avec ses principes orthodoxes. Il avait été témoin du rationalisme du dernier règne. Pour mettre en relief les vertus de son maître, il fait un sombre tableau des conditions de l'Hindoustan pendant le règne précédent et dit comment Firuz rétablit l'ordre et rendit au peuple l'aisance et le bonheur (Barani, *Tarikh-i-Firu Shahi, Biblioth. Ind.*, p. 572).

2. *Futûhât-i-Firuz Shahi*, Elliot, II, p. 386.

tres[1]. Durant l'expédition contre Jajnagar, le Sultan ordonna que l'idole de Jagannath fût renversée et transportée à Delhi pour y subir tous les outrages[2]. Pour la première fois dans l'histoire de la domination islamique, les Brahmanes durent payer l'impôt de capitation, et leurs protestations furent repoussées avec mépris. Il fut interdit aux nobles de porter des vêtements brillants et somptueux, l'usage des broderies et des brocards d'or devint moins fréquent; les ornements de bronze et de cuivre furent prohibés et des vases de terre[3] remplacèrent les plats d'or et d'argent. L'exhibition de bannières ou d'enseignes peintes fut interdite. Une certaine secte d'hérétiques musulmans souffrit aussi de l'intolérance royale, ses chefs furent soumis d'une main de fer. Quoique Firuz ne possédât aucun des talents d'Aurangzeb, il fut fanatique comme lui.

C'était un homme de volonté faible et de nature irrésolue. Malgré toutes les opportunités qui lui furent offertes il ne sut pas cultiver ces profondes qualités de caractère qui distinguent un homme de génie d'un médiocre. Le commerce des muftis et des maulvis avait aveuli sa volonté à un tel point qu'il ne pouvait prendre une décision sans en chercher les augures dans le Coran. Ce faible, ce timoré, ne sut pas commander. Dans les instants critiques, quand la victoire était presque à lui, de lâches scrupules le faisaient battre honteusement en retraite, ou signer avec l'ennemi une trêve temporaire. Contrai-

1. Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 379; Elliot, III, p. 315.
2. *Sirat-i-Firuz Shahi*, manuscrit de l'Université d'Allahabad, p. 70.
3. Afif, p. 374.

rement à son illustre cousin, il ne nourrit aucune prétention scientifique, et se révéla complètement incapable de régler la situation d'un empire qui avait été ébranlé jusqu'en ses fondements par les troubles du règne précédent.

Cependant la dévotion aveugle que le Sultan voua au Coran ne l'empêcha pas de chercher à assouvir ses plus bas appétits. Un jour que, durant une campagne, Tatar Khan vint lui rendre visite, il trouva Firuz étendu à demi nu sur son lit, tout entouré de coupes de vin. Le Khan lui reprocha sa dépravation, et remplis de honte et de remords, le Sultan promit d'observer la plus stricte abstinence, aussi longtemps que Tatar Khan serait à l'armée. C'était compter sans sa méprisable faiblesse de caractère; le Khan fut envoyé dans le voisinage d'Hisar Firûza pour y rétablir l'ordre, — probablement aussi pour expier sa conduite irrespectueuse.

Firuz n'était pourtant pas dénué de toutes qualités. Il fit preuve d'une grande générosité envers ses coreligionnaires; ses instincts humanitaires et charitables éveillèrent en lui l'idée de donner des dots aux filles des musulmans indigents, et des ressources aux malheureux. Il abolit la torture, simplifia le système légal et défavorisa l'espionnage. Il dota des collèges où les professeurs et les étudiants islamiques se vouèrent aux études théologiques; il édicta plusieurs mesures dans le but d'augmenter le bien-être de ses sujets, de quelque classe qu'ils fussent[1], les principales de ces mesures furent les facilités d'irrigation qu'il procura aux cultivateurs

1. Le chroniqueur contemporain dit que les récoltes furent abondantes et que les Hindous étaient heureux et satisfaits (Afif, *Tarikh i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 180).

et l'hôpital de Delhi où les malades étaient soignés gratuitement. Il aimait les plaisirs de la chasse; dans le voisinage de Delhi une grande forêt abritait le gibier dont on avait le plus grand soin, aux frais de l'Etat. Dans l'intention d'introduire des réformes utiles, il s'attaqua avec énergie au problème de l'administration civile, sans se garder de queques erreurs qui firent du tort à l'Etat. Mais même en reconnaissant ces améliorations de Firuz, quant à l'administration civile, on ne peut en faire un souverain brillant non plus qu'adroit; et si l'on met sur la balance ses succès et ses fautes, l'évidence prouve que sa politique sans énergie a certainement contribué pour une grande part au démembrement de l'empire turc primitif. Les seules circonstances atténuantes qu'on peut invoquer sont les difficultés que lui légua son prédécesseur. Napoléon avait raison quand il écrivait au roi François-Joseph : « Lorsque les hommes disent d'un roi qu'il a été bon, c'est que son règne a été un échec. »

Politique étrangère La 1re expédition au Bengale, 1353-54 ap. J.-C. — Pendant les troubles qui suivirent la mort de Mohammed Tughluq, le Bengale se sépara complètement de Delhi; Haji Ilyas se déclara souverain indépendant et prit le titre de Shams-ud-din. Le Sultan mobilisa une nombreuse armée et marcha contre le Bengale; c'est en y arrivant qu'il fit à ses sujets bengalis cette proclamation dans laquelle il exposa les torts d'Haji Ilyas et son propre désir de rendre justice au peuple et de bien gouverner le pays[1]. Les promesses de récompenses et les larges

1. Cette proclamation date de la fin de 1353 ap. J.-C. Elle explique les causes de l'invasion et les torts de Haji Ilyas. Le Sultan

concessions qu'il fit montrent assez son souci d'éviter la guerre, source de meurtres et de pillages.

« Puisque le bruit est parvenu jusqu'à nous, que Ilyas Haji s'est rendu coupable d'oppression et de tyrannie envers la population de Lakhnauti et de Tirhut, versant le sang inutilement, versant même le sang des femmes, quoique ce soit un principe établi dans chaque religion et doctrine que toute femme doit être épargnée, même si elle est une *kâfir*; et, puisque ledit Ilyas avait levé des taxes illégales non sanctionnées par les lois de l'Islam, et ainsi plongé la population dans le trouble, celle-ci n'ayant plus de sécurité pour sa vie ni ses propriétés, ni de protection pour son honneur ou sa pureté; et puisque le territoire fut conquis par nos maîtres et nous a été légué par eux en héritage et aussi en don de l'Imâm (le khalife abbaside d'Egypte) : il échoit à notre personne royale et courageuse de protéger le peuple de cet Etat. Et comme Ilyas Haji durant la vie de

s'adresse à toutes les classes de la société et promet de riches récompenses à tous ceux qui resteraient fidèles à Delhi. Cette proclamation est l'un des documents les plus extraordinaires dans l'histoire du Sultanat de Delhi, et met en lumière l'inconsistante politique de Firuz.

Le document se trouve dans le *Inshâ-i-Mâhrû*, qui contient les lettres de Ain-ul-Mulk Mâhrû. C'est une œuvre contemporaine et par conséquent de gra de importance historique, comme supplément à Zia Barani et Afif. Maulvi Abdul Wali Khan Sahib a écrit une notice explicative de cet ouvrage dans le *J. A. S. R.*, IXI, 1923, n° 7, pp. 253-290. Il donne une traduction du document original, mais en la comparant avec le *Inshâ*, Mr Ishwari Prasad la trouve défectueuse sous plusieurs rapports. Les modifications nécessaires ont été faites afin de rendre la traduction conforme au texte.

Le mot *gabr* dans la proclamation, s'applique probablement aux Hindous, en général et non pas aux Zoroastriens particulièrement comme le suggère le Maulvi Sahib. Les auteurs du *Malfuzat-i-Timuri* et du *Zafarnâmâ* emploient fréquemment ce mot pour désigner les non-musulmans.

feu Sa Majesté fut obéissant et fidèle au trône; et même durant notre bienveillant gouvernement, il confessa sa soumission et sa fidélité, comme il convient à un sudordonné; envoyant, pour nous servir des suppliques et des présents; ainsi si jadis il eût été porté à notre auguste attention une part infinitésimale de l'oppression et de la tyrannie dont furent victimes des créatures de Dieu, nous eussions dû l'exhorter à se désister de ses fonctions. Et puisqu'il a dépassé les limites, et s'est révolté publiquement contre notre autorité, nous nous sommes avancé avec une armée invincible dans le but d'occuper ses terres, et pour le bonheur du peuple; désirant pour là délivrer tout le monde de sa tyrannie, et couvrir les plaies de ses oppressions des baumes de charité et de justice, et afin que l'eau limpide de notre bonté fît fleurir et fructifier l'arbre de leur existence desséché par le vent pestilentiel de la tyrannie et de l'oppression.

Par conséquent nous avons, dans l'excès de notre bonté, ordonné que toute la population du territoire de Lakhnauti, les Sâdât, les Ulama, les Mashâykh, et autres de nature similaire; et de même les Khans, Maliks, Umara, Sadrs, Akabir, et Maârif, y compris leur train et suite — ceux-là qui peuvent prouver leur sincérité, ou ceux-là que leur zèle pour l'Islam rend empressés, puissent compter sur notre présence universellement protectrice, sans retard et sans délai. Nous leur donnerons le double de ce que leur rapportaient les fiefs, villages, terres, les gages et les salaires. Et la classe de gens nommés Zamindar, ainsi que les Muqaddams, et autres hommes respectables, depuis la rivière Kati (Kosi), jusqu'à l'extrême limite du fief de Lakhnauti qu'ils se ran-

gent sous notre protection toute-puissante, nous leur remettrons intégralement le produit et les droits (revenus en nature et en espèces) pour l'année courante et pour l'an prochain. Nous avons convenu de lever les revenus et les taxes d'après le Règlement promulgué sous le règne du défunt Sultan Shams-ud-din; mais en aucun cas il ne sera demandé davantage qu'il n'est convenu et les taxes et droits illégaux ou extraordinaires qui peuvent peser indûment sur la population de cette partie du pays doivent être remis ou supprimés. Aux gens tels que les ermites, *gabrs*, etc... qui peuvent venir en corporations, se mettre sous notre protection universelle, nous accorderons le double de ce qu'ils recevaient de leurs fiefs, villages, terres, gages, etc...; et ceux qui viendront partiellement (c'est-à-dire en deux groupes, à différentes dates), nous leur donnerons 50 % de plus, et celui qui viendrait seul recevra ce qu'il a été convenu. En outre, nous ne les éloignerons pas de leur lieu d'origine et nous ne leur donnerons aucun sujet de peine. Nous en avons ainsi ordonné afin que chacun et tous ceux de cette région vivent, qu'ils soient heureux suivant leur cœur dans leurs maisons et sur leurs terres et qu'ils jouissent d'un bien-être toujours croissant et de la liberté exempte de toute inquiétude, *Inshâ' Allâh ta'âlâ* (si le Seigneur tout-puissant le désire).

Quand Haji Ilyas apprit l'arrivée du Sultan, il se retrancha dans la forteresse d'Igdala[1]. Pour l'attirer hors de la forteresse, Firuz eut recours à une habileté stratégique fort adroite il revint sur ses pas, sur une distance de quelques milles, espérant que l'en-

1. Pour une description de la forteresse, voir *J. A. S. B.*, 1874, p. 244. Plus tard, Firuz la baptisa Azadpur (Elliot, III, p. 297).

nemi sortirait de ses lignes pour exterminer l'armée en retraite. Le plan se réalisa, Shams-ud-din suivit les traces de l'armée royale à la tête de 10,000 cavaliers et 200.000 fantassins, tous impatients de se battre contre ceux de Delhi. Le Sultan rangea son armée en bataille d'après la tactique guerrière si respectée au moyen-âge — la droite, la gauche et le centre — et lui-même prit une part active à l'organisation du combat. A la vue d'un tel déploiement d'armes, Shams-ud-din se mit à trembler comme une feuille de saule, mais il était trop fier pour reconnaître la suzeraineté de Delhi. Une sanglante bataille s'engagea, où les adversaires luttèrent avec une ardeur désespérée, faisant preuve de la plus grande énergie. Quand Shams-ud-din vit que l'action tournait mal pour lui il s'enfuit du champ de bataille pour s'abriter de nouveau dans le fort d'Igdala; les royalistes poursuivirent leur succès et investirent le fort. Mais les cris et les lamentations des femmes pathétiques dans leurs démonstrations de douleur, émurent l'âme compatissante du Sultan, qui décida aussitôt d'abandonner les avantages d'une victoire durement gagnée. Voici comment l'historien officiel du règne décrit l'incapacité de Firuz devant une difficulté sérieuse : « Emporter le fort, faire passer au fil de l'épée et exposer à la honte des femmes honorables, serait un crime dont il ne pourrait répondre au jour du jugement, et qui ne laisserait subsister aucune différence entre lui et les Mongols[1]. » Tatar Khan, commandant impérial, exigea l'annexion de la province, mais Firuz, avec la faiblesse qui le caractérisait, repoussa ce conseil sous prétexte que le Bengale était une contrée marécageuse et qu'il ne valait pas la peine d'en retenir la possession.

1. Elliot, III, p. 297.

La seconde expédition, 1359-60 ap. J.-C. — A son retour du Bengale, le Sultan se voua activement à l'organisation de son administration. Mais une seconde expédition au Bengale s'avéra nécessaire, quand Zafar Khan, beau-fils de Fakhr-ud-din, le premier souverain indépendant du Bengale, se plaignit de la tyrannie de Shams-ud-din et supplia le Sultan d'intercéder pour lui. L'historien officiel apprit cela de son père qui était au service du Sultan. Zafar Khan fut bien reçu à la cour, et tous ses désirs furent satisfaits quand le Sultan ordonna au Khan-i-Jahan de faire des préparatifs pour une seconde expédition au Bengale. L'enthousiasme populaire ne connut plus de bornes; de nombreux volontaires s'engagèrent dans l'armée qui comprenait 70.000 cavaliers, d'innombrables fantassins, 470 éléphants et une flottille importante. Sur le chemin du Bengale, Firuz fonda la ville de Jaunpur, en mémoire de son illustre cousin Fakhr-ud-din Jûnâ[1]. Shams-ud-din était mort depuis quelque temps et son fils Sikandar lui avait succédé; il s'enferma dans le fort d'Igdala[2] suivant l'exemple de son père. La forteresse fut assiégée et les royalistes creusèrent des brèches dans ses murs, que d'ailleurs les Bengalis reparèrent aussitôt, prodiguant sans mesure leur courage et leur énergie, repoussant le lugubre fantôme de la défaite

1. Pour une description de Jaunpur, voir le chapitre XIII.

2. Firishta raconte que, de Zafarabad, le Sultan envoya un messager à Sikandar Shah et, en retour, un messager vint du Bengale, amenant avec lui cinq éléphants et d'autres présents de valeur. Mais en dépit de ces avances, le Sultan continua sa marche sur le Bengale. Badâonî confirme Firishta (Briggs, I, p. 451; Ranking, *Al-Badâonî*, I, p. 328).

Shams-ud-in ne parle pas de ces ouvertures. Mais il est probable que le jeune Sikandar avait tenté de prévenir le désastre en arrivant à des arrangements pacifiques.

qui se dressait devant eux. Mais, des deux côtés, ce siège interminable affaiblit la patience, et les adversaires en vinrent à des négociations en vue de la paix. Haibat Khan, plénipotentiaire de Sikandar conduisit ces négociations avec adresse et patience, tact et fermeté; Sikandar acquiesça à la restitution de Sonârgâon à Zafar Khan et envoya 40 éléphants et de nombreux présents au Sultan pour sceller leur amitié. Cependant Zafar Khan, qui était la cause première de tout ces désordres, abandonna l'idée de se retirer dans son pays et préféra rester à Delhi; préférence due probablement aux aménités de la vie sociale dont le cœur du prince exilé fut captivé. La faiblesse de Firuz encore une fois laissait échapper de ses mains une province qui, pour ainsi dire, lui appartenait.

Assujettissement du Rai de Jajnagar— A son retour du Bengale, le Sultan fit halte à Jaunpur, d'où il se dirigea vers Jajnagar (Orissa moderne) qui était dans une florissante condition et où l'abondance des fruits et des aliments pouvait suffire au ravitaillement de l'armée royale[1]. Le Rai de Jajnagar[2] qui était un Brahmane, s'enfuit à l'approche des troupes et se réfugia dans une île, où le Sultan le fit poursuivre. Le temple de Jagannath à Puri, fut profané et on jeta

1. Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, pp. 163-64. A Jajnagar les prix n'étaient point élevés. Shams-i-Siraj écrit que pour 2 *jitals* on achetait un cheval et que personne ne s'occupait des troupeaux. Les moutons se trouvaient en abondance et fournirent à l'armée un ample approvisionnement. Les habitants vivaient dans des maisons spacieuses et belles, entourées de jardins et de vergers. Les conditions économiques de l'Etat de Jajnagar étaient extrêmement favorables (Afif, p. 165).

2. Le Rai est nommé Adesar par Afif, et Siddhan par Firishta.

les idoles à la mer[1]. A la fin, découragé par tant de forces dirigées contre lui, il envoya des émissaires pour négocier des conditions de la paix, mais à leur plus grande surprise le Sultan leur fit savoir qu'il ignorait complètement les causes de la fuite de leur maître. Le Rai expliqua sa conduite et consentit de payer chaque année en tribut en certain nombre d'éléphants. Le Sultan accepta ces conditions, et, ayant soumis sur son chemin plusieurs autres chefs hindous et des Zamindars, il réintégra sa capitale[2].

Conquête de Nagarkot, 1360-61 ap. J.-C. — Le fort de Nagarkot[3] avait été conquis par Mohammed Tughluq en 1337, mais pendant la dernière partie du règne, son Rai s'était déclaré souverain indépendant. Le temple de Jwala Mukhi, à Nagarkot, était un sanctuaire fort ancien, vénéré par des milliers d'Hindous qui y venaient en pèlerinage, apportant aux idoles de riches offrandes. La sainte renommée du temple fut une des principales raisons pour lesquelles l'expédition fut entreprise; et le chroniqueur contemporain rapporte que le Sultan s'adressant aux Rais, aux Ranas et aux Zamindars assemblés, leur

1. L'auteur du *Sirat-i-Firuz Shahi*, écrivain contemporain, dit que le Sultan démolit le temple de Jagannath, situé sur la côte orientale et jeta l'idole à la mer.

Le temple possédait d'immenses richesses, et l'on dit que l'établissement des cuisines coûta à lui seul 3.000.000 de dinars d'argent (*Sirat-i-Firuz Shahi*, manuscrit de l'Université d'Allahabad, p. 64).

2. Firishta dit que la fille du Rai de Jajnagar tomba aux mains du roi, qui l'éleva comme sa propre fille. Le roi reçut la soumission du raja de Birbhûm, qui lui offrit 37 éléphants et d'autres présents de valeur. Le Sultan chassa alors dans les forêts de Padmavati où il captura 33 éléphants. Firishta ne mentionne pas le traité de paix dont parle Afif (Ranking, *Al-Badâoni*, I, p. 329; Firishta, texte de Lucknow, p. 147; Briggs, I, p. 452).

3. Qasâid Badr-i-Châch, Elliot, III, p. 570.

dit : « De quelle utilité est le culte de cette pierre? Quels sont vos désirs qui seront exaucés en la priant? Il est écrit dans notre Sainte Loi que ceux qui transgresseront ses commandements seront damnés[1]. » Le siège du fort de Nagarkot commença, de tous côtés furent placés des *manjniqs* et des *arradas*. Après un siège de six mois, qui épuisa la patience des assiégés et des assiégeants, Firuz offrit son pardon au Rai qui « descendit de sa forteresse, s'excuse, et se jeta aux pieds du Sultan; celui-ci lui mit la main sur le dos, le gratifia de magnifiques robes d'honneur et le renvoya à son fort. »

Conquête de Thatta, 1371-72 ap. J.-C. — L'expédition contre Thatta est l'un des épisodes les plus intéressants du règne de Firuz Tughluq; c'est une preuve peu banale de sa fatuité et de son manque d'imagination stratégique. Général sans génie, il ne pouvait se risquer à faire la guerre à outrance, comme ses grands prédécesseurs Alauddin Khilji et Mohammed Tughluq; son esprit irrésolu et imbu de dévotion fut toujours un obstacle à de brillantes victoires. L'expédition naquit du désir de venger les torts dont le défunt Sultan avait souffert de la part du peuple de Thatta. On s'occupa de préparer

1. Afif, pp. 186-87; Elliot, III, p. 318. Firishta rapporte que Firuz trouva dans le temple une bibliothèque de 1.300 volumes. Il fit traduire en persan un de ces livres ayant rapport à la philosophie et à l'astronomie et lui donna le titre de *Dalâil-i-Firuz Shahi* (Briggs, I, p. 454; Firishta, texte de Lucknow, p. 148). Le même auteur affirme que les fragments de l'idole de Nagarkot, mêlés à de la viande de vache furent mis en sac et pendus au cou des Brahmanes qui furent contraints de circuler ainsi dans le camp. Mais cet épisode n'est confirmé par aucun écrivain contemporain (Briggs, I, p. 454). Badâonî dit qu'il lut le *Dalâil-i-Firuz Shahi* du commencement à la fin, à Lahore, en 1591-92. Il ajoute avoir lu d'autres œuvres également traduites au nom de Firuz, ce qui confirme le témoignage de Firishta (Ranking, *Al-Badâonî*, I, p. 332).

la campagne; des volontaires s'engagèrent dans l'armée, qui comprit 90.000 cavaliers, une nombreuse infanterie et 480 éléphants. Des amiraux expérimentés commandèrent une flottille de 5.000 bateaux nouvellement construits. Jam Babiniya[1], chef du Sind, rangea en ordre de bataille ses armées qui comptaient 20.000 cavaliers et 400.000 fantassins. Cependant, dans le camp de Firuz les provisions se faisaient rares; la famine et les épidémies décimaient les troupes et déjà la cavalerie était réduite aux 3/4 de son effectif originel.

Le découragement s'emparait des troupes décimées; malgré leur affaiblissement, elles se lancèrent cependant à l'assaut et repoussèrent l'ennemi dans la forteresse. Ne voulant pas risquer une nouvelle attaque, le Sultan se retira au Gujarat pour y attendre du renfort; mais des guides déloyaux perdirent l'armée qui s'égara et tomba dans le Rann de Kuch[2]. Firuz perdit son chemin et pendant six mois aucune nouvelle de l'armée ne parvint à Delhi.

Il régnait une épouvantable famine; le blé atteignit des prix exorbitants, et les hommes affamés rendaient l'âme; le manque d'eau potable, la sécheresse du désert les remplissaient de terreur et de désespoir. A travers mille difficultés, l'armée royale atteignit

1. Dans le *Tarikh-i-Firuz Shahi*, on trouve *Zam* et *Babiniya* (p. 201); néanmoins le nom exact est Jam Babiniya, car Jam est un titre et pas un nom. Mir Masum écrit aussi (Elliot, I, p. 226) Jam Babiniya. Firishta écrit Jam Bani (Briggs, IV, p. 42), ce qui est probablement une forme abrégée de Jam Babiniya. L'auteur du *Tuhfat-ul-kiram*, autorité plus récente que Mir Masum, dit incorrectement qu'en 1370, Firuz marcha contre Thatta, dont le chef, Jam Khair-ud-din, se soumit (Elliot, I, p. 342). Les historiens musulmans ont fait bien des confusions à propos de ces Jams. Voir la note de Raverty dans *J. A. S. B.*, 1892, I, pp. 329-30.

2. Voir la description du Rann dans le *Bombay Gazetteer*, V, pp. 11-16, et le *Kathiawar Gazetteer*, III, p. 69.

le Gujarat, où le Sultan s'occupa immédiatement d'enrôler des troupes fraîches, et dépensa environ deux *crores* à cet effet. Malik Imad-ul-Mulk se plaignit au Sultan que la condition des « réguliers » dans l'armée royale n'était pas satisfaisante en dépit des services qu'ils rendaient à l'Etat; ils étaient à pied et devaient endurer mille souffrances, tandis que les irréguliers étaient montés. Le Sultan ordonna que des avances fussent faites, afin de pourvoir aux équipements néessaires. A Delhi, Khan-i-Jahan reçut des instructions relatives au bon traitement des villages des réguliers et au bien-être de leurs familles, auxquels les officiers du gouvernement devaient veiller. L'œuvre de réorganisation étant accomplie, les troupes se dirigèrent vers Thatta et campèrent en deçà de l'Indus; mais quand les commandants Imac-ul-Mulk et Zafar Khan voulurent traverser la rivière, ils trouvèrent leur chemin barré par les indigènes. Ils décidèrent alors de remonter l'Indus, afin de le passer au-dessous de Bhakkar. Ainsi fut fait, et, sur l'autre rive une terrible bataille s'engagea; mais une fois de plus la faiblesse de Firuz coupa les ailes de la victoire. Dans la crainte que quelques musulmans innocents fussent sacrifiés, il rappela ses généraux, insouciants des difficultés qu'ils avaient surmontées pour se frayer un passage dans le fleuve. Comme la population du Sind offrait une résistance désespérée, le conseil de guerre décida d'envoyer Imad-ul-Mulk à Delhi pour y chercher de nouveaux renforts. Le digne ministre Khan-i-Jahan le reçut de manière affable et appela des volontaires de Badâon, Kanauj, Sandila, Jaunpur, Bihar, Tirhut, Chanderi, Dhar, et d'autres dépendances du royaume. L'arrivée de ces troupes augmenta considérablement

la force de l'armée royale et terrorisa les indigènes, qui jugèrent le tact préférable à la valeur et exprimèrent leur désir de se rendre. Cette attitude rendit superflue tout combat ultérieur et la paix fus immédiatemenr conclue entre les deux partis. Le Jam se rendit; il fut emmené à Delhi où une généreuse pension lui fut allouée, et son frère fut nommé Jam à sa place[1]. Les succès de cette campagne furent entièrement dus à l'audace et à l'énergie des généraux impériaux et à l'entremise opportune de ce ministre de Firuz, intelligent et loyal, Khan-i-Jahan Maqbûl.

Le Deccan. — Shams-i-Siraj Afif, qui n'a qu'une vague idée de la géographie du Deccan, en fait une description hâtive et confuse. Le royaume bahmani qui avait été établi pendant la vie de Mohammed het Vijayanagar était devenu célèbre. Les officiers de Firuz lui demandèrent l'autorisation de marcher sur Daulatabad pour affirmer la suprématie de Delhi, mais « le Sultan parut désespéré, ses yeux s'emplirent de larmes et il fit observer qu'il avait résolu de ne plus jamais guerroyer contre des hommes de foi musulmane ». Et voilà ce qu'étaient l'héroïsme et la bravoure de ce monarque que chantent les historiens-courtisans. L'empire de Delhi diminua d'étendue et sa splendeur se ternit; il ne comprit plus que le seul territoire du nord des Vindhyas.

1. Shams-i-Siraj Afif dit que le fils de Jam, et Tamachi, frère de Babiniya, furent titrés et préposés à l'administration de Thatta. Le Sultan marcha alors sur Delhi, emmenant le Jam et Babiniya, Shams-i-Siraj a fait de Babiniya deux personnes différentes.

Mir Masum, l'auteur du *Tarikh-i-Masumi*, dit clairement que Jam Babiniya, après être resté pendant quelque temps au service du Sultan, reprit le gouvernement du Sind (manuscrit, Khudabakhsha, f. 35). Firishta est d'accord avec Mir Masum et dit que Jam Bani fut, plus tard, rendu à son royaume (Briggs, IV, p. 424). L'auteur du *Shâhnâma* dit aussi que Jam Babinar fut restitué à son royaume, sur lequel il régna 15 ans (*J. A. S. B.*, 1841, I, p. 268).

Administration. Principes généraux. — Firuz fut essentiellement un être pacifique. Les perfectionnements qu'il apporta dans l'administration civile lui donnent droit à notre admiration, quoique parmi ces mesures il y en eût qui contribuèrent au démembrement de l'empire. Sous son règne, le gouvernement musulman aux Indes acquit un caractère théocratique[1] et jeta l'anathème aux hérétiques musulmans aussi bien qu'aux Hindous infidèles; l'intolérance du Sultan se réfléchit dans l'administration. L'expérience acquise par Firuz sous la direction de Mohammed lui avait donné la conception des besoins du peuple et de la valeur des réformes; de cet enseignement résultèrent des mesures concernant le bonheur et la prospérité de ses sujets; le bien-être du peuple : tel fut le mot d'ordre de la nouvelle administration, et Hindous et musulmans en bénéficièrent. Cependant la comparaison qu'établit Sir Henry Elliot[2] entre Akbar et Firuz est déplacée autant qu'injuste. Firuz n'avait même pas un centième de la grandeur d'âme et du cœur de ce monarque qui, sous la bannière de l'intérêt public prêchait l'évangile de paix, de charité et d'indulgence, envers chaque secte et chaque croyance. Ls réformes de Firuz furent éphémères, elles n'affermirent point la politique musulmane et ne gagnèrent pas la confiance des Hindous, dont cette intolérance religieuse envenimait les sentiments. Dans

1. Des *Amils* furent nommés pour enseigner les principes de la religion aux Hindous convertis, afin qu'ils connussent la vérité (*Strat-i-Firuz Shahi*, manuscrit de l'Université d'Allahabad, p. 160).

2. Elliot, III, pp. 269-70. Voir la préface du *Tarikh-i-Firuz Shahi* de Shams-i-Siraj Afif. Vincent Smith critique aussi l'absurdité de sir Henry Elliot qui appelle Firuz Shah l'Akbar de son temps (*Oxford History*, p. 249).

leur ensemble, elles produisirent seulement une réaction fatale aux intérêts de la dynastie.

L'administration civile. — Le système *jagir*, abandonné par Alauddin, fut rétabli par Firuz. Tout l'empire fut divisé en fiefs, et chaque fief en districts confiés à des officiers, correspondants aux seigneurs féodaux de l'Europe médiévale. Outre ces concessions de terres, les fonctionnaires de l'Etat recevaient des allocations appropriées qui leur permettaient d'amasser de grandes fortunes; les revenus étaient répartis d'après une vérification convenable des conditions des terrains. Une enquête fut faite sur les titres et les prérogatives, et ceux qui avaient été dépossédés de leurs terres étaient invités à faire valoir leurs droits devant la justice; tous abus dans la perception des impôts étaient sévèrement réprimés. L'Etat procura aux agriculteurs des facilités d'irrigations et les revenus du Doab se montèrent à 80 *lakhs* de *tankâs* et ceux de Delhi à 6 *crores* et 85 *lakhs* de *tankâs*. Le fantôme de la disette n'importuna plus le peuple, et les paysans vécurent heureux et prospères.

Les impôts. — Outre les revenus agraires, le Sultan avait encore d'autres ressources. Le système d'impôts fut entièrement remanié, selon l'esprit de la Sainte Loi. Toutes les taxes injustes et vexatoires qui avaient été levées sous les précédents règnes furent abolies; Firuz dans ses *Futûhât-i-Firuz Shahi* se vante d'en avoir supprimé vingt-trois[1]. La devise du Sultan

1. *Futûhât-i-Firuz Shahi*, Elliot, III, p. 377. L'auteur du *Sîrat-i-Firuz Shahi*, écrivain contemporain, donne une longue liste de 26 taxes abolies par Firuz. Elle est à peu près conforme à celle que donne Elliot dans sa traduction des *Futûhât-i-Firuz Shahi* (manuscrit de l'Université d'Allahabad, p. 117-18).

était : « Mieux vaut le bonheur du peuple que de vastes trésors. » L'Etat ne levait plus que les quatre taxes prescrites par le Coran : le *kharadj*, la *zakat*, la *djeziya* et le *khoums*. L'armée et l'Etat se partageaient les butins de guerre selon les proportions indiquées dans la Sainte Loi, l'Etat prenait un cinquième et le reste revenait aux vainqueurs. L'Etat levait encore un impôt sur l'irrigation, qui s'élevait à 10 % du produit des champs[1]. Ce nouveau système d'impôt favorisa l'industrie et l'agriculture; les prix étaient bas et les aliments et articles utiles, abondants[2]. L'Etat n'eut point à enregistrer de déficit et chaque année le Sultan dépensait des sommes considérables en œuvres de charité et en travaux d'utilité publique.

Les canalisations. — Après la fondation, dans les environs de Delhi, de la ville de Firuzabad, le Sultan s'aperçut de la rareté de l'eau. Le chroniqueur contemporain écrit que, dans cette localité, l'eau était si rare que les voyageurs venant de l'Iraq et du Khorassan devaient payer la somme de 4 *jitals* pour s'en procurer un pichet. Il serait injuste d'accuser le Sul-

1. Les juristes que Firuz consulta à ce sujet déclarèrent unanimement que le roi avait droit au *Sharb*, et c'est après cette décision que la taxe sur l'irrigation fut admise officiellement.

2. Shams-i-Siraj Afif, après avoir donné une liste des prix, dit avec une pointe d'exagération qu'il n'y eut plus un pouce de terrain en friche, et que les 52 *parganas* du Doab étaient éminemment prospères (Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Ind.*, p. 294). Le barème de prix donné par Shams-i-Siraj Afif est le suivant :

Blé	8 *jitals*	1 *mann*
Orge	4 —	—
Grain	4 —	—
Dal	1 —	10 *sirs*
Ghir (beurre clarifié)	2,5 *jitals*	1 —
Sucre	3 - 3,5 *jitals*	1 —

(Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Ind.*, p. 294.)

tan de n'avoir entrepris ces travaux de canalisation qu'en vue d'un intérêt commercial, on sait d'ailleurs qu'il ne leva les impôts d'irrigation qu'avec l'assentiment des docteurs de la loi. Shams-i-Siraj parle de deux ruisseaux, l'un partant de la Jamna et l'autre du Sutlaj ; le premier avait nom Rajwah, le second Ulughkhani. Tous deux coulaient aux environs de Karnal, et après avoir parcouru près de 160 milles, ils se réunissaient et se jetaient dans le Hisar Firuza. L'auteur du *Tarikh-i-Mubarak Shahi*, qui vécut au xv[e] siècle, dont le récit est confirmé par Firihsta, et qui mentionne quatre cours d'eau — et il semble être plus au courant des canalisations du Sultan que ne l'est Afif[1], — ce sont : 1° un canal du Sutlaj au Ghaghar, distant de 48 *kos*, ou 96 miles environ; 2° un canal qui, partant du voisinage des collines Mandavi et Sirmur, récoltait les eaux de sept autres ruisseaux, arrosait Hansi, d'où il coulait vers Arasani (Firishta dit Absin) où le Sultan avait construit le fort de Hisar Firuza; 3° un autre canal, tributaire du Ghagar, traversait la ville de Sirsuti, le village du Hirani-khera ou Bharni-khera, dans les environs duquel on bâtit la cité de Firuzabad; 4°

1. Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 127. Le récit du *Tarikh-i-Mubarak Shahi* est confirmé en substance par Firishta qui, probablement, emprunta le sien à Yahya (texte de Lucknow, p. 146; Briggs, I, pp. 449, 450, 452, 453). Le *Tarikh-i-Mubarak Shahi* est très rare. Les traductions de quelques passages dans l'*History of India* (vol. IV) d'Elliot sont extrêmement pauvres. Les copies de cet ouvrage sont introuvables aux Indes, et même en Angleterre, il ne doit pas y en avoir plus de deux ou trois exemplaires. Mr Ishwari Prasad est reconnaissant au Professeur J. N. Sarkar, qui fort aimablement lui offrit de consulter son exemplaire, daté de l'an 1038 de l'hégire (1629 ap. J.-C.). Le parcours de ces canaux est très difficile à reconstituer sur une carte moderne. Pour d'autres informations, voir : *J. A. S. B.*, 1846, p. 213; 1833, pp. 105-109; 1912, p. 279; 1840, p. 688; II, p. 111; — Renell, *Map of a Memoir*, pp. 72-74.

enfin un quatrième canal s'échappait de la Jamna, passait à Firuzabad et se déversait plus loin, après avoir alimenté une citerne hors de la ville. Firishta raconte qu'en 1360, le Sultan fit excaver un énorme tertre, sis entre les rivières Sirsuti et Salima, parce qu'on lui avait dit, que, de la sorte, Sirsuti tomberait dans la Salima et parviendrait jusqu'à Sunnam en passant par Sarhind et Mansûrpur. Ainsi fut entrepris le creusement du monticule, et 50.000 ouvriers y travaillèrent. Sarhind, qui, originairement, faisait partie du fief de Samana, en fut détaché et forma un district indépendant.

L'armée. — L'organisation militaire de l'empire reposait sur des principes féodaux. Les soldats recevaient pour leur entretien des concessions de terrain, cependant que la solde de l'armée irrégulière était prélevée sur le trésor royal, et que ceux qui ne recevaient ni soldes ni concessions, avaient des droits sur les revenus. L'armée royale comprenait 80 ou 90.000 cavaliers en plus des hommes de la suite des barons féodaux et des grands de l'empire, lesquels se comptaient au nombre de 200.800 environ. Les écuyers étaient chargés de présenter au recensement les meilleurs chevaux et l'œil vigilant de Malik Razi, le *Nâib Ariz-i-Mamâlik* prévint tout abus. On prodiguait aux soldats tout confort et ils étaient traités avec bonté. Mais la générosité déplacée du Sultan affaiblit considérablement l'armée en y faisant subsister des personnes âgées et inaptes au service actif. Un nouveau règlement établit que lorsqu'un soldat devait quitter l'armée en raison de son âge, son fils, son beau-fils ou son esclave, avait le droit de l'y remplacer; ainsi les vétérans eurent le

loisir de se reposer dans leurs foyers, cependant que les jeunes allaient guerroyer avec ardeur[1]. En dépit des remontrances de ses généraux, le Sultan faisait prévaloir sa magnanimité.

Droit, justice, et autres mesures humanitaires. — Firuz avait du droit et de la justice la conception d'un musulman orthodoxe. Selon les principes du Coran, avec austérité, il châtiait le crime et administrait la justice; le mufti expliquait la loi et le Qazi prononçait le jugement. Si un voyageur expirait sur la route, les chefs féodaux et les *muqaddams* convoquaient les Qazis et autres musulmans et, après avoir consciencieusement examiné le corps, rédigeaient un rapport constatant que nulle blessure n'avait pu être découverte, après quoi ils enterraient le cadavre. Le système légal en Hindoustan était aussi dur et inhumain que dans l'Europe médiévale. On considérait alors la torture comme le plus sûr moyen de découvrir la vérité; bien souvent des châtiments étaient infligés davantage pour satisfaire une vengeance que pour redresser des torts. Firuz abolit la torture et toutes les autres peines révoltantes, mais il exagéra la clémence à un point que plus d'un mécréant échappa à une juste punition.

Nous devons cependant au Sultan de louer à leur juste valeur ses institutions charitables. Dans sa préoccupation du bien-être public, il fit dresser par les Kotwals la liste des chômeurs, et ceux-ci furent convoqués au Divan, afin que des occupations, appropriées à leurs talents leur fussent fournies. Les hommes sachant lire et écrire étaient employés dans

1. Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, n. 303; Elliot, III, p. 349.

la maison royale; ceux qui montraient des aptitudes d'un ordre pratique étaient attachés aux établissements royaux, tandis que ceux qui désiraient devenir les esclaves de quelque grand ou noble étaient pourvus de lettres de recommandation. Afin de permettre aux musulmans pauvres de marier leurs filles, le Sultan institua une agence charitable (*Divan-i-khairat*) qui étudiait chaque cas séparément, et faisait selon les mérites une demande de fonds. Les solliciteurs de 1re classe recevaient 59 *tankâs*; ceux de 2e, 30 *tankâs*; et ceux de la 3e catégorie, 25 *tankâs*. Un besoin depuis longtemps ressenti fut ainsi satisfait, et de partout des hommes vinrent profiter des bienfaits du Sultan.

Il était lui-même fort instruit en médecine; il fonda, à Delhi un hôpital où les malades étaient soignés gratuitement, aux frais de l'Etat, sous la direction de médecins compétents. Il fonda des donations généreuses, au bénéfice des pèlerins venant de pays lointains pour visiter les mausolées de grands rois, ou de saints hommes. Parmi tant d'œuvres, le Sultan n'omit point de prodiguer sa charité aux victimes de l'ancien régime, dont il compensa les pertes et desquelles il obtint des « actes expiatoires » pour le bien de l'âme du Sultan Mohammed[1]. Ceci fut évidemment inventé pour satisfaire le clergé, que Mohammed avait si profondément offensé.

L'esclavage. — L'une des caractéristiques du règne de Firuz fut l'extraordinaire progrès de l'organisation de l'esclavage. De tous les points de l'empire,

1. *Futuhât-i-Firuz Shahi*, Elliot, III, p. 385; *Sirat-i-Firuz Shahi*, manuscrit de l'Université d'Allahabad, p. 149; Firishta, texte de Lucknow, p. 151.

les vice-rois envoyaient des esclaves que l'Etat leur payait. Ceux qui avaient reçu une éducation libérale se vouaient à l'étude de la religion et de la littérature, cependant que ceux qui n'avaient reçu qu'une instruction technique devenaient artisans ou ouvriers. Grâce aux faveurs du Sultan, le nombre des esclaves augmenta tellement qu'en quelques années, tant dans la Métropole que dans les provinces, ils se comptaient au nombre de 180.000. Pour la direction de cette armée d'esclaves, ou établit un département spécial, avec un contingent régulier d'officiers, qui dut faire une large brèche au budget de l'Etat. Il est évident que cette institution prit des proportions effrayantes et que, finalement, elle contribua au démembrement de l'empire.

Réformes monétaires. — Le chroniqueur contemporain attribue à Firuz un grand nombre de nouvelles pièces de monnaie, mais un examen minutieux prouve qu'elles existaient toutes déjà sous le règne de Mohammed Tughluq. Le *Shashgani* (pièce valant 6 *jitals*) même ne fut pas une innovation, car Ibn Batoûta y fait de fréquentes allusions. La censure de l'hôtel de monnaies était loin d'être efficace, et les fraudes n'étaient pas souvent découvertes[1]; mais le Sultan ne négligea jamais les intérêts de ses sujets; pour faciliter les transactions des pauvres il introduisit des moitiés et des quarts de *jitals* appelés respectivement *adh* (moitié) et *bikh*. Ces pièces de cuivre et d'argent amalgamés ajoutèrent au poids des monnaies et leur donnèrent une valeur métallique intrinsèque. Ques-

1. Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, pp. 344-45.

tion très importante dans un pays tel que l'Inde où le peuple « exigeait rigoureusement pleine valeur métallique[1] ».

Travaux publics. — Aucun roi de Delhi ne montra autant d'enthousiasme à construire que Firuz. Les premiers souverains musulmans étaient trop occupés à lutter contre les populations hostiles de l'Hindoustan, et cette menace constante ne leur laissait pas les loisirs de donner leur attention à des travaux d'utilité publique. Des souverains musulmans, Firuz, le premier, jouit d'une période de paix relativement longue; le fait qu'il n'eut pas à s'occuper de guerres pendant longtemps lui permit de s'intéresser à des entreprises utiles. Il fonda les villes de Firuzabad, Tatehabad, Jaunpur et plusieurs autres; il éleva des mosquées des palais, des monastères, et des auberges à l'usage des voyageurs; il répara aussi de nombreux bâtiments qui avaient souffert des ravages du temps[2]. De nombreux ouvriers furent employés par l'Etat et un surveillant qualifié jugeait du travail de chaque catégorie d'artisans. Le principal architecte de l'Etat était Malik Ghazi Shahna, assisté d'un certain Abdul-Haqq, connu aussi sous le nom de Jahir Sundhar. Les plans de chaque nouvel édifice étaient soumis au département des finances (*Diuran-i-Wizarat*) qui fournissait alors l'argent nécessaire à la construction[3].

1. Thomas, *The Chronicles of Pathan Kings*, p. 281.

2. Firishta, texte de Lucknow, p. 151; Elliot, III, pp. 383-84.

3. Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 333. Firishta énumère 845 monuments publics élevés sous le règne de Firuz. Firuz lui-même en nomme quelques-uns dans ses *Futuhât-i-Firuz Shahi* (Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, pp. 329-333). La liste des monuments publics élevés ou réparés par Firuz, se trouve dans Thomas, *Chronicles of the Pathan Kings*, pp. 290-91; elle se trouve aussi dans le *Tarikh-i-Firuz Shahi* d'Afif, ainsi que dans les *Futuhât-i-Firuz Shahi*, une sorte de mémoire autobiographique dû à Firuz lui-même (Elliot. III, pp. 354, 355. 383, 385).

Le Sultan fut un grand jardinier. Il fit renaître 30 vieux jardins du temps d'Alauddin et en dessina 1.200 nouveaux dans les environs de Delhi. Des vergers et des jardins en grand nombre s'étendirent un peu partout et rapportèrent à l'Etat de grosses rentes; de grands espaces de terrains abandonnés furent cultivés, et quoique l'empire eût diminué d'étendue, ses revenus augmentèrent de plusieurs millions.

Firuz s'intéressa à la conservation des monuments anciens; il fit transporter dans sa nouvelle cité deux monolithes d'Açoka; de savants brahmanes vinrent traduire les inscriptions de piliers, mais il ne réussirent point à déchiffrer ce langage totalement différent de celui qui leur était familier. Quelques-uns d'entre eux essayèrent de satisfaire le Sultan en racontant qu'il était dit dans les inscriptions que personne ne saurait déplacer les monolithes avant l'arrivée de Firuz[1].

Progrès de l'instruction. — En souverain pieux et bienfaisant, le Sultan favorisa les progrès de l'instruction; il protègea les cheikhs et les savants, leur accordant toujours l'accueil le plus affable dans son

1. L'un des monolithes était un pilier de pierre d'une hauteur de 42 pieds 7 pouces, dont les 35 pieds de la partie supérieure étaient polis et le reste brut. Le second était un pilier de fer d'une hauteur égale au pilier de pierre. Originairement, ils s'élevaient tous deux aux environs de Meerut et leur transport s'effectua à grand'peine (Carr Stephen, *Archeology of Delhi*, pp. 142-143.

Les pandits que le Sultan consulta doivent avoir été, suivant Edward Thomas, singulièrement bornés ou volontairement réticents, car ils auraient dû être capables de lire les inscriptions de Bisala Deva, roi de Sâkhambari, datées 1163 ap. J.-C., écrites en sanscrit et en caractères Devanagaris. Elles relatent les victoires de Bisala Deva, célèbre prince Chohân qui régna sur la contrée située entre les monts Himalayas et Vindhyas. Voir chapitre I de ce livre. Carr Stephen, *Archaeology of Delhi*, pp. 137-138.

Palais des Raisins. Il leur distribuait des pensions et fit de l'encouragement universel à l'instruction, une des clauses de sa politique intérieure. Grand amateur de travaux historiques, les œuvres de Zia Barani et de Shams-i-Siraj, outre d'autres ouvrages juridiques ou théologiques furent écrits sous son règne[1]. Il fonda de nombreux collèges et monastères où des hommes se vouaient à l'étude et à la méditation; chaque collège était pourvu d'une mosquée. Parmi les professeurs de ces institutions, deux surtout étaient universellement connus et estimés; l'un était Maulana Sabah-ud-din Rûmi qui donnait des conférences sur la théologie et le droit islamique, et l'autre était un célèbre prédicateur de Samarkand. Comme l'évêque Saufranc et ses élèves dans le parloir d'Avranches et les moines de Bec et de Caen, ces érudits musulmans se vouaient à l'étude de la théologie, et ils devinrent de par leur étroitesse d'esprit les champions les plus intransigeants de l'orthodoxie.

1. Le Sultan fut un grand protecteur de l'instruction. Après la conquête de Nagarkot, où une vaste bibliothèque tomba entre ses mains, il fit traduire plusieurs ouvrages du sanscrit en persan. L'un d'eux était les *Dalâyl-i-Firuz Shahi*. Barani écrivit son histoire sous son règne et dédia à Firuz Shah sa traduction des *Akhbar Barmakiyan* de l'arabe en persan. Citons encore comme ouvrages importants de l'époque, es *Fatwa-i-Jahandari* de Zia Barani et le *Fikh-i-Firuz Shahi* dont l'auteur est inconnu. Tous deux sont cités dans l'*India Office Catalogue of Persian Mss.*, p. 1377. Le *Sîrat-i-Firuz Shahi* fut aussi composé sous son règne. Firuz bâtit de nombreux collèges. Les *Maasiri-i-Rahimi* d'Abdul Baqi relatent qu'il fit construire 50 madrasas; Firishta et Nizam-ud-din parlent de 30 seulement et Subhan Rai Khattri confirme ce nombre dans son *Khulasat-ut-tawarik*. Firuz parle de ces institutions dans ses *Futûhât*. La Madrasa de Firuzabad fut dotée largement et surpassa de beaucoup les autres madrasas de l'époque. Le *Mutawalli* de la madrasa fut Yusuf ibn Jamal, qui mourut en 1388 ap. J.-C. et fut enterré dans la cour du collège. Pour une description de cette madrasa dite de Firuz Shahi voir le *Tarikh-i-Firuz Shahi* (*Biblioth. Ind.*, p. 562-66) de Barani.

La cour et la maison royale. — Il y eut encore un grand nombre de nouvelles institutions qui ne seront que brièvement citées ici. Quoique la piété du Sultan lui interdît tout déploiement trop fastueux de sa splendeur royale, il devait maintenir la grandeur traditionnelle de la cour. Certainement sa cour ne pouvait rivaliser de magnificence avec celle de ses prédécesseurs; elle n'était pas non plus le rendez-vous de tout le monde musulman; mais Shams-i-Siraj Afif, qui en était un assidu, fait une brillante description du Darbar à l'occasion du Id et du Shabrât, alors que le palais de Firuzabad était artistiquement décoré et que les courtisans, couverts de joyaux et drapés dans de somptueuses étoffes, jouissaient des nombreux divertissements offerts par la générosité du Sultan. Des hommes de toutes classes, Hindous et musulmans, vinrent de partout prendre part à ces festivités. Les divers établissements de la maison royale, connus sous le nom de *karkhanas*, avaient chacun leur fonction spéciale et étaient desservis par un état-major régulier d'officiers. Chaque *karkhana* était pourvu d'un département financier, où se tenaient les comptes qui étaient soumis finalement au *Diwan-i-Wizarat*, (ministère royal des finances). Les comptes des fiefs assignés à ces établissements devaient être présentés chaque année et étaient examinés avec attention.

A tous les yeux le mécanisme administratif semblait en excellent état; ni révoltes sérieuses, ni famines ne vinrent s'interposer aux réformes de Firuz. Mais la clémence et la douceur du Sultan, principes fondamentaux de sa politique, contribuèrent pour une grande part à l'impuissance de son gouvernement. La communauté musulmane se démoralisa; les hommes ne furent plus aussi prompts à la bataille

et aptes à la guerre; les descendants d'anciens Khans et Maliks n'ambitionnèrent plus la gloire du soldat ou du général, ils dégénérèrent en misérables chercheurs d'emplois.

Khan-i-Jahan Maqbûl. — Aucune relation du règne de Firuz ne saurait être complète sans une mention de Khan-i-Jahan Maqbûl, son très remarquable ministre. Hindou de naissance, originaire du Telingana, tardivement il embrassa l'Islamisme. Il servit sous Mohammed Tughluq, lequel, frappé de ses talents et de son esprit pratique, lui confia le fief de Moultan. Quand Firuz monta sur le trône, Maqbûl fut élevé à la situation de premier de l'empire, après que la place eût été laissée vacante par la mort d'Ahmad ibn Ayaz. Lorsque le Sultan s'absentait pour de lointaines expéditions, il laissa la charge de la capitale à son ministre, qui s'en acquittait si bien que la longue absence du Sultan n'affectait en rien l'administation. Quoique grand homme d'Etat, se consacrant aux affaires du gouvernement, le ministre n'en était pas moins sensible aux plaisirs du harem, comme, à cette époque, tout homme de son rang. On dit qu'il eut 2.000 femmes de différentes nationalités dns son sérail et un grand nombre d'enfants, qui tous, furent généreusement entretenus par l'Etat. Le Khan-i-Jahan vécut jusqu'à un âge avancé; quand il mourut, en 1370, son fils Jûnâ Shah, qui était né à Moultan, sous le règne de Mohammed Tughluq, lui succéda dans son office et le titre dont le père avait si longtemps joui fut conféré au fils[5].

1. Shams-i-Siraj Afif dit que Khan-i-Jahan mourut en 770 de l'hégire (1368 ap. J.-C.) et que son fils lui succéda, mais il dit autre part qu'il était encore vivant l'an 772 de l'hégire (1370 de J.-C.);

Les derniers jours de Firuz. — Les derniers jours de Firuz furent assombris par des tristesses et des inquiétudes, et l'heureux calme de sa vie fut troublé par des luttes de partis. Les infirmités de la vieillesse l'avaient obligé à déléguer ses pouvoirs au ministre Khan-i-Jahan, mois l'orgueil et l'insolence de ce dernier scandalisèrent la vieille noblesse. Afin d'écarter de sa route le Prince Mohammed, le ministre avertit le Sultan que le Prince s'était joint à une conspiration formée par quelques nobles et menaçant sa vie. Le rusé ministre se joua si adroitement des craintes du faible Firuz, qu'il obtint immédiatement la permission d'arrêter les conspirateurs. Mais le Prince était trop intelligent pour être dupe, avec adresse il déjoua les plans audacieux de son adversaire. Ayant obtenu pour ses femmes l'autorisation de visiter le harem royal, il boucla son armure et s'introduisit dans l'un des palanquins. Sa présence imprévue sema l'effroi parmi les dames du sérail, mais avant qu'il ne lui fût fait aucun mal, il se jeta aux pieds de son père; implorant son pardon et dévoilant la ruse du ministre. Il obtint carte blanche pour l'arrestation du ministre, mais celui ayant eu vent de l'affaire s'était enfui vers Mewat; le Prince

cette dernière date est exacte. Elle est confirmée par une inscription sur la « Mosquée noire », près de la tombe du Cheikh Nizam-ud-din Auliâ, dans laquelle l'entrée en fonction du fils est datée de l'an 772 de l'hégire (1370 ap. J.-C.). Khan-i-Jahan fut l'un des favoris du Rai de Telingana. Le Rai étant mort sur le chemin de Delhi, Khan-i-Jahan, qui s'appelait Kuttu ou Kunnu, embrassa l'Islam sous le nom de Maqbûl, en présence du Sultan Mohammad. Il prit l'habitude de signer ses lettres : « Maqbûl, esclave de Mohammed Tughluq ». Quoique illettré, il fut un sage. Sous le règne de Mohammed, son importance politique fut très grande. Sous Firuz il devint l'*alter ego* du Sultan, et régla les affaires de l'Etat avec une habileté consommée.

bénéficia de la faveur royale et le Sultan eut l'heureuse idée de le déclarer héritier du trône. Sûr d'une position bien acquise, le Prince s'adonna aux plaisirs des sens, malgré les bons conseils des fidèles officiers de la couronne; il procura de l'avancement à de simples laquais et disgrâcia les vétérans expérimentés et loyaux. Il s'éleva une sérieuse opposition contre lui, les membres des partis rivaux se battirent avec fureur, et la contrée fut en proie à toutes les horreurs de la guerre civile. Les nobles cherchèrent refuge auprès du vieux Sultan; son apparition eut un effet magique sur les troupes hostiles. Le prince s'enfuit vers les collines de Sirmur et l'ordre fut promptement rétabli. Une fois de plus, Firuz assuma les responsabilités de la souveraineté, mais son grand âge le le rendit incapable de s'acquitter convenablement des devoirs royaux. Le dernier acte de sa vie publique fut l'imposition des insignes de la royauté sur son petit-fils Tughluq Shah ibn Fatah Khan, auquel il délégua son autorité. Le Sultan mourut peu de temps après, âgé de 90 ans, pendant le Ramadan de l'an 790 de l'hégire (octobre 1388). Sa mort fut suivie d'une lutte acharnée dans laquelle les princes et les partis rivaux se disputèrent le pouvoir.

CHAPITRE XII

Les derniers Tughluqs et l'invasion de Timour.

Causes du démembrement. — Après la mort de Firuz Tughluq, l'empire de Delhi, réduit aux dimensions d'une petite principauté, déclina rapidement d'importance. Les troubles du règne de Mohammed l'avaient fortement éprouvé, et Firuz fut parfaitement incapable d'un effort pour recouvrer les provinces perdues. Cette politique apeurée donna libre cours aux tendances ataviques de l'Inde, et les unes après les autres, les provinces se détachèrent de l'empire. Des chefs ambitieux ou des gouverneurs déloyaux déployèrent l'étendard de la révolte, et défièrent l'autorité du pouvoir central, devenu incapable de s'imposer. Le principe fondamental de l'Etat musulman au IVe siècle était la force; mais la crainte dans laquelle les classes dirigeantes étaient maintenues avait disparu par suite du relâchement de l'autorité, et Firuz était aimé et non pas craint de ses sujets. Le caractère théocratique du gouvernement s'affirma et l'influence des mullahs et des muftis, à la longue se révéla désastreuse. Les musulmans, habitués à une vie aisée à la cour, perdirent leur ancienne virilité et

leur bravoure et se conduisirent comme une populace déchaînée; aussi le commandement et la discipline manquaient totalement, preuves de l'incapacité militaire de Firuz. Le système *jagir* causa de grands abus, et plus souvent qu'à leur tour les grands tentèrent d'organiser une principauté à leur usage personnel. Une aristocratie féodale tirant ses pouvoirs de la terre s'agita, et le gouvernement se trouva sans force pour réprimer cette insubordination. Les esclaves de Firuz, dont le nombre dépassait toute limite raisonnable, furent une nouvelle source d'inquiétude. L'institution avait dégénéré, les esclaves, non plus loyaux et fidèles comme leurs ancêtres du temps de Balban et d'Alauddin, se mêlaient d'intrigues louches qui ajoutaient encore aux désordres de l'époque. L'incompétence des derniers Tughluqs amena une recrudescence de révoltes hindoues, principalement dans le Doab, où *zamindars* et *khûts* refusèrent de payer tribut et prirent l'attitude de petits despotes. Les revenus ne pouvant être perçus, l'administration tomba dans le chaos. Un royaume fondé uniquement sur la force militaire devait se démembrer comme un puzzle d'enfants, quand les rênes du gouvernement tombaient entre les mains de personnages qui n'étaient ni des guerriers ni des hommes d'Etat, mais de simples aventuriers en quête d'une fortune personnelle. Les successeurs de Firuz, par suite de leur incompétence, récoltèrent ce que celui-ci avait semé pendant son règne[1].

1. Stanley Lane-Poole considère les alliances avec des Hindous comme une des causes de désagrégation. Ceci est peu exact. Firuz lui-même, né de mère hindoue, fit jamais preuve de son atavisme.

Faiblesse des successeurs de Firuz. — Firuz laissait la couronne à son petit-fils Tughluq Shah, fils du Prince Fatah Khan, qui prit la succession sous le titre de Ghiyâs-ud-din Tughluq II. Ce souverain, jeune et inexpérimenté, n'avait aucune idée des difficultés qui l'entouraient et des dangers dont l'empire de Delhi était menacé. Il s'abandonna au plaisir et à la débauche et négligea les affaires de l'Etat. Sa conduite lui aliéna la sympathie des grands officiers et des émirs, et lorsqu'il jeta dans un cachot Abu Bakr, fils de Zafar Khan, ils formèrent une conspiration pour le détrôner. Les conspirateurs pénétrèrent dans le palais, mais le Sultan qui connaissait leurs desseins, s'enfuit avec son vizir du côté de la rivière; il fut poursuivi et saisi au moment où il allait la traverser. On le décapita à l'endroit même, le 19 février 1389.

Abu Bakr lui succéda. Graduellement, il établit son autorité sur Delhi, et son pouvoir grandit de jour en jour. Mais la nouvelle du meurtre de Malik Sultan Shah Khushdil, émir de Samana qui avait été envoyé contre le prince Mohammed, vint troubler la paix du royaume. Le Prince Mohammed, dernier fils de Firuz, saisit cette occasion et entra dans Samana, dont il se proclama empereur. Encouragé par l'appui que lui offraient quelques-uns des émirs et des grands de la capitale, il marcha sur Delhi, et campa dans les environs. Une horrible guerre civile devenait im-

Il était au contraire un fanatique, trouvant méritoire de persécuter les « infidèles ». En outre, l'affirmation de Lane-Poole n'est pas confirmée par des preuves historiques. Le grand empereur mogol, Akbar, adopta la politique de mariages mixtes en vue de fortifier l'empire, et sa tactique réussit remarquablement. L'empire fut en tout aussi bon état sous le règne de ses deux successeurs, et il ne se démembra que lorsque Aurangzeb abandonna la politique que son arrière-grand-père avait inaugurée.

minente; des chefs ambitieux et des esclaves admirateurs des gardes prétoriens des empereurs romains semèrent la révolte de part et d'autre. Bahadur Nahir de Mewat se joignit à Abu Bakr, et avec son aide les armées de Delhi réussirent à vaincre le prince Mohammed à la bataille de Firuzabad. Le prince, vaincu, se retira dans le Doab et essaya d'y obtenir de nouveaux alliés. Ses troupes, humiliées par leur défaite, ravagèrent la contrée et pillèrent les propriétés des nobles et des émirs de Delhi. Il s'ensuivit de vives escarmouches avec les *Zamindars* et de moindres chefs, et l'on appliqua librement la loi du talion. L'indifférence d'Abu Bakr à l'égard de ces désordres lui valut le mépris de ses nobles, dont plusieurs se rendirent à l'ennemi. Mohammed ayant réorganisé ses forces, retourna à Jalesar, où il campa et s'occupa des préparatifs de bataille. Le combat eut lieu près de Panipat, mais encore une fois la fortune favorisa Abu Bakr, et le prince Humayun, fils de Mohammed, subit une sanglante défaite, Mohammed assisté d'une faction à Delhi ne perdit pas courage, et quand Abu Bakr partit pour Mewat afin de quérir l'aide de Bahadur Nahir, les nobles disgraciés l'invitèrent à se rendre dans la capitale. En réponse à cette invitation, Mohammed marcha sur Delhi où il fut cordialement reçu par ses partisans. Le prince Mohammed, étant entré dans la capitale sans encombre, s'installa dans le palais, et se fit couronner à Firuzabad, en août 1390, sous le titre de Nâir-uddin Mohammed. Dans le but de consolider sa puissance, le nouveau Sultan priva les anciens esclaves Firuz Shahi partisans d'Abu Bakr de la garde des éléphants. Ils protestèrent en vain contre cette mesure, mais une nuit ils s'enfuirent avec leurs femmes

et leurs enfants pour rejoindre Abu Bakr. Le Sultan envoya le prince Humayun et Islam Khan pour combattre son rival et les esclaves de l'ancien régime; la tactique intrépide d'Islam Khan vainquit Abu Bakr, qui voyant sa cause perdue, se rendit. Le Sultan accorda son pardon à Bahadur Nâir et emprisonna Abu Bakr dans le fort de Meerut, où il mourut peu après.

Mohammed retourna à Delhi, mais les effets de la victoire furent assombris par la rebellion des *Zamindars* du Doab. La révolte de Narasingh, Zamindar d'Etawah, fut aisément étouffée, mais la conduite déloyale d'Islam Khan causa de grandes inquiétudes au Sultan. Il fut condamné à mort sans même un procès, sur le témoignage d'un de ses propres parents. Cependant la révolte de Bahadur Nahir de Mewat, qui commençait à faire des incursions dans le voisinage de Delhi, fut plus grave que tout cela. Quoique de très mauvaise santé, le Sultan marcha contre lui, et le força à se retrancher dans sa forteresse; à partir de ce moment, la santé du souverain déclina rapidement et il mourut le 15 janvier 1394. Il eut pour successeur son fils Humayun, dont la vie fut écourtée par un « violent désordre » et qui mourut en quelques jours.

Le trône vacant échut alors au prince Mahmoud, dernier fils de Mohammed, qui prit le titre de Nâsir-ud-din Mahmoud Tughluq. Les problèmes que le nouveau gouvernement avait à résoudre étaient multiples et difficiles. Dans la capitale, les luttes de partis rendaient impossible l'établissement d'une forte administration; à l'extérieur, les chefs hindous et les gouverneurs musulmans méprisaient ouvertement l'autorité centrale; toute la contrée de Kanauj au

Béhar et au Bengale, n'était que chaos, et plusieurs des chefs et des Zamindars avaient commencé à exercer le pouvoir suprême sur leurs propres territoires. Khwaja Jahan qui avait été nommé *Malik-us-Sharq* (Seigneur de l'Est) devint indépendant à Jaunpur; les Khokhars se révoltèrent au nord; le Gujarat déclara son indépendance, et Malwa et Khandesh l'imitèrent. Le gouvernement se trouvait impuissant devant tant de troubles, aggravés encore par les querelles acerbes des partis adverses à Delhi. Quelques nobles présentèrent Nusrat Khan, petit-fils de Firuz Tughluq comme un rival prétendant au trône. Les émirs et les Maliks de Firuzabad, ainsi que les esclaves de l'ancien régime, épousèrent la cause de Nusrat, tandis que ceux de Delhi se mirent du côté de Mahmoud Tughluq. Ainsi deux Sultans, centres de deux partis rivaux, se disputaient les droits à la couronne.

Un grand nombre de chefs de partis se déclarèrent, mais les plus importants furent : Bahadur Nahir, Mallu Iqbal et Muqarrab Khan. Une lutte ininterrompu s'ensuivit, et les combattants de chaque cité se disputaient la suprématie avec acharnement, mais sans résultat appréciable. Sans prendre aucune part à ces guerres civiles, les gouverneurs des provinces surveillaient pourtant attentivement les fluctuations de la fortune d'un camp à l'autre.

Vers la fin de l'année 1397, la nouvelle se répandit que l'armée de Timour avait passé l'Indus et mis le siège devant Uchha. Les effets de l'arrivée des troupes étrangères se firent bientôt sentit dans la capitale où les partis adverses changèrent leurs positions avec une rapidité étonnante. Mallu Iqbal se rangea du côté de Nusrat Khan et les nouveaux alliés se

jurèrent fidélité réciproque; mais l'accord avait été trop hâtif pour être de longue durée. Le Sultan Mahmoud et ses puissants alliés, Muqarrab Khan et Bahadur Nahir, occupaient le vieux Delhi. Mallu Iqbal attaqua traîtreusement Nusrat, mais le prince ayant eu vent de ses desseins déloyaux s'enfuit à Panipat. Mallu Iqbal se tourna alors contre son ennemi irréconciliable, Muqarrab, et résolut de le chasser de la capitale. Un combat violent fit rage entre eux deux, et après deux mois seulement, et par l'intervention de quelques nobles, la paix fut rétablie. Mais Mallu n'était pas homme à tenir sa parole; il attaqua Muqarrab dans sa résidence, et le mit à mort, sauvagement. La mort de Muqarrab fut la perte du bras droit du Sultan Mahmoud, qui, privé de toute autorité royale, devint l'instrument de Mallu Iqbal[1]. Il fit des efforts pour réorganiser l'administration mais il était hanté par le spectre d'une invasion étrangère. Bientôt la contrée entière fut en proie à la tourmente qui balaya les partis, effaça les frontières, et plongea le peuple dans une misère qui dépasse l'imagination. On apprenait avec consternation l'avance vers l'Hindoustan de l'émir Timour avec une armée innombrable.

L'invasion de Timour (1398 *ap. J.-C.*). — Timour était né en 1336 ap. J.-C., à Kech, en Transoxiane, à quelques milles de Samarkand. Il était le fils d'Emir Turghay, chef de la branche Gurkane des Barlas,

1. Il faut se rendre compte que l'autorité de Mallu se bornait à Delhi et ses environs immédiats, car à cette époque les provinces de l'empire étaient toutes indépendantes et l'anarchie la plus complète régnait dans le Doab.

noble tribu turque, et un neveu d'HadjiBarlas. A l'âge de 33 ans, il devint le chef des Turcs Chaghatâî et fut en guerre continuelle avec la Perse et les contrées adjacentes. A cette époque, la Perse était dans des conditions déplorables, sous les successeurs de Muhammad Muzaffar, étant données les guerres civiles et les dissensions intestines, et Sharaf-ud-din écrit que « le pauvre peuple supportait le fardeau de ces désordres et était, en quelque sorte, la balle de tennis de l'infortune et de la misère, et gémissait sous le poids de l'oppression et de la tyrannie[1]. » Timour, possédé par la passion de la domination, mit à mort Muzaffar et les siens, et établit son pouvoir sur la Perse et ses dépendances; mais son ambition dévorante n'était pas encore satisfaite. Il se lança dans une suite de conquêtes incessantes, portant avec lui, partout où il allait, la mort et la destruction. Quand il apprit les conditions anarchiques dans lesquelles se débattait l'Hindoustan, il résolut d'organiser une expédition en vue d'en extirper l'infidélité. Il est dit clairement dans le *Malfuzat-i-Timuri* et le *Zafarnama* que cette campagne ne fut pas entreprise dans un but de pillage ou de conquête, mais bien pour la destruction des « incroyants[2] ». Timour réunit le conseil des guerriers et les *Ulama*, afin de les consulter à propos de l'expédition projetée. Shah Rukh parla de la grande étendue du pays et des avantages que sa conquête apporterait certainement. Le prince Mohammed fit remarquer les ressources de l'Inde, son immense richesse

1. Pétis de la Croix, II, p. 421.
2. *Malfuzat-i-Timuri*, Elliot, III, p. 397; *Zafarnama*, Elliot, III, p. 480; *Matla-us-Sadain*, Khudabakhsha MS., f. 240; Davy, *Institutes of Timur*, p. 133.

en métaux, pierres précieuses et perles, et s'étendit abondamment sur le côté religieux de la question. Mais quelques-uns des nobles jetèrent un cri d'alarme, en disant que s'ils s'établissaient définitivement aux Indes, ils dégénèreraient et qu'après quelques générations leur force et leurs belles qualités auraient disparu. Ayant écouté ces conseils, Timour s'adressa à l'audience en ces termes : « Mon but dans l'invasion de l'Hindoustan est de mener une expédition contre les infidèles afin que, selon la loi de Mahomet, nous puissions convertir à la vraie foi le peuple de ce pays et purifier la contrée elle-même de la boue de l'infidélité et du polythéisme; et afin que nous puissions abattre leurs temples et leurs idoles et devenir *Ghazis* et *Mudjahids* devant Dieu. » Son point de vue fut approuvé par les initiés à la loi, qui déclarèrent qu'il était de leur devoir de détruire les ennemis de la foi afin de préserver leur religion et de renforcer la Sainte Loi.

L'avant-garde de l'armée de Timour, sous les ordres de Pir Muhammad parvint bientôt à la frontière des Indes, traversa l'Indus, s'empara d'Uchha, et se dirigea alors sur Moultan qu'elle prit aussi, après un siège de six mois. Ayant rassemblé une immense armée, de tous les points de ses vastes possessions, Timour traversa l'Hindou-Kouch et passa l'Indus le 24 septembre 1398. Le souverain hindou que Timour vainquit fut Shihab-ud-din, prince des îles, qui était venu rendre hommage à Pir Muhammad, mais s'était ensuite révolté. Après cette victoire, Timour passa le Chenab et parvint à la ville de Tulamba[1] qui lui accorda une rançon de deux

1. Tulamba est à 70 milles environ de Moultan. Sur la carte de Rennel, elle se trouve à la jonction de la Jhelam et du Chenab (Elliot, III, p. 413; Hunter, *Imperial Gazetteer*, XIII, 163).

lakhs pour la sécurité de ses habitants, exception étant faite pour les *Ulama* et les *Cheikhs*. Le pillage vint augmenter les provisions des troupes, ordre fut donné de s'emparer des céréales, partout où il s'en trouvait. Quand il atteignit les environs de Dibalpur, le peuple qui avait tué Muzaffar Qabuli que Pir Muhammad avait nommé gouverneur de la ville, s'enfuit terrifié et vint chercher refuge dans le fort de Bhatnir, l'une des forteresses les plus renommées de l'Hindoustan. Les généraux de Timour attaquèrent le fort sur la droite et sur la gauche, cependant que l'émir lui-même commandait le centre, près des portes. Rai Dul Chand, à la tête d'une colonne de vaillants Rajpoutes, barra aux assiégeants l'entrée de la forteresse, mais il fut vaincu par les soldats de Timour qui « autour du fort ressemblaient à un essaim de fourmis et de sauterelles ». Quand le Rai se vit perdu, il demanda la paix, en différant toutefois sa soumission. Alors Timour recommença l'attaque et bloqua l'ennemi de tous côtés avec une telle férocité que le Rai perdit courage, et offrit de venir rendre hommage. Il eut la vie sauve et l'émir, en marque de faveur, lui fits don d'une robe de brocard d'or, d'une coiffe et d'une ceinture enrichies d'or et d'une épée dorée. Les Zamindars et les chefs des contrées voisine- furent soumis et tous les étrangers à la ville, particulièrement les réfugiés de Dibalpur, furent faits prisonniers et tous leurs biens séquestrés. Les punitions qu'on leur infligea alarmèrent le frère et le fils du Rai, qui eurent de nouveau recours au combat et se retranchèrent dans la forteresse. Ceci excita au plus haut point la colère de Timour; il ordonna un assaut qui força les assiégés à se rendre,

Une lourde rançon fut exigée des citadins hindous, mais ils ne se soumirent pas sans une lutte désespérée. « L'épée de l'Islam fut lavée dans le sang des infidèles et tous les biens et effets, trésors et grains, qui avaient été amassés dans le fort pendant plus d'une longue année, devinrent la proie des soldats. Ils mirent le feu aux maisons et les réduisirent en cendres et rasèrent les monuments et la forteresse à niveau du so[1]. »

De Bhatnir, Timour marcha sur Sirsutis[2], qu'il conquit sans difficultés, et quand il atteignit Kaithal, à 34 milles de Samana, il commença les préparatifs de l'attaque de Delhi. Comme la marche de l'armée progressait, les habitants des villes par lesquelles elle passait, s'enfuyaient pris de panique, abandonnant leurs maison et leurs biens à l'approche de l'envahisseur. Les villes se rendait les unes après les autres, et en peu de temps, Timour atteignit Jahannuma, magnifique palais construit par Firuz Shah à 6 milles de Delhi. La contrée avoisinante fut mise à sac, et les soldats eurent la permission de se procurer, en pillant, des provisions pour eux-mêmes et du fourrage pour les troupeaux. Quand Timour se trouva devant Delhi, il réunit un conseil de guerre qui lui exposa la nécessité d'obtenir une ample récolte de provisions et de les cacher dans le fort de Loni[3] qui avait été pris par les troupes. Les nobles et les généraux, qui avaient combattu vaillamment sous ses ordres, furent priés de prendre leurs positions : ils ne devaient être ni trop auda-

1. *Malfuzat-i-Timuri*, Elliot, III, p. 427.
2. Susuti, sur le bord de rivières confuentes est équidistante de Hisar et de Bhatnir (Rennell, *Memoir of a Map*, p. 76).
3. Loni est à 7 milles N.-N.-O. de Delhi, Tieff, I, p. 136.

cieux, ni trop timorés, mais agir toujours avec la plus grande prudence. C'est à cette occasion que les émirs Jahan Shah et Sulaiman Shah et d'autres, suggérèrent à Timour que les 100.000 Hindous qui avaient été faits prisonniers durant la campagne, fussent mis à mort afin qu'au grand jour de la bataille ils ne pussent « rompre leurs liens, piller nos tentes et rejoindre l'ennemi ». Timour accepta ce conseil inhumain et fit proclamer dans tout le camp que chaque homme qui détenait des infidèles prisonniers les mit à mort immédiatement. Celui qui désobéirait à cet ordre devait être exécuté et ses biens confisqués par l'Etat. Les champions de la foi qui n'avaient point de sympathie pour les infidèles, tirèrent leurs épées et massacrèrent les prisonniers avec une sauvage brutalité. L'auteur du *Malfuzat-i-Timuri* dit que l'ordre fut si rigoureusement exécuté que même un homme pieux et lettré comme Maulana Nâsir-ud-din Omar, qui n'avait jamais fait de mal à un moineau de sa vie, fut obligé de tuer quinze Hindous qui se trouvaient être ses prisonniers[1]. Ayant accompli cet infâme massacre, Timour se mit à tracer des lignes de conduite pour ses généraux et ses soldats, et leur assigna leurs propres places. Selon leurs vœux, il permit aux savants auxquels les éléphants inspiraient une terreur insurmontable, de

1. *Malfuzat*, Elliot, III, p. 436. Le mss. Khudabakhoha du *Matla-us-Sadain*, f. 251, dit que tous ces hommes périrent par l'épée du *djihad*, et le Maulana qui n'avait jamais tué un mouton dans sa vie mit à mort 15 Hindous de sa suite. Le même auteur attribue à Timur l'ordre de mettre à mort quiconque refuserait d'exécuter les prisonniers, et de livrer ses biens à celui qui aurait dénoncé son « abandon de poste » (*Matla-us-Sadain*, Elliot, IV, p. 95; *Zafarnama*, texte de Calcutta, p. 92). Shaaf-ud-din dit qu'on ne peut pas estimer à moins de 10.000 le nombre des Hindous massacrés (texte de Calcutta, p. 92).

prendre place à côté des femmes pendant la bataille. Il est étrange que ces hommes aient tenu à être placés de cette manière; la façon dont Timour les traite nous montre la faiblesse de caractère et le peu de bravoure de ces lettrés du moyen-âge qui suivaient le sillage d'un des plus grands guerriers de l'époque. Timour rangea ses armées en bataille, et d'après la traditionnelle coutume orientale, il les divisa en trois ailes : — la droite était commandée par Pir Muhammad Jahangir, Emir Yadgar Barlas et d'autres; la gauche était confiée à des hommes tels que Sultan Husain, le prince Khalil, Emir Jahan Shah, cependant que lui-même se réservait le commandement du centre. Le Sultan Mahmoud et Mallu Iqbal se préparèrent à la bataille et rassemblèrent une armée comprenant 10.000 cavaliers bien entraînés, 40.000 fantassins et 125 éléphants tous pourvus d'armures. Les deux armées s'affrontèrent en dehors de Delhi. La bataille débuta des deux côtés par des cris aigus; il faut dire à l'honneur des troupes de Delhi qu'elles ne faiblirent point devant le danger. Les généraux de Timour, Sandjak Bahadour, Sayyid Khwâja, Allahdae et d'autres commencèrent l'assaut. Ils se séparèrent de l'avant-garde, avancèrent sur la droite et, se repliant sur l'avant-garde ennemie, la prirent par surprise et l'éparpillèrent comme des lions affamés dispersent un troupeau de moutons et tuèrent 600 hommes en cette seule attaque. » Le prince Pir Mohammed, commandant de l'aile droite, écrasa l'aile gauche ennemie et l'obligea à fuir le champ de bataille. Sultan Mahmoud et Mallu Khan attaquèrent l'aile centrale, et, selon les auteurs du *Malfuzat-i-Timuri* et du *Zafarnama*, les soldats de Delhi se comportèrent avec le plus admirable courage, mais « le

faible daim ne peut pas se mesurer au fier lion », aussi furent-ils obligés de prendre la fuite. Mahmoud et Mallu Iqbal s'enfuirent du champ de bataille et le 8e jour du Rabi-al-âkhir, Timour hissa son drapeau sur les remparts de Delhi. Les Sayyids, les Qazis, les Ulamau et les cheikhs de la ville durent rendre hommage au conquérant; en réponse à leur requête, Timour accorda la vie sauve aux habitants et se livra au triomphe de cette victoire chèrement gagnée.

Le sac de Delhi. — Le sac de Delhi par la soldatesque de Timour est l'un des plus tragiques événements des annales ensanglantées de cette infortunée cité. Cet abominable massacre est relaté dans tous ses détails pr le *Malfuzat-i-Timuri* et le *Zafarnama*[2]. Sharaf-ud-din écrit que des milliers de soldats envahirent la ville pour y recueillir des grains et du sucre. mais ils exécutèrent les ordres de l'Emir avec une telle violence que les Hindous et *gabrs* des villes de Delhi, Siri, Jahanpanah, et du vieux Delhi, pri-

1. *Zafarnama*, texte de Calcutta, pp. 121-23. La traduction d'Elliot n'est pas d'accord avec le texte de Calcutta du *Zafarnama*. Ce savant traducteur a fait quelques confusions quant aux dates. Dans le texte, ces dates sont les suivantes :

Le jeudi, 16e jour du mois, les soldats se rassemblèrent dans la cité et tourmentèrent le peuple. Timour ordonna à ses émirs de surveiller les soldats afin qu'ils n'agissent pas ainsi. Le vendredi soir, il y avait dans la cité 15.000 hommes qui la pillèrent du soir jusqu'au matin. Le samedi 18, le pillage continua, et chaque soldat captura au moins de 50 à 100 hommes, femmes et enfants. Le dimanche 19, on pensa au vieux Delhi où plusieurs Hindous avaient fui. Emir Khan Malik et Ali Sultan Tawachi, avec 500 hommes bien équipés (peu loyaux comme dit Elliot) marchèrent contre eux et les firent passer au fil de l'épée ((*Zafarnama*, texte de Calcutta, pp. 121-123; *Zafarnama*, Elliot, III, pp. 502-04; *Malfuzat*, Elliot, III, pp. 445-47). Firishta dit que lorsque certains nobles ou riches marchands refusaient de payer la rançon, il envoyait des troupes dans la cité pour faire respecter l'autorité des magistrats. Cette mesure eut des conséquences fatales (Briggs, I, p. 493).

rent les armes par esprit de conservation. Mais bientôt réduits au désespoir, ils mirent le feu à leurs biens, jetèrent leurs femmes et leurs enfants dans les flammes, et sans peur et sans hésitation ils s'élancèrent à la rencontre des envahisseurs. Stimulés par leur résistance, la soldatesque musulmane, déjà trop prête au pillage, donna libre cours à sa férocité, et depuis le 16e jour du Rabi-as-sâni jusqu'au 18e jour, ils mirent la ville à sac et massacrèrent ses habitants[1]. Il n'y eut point de cruautés qui fussent épargnées aux populations des quatre cités de Delhi, Siri, Jahanpanah, et du vieux Delhi; jamais encore le peuple sans défense de Delhi n'avait été victime d'une telle calamité. Sharaf-ud-din fait de ces horreurs une description très vivante :

— « Mais en cette nuit du vendredi, il y eut à peu près 15.000 hommes dans la cité occupés à piller et brûler les maisons, depuis le crépuscule jusqu'au matin. En plusieurs endroits les *Gabrs*, impurs infidèles, résistèrent. Au matin, incapables de se contenir, les soldats qui étaient à l'extérieur pénétrèrent dans la cité et y jetèrent un grand trouble. Ce dimanche, 17e du mois, toute la place était saccagée et plusieurs palais à Jahanpanah et Siri étaient détruits. Le 18, le même pillage se poursuivit. Chaque soldat obtint plus de 20 personnes comme esclaves, et quelques-uns en emmenèrent hors de la ville, de 50 à 100, hommes, femmes et enfants. Le butin fut immense : pierres précieuses et bijoux de toutes sortes, rubis, diamants, tissus et étoffes de toutes les

1. Selon le *Malfuzat*, le pillage commença le jeudi et dura jusqu'au samedi 17 (Elliot, III, p. 446). Le *Zafarnama* dit que le 17e et aussi le 18e jour toute la place fut pillée. Le 19e jour le vieux Delhi était dévasté.

espèces, vases et coupes d'or et d'argent; sommes d'argent en *Alai tankâs* et autres pièces, dépassant toute évaluation. La plupart des femmes qui furent faites prisonnières, portaient à leurs poignets des bracelets d'or et d'argent et de précieuses bagues à leurs doigts de pieds. Des médicaments, parfums onguents et autres, personne ne s'en occupa. Le 19e jour du mois on pensa au vieux Delhi, car plusieurs Hindous s'y étaient enfuis et étaient venus chercher refuge dans la grande mosquée où ils se préparaient à se défendre. Amir Shah Malik et Ali Sultan Tawachi, avec 500 hommes de confiance, fondirent sur eux l'épée à la main et les envoyèrent en enfer. Avec les têtes des Hindous on bâtit de hautes pyramides, et leurs corps devinrent la nourriture des bêtes et des oiseaux de proie. Le même jour le vieux Delhi fut mis à sac. Les quelques habitants qui s'étaient échappés vivants furent faits prisonniers. Pendant plusieurs jours de suite les prisonniers furent emmenés hors de la ville et chaque émir d'un *tuman* ou *kushun* en prit une partie sous son commandement. Plusieurs milliers d'artisans et d'ouvriers furent emmenés hors de la cité sous le commandement de Timour; quelques-uns furent partagés entre les princes, émirs et aghas qui avaient participé à la conquête, et quelques-uns furent réservés pour ceux qui faisaient respecter l'autorité royale en d'autres contrées. Timour ayant formé le dessein de bâtir un *Masjid-i-Jami* à Samarkand, sa capitale, donna alors l'ordre que toutes les pierres des maisons fussent réservées pour ce pieux monument[1]. »

1. *Zafarnama,* Elliot, III, pp. 503-504.

Timour quitte Delhi. — Timour fit à Delhi une halte de quinze jours qu'il consacra au plaisir. Mais il se souvint qu'il était venu aux Indes pour faire la guerre à l'infidélité et qu'il devait exécuter ce vœu au mieux de ses forces. Il gagna Firuzabad, puis la forteresse de Mirat (Meerut) à la tête de 10.000 hommes. Mais la place était vaillamment défendue par Ilyas Afghan, fils, Maulana Ahmad Thanesari et Safi. Les soldats de Timour rasèrent les fortifications, mirent le peuple à mort et pillèrent les propriétés. Comme si cela n'eût pas suffi, le conquérant, pour fêter sa victoire, ordonna que tous les monuments fussent abattus au niveau du sol et que les maisons des Hindous fussent brûlés. Toute la contrée avoisinante fut ravagée, et dans la vallée de Hardwar[1] il y eut de nouveau un terrible combat entre musulmans et Hindous. Timour, renforcé de Pir Mohammed, conduisit la manœuvre en personne et il fit triompher les armes de l'Islam. Ceci fut suivi d'une incursion favorable dans les collines Siwalik, où Rai Bahruz avait rassemblé une nombreuse armée; il fut vaincu cependant et un énorme butin tomba entre les mains des conquérants. Après avoir défait Bahruz, Timour passa la Jamna et marcha contra Ratan, chef hindou fort influent dans la région montagneuse de Siwalik. Les Hindous s'étaient postés sur des tertres élevés, entièrement recouverts d'épaisses forêts. » Les collines étaient si élevées, que d'en-bas on ne pouvait en apercevoir le sommet, et les arbres étaient si serrés que les rayons du soleil ou de la lune ne pouvaient atteindre le sol. Mais Timour n'était

1. Hardwar est une ville située sur les rives du Gange, dans le district de Sahranpur, dans les Provinces Unies.

pas homme à reculer devant les difficultés; il ordonna une marche en avant à la lumière des torches, et quand les Hindous apprirent l'approche de son armée, ils s'enfuirent sans la moindre tentative de résistance. Beaucoup d'entre eux furent passés au fil de l'épée et les envahisseurs s'emparèrent de leurs biens.

Ayant complété sa conquête du territoire de Siwalik, Timour marcha sur Jammu, dont le raja fut vaincu et fait prisonnier par Daulat, Timour Tawachi et Husain Malik Kuchain. Charaf-ud-din écrit : « Par espérances, craintes ou menaces, il fut amené à voir les beautés de l'Islam. Il récita le Credo, et mangea de la viande de vache, ce qui est une abomination pour ses compatriotes. Ceci lui valut une grande considération, et il fut mis sous la protection de l'Empereur. » Avant la défaite du raja de Jammu, Sikandar Shah de Cachemire avait envoyé un message apportant sa reddition à l'Emir.

Shaikha Khokhar n'avait point rempli ses engaments; il n'avait témoigné aucun respect aux officiers de Timour qui s'étaient avancés vers Lahore[1]. Son territoire fut ravagé, et lui-même fait prisonnier.

Timour confia à Khizr Khan les fiefs de Lahore, Moultan et Dibalpur, et partit pour Samarkand.

1. Il est dit dans le *Zafarnama* (texte de Calcutta, p. 170) que Shaikha Khokhar entra au service de Timour au commencement de la campagne de l'Inde, et son prestige, grâce à la faveur royale, s'était énormément accru. La bonté de Timour à son égard était si grande que partout où les gens disaient qu'ils étaient les hommes du chef Khokhar, ils étaient moins molestés par les Mongols. Mais l'insolence de Shaikha attira sur lui la colère de Timour; il avait manqué de courtoisie envers Maulana Abdus Sadur et Hindu Shah Khanyni, deux officiers distingués du conquérant, quand ils étaient venus à Lahore (texte de Calcutta. p. 171).

Après l'invasion de Timour.— L'invasion de Timour engendra, en Hindoustan, l'anarchie la plus complète. Le gouvernement de Delhi était absolument paralysé; les provinces et les environs de la capitale se débattaient dans une grande confusion. La population de Delhi avait subi bien des malheurs, elle avait été martyrisée, volée, pillée; les horreurs du sac sont impossibles à décrire. Aux souffrances qui suivent une guerre menée par de sauvages bandits assoiffés de sang et de pillage s'ajoutèrent les horreurs de la famine et des épidémies qui détruisirent les hommes, décimèrent les troupeaux et suspendirent l'industrie agraire. La dislocation de tout le système social et le manque complet d'une autorité politique capable de remettre de l'ordre dans les affaires, laissèrent libre champ aux aventuriers militaires désireux d'étendre leurs possessions. Les petits clans militaires, travaillant pour leur propre agrandissement, devinrent la plaie de l'époque. En mars 1399, Sultan Nusrat Shah, qui s'était enfui au Doab, reprit possession de Delhi, qui, d'ailleurs, passa bientôt entre les mains de Iqbal Khan, dont l'autorité s'étendait sur quelques districts du Doab et les fiefs des environs de la capitale[1]. Iqbal affermit peu à peu son autorité et, en 1401, il fut rejoint par le Sultan Mahmoud qu'il reçut officiellement dans la capitale. Mais comme le pouvoir réel était aux

1. Le reste de l'empire fut morcelé en fiefs indépendants (*Tarikh-i-Mubarack Shahi*, Elliot, IV, p. 37). Voici les principaux fiefs de l'empire :

Delhi et le Doab, Iqbal Khan ; — Gujarat avec tous ses districts et dépendances, Zafar Khan Wajih-ul-Mulk ; — Moultan, Dibalpur et parties du Sind, Khizr Khan ; — Mahoba et Kalpi, Mahmoud Khan ; — Kanauj, Oude, Kara, Dalanam, Soudila, Bahraich, Bihar, Jaunpur, Khwâja Jahan ; — Dhar, Dilawar Khan ; — Samana, Ghalib Khan ; Biyana, Shams Khan.

mains dIqbal, Sultan Mahmoud s'irrita de la contrainte qui lui était imposée, et chercha, mais en vain, l'aide d'Ibrahim Shah Sharqi. Frustré ainsi dans ses efforts pour former une coalition contre Iqbal, il se retira à Kanauj, où les déserteurs et les mécontents se rallièrent sous sa bannière. Iqbal marcha sur Gwalior pour combattre le souverain local Bhima Deva, mais il fut contraint de lever le siège et de retourner à Delhi. Il eut plus de succès dans son expédition contre les chefs hindous d'Etawah; mais quand il attaqua Moultan, Khizr Khan, gouverneur de la ville, se dressa contre lui, et Iqbal fut tué dans le combat qui s'ensuivit, l'an 808 de l'hégire (1405 ap. J.-C.). La mort d'Iqbal écarta du chemin de Mahmoud un dangereux rival, et, poussé par Daulat Khan et d'autres nobles, il marcha sur Delhi, mais sa sottise le rendit impopulaire dans l'armée et l'empêcha de faire de ses droits reconquis un usage convenable. « Toute l'affaire tombait dans le plus grand désordre, le Sultan négligeait les devoirs de sa situation et s'inquiétait fort peu de la permanence du trône; tout son temps était occupé par le plaisir et la débauche[1]. »

Le Sultan Mahmoud mourut l'an 815 de l'hégire (1412 ap. J.-C.) et avec lui, comme l'écrit Firishta, la race turque tomba du trône de Delhi, dont pendant plus de deux siècles elle avait tenu le sceptre avec puissance. Après sa mort, Daulat Khan et lui jurèrent obéissance. Daulat Khan ne reçut aucun des honneurs de la royauté; il fut simplement la tête d'une oligarchie militaire qui essayait de se sauver d'une situation embarrassée à l'extrême. Sa position

1. *Tarikh-i-Mubarak Shahi*, Elliot, IV, pp. 43-44.

se trouva renforcée par l'adhésion de deux grands chefs militaires, Mubariz Khan et Malik Idris. Peu après son avènement à cet office quasi-royal, Daulat mena une expédition à Katehar et reçut la soumission des chefs hindous. A cette époque lui parvint l'inquiétante nouvelle que Ibrahim Sharqi assiégeait Qadr Khan dans sa forteresse de Kalpi, mais Daulat Khan n'avait pas à sa disposition les forces nécessaires pour aller à son secours. Pendant ce temps, Khizr Khan, gouverneur de Moultan et délégué de Timour en Hindoustan, qui avait observé ce désastreux état de choses, marcha sur Delhi, et après un siège de 4 mois, le 23 mai 1414, il contraignit Daulat Khan à se rendre. La fortune favorisait Khizr Khan; il prit facilement possession de Delhi, et posa les fondements d'une nouvelle dynastie.

CHAPITRE XIII

Désagrégation.

I. Origine des petites principautés

Malwa. — Au xe siècle, les Rajpoutes Parmars acquirent le royaume de Malwa et le firent croître et prospérer; sous le règne du Raja Bhoja de Dhara, nommé à juste titre l'Auguste des Indes, Malwa devint célèbre. En 1235, Iltûtmish envahit Ujjain et démolit le fameux temple de Mahâkâli. Alauddin conquit le royaume en 1310, et depuis lors il continua à être administré par des gouverneurs musulmans jusqu'au démembrement de l'empire de Delhi, après la mort de Firuz Tughluq. En 1401, Dilâwar Khan, descendant de Mohammed le Ghouride, et l'un des vassaux de Firuz Tughluq, se déclara indépendant pendant la période de trouble qui suivit l'invasion de Timour, et fit de Dhar la capitale de son royaume[1]. Le fils de Dilâwar lui succéda sous le titre de Hushang Shah (1405-1434 ap. J.-C.), il transféra sa capitale à Mandu qu'il embellit de magnifiques édifices. La situation du royaume de Malwa, la fertilité de son

1. Firishta donne des informations sur les rois de Malwa (Briggs, IV, p. 167-279).

sol furent la cause des guerres continuelles et épuisantes qu'il eut à soutenir contre les royaumes voisins de Delhi, Jaunpur et du Gujarat. Hushang fut vaincu dans une lutte contre le Gujarat, et fait prisonnier, mais bientôt il put remonter sur son trône. Son fils, Ghazni Khan, lui succéda, un misérable débauché qui fut assassiné par son ministre, Mahmoud Khan[1], Turc Khilji, qui usurpa le trône et revêtit les insignes de la royauté. Malwa devint un royaume puissant et prospère sous le règne de Mahmoud Khilji (1436-69) dont la renommée guerrière s'étendit dans tout l'Hindustan, établie par les luttes incessantes avec les souverains du Rajpoutana, du Gujarat et les Sultans de la dynastie Bahmani. Mahmoud fut, comme Charles XII de Suède, un prodige de valeur, et son amour de la guerre était tel, qu'il passa toute sa vie dans un camp. En tant qu'administrateur, il était large et juste, et Firishta dit : « Mahmoud était affable, courageux, juste et instruit; et sous son règne, ses sujets aussi bien Hindous que Mahométans, furent heureux et entretinrent entre eux des relations amicales. Il se passait rarement une année qu'il ne fût sur le champ de bataille, si bien que sa tente devint sa maison, et le champ de bataille son lieu de repos. Ses heures de loisirs, il les passait à entendre lire l'histoire et les mémoires des cours des différents rois de la terre[2].

1. Mahmoud Khilji était le fils de Malik Mughis Khilji. Le père et le fils furent tous deux ministres d'Hushang. Le fils d'Hushang, qui prit le titre de Mohammed le Ghouride, avait épousé la sœur de Mahmoud Khilji. Débauché et buveur, il abandonna les affaires de l'Etat à Mahmoud Khilji que l'ambition poussa à empoisonner son royal chef (Briggs, IV, pp. 186-191-193; Elliot, IV, pp. 552-54).

2. Abul-Fazl s'indigne quelque peu injustement au sujet du Sultan en disant que la terreur qu'il inspirait lui assurait la tranquillité (Jarrett, *Ain-i-Akbari*, II, p. 220).

Mahmoud Khilji agrandit largement ses possessions qui s'étendaient au sud jusqu'à la chaîne de Satpura; à l'ouest et à l'est, des frontières du Gujarat au Bundelkhand; et au nord jusqu'à Mewar et Herauti. En 1440 l'ambitieux Sultan marcha sur Delhi qui déclinait, mais Bahlul Lodi réussit à enrayer son avance. Vers la même époque, la guerre qu'il engagea entre Rana Kumbha de Chittor resta incertaine; les deux partis prétendaient à la victoire[1]. Le Rana commémora son triomphe en élevant à Chittor la « Tour de la Victoire », cependant que le seigneur Khilji érigeait à Mandu une tour haute de sept étages, en mémoire de ses succès.

A Mahmoud succéda en 1469 son fils Ghiyâs-ud-din, qui fut lui-même empoisonné par son fils Nasir-ud-din, lequel monta sur le trône en 1500 ap. J.-C.[2]. Le parricide de Nasir-ud-din ne semble pas avoir choqué les sentiments musulmans à l'époque où il fut commis, mais près d'un siècle plus tard Jahangir déclara l'anathème et ordonna que les cendres du fils dénaturé fussent jetées dans le feu.

Nasir devint un tyran cruel et sensuel; un envoyé de Jahangir, qui visita la ville en 1617, rapporta à son maître que son harem contenait 15.800 femmes, accomplies dans tous les arts, et dès qu'il entendait parler d'une belle vierge il n'avait de cesse qu'on la

1. Le récit de Lane-Poole disant que la guerre entre Mahmoud Khilji et Rana Kumbha se termina par la sanglante défaite du premier, est probablement basé sur des chroniques rajpoutes (*Mediaeval India*, p. 174; Tod, *Annales and Antiquities*, II, édité par Crooke, I p . 334-35; Fergusson, *History of Indian Architecture*, II, p. 59). D'après Tod, le Rana défit le Sultan et le garda 6 mois prisonnier à Chittor, Har Bilas Sarda fonde sa relation sur Tod (H. B. Sarda, *Maharana Kumbha*, p. 27-28; *Archaeol. Survey Report*, XXIII, 112.

2. Pour le récit de ce meurtre, voir *Memoirs of Jahangir* édités par Roger et Beveridge, I, pp. 365-67.

lui amena[1]. La mort le prit comme il convenait. Quand, dans une crise d'ivrognerie, il tomba dans le lac Kaliyadaha, aucun des hommes de sa suite n'eut le courage de l'en tirer, car auparavant il avait violemment puni un service similaire; il se noya donc sans que personne ne l'en empêchât. Il fut remplacé en 1510 par Mahmoud II qui fit appel aux Rajpoutes pour calmer l'agitation de l'oligarchie musulmane, devenue puissante dans l'Etat. Il nomma ministre un noble rajpoute, Medini Rao, ce qui fit que l'influence rajpoute prédomina à sa cour. Non confiant dans les desseins de son puissant ministre, il appela l'aide de Muzzaffar Shah, roi de Gujarat, pour le congédier et rétablir son pouvoir[2]. Mahmoud, adepte de la force, entra en conflit avec Rana Sanga, le redoutable souverain de Mewar, qui s'empara de lui, mais avec la magnanimité rajpoute le relâcha peu après et lui rendit son sceptre. Mais le Sultan était incapable d'apprécier un tel acte de générosité; il décida une nouvelle attaque contre le successeur du Rana, mais son allié, Bahadur Shah de Gujarat, le défit et le mit à mort[3]. Tous les membres mâles de la maison royale furent exécutés, à l'exception d'un seul qu'a-

1. *Jahangir's Memoirs,* I, p. 366; *Iqbalnama Jahangiri,* texte *Biblioth. Ind.*), p. 99.

2. Abu Fazl écrit : « Mahmoud, par les mauvais traitements qu'il nfligea à ses partisans, tomba dans l'infortune; mais son pouvoir lui fut de nouveau restitué par l'entremise du Sultan Muzaffar Shah II de Gujarat » (Jarrett, *Ain-i-Akbari,* II, pp. 220-21). Jarrett dit dans une note (p. 221) : « La loyauté de Medini Rao, quoique ayant fourni ses meilleures preuves, ne désarma pas les soupçons du Sultan, et il s'enfuit à la cour de Gujarat en 1547 ap. J.-C. Le blâme reste pour le Sultan qui nourrissait une méfiance et une peur déraisonnables à l'égard du ministre ».

3. Abu -Fazl dit qu'il se rendait à la forteresse de Champanir, mais qu'il fut tué durant le trajet en 1526 ap. J.-C. (Jarrett, *Ain-i-Akbari,* II, p. 221).

britait la cour d'Humayun. Le royaume de Malwa fut annexé au Gujarat en 1531 et en fit partie jusqu'à sa conquête par Humayun. Celui-ci expulsa Bahadur Shah de Malwa en 1535 et le défit à Mandasor et à Mandu. Quand la souveraineté de Delhi échut à Sher Shah, il confia la province à un co-adjuteur, Shujat Shah qui fut remplacé après sa mort par son fils Malik Bayazid, connu sous le nom de Baz Bahadur, si célèbre dans les chants populaires à cause de son attachement passionné pour la merveilleuse princesse, Rûpmati de Sarangpur. En 1562, la conquête de Malwa s'effectua avec une cruauté terrible par les généraux d'Akbar, Adam Khan et Pir Muhammed, et la province fut annexée à l'empire Mongol. Après un léger combat, Baz Bahadur reconnut la suzeraineté d'Akbar, et reçut, en marque de la faveur royale, le commandement de 2.000 cavaliers.

Gujarat.— La province de Gujarat, en raison de son opulence, de sa fertilité, et d'abondantes ressources naturelles, avait toujours attiré les envahisseurs étrangers. De temps immémoriaux ses ports de Cambaye, Surate, et Broach avaient été les métropoles du commerce d'au delà des mers, et par eux s'écoulaient les marchandises d'Europe et d'Asie. Les côtes du Gujarat étaient déjà connues des commerçants du temps d'Alexandre. Barygaza ou Bharukacha, aujourd'hui Broach, fut le plus grand centre de commerce des temps anciens, et les transactions indiennes avec l'Arabie et la mer Rouge s'accomplissaient par là[1]. Mahmoud le Ghaznévide fut le

1. *Tazjiyat-ul-Amsar*, Elliot, III, p. 31. Wassâf qui écrivit vers la fin du XIIIe siècle parle de l'opulence et de la prospérité de cette

premier envahisseur mahométan et son fameux raid sur le temple de Somnath fut le prélude des invasions musulmanes qui suivirent. Mais la conquête définitive du Gujarat ne fut pas entreprise avant le règne d'Alauddin Khilji qui l'annexa au Sultanat de Delhi en 1297. La province fut administrée depuis lors par des gouverneurs musulmans, subordonnés aux souverains de Delhi, et dont la loyauté variait suivant la force ou la faiblesse du gouvernement central. Après l'invasion de Timour, lorsque les affaires de Delhi s'envenimèrent, Zafar Khan, le gouverneur, assuma la position d'un souverain indépendant, en 1401, et retira officiellement son allégeance. Son fils, Tatar Khan, conspira avec quelques nobles mécontents pour se débarrasser de son père qui était un obstacle à son avènement au trône; il le jeta en prison, et s'arrogea les honneurs royaux en 1403, sous le titre de Nasir-ud-din Mohammed Shah[1]. Mais sa gloire fut de courte durée; il fut, peu de temps après, empoisonné par Shanas Khan, l'un des con-

contrée, de son climat salubre et de l'étonnante fertilité de son sol. Pour le royaume de Gujarat voir le vol. 25 du *Journal of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society*.

1. Smith (*Oxford History*, p. 268) écrit que Zafar Khan plaça sur le trône son fils Tatar Khan. Mais l'auteur du *Mirat-i-Ahmadi* déclare que Tatar Khan, pour gagner le trône, conspira avec les ennemis de son père (Bayley, *Local Muhammadan Dynasties*, pp. 81-82; Burgers, *Archaeological Survey*, *Western India* VI, p. 10).

Elphinstone décrit ainsi l'étendue de la province de Gujarat : « Quand le Gujarat se sépara de Delhi, le territoire sur lequel régnait Zafar Khan était fort peu étendu. Au nord-ouest se trouvaient les rajas indépendants de Jalor et de Sirohi. Le raja d'Idar possédait la partie ouest des collines cependant que le reste de la partie montagneuse appartenait aux Bhils et aux Hols, parmi lesquels quelques princes rajpoutes avaient formé de petits Etats. La péninsule de Kathiawar était aux mains de quelques tribus hindoues, venues pour la plupart de Kacha et du Sind, quelques siècles auparavant. Les réelles possessions de ces rois, comprenaient seulement la bande de terre resserrée entre les collines et la mer, et même la partie est appartenait à un raja résidant dans le fort de Champanir. »

fidents de son père. Zafar Khan arriva d'Asawal, et avec le consentement des nobles et des officiers de l'armée il monta sur le trône, sous le titre de Muzaffar Shah. Il conquit Dhar et entreprit plusieurs autres expéditions pour affermir son pouvoir. Mais quatre ans plus tard, il fut empoisonné par son petit-fils Ahmad Shah, fort désireux de tenir le sceptre en ses propres mains.

Ahmad Shah, 1411-1441. — C'est à lui que le Gujarat doit son indépendance. Prince courageux et martial, il passa sa vie à faire la guerre et à conquérir de nouveaux territoires pour élargir les limites de son petit royaume. Dans la première année de son règne, il bâtit la ville d'Ahmadabad, sur la rive gauche de la rivière Sabarnati, près de la vieille cité d'Asawal, l'embellit de magnifiques monuments et invita des artisans et des marchands à venir s'y installer. Il était, comme son contemporain Firuz Bahmani, un zélé croyant et guerroya continuellement contre les Hindous dont les temples furent détruits et dont les chefs furent contraints d'embrasser l'Islam. En 1414, il marcha contre les Hindous de Girnar, défit Rai Mandalikh et prit le fort de Junagarh. Une année plus tard, il s'employa à détruire le temple de Sidhpur, et en 1416, il avança sur Dhar. Mais des envoyés d'Hushang vinrent à sa rencontre, offrant mainte excuse pour la conduite de leur maître. Mais Ahmad, qui avait résolu de conquérir Malwa, ne se satisfit point de simples expressions de regret, et dès qu'il eut recruté des forces suffisantes, il marcha contre Malwa, en 1421, et mit le siège devant Mandu. Hushang qui savait comment s'y prendre avec un si formidable adversaire envoya ses émis-

saires qui l'implorèrent de renoncer à ravager les terres de l'Islam, et de pardonner au malheureux Hushang qui s'excusait de sa conduite et promettait soumission pour l'avenir. Les plénipotentiaires d'Hushang lui rapportèrent son pardon, mais sa manière perfide d'attaquer l'armée du Gujarat lui valut une grave défaite.

Les trois années suivantes furent consacrées à l'organisation de l'administration, mais Ahmad Shah, qui adorait la guerre, tourna bientôt son ardeur combattive contre Rao Punja d'Idar, qui avait échangé avec Hushang une correspondance déloyale. Le raja s'enfuit, mais il fut capturé et décapité et ses territoires revinrent à son fils, qui acheta la paix au prix d'un lourd tribut. La dernière expédition notable fut entreprise par le Sultan, en 1437, pour soutenir le prince Masud, petit-fils de son ennemi mortel, Hushang de Malwa, qui avait fui la tyrannie de Mahmoud Khilji, le meurtrier de son père et l'usurpateur de ses domaines ancestraux. Ahmad assiégea Mandu, et défit Mahmoud Khilji dans un combat chaudement disputé. Mais une grave épidémie, se répandant soudainement, gâta les fruits de la victoire; et il fut obligé, impuissant devant un tel ennemi, de battre une retraite hâtive vers Ahmadabad, où il rendit le dernier soupir en 1441.

Brave et ardent au combat Ahmad Shah fut aussi un zélé champion de la foi. Pendant toute sa vie il observa strictement les lois de l'Islam, et considéra la guerre aux Hindous comme un devoir religieux.

Son amour de la justice ne connut point d'égal; les droits de la naissance, du rang ou de la parenté n'existaient pas à ses yeux, il lui arriva même de faire exécuter son beau-fils, publiquement et de ma-

nière barbare pour s'être rendu coupable du meurtre d'un innocent. L'auteur du *Mirat-i-Sikandari* observe judicieusement que « l'effet de ce châtiment exemplaire dura du commencement jusqu'à la fin du règne du Sultan, et que ni nobles ni soldats ne commirent de meurtres. » A Ahmad Shah, succède son fils Mohammed Shah, surnommé *Zarbakhsha* ou le « dispensateur d'or ». Il marcha contre Champanir, mais le raja demanda l'appui du souverain de Malwa et les efforts des deux armées réunies lui firent prendre la fuite. Ses nobles conspirèrent contre lui et l'empoisonnèrent en 1451. Son fils Qutb-ud-din, qui lui succéda, dépensa une grande partie de son temps en expéditions contre le Rana de Chittor. Il mourut en 1459, après avoir régné 8 ans 1/2 seulement. Il fut remplacé au pouvoir par son oncle Daud, libertin notoire, qui offensa les nobles si profondément, qu'une semaine après son avènement ils le déposèrent et élurent à sa place, en l'an 862 de l'hégire, (1458 ap. J.-C.) Fatah Khan, petit-fils d'Ahmad Shah, qui prit le nom de Mahmoud, ou plus communément Mahmoud Bîgaraha.

Mahmoud Baikara 1458-1511 ap. J.-C. — Mahmoud Baikara peut être désigné à juste titre comme le plus grand des rois de Gujarat. L'auteur du *Mirat-i-Sikandari* fait l'éloge de ce « modèle d'excellence, » et loue sa générosité, sa galanterie, et son amour de la justice. Il fait aussi un portrait du Sultan fort amusant[1] :

1. *Mirat-i-Sikandari*, Khudabakhsha MS., f. 217; Bayley, *Local Muhammadan Dynasties*, p. 162. Il courait dans le peuple de curieuses légendes à propos du Sultan. On disait que sa peau était tellement saturée de poison que si une mouche se posait sur sa personne, elle tombait morte aussitôt.

— « Malgré sa haute dignité et sa royauté, il avait un appétit énorme. La pleine ration quotidienne de nourriture pour le Sultan était d'un *mann* du poids du Gujarat[1]. En mangeant, il mettait de côté 5 *sires* de riz bouilli, et avant de s'endormir il en faisait un pâté dont il plaçait une moitié à la droite de sa couche, et l'autre moitié à sa gauche, afin que de quelque côté qu'il se réveillât, il put trouver quelque chose à manger, et se rendormir ensuite. Au matin, après avoir dit ses prières, il prenait une pleine tasse de miel, puis une pleine tasse de beurre avec cent ou cent-cinquante bananes. Il lui arrivait souvent de dire : « Si Dieu n'avait pas élevé Mahmoud au trône du Gujarat, qui donc aurait satisfait sa faim ? »

Son premier exploit fut la délivrance de Nizam Shah Bahmani d'entre les mains de Mahmoud Khilji de Malwa, qui avait envahit ses territoires en 1461-62. En 1467, il attaqua Rai Mandalik de Junagarh, et après plusieurs incursions, conquit Surat et l'annexa à son royaume.

Ensuite Mahmoud envahit Kutch et défit complètement les chefs Sumra et Sodha. Après quoi il concentra ses forces sur les pirates de Jagat (Dwarka;) sa flotte attaqua l'île, infligea une sanglante défaite à Bhima, chef de Dwarka, qui fut fait prisonnier et envoyé à Ahmadabad. Là il fut coupé en morceaux et les fragments de son cadavre furent pendus aux portes de la cité, à titre de châtiment pour sa conduite envers le Mulla de Samarkand, dont les femmes et les biens avaient été saisis par

1. Le *mann* du Gujarat pesait probablement 40 livres (Edalji Dosabhi, *History of Gujarat*, p. 94).

les pirates. Il mena des expéditions avantageuses dans le territoire de Champanir, et quand en 1482 le Rawal de Champanir tua l'un des officiers de Mahmoud, le Sultan lui déclara la guerre. Le souverain de Malwa se porta au secours du Rawal, mais les forces de Mahmoud l'effrayèrent tant qu'il se retira. Le Rawal dut lutter seul contre des armées considérables; mais il était rajpoute et brave, il tint aussi longtemps qu'il put, mais à la fin il fut contraint de se rendre. Champanir fut pris en 1484, et les musulmans, impitoyables, passèrent au fil de l'épée les derniers vestiges de la garnison. En commémoration de sa victoire, Mahmoud bâtit un mur autour de la ville de Champanir et la rebaptisa Muhammadabad.

Guerre contre les Portugais. — En 1507, vers la fin de son règne, il conduisit une expédition contre les Portugais qui s'étaient confortablement installés sur la côte ouest, et avaient coupé le commerce des musulmans. Il s'allia au Sultan de Turquie, lequel dans le but de mettre fin aux rôles des Portugais dans le commerce par terre arma une flotte de 12 bateaux et envoya 15.000 hommes commandés par Mir Hosseïn, pour les attaquer dans leurs possessions aux Indes. Cette expédition inquiéta Almeida, vice-roi portugais, qui dépêcha son fils Dom Lourenço, avec 8 vaisseaux de guerre pour garder les factories de Cannanore et de Cochin. Les Portugais devaient se mesurer à des forces considérables; le conseil de guerre que le vice-roi convoqua exposa à Dom Lourenço la futilité d'un engagement, mais le jeune héros méprisa ces conseils de prudence et décida de se battre. Les musulmans commencèrent l'attaque

près de Chaul, au sud de Bombay; une balle brisa la cuisse de Dom Lourenço, mais il resta fidèle à son poste, encourageant ses hommes, jusqu'à qu'une seconde balle l'atteignît au cou et le terrassât. L'assaut des Maures se fit plus serré; ils coulèrent un bateau portugais chargé d'une précieuse cargaison, et Malik Az, gouverneur de Diu, fut largement récompensé, par son maître, de ce brillant exploit[1]. Mais les Portugais ne se laissèrent pas abattre; grâce à la vigueur et à l'énergie d'Almeida et d'Albuquerque, ils infligèrent deux ans plus tard une cruelle défaite à la flotte musulmane, près de Diu, dans le Kathiawar. Mir Hosseïn fut blessé pendant l'action; les bateaux musulmans, après avoir été dûment pillés, furent brûlés. La victoire, affirma le pouvoir des Portugais sur la côte et leur donna un contrôle incontesté sur le commerce maritime.

Mort du Sultan.— Le Sultan mourut en 1511, après avoir régné glorieusement pendant 52 ans. Il fut un grand monarque, son aspect physique était même connu jusqu'en Europe[2]. Aussi longtemps qu'il vécut, il gouverna son peuple avec intelligence et énergie, et le chroniqueur musulman parle de son règne en ces termes :

« Il para de gloire et de splendeur le royaume de Gujarat, et fut le meilleur de tous les rois de Gujarat, y compris tous ceux qui le précédèrent et tous ceux

1. Gerson da Cunha, *History of Chaul and Bassein*, p. 29. Les récits des historiens portugais et musulmans varient quant au montant des pertes dans la bataille, mais les deux partis sont d'accord pour dire que les Portugais aboutirent à un échec.

2. Ses moustaches étaient si longues qu'il les attachait sur sa tête, et sa barbe flottait jusqu'à sa taille.

qui lui succédèrent; et que ce soit pour sa grande justice et sa générosité; pour ses succès dans les guerres saintes, et pour la diffusion des lois de l'Islam et des musulmans; pour la sûreté de son jugement, qui resta le même dans sa jeunesse, son âge mûr, et sa vieillesse; aussi bien que pour sa puissance, sa valeur, et ses victoires, — il fut le modèle de la perfection[1].

Bahadur Shah 1526-1537. — Mahmoud Baikara eut pour successeur son fils, Khalil Khan, qui prit le titre de Muzaffar Shah II. Il défit les Rajpoutes et replaça Mahmoud Khilji de Malwa sur son trône. Le souverain suivant fut Sikandar Shah; il monta sur le trône en 1526, mais il fut assassiné après un règne de trois mois et demi seulement. Ses assassins donnèrent la couronne à son frère Nasir Khan Mahmoud II, qui dut cependant s'effacer devant l'audacieux Bahadur, lequel le priva de sa royauté et fit exécuter Imad-ul-Mulk, son plus fidèle partisan le 20 août 1526.

Guerrier téméraire, Bahadur a gagné, par sa chevalerie et sa bravoure sur le champ de bataille, une place prépondérante dans l'histoire du moyen-âge. Peu après son accession au trône, il commença sa carrière de conquêtes. Les Portugais échouèrent dans leurs efforts pour acquérir Diu. Le Sultan, par deux fois, envahit le Deccan pour sauver les souverains de Khandesh et de Berar des persécutions de Burhan Nizam Shah d'Ahmadnagar. Sa nature agitée ne lui laissait point de repos, et quand le Rana

1. *Mirat-i-Sikandari*; Bayley, *Local Muhammadan Dynasties of Gujarat*, p. 161.

de Chittor se plaignit de la tyrannie de Mahmoud Khilji de Malwa, Bahadur se mit en route à la tête d'une forte armée et assiégea Mandu, qui se rendit sans grande résistance en 1531. Les conquêtes de Virangam et de Mandal dans le Jhalawad, et de Raisin, Bhilsa et Chanderi, en Malwa, suivirent la reddition de Mandu. En 1534, la fameuse forteresse de Chittor fut emportée d'assaut. Mais le Sultan encourut le blâme d'Humayun, empereur de Delhi, en abritant à sa cour un réfugié politique, dont l'empereur demandait la livraison. Bahadur envoya une réponse si insolente qu'Humayun en fut offensé et marcha contre le Gujarat à la tête d'une armée considérable, cependant que Bahadur était occupé à une nouvelle attaque contre Chittor. L'empereur prit Mandu et Champanir et se rendit maître du Gujarat. Mais, fort heureusement pour Bahadur, la révolte de Shir Khan, au Bengale l'obligea de s'en retourner, laissant la province aux soins de son frère Mirza Askari. Bahadur rassembla alors une armée forte de 40.000 cavaliers, et profitant de l'absence d'Humayun, défit les impérialistes près de Muhammadabad et reprit possession du Gujarat. Mais il allait trouver de plus terribles ennemis dans les Portugais, dont il avait sollicité l'aide contre Humayun. Quand il voulut les expulser de Diu où, auparavant, il les avait autorisés à bâtir une manufacture, il rencontra une ferme résistance. Il avait raison pourtant de vouloir les chasser de Diu, qu'ils avaient fortifié et où ils avaient rassemblé des armes et des munitions en grand nombre, en cherchant à créer ainsi une sorte d'*imperium in imperio*. A cet effet il envoya des missives aux princes du Deccan, mais ces lettres furent interceptées par les Portugais

qui, effrayés par les plans de Bahadur, fomentèrent un complot secret pour l'exterminer[1]. On invita Bahadur, qui ne se doutait de rien, à venir rendre visite au gouverneur portugais, Nuno da Cunha, mais l'entrevue lui fut fatale. Il fut assassiné de manière barbare, à bord d'un bateau, en février 1537, âgé seulement de 31 ans[2]. On ne peut douter que le meurtre n'ait été prémédité. Après la mort de Bahadur, l'Etat du Gujarat tomba dans le désordre de l'anarchie. Des partis rivaux élevèrent sur le trône des fantoches qui se succédèrent les uns aux autres avec une grande rapidité. Cet état de choses continua jusqu'à l'annexion de la province à l'empire mongol, par Akbar, en 1572.

Jaunpur. — Quand Firuz entreprit sa seconde expédition contre Sikandar Shah du Bengale, en

1. *Mirat-i-Sikandari*, Khudabakhsha MS., f. 305.
2. Les historiens portugais et musulmans ont fait de ce tragique incident des récits plus ou moins partiaux; mais l'évidence prouve que le Portugais usa de trahison. L'auteur du *Mirat-i-Sikandari* établit clairement que le gouverneur portugais avait déjà combiné ses plans déloyaux. Il dit que le Sultan vint visiter une flotte portugaise en dépit des avertissements de ses six nobles, dont il cite les noms, et fut tué d'un coup de lance par un assassin portugais (*Mirat-i-Sikandari*, Khudabakhsha, ms., f. 304. Bayley, *Local Muhammadan Dynasties of Gujarat*, pp. 396-97). Haji-ud-Dabir, qui est digne de foi, confirme ce récit. Il écrit que le Sultan, malgré les dissuasions de ses courtisans, vint rendre visite au gouverneur portugais qui feignit la maladie et se dit incapable de bouger. Il vint donc s'asseoir auprès de lui, mais le quitta bientôt quoique Bazri le pria de demeurer plus longtemps. Alors, à un signal de Bazri, les bateaux portugais entourèrent la barque du Sultan, et la scène terrible eut lieu. Le Sultan se battit vaillamment, mais l'un des hommes de Bazri lui transperça la poitrine d'une lance; il tomba à la mer et se noya (*Arabic History of Gujarat*, éditée par Denison Ross, I, pp. 260-62). Pour d'autres références, voir : Whitevay, *The rise of Portuguese power in India*, p. 248-9; Danvers, *The Portuguese in India*, p. 426; Firishta, texte de Lucknow, p. 224; Briggs (discussion approfondie du sujet) vol. IV, pp. 132-41 (London, 1829). Voir Cheikh Zainuddin, dans son *Tuhfatul mujahidin fi baz ahwal al Portugalin*, édition de Lisbonne, p. 59.

1359-60, il fut obligé de camper à Zafarabad[1] pendant la saison des pluies. C'est là qu'il conçut l'idée de fonder, dans les environs, une ville qui pût lui servir de point d'appui pour ses opérations militaires au Bengale. Sur les bords de la rivière Gumti, il fit bâtir une nouvelle cité, qu'il nomma Jaunpur en mémoire du nom de son illustre cousin Muhammad Jûnâ, et rien ne fut épargné pour la rendre magnifique et plaisante. En 1376, quand une nouvelle répartition des territoires fut faite pour sauvegarder les frontières de l'empire, Jaunpur et Zafarabad échurent à Malik Bahrûz Sultan qui apaisa en peu de temps les révoltes hindoues. Après la mort de Firuz en 1388, l'histoire de Jaunpur n'enregistra aucun événement important, jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Khwâja Jahân, sous le règne de Mohammed Khwâjâ Jâhan, dont le vrai nom était Sarwar, était un eunuque, parvenu par son seul mérite à une position élevée; le titre de Khwâja Jahân lui fut conféré en 1389, et il fut promu au rang de vizir. Un peu plus tard, quand l'agitation des « infidèles » troubla les affaires des fiefs de l'Hindoustan, Mahmoud Tughluq lui donna, en 1394, le titre de *Malik-ush-Sharq* ou seigneur de l'est, et lui confia l'administration de tout l'Hindoustan, du Kanauj au Bihar. Le nouveau gouverneur avança alors dans l'intérieur

1. Zafarabad était une ville ancienne. L'inscription sur les portes du palais de Hazarat-i-Chiragh-i-Hind prouve que le nom était connu en l'an 721 de l'hégire, au temps de Ghiyas-ud-din Tughluq, roi de Delhi. C'est une erreur de croire que la ville fut fondée par le prince Zafar, gouverneur de Firuz Tughluq, en 1360 ap. J.-C. La dernière ligne de l'inscription porte ceci : « Comme la cité fut acquise par conquête, et repeuplée, on lui donna le nom de Zafarabad », Fasih-ud-din, *The Sharqi Monuments of Jaunpur*, p. 105 (inscription n° 1). Voir aussi la note de Fuhrer sur Zafarabad dans *The Sharqi Architecture of Jaunpur*, pp. 64-66.

du Doab, où il étouffa des rébellions à Etawah, Kol et Kanauj et se rendit à Jaunpur pour y prendre possession de son office. La fortune sourit au Khwâjâ et en peu de temps il avait conquis les fiefs de Kanauj, Oude, Kara Sandila, Dalmau, Bahraich, Bihar et Tirhut. et soumis les chefs hindous réfractaires. Sa puissance devint si grande que le Rai de Jajnagar et le souverain de Lakhnauti reconnurent son autorité et lui envoyèrent le même nombre d'éléphants qu'ils avaient envoyés jadis à Delhi, à titre de tribut[1]. L'anarchie causée par l'invasion de Timour favorisa les plans ambitieux du Khwâjâ, qui se déclara souverain indépendant et prit le titre de Atabak-i-Azam.

L'accession au pouvoir royal ne fut pas qu'une vaine cérémonie; car le Khwâja transmit une autorité bien établie à son fils adoptif Qaranfal, neveu de Sayyid Khizr Khan, qui fut bientôt promu roi. Quand l'ouragan de l'invasion de Timour se fut calmé, Mallu Iqbal Khan, à la tête d'une forte armée, marcha contre le souverain de Jaunpur, qui frappait sa propre monnaie et se faisait nommer dans la Khotba, Mubarak Shah Sharqi. Mais le manque de vivres obligea les deux partis à se retirer après une attente épuisante, longue de deux mois. Mubarak mourut peu après, il laissait la succession à son plus jeune frère Ibrahim, de caractère versatile, qui se fit appeler Shams-ud-din Ibrahim Shah Sharqi-Mahmoud. Tughluq qui n'était qu'une marionnette entre les mains d'Iqbal Khan, voulut échapper à cette tutelle. Pendant qu'Iqbal campait à Kanauj, Mahmoud se sauva sous le prétexte d'une partie de chasse, vint

1. *Tarikh-i-Mubarak Shahi*, Elliot, IV, p. 29.

trouver Ibrahim et sollicita son appui contre Iqbal. Mais Ibrahim n'était pas homme à tirer les marrons du feu pour un ami douteux et il le traita avec une grande réserve. Ainsi humilié et désappointé, Mahmoud retourna à l'armée de Delhi et prit tranquillement possession de Kanauj. Iqbal tenta de reconquérir la place en 1405, mais Mahmoud se défendit efficacement.

La mort soudaine d'Iqbal Khan dans une bataille contre Khizr Khan, gouverneur du Moultan, laissa le champ libre à Mahmoud Tughluq, et quelques-uns des émirs de Delhi l'invitèrent à prendre la charge du gouvernement. Ibrahim jugea l'occasion favorable pour recouvrer son fief de Kanauj, mais l'armée de Delhi s'y opposa, et après quelques mois de longues haltes et de petites escarmouches, il se retira à Jaunpur. Mahmoud retourna à Delhi, mais il n'avait pas plutôt le dos tourné qu'Ibrahim mobilisa ses troupes et s'empara de Kanauj après un siége de 4 mois. Enhardi par le succès, il continua ses incursions sur le territoire de Delhi en 1407, mais l'approche de Muzaffar Shah de Gujarat, qui avait soumis le gouverneur de Dhar, le contraignit à abandonner les districts conquis de Sambhal et de Bulandshahar et à se replier sur Jaunpur[1]. Peu de temps après, Ibrahim marcha contre Qadr Khan de Kalpi, mais il dut abandonner le siège. Cependant la défaite de Daulat Khan Lodi par Khizr Khan et l'accession au trône de ce dernier, le 23 mai 1414, apporta de grands changements dans les affaires de Delhi.

1. L'auteur du *Tarikh-i-Mubarak Shahi* écrit : Ayant passé à Kanauj la saison des pluies, Ibrahim marcha contre Delhi pendant le mois de Djonmad-al-Awal de l'an 810 de l'hégire. Sur le chemin, le fort de Sambhal fut pris, et après sa capture Ibrahim marcha sur Delhi, avec l'intention de passer la Jamna au gué de Kicha (Elliot, IV, p. 41).

Ibrahim jouit alors d'une paix ininterrompue pendant 15 années, durant laquelle il se voua au développement des arts et à l'amélioration de l'administration. A sa cour, les hommes de lettres, attirés par sa générosité, venaient en foule, faisant de Jaunpur un centre de science, célèbre en Orient, et laissant des traditions qui n'ont pas encore disparu. Les savants furent cordialement reçus à sa cour, où ils vinrent chercher un refuge contre l'anarchie et la barbarie envahissante de Timour. Le plus célèbre d'entre eux fut Qazi Shihab-ud-din Malik ul-Ulama, réfugié de Delhi qu'Abul-Fazl cite comme un homme remarquable par sa science et sa sagesse; afin de témoigner sa reconnaissance à ce médecin de l'Orient, il lui dédia plusieurs de ses ouvrages, tels que le *Sharah-i-Hindi* et le *Ishraf-al-nahwa*. Ce long intervalle de quiétude favorisa la construction de magnifiques édifices; en 1408 fut terminée la fameuse mosquée Atala qui témoigne encore à notre époque de la splendeur des goûts architecturaux d'Ibrahim[1].

Mais la paix ne dura pas longtemps; les circonstances particulières à l'époque provoquèrent bientôt des malentendus entre Delhi et Jaunpur. Pendant des années, Ibrahim et ses successeurs luttèrent contre les souverains de Delhi; ces guerres seront exposés à leur tour.

Le Bengale.— Ce fut la timide politique de Firuz qui engendra la séparation définitive du Bengale et de l'empire[2]. On a déjà parlé, dans le chapitre précé-

1. La mosquée Atala fut achevée en 1408 (Fuhrer, *The Sharqi Architecture of Jaunpur*, p. 38).

2. L'indépendance du Bengale date de l'époque à laquelle Fakhr-ud-din, porte-armure de Qadr Khan, se proclama souverain de Sonârgâon. Firuz aurait pu le conquérir, mais il en fut retenu par

dent, des guerres entre Firuz et Shams-ud-din et son successeur Silandar Shah. Quoique ces souverains envoyassent de temps à autre des présents à l'empereur, ils étaient à tous égards indépendants. La dynastie d'Ilyâs Shah expira en l'an 817 de l'hégire (1414 ap. J.-C.,) quand un certain Hindou Zamindar appelé Ganeça et que les chroniqueurs musulmans nomment Kâns, s'empara du pouvoir. D'après le *Riyâz*, Raja Kâns, Zamindar de Bathuriah, attaqua le souverain musulman Shams-ud-din, le tua et usurpa le trône. Ceci est conforme au récit donné dans l'*Advaita Prakaçâ*, ouvrage religieux, de la secte Vishnouïte, écrit en 1569-69 ap. J.-C. Raja Ganeça usurpa le trône, mais il n'est pas dit s'il exerça l'autorité en son propre nom ou s'il agit au compte du roi. L'époque d'auguste pour Laknhauti fut le moment de l'établissement du pouvoir de la dynastie husaini, vers la fin du xv[e] siècle. Le premier de ses souverains, Husain Shah (1493-1519) était un Sayyid d'origine arabe. D'une remarquable habileté il jouissait de la confiance de tous ses chefs. Il congédia les troupes d'Abyssiniens et réduisit le corps des Paiks qui, comme les Janissaires turcs, avaient autrefois détrôné des rois, et formaient maintenant une garde du corps au roi sous le nom de Serhangs. Au début de son règne, il donna l'hospitalité au roi de Jaunpur, qui opprimé par Baylol Lodi, Sultan de Delhi, avait fui au Bengale; il lui assura une pension, lui permettant de vivre selon son rang. Etant lui-même de noble origine, Husain employa au service

sa terreur de verser le sang musulman. Au xiv[e] siècle, le Bengale était dans des conditions extrêmement favorables. Ibn Batoûta parle du prix exceptionnellement bas des denrées (Ibn Batoûta, édition de Paris, IV, pp. 212-213). Pour la dynastie Husaini, voir *J. A. S. B.*, 1909, pp. 204-205.

de l'Etat des descendants de familles respectables. Il affermit pleinement son autorité en tous les points de son royaume et les Rajas tributaires, jusqu'à l'Orissa obéirent implicitement à ses ordres; il n'y eut ni rébellion, ni la moindre insurrection sous son règne. Il traita ses sujets avec bonté, et s'efforça d'augmenter leur bien-être. Il bâtit des mosquées et des hôpitaux dans chaque district et alloua des pensions aux hommes pieux ou lettrés. Il créa, pour l'entretien du tombeau, du collège et de l'hôpital du Saint Qutb-ul-Alam, une rente qui continue encore de nos jours. Husain Shah laissa 18 fils, dont Nusrat Shah, le plus intelligent, lui succéda en 1518. Nusrat Shah fut un souverain remarquable. Sa puissance fut si étendue que Bâber en parle dans ses Mémoires comme de l'un des cinq grands princes musulmans pourvus de formidables armées. Enhardi par la faiblesse de l'empire de Delhi gouverné par Ibrahim, Nusrat Shah rompit le traité et reconquit quelques-uns des districts dont le Sultan de Delhi s'était emparé. Il attaqua Tirhut et s'avança jusqu'à Munghir qu'il prit et confia à Qutb Khan, l'un de ses meilleurs généraux. Quand Bâber fit la conquête de l'Hindoustan, il l'apaisa en lui envoyant des présents et offrit un abri au prince afghan Mahmoud qui vint chercher refuge à sa cour. Nusrat encouragea les arts et la littérature. Il était de tempérament vif et emporté, et tous ceux qui furent en contact avec lui eurent à souffrir de ses actes de tyrannie; ses serviteurs personnels même se plaignirent de sa tyrannie, et quand ils en furent excédés ils conspirèrent contre lui et le mirent à mort. Nusrat Khan aimait l'architecture; en 1525, il fit élever la Barâ Sonâ Masjid grande mosquée dorée) grande construction massive,

pourvu d'un vaste corridor, long de 150 pieds; et en 1530 le Qadam Rasul (pied du Prophète) dont il sera parlé plus loin.

Après la mort de Nusrat Khan, en 1530, son fils Alauddin Firuz Shah, lui succéda, mais il fut assassiné par son oncle qui monta sur le trône et prit le titre de Sultan Ghiyâs-ud-din Mahmoud Shah IV (1533-38) Correa, écrivain portugais, en parle comme d'un être luxurieux, ayant dans son harem 10,000 femmes. C'est de cette époque que date la puissance de Sher Khan au Bihar. Il déclara la guerre à Mahmoud et l'assiégea dans Gaur. Mahmoud demanda l'aide d'Humayun qui jugea impossible de lui rendre son pouvoir. Il mourut peu après, des blessures reçues sur le champ de bataille. Sher Khan entra à Gaur et se rendit maître du Bengale. Par la mort de Mahmoud, comme Steward l'écrit dans son *History of Bengal*, s'éteignit la lignée des rois indépendants du Bengale qui avaient administré le pays pendant 204 ans. D'autres, après lui, s'intitulèrent rois de Gaur, mais leurs domaines étaient fort restreints et leur autorité non reconnue par leurs contemporains. Les Afghans demeurèrent maîtres du Bengale jusqu'en 1576, lorsque Dâûd fut vaincu par Akbar, et toute la province annexée à l'empire mongol. Sous la dynastie husaini, le Bengale fut heureux et prospère, et le Portugais De Barros en décrit ainsi la magnificence et la richesse : « La ville principale du royaume se nomme Gouro (Gaur.) Elle est située sur les rives du Gange, et on dit qu'elle mesure trois de nos lieues, en longueur, et qu'elle abrite 20.000 habitants. D'un côté elle est protégée par la rivière, et du côté des terres un mur d'une grande hauteur la défend. Ces rues sont tellement encom-

brées par le trafic et la circulation du peuple... qu'on ne peut s'y forcer un passage. Une grande partie des maisons de la cité sont majestueusement et parfaitement bâties. »

Le XIVe siècle au Bengale fut remarquablement fertile en fakirs musulmans. Ibn Batoûta qui voyagea dans cette contrée vers le milieu de ce siècle parle de *150 gaddîs* de fakirs au temps de Fakhr-ud-din. Fakhr-ud-din, souverain libéral, protégea les hommes pieux, qui affluèrent au Bengale encouragés par sa générosité. Shah Safi-ud-din vécut à Hugh Pandua, près de Satgaon. Cheikh Akhi Siraj-ud-din était un disciple de Cheikh Nizam-ud-din Auliâ de Delhi qui mourut en 1385 ap. J.-C. Le *Riyâz* mentionne un autre saint, Raja Biyâbâna, si estimé par Ilyâs, que ce dernier, déguisé en mendiant, suivit les funérailles du saint. Plusieurs saints réputés vécurent à Pandua qui fut appelé *Hazrat* en raison de leur présence. Le premier à s'y établir fut Cheikh Jalal-ud-din Tabrizi, qui vint de Delhi, et avait, disait-on, rapporté de la Mecque les empreintes des pieds du Prophète. Un sanctuaire fut élevé en son honneur par Ali Shah, et baptisé d'après son état *Bârs Hazari* (22.000 bighas;) il était pourvu d'une concession du Sultan Mohammed Tughluq, datée du 3 août 1337. D'autres saints notoires furent Ala-ul-Haqq et son fils Nûr Qutb-ul-Alam; Ala-ul-Haqq était aussi un disciple de Cheikh Nizam-ud-din Auliâ. Le *Mirat-ul-Asrar*, composé en 1635, nous apprend que le nom du Cheikh était originairement Cheikh Ahmad, et qu'il fut changé plus tard en Makhdum Cheikh Nur-ul-Haqq. On le dit avoir été un contemporain de Ghiyâs-ud-din du Bengale et d'Ibrahim Shah Sharqi de Jaunpur. Sa célébrité s'étendit au loin et des hommes

de rang élevé vinrent recevoir ses bénédictions. L'épitaphe *Nûr ba Nûr shud* situe sa mort en 1416. Comme nous l'avons déjà dit, ces saints hommes firent de Pandua une des cités les plus célèbres du Bengale. En voici une relation presque contemporaine, tirée d'un ouvrage chinois : « Au delà de Sonârgâon, il y a la ville de Pan-tu-wa où réside le roi de la contrée. C'est une cité ceinte de murs et très grande. Le palais du roi est très étendu, et les piliers qui le supportent sont de bronze sur lequel des dessins de fleurs et d'animaux sont gravés. Dans la salle du trône, il y a une estrade surélevée enchâssée de toutes sortes de pierres précieuses sur laquelle le roi s'assied jambes croisées avec son épée sur les genoux. Le roi et tous ses officiers sont mahométans. »

Les luttes religieuses se multiplièrent au Bengale pendant le XIVe et le XVe siècle; c'est pendant cette période que les Hindous et les Musulmans tentèrent de se rapprocher, et que la religion de l'Inde subit quelques changements. Après la conquête musulmane du Bengale, le Bouddhisme disparut totalement du pays, et les édifices bouddhiques furent détruits par les musulmans iconoclastes. Mais peu à peu des cendres du Bouddhisme émergea le culte vishnouite. De nombreuses personnes que les Brahmanes avaient rejetées de l'église orthodoxe avaient accepté avec enthousiasme les doctrines du Vishnouisme, et Mr. D.C. Sen observe à juste titre que la société bouddhiste fournit d'excellentes recrues aux Vishnouites. Plusieurs maîtres en science ou en piété prêchèrent la doctrine de la Bhakti ou dévotion personnelle, et quand Chaitanya apparut, le Vishnouisme fit des progrès merveilleux. Il réorganisa les adeptes de cette religion et recueillit dans

les plis de sa croyance, tout homme, sans distinction de caste ou de naissance. Il inspira une religion d'amour et exhorta ainsi ses adeptes : — « Soyez comme l'arbre. L'arbre ombrage ceux qui coupent ses rameaux. Il ne demande à personne de lui donner de l'eau quoiqu'il meure de n'en point avoir. Il supporte la pluie, l'orage et les rayons brûlants du soleil, mais il donne aux autres des fleurs parfumées et des fruits délicieux. Servez votre prochain patiemment, impartiaux comme l'arbre, et prenez ceci pour devise. » Ces déclamations passionnées d'un inspiré touchèrent ceux qui l'écoutaient, et des milliers d'hommes et de femmes, saisis d'émotion, se prosternèrent en extase, chantant le saint nom de Krishna. Après la mort de Chaitanya, Rûpa, Sanâtan et Jîwa Goswâmî continuèrent son œuvre.

Les flots du Vishnouisme submergèrent le XVIe et le XVIIe siècle; le cœur du Bengale répondit allègrement à cet appel d'amour et la vie des masses fut grandement influencée par ce nouvel enseignement.

Les Vishnouites du Bengale se divisaient en plusieurs sectes, parmi lesquelles celle des Sahajiays possède une abondante littérature nationale. Quand le Bouddhisme déclina et que la moralité se relâcha dans les monastères, les hommes et les femmes décrétèrent l'amour sexuel un moyen de salut; c'était la *Sahajiyâ*, ou le chemin de la nature. Chandidâsa en fut le plus grand défenseur au XIVe siècle. Il spiritualisa l'amour romantique et l'éleva au rang d'une religion. Les Sahajiyâs croyaient que Dieu n'accordait ses bénédictions qu'à l'homme ou à la femme aimés avec une intense ardeur. Il est évident que de tels enseignements eurent les plus désastreux effets sur leurs adeptes, et il n'est point éton-

nant que les pratiques de ce culte se fussent empreintes d'immoralité. Chaitanya était opposé à cette sorte d'amour. Il prêchait la pureté dans la vie comme un idéal à atteindre; il déconseillait tout contact avec des femmes jeunes et belles et regardait la légèreté de mœurs comme nuisible à la société.

L'influence islamique, ainsi qu'il a déjà été dit, engendra, au Bengale, divers changements. Husain Shah du Bengale fut le fondateur d'un nouveau culte tendant à unir les Hindous et les Musulmans. Cette religion fut nommée *Salyapôr*, de *Salya* terme sanscrit, et de *Pôr*, mot arabe, c'était le nom d'une déité destinée à être adorée par les deux communautés. On trouve encore dans la littérature bengalie de nombreux poèmes composés en l'honneur de cette nouvelle déité.

Khandesh. — La province de Khandesh était située dans la vallée de la rivière Tapti; elle était bornée au nord par les Vindyya et les chaînes du Satpura, au sud par le plateau du Deccan, à l'est par le Berar et à l'ouest par le Gujarat. Elle faisait partie de l'empire de Mohammed Tughluq et continua à être un fief de Delhi pendant le règne de Firuz qui la confia à Malik Raja Farrukhi en 1370. Après la mort de Firuz, quand l'empire de Delhi se démembra, Malik Raja, homme d'esprit aventureux et ambitieux, qui était en possession d'une province fertile, se détacha de la capitale, et, à l'exemple de son voisin Dilâwar Khan Ghôri de Malwa, se déclara indépendant. L'ambition de Malik Raja le fit entrer en lutte avec Muzaffar Shah du Gujarat, qui gagna sur lui plus d'une bataille. Mais la paix fut enfin conclue, et de sa vie Malik Raja n'entra plus en guerre

contre le Gujarat. Il était un homme de caractère pacifique, enclin à la tolérance envers les Hindous, bon et généreux pour ses sujets dont il essaya d'augmenter le bien-être en encourageant l'agriculture et l'industrie. Après sa mort, en 1399, son fils Malik Nasir lui succéda, il enleva la fameuse forteresse d'Asirgarh, au chef hindou Asâ, que Firishta décrit comme un homme appartenant à la caste des *Ahirs* ou vachers. Faute de force, Malik Nasir eut recours à la ruse; il attaqua par surprise la garnison du fort, et Asâ fut mis à mort avec toute sa famille. La reddition de la forteresse fut une grande fête pour les musulmans, et l'on dit que le fameux saint mahométan Zain-ud-din vint de Daulatabad pour féliciter Nasir de sa victoire sur le chef hindou. En commémoration de cet heureux événement, on fonda une nouvelle ville qui fut nommée Zainabad, d'après le saint. Malik Nasir conserva intacts les territoires qu'il avait hérités de son père et il laissait après sa mort une province très unie. Les règnes dépourvus d'événements de ses successeurs ne valent pas la peine qu'on en parle, quoique de temps en temps ou note de faibles tentatives pour secouer le joug du Gujarat. Lorsque la lignée directe de Farrukhi s'éteignit par le meurtre de Ghazni Khan, fils mineur de Dâûd, frère du dernier roi, monté sur le trône en 1510, le pays devint la proie des partis adverses luttant pour le pouvoir. Cet état désordonné dura jusqu'à ce que Mahmoud Shah Baikara du Gujarat y mit fin en plaçant sur le trône un petit-fils de Nasir, qui prit le titre de Adil Khan Farrukhi II. Adil mourut en 1520 et fut suivi d'une série de rois sans énergie, qui trouvèrent difficile de résister aux puissances étran-

gères. Quand Akbar lança son expédition contre le Deccan, la forteresse d'Asirgarh se rendit aux impérialistes en janvier 1601, et Khandesh fut annexée à l'empire mongol. La dynastie des souverains locaux s'éteignit.

CHAPITRE XIV

Désagrégation

II. — Le Royaume Bahmani

Avènement de la dynastie Bahmani. — L'immense empire de Mohammed Tughluq se démembra du vivant de celui-ci; et les émirs étrangers du Deccan, que Firishta nomme les *Amiran-i-Sada*, se rébellèrent avec succès contre l'autorité de l'empereur et établirent à Daulatabad le siège de leur propre royaume, avec Ismail Makh pour chef. Dans son humilité et sa modestie, Ismail abdiqua en faveur de Hasan, soldat martial et brave qui fut élu roi par ses confédérés le 13 août 1347[1]. Il est inutile de relater l'histoire romantique de l'origine de la dynastie Bahmani écrite par Firishta, car des recherches modernes ont établi que Hasan était un descendant de Bahman Shah, roi de Perse, et que l'origine brahmane de la dynastie n'est qu'un mythe[2]. L'auteur du

1. D'après le *Burhan-i-Maasir*, la date est : Chaban 28, an 748 de l'hégire (3 décembre 1347). Selon Firishta c'est le vendredi, Rabi-as-Sani 24, 748 de l'hégire (13 août 1347), *Indian Antiq.*, XXVIII, 143; texte de Lucknow, p. 277.

2. Firishta écrit qu'Hasan était employé au service de Gangu, astrologue brahmane à Delhi, qui jouissait de la confiance du Sultan Mohammed Tughluq. Un jour que Hasan labourait les terres du Brahmane, il trouva dans un sillon une urne de cuivre remplie de

Burhan-i-Maasir, qui est quelquefois plus au courant de l'histoire du Deccan que Firishta, affirme que la généalogie de Hasan remonte à Bahman-ibn-Isfandiyar, et il ne parle pas du Brahmane, astrologue de Delhi, dont Firishta fait le protecteur de Hasan; et son récit est confirmé par celui de Nizam-ud-din Ahmad, l'auteur des *Tabaqat-i-Akbari*; d'Ahmad Amin Razi, l'auteur du *Haft-Iqlim*; et de Haji-ud-Dabir, auteur de la fameuse Histoire arabe du Gujarat — qui sont tous de très respectables autorités[1]. Cette conclusion est confirmée par les inscriptions et les monnaies qui laissent peu de doutes quant à l'origine de la dynastie.

Alauddin Hasan Bahman Shah, car tel était son titre royal, peu après son avènement choisit Gulbarga pour capitale, et se voua entièrement à la bonne administration de son royaume. Toute la contrée fut divisée en *tarafs*, confiés aux émirs qui lui avaient rendu service pendant la dernière guerre et auxquels il conféra de nouveaux honneurs. Il fut adjugé à chacun de ces émirs[2] un *jagir* ou tenure

pièces d'or. Il apporta le trésor à son maître qui, touché de l'honnêteté de Hasan, le recommanda au Sultan. Mohammed Tughluq fit venir Hasan et lui confia le commandement de cent cavaliers. Quand il fut élevé à la dignité royale, le brahmane demanda à être son ministre. Hasan accepta et en fit même son premier ministre (texte de Lucknow, pp. 273-74; Briggs, II, pp. 284-85; Scott, traduction de l'*Histoire du Deccan* de Firishta, I, pp. 3-4).

1. *An Arabic History of Gujarat*, éditée par D. Ross, I, 159; *Tabaqat-i-Akbari*, texte de Lucknow, p. 406; *J. A. S. B.*, p. 463. Le récit de l'origine de Hasan donné dans le *Tazhirat-ul-Mulûk* a peu de valeur historique, *Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, pp. 153-54. Mr. Ishwari Prasad dans son ouvrage sur les Turcs Qaraunâs a discuté à fond la question de l'origine de la dynastie Bahmani.

2. Hasan adopta les mesures administratives en vigueur à la cour de Mohammed Tughluq. L'auteur du *Burhan-i-Maasir* cite les divers offices créés par Hasan :

1) *Sahib-i-Arz* : Inspecteur militaire.
2) *Naib Barbak* : Délégué huissier.

féodale et un nombre de réservistes destinés à servir sous les ordres du roi si le besoin s'en présentait. Ayant accompli les travaux préliminaires d'un établissement, Hasan commença sa brillante carrière de conquêtes. Les territoires des « infidèles » furent envahis[1] et les provinces conquises les unes après les autres. Le fort de Qandahar, qui avait été pris par les impérialistes, avait été recouvré, et Sikandar Khan captura Bidar et Malkaid dont les habitants hindous se soumirent sans résistance. Quand Mohammed Tughluq mourut en 1351, près de Thatta, Alauddin Hasan fut délivré d'une grande inquiétude, et, comme Firuz, le nouveau gouverneur de Delhi, n'avait ni l'intention ni les capacités de reconquérir des places aussi éloignées, il donna libre cours à son ambition. Les armées de l'Islam remportèrent partout de brillants succès, et l'auteur du *Burhan-i-Maasir*[1] mentionne plusieurs victoires sur des prin-

3) *Kur Beg-i-Maisarah* : Commandant de l'aile gauche.
4) *Kur Beg-i-Maimanah* : Commandant de l'aile droite.
5) *Dabir* : Secrétaire.
6) *Diwan* : Ministre.
7) *Shahna-i-Phil* : Garde des éléphants.
8) *Dawat-Dar* : Garde des sceaux.
9) *Sayyid-ul-Hujjab* : Chambellan.
10) *Hajib-ul-Qasbah* : Connétable de la ville.
11) *Shahna-i-Bargah* : Surintendant du Darbar.
12) *Salarkhwan*, ou *Chashnigir* : Dégustateur.
13) *Sar Pardah Dar* : Officier chargé des rideaux royaux.

1. Il est dit dans le *Burhan-i-Maasir* que Hasan Kangu ordonna à ses généraux, peu après son avènement, de dévaster et de piller le pays des infidèles (*Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, pp. 144-45). Etant donnée la persécution des Hindous par Hasan il est difficile de comprendre Firishta disant que par reconnaissance envers l'astrologue de Delhi, Hasan prit le titre de Bahmani. Le Brahmane fut ministre de Hasan et les expéditions ont dû être entreprises avec son assentiment. Quoique l'origine non-brahmanique de la dynastie ne soit pas prouvée, on peut mettre en doute la véracité du récit de Firishta.

ces musulmans ou Hindous, qui furent contraints à payer tribut. Les villes de Goa, Dabhol, Kolapur et Telingana furent conquises, et vers la fin du règne de Bahman Shah, ses possessions s'étendaient de l'est de Daulatabad à Bhongir, aujourd'hui dans les possessions de Nizam, et de la rivière Wainganga au nord, jusqu'à la Krishna au sud. La santé du Sultan avait été éprouvée par des efforts continuels, et il mourut en 1359. Sur son lit de mort, il désigna pour héritier le prince Mohammed et somma ses autres fils, toute sa parenté et les officiers civils et militaires de lui obéir. A la manière orthodoxe, le chroniqueur musulman juge ainsi le règne de Hasan : « Le Sultan Alauddin Shah était un bon roi qui aimait son peuple et pratiquait la piété. Pendant son règne, ses sujets et l'armée vécurent dans la joie et le confort, et il fit beaucoup pour la propagation de la vraie foi. »

L'avènement de Mohammed fut célébré avec une grande pompe, et les dépenses qu'occasionnèrent ces festivités pesèrent lourdement sur le trésor royal. Mohammed, désireux, comme son père, de conquérir de nouveaux pays, décida d'envahir les territoires de Vijayanagar et de Telingana. Il y dirigea ses armées et vainquit les Hindous qui se battirent avec un magnifique courage. Le pays fut pillé et les temples rasés jusqu'au sol, et un grand butin comprenant du riz, des joyaux, des chevaux arabes et des éléphants, tomba aux mains de l'armée victorieuse[1]. Mohammed vécut en paix une dizaine d'années,

1. La cause de l'expédition selon Firishta, fut le refus de ces rajas de payer tribut et le désir de recouvrer les territoires qui leur avaient été enlevés. L'auteur du *Burhan-i-Maasir* dit seulement que le Sultan conçut le désir de conquérir peuples et villes.

mais son tempérament impétueux l'entraîna dans des guerres acharnées et sanglantes avec les rajas hindous de Telingana et Vijayanagar.

L'exécution du prince de Telingana sous un prétexte futile, une indiscrétion inoffensive, mit le feu aux poudres; le raja de Telingana appela vainement à l'aide Firuz, empereur de Delhi, trop occupé de ses réformes pour entreprendre une lointaine campagne[1]. Ayant confié la capitale à son ministre Saif-ud-din Ghori, le Sultan marcha sur Telingana, mais les Hindous ne se soumirent pas sans difficultés, et il fut retenu pendant deux ans dans une région hostile. A la fin, la paix fut conclue, le raja accepta de rendre le fort de Golkunda et de payer une énorme indemnité de guerre se montant à 33 *lakhs*. Golkunda devint la frontière des deux royaumes, et quand le Sultan eut accepté les conditions du traité, le Raja lui offrit un trône doré qui fut solennellement installé dans la Salle d'audience à Gulbarga. Peu après éclata la guerre de Vijayanagar, qui prit bientôt des proportions formidables. La cause première de cette guerre avait été l'humiliation infligée à un messager chargé de demander une grosse somme d'argent au Raja de Vijayanagar. Pour prévenir une attaque musulmane, le Raja envahit les territoires du Sultan à la tête de 30.000 cavaliers, 100.000 fantassins et 300 éléphants, et dévasta le pays situé entre la Krishna et le Tungbhadra; il prit le fort de Mudgal et passa au fil de l'épée toute la garnison musulmane. La nouvelle de ce drame exaspéra Mohammed, qui jura de se venger et de ne pas désarmer qu'il n'eût exterminé 100.000

1. *Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 180.

Hindous au moins. Une si telle résolution s'accordait avec son caractère violent et cruel; il dirigea en personne une attaque contre Vijayanagar. L'armée musulmane consistant en 15.000 cavaliers, 50.000 fantassins et une longue file d'artillerie, attaqua les Hindous, dont les Brahmanes excitaient le zèle martial, près du fleuve Tungbhadra. Les charges vigoureuses des Hindous dispersaient les ailes de l'armée musulmane, lorsque le Sultan arriva sur le champ de bataille avec du renfort. Les Hindous furent défaits, et après un horrible carnage, dans lequel ni âge, ni sexe, ni dignité ne furent respectés, le Sultan victorieux marcha sur Vijayanagar. La ville était si bien fortifiée, qu'elle défia les tentatives des assiégeants, et quand la patience du Sultan fut épuisée, il feignit une retraite au travers du Tungbhadra, afin d'induire les Hindous à sortir de leur forteresse. Ceux-ci tombèrent dans le piège; ils poursuivirent les musulmans qui se retournèrent et les défirent complètement dans la bataille. Les soldats de l'Islam pillèrent le camp du Raja, qui réussit à s'enfuir, et massacrèrent ses officiers, ses troupes et les habitants du voisinage. Le Sultan signa la paix avec le Raja de Vijayanagar, et il rentra à Gulbarga si plein de remords qu'il jura de ne plus jamais sacrifier des innocents.

Peu après, le Sultan apprit la rébellion de Bahram Khan Mazandarani, gouverneur de Daulatabad, lequel, avec l'aide de Khomba Deva, chef du Berar[1],

1. Firishta, texte de Lucknow, p. 294. Shams-i-Siraj Afif dit que quand Firuz se préparait à attaquer Thatta, il reçut des lettres de Bahram Khan, beau-fils de Hasan Khan Kangu, de Daulatabad, sollicitant son appui contre le fils de Hasan Kangu avec lequel il s'était querellé. Afif n'est pas très explicite quant aux affaires du Deccan (Shams-i-Siraj Afif, *Traikh-i-Firuz Shahi*, *Biblioth. Ind.*, p. 224; Elliot, III, p. 328).

s'appropriait les revenus du territoire marathe. Il marcha à sa rencontre et le soumit par le seul effet de la crainte. Bahram Khan eut la vie sauve, grâce à l'intervention de Shaikh Zain-ud-din; il subit pourtant la peine du bannissement. La politique intérieure de Mohammed Shah fut très inhumaine; il ordonna la fermeture de toutes les distilleries, et châtia sans merci le moindre manquement aux lois. Il mourut en 1373, après un règne de 17 ans et 7 mois.

Firishta fait un éloge démesuré de ce champion de la foi orthodoxe, mais l'auteur du *Burhan-i-Maasir*[1] affirme qu'il excluait tous les signes propres à le jeter dans les griffes de la perdition. Les actes de barbare cruauté dans lesquels le Sultan se délectait et les orgies scandaleuses dont la cour de Gulbarga était le théâtre, lui donnent peu de droits aux éloges de Firishta.

Mujahid et ses successeurs. — Après la mort de Mohammed, son fils Mujahid lui succéda en 1373. Il fit preuve d'une grande prédilection à l'égard des Persans et des Turcs et sa politique exclusiviste ranima entre les Deccanis et les étrangers les vieilles jalousies qui avaient miné le gouvernement de Mohammed Tughluq. Mais le plus menaçant des problèmes de l'époque était l'hostilité existant entre les Bahmanides et les Rajas de Vijayanagar. Le Doab Raichur était la pomme de discorde entre les deux puissances rivales et c'est afin de conquérir cette parcelle de terrain qu'ils engagèrent de si fréquentes guerres et répandirent le sang de plusieurs milliers

1. *Burhan-i-Maasir, Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 180.

d'innocents. Quand Mujahid Shah demanda au Raja d'abandonner les terrains convoités, celui-ci répondit en exigeant les forteresses de Raichur et de Mudgal[1].

Vijayanagar avait alors pris les proportions d'un important royaume, ayant sous sa dépendance un grand nombre des princes du Sud, qui le considéraient tous comme un puissant rempart contre l'invasion musulmane. Mujahid attaqua Vijayanagar mais il ne réussit point à prendre la ville. A l'aide de renforts, il tenta un second siège, mais les Hindous opposèrent une telle résistance qu'il fut forcé de battre en retraite[2]. Une bataille chaudement disputée eut lieu au dehors des murs de la ville, les musulmans y subirent une sanglante défaite. Saif-ud-din Ghori conclut la paix, mais le Sultan fut tué par son cousin, Daud[3], qui usurpa le trône en 1377. Ce crime atroce ne devait pas demeurer impuni. La sœur de lait de Mujahid, Ruh Parwar Agha, donna 1.000 *huns* à un esclave qui le tua d'un coup de sabre alors qu'il s'agenouillait dans la mosquée pour dire ses prières.

Après la mort de Daud, Mohammed Shah[4] fut élu roi par les émirs et les officiers, en 1378. C'était un homme pacifique. La cessation

1. L'auteur du *Burhan-i-Maasir* écrit que le Sultan se mit en tête d'exterminer les infidèles de Vijayanagar et de risquer une guerre sainte à cet effet, *Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 181. Voir la description de Raichur par Nuniz dans Gewill, p. 331-2.

2. Voir le récit du *Burhan-i-Maasir, Indian Ant.*, XXVIII, 181.

3. Firishta l'appelle l'oncle du Sultan.

4. Mahmoud d'après Firishta, et Mohammed d'après le *Burhan-i-Maasir*. Mais Firishta est inexact, car le *Burhan-i-Maasir*, ainsi que le *Tazkirat-ul-Mulûk* sont confirmés par les monnaies. Firishta, texte de Lucknow, p. 301; *Indian Ant.*, XXVIII, 183; Firishta, texte de Lucknow, pp. 303-304, *Indian Ant.*, XXVIII, 184.

de la guerre lui permit de se vouer à la science et à la littérature. Il bâtit des mosquées, fonda des écoles publiques et des monastères et ne permit à personne d'enfreindre la Sainte Loi. Il n'y eut aucune révolte durant son règne, et nobles et officiers servirent tous loyalement leur maître. Sa générosité attira à sa cour des savants de toutes les parties de l'Asie et, en réponse à son invitation, Hafiz, le fameux poète persan, décida de partir pour l'Inde, mais « la crainte de la mer et de ses dangers inconnus » lui fit abandonner son projet. Malgré tout, le poète envoya au Sultan une ode qui le ravit et valut à son auteur une belle récompense.

Mohammed avait des habitudes simples et sobres. Il avait une conception élevée de ses royales fonctions et énonça la doctrine, essentiellement moderne, que les rois ne sont que les fondés de pouvoir du Tout-Puissant, et que, de la négligence ou des dépenses inutiles, sont des abus de confiance. Il prit grand intérêt au bien-être de ses sujets; quand le pays fut en proie à la famine, il employa 10.000 bœufs pour amener du grain du Malwa et du Gujarat afin d'en atténuer la rigueur. Les dernières années de sa vie furent assombries par la conspiration de ses fils, peut-être trop impatients d'accéder au trône. Après sa mort, en 1397[1], ses fils Ghiyas-ud-din et Shams-ud-din lui succédèrent l'un après l'autre, mais ils n'exercèrent la souveraineté que pendant la courte période de six mois. Sous le règne du dernier de ces princes, les grands émirs de l'Etat,

1. La date donnée dans le *Burhan-i-Maasir* est Radjab, 26, an 799 de l'hégire (25 avril 1397) et celle de Firishta est le 17 du Ramadan de la même année. L'auteur du *Tazkirat-ul-Mulûk* dit qu'il mourut en 801 de l'hégire.

outrés de l'insolence des esclaves, demandèrent l'appui de Firuz Khan et d'Ahmad Shah, petit-fils du Sultan Alauddin Hasan Shah, qui avaient fui à Sagar avec une nombreuse suite pour échapper à la tyrannie de Lalcheen. Firuz se rendit à Gulbarga, et par un coup d'état il emprisonna le Sultan régnant et usurpa le trône le 14 février 1397.

Firuz Shah. — L'auteur du *Burhan-i-Maasir* décrit Firuz comme « un roi juste, bon et généreux. qui subvenait à ses besoins en copiant le Coran et dont les femmes du harem vivaient en brodant des vêtements qu'elles vendaient[1]. » Le même ouvrage dit encore : « En tant que souverain, il n'avait pas son égal et plusieurs exemples de sa justice demeurent encore sur les pages du temps ». Mais ceci est probablement un rapport exagéré des vertus du Sultan, car Firishta dit sans équivoque que, quoiqu'il observât strictement les préceptes de sa religion[2], il buvait beaucoup, aimait passionnément la musique et entretenait un vaste harem comprenant des femmes de plusieurs nationalités[3]. La loi sacrée des musulmans ne permet pas plus de quatre femmes à la fois, et c'est pourquoi le Sultan, selon le conseil de Mir Faizullah Ariju, eut recours au ma-

1. *Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 191.

2. Sur l'autorité de Haji Muhammad Qandahari, Firishta dit qu'il copiait un quart du Coran par jour. Il ne fit rien de ce qui est prohibé dans le Coran, sauf boire du vin et écouter de la musique, mais il faisait le premier, disait-il, pour se sauver des mauvaises pensées et le second parce que la musique l'aidait à penser à Dieu. Firishta, texte de Lucknow, p. 307.

3. Le même écrivain dit qu'il parlait à ses Européennes, Chinoises, Russes, Turques, Circassiennes, Géorgiennes, Bengalies, Afghanes et autres femmes, dans leur propre langue. C'est évidemment une exagération.

riage *muta*[4]; et l'on dit que, de cette façon, près de 800 femmes entraient quotidiennement dans le sérail royal. Franc et jovial autant qu'on peut l'être, sociable à l'extrême, il traitait ses compagnons sans la moindre réserve, mais il ne permit jamais que des matières d'un intérêt public fussent discutées dans ces joyeuses réunions.

En 1398, le roi de Vijayanagar, Hari Hara II, s'avança dans le Doab Raichur, en vue de prendre possession[5] du fort de Mudgal, et la guerre éclata. Firuz mobilisa ses armées afin de tenir tête au Raja, mais il dut en renvoyer une partie pour arrêter les progrès du Raja de Kehrla qui envahissait le Berar Hari Hara et sa nombreuse armée campèrent sur les rives de la Krishna et attendirent l'attaque musulmane. Lorsque Firuz atteignit la rivière, Qazi Siraj suggéra un stratagème qui devait semer la confusion dans le camp ennemi. Avec sept de ses compagnons, il alla trouver les danseuses du fils du Raja et dit à la première courtisane qu'il était fort bien doué en musique « et en bien d'autres arts et qu'il était certain de satisfaire hautement le fils du Raja » et qu'il la priait de l'introduire dans le campement royal. Et c'est ce qu'aussitôt elle fit; le Qazi et ses associés charmèrent toute l'assistance par leurs productions musicales, mais bientôt ils brandirent des épées nues à la manière des danseurs du Deccan et tuèrent sur place le fils du Raja. L'armée du Sultan passa la rivière et livra à l'ennemi un violent assaut. Firishta écrit : « Deva Raya,

4. Le *Muta* est un mariage pour une période limitée. Par la loi Shia *Ithna-Ashari* un mariage muta peut être contracté validement. Tyabji, *Principles of Muhammadan Law*, Bombay, 1913, pp. 63-67.

attristé par la mort de son fils et saisi de panique au spectacle de la bravoure des assaillants, n'offrit qu'une faible résistance. Avant le lever du soleil, ayant emporté le cadavre de son fils, il s'enfuit avec son armée. Le Sultan recueillit dans le camp un immense butin, et poursuivit le prince fugitif dans le voisinage de Vijayanagar. Plusieurs batailles eurent lieu en chemin, qui toutes furent des victoires musulmanes, et les routes se couvrirent des cadavres des Hindous massacrés. Le Sultan chargea son frère Ahmad, auquel il avait conféré le titre de *Khan Khanan*, de conclure un traité avec le Raja. Par ce pacte, le *statu quo ante bellum* était restauré mais le Raya devait payer 10 *lâkhs* de *huns* ou *vons* comme rançon des Brahmanes faits prisonniers pendant la guerre[1].

Cependant une lutte plus sérieuse avec Vijayanagar commença en 1406. La cause immédiate de la guerre fut le désir du Raja d'obtenir en mariage la très belle fille d'un fermier de Mudgal. Les éloges de cette incomparable beauté, chantés par le Brahmane qui l'avait élevée, enflammèrent le cœur du Sultan, mais quand la jeune fille refusa d'entrer dans le sérail royal, alléguant le changement total qu'il en résulterait pour elle, le Raja rassembla ses forces contre Mudgal afin de s'emparer de force de l'objet de sa passion. En apprenant que l'armée approchait de Vijayanagar, les habitants s'enfuirent, ayant au milieu d'eux les parents de la jeune fille. Les armées, privées de la proie convoitée, pillèrent et ravagèrent toute la contrée, y compris quelques villes et villages appartenant à Firuz. Quand

1. Scott, dans sa traduction de Firishta, estime cette somme équivalente à 400.000 livres sterling, et Meadows Taylor à 440.000.

la nouvelle de ces agressions parvint au Sultan, sa colère ne connut point de bornes; à la tête d'une armée considérable, il marcha contre Vijayanagar et y mit le siège. Les alliés de Deva Raya, sur lesquels il comptait pour l'assister, s'abstinrent de se rendre à l'appel, tandis que les troupes de Gulbarga se grossissaient des renforts amenés par Ahmad, frère du roi. Le fort de Bankapur fut pris et 60.000 Hindous tombèrent aux mains des vainqueurs. Ses troupes considérablement appauvries par la lutte, et par l'apathie de ses alliés, le Raja, la mort dans l'âme se résolut à accepter les humiliantes conditions de paix dictées par le vainqueur. Les termes du traité obligeaient le Raja à donner sa fille en mariage au Sultan, à céder en dot la forteresse de Bankapur, et à payer une forte indemnité comprenant des éléphants, des chevaux et plusieurs autres choses de grande valeur. C'était la paix achetée au prix de l'honneur; le mariage de la princesse fut célébré avec une grande magnificence des deux côtés[1]. Firuz rentra dans sa capitale où il fit comparaître la fille du fermier, cause de tels combats et de tant de sang versé, et l'unit à son fils Hasan Khan. Mais Hasan n'était pas destiné à jouir des honneurs de la royauté : le célèbre saint Ghîsû Daraz avait déjà prédit qu'Ahmad serait le prochain roi de la dynastie Bahmani.

En 1420, l'attaque non provoquée du fort de Pangal par Firuz plongea Vijayanagar[2] dans une nou-

1. Firishta donne tous les détails de ces festivités nuptiales et dit que le Raja fut forcé, par la nécessité, de célébrer le mariage de sa fille. Le *Burhan-i-Maasir* ne parle pas de ces noces. Le récit de Firishta est sujet à caution.

2. Le roi de Vijayanagar était probablement à cette époque, Deva Raya II (Sewell, *A forgotten Empire*, pp. 62-63).

velle guerre. Le siège dura deux ans, mais il échoua complètement, car la peste se déclara dans le camp du Sultan. Les Hindous infligèrent aux musulmans une cruelle défaite; le commandant en chef de ceux-ci, Mir Fazlullah, fut tué dans le combat, et le Sultan lui-même déserta le champ de bataille. Les Hindous victorieux massacrèrent les Mahométans, ravagèrent leurs territoires et profanèrent leurs mosquées.

Pour Firuz, guerrier heureux jusqu'alors, un tel désastre était une source de douleur durable. Sa santé ébranlée l'obligea à laisser les affaires de l'Etat aux mains de ses esclaves, Hushiar Ain-ul-Mulk et Nizam Bidar-ul-Mulk, qui l'avertirent du danger de la puissance grandissante d'Ahmad. Le Sultan fut informé du complot qu'Ahmad tramait contre lui; par de fausses promesses, les esclaves Habshi furent induits à se joindre au parti d'Ahmad. Ayant pris ses dispositions, ce dernier apparut tout à coup devant le palais de Firuz, décidé à l'assassiner. Il s'ensuivit un combat entre les gardes royaux et les hommes d'Ahmad, dont plusieurs victimes des deux côtés. Firuz, convaincu par les désertions dans l'armée que la cause de son fils était perdue, lui conseilla de se rendre à Ahmad, car, sans l'appui de l'armée, la souveraineté ne pouvait être exercée. Ahmad fut introduit auprès du roi mourant; il se jeta à ses pieds, pleura amèrement et implora son pardon. Firuz lui confia son royaume et lui recommanda Hasan Khan. Il mourut en 1422[1].

1. Tel est le récit de Firishta : il dit clairement que Firuz mourut de mort naturelle. Mais l'auteur du *Burhan-i-Maasir* écrit que le Habshi jamadar pénétra dans l'appartement du roi et le tua avec

Ahmad Shah. — L'avènement d'Ahmad Shah s'effectua sans qu'on y mît opposition. Son ministre lui conseilla de faire exécuter le fils du défunt sultan, par mesure de prudence, mais il s'y refusa et, au contraire, lui procura un généreux *jagir* à Firuzabad, où le prince, dénué de toute ambition politique, dissipa sa vie dans la poursuite des plaisirs. Ayant accompli l'organisation militaire, Ahmad dirigea ses armes contre le Raja de Vijayanagar, pour se venger de l'invasion du règne précédent. Le Raja demanda l'aide du souverain de Telingana, mais celui-ci se dédit à la veille de la bataille. Les ennemis se rencontrèrent sur les rives du Tungbhadra; l'armée du Sultan attaqua de front les roupes du Raja, dont la désertion des alliés des

un poignard. Il n'est appuyé par aucun autre écrivain excepté l'auteur du *Tazkirat-ul-mulûk,* ouvrage très postérieur et qui ne peut être considéré que comme une source de troisième ordre. Haji-ud-Dabir, auteur du *Zafar-ul-Walih bi Muzaffar wa Alih,* dit que Firuz mourut de mort naturelle. Nizam-ud-din Ahmad, qui est une autorité plus ancienne, écrit que Firuz s'avança en palanquin à la rencontre d'Ahmad, mais que, quand les deux armées furent en présence, les soldats de Firuz passèrent à l'ennemi. Firuz revint à la ville et envoya les clefs du fort et le trésor royal à Ahmad. Ahmad attendit le Sultan, qui l'embrassa et le plaça sur le trône. Firishta, texte de Lucknow, p. 319; *Burhan-i-Maasir, Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 192; *Tazkirat-ul-mulûk, Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 218; *Arabic History of Gujarat,* éditée par Sir Denison Ross, I, p. 161; *Tabaqat-i-Akbari,* texte de Lucknow, p. 414; Sewell, *A forgotten empire,* p. 66; Meadows Taylor, *Manuel of Indian History,* p. 167; Grible, *History of the Deccan,* p. 82-84.

Les trois auteurs modernes cités ci-dessus sont d'accord avec Firishta. V. Smith suit le *Burhan-i-Maasir* (*Oxford History of India,* p. 277). J'incline fortement vers l'opinion de Firishta, car il est appuyé par des historiens antérieurs et dont les sources d'information étaient excellentes. Vu cet accord des opinions en faveur de Firishta, il est difficile d'accepter le témoignage de *Burhan-i-Maasir.*

En outre, l'opinion de Firishta est appuyée par une autre circonstance, à savoir, le traitement bienveillant et généreux accordé au fils de Firuz par Ahmad en dépit de l'avis contraire de ses nobles. S'il avait été le meurtrier de son père, il eût certainement pris les mesures les plus rigoureuses pour exterminer les survivants.

Warrangel avait considérablement diminué les forces. Le Raja s'enfuit à Vijayanagar, où il se retrancha dans la forteresse. La contrée entière fut dévastée par les hommes d'Ahmad Shah, qui, parjures au vieux pacte entre Rajas et Bahmanides, d'épargner tout massacre gratuit, mirent à mort hommes, femmes et enfants, au nombre de 20.000, et célèbrèrent un carnaval en commémoration de ce massacre. Mortellement offensés par la conduite scandaleuse d'Ahmad Shah, les Brahmanes décidèrent de le tuer. Un jour qu'il était allé à la chasse, ils le poursuivirent avec fureur et arrivèrent à le forcer dans un espace boueux d'où, enfin, ils furent repoussés par son écuyer, Abdul Qadir, assisté d'un détachement de troupes. Ahmad Shah, libéré, bloqua Vijayanagar, où il réduisit le peuple à une telle misère que Deva Raya dut demander la paix. Il accepta de payer tout l'arriéré des tributs et envoya au camp royal son fils avec trente éléphants chargés d'argent, de joyaux et d'autres articles d'une inestimable valeur, qui comblèrent d'aise le Sultan.

En 1424, le Sultan déclara la guerre à Warrangel. Son général, Khan-i-Azam, remporta une victoire dans laquelle le chef des Hindous succomba. Ce fut le dernier soupir de l'indépendance de Warrangel, et le Sultan annexa à son royaume une grande partie des territoires du Raja. Ce rapide succès l'encouragea à déclarer la guerre aux gouverneurs musulmans du Malwa et des Etats voisins qui trouvèrent difficile de résister à ses attaques. Hushang Shah s'enfuit du champ de bataille, et le Sultan, outre l'énorme butin qu'il captura, fit passer 2.000 hommes au fil de l'épée. De telles tueries couronnaient les victoires de ce tyran, qui prit le titre de *Wali*

en commémoration des services rendus à la cause islamique. Au retour de cette expédition, il jeta les fondements de la ville de Bidar[1], qui devint par la suite la capitale du royaume Bahmani. En 1429, il guerroya contre les chefs du Konkan, et son attaque sur l'île de Mahim[2], déchaîna contre lui le roi du Gujarat. La sanglante défaite infligée à son général l'obligea à se rendre en personne sur la scène de l'action, mais avant qu'on ne se fût battu, grâce à l'intervention de saints hommes des deux partis, la paix était conclue.

Il dirigea contre Telingana la dernière expédition de son règne, afin d'y étouffer une révolte hindoue, après quoi il renonça à la vie publique, abdiqua en faveur du prince Zafar Khan et demanda que tous les nobles, ministres et généraux lui jurassent obéissance. Sa santé commença à décliner et il mourut de maladie en février 1435.

Ahmad Shah fut un bigot féroce et un cruel tyran; mais le chroniqueur musulman, qui oublie ses cruautés dans son zèle pour la foi, dit de lui que « son caractère se parait de l'ornement de la clémence et de la tempérance, et des joyaux de l'abstinence et de la dévotion ». Comme beaucoup d'autres tyrans il se plaisait dans la société d'hommes instruits, et au Cheikh Azari qui composa deux des laudatives

1. On dit que Bidar fut construite sur l'emplacement de l'ani cienne ville de Vidarbha, qui est citée dans le *Mahabharata* comme le théâtre des aventures du Raja Nala, et de son épouse Damayant. Smith, disant qu'Ahmad Shah transféra sa capitale à Bidar, est sujet à caution. Il est vrai que le Sultan habitait souvent Bidar à cause de la salubrité de son climat, mais la cité ne fut définitivement déclarée capitale des Bahmanides que sous le règne d'Alauddin II. Meadows Taylor que Smith cite dit la même chose (*Manual*, p. 169).

2. Mahim s'élevait du côté qu'occupe maintenant l'île de Bombay, *Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 213.

en l'honneur de son palais de Bidar, il fit don de 700.000 *tankâs* du Deccan, auxquels furent ajoutés 25.000 autres destinés à couvrir les frais de son retour au pays natal[1].

Alauddin II. — A Ahmad Shah succéda son fils aîné, qui prit le titre d'Alauddin II et fit présager un règne glorieux. Les premières années qui suivirent son avènement, il agit en bon souverain, mais ses intentions dégénérèrent bientôt et il se complut dans la débauche et la luxure.

Contrairement aux usages de l'époque, il traita son frère Mohammed avec une générosité que celui-ci, d'ailleurs, ne lui rendit point. Poussé par quelques personnes mal intentionnées, le prince se révolta et rassembla, avec l'aide du roi de Vijayanagar, une forte armée à opposer au Sultan. Il se saisit du Doab Raichur, de Bijapur et d'autres districts. Ces agressions forcèrent Alauddin à mobiliser ses armées, et les adversaires se rencontrèrent sur le champ de bataille, qui fut le théâtre d'un horrible massacre. Le Sultan remporta la victoire, et le prince Mohammed et ses confédérés prirent la fuite. Quand le prince fugitif vint implorer son pardon, Alauddin l'excusa généreusement, et avec une magnanimité extraordinaire lui remit, à titre de *jagir*, l'administration du district de Raichur. Le prince vécut ainsi paisiblement jusqu'à sa mort, sans jamais renier la fidélité promise à son frère et roi.

En 1436, le Sultan envoya une armée pour soumettre le Konkan, cette langue de terre située entre

1. Le poète mourut à Isfarayin au Khorassan, l'an 866 de l'hégire (1461 ap. J.-C.) à l'âge avancé de 82 ans, *Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 216.

les Ghats et la mer. L'expédition réussit et le raja hindou de Lonekhair forma une alliance avec le souverain Bahmani en lui donnant sa fille en mariage. Mais la reine, fille de Nasir Khan, gouverneur de Khandesh, fut outrée à un tel point de l'entrée d'une princesse hindoue dans le harem qu'elle en appela à son père pour la venger de cet affront. Nasir Khan, appuyé d'Ahmad Shah du Gujarat, déclara la guerre à son beau-fils, mais il fut complètement défait.

Cependant l'ennemi héréditaire d'Alauddin était le Raja de Vijayanagar. Vers l'an 1442, Deva Raya assembla le conseil des principaux Brahmanes et des nobles afin de découvrir les causes des succès musulmans; ils en trouvèrent deux : la force supérieure de la cavalerie des musulmans, et leur adresse au tir à l'arc. Cette analyse de la situation conduisit Deva Raya à changer d'attitude envers les mahométans. Il les admit à son service, leur confia des *jagirs* et érigea dans sa ville, une mosquée destinée au culte public. Une sauvage incursion de Deva Raya dans les territoires Bahmani engendra la guerre[1], et les armées rivales se trouvèrent bientôt face à face. Aucune bataille décisive n'eut lieu, et Hindous et musulmans obtinrent alternativement la victoire.

Après un siège de quelques mois, les deux partis conclurent la paix et Deva Raya, consentit à payer le tribut stipulé[2]. La politique guerrière du Sultan

1. Firishta fait ce rapport : Abdur-Razzaq dit qu'Alauddin demanda un tribut au Raja (711 *lakhs* de *varahs*) quand il apprit qu'une tentative avait été faite pour assassiner le roi, sur quoi le roi envoya une réponse emportée et se prépara à la guerre (Sewell, p. 75). Firishta est confirmé par le *Burhan-i-Maasir* qui dit que les infidèles, profitant de la rébellion de Mohammed Khan, envahirent les territoires de l'Islam et prirent le fort de Mugdal. Ceci décida le Sultan à marcher contre le Raja (*Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 238).

2. L'auteur du *Burhan-i-Maasir* et Firishta ne mentionnent aucune bataille décisive. Le premier dit qu'après un siège de quelques mois,

fut couronnée de succès, mais l'administration intérieure du pays fut troublée par les querelles des musulmans Deccanis, Sunnis pour la plupart, et des étrangers, Arabes, Turcs, Persans et Mongols qui professaient la foi shiite[1]. Ces jalousies furent la cause d'un crime épouvantable. En 1454, un chef hindou du Konkan infligea une sanglante défaite à Khalf Hasan Malik-ul-Tujjar. Le reste des troupes vaincues, conduit par Hasan, se dirigea vers la ville de Chakan[2] pour s'y réfugier, mais les émirs Deccanis suggérèrent au Sultan qu'elles méditaient une trahison et lui arrachèrent l'ordre de les détruire.

Les vizirs Deccanis rejoignirent ces étrangers confiants dans le voisinage de Chakan et feignirent la magnanimité. Ils les convièrent à une fête dont la tyrannie et le *sharbat* de la destruction furent les principales attractions. La fête se termina par le massacre de 1.200 *Sayyids*[3] de pure extraction et

les Hindous demandèrent la paix; le second — qui est quelquefois mieux informé — écrit que lorsque deux officiers musulmans tombèrent aux mains du Raja, le Sultan fit savoir qu'il vengerait leur mort par le massacre de 100.000 Hindous. C'est cette menace qui fit que le Raja demanda la paix. *Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 238. Firishta, texte de Lucknow, p. 333.

1. Qui étaient ces étrangers? Les premiers musulmans qui vinrent au Deccan furent les Arabes qui arrivèrent aux VIIe, VIIIe et IXe siècles pour piller et conquérir les côtes du Gujarat. Les Parsis suivirent plus tard. Aux IXe et Xe siècles, des négociants s'établirent dans les villes du littoral; ils furent encouragés par les princes rajpoutes d'Anhilwad au Gujarat. Puis vinrent les Turcs aux XIe et XIIe siècles. Depuis le XIIIe siècle, des musulmans, négociants, réfugiés et esclaves, continuèrent à affluer au Deccan. Le Gujarat regorgeait de ces étrangers. Voir l'introduction de Denison Ross au volume II de l'*Arabic History of Gujarat*, p. XXXI-XXXII.

2. Chakan est un petit fort situé à 18 milles au nord de Poona. Il est entouré d'un bon fossé, large de 30 pieds et profond de 15, mais plein d'eau du côté nord seulement. Il est à 31 milles à l'est de Bhorghat Pass, et commande la plus courte route d'Ahmadnagar au Konkan.

3. Selon le *Burhan-i-Maasir*, Khalf et plusieurs saints hommes furent tués dans la bataille, et le reste seulement se retira à Cha-

de près de 1.000 autres étrangers, âgés de 7 à 17 ans. Alauddin mourut en 1457 après une carrière ardue, toute empreinte de sang. Quoiqu'il recherchât les plaisirs, il ne perdit pas de vue les intérêts de ses sujets au dire du *Burhan-i-Maasir*, confirmé par Firishta. Il bâtit des mosquées, fonda des écoles publiques et autres institutions charitables, dont la plus importante fut l'hôpital de Bidar où des médecins expérimentés s'employaient à soigner le pauvre peuple. L'usage des spiritueux fut interdit sur les domaines du Sultan, et l'on coulait du métal fondu dans la gorge de celui qui ne se conformait point à cette loi. Le nombre des voleurs et des vagabonds diminua singulièrement, et les hommes apprécièrent la faculté de pouvoir gagner leur vie en se rendant utiles. Bien qu'il ne fût pas profondément religieux, lui-même, il pratiqua les observances de la foi et ordonna aux officiers de la police d'instruire le peuple des rites, des coutumes et des lois de l'Islam.

Humayun. — Alauddin eut pour successeur son fils aîné, Humayun, qui eut bientôt écarté du pouvoir Hasan son plus jeune frère que quelques nobles et ministres avaient fait monter sur le trône. Il fut un monstre de cruauté, vrai Néron des Indes. On dit qu'un jour, lorsqu'il apprit l'évasion de quelques rebelles qu'il avait capturés, il se mordit les lèvres avec une fureur telle qu'elles en saignèrent et il ordonna l'exécution immédiate, et avec un raffinement de cruauté, de 2.000 gardes de la ville pour avoir man-

kan. La version de Firishta est différente. Il dit que Khalf fut massacré par les Deccanis avec les Sayyids et autres étrangers dans le fort de Chakan. *Ind. Ant.*, pp. 239-240. Firishta, texte de Lucknow, p. 335.

qué à leur surveillance. Le chroniqueur musulman qui vante sa science, son éloquence et son esprit, dit que « avec tant de mérites personnels, et de perfections physiques et morales, il était d'un caractère cruel, et grand verseur de sang; incapable de compassion envers un être accusé de crime, et répandant le sang des musulmans pour la moindre offense[1] ». Mais ce tyran eut la bonne fortune de s'attacher les services d'un ministre intelligent et capable, Najmuddin Mahmoud ibn Mohammed Gâwân Gilani, mieux connu en histoire sous le nom de Mahmoud Gâwân, qui servit l'Etat avec une fidélité exceptionnelle jusqu'à son dernier jour[2]. C'est grâce à sa merveilleuse diplomatie que le royaume Bahmani trouva des alliés pour combattre les envahisseurs étrangers, et que le pays rentra dans l'ordre. L'originalité du règne d'Humayun ne réside pas dans ses guerres extérieures ou ses réformes administratives, mais dans cette infernale cruauté qu'il exerça avec une sauvage brutalité. Pendant son absence au Telingana, une conspiration se forma qui aboutit à la mise en liberté des frères du roi, Hasan et Yahya. Quand le Sultan apprit cet événement, sa colère ne connut point de bornes; il envoya des troupes à la poursuite d'Hasan Khan, et de Mirza Habib Ullah,

1. *Burhan-i-Maasir*, *Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 243.

2. Firishta, qui a emprunté son récit à la « vie de Mahmoud Gâwân » d'Abdul-Karim Hamdani, écrit qu'il était originaire de Qâwân, ou Gâwân, en Iran. Ses ancêtres furent vizirs de Shah Gilan. Mahmoud Gâwân vint au Deccan à l'âge de 45 ans pour faire du commerce. Alauddin Bahmani le fit émir de sa cour, et son fils lui conféra le titre de *Malik-ul-Tujjar*. Mohammed l'éleva au rang de premier ministre de l'Etat en 1457 et lui confia des charges importantes. Il occupa fort honorablement ce poste jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant 25 ans. Firishta, texte de Lucknow, pp. 358-59.

autre prisonnier qui s'était échappé dans la direction de Bijapur. Siraj Khan, gouverneur de Bijapur, offrit ses services au prince fugitif et lui promit la sécurité, mais pendant la nuit il s'empara traîtreusement de sa suite, de ses chevaux et de ses bagages. Hasan demanda grâce et implora Siraj Khan, mais Habib Ullah, que la crainte ne pouvait faire plier, préféra la mort à la soumission. Il fut tué, et Hasan conduit à la cour avec promesse de sécurité. Le Sultan le manda en sa présence et le fit jeter en pâture à un tigre affamé qui le dévora immédiatement. Tous ceux qui avaient, en quelque sorte, participé à la mise en liberté du prince furent torturés jusqu'à la mort, ou jetés vivants dans des chaudrons d'huile bouillante. La férocité du roi dépassait toutes limites. L'historien musulman décrit ces cruautés affreuses en ces termes :

« Chaque nuit les soupirs qui s'échappaient du cœur des affligés creusaient des milliers de cavités parmi les habitants du globe céleste; et les fumées du cœur des opprimés faisaient d'un beau jour une sombre nuit. Le feu de sa colère flamboyait d'une manière telle qu'il embrasait la terre et l'eau; et l'éclat de sa violence liquidait également les innocents et les coupables. Quand les nobles et les généraux allaient visiter le Sultan ils faisaient leurs adieux à leurs femmes et à leurs enfants et dictaient leurs testaments. La plupart des nobles, ministres, princes et héritiers à la souveraineté furent passés au fil de l'épée. »

En octobre 1461, Humayun mourut de mort naturelle, mais Firishta croit fort probable que ses serviteurs, profitant d'un état d'ivresse, l'assassinèrent. Sa mort apporta un grand soulagement à

ses sujets, qui, pendant quatre années, avaient gémi dans l'impuissance sous le joug de sa tyrannie[1].

Nizam Shah. — Alors qu'Humayun Shah reposait sur son lit de mort, la question de succession devait être réglée par Malik Shah Turk, surnommé Khwâja Jahân, Khwâja Mahmoud Gâwân, et la reine-mère, l'une des femmes les plus remarquables que l'Orient possédât. Le choix du conseil de régence tomba sur Nizam, qui n'était alors qu'un enfant de huit ans, et pendant sa minorité la charge de l'administration et des affaires de l'Etat incombait à la reine-douairière, Makhdûmah Jahân, une petite-fille du Sultan Firuz. La reine, secondée par Mahmoud Gâwân, se mit énergiquement en devoir d'effacer les effets désastreux du mauvais règne de son mari. Tous les innocents que les caprices d'un despote avaient fait jeter en prison firent remis en liberté, et les employés de l'Etat qui avaient été disgrâciés sans raisons furent rendus à leurs fonctions.

Le nouveau gouvernement fit preuve d'une vigueur considérable, mais les puissances étrangères qui ne croyaient pas aux capacités administratives d'une femme commencèrent à projeter de nouvelles invasions. Les rois d'Orissa et du Telingana apparurent les premiers, suivis d'une nombreuse armée. Peu troublée par cette alerte, la reine-mère mobi-

1. Le poète Nazir composa cette épitaphe qui exprime la joie universelle dont la mort d'Humayun fut le signal :

« Humayun a quitté cette terre.
Dieu Tout-Puissant, quelle délivrance fut la mort d'Humayun !
Au jour de son trépas, le monde se réjouit,
Ainsi « la joie du monde » donne la date de sa mort. »

Les termes persans équivalents à « joie du monde » sont *Zauq-i-Jahan*. La valeur numérique des lettres donne l'an 865 de l'hégire (1460-61 ap. J.-C.). La date 586 dans une note de l'*Ind. Ant.*, XXVIII, 1899, p. 247, est certainement une faute d'impression.

lisa ses forces et repoussa l'ennemi avec de lourdes pertes. Mais ceci n'était qu'un raid infime en comparaison de l'invasion de Mahmoud Khilji de Malwa, qui avança librement jusqu'à une courte distance de Bidar. Khwâja Jahân et Mahmoud Gâwân marchèrent à la rencontre de l'envahisseur, mais l'armée du Deccan fut vaincue et s'enfuit en désordre du champ de bataille. L'auteur du *Burhan-i-Maasir* ne mentionne pas cette défaite. Il dit qu'une panique soudaine saisit l'armée, qui, sans avoir éprouvé de défaite, « s'enfuit vers le désert comme un troupeau de moutons sans berger ».Mais ceci semble être un cas de *suppressio veri*. Les événements qui suivirent confirment le récit de Firishta. Le Sultan Khilji avança alors sur Bidar, mit le siège devant la ville et dévasta la contrée environnante. Les maisons des nobles, aussi bien que celles du peuple, furent rasées au niveau du sol et tous les biens des habitants furent pillés. La reine, cachée à Firuzabad avec son fils, demanda, en dernière ressource,l'appui du souverain du Gujarat. Celui-ci se rendit à son appel, à la tête de troupes nombreuses, ce qu'apprenant, Mahmoud Khilji se retira dans ses propres domaines en passant par Burhanpur et Asir. Une année plus tard, en 1462, il reprit, par Daulatabad, le chemin du Deccan, mais il fut si effrayé de la coalition de Nizam Shah et du gouverneur du Gujarat, qu'il abandonna tout projet d'invasion et rentra chez lui.

Délivrée des préoccupations de la guerre, la reine-mère commença à faire des préparatifs pour célébrer les noces de son fils qui avait atteint sa treizième année; mais il mourut subitement le 30 juillet 1463, plongeant la cour et sa malheureuse mère dans un désespoir indescriptible.

Mohammed Shah III. — Après la mort de Nizam Shah, les nobles et les officiers choisirent pour roi son frère Mohammed Shah[1]. Mohammed étant encore mineur, la reine-mère continua à administrer les affaires du royaume, assistée par le Khwâja Jahân. Mais le Khwâja abusa de cette confiance et détourna des fonds publics, si bien que la reine, qu'il avait reléguée au second plan, décida de se débarrasser de lui. Le roi, en plein Darbar, dénonça la conduite du ministre et le fit assassiner par l'un des nobles de la cour. Le poste vacant fut conféré à Mahmoud Gâwân, qui reçut définitivement le titre de Khwâja Jahân et devint ainsi l'autorité principale de l'Etat. Quoique le nouveau ministre fût investi de pouvoirs illimités, il n'en abusa point; il se dévoua entièrement à sa seule ambition (peu commune dans l'histoire de la dynastie Bahmani), la gloire de l'Etat. Il fit de nombreuses guerres, conquit des pays et étendit le royaume Bahmani dans des proportions qui n'avaient point encore été atteintes. Quand le roi entra dans sa quatorzième année, on le maria, et la reine-mère se retira des affaires publiques, mais n'en continua pas moins à exercer son influence dans l'administration. Suivant l'exemple de ses prédécesseurs, Mohammed conçut aussi l'idée d'entreprendre une *djihâd* contre les infidèles; il envoya Khwâja Jahân, muni d'une nombreuse armée, contre les chefs hindous du Konkan. Il s'empara de plusieurs forteresses, mais quand il arriva devant le fort de Sangameçvara, le Raja terrifié demanda la paix et rendit aux officiers de Khwâja

1. L'auteur du *Burhan-i-Maasir* et Firishta font tous deux une erreur en le nommant Mohammed Shah II. Il y eut deux Mohammed avant lui, et c'est pourquoi il doit être appelé Mohammed III. Voir à la fin de ce chapitre la liste des rois Bahmani.

Jahâr la forteresse de Khalnâ, le Viçâlgarh d'aujourd'hui. S'étant emparé d'un immense butin, le ministre retourna dans la capitale, où le sultan le combla de titres et lui accorda la préséance sur tous les autres nobles de la cour. Plusieurs expéditions furent encore entreprises, qui toutes aboutirent à des victoires et à l'acquisition d'énormes richesses[1]. En l'année 1474, une terrible disette, la fameuse famine de Bijapur, décima les populations du Deccan; elle s'étendit à plusieurs districts et causa, au peuple, des misères et des souffrances épouvantables.

La visite d'Athnasius Nikitine à Bidar. — En 1470, le marchand russe Athnasius Nikitine visita Bidar. Il y fit les réflexions suivantes à propos du pays, du gouvernement et du peuple :

« Le Sultan est un homme de petite taille, âgé de vingt ans et au pouvoir des nobles. Des hommes du Khorassan gouvernent le pays. Il y a un boyard Khorassanien, Melik Tuchar qui entretient une armée de 200.000 hommes; Melik Khan en entretient 100.000 Kharat Khan 20.000, et nombreux sont les Khans qui entretiennent 10.000 hommes armés. Le Sultan évolue avec 300.000 hommes de ses propres troupes. Le pays est encombré de gens; mais ceux de la campagne sont très misérables, cependant que les nobles sont extrêmement opulents et se réjouissent dans le luxe. Ils ont coutume de se faire porter sur leurs lits d'argent, précédés de quelque 20 chevaux de bataille caparaçonnés d'or, et suivis de 300 hommes à cheval et de 500 à pied, et par des cornemusiers, 10

1. Une expédition contre le Raja d'Orissa qui dut payer tribut et une autre contre Raja Narasinha, qui bien qu'il eut mobilisé 700.000 fantassins et 500 éléphants, fut finalement vaincu par l'armée du Sultan (*Ind. Ant.*, p. 288).

porteurs de torches et 10 musiciens. Le Sultan va à la chasse avec sa mère et sa Dame et une suite de 10.000 hommes à cheval, 50.000 à pied; 200 éléphants parés d'armures dorées, et en avant 100 sonneurs de cor, 100 danseurs, et 300 chevaux ordinaires sous des harnachements dorés; 100 singes et 100 concubines, toutes étrangères (haurikies). Le palais du Sultan possède sept portes, et sous chacun de ces portails sont assis 100 gardes et 100 scribes musulmans qui inscrivent les noms de chaque personne entrant ou sortant. Les étrangers ne sont pas admis dans la cité. Ce palais est fort merveilleux; toute chose y est sculptée ou dorée, et même la moindre pierre y est taillée et ornée d'or de la manière la plus merveilleuse. Le bâtiment contient plusieurs cours de justice. Pendant toute la nuit la ville de Beder est gardée par 1.000 *kutovalories* (Kotwals) montés sur des chevaux, armés et portant chacun une lumière. »

Raid sur Kanchi. — Mais l'exploit le plus remarquable du Sultan fut son raid sur Kanchi, ou Conjeeveram, au cours d'une campagne contre Karasinha, Raya de Vijayanagar. Kanchi était une ville sainte des Hindous, contenant des temples « qui étaient la merveille de l'époque, tout remplis de trésors et de joyaux innombrables et de perles précieuses en plus d'une quantité énorme de magnifiques esclaves du sexe féminin ».

Le Sultan quitta son campement de Kondapalli (Condapilly), et atteignit Kanchi par marches forcées, le 12 avril 1481, accompagné de Nizam-ul-Mulk Bahri et de Yusuf Khan Turk. Les Hindous sortirent du temple comme les abeilles d'une ruche et luttèrent avec une ardeur désespérée. Mais leur courage fréné-

tique fut vain, car l'armée du sultan, ayant reçu du renfort, s'empara de la place par un assaut déterminé. Un immense butin tomba aux mains des vainqueurs, qui, selon le *Burhan-i-Maasir*, « nivelèrent la cité et les temples au ras du sol et démolirent tous les symboles de l'infidélité ».

On ne peut croire que la soldatesque musulmane détruisit complètement tous les temples, puisque quelques-uns d'entre eux existent encore de nos jours. Le rapport de Firishta, qui est moins exagéré que celui du *Burhan-i-Maasir*, semble plus vraisemblable.

L'administration. — Mahmoud Gâwân fut un grand administrateur. Il organisa le département militaire de l'Etat et soumit toutes les forces au contrôle du roi, en vue de diminuer les droits et l'autorité des nobles qui tendaient à devenir trop puissants. Il y avait deux partis dans l'Etat : les Deccanis et les étrangers, qui étaient Arabes, Persans, Mongols, Turcs et autres. Leurs disputes et leurs dissensions mutuelles étaient une grande source d'inquiétude ; mais Mahmoud Gâwân jouissait de la confiance si absolue de son maître qu'il fut à même de mener à bien ses réformes. Aucune branche du gouvernement n'échappa à sa vigilance ; il organisa les finances, améliora l'administration de la justice, encouragea l'instruction publique et institua une inspection des villages ruraux afin que la levée des impôts fût juste et équitable. Il mit un frein aux abus, et ceux qui avaient spéculé malhonnêtement eurent à répondre de leurs actes. L'armée fut réformée, une discipline plus stricte y régna, et le soldat bénéficia d'améliorations dans son régime.

Meurtre de Mahmoud Gâwân. — Les succès et l'influence du ministre soulevèrent la jalousie des nobles Deccanis, qui formèrent une conspiration contre lui. Ils corrompirent le garde des sceaux et se firent donner par lui un blanc-seing, sur lequel ils écrivirent une lettre pleine de plans déloyaux, sensée avoir été adressée par le Khwâja à Narasimha Raya, roi de Vijayanagar. Ils la présentèrent alors au Sultan qui crut à ces calomnies, s'emporta, fit mander le Khwâja qu'il exécuta immédiatement, dans une crise d'ivresse, sans même s'inquiéter de la nature du faux document, et en dépit des protestations d'innocence du ministre[1]. C'est ainsi que périt misérablement ce loyal serviteur de l'Etat, qui eut à son actif bien des triomphes militaires et des victoires administratives. Le Sultan découvrit plus tard qu'il avait été joué par les ennemis du ministre, mais la perte qu'il avait infligée à l'Etat et à lui-même était irréparable. Les changements se firent avec une étonnante rapidité et douze mois plus tard le Sultan mourut, laissant son royaume en proie à l'anarchie.

Œuvres et caractère de Mahmoud Gâwân. — Mahmoud Gâwân a droit à une place élevée parmi les plus grands hommes d'Etat de l'histoire médiévale. Meadows Taylor observe justement qu' « avec lui dis-

1. Quand le Khwâja fut en présence du roi, celui-ci demanda : « Si l'un de mes esclaves est déloyal à son bienfaiteur, et si son crime est prouvé, quelle doit être sa punition? » En serviteur probe et droit, le Khwâja répondit : « Le misérable coupable de trahison envers son seigneur ne peut que rencontrer l'épée ». Le roi lui montra la lettre, le Khwâja lui dit que c'était évidemment un faux quoique les sceaux fussent les siens. Il protesta de son innoncence, mais en vain. Le roi ivre désigna l'Abyssinien à son esclave Jauhar, et la tête du Khwâja fut séparée de son corps. Firishta, texte de Lucknow, p. 357. *Burhan-i-Maasir, Ind. Ant.*, XVIII, 1889, p. 291.

parurent la cohésion et la puissance du royaume Bahmani[1] ». Toute sa carrière peut se résumer en un seul mot : Dévouement. Il se dévoua aux intérêts des Bahmanides, à l'idéal d'un agrandissement territorial d'améliorations administratives. Il soutint des guerres et introduisit des réformes pour donner plus de force à l'Etat, et même à l'apogée du pouvoir, jamais il ne négligea les intérêts des pauvres. La simplicité de ses habitudes, son courage, sa présence d'esprit dans les moments difficiles, sa générosité, sa bienfaisance, son amour de la justice et sa bienveillance, son équité de caractère qui défiait les tentations, si communes sous un gouvernement despotique; sa conception élevée de la moralité à une époque où le monde s'adonnait aux pires vices, sont autant de brillantes vertus que tous les historiens musulmans s'entendent à lui accorder. Pourtant, en un seul point, leur jugement doit être redressé : le ministre persécuta sans pitié les non-musulmans, et il montra à leur égard la même cruauté que les maîtres qu'il servait. Il s'était élevé par son seul mérite personnel à la haute position qu'il occupa dignement jusqu'à sa mort. Il avait peu d'exigences, il dormait sur une paillasse et se faisait servir ses aliments dans des ustensiles de terre. Les vendredis, pendant la nuit, et sobrement vêtu, il allait d'un quartier de la ville à l'autre, secourant les pauvres et les indigents. Il faisait deux parts de ses richesses : le trésor royal avec lequel il entretenait la vaste organisation qu'il devait maintenir, et son trésor particulier dont il tirait l'argent nécessaire à ses œuvres charitables. Des revenus privés que lui rapportaient les affaires qu'il

1. *Manual*, p. 177.

faisait sur un capital de 4.000 *lâris* (lequel capital il avait rapporté du Gîlân), il prélevait 12 *lâris* par jour pour ses dépenses quotidiennes; il en dépensait la moitié en œuvres charitables et envoyait l'autre moitié à ses parents, à l'étranger. Il aimait les études et possédait une bibliothèque de 3.000 volumes en son collège[1] de Bidar, où il passait ses loisirs dans la compagnie d'hommes instruits. Très versé en mathématiques, en médecine, et en littérature, il était surtout extraordinairement bien doué pour les compositions épistolaires. Firishta en fait l'auteur de deux ouvrages : le *Rauzat-ul-Inshâ* et le *Dîwân-i-Ashr*, qui prouvent la fantaisie de son esprit. Quoique le Khwâja fût pieux, instruit et magnanime, il ne pouvait élever sa mentalité au-dessus de la norme orthodoxe de l'époque; ses idées religieuses étaient caractéristiquement médiévales. Mais sa vie austère et pure, subordonnant toute considération personnelle aux devoirs publics, est une cascade d'eau fraîche, à côté des flots de sang, des scènes d'ivresse et de violence dans lesquels se complaisaient les courtisans de Bidar. Le meurtre cruel d'un serviteur de l'Etat aussi intelligent et utile fut une lourde perte et accéléra la ruine du royaume Bahmani.

La chute du royaume Bahmani. — Mohammed Shah mourut en 1482 et il fut remplacé par son fils Mahmoud Shah, âgé de douze ans seulement. Il atteignit l'âge mûr dans une grande débilité d'esprit et passa son temps en compagnie de bouffons et de ménétriers qui, de partout, affluèrent à sa cour.

1. Ce collège parfaitement organisé fut considérablement endommagé par une explosion de poudre au temps d'Aurangzeb.

« Le peuple suivit l'exemple pitoyable du roi et se complut dans la dissipation. Les sages et les anachorètes laissèrent jusqu'à leurs vêtements en gage chez les marchands de vin, et les saints prédicateurs abandonnèrent leurs collèges et présidèrent des assemblées d'ivrognes. » Ceci est certainement un récit exagéré, mais il n'est pas douteux que le dévergondage du roi n'ait eu, sur la population, un effet désastreux. Il était incapable de faire face à la situation; les désordres augmentèrent de toutes parts et les gouverneurs provinciaux commencèrent à établir leur indépendance. Le premier à se déclarer indépendant fut Yusuf Adil Shah, à Bijapur; il fut suivi par Malik Ahmad, le gouverneur de Daulatabad, qui fonda la dynastie Nizam Shahi d'Ahmadnagar. Au Berar, Imad-ul-Mulk fit lire la Khotba en son nom à Burhanpur; et en 1510, après la mort de Qasim Barid[1], qui avait exercé l'autorité suprême à Bidar, et dominé la volonté du roi, Qutb-ul-Mulk déclara son indépendance à Golkunda. Le royaume Bahmani se réduisait alors à Bidar et aux provinces avoisinant la capitale. Amir Barid était roi en tout, sauf en titre; il maintint Mahmoud dans un état de dépendance humiliante.

En 1518, avec le dernier souffle de ce malheureux monarque, s'éteignit la puissance de la dynastie Bahmani. Trois autres souverains lui succédèrent cependant, mais ils ne furent que des comparses. Le dernier, Kalim Ullah Shah, qui monta sur le trône en 1524, sollicita l'aide de Bâber pour reconquérir les domaines de sa maison,

1. C'était originairement un esclave géorgien, mais il devint ministre sous Mahmoud Bahmani qui ne fut qu'un jouet entre ses mains, Son fils occupa le même poste jusqu'en 1527 alors que Kalim Ullah. le dernier roi, s'enfuit à Ahmadnagar, désappointé dans ses espoirs de recouvrer ses possessions éparses. Ce fut alors que Amir Barid monta sur le trône.

mais son appel demeura sans réponse. La dynastie Bahmani s'éteignit avec ce roi après une glorieuse carrière de 179 ans. Le royaume se divisa en cinq principautés indépendantes, savoir :

1. La dynastie Imad Shahi de Berar.
2. La dynastie Nizam Shahi d'Ahmadnagar.
3. La dynastie Adil Shahi de Bijapur.
4. La dynastie Qutb Shahi de Golkunda.
5. La dynastie Barid Shahi de Bidar.

Résumé de l'histoire Bahmani. — La dynastie Bahmani compta en tout quatorze rois, qui furent tous, à quelques exceptions près, des tyrans exécrables, féroces et cruels, qui persécutèrent les Hindous et se glorifièrent de leurs meurtres. Le fondateur de la dynastie s'était élevé de l'obscurité à la puissance, et la connaissance des affaires publiques, qu'il avait acquise à Delhi, contribua grandement à l'efficacité de son gouvernement. Quoique bon administrateur, Hasan sanctionna aussi la persécution des Hindous. Ses successeurs furent pour la plupart des débauchés et des tyrans inhumains, dont la politique était mal adaptée aux besoins du gouvernement. L'administration ne fut jamais efficace, excepté peut-être pendant le ministère de Gâwân, à cause des disputes continuelles des émirs Deccanis ou étrangers auxquelles personne n'eut l'énergie de mettre fin. Les Hindous furent traités avec une sévérité inutile; il est vrai qu'on les employa aux branches subalternes de l'administration où ils étaient indispensables en raison de leur savoir et de leur expérience, maia l'accès des offices plus élevés leur fut à jamais interdit. Le système du gouvernement provincial demeura comme auparavant et les guerres politiques et reli-

gieuses des Bahmanides elles-mêmes ne troublèrent pas l'habitant des campagnes, qui continua à cultiver sa terre sans s'inquiéter de la politique de Bidar et de Vijayanagar. Les réformes taxatives de Gâwân améliorèrent considérablement le système d'impôts, les agriculteurs eurent la faculté de payer l'Etat en nature ou en espèce. Athanasius Nikitine donne d'intéressants détails sur les conditions du royaume Bahmani. Il dit que la contrée était populeuse, les terres bien cultivées, le routes débarrassées des brigands et la capitale du royaume une magnifique cité avec des parcs et des promenades. Il parle du contraste entre la splendeur de la cour, l'opulence des nobles, et la misère et la saleté des classes inférieures; il dit la pauvreté du peuple des campagnes et la magnificence de la noblesse. Des observations de Nikitine — faites durant un seul règne, celui d'un des plus mauvais souverains de la dynastie — Vincent Smith conclut qu'un recrutement aussi considérable d'hommes armés, de femmes, et de bêtes, contrôlés par une égoïste minorité de nobles fastueux, dut épuiser le pays. Mais il oublie que si la personne du roi mobilisait un innombrable personnel, c'était au moyen âge une coutume plutôt qu'une exception; les Tughluqs au XIVe siècle et les Mongols aux XVIe et XVIIe siècles y consacrèrent de fortes sommes d'argent. Les monarques de cette époque, aussi bien en Orient qu'en Occident, dépensaient fastueusement l'argent du peuple, pour la simple raison que les problèmes que doit résoudre un gouvernement moderne n'existaient pas en ce temps-là. Les Bahmanides pillèrent les propriétés de leurs ennemis et chaque victoire leur valut un énorme butin. Mais il n'y a aucune évidence d'exactions oppressives envers leurs sujets,

même en temps de guerre[1]; au contraire ils firent des efforts pour procurer aux cultivateurs des facilités d'irrigation. Les rois Bahmani — quelquefois les plus tyranniques même — protégèrent les arts et les lettres et encouragèrent l'instruction[2]. Des mosquées furent élevées dans les villages et dans les villes, où des mullahs instruisairent les petits musulmans, et les rentes dont les rois Bahmani dotèrent de nombreux villages du Deccan existent encore de nos jours. Le collège de Mahmoud Gâwân était une vaste institution que le ministre dota lui-même et à laquelle était attachée une bibliothèque contenant 3.000 volumes.

Les Bahmanides n'ont pas laissé, comme d'autres souverains musulmans, de remarquables édifices. La cité de Bidar est vantée par les contemporains qui en parlent comme d'une ville pleine de vastes et magnifiques constructions. Ils bâtirent plusieurs forteresses, celles de Gwaligarh et de Narnulla sont des exemples de cette architecture dont Meadows Taylor décrit avec un peu d'exagération la grandeur de conception et la magnificence d'exécution. Citons aussi, à cause de leur situation stratégique, Parenda et Ausa[3].

L'histoire des Bahmanides, cependant, encourt tous les blâmes. Les annales de la dynastie regorgent de meurtres prémédités, de massacres, de profanations de temples, et d'orgies scandaleuses,

1. Les Hindous furent laissés à la culture de leurs terres, et la seule différence est qu'ils payèrent leur dû à des Seigneurs musulmans au lieu d'Hindous (Gribble, *History of the Deccan* p. 12.

2. Law, *Promotion of Learning in India during Mahammadan rule*, p. 90; Fergusson, *Architectur at Bijatur*-p. 12,

3. Parenda est situé à 70 milles N.-W. de Gulbarga et Ausa est à 70 milles N.-N.-W. de Gulbarga.

dont la cour était quotidiennement le théâtre. Les armées se conduisirent souvent comme des hordes de sauvages déchaînés et martyrisèrent le peuple. Les conversions forcées envenimèrent les sentiments des sujets « infidèles » envers leurs souverains. Mais il serait injuste de juger les Bahmanides d'après la mentalité actuelle. Au XIVe siècle, il y eut, en Europe aussi, les tortures, les guerres de religion et l'Inquisition dont se servirent les princes pour soumettre les dissidents. Les Bahmanides agirent de même à l'égard d'un peuple dont les croyances étaient totalement opposées aux leurs. Il est difficile de chanter avec Meadows Taylor les louanges exagérées des Bahmanides, mais on ne peut non plus les condamner aussi sévèrement que le fait Vincent Smith dans quelques pages de son admirable histoire de l'Inde[1].

Les cinq Royaumes musulmans du Deccan

Berar. — Le fondateur de la dynastie Imad Shahi fut Fatah Ullah Imad Shah, Hindou, originaire du Carnatie, mais qui se convertit plus tard à l'islamisme. Il fit preuve de son intelligence au service de Khan-i-Jahan, vice-roi du Berar, auquel il succéda. Le premier, il se sépara du royaume Bah-

1. *Oxford History of India,* p. 283; *Manual,* p. 186. Firishta a écrit une histoire complète des rois de Bijapur qui est moins fleurie et plus critique que d'autres histoires composées sous le patronage de rois. Firishta atteignit Bijapur en 1589, et y fut bien reçu par Ibrahim Adil Shah II. Avec le secours de ce protecteur royal, il commença à écrire sa fameuse histoire et semble avoir terminé ses annales des rois de Bijapur en 1596. Les Mss. de cette histoire sont répandus. Elle a été traduite en anglais par Scott, mais cette traduction est maintenant rare. Le texte a été publié par la Nawal Kishore Press, Lucknow : la publication est très bonne et digne de confiance.

mani, et son indépendance date de 1484. La dynastie régna jusqu'en 1574, alors que la province fut incorporée aux possessions de Nizam Shahi.

Bijapur. — Yusuf Adil Khan fonda la dynastie Adil Shahi. C'était un Géorgien qui, de notoriété publique, avait passé sa jeunesse dans l'esclavage, et fut acheté par Mahmoud Gâwân. Mais Firishta dit qu'il était en réalité de descendance royale, et fils du sultan Mourad II de Turquie qui mourut en 1451. Quand Mohammed, son fils aîné, lui succéda, il ordonna l'extermination de tous les descendants mâles du défunt Sultan et l'on dit que la mère d'Yusuf, avec une adresse merveilleuse, substitua un jeune esclave à son propre fils qu'elle confia aux soins d'un marchand persan. Yusuf vécut en Perse, mais ne se croyant pas en sécurité dans ce pays, il partit pours les Indes. Grâce à la protection de son maître, Mahmoud Gâwân, qui le traita comme son enfant, il s'éleva peu à peu à une haute situation. Quand, en 1489, le royaume Bahmani commença à montrer des signes de déclin, il se déclara indépendant et établit une principauté à Bijapur dont il fit la capitale de sa dynastie.

Yusuf trouva un ennemi retoutable en Qasim Barid qui fomenta une intrique contre lui et incita le Raja de Vijayanagar à déclarer la guerre à Bijapur. Narasinha se rendit à la suggestion mais il fut vaincu avec ses alliés et la coalition fut brisée; les Hindous s'enfuirent du champ de bataille et abandonnèrent à l'armée d'Yusuf Adil Shah leur camp et leurs richesses. En 1495, Dastûr Dînar, gouverneur de Gulbarga, se révolta et Qasim Barid sollicita

contre le rebelle l'appui de Yusuf, qui le lui accorda promptement. Dastûr Dînar fut vaincu et Qasim Barid voulait même le mettre à mort, mais l'intercession de Yusuf Adil lui sauva la vie et lui fit restituer Gulbarga. La tactique de Yusuf avait pour objet d'obtenir plus tard Gulbarga, et de chasser Qasim Barid de ses domaines. Qasim lutta, mais en vain. Dastûr Dînar résolut aussi de combattre avec le secours de quelques Abyssiniens, mais il perdit la vie dans la bataille.

Cette victoire grandit considérablement le prestige d'Adil Shah et lui assura la possession du trône de Bijapur. En 1502, selon un ancien vœu, il déclara la foi shiite religion d'Etat, et le fit avec beaucoup de tact. Il ne persécuta point les Sunnites et décréta que personne ne serait forcé d'abandonner sa religion. Ce changement extraordinaire n'en attira pas moins un orage de malédictions sur sa tête et les puissances environnantes formèrent une ligue contre lui. Effrayé des forces prêtes à l'attaquer, il se réfugia chez Imad Shah, qui, en diplomate avisé, lui conseillait de restaurer le culte sunnite et de se retirer à Khandesh. Yusuf suivit ces conseils.

Cependant Imad-ul-Mulk écrivit aux alliés que l'émir Barid se servait d'eux, seulement pour parvenir à ses propres fins. Sur quoi les Sultans d'Ahmadnagar et de Golkunda abandonnèrent la campagne, laissant Barid seul en face de Yusuf Adil Shah. La tâche de ce dernier était singulièrement facilitée; il défit l'émir Barid et entra en triomphe dans Bijapur. En 1510, les Portugais s'emparèrent de Goa, l'une des résidences favorites du Sultan; il marcha à leur rencontre et reconquit Goa. Mais quelques mois plus tard sa mort permit aux Portugais de reprendre la place par un assaut relativement facile.

Yusuf Adil Shah fut l'un des plus remarquables souverains du Deccan. Il se montra singulièrement affranchi de toute partialité religieuse, et traita toujours avec considération ses sujets Hindous. Il épousa une jeune Marathe[1], fille de Mukand Rao, chef marathe, qu'il avait précédemment soumis, et c'est l'influence de sa femme qui rendit en partie Yusuf si tolérant, en matière de religion. Il encouragea les hommes de lettres et hospitalisa à sa cour plus d'un savant venu de Perse, du Turkestan ou de Roum. Sa vie privée fut exempte de blâme; à l'encontre des autres rois musulmans, il n'entretint pas de harem et ne dépensa pas d'argent pour se plaisirs personnels. Les Hindous furent admis aux offices de l'Etat et les honneurs et les privilèges furent accordés sans distinction de classes; la religion d'un homme n'était plus un obstacle à son avancement. Firishta fait l'éloge de ce prince et dit qu'il « était beau de sa personne, éloquent dans ses discours, et éminent pour sa science, sa générosité et sa valeur ». Le même auteur dit que bien qu'il combinât les plaisirs et les affaires, il ne permit jamais que les premiers se mêlassent avec les secondes; il exigea toujours de ses ministres qu'ils agissent avec justice et loyauté, et leur fut lui-même un exemple de ces qualités.

Ismail Shah. — Ismail avait neuf ans quand il monta sur le trône et les affaires du gouvernement furent confiées à Kamal Khan, officier expérimenté et dévoué que le roi avait nommé régent à son lit

1 Elle s'appelait Boobooji Khanum. Il eut d'elle un fils et trois filles; il maria celles-ci à trois souverains du Deccan afin d'affermir la situation de sa maison. Boobooji Khanum, bien douée et fort ambitieuse, prit une part active aux affaires de l'Etat, faisant preuve de grandes connaissances politiques.

de mort. Mais ce régent habile fut un traître, il conspira avec l'émir Barid et s'efforça d'usurper le trône. La reine-mère déjoua le complot et le fit assassiner par un esclave. Ismail prit en mains les rênes de la souveraineté, mais il était entouré de tous côtés par des ennemis puissants qui ambitionnaient ses territoires. Il lutta victorieusement contre les rois de Vijayanagar et les gouverneurs musulmans d'Ahmadnagar, et, à la longue, reprit au Raja de Vijayanagar, les territoires du Doab Raichur. Ismail mourut en 1534 et fut remplacé par Mallu Adil Shah, qui se révéla si incompétent qu'il fut détrôné et privé du sens de la vue; son fils Ibrahim fut proclamé roi à sa place. La reine-mère joua un rôle important dans tous ces événements.

Ibrahim Adil Shah. — Le premier geste d'Ibrahim Adil Shah fut de restaurer le culte sunnite, puis il renvoya tous les étrangers à son service et nomma à leur place des Deccanis et des Abyssiniens. Cette politique peu avisée permit au Raja de Vijayanagar de recueillir tous ces disgrâciés et de gagner leur amitié en les traitant avec bonté et en respectant leurs préjugés religieux. Une révolution éclata bientôt à Vijayanagar, quand Hoji Parmal Rao usurpa la couronne et entra en guerre avec Ram Raja. Celui-ci était trop puissant pour être écrasé facilement, l'usurpateur demanda l'aide d'Ibrahim en le priant de venir passer une semaine dans sa capitale. L'offre d'un généreux subside tenta Ibrahim qui se rendit à Vijayanagar où il passa huit jours dans les fêtes et les réjouissances. Mais les rajas hindous désapprouvèrent l'alliance de Parmal Rao avec un

prince musulman, et Ram Raja en ayant trouvé l'occasion mit le siège devant la capitale et redevint roi.

Ibrahim déclara alors la guerre aux souverains de Bidar, d'Ahmadnagar et de Golkunda, et grâce à l'intrépidité, au courage, et à l'astuce de son fameux ministre, Asad Khan, il en sortit victorieux.

N'étant plus inquiété, le roi voua son temps à la poursuite du plaisir. La débauche et l'intempérance ruinèrent sa santé ; il tomba malade et mourut en 1557, et les médecins qui n'avaient pas réussi à le guérir furent décapités ou piétinés par les éléphants — ce qui montre la nature emportée du Sultan et son mépris complet de la vie humaine. Sous son règne, des Hindous furent employés au département des finances et des comptes et les Marathes furent préposés à la révision des comptes. Il est frappant, toutefois, de constater la puissance grandissante du royaume hindou de Vijayanagar dans la politique du Deccan.

Ali Adil Shah. — Peu après son avènement, le nouveau Sultan restaura le culte shiite que son prédécesseur avait rejeté, et le fit avec si peu de diplomatie qu'il répandit le mécontentement dans le pays. En 1558, il s'allia avec Ram Raja de Vijayanagar, envahit le territoire d'Ahmadnagar et le dévasta. Les Hindous se vengèrent amplement des horribles massacres dont ils avaient souffert. Mais le fort d'Ahmadnagar déjoua les attaques des assiégeants que l'arrivée de la mousson contraignit à lever le siège.

Les excès cruels des Hindous offusquèrent même leur allié, Ali Adil Shah, qui commença à prêter

l'oreille aux suggestions d'une croisade musulmane contre Vijayanagar. La crainte que soulevait la puissance grandissante du royaume hindou, menaçant peut-être l'indépendance, peut-être même l'existence des monarchies mahométanes, fut la principale raison d'une quadruple alliance des puissances musulmanes. Les Sultans de Bijapur, Bidar, Ahmadnagar et Golkunda s'unirent contre Ram Raja et lui infligèrent une sanglante défaite, à la bataille de Talikota, en 1565, dont nousparlerons en relatant l'histoire du royaume de Vijayanagar. Ali Adil Shah fut assassiné en 1579 par son eunuque favori qu'il avait eu le malheur d'offenser. Ibrahim Adil Shah II lui succéda.

Ibrahim Adil Shah II. — Le nouveau roi était mineur; les affaires de l'Etat furent dirigées par la reine douairière, Chand Bibi, célèbre dans l'histoire pour son héroïque défense d'Ahmadnagar. Il y eut de fréquentes guerres entre Bijapur et Ahmadnagar; mais, en 1594, le Sultan d'Ahmadnagar périt dans un combat et Ibrahim gagna la victoire. Ibrahim mourut en 1626, après avoir été le souverain le plus remarquable de sa dynastie, et à l'exception de son fondateur, le plus capable et le plus populaire.

Ahmadnagar. — Nizam-ul-Mulk Bahri, chef du parti du Deccan à Bidar, fonda la dynastie Nizam Shahi. Après la mort de Mahmoud Gâwân, due à une conspiration à laquelle participa l'aventurier, il fut nommé ministre et exerça pleins pouvoirs. Son fils, Malik Ahmad, fut nommé gouverneur de Junair où il espérait le rejoindre, mais ses plans furent déjoués par Pasand Khan, gouverneur de

Bidar, qui le fit étrangler avec la permission du roi. Malik Ahmad se déclara indépendant en 1498 et transféra, peu après, sa capitale dans la cité nouvellement fondée d'Ahmadnagar. Ses longs efforts guerriers furent enfin couronnés de succès; il obtint la possession de Daulatabad et de ses dépendances en 1499. Il mourut en 1508 et son fils, Burhan Nizam Shah, lui succéda.

Burhan et ses successeurs. — Burhan étant encore mineur, les affaires de l'Etat furent laissées aux mains des anciens officiers de son père. Le jeune prince reçut une bonne éducation; Firishta dit avoir vu dans la bibliothèque royale d'Ahmadnagar un traité sur les devoirs des rois qu'il avait copié alors qu'il n'était âgé que de dix ans. Burhan épousa une princesse de Bijapur, et en 1529 c'est grâce à l'aide de son beau-frère et de son ministre brahmane qu'il échappa à la ligue formée contre Ahmadnagar par les souverains du Gujarat, de Khandesh et de Berar. Plus tard, il entra en lutte avec le roi de Bijapur et provoqua presque une révolution diplomatique par son alliance avec le Raja de Vijayanagar. Les confédérés envahirent le territoire de Bijapur et Burhan s'empara du fort de Sholapur. En 1553, profitant du désordre qui régnait à Bijapur, le roi Nizam Shahi mit le siège devant la ville; mais la maladie le condamna à abandonner ses projets et il mourut peu de temps après. Son successeur, Husain Shah, se joignit à la ligue organisée par Ali Adil Shah contre le Raja de Vijayanagar. Après sa mort, en 1565, Murtaza Nizam Shah lui succéda, mais il abdiqua et confia le royaume à ses ministres Sahib Khan et Salabat Khan. L'histoire postérieure d'Ahmadnagar est sans intérêt,

à part la magnifique défense que Chand Bibi opposa au prince Murad. Elle obtint d'abord la paix en cédant Bérar, mais lorsque la guerre éclata de nouveau, elle succomba aux attaques des armées mongoles, et Ahmadnagar fut conquise par les impérialistes en 1600.

Golkunda. — La dynastie Qutb Shahi de Golkunda fut fondée par Qutb-ul-Mulk, descendant de la tribu Baharlû, d'origine turque. Comme il était instruit, il tint l'emploi de secrétaire dans l'un des offices de l'Etat, sous le règne de Mahmoud Shah Bahmani; il parvint peu à peu au poste de gouverneur du Telingana et servit loyalement son maître. Mais lorsqu'il constata qu'il ne pouvait pas s'entendre avec Qasim Barid dont l'orgueil et l'insolence en faisaient un collègue indésirable, il déclara son indépendance en 1518[1]. Qutb Shah fut assassiné par son fils Jamshed en 1543, alors qu'il était âgé de 90 ans. Plusieurs rois lui succédèrent, mais rien, digne d'être mentionné, ne se passa sous leurs règnes. En 1565, le Sultan de Golkunda se joignit aussi à la grande alliance contre Vijayanagar, et continua à jouir d'une situation indépendante jusqu'en 1611, date à laquelle il cesse d'avoir une histoire particulière. Le royaume de Golkunda fut finalement annexé à l'empire mongol par Aurangzeb, en 1687.

Bidar. — Lorsque déclina la puissance du royaume Bahmani, c'est le ministre Qasim Barid qui exerçait l'autorité suprême dans l'Etat. Quoique le Sultan Mahmoud Shah ne fût qu'un comparse, Qasim Barid

1. Le nouveau royaume de Golkunda remplaça l'ancien royaume Kâkatiya de Warangal.

recula devant les honneurs de la royauté. Après sa mort, en 1504, son fils lui succéda comme ministre, mais il ne se déclara pas indépendant comme bien d'autres; il attendit son heure. Et ce n'est que lorsque le Sultan Kalim Ullah s'enfuit à Bijapur, qu'Emir Barid prit le titre de roi et se proclama officiellement indépendant, en 1526. La dynastie se soutint jusqu'en 1609 où elle fut supplantée par les Adil Shahs qui annexèrent la province à leurs possessions.

Les Sultans de la dynastie Bahmani

	Date de leur avènement Après l'hégire	Ap. J.-C.
Alauddin Hasan	748	1347
Mohammed I	759	1358
Mujahid	775	1373
Daud	780	1378
Mohammed II	780	1378
Ghiyas-ud-din	799	1397
Firuz	800	1397
Ahmad Shah	825	1422
Alauddin II	838	1435
Humayun	862	1457
Nizam	865	1461
Mohammed III	867	1463
Mahmoud	887	1482
Ahmad Shah	924	1518
Alauddin Shah II	927	1520
Wali Ullah Shah	929	1522
Kalim Ullah Shah	932	1524

CHAPITRE XV

Désagrégation

III. L'empire de Vijayanagar.

Origine de l'empire. 1336 ap. J.-C. — Il a déjà été parlé dans un chapitre précédent de Alauddin Khilji, le premier souverain mahométan de Delhi qui pénétra au Deccan. Avant sa conquête, le Deccan se trouvait soumis à quatre dynasties principales : les Yâdavas de Devagir, les Kâkatîyas de Warangal, les Hoysalas Ballâlas de Dvarsamudra et les Pândyas de Madura. Tous ces royaumes, dont les limites variaient selon les guerres et les disputes, furent subjugués par Malik Kâfûr, le général d'Alauddin, et contraints à reconnaître la suzeraineté de Delhi. L'empire atteignit l'apogée de sa grandeur sous Mohammed Tughluq, qui, au début de son règne, étendait sa domination de Lahore à Sarhind au nord, jusqu'à Dvarsamudra au sud, et de Lakhnauti à l'est, jusqu'au Sind et au Gujarat à l'ouest. La conquête musulmane du Deccan ne fut qu'une occupation militaire. Les musulmans, possédés de la fureur de la destruction et de la mort, réduisirent les Hindous, ceux même de l'extrême-sud, à un état de misère effroyable. Aucune institution ne fut

organisée pour la meilleure administration des peuples conquis; ils ne purent jouir de la moindre tolérance religieuse, et les satrapes provinciaux se conduisirent toujours comme des souverains indépendants dans leur juridiction. Un empire formé de races ennemies, ayant entre elles de grandes divergences sociales et religieuses, et représentant différentes étapes de civilisation, manque forcément de cohésion, et les troubles constants qui agitèrent le règne de Mohammed Tughluq ne furent que les effets de ces disproportions. L'absence complète de tout moyen de communication fut aussi un énorme obstacle au contrôle efficace du roi sur des territoires aussi éloignés de Delhi En 1335, la révolte de Jalal-ud-din Ahsanshah marqua la fondation de la principauté indépendante de Madura, et un an plus tard fut fondé le fameux royaume de Vijayanagar, par Hari Hara et Bukka, fils d'un Sangama, de la race Yâdava. Sewell, dans sa remarquable histoire de Vijayanagar, énumère sept versions traditionnelles quant à l'origine du grand royaume du Deccan[1]. Mais la plus vraisemblable est celle qui attribue la fondation du royaume aux deux frères Hari Hara et Bukka qui étaient employés au trésor de Pratap Rudra Deva Kâkatîya de Warangal, et quittèrent cette contrée quand elle fut envahie par les Musulmans en 1323. Ils entrèrent alors au service du raja d'Ana-

1. Sewell, *A forgotten Empire*, II, pp. 20-22. B. S. Row, *History of Vijayanagar*, part. I, p. 23-26. Major, *India in the fifteenth century*, Hakluyt éd., p. 29. D'après les inscriptions, Hari Hara eut quatre frères : Kampa, Bukka, Marappa et Mudppa. Ils étaient fils d'un Sangana. prétendant descendre de la branche Yâdava. Ils étaient Civaïtes. Hari Hara traita ses frères avec bonté et leur confia des fiefs importants. Ses frères l'assistèrent dans toutes ses conquêtes pour former son empire.

gondi[1], mais lorsque cette ville tomba aux mains des musulmans, le sultan confia la province conquise à son représentant Malik Naib. Hari Hara et Bukka furent faits prisonniers en tant que ministres de l'infortuné chef hindou et envoyés à Delhi. Cependant la domination musulmane fouetta l'orgueil des Hindous; ils se révoltèrent contre leurs nouveaux chefs, et le Sultan de Delhi dut relâcher les deux frères et leur rendre les territoires d'Anagondi, qu'ils administrèrent comme des fiefs de l'empire[2]. Avec l'aide du celèbre sage et érudit Vidyâranya (forêt de science), ils fondirent en 1336 la cité impériale, sur les bords du Tunghadra, et en firent un abri contre les persécutions et les agressions des mahométans. Hari Hara fut le premier souverain de la dynastie.

Les premiers rois. — Hari Hara étendit peu à peu les limites de son petit royaume, et vers la fin de l'année 1340 il avait établi sa domination sur la vallée du Tungbhadra, une partie du Konkan et la côte de Malabar. Quoique Hari Hara et ses frères eussent acquis une puissance considérable, ils n'assumèrent jamais de titres royaux, probablement parce que Ballâla III, le dernier grand représentant de la dynastie des Hoysalas, était encore en vie et exerçait une

1 Anagondi est située sur les rives du Tungbhadra, dans le district de Raichur (Etat d'Haïderabad).

Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the Inscr.*, p. 110; B. S. Row, *History of Vijayanagar*, p. 10; *Epiq. Carn.*, VI, sq 11; Sewell, *A forgotten Empire*, p. 23-4; *Report on Sanskrit and Tamil MSS.* for 1893-4, n° 49. Madhava, le chef des *matha* à Sringeri dans le district de Kadur, était connu comme Vidâranya, ce qui signifie, « forêt de science ».

2. *Chronicle of Nuniz*, Sewell, p. 296-8.

autorité souveraine sur les districts du Sud[1], cependant que le Sultan de Madura gouvernait la partie sud-est de la péninsule. Les historiens musulmans nous apprennent que Hari Hara I prit part à la grande confédération qu'organisa, en 1443, Krishna Nâyak, fils de Pratap Rudra Deva de Warangal[1], pour chasser les musulmans hors du Deccan.

Zia-ud-din Barani, qui est un chroniqueur contemporain, écrit : « Pendant que ceci (parlant des expéditions de Mohammed Tughluq à Samana et Sannam) se passait, une révolte éclata parmi les Hindous à Warangal. Kanhya Naik avait rassemblé des forces dans la contrée. Malik Makbul, le vizir Naib, s'enfuit à Delhi, et les Hindous prirent possession de Warangal qui fut ainsi complètement perdu. Vers la même époque, un des parents de Kanhya Naik, que le Sultan avait envoyé à Kambala (Kampila), apostasia l'Islam et fomenta une révolte. Ainsi, la contrée de Kambala fut également perdue et tomba aux mains des Hindous. Devagir et le Gujarat seuls demeurèrent saufs[1]. » Des inscriptions rappellent également que Hari Hara prit part à cette confédération et

1. *Epigr. Carn.*, IX, rr. 82. Les titres complets de Vir Ballâla sont donnés. En 1340 il déclare son fils comme son héritier, *Epigr. Carn.*, IX, Bn 111. Vir Ballâla mourut en combattant le Sultan de Madura, deux ans plus tard, soit en 1342. Ibn Batoûta, édition de Paris, IV, p. 198. *Epigr. Carn.*, VI, 75.

2. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, Elliot, III, pp. 245-46; *Biblioth. Ind.*, p. 48. Le texte donne Kampila au lieu de Kambala, comme dans Elliot. Le récit de la fondation de Vijayanagar par Firishta est inexact dans les dates et les détails, Briggs I, p. 427. Aucun historien musulman, sauf Barani, ne dit que Hari Hara et Bukka aient jamais embrassé l'Islam. Nous avons le témoignage d'Ibn Batoûta qui dit que les princes captifs d'Anagondi se convertirent à l'Islam. Son récit confirme Barani Mais cette conversion, si elle a eu lieu, a dû rester purement nominale.

lutta contre les mahométans[1]; quoi qu'il en soit, les circonstances particulières de l'époque favorisèrent ses projets d'agrandissements territoriaux. Le dernier roi de la dynastie Hoysala, Virûpâksha Ballâla, fils et successeur de Ballâla III, succomba dans un combat contre le Sultan de Madura en 1346, et sa mort[2] dans d'aussi heureuses circonstances, alors que la puissance du Sultan de Delhi avait presque entièrement disparu, permit aux vaillants frères de s'annexer les domaines des Hoysalas. Doués d'une grande ambition, les frères commencèrent une série de conquêtes et ils remportèrent tant de succès que, du vivant de Hari Hara, le royaume de Vijayanagar s'étendait de la Krishna au nord, jusqu'au voisinage du Kaveri au sud, et comprenait toute la contrée située entre les océans oriental et occidental[3]. Mais au nord l'extension du royaume naissant fut arrêtée par le royaume Bahmani, fondé en 1347 par Hasan, l'un des chefs des Emirs étrangers qui s'étaient révoltés contre l'autorité de Delhi. Les troubles de l'époque firent qu'au moment de la mort d'Hasan, en 1358, ses possessions élargies s'éten-

1. Sewell, *Lists of Antiquities*, II, p. 161. Firishta écrit : « Belal et Krisna Nayak unirent leurs forces avec les troupes de Mabir et Dvarsamudra, qui étaient précédemment tributaires du gouvernement du Carnatic » (Briggs, I, p. 427).

2. *Epigr. Carn.*, IX, bn. 120. Le sultan de Madura est présenté comme « la hache de la plante grimpante de la prospérité des Ballâlas », S. K. Aiyengir, *Sources of Vijayanagar History*, p. 28.

3. Ibn Batoûtâ écrit : « Les habitants de Malabar payent généralement tribut au roi de Hanaur, craignant sa force sur mer. Son armée aussi compte environ 6.000 hommes. Ce sont des hommes de race brave et guerrière. Le roi actuel est Jamal-ud-din Mohammed ibn Hasan. Il est le meilleur des princes; mais il est lui-même sujet d'un roi infidèle, dont le nom est Horaib (p. 370 du texte). Horaib ou plus exactement Harib, n'est autre que Hari Hara. Lee, trad. d'Ibn Batoûta, chap. XVII, p. 166; *Epigr. Carn.*, VIII, 375, et X, 39.

daient de la Pen Ganga au nord, jusqu'à la Krishna au sud, et de Dabhol à l'ouest, à Bhonagir ou Bhongir à l'est. Leurs ambitions étant portées sur les mêmes terrains, les Bahmanides et les rois de Vijayanagar se combattirent férocement les uns les autres; pendant plus de deux siècles, les deux puissances rivales luttèrent pour l'hégémonie du Deccan, perpétrant les plus horribles crimes, comme nous l'avons vu dans un précédent chapitre. Hari Hara eut à repouspousser, en 1352, une terrible invasion d'Alauddin Hasan Bahman Shah; il lui céda une portion de son territoire, qui, selon Firishta, s'étendait au sud jusqu'au fleuve Tungbhadra et « au voisinage du fort Adoni ». Hari Hara divisa l'empire en provinces qu'il confia à des membres de la famille royale et des vice-rois dont de longs et fidèles services avaient prouvé la loyauté[1]. Hari Hara mourut vers 1353 et fut remplacé par son frère Bukka qui acheva de construire la cité de Vijayanagar et par ses conquêtes étendit considérablement ses domaines[1]. Il fut si puissant que les inscriptions le désignent comme le maître des océans de l'est, de l'ouest et du sud et la terreur des Turushkas, des chefs du Konkan, des Andhras, des Gurjars, des Kambhojas et des

1. *Epigr. Carn.*, IX 59. Hari Hara et Bukka exercèrent ensemble la souveraineté sur le royaume, et leur autorité directe s'imposait aux territoires du nord et du centre des domaines Hoysala (*Archaeological Survey Report of India*, 1907-1908, p. 237, note 2); Kampa administrait l'Udayagiri-Rajya (les districts actuels de Cadapa et de Nellore) (*Nellore Inscriptions*, II, p. 789, n° 28); Marappa gouvernait l'Araga ou Male-Rajya (Canara du nord et Shimoga actuels) (*Epigraphia Carnatica*, VIII, sb 375); cependant que le ministre, Hadapada Gantarasa, dirigeait une autre province importante (*Epigraphical collection for* 1901, n° 57).

1. Il délivra de l'ennemi une centaine de cités royales et régna sur un empire achevé dans ses sept parties. Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the Inscr.*, yd. 46, p. 113.

Kalujas. Ces épithètes louangeuses, si exagérées qu'elles soient, prouvent cependant qu'il fut un souverain remarquable. Il envoya une mission à Tai-Tsu, empereur Ming de Chine[1]; il engagea des guerres, que Firishta relate avec des détails fastidieux, contre Mohammed Shah et Mujahid Shah, souverains contemporains de la dynastie Bahmani. Tolérant et libéral, Bukka opéra même la réconciliation des Jains et de leurs persécuteurs les Vishnouites; il convoqua les chefs des deux partis, et plaçant les mains des Jains dans celles des Vishnouites il ordonna que chacune des deux sectes exerçât son culte avec une égale liberté. « Cette ordonnance du roi fut proclamée dans diverses villes, afin que des relations amicales s'établissent entre les adeptes des sectes rivales dans l'empire[2]. »

Hari Hara II. — Après la mort de Bukka, en 1379, le sceptre passa aux mains de Hari Hara II, le premier roi de la dynastie qui assuma des titres impériaux et se fit appeler *maharajadhiraj*. Il dota des temples et se mit en mesure d'affermir ses vastes possessions. Sewell écrit qu'il aimait la paix et Vincent Smith dit que, tranquille du côté des musulmans, il consacra les plaisirs de son règne à consolider sa puissance dans toute l'Inde du Sud, y compris Trichinopoly et Kanchi (Conjeevaram)[3]. Mais les inscriptions nous

1. Bretschneider, *Mediaeval Researches*, éd. 1910, II, p. 222.
2. Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the Inscr.*, sb. 136, Ma 18. Une copie de ce décret existe encore à Kalya en Magdi Valuq. La date 1368 A. D. donnée par Lewis Rice pour cette réconciliation est inexacte. Hari Hara mourut vers l'an 1355 A. D. et eut pour successeur son frère Bukka, dont certains actes sont datés de 1355. *Epigr. Carn.*, XII, p. 74 et cf. 522; *ibid.*, XI, Cd. 1 et 2.
3. Sewell, *A forgotten Empire*, p. 48; Smith, *Oxford History of India*, p. 302.

apprennent qu'en 1380, lorsque les Turushkas s'emparèrent du fort élevé d'Adoni[1], le fils de Mallapa-Odeyar les défit et rendit la forteresse à Hari Hara. Les Turushkas réitérèrent leurs incursions, mais ils furent de nouveau vaincus. Afin de réaliser ses ambitions, il dirigea ses vues sur d'autres contrées du Sud, et les Keralas, les Taulavas, les Andhras et les Kutakas furent conquis par son général, Gunda, qui recueillit d'énormes butins[2]. Comme son prédécesseur, Hari Hara II fut tolérant. Une inscription datée de 1385, sur un pillier d'un temple Jaina, près de Kamalpura, en Vijayanagar, nous en fournit la preuve. Il mourut le 30 août 1404.

Son fils semble lui avoir succédé pour un règne de fort courte durée. Après lui vint Deva Raya, mais ses droits lui furent disputés par un autre fils de Hari Hara II, et ce n'est qu'en novembre 1406 qu'il fut définitivement établi sur le trône. Deva Raya eut à soutenir une guerre à outrance contre les Bahmanides, qui envahirent perpétuellement ses territoires. Firishta écrit que Firuz fut en guerres continuelles avec le Raja, et qu'il le contraignit un jour à donner sa fille en mariage au Sultan — soumission abjecte à laquelle un Hindou ne se rendait qu'en cas de complète impuissance[3]. La paix fut achetée au prix de l'honneur. Mais cette pesante rançon ne satisfit point Firuz, qui prit ombrage de ce que le Raja

1. Adoni est dans le district de Bellary, sur la route de Bangalore à Secundarabad (*Imp. Gaz.*, V, p. 24).

2. Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the Inscr.*, p. 115; Kg. 33, Ck 15, Bl 3; *ibid.*, p. 226.

3. Nous n'avons sur ce mariage que le témoignage de Firishta. Le silence du *Burhan-i-Maasir* est surprenant; il nous fait douter de l'existence de cette alliance, qui, pour un chroniqueur musulman, eût été un événement important.

ne l'eut point accompagné jusqu'à son camp lorsqu'il vint à Vijayanagar pour la célébration des noces. Les dernières années de Firuz furent assombries par les soucis et les peines; son fils et héritier Hasan fut écarté du trône par son frère plus ambitieux, Ahmad Shah, qui accapara l'autorité. Deva Raya mourut en 1410, son fils Vijaya Raya lui succéda, et après un règne de neuf ans fut remplacé par Deva Raya II : celui-ci fut un infortuné souverain, plusieurs fois vaincu par les Sultans Bahmani.

Deva Raya II (1419-1446).—Le successeur de Firuz, Ahmad Shah, ravagea les territoires de Vijayanagar, massacra sans pitié les femmes et les enfants et prit un plaisir sauvage à verser le sang hindou; ses victimes, dit Firishta, atteignirent le chiffre de 20.000. La guerre continua avec les Bahmanides et, vers 1442, le Raja se décida à prendre des mesures pour renforcer son armée. Impressionné par la supériorité de la cavalerie musulmane, il eut recours au dangereux expédient d'enrôler à son service des cavaliers mahométans, et respecta scrupuleusement leurs préjugés religieux. Quand, en 1443, la guerre éclata de nouveau, les musulmans lui infligèrent de cruelles pertes et l'obligèrent à payer tribut. Sous son règne, Vijayanagar reçut la visite de deux étrangers, l'Italien Nicolo Conti et Abdur-Razzâq, un émissaire de Perse, qui laissèrent tous deux des observations précieuses sur l'empire de Vijayanagar.

Nicolo Conti. — Nicolo Conti visita le Vijayanagar vers l'année 1420 ou 1421. Il s'arrêta une vingtaine de jours à Cambaye, au Gujarat, puis se rendit à Vijayanagar qu'il décrit en ces termes :

« La grande cité de Bizengalia est située dans le voisinage de montagnes abruptes. La circonférence de la cité est de 60 milles; ses murs escaladent la montagne et enserrent la vallée à leurs pieds, et son étendue en est ainsi augmentée. Dans cette ville on estime à 90.000 le nombre d'hommes prêts à prendre les armes.

« Les habitants de cette région épousent autant de femmes qu'il leur plaît, lesquelles sont brûlées avec leurs maris morts. Leur roi est plus puissant que tous les autres rois de l'Inde. Il a, personnellement, 12.000 femmes dont 4.000 le suivent à pied où qu'il aille, et sont employées uniquement au service des cuisines. Un nombre égal de femmes mieux équipées montent à cheval. Celles qui restent sont portées par des hommes dans des litières, parmi lesquelles 2.000 ou 3.000 sont choisies pour ses femmes, à la condition qu'à sa mort elles se brûlent avec lui, ce qu'on considère être un grand honneur pour elles.

« A une certaine époque de l'année, leur idole est portée à travers la ville, placée entre deux chariots sur lesquels prennent place de jeunes femmes richement parées, qui chantent des hymnes au dieu, et accompagnées d'une grande foule de gens. Plusieurs, emportés par la ferveur de leur foi, se jettent à terre, devant les roues, afin d'être écrasés — genre de mort qui est très agréable à leurs dieux ; d'autres, se faisant une incision aux flancs et se passant une corde au travers du corps, se pendent au char en guise d'ornement, et ainsi suspendus et à moitié morts escortent leur idole. Ils considèrent ce genre de sacrifice comme le meilleur et le plus agréable.

« Ils ont, trois fois par an, des festivités d'une solen-

nité spéciale. A l'une de ces occasions, les hommes et femmes de tout âge, après s'être baignés dans les rivières ou dans la mer, revêtent des habits neufs et passent trois jours entiers à chanter, danser et se réjouir. Pour une autre fête, ils fixent à l'intérieur de leurs temples, et à l'extérieur sur leurs toits, un nombre incalculable de lampes à huile de *susimanni*, dont les flammes sont entretenues nuit et jour. A la troisième fête, qui dure neuf jours, ils dressent sur toutes les grand'routes de grosses poutres, comme des mâts de petits bateaux, au sommet desquelles ils attachent des pièces de tissus merveilleux tout mêlés d'or. Sur chacune de ces poutres est placé chaque jour un homme d'aspect pieux, voué à la religion, capable de tout endurer avec une parfaite égalité d'âme, qui doit prier pour obtenir les faveurs de Dieu. Ces hommes sont assaillis par le peuple qui les lapide d'oranges, de citrons et autres fruits odoriférants, ce qu'ils supportent tous le plus patiemment possible. Il y a encore trois autres jours de fête, pendant lesquels ils aspergent tous les passants, y compris le roi et la reine eux-mêmes, avec de l'eau de safran, placée sur le chemin à cette intention. Ceci est reçu par tous avec la plus grande hilarité. »

Abdur-Razzâq à Vijayanagar. — Vingt ans après Nicolo Conti, Abdur-Razzâq[1], visita Vijayanagar;

1. Sur Abdur-Razzâq, voir la relation détaillée du *Matla-us-Sadain*, Elliot, IV, pp. 105-120. La ville continua de prospérer jusqu'au jour où elle fut détruite par les musulmans. On en a le témoignage dans le récit des visiteurs étrangers. Abdur-Razzâq naquit à Hérat en 1413 ap. J.-C. Il fut envoyé par Chah Roukh, roi de Perse, en ambassade à Vijayanagar. Il mourut en 1482. Citons parmi ses nombreuses productions le *Matla-us-Sadain*, qui est une histoire de la Perse depuis le Sultan Abou Saïd jusqu'au meurtre d'Aobu Saïd Gurgaon. Quelques passages en sont traduits par Elliot et Dowson,

il arriva en 1442 et y résida jusqu'au commencement de 1443. Voici ses observations sur la cité et son Raja :

« Un jour, des messagers vinrent me convoquer de la part du roi et dans la soirée je me rendis à la cour et offrit cinq chevaux magnifiques et deux plateaux contenant chacun neuf pièces de damas et de satin. Le roi était pompeusement assis dans la salle aux 40 piliers, et une grande foule de Brahmanes et autres se tenaient à sa droite et à sa gauche. Il était vêtu d'une robe de satin *zaitun* et il portait au cou un collier composé de perles très pures, de la plus haute perfection, qu'un joaillier aurait peine à estimer. Il était de teint olivâtre, maigre de corps, et plutôt grand. Il était excessivement jeune car il n'y avait qu'un fin duvet au bas de ses joues, et point du tout sur son menton. Tout son aspect était fort engageant. Quand je lui fus présenté, j'inclinai ma tête profondément. Il me traita avec bonté et me fit asseoir auprès de lui, et prenant l'auguste lettre de l'empereur il la tendit (aux interprètes) et dit : « Mon cœur est extrêmement touché de ce que le « grand roi m'ait envoyé un ambassadeur. » Comme j'étais dans une abondante sueur à cause de la chaleur excessive et de la quantité de vêtements que je portais, le monarque eut pitié de moi et me favorisa d'un éventail de Khitay qu'il avait à la main. On apporta alors un plateau et on me donna deux paquets de bétel, une bourse contenant 500 *fanams* et à peu près 20 *miskals* de camphre, et, obtenant mon congé, je regagnai mon logis. L'approvisionnement

IV, 39-125. Edoardo Barbosa, qui voyagea aux Indes en 1516, parle du Vijayanagar comme étant de « grande étendue, fort peuplée, et le siège d'un commerce actif de diamants, de rubis du Pegu, des soies de Chine et d'Alexandrie, et de cinnabre, camphre, musc, poivre et bois de santal du Malabar », Lewis Rice, *Mysore*, I, 353.

quotidien qui m'était adjugé comprenait deux moutons, quatre paires de volailles, cinq *manns* de riz, un *mann* de beurre, un *mann* des ucre, et deux *varahas* en or. Ceci arrivait chaque jour. Deux fois par semaine, j'étais convoqué dans la soirée, et le roi me posait différentes questions concernant le Khâkân-i-Sa'id, et chaque fois je recevais deux paquets de bétel, une bourse de *fanams* et quelques *miskals* de camphre.

« De notre narration précédente, les lecteurs bien informés auront déduit que l'écrivain Abdur-Razzâq était arrivé à la ville de Bijanagar. Il vit là une cité excessivement vaste et populeuse et un roi d'une grande puissance et d'une grande autorité, dont le royaume s'étendait des limites de Sarandib à celles de Kulbarga et du Bengale au Malabar, soit sur un espace de plus de 1.000 parasanges. Le pays est, pour la plus grande part, bien cultivé et fertile; et à peu près 300 bons ports de mer lui appartiennent. Il y a plus de 1.000 éléphants, hauts comme des collines, et gigantesques comme des démons. L'armée comprend onze *lakhs* d'hommes (1.100.000). Dans tout l'Hindoustan, il n'existe point de *rai* plus absolu que lui. Il a, pour les Brahmanes, une plus haute estime que pour les autres hommes. Le livre de *Kalila* et *Dimna*, auquel rien n'est supérieur dans la langue persane, et qui parle d'un Rai et d'un Brahmane, est probablement la composition des sages de ce pays. La cité de Bijanagar est telle qu'aucun œil n'a vu ni aucune oreille entendu quelque chose qui lui ressemble dans le monde entier. Elle est bâtie de manière à avoir, l'une dans l'autre, sept murailles fortifiées. Au-delà du circuit du mur extérieur, il y a une esplanade, s'étendant sur 50 yards environ, dans laquelle des pierres sont fixées les unes à côté des autres, à hauteur d'homme: une moitié soli-

dement enfoncée en terre, et l'autre moitié s'élevant au-dessus, de manière que ni cavalier, ni piéton, si audacieux soit-il, ne puisse approcher facilement le mur extérieur. Si quelqu'un désire trouver une ressemblance avec la cité de Hérat, qu'il entende que la fortification extérieure répond à celle qui s'étend de la colline de Mukhtar et du col des « Deux Frères » jusqu'au bord de la rivière et au point qui est situé à l'est du village de Ghizar et à l'ouest du village de Siban.

« La forteresse est de forme circulaire, située au sommet d'une colline et faite de pierre et de mortier, avec des portails solides où sont toujours postés des gardes habiles à la collecte des taxes (*djezyât*) La seconde forteresse occupe l'espace qui s'étend du pont de la Nouvelle-Rivière au pont de la passe de Kara, et de l'est du pont de Rangina et Jakan à l'ouest du jardin de Zibanda et jusqu'au village de Jakan. Le troisième fort comprendrait l'espace situé entre la tombe de l'Imam Fakhr-ud-din Razi au tombeau sacré de Mohammed Sultan Shah. Le quatrième se placerait entre le pont d'Anjil et celui de Karad; le cinquième entre les jardins de Zaghan et le pont du Jakan; la sixième entre la porte du Roi et celle de Firozabad; et la septième forteresse est située au centre des autres et occupe dix fois plus d'espace que le plus grand marché de Hérat. C'est là que se trouve le palais du roi. De la porte nord de la forteresse extérieure jusqu'à la porte sud, il y a une distance de 2 parasanges, et la même entre les portes est et ouest. Entre les 1er, 2e et 3e murs il y a des champs cultivés, des jardins et des maisons. De la 3e à la 7e enceinte, les bazars et les boutiques sont étroitement accolés les uns aux autres. Auprès du palais du roi se trouvent quatre bazars opposés les uns aux autres.

Celui qui s'élève au nord est le palais impérial ou demeure du Rai. A l'entrée de chaque bazar, il y a une arcade élevée et une magnifique galerie, mais le palais du roi est encore plus élevé que tous les autres. Les bazars sont très larges et très longs, afin que les vendeurs de fleurs, bien qu'ils placent de hautes étagères devant leurs magasins, soient tout de même capables de vendre des fleurs des deux côtés. Dans cette cité, on peut toujours trouver, fraîches, des fleurs au parfum délicat, elles sont même considérées comme un article nécessaire vu que, sans elles, on ne pourrait vivre. Les artisans ou négociants de chaque métier ont leurs boutiques rapprochées les unes des autres. Les bijoutiers vendent ouvertement leurs rubis, perles et diamants et émeraudes, dans le bazar.

« Dans cette charmante arène, où se trouve le palais du roi, il y a plusieurs sources et ruisseaux, coulant le long des canaux de pierre taillée, polis et égaux. A la droite du palais du Sultan se trouve le *diwan-khana*, ou bureau du ministre, qui est extrêmement vaste, et présente l'aspect d'un hall à 40 piliers ou *chihil-sutun*; sur la façade court une galerie élevée, plus haute que la taille d'un homme, où les rapports sont conservés et où les scribes sont assis.

« Au milieu de ce palais, sur une haute estrade, est assis un eunuque appelé Daiang, et qui préside seul le divan. Au bout de la salle se tiennent, sur une ligne, les *tchobdars* (huissiers). Tout homme qui vient pour quelque affaire passe entre les tchobdars, offre un petit présent et se prosterne la face contre terre, puis se relevant explique la raison qui l'a amené là, et le Daiang émet son opinion, selon les principes de justice adoptés dans ce royaume, et après quoi personne ne peut plus en appeler.

« Dans ce pays, ils ont trois espèces de pièces faites d'un amalgame d'or; l'une, appelée *varaha*, pèse à peu près un *mithkal* et équivaut à 2 dinars; *kopeki*, la seconde, qui est aussi appelée *perlab*, est la moitié de la première; la troisième, nommée *fanam*, équivaut à la dixième partie de la précédente. De ces différentes pièces, le *fanam* est la plus utile. Ils coulent en pur argent une pièce qui est le sixième du *fanam* et qu'ils appellent *tar*. Cette dernière est aussi très utile dans le commerce. Une pièce de cuivre valant le tiers du tar est nommée *diitel*. Selon l'usage adopté dans cet empire, toutes les provinces. à une époque fixée, apportent leur or à l'hôtel des monnaies. Si quelque homme reçoit du divan une allocation en or, il doit être payé par le *darab-khana*. »

L'avènement d'une nouvelle dynastie. — Après la mort de Deva Raya, qui se place vraisemblablement en 1449, ses deux fils Mallikarjuna et Virupaksha, lui succédèrent l'un après l'autre, mais ils étaient faibles et incapables de faire respecter leur autorité. Il en résulta une période d'intrigues, de troubles et de désordre à laquelle mit fin Saluva-Narasinha le noble le plus puissant du Carnatic et du Telingana[1], qui usurpa le trône sous le règne de Virupaksha, avec l'excuse de vouloir préserver l'empire du démembrement[2]. Cet événement reçut le nom de

1. Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the inscriptions*, p. 117.
2. Sewel écrit que l'usurpation eut lieu entre 1487 et 1490, *A forgotten Empire*, p. 98. Lewis Rice, qui se base sur les inscriptions, place l'usurpation en 1478, sous le règne de Virupaksha. Smith accepte la date de 1486 (*Oxford History*, p. 303). Le dernier rapport sur Virupaksha est daté du vendredi 29 juillet 1485. Le premier rapport où apparaît Saluva Narasinha avec ses titres impériaux est du 1er novembre 1486. L'usurpation doit évidemment se placer entre ces deux dates.

Première Usurpation. Narasinha s'appliqua à l'organisation administrative et réussit en peu de temps à rétablir le crédit financier. Ses ressources lui permirent de guerroyer dans le territoire tamoul, où il fit de brillantes conquêtes; mais il eut aussi à lutter contre le Sultan Bahmani, qui le vainquit et le força à demander la paix. Après la mort de Narasinha, ses possessions passèrent à son fils, Immadi-Narasinha, mais ce dernier fut assassiné en 1505 par son général, Naresa Nayaka, d'origine Tuluva, qui devint le fondateur d'une nouvelle dynastie. Ce fut la *Seconde Usurpation.*

Krishna Deva Raya, 1509-1530 ap. J.-C. — Le plus distingué des souverains de la nouvelle dynastie fut Krishna Deva Raya, qu'on dit être monté sur le trône de Vijayanagar en 1509 ap. J.-C. Son règne inaugura une nouvelle ère dans l'histoire du royaume, qu'il éleva à un degré de grandeur et de prospérité jamais encore atteint. Il fut l'un des plus puissants souverains de Vijayanagar, combattit vaillamment les musulmans du Deccan, et vengea les torts dont ses prédécesseurs furent victimes.

Le roi était un homme capable, et beau de sa personne; les étrangers qui le voyaient l'admiraient pour ses perfections. Paes, qui l'a personnellement connu, en fait un panégyrique élogieux[1].

Les Salwas étaient une famille de chefs dépossédés par les Bahmanis. Ils furent les alliés de Hari Hara quand il s'agit de chasser les musulmans du Sud; ils tinrent leurs quartiers généraux à Chandragiri et professèrent la religion vishnouite; ce que confirment les inscriptions.

1. Firishta ne mentionne même pas le nom de ce roi. Mais Paes et Nuniz parlent tous deux de lui avec la plus vive admiration. Paes qui vit et connut le roi est certainement une autorité meilleure que Firishta. Paes écrivit son récit vers 1522 ap. J.-C., et Nuniz composa son résumé historique probablement durant les années 1535-1537. La relation de Paes se trouve dans *A forgotten Empire* de Sewell, pp. 246-47.

« Le roi est de taille moyenne, de complexion robuste et de figure avenante, plutôt gras que maigre; il est marqué de petite vérole à la face. Il est le roi le plus respecté et le plus complet qu'on puisse voir, d'humeur joyeuse, très gai; il a la préoccupation d'honorer les étrangers, et les reçoit avec bienveillance, s'informant de leurs affaires, quelle que soit leur condition. C'est un grand homme d'état et see jugements sont équitables, bien qu'il soit sujet à des accès de colère subits. Voici son titre : « Crisnarao Macacao, roi des rois, seigneur des plus grands « seigneurs de l'Inde, seigneur des trois mers et de « la terre. » Il a ce titre parce qu'il est, par le rang, plus grand seigneur que les autres, en raison de ce qu'il possède en troupes et territoires, mais il me semble qu'en fait il n'a rien en comparaison de ce qu'un homme comme lui devrait avoir, tant il est vaillant et accompli en tout. »

L'histoire de cette période n'est qu'une longue suite de conflits sanguinaires entre puissances rivales, et c'est un peu d'eau dans le désert que le portrait de ce monarque cultivé et vaillant, au milieu de cette horde de tyrans.

Il n'existe point de souverain, parmi tous les gouverneurs du Deccan, Hindous ou musulmans, qui puisse être comparé à Krishna Deva Raya. Quoique appartenant lui-même à la secte vishnouite, il toléra les autres formes de religion et accorda entière liberté de culte. Selon les principes de la grande hospitalité orientale, il gratifia de ses bontés tous les étrangers sans distinction de race ou de religion, qui parlent de lui avec la plus grande admiration[1]. Il possédait

1. Ses propres contributions littéraires sont remarquables. On trouve ses maximes politiques dans un article de A. Rangaswami Saraswati, dans le *Journal of Indian History,* IV, part. III, 1926, p. 61-88.

un brillant esprit et le talent de la conversation, il était le centre des érudits et les inscriptions témoignent qu'il patronna grandement la littérature sanscrite et telugu; et, comme celle de Chandra Gupta Vikramaditya du nord, sa cour fut immortalisée par huit poètes célèbres, connus sous le nom de *ashla diggaja*[1]. Il se préoccupa toujours du bien-être de ses sujets, et dans son désir de soulager les misères humaines il fut libéralement généreux. Sa grande opulence lui permit de doter des temples et des brahmanes, au point que sa charité fut célébrée dans tout le pays. Poli et affable en société, sagace et prévoyant en affaires, éloquent et instruit quand il écoutait les chants des poètes, digne et respectable dans ses solennités publiques, Krishna Deva était formidable à la guerre et humiliait parfois trop ses ennemis vaincus. *Le lalion* était la règle ordinaire de conduite au xv[e] siècle. Mais, ce faisant, il traduisait simplement l'esprit des sauvages méthodes de guerre qui ont trouvé leurs plus purs représentants dans les rois Bahmani. La loi du talion était la règle de conduite commun au xv[e] siècle, et il est difficile d'adopter l'opinion de Sewell sur le traitement infligé par Krishna Deva Raya au prince musulman qu'il avait vaincu en bataille[2]. Sewell fait une excellente

1. Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the inscr.*, p. 119. Le roi lui-même composa des poèmes en sanscrit et en telugu. Mais aucune de ses œuvres en sanscrit n'a été conservée; seul un poème telugu, intitulé *Amuklamâlyada* ou *Vishnuchitthiyamu* nous est parvenu; on dit que c'est une œuvre excellente (Longhurst, *Hampi Ruins*, p. 20).

2. Sewell et Longhurst, se fondant sur Firishta, racontent qu'il envoya un message à Ismail Adil Shah, lui disant que s'il voulait bien venir lui baiser les pieds, ses terres et sa forteresse lui seraient rendues. Sewell, *A forgotten Empire*, p. 122; Longhurst, *Hampi ruins*, p. 21

description de la situation et de la personnalité du roi :

« Krishna Deva n'était pas seulement un monarque de titre; il était, en fait, un souverain absolu, d'une puissance étendue et d'une forte influence personnelle. Il était le réel souverain. Il était vigoureux physiquement et entretint sa force au plus haut degré par de violents exercices du corps. Il se levait de bonne heure et développait tous ses muscles par le maniement des massues hindoues et de l'épée; il était bon cavalier, et doué d'une noble prestance qui impressionnait favorablement tous ceux qui entraient en contact avec lui. Il commandait en personne son énorme armée, et était intelligent, brave, et diplomate, et en toutes choses d'une grande douceur et générosité de caractère. Il était aimé de tous et respecté de tous. La seule ombre sur ce tableau est, qu'après sa grande victoire sur le roi mahométan, il devint hautain et insolent dans ses exigences[1]. »

Ses conquêtes. — Tenant le sceptre solidement en mains, Krishna Deva se mit à élargir ses frontières par des conquêtes. L'une des premières expéditions du règne fut entreprise pour châtier Ganga Raja, le chef d'Ummattur (dans le district de Mysore), qui s'était révolté contre son seigneur et réclamait Penugonda, en tant que représentant de la dynastie Ganga. Toute la contrée fut soumise et les forteresses de Siva Samudrama[1] et de Seringapatam furent prises par les armées de Vijayanagar. En 1513, elles s'em-

1. Sewell, *A forgottem empire*, p. 121-122.
2. La seule forteresse de Ganga Raja était dans l'île de Siva Samudrama aux chutes du Kaveri, et des parties du district de Bangalore étaient connues comme « le pays de Siva Samudrama ». Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the Inscr.*, p. 119.

parèrent de la place forte d'Udayagiri, dans le district de Nellore, appartenant au roi de l'Orissa, et elles emportèrent à Vijayanagar une statue du dieu Krishna, qui fut solennellement installée dans un temple et reçut une vaste concession de terrain. Ayant réduit Udayagiri, le raja attaqua la forteresse élevée de Kondavid, appartenant au roi de l'Orissa; il s'en empara après un siège de deux mois, et le souverain de l'Orissa fut vaincu dans une bataille chaudement disputée. Le fort de Kondapali[1] succomba ensuite et les vainqueurs capturèrent une femme et un fils du roi. Le malheureux prince demanda la paix, qui fut ensuite consolidée par le mariage de Krishna Deva Raya avec une princesse de l'Orissa.

Le démembrement du royaume Bahmani fut la cause d'une grande confusion politique au Deccan et d'une multitude de luttes intestines. Les royaumes indépendants qui s'élevèrent sur ses ruines se combattirent mutuellement et luttèrent contre les princes hindous pour augmenter leurs territoires. Quand Sîtâpati, raja de Kambampeta, déclara la guerre aux musulmans, le Sultan de Golkunda marcha contre lui et le vainquit; mais le raja ne se tint pas pour battu, il appela à l'aide les princes hindous et eut bientôt rassemblé une nombreuse armée. Le Sultan de Golkunda se mit de nouveau en route et infligea aux Hindous une cruelle défaite. Le fort fut pris, la population massacrée sans respect d'âge ou de sexe, et l'armée victorieuse se saisit aussi des femmes du raja. Ces atrocités firent naître une puissante ligue, formée par les princes hindous des contrées environ-

1. Kondapalli est une ville et une forteresse escarpée dans le Begwada Taluk du district Krishna à Madras (*Imp. Gaz.* XV, p. 393).

nantes, mais ils furent cruellement battus par les musulmans à Palinchimir. Cette affreuse guerre se termina enfin par un traité qui faisait de la rivière Godavéri la frontière orientale de Golkunda. C'est à ce moment que Krishna Deva Raya fit son apparition. La lutte se centralisa autour de la forteresse de Kondavid, qui fut, après maints combats, abandonnée aux Hindous par les musulmans[1]. Mais ces derniers livrèrent une nouvelle attaque, s'emparèrent du fort, et les Hindous payèrent tribut[2].

Guerre contre Bijapur. — La guerre la plus importante de Krishna Deva Raya fut celle qu'il engagea contre Adil Shah de Bijapur. Les armées du Raja, comprenant environ un million d'hommes et plusieurs éléphants, pénétrèrent dans la vallée de Raichur et mirent le siège devant le fort. Le Sultan se mit en marche avec 140.000 cavaliers pour défendre la forteresse et campa à moins de 9 milles de Raichur. Les deux armées s'affrontèrent le 19 mai 1520, une bataille décisive eut lieu dans laquelle les musulmans furent vaincus et subirent de lourdes pertes[3]. Les derniers vestiges des troupes de Bijapur firent un effort désespéré pour recouvrer leurs positions; ce

1. Kondavid est un village couronné d'une forteresse dans le district de Guntur. Il fut pris en 1516 et Vîrbhadra fils du roi Ganpati Pratapa Rudra fut fait prisonnier et reçut la contrée de Maleya Bennur à l'ouest du Mysore. Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the inscriptions*, p. 919. Voir le rapport de Nuniz dans *A forgotten Empire* de Sewell, il dit que le raja enleva la forteresse au roi d'Orissa.

2. Sewell, p. 321-22.

3. Le récit de Firishta est différent de celui qui est donné ci-dessus. Mais Nuniz est un chroniqueur contemporain, donc plus sûr. Puis, il ressort du récit de Nuniz qu'il a eu d'excellentes occasions de s'informer de l'état des affaires. Pour le récit de Nuniz sur cette bataille, cf. Sewell, *A forgotten Empire*, p. 334-45.

fut en vain : le camp musulman fut pillé et les Hindous en retirèrent un vaste butin. Faria y Souza et Nuniz relatent qu'après la bataille, Krishna Deva fit au Sultan de Bijapur des propositions si humiliantes pour les musulmans qu'ils songèrent aux moyens de ruiner leur royaume de Vijayanagar. Cependant, terrifié, le Sultan de Bijapur n'envahit plus de sa vie les territoires du Raja. Sewell discute longuement des résultats politiques de cette bataille; elle diminua tellement le prestige d'Adil Shah qu'il abandonna tout projet de conquête du côté du Sud, et concentra son attention à des préparatifs pour une lutte future. Les autres puissances musulmanes du Deccan projetèrent d'écraser la prépondérance de l'empire de Vijayanagar; les Hindous, grisés de leur victoire, se faisaient haïr des musulmans par leur insolence. Quant à la position des Portugais, cette bataille ne lui fut point indifférente; la prospérité de leur commerce dépendait de l'activité des marchés de l'empire hindou, mais quand cet empire se démembra, les négociants étrangers perdirent leurs marchés et le commerce déclina.

Krishna Deva Raya et les Portugais. — Les Portugais s'étaient établis au bord de la mer et quoiqu'ils eussent souvent combattu contre les petits chefs Hindous et les « Maures », ils avaient noué des relations amicales avec le Raja de Vijayanagar, qui bénéficiait de leur commerce en chevaux et autres objets utiles. Le gouvernement portugais demanda à ses sujets de se maintenir en termes amicaux avec les Hindous, et en 1540 leur gouverneur Albuquerque envoya une mission à Vijayanagar pour obtenir la permission de bâtir un fort à Bhatkal. Le raja

reçut gracieusement l'envoyé, mais il ne donna pas suite à la requête du gouverneur. Quand les Portugais s'emparèrent de Goa, le Raja leur offrit ses félicitations et leur accorda la permission qu'ils avaient demandée. Les musulmans reprirent Goa qui fut reconquis par les Portugais. Les querelles continuelles des Hindous et des souverains musulmans du Deccan accrurent l'importance politique des négociants étrangers, dont les deux partis se disputaient les faveurs.

Les conquêtes de Krishna Deva augmentèrent considérablement l'étendue de l'empire; il s'étendait alors sur tout le territoire occupé actuellement par la présidence de Madras, le Mysore et quelques autres états du Deccan; il allait, à l'est, jusqu'à Cuttack; à l'ouest jusqu'à Salsette; et au sud il confinait à l'extrême limite de la péninsule.

Période de déclin. — La mort de Krishna Deva Raya fut le signal du déclin pour le royaume de Vijayanagar. Le nouveau souverain, Achyuta Deva, frère du roi défunt, était incapable de gouverner un vaste empire, entouré de voisins jaloux et puissants. Le Sultan de Bijapur s'empara des forteresses de Raichur et de Mudgal, et Firishta écrit que le Sultan fêta sa victoire par un banquet où il but abondamment et donna libre cours à sa joie bruyante. Peu après son avènement, pressé par les nobles et les officiers, Achyuta appela à son aide Ibrahim Adil Shah de Bijapur, auquel il offrit de larges subsides et de nombreux présents. Aucun historien ne nous explique d'une manière satisfaisante les raisons de cette étrange mesure; Nuniz donne tort au Sultan et dit

qu'il y fut poussé uniquement par sa couardise et sa faiblesse de caractère[1].

Sadâçiva Raya. —Quand Achyata mourut, en 1542, son fils, encore enfant, fut élu roi, mais il ne vécut que peu de temps, et la couronne passa au fils de son frère défunt, nommé Sadâçiva. Celui-ci ne fut qu'un fantoche, et le pouvoir reposa entre les mains de Ram Raja Saluva, fils de Saluva Timma, le célèbre ministre de Krishna Deva Raya. Ram Raja était un homme d'une habileté remarquable, pourtant il ne sut jamais établir sa diplomatie sur des bases bien équilibrées, et excéda ses alliés aussi bien que ses adversaires par son arrogante conduite. Il s'éleva une série de complications qui préparèrent la ruine de Vijayanagar. En 1543, Burhna Nizam Shah s'allia avec Ram Raja et Qutb Shah de Golkunda et déclara la guerre à Bijapur. En cette occurence, Ali Adil Shah en appela à son ministre Asad Khan, qui, par sa science diplomatique, réussit à ménager une trêve avec Burhan en lui cédant quelques territoires et détacha de la coalition le Raja de Vijayanagar. Ayant ainsi dispersé l'alliance, il marcha contre Golkunda, défit le chef Qutb Shahi et le blessa. Quand Ibrahim Adil Shah mourut, en 1557, Husain Nizam Shah profita de ce changement de succession et envahit le Bijapur. Mais, afin de se venger de cette attaque sans motif, Ali Adil Shah forma une alliance avec Golkunda et Viyajanagar, envahit Ahmadnagar

1. Achyuta n'était certes pas un prince guerrier. De l'inscription (Ig. 24, Hk. 123), il ressort qu'il était trop au pouvoir de la classe sacerdotale. Il fit des largesses excessives aux Brahmanes et établit une sorte de banque à leur bénéfice, la *Anandnidhi*.

et demanda la restitution de Kalyan et de Sholapur. Le Sultan d'Ahmadnagar accueillit cette demande avec dédain; et il n'y eut plus moyen d'éviter la guerre. Firishta écrit : « Toute la contrée fut dévastée de manière telle que de Parendah à Khiber et d'Ahmadnagar à Daulatabad, on ne vit plus le moindre vestige de population. Les infidèles de Beejanagar qui pendant plusieurs années avaient souhaité cet événement, se laissèrent aller à toutes les cruautés Ils insultèrent à l'honneur des femmes musulmanes, détruisirent les mosquées, et ne respectèrent même pas le Coran sacré. »

La Grande Alliance. — Les Hindous, par leur conduite cruelle, outragèrent les musulmans et s'aliénèrent même la sympathie de leurs alliés. L'existence d'un puissant royaume hindou au milieu d'autres Etats musulmans moins riches, et moins bien armés était une épine douloureuse au pied de chaque mahométan, et comme nulle puissance ne pouvait, seule, se mesurer aux armées hindoues, les souverains musulmans unirent leurs forces et formèrent une quadruple alliance pour déchirer cet empire. Ibrahim Qutb Shah de Golkunda fut le principal négociateur de ces alliances; il persuada Nizam Shah de donner à Adil Shah sa fille Chand Bibi en mariage avec la forteresse de Sholapur comme dot; et en retour, Adil Shah mariait sa fille au fils aîné de Nizam Shah, Sultan Murtaza. Le Sultan de Berar n'y étant pas convié, demeura étranger à la confédération. Les armées réunies des quatre princes se mirent en marche vers le Sud, le 25 décembre 1564, et se rassemblèrent près de la ville de Talikota, sur les bords de la Krishna.

Bataille de Talikota, 1565. — Vijayanagar ne craignait point l'approche des alliés, et le Raja considérait leurs mouvements avec la plus magnifique indifférence, puisant sa force dans l'idée que les musulmans n'y étant pas parvenus jusqu'alors, ne réussiraient jamais à ravager la cité et ses environs. La population prospère et aisée n'avait aucun pressentiment du danger; les démonstrations militaires des alliés ne l'inquiétaient guère, et sans la moindre anxiété les hommes vaquaient à leurs occupations habituelles. Ram Raja, plein d'illusions, restait toujours serein, et, selon le récit de Firishta, traitait avec mépris les ambassadeurs, et regardait cette hostilité comme momentanée. Mais cet état de sécurité illusoire ne pouvait durer longtemps et le Raja, convaincu enfin de l'imminence du danger, organisa ses forces. Il envoya son plus jeune frère avec 20.000 cavaliers, 100.000 fantassins et 500 éléphants, pour garder en tous points le passage de la Krishna; il plaça un second frère à la tête d'autres troupes et lui-même commanda le reste des armées de l'empire. Les auxiliaires provinciaux vinrent grossir l'effectif impérial : les Kanariens et les Telugus de la frontière, les hommes du Mysore et du Malabar de l'ouest et du centre se joignirent aux Tamouls pour combattre les armées de l'slam. Les alliés, qui connaissaient la force de l'ennemi, avaient fait de puissants préparatifs. Le vétéran Husain Nizam Shah commandait le centre, et les ailes de droite et de gauche étaient confiées à Ali Adil Shah et Qutb Shah. Il est difficile de déterminer le nombre des troupes qui prirent part à cette bataille, car les chiffres de Firishta semblent fort exagérés[1];

1. D'après Firishta, l'armée de Vijayanagar seulement, com-

cependant, jamais d'aussi formidables armées ne s'étaient rencontrées dans les plaines du Deccan. Les Hindous, avec rage, attaquèrent les musulmans, et repoussèrent les ailes de leur armée, frappant et tuant des milliers d'hommes. Les pertes des deux côtés furent effroyables; Ram Raja ordonna à son trésorier de placer à sa portée de l'or, de l'argent et des joyaux afin de pouvoir récompenser ceux qui resteraient fidèles à leurs postes, décidés fermement à lutter jusqu'à la fin. Les Hindous dirigèrent une autre attaque, avec une telle vigueur que l'ennemi se crut perdu et envisagea la retraite. Mais la chance tourna. L'artillerie des armées alliées bombarda les Hindous de sacs de pièces de cuivre et en tua instantanément 5.000. Cette destruction subite fut suivie d'une charge de cavalerie qui transperça les rangs serrés de l'armée de Vijayanagar, les dispersant en toutes directions; Ram Raja lui-même fut fait prisonnier, et Couto écrit que Husain Nizam Shah le décapita de sa propre main, s'écriant : « Je suis vengé ! Que Dieu dispose de moi ! » La nouvelle de la capture de leur roi et chef fut un coup de foudre pour les guerriers hindous qui, saisis de panique, s'enfuirent en désordre. L'issue de la bataille ne fut pas une défaite seulement, mais une déroute complète, les commandants des autres détachements ne firent aucune tentative pour se défendre, et Firishta, écrit que les Hindous furent massacrés avec une férocité sauvage; environ 100.000 d'entre eux succombèrent et le pillage fut si productif que « chaque homme de l'armée alliée devint riche en

prenait 900.000 fantassins, 45.000 cavaliers, 2.000 éléphants, et 1.000 pièces de bataille, outre 15.000 auxiliaires; mais ses rapports varient.

or, joyaux, effets, tentes, armes, chevaux et esclaves, car les Sultans laissèrent à chacun ce qu'il avait pris, ne gardant que les éléphants pour leur usage personnel. »

Sac de Vijayanagar. — Mais cette défaite n'était rien en comparaison de l'effroyable tragédie qui devait suivre. Sewell, qui étudia assidûment l'histoire de la croissance et de la grandeur de Vijayanagar, nous fait de sa chute un récit pathétique[1].

« En tout cas, relate-t-il, il y avait peu à craindre pour la sécurité de la cité elle-même. Ceci certainement était sûr ! Mais alors arrivèrent les soldats découragés, fuyant le combat, et parmi eux les princes de la maison royale, saisis de panique. En quelques heures ces chefs vaincus eurent hâtivement quitté le palais, enlevant avec eux tous les trésors sur lesquels ils purent mettre la main. 550 éléphants, chargés de trésors en or, diamants et pierres précieuses, estimés à plus de cent millions sterling, et emportant l'insigne de l'Etat, et le célèbre trône des rois, orné de joyaux, quittèrent la cité avec un convoi de soldats restés fidèles à la Couronne Le roi Sadaçiva fut emmené par son geôlier, Tirumala, seul régent depuis la mort de ses frères, et en une longue file, la famille royale et ses partisans s'enfuirent du côté du Sud vers la forteresse de Penukonda.

« Alors la panique s'empara de la ville. Enfin la vérité apparut. Ceci n'était pas seulement une défaite, mais une catastrophe. Tout espoir était perdu. La myriade des habitants de la ville fut abandonnée sans défense. Ni fuite ni retraite n'étaient possibles, car les troupeaux de bœufs et les chariots avaient

1. Sewell, *A forgotten empire*, pp. 206-208.

presque tous suivi les armées à la guerre et n'en étaient pas revenus. On ne pouvait rien faire qu'enterrer tous trésors, armer les plus jeunes hommes et attendre. Le jour suivant, la place devint la proie des tribus de brigands et des peuples de la jungle environnante. Des hordes de Brinjaris, de Lambadis, de Kurubas et autres fondirent sur cette malheureuse ville et dévalisèrent les étalages et les magasins, emportant une grande quantité de biens. Couto relate qu'il y eut six attaques organisées par ces peuplades durant la journée.

« Le troisième jcur vit le commencement de la fin. Les musulmans victorieux avaient fait halte sur le champ de bataille, pour boire et se reposer, mais ils avaient ensuite atteint la capitale, et à partir de ce moment, pendant une période de cinq mois, Vijayanagar ne connut point de trêve. Les ennemis étaient venus pour détruire, et ils poursuivirent leur dessein jusqu'au bout. Ils massacrèrent le peuple sans merci, démolirent les temples, et les palais, et poursuivirent une vengeance si sauvage dans les demeures des rois que, à l'exception de quelques grands temples et murs de pierre, aujourd'hui il ne reste rien qu'un amas de ruines pour marquer la place où s'élevaient de solides édifices. Ils démolirent les statues et réussirent même à briser les membres de l'énorme monolithe de Narasinha. Rien ne semblait pouvoir leur échapper. Ils abattirent les pavillons qui s'élevaient sur l'immense terrasse d'où les rois regardaient les festivals, et démolirent toutes les sculptures. Ils allumèrent d'énormes feux dans les bâtiments magnifiquement décorés du temple de Vitthalaswami, près de la rivière, et écrasèrent ses délicates sculptures sur pierre. Par le fer et par

le feu, ils poursuivirent jour par jour leur œuvre de destruction. L'histoire du monde n'a peut-être jamais enregistré un tel désastre, et si soudain, et dont une si belle cité fut le théâtre; voir une population opulente, industrieuse et prospère un jour, et le jour suivant la voir pillée, saisie, ruinée, parmi des scènes de carnage et des horreurs défiant toute description. »

Que les lecteurs se souviennent du mot désolant de Gibbon, disant que l'histoire n'est que le registre des crimes et des infortunes de l'humanité. Cette sombre description est pleine de vérité; la race humaine est purifiée par la souffrance; le torrent du progrès poursuit irrésistiblement sa marche en avant, augmentant de volume au cours des siècles, et ceci doit être la consolation de l'historien qui se voue à l'étude des changements de la fortune, de la prospérité et de la décadence des institutions humaines.

Ram Raja, malgré ses folies et ses faiblesses, mérite quelques éloges. A l'âge de 90 ans, il possédait

1. L'historien portugais Faria y Souza écrit : « Les mahométans passèrent cinq mois à piller Vijayanagar, quoique les indigènes eussent emmené avec eux 1.550 éléphants chargés d'argent et de joyaux, avec plus de 100 millions d'or, outre un siège royal d'une inestimable valeur. Dans sa part du pillage, il échut à Adil Shah un diamant gros comme un œuf ordinaire et un autre, d'une dimension extraordinaire, quoique plus petit, avec d'autres joyaux d'inestimable valeur. » Voir sur Faria y Souza, les *Commentaries of Alfonso Albuquerque,* Hakluyt Society, II, p. CXII-CXIII. Cœsare Frederike qui visita Vijayanagar deux ans après la bataille écrit : « Ram Raja périt par la trahison de deux généraux musulmans à son service, qui se tournèrent contre lui au milieu de la bataille. Les musulmans passèrent six mois à piller la ville, cherchant partout de l'argent enterré. Les maisons étaient encore debout, mais vides. La cour s'était transférée de Vijayanagar à Penuconda, à huit jours de marche au sud, les habitants s'en étaient allés autre part; la contrée était si infestée de voleurs qu'il fut obligé de rester à Vijayanagar six mois de plus qu'il n'en avait l'intention. Quand enfin il partit pour Goa, il fut attaqué tous les jours et paya une rançon à chaque occasion. » Pour la description qu'il donne du palais du roi, cf. Lewis Rice, *Mysore,* I, 355-6.

encore l'énergie et la vigueur de la jeunesse, et dirigea lui-même les opérations sur le champ de bataille. La crainte qu'il inspira aux musulmans et les préparatifs qu'ils firent pour l'affronter sont autant d'hommages rendus à sa puissance formidable. Le mépris de l'ennemi est un luxe dangereux à toute époque; et Ram Raja aurait pu sauver son empire, s'il n'avait pas dédaigneusement sous-estimé la force de ceux qui s'étaient préparés bien longtemps avant d'oser se mesurer à lui.

Une bataille décisive — La bataille de Talikota est une des batailles les plus importantes dans l'histoire de l'Inde. Elle sonna le glas de l'Empire hindou du Sud et engendra la confusion dont la chute d'une grande organisation politique est toujours suivie. La ruine de l'empire paralysa l'industrie portugaise, les marchés de Vijayanagar important et vendant grand nombre de produits portugais[1]. Les musulmans se réjouirent de la chute de leur rival, mais il est douteux qu'ils y aient gagné quelque chose en dehors de quelques portions de territoire. La crainte de l'empire de Vijayanagar les avaient conservés alertes et vigilants, mais quand cette crainte disparut avec son objet, ils négligèrent leurs armées, et se disputèrent entre eux; leurs jalousies et leurs dissensions mutuelles en firent une proie facile pour les empereurs mongols du Nord.

1. Federici, Sasetti et Couto sont unanimes à dire que les Portugais entretenaient un commerce florissant avec l'empire de Vijayanagar et que sa chute porta un coup grave au trafic des Portugais dans ce pays. Mais Sewell mentionne l'établissement de l'inquisition à Goa comme une raison subsidiaire de cette décadence. Les pères de l'Eglise recommandaient la persécution des Hindous et des musulmans et la destruction de leurs temples et mosquées — un fait qui amena le déclin de l'influence portugaise à Goa. Sewell, *A forgotten Empire*, p. 210-1.

Une nouvelle dynastie. — Après la chute de Ram Raja, son frère, Tirumala, exerça le pouvoir au nom de Sadâçiva, mais vers l'année 1570 il usurpa le trône et fonda une nouvelle dynastie. Il serait trop fastidieux de répéter l'histoire des crimes, des trahisons et des intrigues qui infestent les annales de cette époque. Au second fils de Tirumala, Ranga II, succéda Venkata I vers l'année 1586. Il fut la personnalité la plus marquante de la dynastie, un homme de tête et de caractère qui protégea les sciences et les lettres. Les successeurs de Venkata furent incapables de conserver intact le petit héritage qu'il leur avait légué, et avec eux la puissance de la dynastie s'affaiblit. Les musulmans s'emparèrent d'une grande partie de l'empire, et de ses fragments, les Naiks de Madura et de Tanjore se ménagèrent de petites principautés.

Administration de Vijayanagar.

Nature du gouvernement. — L'empire de Vijayanagar était le produit de ce mouvement révolutionnaire qui agita le Deccan pour en expulser les musulmans. Depuis la conquête du Deccan par Kafur, les peuplades vaincues nourrissaient toujours un ressentiment profond à l'égard des oppresseurs musulmans qui avaient ruiné la contrée par leurs massacres, leurs profanations, et leurs indignités de toutes sortes. La chute des Kâkatîyas en 1327 et la faiblesse des Hoysalas facilitèrent l'avènement d'une nouvelle puissance. C'est alors que l'empire de Vijayanagar prit son essor, et devint un solide rempart contre les musulmans du nord. Les circonstances de sa naissance déterminèrent sa politique administrative, et

jusqu'au dernier jour de son existence le Vijayanagar demeura un Etat essentiellement militaire appuyé à une forte base théocratique. Comme il avait été créé pour préserver les Hindous des attaques musulmanes, rien ne fut épargné pour en faire l'égal des forces musulmanes. Les rois de Vijayanagar, guidés par la classe sacerdotale fort instruite en politique, tentèrent d'introduire les éléments d'une administration déterminée en vue de consolider leur pouvoir. La tâche n'était ni neuve, ni difficile, les anciens royaumes que Vijayanagar remplaçait, quoique très peuplés, avaient été efficacement gouvernés. Hari Hara et Bukka, chefs ambitieux, firent régner la paix et l'ordre, et rénovèrent de vieux usages, facilitant ainsi les institutions de leurs successeurs, qui firent de Vijayanagar le centre de civilisation, d'opulence et d'instruction le plus brillant qui ait jamais existé dans le Sud.

Le roi et son conseil. — L'empire était une vaste organisation féodale et le roi était le centre de tout le système. Il était assisté d'un conseil composé de ministres, de gouverneurs provinciaux, de commandants militaires, de membres de la classe sacerdotale et de poètes. Il n'y avait pas de système électoral, et tous les membres du conseil étaient nommés par le roi. Suivant la coutume médiévale, le roi de Vijayanagar assumait le pouvoir d'un autocrate; il s'occupait de l'administration civile, dirigeait les affaires militaires et tranchait les questions judiciaires qui lui étaient soumises. Il calmait fréquemment les disputes, de manière pacifique, à l'entière satisfaction des plaignants; nous avons parlé de la réconciliation que Bukka Raya opéra entre Jains

et Vishnouites[1]. L'intervention du roi était souvent des plus efficaces, particulièrement dans le cas du « prix de la fiancée » (*bride-pride*), cette ignoble coutume en vigueur parmi les brahmanes d'une certaine partie de l'empire. Le roi Deva Raya II convoqua les représentants de toutes les classes de brahmanes et discuta avec eux de la légalité de cet usage[2]; et il fut par lui décrété que les mariages seraient conclus par *kanyâdâna* (don volontaire d'une fille), et non en considération de questions d'argent. La violation de la « loi sacrée » entraînait des pénalités bien déterminées. La tradition de la justice royale fut strictement maintenue par tous les souverains, et même Sadâçiva Raya, qui n'était qu'un roi fainéant, exerça efficacement ses prérogatives en apaisant certains nobles Brahmanes qui se disputaient à propos de terrains.

Les principaux officiers de l'Etat étaient : le premier ministre, le trésorier principal, le gardien des joyaux, et le préfet de police, assistés d'officiers subalternes. Le premier ministre était le principal conseiller du roi pour toutes questions importantes. Le préfet de police correspondait au Kotwal des Mongols, chargé de maintenir l'ordre dans la cité. Tous ces officiers bénéficiaient de la concession de vastes *jagirs* que le roi pouvait leur enlever selon sa volonté. Selon Nuniz, le préfet de police était tenu de faire un rapport de tous les vols commis dans la cité, et ceci eut pour effet de diminuer considérablement le

1. Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the inscriptions*, p. 177, Sb. 136.

2. *Mad. Ep. Coll.*, for 1887, n° 49; *South Indian Inscr.*, I, n° 56, p. 82-4.

nombre des voleurs dans la contrée[1]. Mais la corrup tion était pourtant générale; lorsqu'un marchand sollicitait une entrevue avec le roi, il devait se gagner la bienveillance de nombreux officiers, car ils n'auraint rien fait sans un bénéfice personnel[2]. A cette époque, probablement, les achats de conscience n'étaient pas considérés comme d'abominables fautes. Au XIVe siècle, Ibn Batoûta, qui occupait le poste de Qazi principal à Delhi, dut payer un confrère pour obtenir le payement d'une somme d'argent que le Sultan lui avait accordée.

La cour. — En Orient comme en Occident, la somptuosité des cours fut l'une des caractéristiques du moyen-âge, et les rois de Vijayanagar dépensèrent des sommes fantastiques pour déployer leur grandeur. Des nobles, des prêtres érudits, des astrologues et des musiciens formaient la cour; ils y organisaient de temps à autre de grandes fêtes en but de frapper l'imagination populaire. Des visiteurs étrangers qui en furent témoins les décrivent avec la plus vive admiration. Nicolo Conti a relaté quatre festivals qui correspondent probablement au Nouvel An, au Dipâvali, au Mahânavami et aux Saintes Commémorations; ses dires sont confirmés par Abdur-Razzâq qui a laissé un récit coloré des jeux, des feux d'artifice et autres divertissements qui animaient ces fêtes-- La plus importante de toutes était la fête de Mahânavami à laquelle neuf jours du mois de septembre étaient consacrés. « Le roi décrétait, écrit Abduz.

1. Major, *Indian in the* 15 th *Century*, I, p. 30; *Chron. de Nuniz*, Sewell, p. 380-1.
2. Sewell, *Chronicles of Nuniz*, p. 38.
3. Major, *op. cit.*, p. 28-9; *ibid.*, p. 35-8; Sewell, p. 93-4.

Razzâq, que les nobles et les chefs de toutes les provinces du pays, distantes de 3 ou 4 mois de voyage, se réunissent dans la demeure royale. Ils amenaient avec eux un millier d'éléphants tumultueux comme la mer, et bruyants comme des nuages orageux, couverts d'armures et parés de howdahs, où trônaient des jongleurs et des lanceurs de naphte; sur les fronts, les trompes et les oreilles des éléphants, des dessins et des peintures de formes extraordinaires étaient tracés avec du cinabre et autres couleurs[1]. »

C'est durant ces neuf jours que le roi recevait tous les revenus de son royaume des mains des gouverneurs des provinces auxquels il octroyait de larges récompenses[2].

Administration provinciale. — L'empire était divisé en plus de 200 provinces[3], partagées chacune en *Nadus* ou *Kottams*, qui se divisaient encore en petits groupes de villages et de villes. Chaque province était gouvernée par un vice-roi, qui était ou un prince du sang, ou un noble puissant, ou quelque descendant d'une vieille famille régnante. Chaque province était une réplique de l'empire[4]. Le vice-roi entretenait sa propre armée et sa cour particulière, faisait des dons charitables, et, dans la sphère de ses droits, se comportait en autocrate. Mais, en égard à l'empire, chaque gouverneur était un vassal : il devait rendre compte à l'empereur de son administration et servir sous ses armes en temps de guerre. Quoique ces vice-rois eussent, sur leurs territoires, autorité

1. Major, p. 35. Elliot, VII, p. 117.
2. Sewell, *Chronicle of Nuniz*, p. 379.
3. *Ibid.*, p. 389.
4. *Ibid.*, p. 280-1, 374, 384.

suprême, ils étaient sévèrement punis s'ils agissaient de manière déloyale ou opprimaient le peuple[1]. Le pouvoir de confiscation du roi était fort étendu, et il en usait largement contre tout gouverneur qui eût trompé sa confiance. Les principaux officiers payaient à l'Etat un tiers de leurs revenus, et dépensaient les deux autres pour l'entretien de leur suite et de leurs résidences. Il ne leur était donné aucun reçu, mais s'ils s'acquittaient mal de leurs dettes, ils étaient punis et privés de leurs domaines[2]. Cependant, en dépit de cette menace, les gouverneurs provinciaux semblent s'être arrangés fort bien de leurs postes.

Gouvernement local. — Le village était, comme il le fut de temps immémorial, une unité administrative. Le conseil du village, correspondant au Panchayat de l'Inde du Nord, réglait ses propres affaires par l'intervention de ses officiers héréditaires, appelés *Ayagars*[3]. Ces officiers recevaient en payement des concessions de terrain ou une part fixe de la récolte des cultivateurs. Quelques-uns d'entre eux exerçaient les pouvoirs de magistrats et de juges, apaisaient les querelles des villageois, recevaient les impôts de l'Etat, et assuraient l'ordre et le respect des lois. Les communautés rurales étaient d'une grande utilité, elles maintenaient en contact le gouvernement impérial et le peuple.

Système fiscal. — L'impôt sur la terre était la principale source de revenu. Aux Indes, l'Etat a tou-

1. Duarte Barbosa, Hakluyt Society, I, p. 209; *Chron. de Nuniz,* Sewell, p. 304, 380, 383.
2. *Chron. de Nuniz,* Sewell, p. 389.
3. *J. B. B. R. A. S.*, XII, pp. 394-98. Ces officiers étaient généralement au nombre de 12, *Madras Epigr. Coll.*, C. P., 1917-18, n° 21.

jours levé une taxe sur les produits du sol, et la loi hindoue assigne à l'Etat un sixième du produit total. Mais le grand empire de Vijayanagar ne pouvait absolument pas se contenter d'une si petite part pour entretenir sa pompe et sa splendeur. Nuniz écrit : « Tout le territoire appartient au roi, et c'est de ses mains que les chefs le reçoivent; ils le remettent aux cultivateurs qui payent les neuf dixièmes du produit aux seigneurs; ceux-ci, à leur tour, en donnent la moitié au roi[1]. » Le rapport de Nuniz est probablement exagéré, car si le paysan n'avait gardé que le dixième de ses revenus, il lui aurait été impossible de vivre de son travail. Cependant, outre cet impôt sur les produits du sol, l'Etat grossissait encore ses revenus de nombreuses taxes. Il n'y avait rien d'étonnant à ces usages, le gouvernement musulman au moyen âge en fit autant. A son avénement, Firuz Tughluq abolit 26 impôts vexatoires et Aurangzeb devait encore, vers le milieu du XVII[e] siècle, en supprimer 48. L'Etat était si jaloux de ses droits que, même lorsqu'un particulier créait une rente, les bénéficiaires devaient se conformer à une série d'obligations[2]. Des documents existent pour prouver

1. *Chronicle de Nuniz*, Sewell, p. 379; Moreland, *India at the death of Akbar*, p. 98.

2. Un rapport de Kampa II, fils de Bukka I[er], daté d'environ 1374-75 et enregistrant le don d'un village à un temple, par un particulier, établit clairement les conditions suivant lesquelles la permission royale fut accordée (*Madras Epigr. Report for* 1911-12, pp. 77-78, Sec. 49.

Voici la charte originale :

[Le village, tout le village qui est un bien sacré de ce dieu (Kimnâmattu-Kâni), limté par ses quatre bornes, comprenait le désert, les terres arrosées et les jardins avec toutes ses exemptions (upâdhi) d'obligations (kodamoi) et profits (ayan) communaux, telles qu'obligations individuelles de ceux qui vident (?) (pnarkkata-miyarpir-Kadamoi) hors du village, droits sur les métiers de coton, obligations de caste, obligations de maintenir (?) des moulins à huile, *vil-vasi*, *vasal-*

l'abondance des taxes, en dehors de l'impôt sur les terres[1].

Rien n'échappait au système fiscal comme l'indique très bien Abdur-Razzâq, pas même la prostitution, qui rapportait la somme peu honorable de 12.000 *fanams*, laquelle servait à l'entretien de 12.000 hommes soumis aux ordres du préfet de police[2].

Il est malheureusement vrai que trop souvent ces arrangements fiscaux étaient fort peu en rapport avec l'intérêt de l'agriculteur, il devait à son seigneur un travail forcé, et payait encore, en plus de la taxe générale sur les produits du sol, un impôt sur les pâturages et un autre sur le mariage[3]. Les coutumes ordinaires de la féodalité; quelques-uns de ces impôts quoique non sanctionnés par la loi, sont encore payés de nos jours, dans toute l'Inde, par quelques cultivateurs résignés. En outre, le peuple payait un nombre incalculable de taxes indirectes sous forme de droits sur des articles d'un usage courant, tels

vari (taxe sur les maisons), *criminpattam* (droits pour pêcher le poisson dans le réservoir), bêtes et arbres, *uvachcha-vari ulugalvari,* bonne vache et bon buffle, *Karttigaipachchai, timppudiyidu,* la part (*merwar*) de grain de chaque moisson assurée aux gardiens du village, droits de marché, (sanda-i-mudal), obligations de *asuvadiûak-kalper* (?), droits pour maintenir des employés (velli-vari) de village et autres obligations semblables, nouvelles ou anciennes, qui pourraient être ultérieurement dûes par chaque tenancier, — nous les avons données pour le culte et comme concession sarwam[nya à ce temple, pour durer tant que le soleil et la lune existeront. »

1. *Epigr. Carn.*, IV, Kr 21 et 22; *Madras Ep. Rep.*, 1912-3, p. 120, Sec. 54; *Rep.* 1914-5, p. 106-7, Sec. 44; *Epigr. Carn.*, III, Sec. 95; IV, Gu. 1.

2. Abdur-Razzaq, *Matla-us-Sadain,* Elliot, IV, pp. 111-12; Major, p. 29.

3. La taxe de mariage fut abolie par Krishna Deva Raya dans le premier quart du XVIe siècle; et cette politique fut continuée par son successeur, *Mad. Ep. Rep.* 1909-10, p. 102-3, Sec. 93; *Epigr. Carn.*, XI, Hk 110, Og. 101, Hk 17 et 111.

que les fruits, les graisses, les légumes, les grains et les animaux de toutes sortes[1], et il était impossible d'y échapper, car il n'y avait qu'une seule route conduisant à la ville et la porte en était sévèrement gardée. Ces taxes étaient affermées à des traitants, et il est hors de doute que leur perception devait se traduire par de graves inconvénients pour les populations. Nuniz écrit à propos de la cité impériale : « La porte fournit 12.000 *pardaos* par an, et personne ne peut la franchir sans payer exactement ce que les gardes exigent, paysans aussi bien qu'étrangers. Chaque jour entrent par ces grilles 2.000 bœufs, payant chacun 3 *vintees*, excepté certains bœufs sans cornes qui ne payent jamais rien dans aucune partie du royaume[2]. »

Ces droits étaient la source de revenus considérables dont l'Etat dépensait la plus grande partie en installations et parades fastueuses et à l'entretien de la suite du roi, de ses résidences et de son innombrable valetaille. La liste civile n'existait pas, et le roi dépensait des sommes fantastiques pour la pompe de sa maison et pour des armées considérables qui se tenaient toujours prêtes à lutter contre les puissances musulmanes. Les écrivains étrangers parlent abondamment du faste et du confort de la capitale; le développement extraordinaire du commerce et de l'industrie fournit d'ailleurs la preuve de sa prospérité; mais aucun écrivain hindou contemporain

1. *Epigr. Carn.*, V, Bl. 75; III, Nj. 118 et Bl. 95; *Epigr. Ind.*, VI, p. 230-9.

2. Sewell, *Chronicle of Nuniz*, p. 366. Sewell calcule que un *vintini* valait à peu près 1 7/20. d. Le *pardao* était une pièce d'or. Voir le récit de Paez, Sewell, p. 213. Mr. Moreland considère 500 pardaos comme équivalant à 1.000 roupies d'Akbar (*India at the Death of Akbar*, p. 76).

ne relate les simples annales des pauvres et il nous est ainsi impossible de juger de l'effet que produisirent ces institutions financières sur les millions de travailleurs qui peinaient dans toutes les parties du royaume.

La justice. — Les inscriptions ne fournissent aucune preuve d'une procédure judiciaire régulière et il semble certain qu'une sorte de grossière et expéditive justice était rendue à la discrétion des autorités. Le roi était la cour suprême de justice, comme dans tout autre pays au moyen âge, et son intervention dans les cas importants était décisive. Des pétitions pouvaient être présentées au souverain, ou à son *alter ego*, le premier ministre, et étaient examinées suivant leur importance. En relatant la visite d'Abdur-Razzâq à Vijayanagar, nous avons déjà rapporté sa description de la cité et du Diwan Khana, du Palais de Justice[1], situé à la gauche de la résidence du Sultan.

La justice civile était dispensée selon les principes de la loi hindoue et les usages du pays, et Abdur-Razzâq écrit que les décisions étaient émises au sujet des pétitions des gens lésés conformément aux règles de justice locales, et qu'aucune autre personne n'avait le droit de remontrance[2]. Les documents étaient dûment attestés par des témoins et tous ceux qui désobéissaient à une loi ou à un usage reconnus étaient sévèrement punis. Toute infraction à la loi civile était également passible d'amendes.

1. Major, *India in the XVe century*, I, p. 25; *Chronicle of Nuniz*, Sewell, p. 38.
Pour une description du Diwan, voir aussi Elliot, IV, p. 108; il donne à l'eunuque le titre officiel de Danaik, qui se lit dans le manuscrit de l'East India Library.
2. *Matla-us-Sadain*, Elliot, II, p. 108.

La justice criminelle usait de procédés rudes et barbares. Les juges se servaient fréquemment de la torture comme du plus sûr moyen de découvrir la vérité ; les châtiments étaient d'une inconcevable sévérité. Le vol, l'adultère et les trahisons étaient punis de mort ou de mutilation[1]. Quelquefois le roi ordonnait que le coupable fût jeté aux pieds des éléphants qui le mettaient en pièces. Les Brahmanes étaient exempts de la peine capitale. Les autorités locales étaient investies des pouvoirs judiciaires, et les recours à la capitale étant peu aisés, ils durent décider d'eux-mêmes un grand nombre de cas. Il existe un décret royal qui confére ces droits aux *Nâyaks* ou *Gaudas*, correspondant à peu près aux shérifs anglo-saxons; il est ainsi conçu : « Les gouverneurs des villes, les *Nâyaks* ou les *Gaudas*, seront chargés de ceci. S'il s'élève dans la contrée une dispute de caste, ils convoqueront les parties et les conseilleront. Et comme ils ont le pouvoir de punir, les parties devront se conformer à l'avis donné. Cette démarche doit être gratuite[2] ». Nos administrateurs modernes eux-mêmes pouraient tirer de ce décret une utile leçon.

L'armée. — Comme son organisation civile, l'organisation militaire de l'empire revêtait un caractère féodal. Outre les troupes personnelles du roi, les gouverneurs provinciaux fournissaient leurs contingents en temps de guerre et étaient tenus à tous

1. Sewell, *Chronicle of Nuniz*, p. 383. Il donne d'abondants détails sur ces horribles châtiments : « Les nobles, dit-il, coupables de trahison, sont empalés vivants sur des piquets de bois leur traversant le ventre; et les hommes d'une classe inférieure, quelque crime qu'ils aient commis sont décapités sur la place du marché, il en était de même pour un meurtre, à moins que la mort ne fût le résultat d'un duel.

2. *Epigr. Carn.*, XII, Si., 76.

genres d'assistance. Nuniz écrit que les rois pouvaient mobiliser autant de soldats qu'il leur plaisait et leur abondante richesse leur permettait de le faire sans difficulté[1]. La valeur numérique des armées de Vijayanagar a été différemment estimée par les différents écrivains, et il est difficile d'adopter définitivement aucune de ces évaluations. Paes écrit qu'en 1520, Krishna Deva Raya amena sur le champ de bataille une immense armée comprenant 703.000 fantassins, 32.600 cavaliers et 551 éléphants outre un grand nombre d'auxiliaires, de sapeurs et autres[2]. Nuniz[3] parle de même, mais ces deux rapports doivent être considérablement exagérés. Il est vrai qu'à cette époque les rois rassemblaient de grandes forces avec facilité, mais il est impossible que l'armée active et permanente de l'empire ait été aussi considérable que le relate Paes. L'armée était composée d'éléphants, de cavalerie et d'infanterie, et quoiqu'elle combattît avec une énergie magnifique en certaines occasions, elle était inférieure en force, en patience et en endurance aux armées musulmanes du Nord, ce qui d'ailleurs est amplement prouvé par les cruelles défaites que les dernières infligèrent aux premières. Le manque complet d'entraînement militaire handicapait les troupes de Vijayanagar dont les chefs ne pouvaient jamais compter sur des groupes disciplinés. La cavalerie surtout était faible, car les chevaux de race faisaient défaut dans le Sud, et les

1. *Chronicle of Nuniz*, Sewell, p. 373.
2. Sewell, p. 147.
3. Nuniz écrit que le roi entretenait à perpétuité, 50.000 soldats à pied, 20.000 lanciers et porte-boucliers, 3.000 hommes pour s'occuper des éléphants, 1.600 palefreniers, 300 entraîneurs, 2.000 artisans, forgerons, maçons, charpentiers et blanchisseurs pour l'entretien des vêtements. Sewell, *Chronicle of Nuniz*, p. 381.

musulmans du Nord accaparèrent pendant longtemps tous les achats faits en Arabie ou en Perse. Les éléphants étaient extrêmement considérés, mais ils demeuraient impuissants devant les attaques de la cavalerie musulmane bien entraînée, et l'adresse des archers de l'Islam. Quand la panique s'emparait des troupes, plus rien ne pouvait réunir les soldats affolés, et une défaite dégénérait facilement en déroute.

Les conditions sociales. — Il est inutile de s'étendre encore sur la pénible inégalité qui existait entre le faste de la cour et la saleté et la misère de l'habitant des chaumières. Quel est le visiteur étranger qui n'a pas célébré la magnificence des cortèges royaux et la splendeur d'un festival à la capitale ! Et voici encore l'impression de Firuz après une revue militaire : « Quant à la grandeur des nobles et des hommes de haut rang, il m'est impossible de la décrire; et si j'essayais de le faire, personne ne me croirait... En vérité j'étais transporté d'admiration à un tel point qu'il me semblait avoir une vision et rêver[1]. » Nuniz, outre ses observations sur la grandeur et l'apparat de la cour, nous renseigne sur les pratiques sociales de l'époque. Le duel était fort en honneur; les deux adversaires étaient fêtés et les propriétés du vaincu, s'il en avait, passaient au survivant. Cependant il était interdit de se battre en duel sans la permission du ministre, quoiqu'elle ne fût qu'une formalité. L'usage en fut introduit au Deccan par les musulmans au commencement du XVIe siècle, et Firishta le condamne comme une vile coutume. Dans toutes les classes du peuple des Etats musulmans

1. Récit de Paez. Sewell, p. 278-9.

on se battait en duel, et même les philosophes et les devins eurent recours à ce moyen barbare de mettre fin à leurs querelles. La pratique du *Sati* n'était point rare, et les Brahmanes ordonnaient fréquemment cette sorte d'immolation sauvage[1]. La condition des femmes dans la capitale était pourtant très satisfaisante; il y eut des femmes astrologues et athlètes et des devineresses; et Nuniz écrit que le roi eut à son service des femmes chargées d'enregistrer les dépenses à l'intérieur des portes. Il parle encore d'un autre groupe de femmes-clercs, dont l'office était d'enregistrer toutes les affaires du royaume, et de comparer leurs livres avec ceux de employés de l'extérieur[2]. On peut déduire de cette relation que les femmes de cette époque, outre leur science musicale et autres talents artistiques, étaient fort instruites, car sans un degré d'éducation supérieur et des connaissances techniques approfondies, il leur eût été impossible d'entreprendre les vérifications financières et les révisions de comptes dont parle le chroniqueur portugais, qui doit avoir vu quelques-unes de ces femmes à l'œuvre.

Les régimes semblent ne pas avoir été très sévères, et quoique Nuniz ait écrit que les Brahmanes, dont il parle comme de la crème de la population de Vijayanagar[3], ne tuaient ni ne mangeaient aucune chose pourvue de vie, le peuple se nourrissait de toutes sortes de viandes. Paes et Nuniz nous citent

1. *Chron. of Nuniz*, Sewell, p. 39.
2. *Ibid.*, p. 382.
3. Sewell, *Chronicle of Nuniz*, p. 390, *Narrative of Paes*, p. 245. Paes parle des hommes et des femmes Brahmanes comme des êtres les plus nobles du pays. Ceux qui s'occupent des temples sont des savants et ne mangent rien qui ait été tué, ni chair, ni poisson, ni aucune chose ayant quelque rapport avec du sang.

les différentes espèces d'animaux et d'oiseaux qui étaient vendues sur les marchés pour l'alimentation des gens. La chair des bœufs et des vaches était strictement prohibée, et les rois eux-mêmes observaient scrupuleusement cette règle. A part cette exception, la liste des viandes permises était considérablement longue. A propos des coutumes des rois dont l'exemple était suivi par le peuple, Nuniz dit :

« Ces rois de Bisnaga mangent toutes sortes de choses, sauf la chair du bœuf et de la vache qu'ils ne tuent jamais dans tout le pays des infidèles, parce qu'ils les adorent. Ils mangent du mouton, du porc, de la venaison, des perdrix, des lièvres, des pigeons et des cailles, et toutes sortes d'oiseaux; même des moineaux, des rats, des chats et des lézards, qui tous se vendent sur le marché de la cité de Bisnaga.

« Tout doit être vendu vivant, afin que chacun sache ce qu'il achète — ceci au moins quant à ce qui concerne le gibier —, et il y a des poissons de rivières en grandes quantités[1]. »

Si le récit du chroniqueur est exact, ceci eût été un curieux régime pour des princes et un peuple, qui au temps de Krishna Deva Raya et d'Achyuta Raya étaient des Hindous zélés, spécialement dévoués au culte de Vishnou. Les Brahmanes jouissaient d'une grande estime; ils tenaient en mains les rênes du

1. *Chronicle of Nuniz*, p. 375. *Narrative of Paes*, p. 258. Il est difficile de savoir jusqu'à quel point Nuniz est exact dans ses rapports. Aujourd'hui, personne ne mangerait de rats, de chats et de lézards, sauf des hommes de quelque tribu sauvage. Actuellement de tels animaux ne sont vendus comme aliment sur aucun des marchés hindous. Comme le suggère V. Smith, ces bêtes ont dû constituer la nourriture de l'élément non-aryen de la population de Vijayanagar. Il est simplement inimaginable que des Hindous de haute caste eussent pu s'astreindre à un tel régime.

gouvernement; et Nuniz parle d'eux comme de gens honnêtes, subtils, bien doués et bons comptables, mais incapables d'un dur labeur[1], Telle était la caractéristique de cette ancienne aristocratie de l'étude, qui continue à maintenir son prestige malgré les innombrables atteintes faites à ses droits dans les temps modernes.

La mode était aux sacrifices sanguinaires, et Paes écrit qu'à l'occasion de certain festival, le roi avait coutume d'assister au massacre de 24 buffles et de 156 moutons, dont les têtes devaient être coupées d'un seul coup. A la fin de la fameuse fête du Mahânavani, le neuvième et dernier jour on couronnait les réjouissances par l'exécution de 250 buffles et 4.500 moutons. Mais le bétail était si abondant que ces hécatombes ne gênaient même pas le peuple[2]. Les richesses de la capitale favorisèrent le luxe et engendrèrent de nombreux vices. La prostitution s'étendit; et nous apprenons d'Abdur-Razzâq que des femmes sans moralité, par leurs avances et leurs charmes illusoires, attiraient les hommes dans des maisons louches. Voici d'ailleurs le récit détaillé de l'ambassadeur de Perse :

« Derrière l'Hôtel des Monnaies, se trouve une sorte de bazar qui a plus de 300 yards de longueur, et 20 de largeur. Sur deux de ses côtés, il y a des maisons (*khanahas*) et des cours (*safhaha*), et devant les maisons, au lieu de bancs (*kursi*), des sièges élevés sont faits de pierre excellente, et de chaque côté de l'avenue formée par les maisons, il y a des figures de lions, de panthères, de tigres et autres animaux, si habilement peints qu'on les dirait vivants. Après l'heure

1. Sewell, *Chronicle of Nuniz*, p. 390.
2. Sewell, *Narrative of Paes*, p. 245-6.

de la prière de midi on met devant les portes de ces maisons qui sont magnifiquement décorées des chaises sur lesquelles prennent place les courtisanes. Elles sont toutes couvertes de perles, de pierres précieuses et de riches vêtements. Tout homme qui passe n'a qu'à faire son choix. Les sept forteresses abritent plusieurs de ces maisons dont les revenus, montant à 12.000 *fanams*, servent à payer les gages des hommes de police. Le devoir de ces hommes est de se tenir au courant de tout ce qui se passe à l'intérieur des sept murs, et de retrouver ce qui a été perdu ou soustrait par vol; autrement ils sont passibles d'amendes[1]. »

Les prostituées étaient admises aux cérémonies publiques, et sans provoquer le moindre scandale, les nobles et les officiers de l'Etat jouissaient de leur compagnie. Aux Indes, jusqu'à ces derniers temps, leur présence était presque universellement admise à l'occasion des fêtes, mais cette coutume tend à disparaître de plus en plus sous l'influence des classes cultivées.

Au XVe siècle, Machiavel disait que « l'Etat c'est la force »; cette maîtresse définition s'applique remarquablement bien à l'Etat de Vijayanagar. Il avait été organisé pour préserver les Hindous des invasions étrangères, et c'est ce but qui est toujours inscrit en tête des programmes impériaux. Malgré ses usages et ses rites révoltants, comme la pratique du *Sati* et des sacrifices, le royaume, en raison de sa politique de tolérance, devint bientôt le refuge de tous ceux que la persécution musulmane avait chassés hors de chez eux. Dans ses frontières, tous les cultes étaient

1. *Matla-us-Sadain*, Elliot, IV, pp. 112-113.

admis, « si bien que chaque homme pouvait aller et venir, et vivre selon ses propres croyances sans subir d'ennuis et sans qu'on lui demandât s'il était Chrétien, Juif, ou Maure, ou païen[1] ». Mais l'empire manquait d'éléments de développement ; il ne représentait aucun idéal humain de progrès et dès lors ne pouvait durer; et comme pour beaucoup d'autres analogues, les raisons de son origine devinrent les causes de sa ruine.

1. *Epigr. Carn.*, III, Sr. 15; II, Sb. 136.

CHAPITRE XVI

Une ère de rois fainéants

La situation. — Quoique Khizr Khan se fût assuré le trône de Delhi, sa situation était loin d'être enviable Il hésita à prendre officiellement le titre de roi et régna comme simple délégué deTimour. Depuis l'invasion de ce dernier, l'empire avait perdu de son prestige et de ses territoires et l'ambition des gouverneurs provinciaux ne contribuait guère à enrayer les progrès de désagrégation. A la capitale, les partis changeaient rapidement d'opinion et se disputaient le pouvoir, faisant du gouvernement une affaire d'intérêt personnel. Depuis l'époque de Balban, le Doab avait été l'un des districts les plus insoumis de l'empire, et les *Zamindars* d'Etawah, Rajpoutes du clan Rathor pour la plupart, ainsi que ceux de Kanauj et de Badaon, refusèrent de payer tribut et de reconnaître l'autorité du gouvernement central. Ils se rebellèrent avec une telle persistance qu'à plusieurs reprises des expéditions durent être organisées pour calmer ces émeutes. Les royaumes de Malwa, de Jaunpur et du Gujarat, complètement détachés de Delhi, se déchiraient mutuellement. Les souverains de Malwa et du Gujarat luttaient de manière sanglante entre eux et contre les Rajpoutes, auxquels ils refusaient toute influence

dans les affaires de Delhi. Non loin de la capitale les Mewatis se montraient mécontents; ils refusaient de payer tribut et manifestaient quelque rébellion. A la frontière septentrionale, les Khokhars allèrent commettre des déprédations à Moultan et à Lahore, et tentèrent de profiter de l'anarchie qui régnait dans tout le pays. Les musulmans très civilisés de la cour de Delhi ne pouvaient contenir ces hordes barbares. Les Turcs-bacchas de Sarhind n'étaient pas plus soumis; plus belliqueux même, ils fomentèrent des intrigues pour s'emparer du pouvoir. Les gouverneurs musulmans des provinces engagèrent contre leurs voisins des guerres qui forcèrent le gouvernement central à intervenir plus d'une fois. Quoique non complètement ruiné, le prestige de la monarchie était fort diminué; l'incompétence des souverains en était la cause principale. Il est à remarquer qu'après Firuz, aucun souverain de capacités supérieures n'occupa le trône de Delhi; il semble que la dégénérescence de la maison royale se fût consommée pendant les vingt dernières années. Les musulmans oisifs de cette génération ne pouvaient imiter l'unité ou l'esprit d'organisation de leurs ancêtres, et leurs tendances différentes les divisaient en un nombre infini de clans militaires travaillant à des buts contraires. Il ne manquait pas d'aventuriers rapaces et de politiciens intéressés, mais ceux-ci sont les hommes les moins propres à restituer l'ordre, et à établir une administration ferme dans un pays souffrant de luttes intestines chroniques et d'un amoindrissement de l'autorité. Ce serait une erreur d'attribuer dans une certaine mesure ce déclin du prestige royal au mélange des musulmans et des Hindous. Il n'existait aucune affinité réelle entre

les uns et les autres; ils formaient encore deux partis différents dans le corps politique. Même sous le règne de Firuz qui était pourtant né de mère rajpoute, les Hindous étaient relégués à un rang inférieur et la bureaucratie de l'Etat comprenait exclusivement des musulmans. Les alliances mixtes entre familles royales étaient dues à la force plus qu'au choix, et laissèrent bien souvent de tristes souvenirs[1] et firent plus d'ennemis que d'alliés. Le facteur personnel jouait un rôle important dans la politique médiévale et la fortune d'un royaume dépendait trop souvent de la force ou de la faiblesse des hommes qui présidaient à ses destinées. Il ne pouvait en être autrement à une époque où les constitutions et les lois étaient inconnues et où la force primait toujours le droit. La tâche qui incombait aux Sayyids n'était point aisée, et l'avenir de la dynastie dépendait de la manière dont ils affrontraient la situation. Mais quelle dose d'énergie ne fallait-il pas pour une telle reconstruction sociale !

Khizr Khan, 1414-1421. — Malik Nasir-ul-Mulk Mardan Daulat, gouverneur du Moultan, et dont le fief lui avait été accordé par Firuz Tughluq, éleva au trône le jeune Sayyid nommé Khizr Khan[2]. Quand,

1. Le cas de Bibi Naila, fille de Ranamal Bhatti et mère de Firuz Tughluq, en est une preuve. Afif raconte comment elle fut enlevée de force par Tughluq Shah et mariée à Sipah Salar Rajab.

2. L'auteur du *Tarikh-i-Mubarak Shahi* mentionne deux raisons en faveur de l'origine Sayyid de Khizr Khan. L'une est que dans une certaine circonstance, le chef des Sayyids, Jalal-ud-din Bokhari, rendit visite à Malik-Mandou, et que, des mets ayant été servis aux hôtes, Malik-Mandou pria le frère de Khizr, Sulaiman de laver les mains du grand Sayyid. Celui-ci dit : « C'est un Sayyid, il n'est pas fait pour une telle besogne. » Une raison alléguée est qu'il était généreux, brave, humble, hospitalier, fidèle à sa parole et bon. « C'étaient là des vertus qui étaient remarquables dans le Prophète et manifestes en lui. »

après la mort de Firuz Tughluq, l'empire de Delhi fut livré aux dissensions, Khizr Khan fut assiégé en son fort de Moultan, l'an 798 de l'hégire[1] (1395), et pris par Sarang Khan, frère du redoutable Mallu Iqbal Khan. Mais il réussit à s'échapper, et en 1398 il se rendit, avec toute sa suite, à Timour qui lui confia son vieux fief du Moultan avec toutes ses dépendances. Les désordres politiques de Delhi permirent à Khizr Khan d'acquérir une plus grande influence, et en 1414 il vainquit Daulat Khan et prit possession de la capitale. Quoiqu'il visât à l'autorité suprême, il eut la diplomatie de régner au nom de Timour et les titres qu'il assuma sont l'indice de son état de vasselage. On frappa la monnaie, la Khotba se lut au nom de Timour, et après sa mort, au nom de son successeur, le prince Chah Roukh; et Khizr Khan, afin de prouver sa soumission à son seigneur, lui payait tribut quelquefois. S'étant assuré la possession de Delhi, il se livra aux travaux d'organisation. Il créa des rentes pour l'entretien des pauvres et des indigents, dont les désordres politiques avaient considérablement accru le nombre. Afin de rendre l'administration plus efficace, il distribua différemment les charges importantes. Malik-us-Sharq Malik Tuhfa fut nommé vizir avec le titre de Taj-ul-Malik — choix que justifièrent les événements; le fief de Saharanpur fut confié à Sayyid Salim, chef des Sayyids, qui s'occupa tout de suite à remettre les affaires en ordre. Abdur-Rahim, fils adoptif de Malik Sulaiman, administra les fiefs de Moultan et de Fatehpur et prit le titre d'Ala-ul-Mulk; le Doab fut confié à Ikhtiyar

1. *Tarikh-i-Mubarak Shahi*, Elliot, IV, pp. 32-34. Khizr Khan et d'autres furent admis à une entrevue avec Timour qui gracia Khizr Khan et fit jeter tous les autres en prison.

Khan. Malik Sarwar, nommé *Shahna* de la capitale, fut chargé de représenter le roi pendant ses absences. Malik Daud devint secrétaire d'Etat, Malik Kâlî gardien des éléphants et Malik Khair-ud-din fut élevé à la dignité d'*Ariz-i-mamâlik* (commandant en chef). Les fonctionnaires de l'Etat conservèrent les fiefs et les terrains qui leur avaient été confiés sous le règne du Sultan Mahmoud.

Mais la question la plus difficile qui se posait au nouveau gouvernement était le rétablissement de l'ordre au Doab et dans ces provinces de l'empire qui reconnaissaient encore sa souveraineté. L'intrépide vizir Taj-ul-Mulk envahit le district de Katehar en 1414 et ravagea la contrée. Rai Hara Singh s'enfuit sans offrir de résistance, mais il fut poursuivi par les troupes royales et forcé de se rendre. Les Zamindars hindous de Khor[1], Kampila, Sakit[2], Parham, Gwalior, Seori et Chandwar, se soumirent et payèrent tribut. Jalesar[3] fut enlevé au chef hindou de Chandwar et rendu aux musulmans qui l'avaient déjà eu en leur possession. Les populations du Doab, de Biyana et de Gwalior se révoltèrent à plusieurs reprises, mais les émeutes furent bientôt étouffées et les chefs contraints de reconnaître l'autorité de Delhi. Peu après, les bagarres de la frontière septentrionale attirèrent l'attention du roi; quelques Turcs-bacchas avaient traîtreusement assassiné Malik Sadhu qui

1. Khor est le Shamsabad actuel, situé dans le district de Farrukhabad, sur la rive sud de la rivière Buri Ganga, 18 milles au nord-ouest de la ville de Fatehgarh, dans les provinces unies. Voir *Farrukhabad District Gaz.*, 123-4.

2. Sakit se trouve entre Kampila et Rapari, à 12 milles au sud-est d'Etah. C'est à Badoli, dans ce *pargana* que mourut Bahlol Lodi à son retour d'une expédition contre Gwalior.

3. Jalesar est à 38 milles à l'est de Muttra, dans les Provinces Unies d'Agra et d'Oude.

avait été envoyé là pour remplacer le prince Mubarak. Ils s'emparèrent du fort de Sarhind, et quand les armées du roi furent dirigées contre eux, ils s'enfuirent dans les montagnes. En 1417 éclata la révolte de Tughan Rais et des Turcs-bacchas, mais elle fut réprimée par Zirak Khan, émir de Samana, qui força le Rais à se rendre et à donner son fils en gage de fidélité pour l'avenir. Le Doab était la plus insoumise des provinces de l'empire de Delhi, il serait par trop fastidieux de décrire en détail les nombreuses expéditions que Khizr Khan et ses successeurs entreprirent pour châtier les chefs rebelles. Le pays était en proie à la confusion la plus complète, et même à quelques milles seulement de Delhi, l'autorité de l'Etat était reniée par des Zamindars importants. Hara Singh de Katehar se révolta de nouveau, et quand Taj-ul-Mulk, toujours prêt à diriger une expédition contre les rebelles, s'avança sur son territoire, il s'enfuit dans les montagnes de Kamauyun, laissant tous ses biens aux mains de ses ennemis.

La révolte de Rai Sarwar, en Etawah, qui éclata à cette époque, fut réprimée par Mahabat Khan, émir de Badaon. En 1419, Khizr Khan marcha lui-même contre Katehar et rétablit l'ordre dans les districts de Kol, Sambhal et Badaon, où Mahabat Khan, le gouverneur local, s'était révolté. Mais apprenant qu'une conspiration se tramait contre lui, il abandonna le siège et rentra dans sa capitale, d'où il ordonna l'exécution de tous les conspirateurs.

Taj-ul-Mulk ne devait pas connaître de repos; il n'avait pas plutôt apaisé les troubles d'un côté que de nouvelles émeutes éclataient dans d'autres districts. Rien ne peut prouver plus justement la faiblesse du gouvernement de Delhi que ces perpé-

tuelles révoltes de chefs et de Zamindars. Tout le pays, de Kol à Katehar, était soulevé de mécontentement, et lorsque Rai Sarwar d'Etawah refusa de payer tribut et fit des tentatives pour établir sa propre indépendance, une expédition s'imposa. L'infatigable vizir assiégea Etawah, et contraignit le Rai à conclure la paix et à payer l'arriéré du tribut. Les districts de Kol, Baran et Chandwar furent soumis et Rai Hara Singh de Katehar se renditaussi. Vers la frontière septentrionale, Tughan Rais fomenta une nouvelle révolte, mais il fut chassé sur les territoires de Jasrath Khokhar par Malik Khair-ud-din et son fief passa à Zirak Khan. Les Mewatis furent écrasés par Khizr Khan qui marcha contre eux en personne et assiégea la forteresse de Kutila, appartenant à Bahadur Nahir, qu'il rasa complètement; les Mewatis furent défaits. Taj-ud-Mulk mourut le 7[e] jour de Moharrem, l'an 824 de l'hégire (12 janvier 1421). La mort de cet intrépide ministre, qui jamais ne manqua à sa loyauté, ce qui fait hautement honneur à son caractère, surtout à cette époque, obligea Khizr Khan à s'occuper lui-même de la répression des émeutes qui ne cessaient d'éclater. Mais il approchait aussi de sa fin; après avoir châtié les chefs de Gwalior et d'Etawah, qui avaient encore défié son autorité, il rentra à Delhi où il tomba malade et mourut le 7[e] jour de Djamada-al-Dula, l'an 824 de l'hégire (20 mai 1421).

Khizr Khan vécut en vrai Sayyid. Il ne versa jamais le sang humain inutilement ni ne sanctionna d'horribles crimes dans le seul but d'affermir son pouvoir ou de se venger d'un ennemi. Si son règne ne fut point fertile en réformes administratives, la faute n'en est pas à lui, mais aux désordres de l'époque

qui accaparèrent toute son attention. Et Firishta en fait un éloge mérité en disant que « Khizr Khan fut un roi grand et sage, bon et fidèle à sa parole; ses sujets l'aimaient d'une affection reconnaissante; aussi, grands et petits, maîtres et serviteurs, veillèrent et s'affligèrent pour lui, tout de noir vêtus, jusqu'au troisième jour où ils abandonnèrent leurs vêtements de deuil et élevèrent sur le trône son fils Mubarak Shah. »

Mubarak Shah, 1421-1434. — Khizr Khan, sur son lit de mort, nomma prince héritier son fils Mubarak; et le 17e jour de Djamada-al-Dula[1], ce dernier prit la succession de son père, avec l'assentiment des Maliks et des émirs du royaume. Un certain Yahya ibn Ahmad a laissé une chronique détaillée du règne : le *Tarikh-i-Mubarak Shahi*, qui est la principale source d'information pour cette période. Les annales cependant n'en sont pas plus mouvementées que celles du règne précédent; nous n'y trouvons qu'une longue liste de rébellions et d'expéditions entreprises pour les réprimer. A l'exemple de son père, Mubarak conserva aux émirs et aux Maliks leurs possessions rurales et leur témoigna une grande sympathie.

La première insurrection du règne fut celle de Jasrath Khokhar et Tughan Rais à la frontière septentrionale. Le *Tarikh-i-Mubarak Shahi* relate ainsi les causes de la révolte :

« Jasrath Khokhar était un rustre imprudent. Grisé par la victoire et illusionné quant aux forces de son armée, il commença à jeter son dévolu sur

1. Le manuscrit du *Tarikh-i-Mubarak Shahi* donne cette date, tandis qu'Elliot, dans sa traduction (II, p. 53) place l'avènement deux jours plus tard, c'est-à-dire le 19e jour de Djamada-al-Dula.

Delhi. Quand il apprit la mort de Khizr Khan, il passa les rivières Biyah (Beas) et Satladar (Sutlej) avec un corps de cavaliers et de fantassins et attaqua Rai Kamal-ud-din Main à Talwandi. Rai Firoz s'enfuit devant lui à travers le désert. Jasrath pilla ensuite la contrée, depuis la ville de Ludhiana jusqu'au voisinage d'Arubar (Rupar), sur le Sutlej. » Puis il mit le siège devant le fort de Sarhind, mais ne réussit point à s'en emparer. En apprenant cette révolte, le Sultan marcha sur Samana, et le Khokhar leva le siège de Sarhind et se retira à Ludhiana. L'armée royale poursuivit le rebelle, mais il s'enfuit dans les montagnes. La question de Lahore réglée le Sultan rentra à Delhi, où bientôt lui parvint l'inquiétante nouvelle que Jasrath Khokhar, ayant passé la Ravi, se dirigeait sur Lahore. Malik Mahmoud Hasan, gouverneur de Lahore, vint à sa rencontre, et eut de violentes escarmouches avec l'ennemi qui campa, sans trêve, pendant 35 jours. Jasrath se replia sur Kalanor, mais il fut encore forcé de chercher refuge dans les montagnes. Cependant du renfort arriva de Dibalpur, Sarhind et Delhi, Rai Bhima envoya aussi des troupes et les forces combinées passèrent la Ravi entre Kalanor et la ville de Bhoh et infligèrent aux Khokhars une sanglante défaite. Mahmoud Hasan fut transféré à Jalandhar, et la province de Lahore, qui demandait un gouverneur capable et énergique, fut confiée à Malik Sikandar, dont la place à la capitale fut prise par Malik-us-Sharq Sarwar, *Shahna* de la ville.

Expéditions au Doab. — Il y eut de nouvelles émeutes dans les contrées du Doab; le Sultan marcha sur Katehar, en 1423, et contraignit les chefs locaux

à se rendre et à payer tribut. Il soumit ensuite les Rathors de Kampila et d'Etawah, tribus turbulentes dont les redditions n'avaient jamais été que temporaires, et le fils de Rai Sarwar, se constitua vassal et paya l'arriéré des revenus. Alp Khan, gouverneur de Dhar, fut vaincu devant Gwalior, où il s'était avancé, et signa la paix. En novembre 1424, le Sultan marcha de nouveau sur Katehar, mais quand il atteignit les rives du Gange, Rai Hara Singh vint à sa rencontre et se rendit. Les Mewatis fomentèrent une révolte sous les menées de Jallu et Qaddu, petits-fils de Bahadur Nahir, et ravagèrent leur propre pays. Leur place forte d'Andwar fut démantelée et l'armée royale attaqua Alwar où ils étaient venus chercher refuge; ils se rendirent à la fin et obtinrent le pardon du roi.

L'insurrection de Mohammed Shah, gouverneur de Biyana, fut promptement réprimée par Mubariz Khan que le Sultan nomma gouverneur à la place du rebelle. Mais vers cette époque le Sultan apprit avec consternation qu'Ibrahim Sharqi dirigeait contre Kalpi à des forces considérables. Le frère du roi de Jaunpur, Mukhallas Khan, pénétra dans le territoire d'Etawah ; le Sultan envoya Mohammed Hasan contre lui, et se rendit en personne sur le théâtre de l'action. Ibrahim avança jusqu'à Burhanpur, dépendance d'Etawah, en suivant les bords de la rivière Kali Nadi; cependant que Mubarak Shah passait la Jamna à Chandwar et campait à moins de 8 milles de l'ennemi. Plusieurs escarmouches entretinrent l'ardeur guerrière, mais aucun des deux partis ne s'engagea dans un combat général. Enfin, au bout de vingt-deux jours, la patience du souverain Sharqi étant épuisée, il livra bataille. Le combat ne cessa

pas de midi jusqu'au soir, mais le lendemain, Ibrahim, se rendant compte de la supériorité des armées de Delhi, effectua sa retraite vers la Jamna et se retira dans son pays. Triomphant de ce semblant de victoire, le Sultan rentra à Delhi, où il ordonna que Qaddu Mewati fût mis à mort pour avoir assisté le roi Sharqi dans la dernière guerre. Malik Sarwar fut envoyé à Mewat pour traiter avec les rebelles, mais les chefs Mewatis se défendirent avec un tel courage que Sarwar dut se contenter d'une contribution financière.

Nouvelle expédition contre Jasrath Khokhar. — Jasrath Khokhar, en Zilqada, 831 de l'hégire (1428 ap. J.-C.), assiégea Kalanor et vainquit Malik Sikandar accouru pour défendre cette ville. Enhardi par le succès, il attaqua Jalandhar, il ne réussit point à s'en emparer et se replia sur Kalanor. Quand le Sultan apprit cela, il ordonna aux émirs de Samana et de Sarhind de marcher au secours de Malik Sikandar. Mais avant qu'ils eussent atteint la place, Malik Sikandar avait défait le chef khokhar qui dut chercher refuge dans les montagnes.

Révolte de Paulad, 1429-1430. — Mais bien plus sérieuse que les autres révoltes fut celle de Paulad, Turc-baccha, un esclave de Sayyid Salim, qui avait été induit à agir de la sorte par les fils du Sayyid. Le rebelle rassembla de nombreux partisans et se retrancha dans la forteresse de Bhatinda. Il poussa ses alliés, Malik Yusuf Sarup et Henu Bhatti à s'emparer de Rapri, et ses aggressions forcèrent le Sultan à envoyer contre lui Imad-ul-Mulk. Paulad fit entendre au Sultan qu'il rendrait le fort si on lui laissait la

vie sauve. Le Sultan acquiesça à cet arrangement; mais un serviteur imbécile informa Imad-ul-Mulk qu'il ne pouvait se fier à cette promesse. Paulad, décidé à résister jusqu'à la fin, rassembla des troupes un peu partout. Il demanda l'aide de l'émir Cheikh Zada, Ali Mughal, gouverneur de Kaboul, et des chefs khokhars, dont les hommes vinrent grossir ses rangs. Cheikh Ali parvint à Sarhind et mit en fuite l'armée royale; en récompense de ses services son allié lui offrit de nombreux et magnifiques présents et la somme de deux *lakhs* de *tankâs*; mais le Punjab fut ravagé et, par le pillage, Cheikh Ali se rémunéra lui-même abondamment de son aide. A Lahore, il exigea de Malik Sikandar le payement d'une année de tribut, et se dirigeant sur Dibalpur, il dévasta toute la contrée pendant 20 jours. Moultan fut bientôt atteint et les Kaboulis pillèrent les environs sur un rayon de quatre milles. En apprenant ces excès, le Sultan envoya du renfort et plusieurs de ses généraux, qui permirent à Imad-ul-Mulk de vaincre Cheikh Ali dans un combat chaudement disputé. Le vaincu s'enfuit à Kaboul, mais son armée fut presque entièrement détruite. Imad-ul-Mulk réintégra Moultan; cependant le Sultan jaloux lui enleva le commandement de la place et le donna à Khair-ud-din Khani, qui n'était pas à la hauteur de la situation. L'auteur du *Tarih-i-Mubarak Shahi* dit que ce changement était aussi peu diplomatique que possible et qu'il donna lieu à de graves désordres dans les districts de Moultan. L'effet immédiat de l'acte insensé du Sultan fut l'attaque de Jasrath Khokhar qui mit le siège devant Lahore. Cheikh Ali réitéra aussi ses pillages sur les territoires de Moultan. En 1432, le Sultan envoya Sarwar-ul-Mulk

contre les rebelles et le nomma gouverneur de Moultan. Jasrath et Cheikh Ali se retirèrent, mais Paulad se retrancha dans le fort de Sarhind. Les succès de Sarwar excitèrent la jalousie du Sultan, qui le rappela à son office de vizir. Cependant Imad-ul-Mulk continua à lutter contre les insurgés; il prit Sarhind, vainquit et tua Paulad dont la tête fut apportée au Sultan par Miran-i-Sadr, en Rabi-al-awwal, l'an 837 de l'hégire (novembre 1433).

Conspiration contre le sultan. — Sarwar-ul-Mulk reprit ses fonctions de vizir et, afin de rendre l'administration plus efficace, Kamal-ul-Mulk fut nommé au *Diwan-i-ashraf*. Ils reçurent l'ordre d'agir tous deux en coopération, mais l'influence grandissante de Kamal-ul-Mulk vexa son collègue moins capable, qui n'appréciait pas cette division de l'office de chancelier. « Ses pensées devinrent sanglantes. La privation de son fief de Dibalpur lui était entrée au cœur comme une épine, et il était résolu à effectuer quelque révolution dans l'Etat. » Il conspira contre le Sultan avec les fils de Kangu et Kajwi Khatri, auxquels se joignirent plusieurs mécontents, recrutés parmi les musulmans qui avaient été de hauts dignitaires de l'Etat[1]. Lorsque le Sultan se rendit à Mubarakabad, le 9e jour de Radjab, l'an 837 de l'hégire (20 février 1434), pour surveiller les constructions de cette ville nouvellement fondée par lui[2],

1. Hindous et musulmans se joignirent indistinctement au complot tramé contre le Sultan. Parmi les musulmans se trouvaient Miran-i-Sahib, député de l'Ariz-i-mamalik, et Qazi Abdus-Samad Khan Hajib avec plusieurs autres. Elliot, IV, p. 78.

2. La date de Firishta : 9e jour de Radjab, 839 de l'hégire, est inexacte Le *Tarikh-i-Mubarak Shahi* donne 9e jour de Radjab, en 837 de l'hégire. Il dit que le Sultan régna 13 ans 3 mois et 16 jours. La date donnée par Elliot y est conforme. Badâonî indique aussi l'an 837 de l'hégire. Ses opinions penchent donc évidemment pour cette année-là.

il fut attaqué par Sidhupal, petit-fils de Kaju, qui, de son épée, frappa le Sultan à la tête avec une telle vigueur que ce dernier tomba mort sur le coup. Le chroniqueur musulman juge le Sultan en ces mots touchants et brefs : « Il fut un souverain clément et généreux, plein d'excellentes qualités. »

Les successeurs de Mubarak Shah. — Mubarak avait adopté le prince Mohammed bin Farid, petit-fils de Khizr Khan, et c'est ce fils adoptif qui prit la succession du défunt Sultan. Mais Sarwar, qui n'entendait pas céder son pouvoir, s'assura la possession des trésors et des magasins, des maisons, des éléphants et de l'arsenal de l'Etat; il prit le titre de *Khan-i-Jahan* et se mit à distribuer des honneurs et des charges à tous ses complices. Il donna quelques-uns des fiefs importants tels que Biyana, Amroha[1], Narnaul[2], Kuhram[3], et quelques *parganas* du Doab à Sidhupal l'assassin, et à sa parenté. D'autres conspirateurs, Hindous ou musulmans, furent récompensés de la même manière et élevés à des dignités auxquelles ils n'avaient rêvé de leur vie. Cependant il y avait un homme puissant, dévoué à la maison de Khizr Khan, qui avait juré de châtier Sarwar et ses associés du vil assassinat de Mubarak; il allait à la cour, rendait hommage au nouveau Sultan et attendait silencieusement son heure. Cet homme, fort au courant des charges du gouvernement, se nommait Kamal-ul-Mulk.

La perfidie de Sarwar-ul-Mulk et l'élévation de « vils infidèles » indignèrent les Maliks et les émirs,

1. Amrolia est dans le district Moradabad des Provinces Unies.
2. Narnaul est dans l'Etat de Patiala au Pendjab.
3. Kuhram est une ancienne ville dans l'Etat de Patiala au Pendjab.

et Kamal-ud-din forma sans peine un parti opposé au régime des meurtriers. Se rendant compte du danger qui menaçait sa vie, le vizir s'enferma dans le fort de Siri, que Kamal-ul-Mulk et ses partisans assiégèrent avec vigueur.

Le Sultan, en termes amicaux d'apparence avec les assiégés, était en réalité désireux de venger le meurtre de son prédécesseur. Sarwar et ses compagnons, qui ne s'y fiaient point, se dirigèrent vers le palais dans le but évident de l'assassiner; mais lui-même les devança et les fit mettre à mort publiquement devant le Durbar. Kamal-ul-Mulk arriva peu après avec ses partisans et dispersa les bandits. Kamal-ul-Mulk forma alors un nouveau ministère et distribua les hautes charges à ses amis et partisans. Le Sultan réussit à introduire une vigueur nouvelle dans l'administration, mais ce fut pour peu de temps, car la réorganisation de Kamal-ul-Mulk manquait totalement d'éléments durables. Des troubles et des révoltes éclatèrent dans tous les coins du pays. Ibrahim Sharqi s'empara de plusieurs *parganas* (subdivisions) ressortissant à Delhi, et le Rai de Gwalior, avec quelques chefs hindous, cessa de payer tribut. Mahmoud Khilji de Malwa, encouragé par ces désordres, s'avança jusqu'à la capitale, mais après avoir conclu la paix avec Mohammed Shah il se retira, car Mandu, sa capitale, était menacée par Ahmad Shah du Gujarat. Bahlol Khan Lodi, gouverneur de Lahore et de Sarhind, qui était venu au secours de Mohammed Shah, poursuivit l'armée de Malwa dans sa retraite et se saisit de ses bagages. Il reçut le titre de Khan-i-Khanan, et afin de lui prouver son affection le Sultan s'adressa à lui comme à son fils.

Cependant la loyauté de Bahlol fut ébranlée par

Jasrath Khokhar, ce révolutionnaire, qui lui suggéra de s'emparer du trône de Delhi. Bahlol, encouragé par l'espoir d'être roi, s'adjoignit un détachement d'Afghans, et marcha contre Delhi qui résista; il ne put s'en emparer et fut obligé de se retirer. Delhi était sauvée, mais la chute de Sayyids n'était plus qu'une question de temps. Les conditions de l'empire s'envenimaient de plus en plus, et Nizam-ud-din Ahmad écrit que « les affaires de l'Etat tombèrent de jour en jour dans une plus grande confusion; il y eut même des émirs, qui, à 20 *krohs* de Delhi, retirèrent leur allégeance et se préparèrent à la résistance[1]. »

Alauddin Alam Shah. — Après la mort de Mohammed, en 849-50 de l'hégire, (1445 ap. J.-C.)[2], les émirs et les nobles placèrent son fils sur le trône, sous le titre d'Alauddin Alam Shah. Mais le nouveau souverain était plus « négligent et plus incompétent » que son père, et Bahlol puisa son avantage dans la faiblesse du gouvernement central. En 1447, le Sultan se rendit à Badâon dont il fit sa résidence permanente malgré l'opposition de toute la cour et du

1. *Tabaqat-i-Akbari*, texte de Lucknow, p. 148.

2. Il y a une grande diversité d'opinions quant à cette date La date de Firishta est 849 A. H., Briggs, I, 539. Le texte de Lucknow (p. 171) dit que le Sultan régna 12 ans et quelques mois Badâonî (Banking, II, Badâonî I, p. 399) donne 847 A. H., accepté aussi par Ed. Thomas, *The Chronicles*, p. 336.

Mais l'auteur du *Tarikh-i-Mubarak Shahi* écrit que le règne de Muhammed Shah dura 13 ans 3 mois 16 jours. Ainsi l'assertion de Firishta est corroborée par un écrivain contemporain. La date exacte doit être 849-850 A. H. L'auteur du *Tarikh-i-Mubarak Shahi* doit certainement emporter la balance, à moins que de fortes raisons n'existent d'opter contre lui.

ministre[1]. Il commit la grave erreur de vouloir assassiner son vizir, Hâmid Khan, lequel, dès lors, encouragea Bahlol à venir à la capitale pour y assumer la souveraineté. Avec un traître dans la place il n'était pas difficile à Bahlol de réaliser son ancien rêve; par un coup d'état habile il s'empara de Delhi. Alauddin Alam Shah lui abandonna volontairement tout le royaume à l'exception de son district favori de Badâon. Bahlol fit rayer de la Khotba le nom d'Alam Shah, et se proclama souverain de Delhi[2]. Le faible Alauddin passa le reste de sa vie à Badâon, dans une quiétude parfaite peut-être sans regrets et inconsient de l'humiliation. Il y mourut en 1478.

1. Firishta dit que le climat de Badâon convenait mieux à sa santé. Briggs, I, p. 541.

Nizam-ud-din ne donne point de raisons. Edward Thomas dit que le Sultan pensait probablement y être plus en sécurité qu'à Delhi, qui était un centre d'intrigues et de luttes de partis.

2. Il est écrit dans le *Tarikh-i-Ibrahim Shahi* et dans le *Tarikh-i-Nizami* que Malik Bahlol était un neveu du Sultan Shah Lodi, qui fut nommé gouverneur de Sarhind, avec le titre de Islam Khan, après la mort de Mallu Iqbal. Ses frères, parmi lesquels était Malik Kali, père de Bahlol, participèrent aussi à sa prospérité. A cause de ses talents, Malik Sultan le désigna comme son successeur et après sa mort, Bahlol devint gouverneur de Sarhind. Selon Firishta, il épousa la fille d'Islam Khan, lequel le nomma son héritier en dépit de l'existence de ses propres fils. Mais Qutb Khan, fils d'Islam Khan, se rendit à Delhi et se plaignit de Bahlol au Sultan. Cependant Bahlol vainquit Hasan Khan qu'on avait envoyé contre lui à la tête de force considérables.

On raconte à propos de Bahlol, qu'un jour qu'il était au service de son oncle il alla à Samana avec quelques amis pour rendre visite au fameux derviche Sayyid Ayen. Le derviche lui dit : « Y a-t-il quelqu'un qui désire obtenir de moi le royaume de Delhi pour 2.000 *tankâs* ? » Bahlol présente immédiatement l'argent au saint homme qui l'accepta en disant : « Que l'empire de Delhi soit béni par toi ! » La prophétie du derviche se réalisa. Dorn, *Makhzan-i Afghana*, p. 43.

Le *Tarikh-i-Daudi* donne 1.300 *tankâs* au lieu de 2.000 (manuscrit de l'Université d'Allahabad. p. 3).

CHAPITRE XVII

Le premier Empire afghan

Son avènement et sa chute

Démembrement de l'empire. — Les successeurs de Khizr Khan n'avaient point réussi à affermir leur autorité, et la retraite d'Alauddin à Badâon donna le coup de grâce à la dynastie des Sayyids. Le vieil empire de Delhi avait vécu; tout l'Hindoustan était maintenant divisé en principautés et en fiefs indépendants. Le Deccan, le Gujarat, le Malwa, le Jaunpur et le Bengale s'étaient transformés en royaumes sous l'autorité de leurs propres souverains. Les districts septentrionaux du Pendjab, depuis Lahore, Dibalpur et Sarhind, jusqu'à Hansi, Hisar et Panipat au sud, étaient à la charge de Bahlol Lodi; Ahmad Khan Mewati régnait sur Mahrauli[1] et la contrée comprise en deçà de 14 milles environ de Delhi, jusqu'à Sarai Ladu; la province de Sambhal, jusqu'aux faubourgs de Delhi, était gouvernée par Dariya

1. Mahrauli est un village dans le tahsib de Ballathagarh, dans la province de Delhi. *Delhi Gaz.*, p. 101.

Khan Lodi. Le Doab comprenait un nombre de fiefs indépendants à tous égards; Qutb Khan exerçait son autorité dans les districts de Rebari, Chandawar et Etawah, cependant que Kol, Jalali[1] et Jalesar[2] étaient administrés par Isa Khan Turk. Daud Khan Lodi et un chef hindou se partageaient le gouvernement de Biyana; Rajah Pratap Singh régnait à Patiali et à Kampila, territoires compris maintenant dans les districts de Farrukhabad et d'Etah. Les Sayyids avaient fait de grands efforts pour relever l'empire expirant, mais les tendances centrifuges, si communes dans l'Inde, étaient trop puissantes pour qu'ils pussent les contrôler ou s'y opposer. Bahlol, qui était un excellent chef de guerre, donna à l'administration une nouvelle vigueur et prit le plus grand soin de sa politique étrangère, afin de recouvrer les territoires perdus de son empire et de lui restituer son prestige ancien.

Bahlol affermit son pouvoir. — Nous avons déjà dit que Bahlol était parvenu au trône de Delhi avec l'aide de son ministre Hâmid Khan, lequel avait encouru la disgrâce de son roi, Alauddin. La bassesse est le marchepied de la jeune ambition; Bahlol, avec une savante précaution et une feinte humilité, travailla à gagner la confiance de Hâmid. Il lui demanda d'être roi et lui exprima son désir de se contenter du commandement des armées, et de se conformer à toutes ses instructions relatives à sa bonne administration les affaires; il le traita avec le plus grand respect, empreint même d'obséquiositée.

1. Jalali est un village du district d'Aligarh dans les Provinces Unies.

2. Jalesar est une ville du district d'Etah sur la route de Muttra à Etah dans les Provinces Unies.

Mais la puissance grandissante du ministre était une souffrance pour Bhalol qui songeait à réaliser ses propres ambitions. Pour se débarrasser de son rival, il eut recours à un habile stratagème; il demanda à ses partisans afghans de jouer la simplicité et de prendre des airs naïfs en présence du vizir, afin que celui-ci les considérât comme de pauvres insensés ignorants des manières du monde civilisé et bannît ainsi toute crainte de son cœur. Cette tactique réussit au ministre qui demandait une explication sur la conduite étrange de ces hommes, Bahlol répondit qu'ils n'étaient que des rustres. Le lendemain, il vint rendre visite au Sultan; ses complices cherchèrent querelle au portier et demandèrent la permission d'entrer; Hâmid, sans soupçon, la leur accorda, mais toutes ses illusions furent détruites lorsque Qutb Khan, cousin de Bahlol, lui montra les chaînes qu'il avait cachées dans sa poche, lui disant que s'il voulait avoir la vie sauve il serait préférable qu'il vécût dans le retraite pendant quelque temps. Horrifié de l'ingratitude monstrueuse de Bahlol, le ministre demanda à ses vainqueurs pourquoi ils avaient usé de traîtrise vis-à-vis de lui qui avait toujours été leur ami et leur bienfaiteur. Mais ces bandits, dont tous les bons sentiments étaient étouffés par l'égoïsme et l'ambition, répliquèrent brutalement qu'ils n'avaient aucune confiance en lui puisqu'il s'était montré déloyal à son maître et patron. Les conspirateurs firent des ouvertures à Alauddin et lui proposèrent le sceptre, honneur qu'il refusa, ne se sentant pas à la hauteur de la tâche probablement, et préférant jouir, à Badâon, d'une obscure quiétude. Pour affermir davantage sa position, Bahlol se mit en devoir de gagner la confiance de l'armée par de

multiples présents, et celle des Émirs en faisant miroiter à leurs yeux la perspective de promotion et d'honneurs convenant à leur rang. Cependant, quoique le nom de Bahlol fût proclamé dans la Khotba, plusieurs mécontents refusaient encore de reconnaître ses droits au trône, et lorsque le Sultan partit pour Sarhind afin d'organiser les provinces du Nord-Ouest, ils convièrent Mahmoud Shah Sharqi à marcher sur la capitale. Mahmoud était en outre poussé par sa femme, une fille du Sultan Alauddin, à chasser de Delhi les Afghans qui avaient usurpé le trône de son père; et la fière matrone déclara à son époux que, s'il hésitait, elle conduirait elle-même une expédition contre Bahlol. Quand Bahlol apprit ces projets belliqueux, il s'excusa humblement de sa conduite, comme il avait l'habitude de le faire, et assura une chaude réception à Mahmoud Shah. Ce dernier, heureusement, connaissait la perfidie des promesses de Bahlol, et refusa d'écouter ses propositions; il s'avança contre Delhi et y mit le siège, avec une armée comprenant 170.000 cavaliers et 1.400 éléphants[1]. Apprenant cette nouvelle désastreuse, Bahlol reprit la direction de Delhi, mais le chemin lui fut coupé par un détachement Sharqi consistant en 30.000 cavaliers et 30 éléphants sous les ordres de Fatah Khan Harvi. Lorsque les deux armées se trouvèrent face à face, Qutb Khan Lodi, le meilleur archer de l'époque, reprocha à Dariya Khan Lodi de s'allier avec ses ennemis naturels pour combattre ses propres parents. Cette accusation émut l'Afghan qui promit d'abandonner le champ de bataille, à la con-

1. *Tarikh-i-Daudi*, manuscrit de l'Université d'Allahabad, pp. 13-14. Le *Makhzan-i-Afghana* dit simplement que Mahmoud avança contre Delhi à la tête d'une forte armée. Dorn, p. 47.

dition toutefois que le Khan ne se mît pas à la poursuite de ses troupes. La désertion d'un allié de cette importance eut des conséquences désastreuses. La plupart des Afghans suivirent son exemple, et le contingent de Fatah Khan. réduit de beaucoup, fut aisément défait. Il fut lui-même fait prisonnier, et un chef rajpoute, dont il avait auparavant tué le frère, lui trancha la tête qu'il envoya à Bahlol. Mahmoud se rendit compte de l'inutilité de lutter plus longtemps contre les forces de Bahlol et se retira à Jaunpur.

Il soumet les provinces. — Cette victoire initiale sur un adversaire aussi puissant que le roi Sharqi impressionna profondément amis et ennemis[1]. A

1. Ahmad Yadgar, l'auteur du *Tarikh-i-Salatin-i-Afghana,* relate deux exploits des armées de Bahlol qu'aucun autre historien ne mentionne. L'un est l'expédition de Bahlol contre le Rana de Mewar, et l'autre est la défaite d'Ahmad Khan Bhatti dont les territoire furent annexés à l'empire.:

1° Le Sultan marcha contre le Rana à la tête d'une forte armée et campa à Ajmer. Les forces de Mewar étaient commandées par le redoutable Chattrasal, fils de la sœur du Rana; il lutta contre le général impérial Qutb Khan. Les Rajpoutes se battirent vaillamment et remportèrent une première victoire contre les Afghans, mais ils furentensuite vaincus par Qutb Khan et Khan-i-Khanan Farmuli. Le Rana fut contraint de traiter, et des pièces furent frappées et la Khotba fut lue au nom du Sultan.

2° La seconde expédition fut dirigée contre Ahmad Khan Bhatti, qui avait acquis un pouvoir considérable dans le Sindh et défiait l'autorité du gouverneur de Moultan. Il ravagea le Moultan à la tête de 20.000 cavaliers. Le Sultan envoya Omar Khan et le prince Bayazid avec 30.000 vaillants cavaliers pour châtier le rebelle. Ahmad qui avait une très haute opinion de ses propres forces, envoya son neveu, Naurang Khan, jeune amateur de plaisirs, avec 15.000 cavaliers à la rencontre de l'armée royale. Avant de se risquer lui-même au combat, Naurang Khan dépêcha contre les impérialistes Daud Khan avec 10.000 hommes qui furent défaits et tués. Naurang se mit alors en marche, et fit preuve d'une telle bravoure désespérée que l'ennemi subit de lourdes pertes, mais ce héros fut aussi tué. Sa maîtresse « qui était douée d'une mentalité masculine » en apprenant sa mort revêtit un équipement de soldat, et avec un admirable mépris du dan-

l'intérieur elle affermit la position de Bahlol et imposa silence aux diffamateurs de la nouvelle dynastie; à l'extérieur, elle effraya plusieurs vassaux de province et quelques chefs, qui avaient joui à divers degrés d'une autonomie locale. Le Sultan entra dans Mewat et reçut les hommages d'Ahmad Khan auquel il enleva sept parganas. Le gouverneur de Sambhal, Dariya Khan, qui avait pris part à la dernière guerre contre le Sultan, fut traité avec indulgence malgré sa trahison, et la seule peine qu'on lui infligea fut la perte de sept parganas. A Kol, Isa Khan fut autorisé à conserver ses possessions; Mubarak Khan, gouverneur de Sakit[1], bénéficia du même traitement. Raja Pratap Singh resta maître des districts de Mainpuri et Bhogaon. A Rewari, Qutb Khan, fils d'Husain Khan Afghan, s'opposa au Sultan, mais quelques bons conseils eurent bientôt raison de sa résistance, il se soumit, et ses domaines lui furent restitués. L'autorité de Delhi fut aussi reconnue par Etawah, Chandwar, et d'autres districts du Doab qui avaient causé tant de troubles sous le dernier régime.

Guerre contre Jaunpur. — Quoique les chefs du Doab fussent complètement subjugués, le Sultan ne

ger, avança sur le champ de bataille en se faisant passer pour le fils d'Ahmad Khan. L'armée Bhatti chargea vaillamment contre les impérialistes et les dispersa. Fort satisfait de la bravoure de cette femme Ahmad Khan lui fit don de joyaux de la valeur de 10.000 roupies. Cependant l'armée impériale se grossit des secours de Delhi; elle attaqua les troupes d'Ahmad et les vainquit en un combat désespéré. Ahmad fut pris et mis à mort et ses territoires annexés à l'empire.

Ahmad Yadgar cite encore un autre exploit des impérialistes : la conquête de la contrée connue sous le nom de Munkhar. Le *Tarikh-i-Daudi* parle d'un village dans le pargana de Munkhar. (*Tarikh-i-i-Salatin-i-Afghara,* Elliot, E, pp. 4-7).

1. Firishta écrit Burhanabad mais il y a Sakita dans le *Makhzan-i-Afghana.* Dorn, p. 48, Briggs, I, p. 553.

devait se reposer qu'après avoir soumis son ennemi mortel, le roi de Jaunpur, contre lequel il avait engagé une guerre interminable. A l'instigation de la favorite du harem, Mahmoud Shah Sharqi fît une autre tentative pour s'emparer de Delhi, et dirigea ses forces sur la contrée d'Etawah. Le jour suivant, grâce à l'intervention de Qutb Khan et de Rai Pratap, un traité de paix fut conclu, stipulant que les deux souverains conserveraient chacun les domaines ayant appartenu à leurs prédécesseurs, Sayyid Mubarak et Ibrahim Shah Sharqi, et que Bahlol restituerait les éléphants pris durant la dernière guerre, et que le roi de Jaunpur écarterait de son service Juna Shah.

Suivant les clauses du traité, Bahlol avança à l'intérieur du Doab pour prendre possession de Shamsabad, que le roi Sharqi avait assigné à Juna Khan, mais Mahmoud Shah s'y opposa. Qutb Khan Lodi, qui commandait une aile de l'armée de Delhi, fut fait prisonnier, et le jour suivant, quand se répandit la nouvelle de la mort de Mahmoud Shah, il devint aisé de traiter avec les nobles de Jaunpur, qui avaient élevé au trône son fils Mohammed Shah; mais, chose inouïe, Bahlol omit d'inclure dans les clauses du traité le rétablissement de Qutb Khan. Ceci fut la cause d'une nouvelle campagne, durant laquelle le frère du roi, Jalal Khan, fut capturé et gardé en otage jusqu'à la mise en liberté du commandant impérial. Cependant une révolution éclatait à Jaunpur. Elle aboutit à l'avènement au trône de Husain Khan, qui fut un souverain remarquable et lutta contre Bahlol avec une persévérance infatigable. Une paix de quatre ans fut conclue par les

partis adverses, Qutb et Jalal furent mis en liberté; mais ce ne fut qu'un armistice éphémère, car peu après, cependant que le Sultan était à Moultan, Husain envahit le territoire de Delhi. Les armées de Delhi essuyèrent une défaite à Chandwar, et Etawah fut pris par l'ennemi. Pourtant cette déconfi- n'était que peu de chose relativement à la défection des deux alliés de Bahlol, Ahmad Khan Mewati et Isa Khan, gouverneur de Biyana, qui avaient donné leur adhésion au monarque Sharqi. Imperturbable et énergique, Bahlol se rendit à la hâte sur la scène de l'action; mais les adversaires, fatigués de la guerre, conclurent une nouvelle paix et promirent de s'en tenir à leurs propres frontières.

Cependant, Husain n'était pas homme à rester fidèle à saparole. La mort du faible roideBadaon lui permit de se saisir d'une partie de ses territoires, et il déclara de nouveau la guerre à Delhi. Husain avait été induit à regarder Bahlol comme un usurpateur de naissance plébéienne et à croire fermement aux droits au trône du roi Sharqi. Sa raison était à un tel point obscurcie par l'ambition, qu'il se fit, de ses forces et de ses chances de succès, une idée follement exagérée. Il traversa la Jamna, et après quelques petites escarmouches à l'avantage des troupes de Jaunpur, une trêve fut de nouveau conclue, fixant le Gange comme limite entre les deux royaumes. Husain se retira à Jaunpur, laissant derrière lui son camp et ses bagages.

Bahlol, au mépris de toutes les convenances de l'honneur, attaqua l'armée de Jaunpur, en retraite, se saisit des richesses d'Husain et s'empara même de la reine Sharqi, Malika Jahan; il fut cependant assez chevaleresque pour lui témoigner toutes mar-

ques de respect et l'escorter avec son *Khwajâ Sara* jusqu'à Jaunpur. Le désordre continuait à régner dans les territoires orientaux; on fit un nouveau traité sur les mêmes bases que le dernier, et ce fut au tour d'Husain de le violer. La conduite perfide de Bahlol avait envenimé ses intentions et il saisit l'occasion de lui déclarer la guerre. La profonde haine féminine que Malika Jahan nourrissait à l'égard de Bahlol, quoiqu'il l'eût traitée avec une magnanimité rare, lui fit exercer dans le même sens son influence sur son mari, et tous deux mobilisèrent leurs armées. Dans le premier combat Husain fut défait et contraint de se replier sur Rebari, d'où il passa sur le territoire de Gwalior après une sanglante défaite[1]. Le raja, qui méditait une déclaration d'indépendance, le reçut cordialement, lui fournit du renfort, et l'accompagna avec ses troupes jusqu'à Kalpi[2]. Bahlol marcha sur Etawah, en chassa le gouverneur et avança rapidement vers Kalpi où il trouva Husain prêt à la bataille; il le vainquit sur les rives du Kali Nadi. Victorieux, et grisé de son succès, le sultan marcha sur Jaunpur dont il se rendit facilement maître. Le gouvernement de la contrée fut confié à Mubarak Khan Lohani, cependant que Qutb Khan Lodi et quelques autres chefs afghans recevaient la charge des fiefs adjacents. Qutb Khan mourut peu après, et après sa mort, l'Afghan Junto, quoique d'apparence loyale, voulut secouer le joug de Delhi, et adopta en secret une attitude hostile. Cependant Husain fit encore une tentative pour recouvrer son empire

1. L'auteur du *Makhzan-i-Afghana* dit que la famille d'Husain et ses enfants périrent en traversant la Jamna, et qu'il fut désespéré de ce malheur.

2. Ville du district de Jalaun dans les Provinces Unies d'Agra et d'Oudh.

perdu, mais il fut de nouveau vaincu et expulsé de Jaunpur. Le Sultan, convaincu de l'hostilité de ses barons afghans, et ne voulant pas leur accorder une situation trop importante dans l'empire, confia Jaunpur à son fils Barbak Shah. Les territoires de Kalpi, Dholpur[1], Bari[2], et Alapur[3] furent soumis et leurs chefs rendirent hommage au sultan. Puis une expédition fut entreprise pour châtier le raja rebelle de Gwalior qui fut contraint à payer un tribut de 80 *lakhs* de *tankâs*. Mais tant d'efforts épuisèrent la santé du Sultan; à son retour il fut pris par la fièvre et mourut après une courte maladie, dans le voisinage de Jalali, en 1488.

L'œuvre de Bahlol. — Bahlol mérite une haute place dans l'histoire : il fut le fondateur d'une nouvelle dynastie, et le restaurateur du prestige expirant de la monarchie de Delhi. Le souci de guerres perpétuelles ne lui laissa point de loisirs à consacrer aux travaux d'organisation civile, mais les victoires qu'il remporta firent une fois de plus, de la puissance musulmane, un sujet de crainte et de respect pour le peuple de l'Hindoustan. Moralement, Bahlol fut beaucoup supérieur à ses prédécesseurs immédiats; brave, généreux, humain et loyal, il était dévoué à sa religion et suivait fidèlement la loi. Singulièrement étranger à l'ostentation, jamais il ne prit place sur le trône couvert de joyaux et de diamants, vêtu de robes somptueuses, comme tous les souverains de son époque aimaient à le faire; il disait qu'il lui suffisait que le monde le sût roi, sans déploiement de

1. Dholpur est un Etat entre Agra et Gwalior.
2. Bari est une ville de l'Etat de Dholpur, à 19 milles à l'ouest de Dholpur.
3. Alapur se trouve dans l'Etat de Gwalior, près de Morena.

splendeur de sa part. Par amour de la justice, il écoutait lui-même les pétitions, afin d'être plus apte à redresser les torts. Il fut bon envers les pauvres; aucun mendiant ne quittait sa porte sans une obole. Sans être un savant, il appréciait la société des gens instruits et les encourageait de son patronage. Il n'avait point de trésor particulier et distribuait impartialement à ses troupes tous les butins de guerre. Il se conduisit toujours sans la moindre réserve ou restriction avec les hommes de sa tribu, les traitant comme s'ils étaient ses égaux en position et dignité. Mais, selon le vieil adage, la familiarité engendre le mépris; les nobles afghans se moquaient des restrictions qui leur étaient imposées dans les intérêts du gouvernement et méprisaient leur chef. Le successeur de Bahlol, Sikandar, eut toutes les peines du monde à apaiser leur esprit turbulent et factieux. L'auteur du *Tarikh-i-Daudi*[1] décrit ainsi le caractère de Bahlol :

« Dans ses réunions il ne s'asseyait jamais sur un trône, et ne permettait pas que ses nobles restassent debout: et même pendant les audiences publiques il n'occupait pas le trône, mais s'asseyait sur un tapis. Lorsqu'il écrivait un firman à ses nobles, il les appelait *masnad ali*; et si par hasard ils étaient mécontents de lui, il tenait tellement à les apaiser qu'il se rendait en personne dans leurs maisons, détachait son épée de sa ceinture et la plaçait devant l'offensé; il lui arrivait quelquefois d'enlever son turban de sa tête et de solliciter son pardon, disant : « Si vous me jugez indigne de la situation que j'occupe, choisissez quelqu'un d'autre et donnez-moi un autre

1. Elliot, II, pp. 436-37.

emploi. Il entretint des relations fraternelles avec tous ses chefs et ses soldats. Si quelqu'un était malade, il allait lui-même s'en occuper. »

Avènement de Sikandar. —Après la mort de Bahlol, les émirs et les nobles élevèrent sur le trône son fils Nizam Khan, qui prit le titre de Sikandar Shah[1]. Cependant que la question de succession était discutée par les principaux officiers de l'Etat, on suggéra le nom de Barbak Shah, mais comme il était alors au loin, la proposition fut écartée, et après maintes indécisions, grâce surtout à l'influence du Khan-i-Jahan et Khan-i-Khana Farmuli, le choix tomba sur Nizam Khan. Le souverain élu donna une fête magnifique pour célébrer son avènement et distribua des cadeaux et des vêtements d'honneur aux émirs qui lui jurèrent obéissance et fidélité. Le fanatisme religieux du nouveau roi fut certainement une des raisons principales de son élection. Comme son père, Sikandar se mit énergiquement en devoir de protéger et d'augmenter la puissance de l'empire de Delhi; mais ces mesures lui attirèrent l'hostilité de plusieurs chefs et vassaux, qui détenaient des pouvoirs considérables. L'auteur du *Waqiat-i-mushtaqi* nous donne une idée des conditions de l'Hindoustan à cette époque[2] :

« Une moitié de tout le pays était assignée comme *jagir* aux Farmulis, et l'autre moitié aux autres tribus afghanes. A cette époque, les Lohanis et les Farmulis prédominaient. Le chef des Sarwanis était

1. L'avènement eut lieu le vendredi, 17e jour de Chaban, l'an 894 de l'hégire (17 juillet 1489). *Tabaqat-i-Akbari*, texte de Lucknow, p. 159.
2. Elliot and Dowson, IV, pp. 545, 547-48.

Azam Humayun, et les Lodis avait quatre chefs principaux : Mahmoud Khan, qui avait Kalpi en *jagir*; Mian Alam, auquel Etawah et Chandwar étaient assignés; Mubarak Khan, dont le *jagir* était Lucknow; et Daulat Khan, qui administrait Lahore. Parmi les Sahu Khails, les chefs étaient Husain Khan et Khan Jahan, ayant tous deux le même ancêtre que Sultan Bahlol; Husain Khan, fils de Firuz Khan, et Qutb Khan Lodi Sahu Khail, qui vécut au temps de Sultan Bahlol.

« Les districts de Saran et Champaran étaient administrés par Mian Husain; Oude, Ambala et Hodhna par Mian Mohammed Kâlâ Pahâr; Kanauj par Mian Gadai; Shamsabad, Thanesar et Shahabad par Mian Imad; Marahra par Tatar Khan, frère de Mian Mohammed; et Hariana, Desua et d'autres *parganas* détachés, par Khwajagi Cheikh Said.

« Parmi les nobles les plus importants à l'époque de Sultan Sikandar, on comptait Saif Khan Acha-Khail. Il avait 6.000 cavaliers sous ses ordres et était représentant d'Azam Humayun, *jagirdar* de Karra, qui avait coutume d'acheter 2.000 copies du Coran chaque année, et commandait 45.000 cavaliers et 700 éléphants. Il y avait encore Daulat Khan-Khani, qui avait 4.000 cavaliers; Ali Khan Ushi, qui en avait aussi 4.000; Firuz Khan Sarwani, qui en avait 6.000. Et d'autres nobles s'en distribuaient entre eux encore 25.000. De même Ahmad Khan, le fils de Jumal Khan Lodi Sarang Khani, quand il fut nommé à Jaunpur, eut 20.000 cavaliers sous ses ordres. »

Le Sultan marcha lui-même contre Alam Khan, gouverneur de Rebari, qui s'enfuit à l'approche de l'armée royale; son fief fut confié à Khan-i-Khanan

Lohani. Des négociations furent tentées avec son frère, Barbak Shah, qui avait pris le titre de roi de Jaunpur, afin qu'il reconnût la suzeraineté de Delhi. Mais il rejeta dédaigneusement ces propositions pacifiques et se prépara à la guerre qu'il savait depuis longtemps inévitable.

Guerre contre Jaunpur. — Sikandar marcha contre Barbak qui lui opposa son général Kâlâ-Pahâr (rocher noir), surnommé ainsi probablement à cause de ses prouesses guerrières, mais cette fois il fut vaincu et fait prisonnier; Sikandar le traita avec une grande courtoisie et Firishta écrit que ce général se donna immédiatement à l'ennemi et combattit contre son ancien maître. Les troupes de Barbak, stupéfiées par la trahison d'un de leurs chefs, perdirent courage et abandonnèrent le champ de bataille; Barbak lui-même alla chercher refuge à Badâon, où il dut se rendre poursuivi par les impérialistes, qui l'obligèrent à se rendre. Comme Husain Shah Sharqi était encore à Bihar, complotant avec les chefs locaux pour rentrer en possession de son trône, le Sultan jugea diplomatique de restituer Jaunpur à son frère, mais non pas sans lui associer quelques nobles afghans, en vue de mettre un frein à ses ambitions.

Les affaires de Jaunpur étant arrangées, le Sultan marcha contre Kalpi, priva son neveu Azam Humayun de son fief et l'offrit à Mahmoud Khan Lodi. Les chefs de Gwalior, Biyana et Agra[1] furent ensuite soumis et le Sultan rentra à Delhi en 1492.

1. A cette époque Agra était comprise dans le fief de Biyana et la forteresse était commandée par Haibat Khan Jalwani vassal du Sultan Sharaf, gouverneur de Biyana. Dorn, *Mahkzan-i-Afghana*, p. 56.

Contre Jaunpur et Sultan Husain. — Quoique les armées de Sikandar fussent toujours victorieuses, les forces des Zamindars de Jaunpur et des territoires contigus semblaient s'être développées de manière formidable. Elles devinrent si imposantes, que Barbak Shah dut quitter Jaunpur et demander refuge à Mohammed Khan Farmuli, mieux connu sous le nom de Kâlâ Pahâr. Le Sultan marcha contre les Zamindars qu'il vainquit après un combat très disputé, et un énorme butin tomba en son pouvoir. Barbak recouvra de nouveau son poste et des arrangements intervinrent pour le gouvernement efficace du pays. Mais dès que le Sultan s'en fut allé, il reçut l'annonce d'une nouvelle révolte des Zamindars, et de l'incapacité de Barbak à les contenir. Le Sultan, vexé de l'incompétence de Barbak, dépêcha quelques-uns de ses officiers, afin qu'ils le ramenassent enchaîné à la cour[1]. Cet ordre fut strictement exécuté, et le malheureux prince fut confié à titre de prisonnier d'Etat à Haibat Khan et à Omar Khan Sherwani.

Le Sultan marcha alors lui-même sur Chunar et écrasa les Zamindars Hindous; mais à cause des mauvaises routes et du manque de provisions, il subit des pertes considérables. Les Zamindars, sachant la cavalerie royale décimée par la famine et la maladie, suggérèrent à Husain Sharqi de faire une dernière

1. Le tréfonds de la faute de Barbak semble avoir été son manque de capacité pour administrer les affaires d'une province où couvait le mécontentement. Les auteurs du *Makhzan-i-Afghana* et du *Tarikh-i-Daudi* disent que quand le Sultan apprit que Barbak Shah était incapable de tenir Jaunpur contre les Zamindars, il donna l'ordre à Mohammed Khan Farmuli, Azam Humayun, Khan-i-Jahan et Khan-i-Khanan Lodi de l'enchaîner et de l'amener prisonnier à Delhi. Firishka, dont le compte-rendu est plus détaillé que celui des autorités susdites, les appuie. Dorn, *Makhzan-i-Afghana*, p. 57. *Tarikh-i-Daudi*, Elliot, IV, p. 461. Griggs, I, p. 570.

tentative pour recouvrer ses possessions ancestrales. Husain apparut donc sur le champ de bataille à la tête d'une forte armée, assisté des chefs hindous du voisinage, mais il fut vaincu près de Bénarès par le Khan-i-Khanan et ses hommes s'enfuirent en déroute. Husain Shah se retira à Lakhnauti, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité; et avec cette déconfiture finale s'éteignit la dynastie de Malik-ush-Sharq Khwâja Jahan. Bihar tomba aux mains de Khan-i-Khanan en 1495 sans grande résistance, et le Sultan organisa toute la contrée, dont il confia le gouvernement à ses propres officiers. La mort de Khan-i-Jahan Lodi survint à cette époque et le Sultan conféra à son fils aîné, Ahamd Khan, le titre d'Azam Humayun. Ayant rassemblé ses forces, le Sultan marcha contre le souverain du Bengale qui lui opposa son fils, mais comme aucun des deux partis n'était déterminé à la guerre, ils conclurent un traité par lequel chacun promettait de se contenter de ses propres domaines, et le roi du Bengale jurait de ne pas hospitaliser les réfugiés hindoustanis. Le roi désigna Azam Humayun pour réaliser le tribut des chefs de Tirhut, et confia le gouvernement du Bihar à Dariya Khan, dont le père, Mubarak Lohani, venait de mourir à Darveshpur.

Contre les Afghans. — Sikandar s'occupa alors des chefs afghans qui administraient de vastes *jagirs.* Il examina quelques-uns de leurs comptes et découvrit des écarts révélateurs[1]. Ce contrôle vexa les Afghans

1. Firishta écrit que des détournements furent découverts dans les comptes de ces chefs. Briggs, I, 574.

qui le considérèrent comme une atteinte à leurs privilèges. Les tentatives du roi pour réprimer leur audace poussèrent Haibat Khan et d'autres à former une conspiration contre lui, et ayant mûri leur plan, ils incitèrent le frère du roi, prince Fatah Khan, à se joindre à eux. Mais le prince fut assez judicieux pour consulter sa mère et Cheikh Kabuli, qui le prévinrent tous deux du danger qu'il courait et l'engagèrent à divulguer au roi tout le complot. Le prince se rendit à ses conseils, et les conspirateurs furent sévèrement châtiés. En 1495, le Sultan se retira à Sambhal, où il resta quatre années à jouir du climat agréable de ce pays, et à surveiller ces intraitables Afghans détenteurs de fiefs dans le Nord.

Rébellions secondaires. — Pendant que le Sultan résidait à Sambhal, plusieurs expéditions furent entreprises pour réprimer quelques insurrections sporadiques de gouverneurs provinciaux. Asghar, que le roi avait laissé comme représentant à Delhi, se révolta; mais il fut rapidement défait par Khawass Khan, le gouverneur de Machiwara[1]. Les princes de Gwalior et de Dholpur furent soumis après un combat désespéré qui dura plusieurs jours.

Fondation d'Agra. — Le Sultan, par nécessité, transporta ses quartiers généraux sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui Agra, afin de pouvoir exercer un contrôle plus efficace sur les administrateurs des fiefs d'Etawah, Biyana, Kol, Gwalior et Dholpur. Dans ce but, il jeta les fondements d'une nouvelle

1. Machiwara est une ville du tahsil de Samrala, dans le district du Ludhiana, au Pendjab, à 27 milles de Ludhiana. *Imp. Gaz.*, XIV, p. 224.

cité, en l'an 910 de l'hégire (1504 ap. J.-C.). L'auteur du *Makhzan-i-Afghana* dit que le Sultan demanda les conseils d'hommes intelligents et judicieux, qui examinèrent la situation consciencieusement, à tous points de vue, et choisirent finalement l'emplacement de la cité actuelle. Une ville magnifique s'éleva peu à peu dans ce site approprié, et le Sultan en fit sa résidence[1].

Tremblement de terre à Agra. — L'année suivante (911 de l'hégire, 1505 ap. J.-C.), Agra fut le théâtre d'un violent tremblement de terre qui renversa plusieurs bâtiments magnifiques. Le chroniqueur du règne écrit que « ce fut en effet si terrible que les montagnes furent retournées et tous les édifices élevés projetés à terre; les vivants pensèrent que le jour du jugement était venu; et les morts, le jour de la résurrection[2] ». Un tremblement si effroyable ne s'était jamais vu; d'innombrables personnes en furent victimes.

Dernières années du règne. — Sikandar passa les dernières années de sa vie à réprimer les révoltes des Rajpoutes, et les infructueuses tentatives d'indépendance de ses propres gouverneurs, dans toutes les parties de son empire. Les révoltes étaient chose si banale que le sultan se vit dans l'impossibilité de pouvoir compter sur la fidélité de ses vassaux musulmans, pour ne rien dire des chefs hindous, qui,

1. Agra n'avait été jusque-là qu'un village. Selon l'auteur du *Tarikh-i-Daudi* (manuscrit de l'Université d'Allahabad, p. 42), c'est à Agra que le Sultan résidait généralement.

2. Dorn, *Makhzan*, p. 62. *Tarikh-i-Daudi*, manuscrit de l'Université d'Allahabad, p. 69. Le tremblement de terre eut lieu le dimanche 3e jour de Safar 911 (7 juillet 1505).

naturellement, désiraient s'affranchir de la domination musulmane. Gwalior et Dholpur éveillèrent de nouvelles inquiétudes et le Sultan marcha en personne contre les insurgés. En 1506, le siège de Narwar[1] se termina par la défaite des Hindous. Cependant, la déloyauté prévalait dans le camp du Sultan; on apprit même que certains officiers entretenaient des relations clandestines avec la garnison assiégée. Par crainte de surprises, le Sultan poussa le siège avec vigueur, mais à court de vivres, les Hindous se rendirent. La prise de Narwar fut le signal d'autres conquêtes dans les régions du Centre; le fort de Chanderi fut pris et confié aux officiers afghans qui se mirent à organiser le pays. En 1510, Mohammed Khan, gouverneur de Nagor[2], contre qui des rapports étaient parvenus au Sultan, confondit ses ennemis par une humble soumission, et fit lire la Khatba au nom du Sultan.

Le prince de Chanderi, feudataire de Malwa, grâce aux efforts de Bajahat Khan, exprima le désir de reconnaître l'hégémonie de Delhi. Il resta en possession de la cité, mais l'administration en fut confiée aux principaux officiers afghans.

La dernière expédition fut entreprise par le Sultan sur les instances d'Ali Khan de Nagor qui avait intrigué avec Daulat Khan pour rattacher à Delhi la forteresse de Ranthambhor. Mais, déloyal, Ali se tourna contre Sikandar et demanda au gouverneur

1. Narwar est dans l'Etat de Gwalior, dans l'Inde centrale. *Imper. Gaz.*, XVIII, 396.

2. En 916 de l'hégire (1510 A. D.), selon le *Makhzan*; en 915 seulement selon Firishta. Dorn, p. 64; Firishta, texte de Lucknow, p. 185; Briggs, I, 583.

(Daulat Khan) de ne pas céder[1]. Il fut privé de son fief qui fut remis à son frère Abu Bakr. Sikandar reprit le chemin d'Agra, et l'an 923 de l'hégire (1517 ap. J.-C.) il rassembla en conseil ses principaux gouverneurs, nobles et officiers afin de discuter des moyens de soumettre le prince de Gwalior. Mais cependant qu'il faisait ses préparatifs avec son énergie accoutumée, il tomba malade et mourut le 7e jour de Zilqada, l'an 923 de l'hégire[2] (1er décembre 1517). Son fils Ibrahim Lodi lui succéda.

Administration. — Sikandar n'eut pas beaucoup de temps pour accomplir des réformes ou entreprendre des travaux d'organisation civile, car toute sa vie se passa en guerres contre des voisins hostiles ou des gouverneurs rebelles. Pourtant il fit beaucoup; et des récits des chroniqueurs musulmans il ressort que ses capacités exceptionnelles lui permirent de centraliser l'autorité dans ses mains. Les chefs afghans furent mis en tutelle, et leurs tendances individualistes énergiquement réprimées. Au plus grand mécontentement des Afghans, les comptes furent strictement revisés et les détournements devinrent passibles de peines sévères[3]. Quand, après la cam-

1. On ne sait au juste pourquoi Ali s'était tourné contre le Sultan. L'auteur des *Tabaqat-i-Akbari* dit simplement que « pour quelque raison, Ali devint hostile ». Texte de Lucknow, p. 169. Firishta dit qu'il fut déçu dans ses expectatives de récompense. Texte de Lucknow, p. 186.

2. Ceci est la date donnée par Firishta et d'autres, seul Badâonî donne le 17e jour de Zilqada.

Sikandar tomba malade et son état empira lentement. Mais en dépit de sa maladie il continua à travailler jusqu'à ce qu'il ne pût plus même avaler une parcelle de nourriture ou une gorgée d'eau.

Briggs (I, p. 585) dit qu'il prit une esquinancie, mais ceci n'est pas mentionné dans le texte.

3. Briggs, I, 574; *Makhzan-i-Afghana*. Dorn, p. 59.

pagne du Bengale, les comptes de Mubarak Khan Lodi furent examinés, on exigea de lui une minutieuse exactitude; les frères du roi eux-mêmes furent contraints à partager leur autorité avec les nobles et les officiers et ce système en partie double fut adopté pour prévenir des tentatives d'indépendance de la part des princes[1]. Les gouverneurs provinciaux recevaient les firmans du Sultan à une distance de deux ou trois *krohs* des quartiers généraux, et ils les lisaient devant le peuple assemblé s'ils n'étaient pas de nature confidentielle — car grands étaient le respect et la crainte qui entouraient Sikandar[2]. Le Sultan avait à sa disposition un système d'espionnage bien organisé qui lui rapportait avec une telle promptitude tout ce qui se passait ou se disait, que le peuple crédule n'était pas loin de lui attribuer des pouvoirs surnaturels[3]. Pour plus de sûreté il nommait lui-même les serviteurs personnels des grands émirs. Il protégeait toujours les intérêts des pauvres; chaque année il faisait dresser une liste des indigents et leur donnait des provisions pour 6 mois, suivant leurs besoins. Les impôts sur les céréales furent abolis, il encouragea l'agriculture et permit aux commerçants de vaquer à leurs affaires sans être molestés. A certains jours tels que le *Id*, l'*Achoura*, et l'anniversaire de la mort du Prophète, les prisonniers étaient rendus à la liberté, à moins qu'ils ne se fussent rendus coupables de détournements de fonds publics ou d'un mauvais emploi de l'argent des autres. Personne n'était arbitrairement privé

1. Briggs, I, 568; *Makhzan*, p. 56.
2. *Tabaqat*, texte de Lucknow, p. 170; *Tarikh-i-Daudi*, p. 40
3. *Tabaqat*, texte de Lucknow, p. 170. *Makhzan*, p. 67.

de son *jagir*, et une coutume établie n'était jamais abrogée. Par la force, les Zamindars hindous furent maintenus dans l'ordre, et les chemins délivrés des voleurs. Le passage suivant du *Tarikh-i-Daudi* permet de se rendre compte de la bonne administration de l'empire :

« Le Sultan recevait quotidiennement un rapport sur les prix de toutes choses, et un rapport sur tout ce qui s'était passé dans les différents districts de l'Empire. S'il apercevait la moindre apparence d'erreur, il ordonnait immédiatement de prendre des renseignements. Sous son règne, les affaires se poursuivirent de manière pacifique, honnête et loyale. L'étude des belles-lettres ne fut point négligée... Les établissements manufacturiers furent établis de manière que les jeunes nobles et les soldats pussent se livrer à des travaux utiles... Tous les nobles et tous les soldats de Sikandar étaient satisfaits : chacun de ses chefs était nommé gouverneur d'un district; et c'était son désir fervent que de gagner la bonne volonté et l'affection du peuple. Par égard pour ses officiers et ses troupes, il mit fin aux guerres et aux querelles des autres monarques et nobles de l'époque et coupa court aux émeutes et aux intrigues. Il se contenta du territoire que lui avait légué son père, et passa toute sa vie dans le plus grand contentement et la joie, et gagna le cœur des grands et des petits. »

Sikandar fit de grands efforts pour donner une nouvelle vigueur à l'administration, mais l'Etat assuma une fois de plus un caractère théocratique et l'Islam fut officiellement imposé aux Hindous. Le cas de Bodhan, Brahmane de Kaithan, illustre le fanatisme et la bigoterie du gouvernement, et le

pouvoir que les *Ulama* avaient acquis sous le règne de Sikandar. Le grand tort du Brahmane était d'avoir déclaré en présence de certains musulmans que sa religion était aussi bonne que celle du Prophète. Un conseil de théologiens assemblé par Sikandar décréta que cette offense devait être lavée par la conversion à l'Islamisme ou la mort[1]. Le Brahmane refusa courageusement d'embrasser l'Islamisme, et mourut pour satisfaire à sa conscience. L'Eglise brahmanique de l'Inde doit une grande part de sa vitalité à ces martyrs hindous du moyen âge qui, tels que Bodhan, donnèrent leur vie pour leur foi.

Il serait injuste de juger Sikandar d'après la mentalité de nos jours. En Europe même, la tolérance religieuse était inconnue, à cette époque où tous les moyens étaient bons pour combattre l'hérésie. Peu de temps après la mort de Sikandar, Charles-Quint ne justifia-t-il pas sa dévotion à l'ancienne Eglise en déclarant exclu de son empire le promoteur de la Réforme?

Personnalité de Sikandar. — Il sera intéressant de connaître le caractère du plus remarquable des souverains de la dynastie Lodi. Tous les chroniqueurs musulmans font de Sikandar un éloge enthousiaste, car son zèle fanatique pour la foi était absolument conforme à leur idéal religieux. Cependant

1. Le nom de Bodhan est écrit différemment dans des textes variés. Le texte de Lucknow de Firishta (p. 182) a Bodhan de Kaithan. Briggs a Boodhun, résident à Kataen, près de Lucknow. C'est Budhen de Katbhur dans le *Makhzan*, p. 65. Elliot a Laudhan de Kaner (p. 464). L'auteur du *Tarikh-i-Daudi* écrit que les discussions religieuses intéressaient vivement le Sultan. L'assemblée d'*Ulama* qu'il réunit à Sambhal prononça un verdict contre le Brahmane; sur son refus d'embrasser l'Islamisme, il fut mis à mort et les casuistes furent généreusement récompensés pour cette condamnation.

les récits détaillés de Nizam-ud-din Ahmad, toujours impartial dans ses jugements, s'accordent avec ceux de Firishta qui a dû s'inspirer de quelques chroniqueurs contemporains[1]. Le Sultan était un bel homme, grand amateur de chasse, et fort instruit dans tous les arts et les sciences en rapport avec son rang. Tous les chroniqueurs s'accordent à dire qu'il était passionnément dévoué aux intérêts de sa foi. Il s'associa aux Mullahs et aux Maulvis et son attitude envers les autres religions se manifesta dans ses tentatives pour persécuter les Hindous et extirper l'idolâtrie du pays qu'il administrait. Dans un excès de zèle, il ordonna que le temple de Mathura fût détruit et que des *sarais* et mosquées fussent élevés sur ses ruines. L'auteur du *Tarikh-i-Daudi* dit que les bouchers reçurent les idoles pour écraser leurs viandes[2]. Il était interdit aux Hindous de se baigner sur les bords de la Jamna et il parut un ordre royal défendant aux barbiers de raser les Hindous suivant leur coutume[3]. Les prières étaient faites en public; et la gloire et le triomphe de l'Islam étaient proclamés partout. Quoique Sikandar fût un fanatique à l'esprit étroit, il n'était pas dénué des plus hautes qualités du cœur et de l'esprit. Il était compatissant envers les malheureux, et chaque année il prélevait sur le trésor des sommes considérables qu'il dépensait en charités, et les nobles aisés suivaient son exemple. Il possédait l'amour inné de la justice, il écoutait

1. Firishta dit qu'il a consulté un travail contemporain appelé le *Farhang-Sikandari,* quoique son récit semble une reproduction des *Tabaqat-i-Akbari.* L'auteur des *Tabaqat* a écrit avant tous les autres; il a donc dû utiliser des chroniques contemporaines.

2. *Tarihk-i-Daudin* Ms. de l'Université de Allahabad, p. 39. Dorn, *Makhzan,* p. 66.

3. *Tarikh-i-Daudi,* Ms. de l'Université d'Allahabad, p. 39.

les pétitions de chacun et s'appliquait à les juger équitablement. Tout ce qui se passait dans le royaume lui était communiqué, et il insistait pour que les rap ports des gouverneurs fussent détaillés et fidèles. Les marchés étaient étroitement surveillés et il en contrôlait les prix chaque jour, vérifiant la qualité des denrées, les conditions d'achat et de vente. Sa dévotion lui fit mépriser la vulgarité et la frivolité, et aucun homme de mœurs dissolues n'avait accès près de lui. Son extraordinaire mémoire lui permettait d'enregistrer un grand nombre de connaissances utiles; il protégea les gens de lettres, et lui-même écrivit des vers, dans un persan élégant, sous le nom de plume de Gulrukh. C'est par son ordre que Mian Bhua traduisit en persan un ouvrage sanscrit sur la médecine, intitulé *Tibb-i-Sikandari*[1].

Le Sultan était franchement conservateur. Il n'abrogea jamais une coutume établie, et il tint toujours compte de la naissance d'un homme en lui conférant un emploi ou une dignité. L'auteur du *Tarikh-i-Daudi* raconte que lorsqu'il prenait son souper, après minuit, il convoquait en sa présence 17 savants qui s'accroupissaient par terre en face de lui. On leur servait des mets variés, mais il leur était interdit d'y toucher avant que le Sultan n'eût fini; alors ils étaient autorisés à emporter leurs plats

1. *Tarikh-i-Daudi*, Ms. de l'Université d'Allahabd, p. 43. Dans Elliott (IV, p. 451) le nom de l'ouvrage sanscrit est donné sous la forme *Argar Mahabalak* qui doit être une corruption de quelque traité sur l'Ayurveda.

L'auteur des *Waqiat-i-Mushtaqi* dit que Mian Bhua réunissait de bons calligraphistes et des érudits, et les employait à écrire des ouvrages sur toutes les sciences. Il apportait des ouvrages du Khorassan et les donnait à ces érudits. Les médecins du Khorassan et de l'Inde étaient réunis et compilaient un nouveau traité en consultant de nombreux livres de médecine.

dans leurs maisons. Il agissait de cette manière probablement en vue de sauvegarder sa dignité, mais malgré la réserve qui leur était imposée, les *Ulama* n'en devaient pas moins apprécier leurs soupers en rentrant chez eux.

Pendant toute sa vie, Sikandar maintint l'ordre par une politique énergique, et tint en respect les barons turbulents. Mais après sa mort, quand la couronne passa à un homme qui lui était en tous points inférieur, les forces qu'il avait efficacement contrôlées brisèrent leurs liens et minèrent les fondements de l'empire[1].

Caractère du gouvernement afghan. — Sous Ibrahim le gouvernement afghan prit un autre aspect. C'était un homme irritable, et son insolence lui aliéna la sympathie des nobles afghans[2]. Ils étaient accoutumés à considérer leur roi comme un camarade et non comme un maître, et à lui accorder de leur plein gré les honneurs féodaux. Les hommes des tribus Lohani, Farmuli et Lodi occupaient des situations importantes dans l'Etat; ils s'étaient toujours montrés turbulents et factieux, et leur position les avait mis à même de fomenter maintes intrigues contre la couronne. Leur fidélité au roi dépendait de sa force ou de sa faiblesse. Sikandar les avait tenus sous une étroite surveillance, et sévèrement punis quand

1. Pour un récit sur les barons afghans, cf. *Waqiat-i-Mushtaqi* dans Elliot, V, app. G., p. 534-49. L'auteur de l'ouvrage Shaikh Rizkullah Mushtaqi était né en 897 A. H. et mourut en 989 A. H. (1492-1581 A. D.). Il donnait un récit détaillé sur Khan-i-Lahan Lodi, Mian Zain-ud-Din, Khawass Khan et plusieurs autres nobles du règne de Sikandar. Le dernier baron afghan mentionné est Mian Maruf Farmuli.

2. *Tarihk-i-Daudi*, Ms. de l'Université d'Allahabad, p. 113. Dorn, *Makhzan-i-Afghana*, p. 70.

ils bafouaient son autorité. Mais lorsque Ibrahim, qui n'était certes pas un souverain incompétent[1], résolut d'écraser radicalement leurs tendances individualistes en vue de rendre son gouvernement fort et efficace, ils protestèrent et se cabrèrent. Comme l'observe Erskine[2], ils considéraient leurs *jagirs* comme leur appartenant de droit; ils les avaient conquis à la force de l'épée, et non pas reçus de la libéralité du sultan. Ibrahim se trouvait dans une situation difficile. L'étendue[3] de l'empire s'était accrue; l'aristocratie féodale était devenue intraitable, et les causes de mécontentement, accumulées pendant des années, commencèrent à s'affirmer ouvertement. Les Hindous, exaspérés des persécutions religieuses de Sikandar, détestaient profondément un gouvernement qui offensait leurs plus chères croyances. Ibrahim se trouva en face des mêmes difficultés que les Tudors, en Angleterre, vers la fin du XVe siècle; mais il manquait de ce tact, de cette prévoyance, de cette force de volonté qui permirent à Henry VII de l'emporter sur l'aristocratie féodale qui tendait à s'immiscer dans les domaines royaux. Ses mesures draconiennes provoquèrent le ressentiment de la noblesse, dont la loyauté n'était pas à toute épreuve, et préparèrent le démembrement de l'empire afghan, que les ambitions personnelles des nobles eussent, de toute manière, entraîné. Mais Ibrahim n'était pas complètement blâmable.

1. *Tabaqal-i-Akbari*, texte de Lucknow, p. 173.

2. Erskine, *History of India*, I, 406.

3. Voici les frontières de l'empire, à la mort de Sikandar : Au sud, est l'empire atteignait les limites du Bengale: près d'Agra, Dholpu-Chanderi et Biyana en faisaient partie. Le Pendjab reconnaissait l'autorité de Delhi, et dans les régions centrales, l'empire s'étendait jusqu'au Bundelkhand.

La chute de l'empire devait venir tôt ou tard, car même si Ibrahim eût su s'attacher personnellement les nobles, ils auraient cherché à se créer de petites principautés et à le réduire au rôle de roi titulaire, simple mannequin au milieu de factions et de coteries rivales. Le gouvernement manquait d'éléments de stabilité, et l'indulgence d'Ibrahim n'aurait pas arrangé les choses. Il eût peut-être réussi à enrayer momentanément les progrès de désagrégation s'il eût adopté une politique plus habile dans ses rapports avec ses nobles vassaux. Mais il s'aliéna leur sympathie en voulant s'imposer à eux, et ne fit qu'inspirer des complots et des intrigues pour amener son détrônement.

La baisse des prix. — Quoique Ibrahim fût jaloux de l'influence des seigneurs, il ne négligea jamais les intérêts du peuple. Les récoltes, sous son règne, furent abondantes, et les prix des denrées usuelles incroyablement bas. Il accepta des céréales en payement des revenus et exigea que tous ses vassaux consentissent à être payés en nature. La graisse ne fit jamais défaut; et l'auteur du *Tarikh-i-Daudi* écrit que les services d'un homme respectable étaient rémunérés 5 *tankâs* par mois; et que pour 1 *bahloli* une personne pouvait voyager de Delhi à Agra, et que cette somme suffisait pour son entretien et celui d'un cheval et d'une petite escorte pendant tout le voyage[1].

1. *Tarikh-i-Daudi*, Ms. de l'Université d'Allahabad, p. 137. Elliot, IV, p. 476. Un barème des prix est donné dans l'ouvrage susdit, le voici :

1 bahloli	10 *manns* de grain
» »	5 *sirs* de *ghi*
» »	10 yards de drap.

Le Bahloli prit la place de la paisa. Abul-Fazl dit que sa valeur

Révolte du prince Jalal. — Comme nous l'avons dit plus haut, la sévérité inconséquente d'Ibrahim lui valut l'hostilité des émirs Lodi qui complotèrent pour faire monter sur le trône de Jaunpur son frère le prince Jalal. Afin d'exécuter ce plan, le prince quitta donc Kalpi et assuma la charge du gouvernement de Jaunpur. Mais Khan-i-Jahan Lodi, un des plus distingués parmi les émirs de Sikandar, n'approuva point ce plan; il réprimanda les nobles de leur conduite peu diplomatique, et leur montra les dangers d'une double souveraineté. Ceux-ci reconnurent leur erreur et envoyèrent Haibat Khan auprès du prince Jalal, afin de le convaincre d'abandonner Jaunpur; mais Jalal refusa. Alors le Sultan envoya Shaikhzada Mahmoud, Malik Ismail, et Qazi Hamid-ud-din Hajib pour lui faire entendre raison, mais le prince prétexta quelque excuse et refusa de s'en retourner[1]. Ibrahim décréta alors un firman, par lequel il ordonnait aux émirs de ne prêter aucune attention aux ordres de Jalal, et les menaça de châtiments sévères s'ils désobéissaient à cette injonction. A force de cadeaux, il se concilia les principaux émirs; Jalal, privé de leur appui, s'allia aux Zamindars et améliora les conditions de son armée. Il qualifia son frère d'usurpateur et demanda secours à Azam Humayun. Celui-ci, qui avait quelque rancune contre le Sultan, répondit à cet appel. Les armées

égalait 1/40 d'une roupie, et son poids 1 tolah, 8 mashas, 7 rattis (Thomas, *The Chronicles*, p. 360).

Voir le compte rendu de l'auteur du *Zubdat-ul-tawarikh* sur la baisse des prix sous Ibrahim dans les *Historiens* d'Elliot, I, p. 292. Il confirme le *Tarikh-i-Daudi*.

1. Ces circonstances ont été mentionnées diversement par l'auteur du *Tarikh-i-Salatin-i-Afghana*. Elliot, V, p. 8-9. Voir la note de l'éditeur à la page 9.

alliées soumirent le gouverneur d'Oudh, Said Khan, fils de Mubarak Khan Lodi, et le contraignirent à se replier sur Lucknow. Ibrahim emprisonna tous ses frères dans le fort de Hansi, et marcha contre Jalal, dont les forces avaient été considérablement diminuées par la désertion d'Azam Humayun. Après un siège long et violent, la forteresse de Kalpi fut démantelée et Jalal s'enfuit à Agra où le gouverneur ouvrit les négociations et lui offrit la possession de Kalpi en toute sécurité, s'il renonçait à ses droits à la souveraineté[1]. Ce traité, conclu sans l'assentiment d'Ibrahim, enflamma son orgueil illimité, son tempérament violent et sa témérité juvénile, et il ne le désapprouva pas seulement, mais donna ordre d'assassiner le prince rebelle. Jalal s'enfuit, et vint demander protection au raja de Gwalior.

Ibrahim retourna dans la ville d'Agra et s'occupa des affaires de son royaume. La rébellion de Jalal et les intrigues des Afghans avaient aigri son caractère; il disgrâcia le fameux ministre de son père, Mian Bhua, et le jeta en prison, où il mourut peu de temps après[2]. Ayant mis ses affaires en ordre, il envoya à Gwalior Azam Humayun, qui prit le fort après un siège prolongé, et Raja Man Singh, que Firishta décrit comme un homme « de grande valeur et de grandes capacités », reconnut la suzeraineté de Delhi. Jalal s'enfuit à Malwa où la froide réception de Mahmoud Khilji le décida à se diriger vers Garh

1. Le *Makhzan-i-Afghana* (p. 73) dit que Jalal fut apaisé par les douces paroles de Malik Kakar; cependant que Firishta dit que Adam Khan, gouverneur d'Agra, fit à Jalal des propositions de paix sans consulter Ibrahim. Briggs, I, p. 593.

2. On soupçonna qu'il avait été empoisonné.

Kantak[1] mais il fut pris en route par les Zamindars de Gondwana, qui l'enchaînèrent et l'envoyèrent à Ibrahim. Dirigé sur la forteresse d'Hansi, il fut assassiné par ordre du roi, avant d'avoir atteint ce sanctuaire de la misère.

Contre Azam Humayun. — Sur de simples soupçons, le Sultan rappela de Gwalior les nobles ainsi qu'Azam Humayun qu'il fit jeter en prison, lui et son fils Fatah Khan, cependant qu'il privait son autre fils Islam Khan du gouvernement de Kara-Manikpur[2].

La disgrâce d'Azam alarma les autres nobles qui se rangèrent sous sa bannière et le poussèrent à la révolte. Si grand était le mécontentement causé par la politique d'Ibrahim, que bientôt l'armée des rebelles se monta à 40.000 cavaliers, 500 éléphants et un nombreux corps d'infanterie, cependant que les troupes royales ne comptaient que 50.000 hommes. Les forces ennemies se rangèrent en bataille, mais se retirèrent dans leurs camps respectifs, lorsque Cheikh Rajû Bokhâri, un saint homme, offrit de régler le différend. Les rebelles demandèrent la mise en liberté d'Azam Humayun et consentirent à licencier leurs troupes si ces conditions étaient remplies. A l'annonce de cette clause, Ibrahim, saisi de colère, envoya un farman à Dariya Khan Lohani et d'autres nobles, afin qu'ils prissent des mesures énergiques pour exterminer les rebelles. Il dirigea contre eux les armées alliées de Bihar, Ghazipur et Oude; un

1. Elliot(I,p.12) dans sa traduction du *Tarikh-i-Salatin-i-Afghanɒ* donne : Garra-Kantak. Le *Makhzan* a Gurra Kota.

2. Ahmad Yadgar, dans son *Tarikh-i-Salatin-i-Afghana,* en parle, comme du gouverneur d'Agra.

combat violent eut lieu entre insurgés et royalistes, et voici ce qu'on lit à ce propos dans le *Makhzan-i-Afghana* :

« Des cadavres entassés couvraient le champ de bataille; et le nombre de têtes jonchant le sol dépassait tout dénombrement. Des ruisseaux de sang couraient sur la plaine, et longtemps après, quand une terrible bataille avait lieu en Hindoustan, les anciens ne manquaient pas d'observer qu'aucune ne pouvait être comparable à celle-ci; frères luttant contre frères, pères contre fils, enflammés d'une honte mutuelle, et d'une bravoure innée; arcs et flèches étaient abandonnés, et le carnage se poursuivait avec glaives, épées, couteaux et javelots[1]. » Enfin, Islam Khan tomba mort sur le champ de bataille; Said Khan fut pris, et les rebelles vaincus subirent des pertes considérables.

Guerre contre Mewar. — Mewar était alors devenu le plus important des Etats rajpoutes, et son souverain, Rana Sanga, était fameux dans tout l'Hindoustan pour ses exploits guerriers. En vue de l'expédition contre Mewar, Ibrahim mobilisa une immense armée qu'il confia à des généraux expérimentés tels que Mian Husain Khan Zarbakhsha, Mian Khan-i-Khanan Farmuli, Mian Maruf, sous le commandement en chef de Mian Makhan. Quand l'armée royale atteignit les territoires du Rana, le Sultan écrivit à Mian Makhan, le priant de s'emparer de Mian Husain et de Mian Maruf et de les envoyer à la cour. Mian Husain eut vent de ce déloyal projet; il déjoua toutes les tentatives de Mian Makhan pour le capturer, entreprit

1. Dorn, *Makhzan*, p. 76.

des négociations avec le Rana et se rendit à lui avec 1.000 cavaliers. Mian Maruf demeura fidèle au Sultan en dépit du cruel traitement qu'il réservait à ses vassaux. Mian Makhan, à la tête de 30.000 cavaliers et de 300 éléphants, se porta à la rencontre de l'armée rajpoute; il fut repoussé et souffrit de lourdes pertes; pendant sa retraite, il reçut une proposition de Mian Husain, lui exprimant son consentement à joindre les couleurs impériales, à la condition que, prêt à la bataille, à minuit, Mian Maruf lui fût envoyé. Ce dernier s'avança vers le camp ennemi et fut rejoint par Husain, le traître. Les forces combinées attaquèrent l'armée du Rana par surprise. Les Afghans attaquèrent les Rajpoutes avec une fureur irrésistible et en tuèrent un grand nombre. Quoique blessé, le Rana parvint à s'échapper, mais des partisans abandonnés sur le champ de bataille furent passés au fil de l'épée. Maruf et le traître Mian Husain furent comblés d'honneurs et de faveurs par Ibrahim[1].

1. Aucune de nos sources, sauf le *Tarikh-i-Salatin-i-Afghana,* le *Waqiat-i-Mushtaqi* et le *Tarikh-i-Daudi,* ne mentionne cette expédition. Nizam-ud-Din Badâonî et Firishta se taisent. Nous cherchons en vain une confirmation de ce récit dans les chroniques rajpoutes. Qu'il y eût de fréquentes guerres entre Delhi et Dewan, c'est ce qui ressort des témoignages rajpoutes. Mais il est difficile de se faire une opinion précise sur le résultat, car ni les Rajpoutes ni les musulmans ne signalent une défaite de leur parti. Parlant d'une guerre entre Ibrahim et Rana Sanga, Tod écrit : « Sanga organisa des forces avec lesquelles il tint toujours la campagne, et avant de lutter contre le descendant de Timur, il avait gagné 18 batailles rangées contre les rois de Delhi et de Malwa. Dans deux de ces batailles, il eut devant lui Ibrahim Lodi en personne à Kakrol et Ghatoli; dans cette dernière action, les forces impériales furent vaincues avec un grand massacre, laissant un prisonnier de sang royal pour orner ce triomphe de Chittor. » (Tod, *Annales et Antiq. du Râjasthân,* édité par Crooke, I, p. 349.)

D'après les exploits de Rana Sanga, mentionnés par des chroniques de bardes, et d'après ses énormes ressources militaires, ad-

Ibrahim et les barons afghans. — Le Sultan alors, en vue d'affermir sa position, tenta d'exclure les seigneurs féodaux de son empire, mais ses efforts se tournèrent contre lui et précipitèrent sa chute. Le vétéran Mian Bhua avait été victime de sa colère, et Azam Humayun avait été traîtreusement assassiné en prison; les nobles barons eux-mêmes n'étaient pas sûrs de leur vie, et Dariya Khan, Khan-i-Jahan Lodi et Husain Khan Farmuli, de crainte de succomber au même sort, se révoltèrent ouvertement. Husain Khan Farmuli fut assassiné dans son lit par quelque saint homme de Chanderi, et sa mort tragique ne fit qu'envenimer les sentiments de la noblesse afghane à l'égard du Sultan. Le fils de Dariya Khan, Bahadur Khan, prit le titre de Mohammed Shah, frappa des monnaies en son nom, et assembla une nombreuse armée qui résista efficacement aux attaques du Sultan[1]. Le mécontentement seigneurial atteignit son paroxysme lorsque Ibrahim se rendit coupable de cruauté envers le fils de Daulat Khan Lodi. Ce dernier avait été convoqué à la cour, mais il s'était excusé, disant qu'il viendrait plus tard et apporterait les trésors de l'Etat. Cependant son fils, Dilawar Khan, qu'il avait envoyé pour prévenir la colère du Sultan, fut jeté en prison, où Ibrahim, lui montrant les victimes de ses caprices royaux suspendues aux murs, lui dit : « Avez-vous vu l'état de ceux qui me désobéissent? » Tremblant de peur à cet atroce

mises même par des écrivains musulmans, nous avons de fortes raisons de conclure que le récit de Ahmad Yadgar concernant la victoire des forces de Delhi sur le Kana est apocryphe tant qu'il n'est pas corroboré par d'autres sources indépendantes.

1. Mohammed Shah avait une forte armée comprenant 100.000 hommes, suivant le *Makhzan-i-Afghana* et Firishta. Firishta dit qu'il gouvernait le fief de son père jusqu'à Sambhal.

Dorn, *Makhzan*, p. 76. Briggs, I, p. 597.

spectacle, Dilawar Khan s'échappa avec adresse et raconta à son père tout ce qu'il avait vu dans la capitale. Daulat Khan se mit à craindre pour sa sécurité; par son fils, Dilawar Khan, il fit proposer à Bâber, souverain de Kaboul, d'envahir l'Hindoustan[1]. Bâber accueillit favorablement cette proposition qui comblait ses désirs. Daulat Khan semble avoir eu pour réel motif l'idée d'employer le prince Chaghatai à l'établissement de sa propre puissance au Pendjab. Il lui demanda d'envahir l'Hindoustan, afin de placer Alam Khan sur le trône de Delhi, à la place d'Ibrahim, et, en principe, c'est dans ce but que Bâber partit de Kaboul, en 1524. Il marcha sur Lahore qu'il prit après avoir battu des troupes de Delhi venues à sa rencontre. Mais Daulat Khan, qui avait lui aussi

1. Nos sources diffèrent sur ce point. Le *Makhzan* (p. 77) dit que Daulat Khan forma une alliance avec Ghazi Khan et d'autres émirs du Pendjab, et par l'entremise d'Alam Khan, fit la proposition à Bâber. Firishta dit simplement que Daulat Khan, ne se sentant pas en sécurité se révolta contre le roi, et demanda à Bâber de tenter la conquête de l'Hindoustan. L'invasion de Bâber fut précédée par l'arrivée aux Indes du prince Alauddin (Alam Khan) qui avait échappé à son frère Ibrahim Lodi et résidait à Kaboul. Ibrahim vainquit Alam Khan qui marchait sur Delhi (Briggs, I, p. 598). Alam Khan était l'oncle d'Ibrahim et avait été proclamé roi sous le titre d'Alauddin. Ahmad Yadgar dit que Dilawar Khan fut envoyé pour proposer à Bâber l'invasion de l'Hindoustan. Bâber dépêcha Jahangir Quli Khan avec 2.000 cavaliers mongols pour garder les routes et les frontière. Le vendredi 2e jour de Chawwal (juillet 1526), il partit pour Peshawar, où Daulet Khan lui offrit 10.000 *ashrafis* d'or et 20 éléphants. Ibrahim, apprenant cela, écrivit à Daulat Khan d'abandonner ce projet absurde. Mais ce dernier répondit qu'il avait lui-même fait venir Bâber en Hindoustan. Ayant soumis le Pendjab, les Mongols avancèrent sur Delhi, dispersèrent les rebelles qui l'assiégeaient et se préparèrent à rencontrer Ibrahim Lodi (*Tarikh-i-Afghani*, Elliot, V, pp. 25-27).

Le *Tarikh-i-Khan-i-Jahan Lodi*, d'accord avec le *Makhzan*, dit qu'Alam Khan servit d'intermédiaire. Il fut envoyé en Hindoustan, et se détachant des autres Afghans, marcha sur Delhi à la tête de 40.000 hommes. Mais il fut vaincu par Ibrahim. L'auteur raconte alors la bataille de Panipat. Elliot, V, p. 106-107. Erskine, *History of India*, I, pp. 427-32.

des vues sur le Pendjab, désapprouva cette manière d'agir, et quoique soumis en apparence, il résolut de fausser compagnie à Bâber. Celui-ci, toutefois, ne soupçonnait aucune trahison; il avait confiance en son allié et lui assigna les fiefs de Jalandhar et de Sultanpur. Cependant, les intrigues de Daulat Khan transpirèrent et il tomba en disgrâce; il fut privé de ses fiefs, dont son fils Dilawar Khan reçut la charge. Bâber comprit alors qu'avant d'entreprendre la conquête de l'Hindoustan, il lui fallait augmenter ses ressources et ses forces. Il organisa le gouvernement du Pendjab et se retira à Kaboul. Daulat Khan entra bientôt en scène; il enleva à son fils le fief de Sultanpur, et chassa de Dibalpur, Alam Khan qui se rendit à Kaboul et exposa son cas à Bâber. Celui-ci conclut avec lui un traité lui assurant le trône de Delhi, à condition qu'il lui laissât l'entière possession du Pendjab. Alam Khan regagna l'Hindoustan, muni d'instructions pour les généraux de Bâber, mais il fut de nouveau vaincu par Daulat Khan, qui l'incita à violer le traité conclu avec le prince mongol. Les deux alliés, à la tête d'une nombreuse armée, marchèrent alors sur Delhi, et défirent Ibrahim par surprise, dans une attaque nocturne. Mais le lendemain le Sultan rassembla ses hommes, chargea vigoureusement contre l'ennemi, et le chassa en lui infligeant de lourdes pertes.

Les Uzbegs menaçaient Balkh; Bâber y mit bon ordre, puis il tourna son attention vers l'Hindoustan. Les événements des derniers mois l'avaient convaincu de l'impossibilité de garder le Pendjab d'une manière permanente sans imposer une sanglante défaite à la puissance afghane de Delhi. Les Afghans, il est évident, n'étaient dignes d'aucune confiance; leur

déloyauté avait été amplement prouvée; aussi Bâber résolut-il de ne compter que sur lui-même pour conquérir l'Hindoustan. « Mais les intrigues de Daulat Khan, fait à juste titre observer le professeur Rushbrook-Williams, et la déloyauté d'Alam Khan, avaient modifié toute la situation. Dorénavant il ne pouvait être question du prétendant Lodi, qui s'était montré indigne du sacrifice du sang d'honnêtes gens. Bâber luttait contre tout venant, d'abord parce qu'il considérait le Pendjab comme devant lui appartenir de droit, ensuite parce qu'il était convaincu que l'occupation permanente du Pendjab était le commencement de la conquête de l'Hindoustan, finalement parce que la situation politique semblait offrir la perspective de durs combats et d'aventures hasardeuses dont son âme avait soif[1]. »

Bataille de Panipat, 1526 ap. J.-C. — Bâber partit de Kaboul avec 12.000 hommes et parvint au Pendjab où Dilawar Khan, fils de Daulat Khan Lodi, le rejoignit. L'arrivée de Bâber surprit les esprits; Daulat Khan, convaincu par expérience de l'inutilité de la résistance, se soumit, et Bâber, chevaleresque comme à son ordinaire, lui pardonna, et lui confirma, ainsi qu'aux membres de sa famille, la possession de leurs villages. Il dispersa les factieux afghans du Pendjab et se dirigea sur Delhi. « Posant le pied sur l'étrier de la résolution, écrit-il dans ses *Mémoires*, et prenant en main les rènes de la foi, je marchai contre le Sultan Ibrahim, fils du sultan Sikandar, fils du Sultan Bahlol Lodi Afghan, en possession de qui la cité et le royaume de l'Hindoustan étaient à cette époque. »

1. Rushbrook-Williams *An Empire-builder of the Sixteenth Century*, p. 124.

Il reçut promesses d'assistance de la part de Rana Sangram Singh du Mewar, mais ce dernier ne semble pas avoir pris part à la campagne. Le 21 avril 1526, se disputa la fameuse bataille de Panipat, où Ibrahim Lodi fut complètement vaincu, et perdit la vie dans un combat désespéré avec 5000 ou 6.000 de ses plus braves guerriers. Le succès des Mongols contre les forces de Delhi fut entièrement dû à « l'habileté du chef, et à l'effet irrésistible de savantes combinaisons de cavalerie et d'artillerie ». La victoire de Panipat marqua la chute de la dynastie Lodi, et le commencement du règne des Turcs Chaghatais qui remplacèrent les Afghans en Hindoustan.

CHAPITRE XVIII

La Civilisation aux premiers temps du moyen-âge

L'Etat islamique aux Indes. — Le Prophète de l'Arabie ne fut pas seulement l'apôtre d'une nouvelle foi, mais aussi le fondateur d'un Etat militaire, qui, après sa mort, devait acquérir une puissance formidable. Les adeptes du Prophète considéraient absolument de leur devoir de combattre les *infidèles* pour la propagation de la vraie foi; et s'ils sortirent victorieux de ces guerres, les causes en sont, comme le fait observer le professeur Margoliouth[1] : 1° la science, 2° la discipline, et 3° l'enthousiasme. Le Prophète n'était pas complètement étranger à l'art militaire, et durant sa vie avait conçu et conduit des campagnes contre ses ennemis. Tout le système des observances (5 prières par jour, jeûne du Ramadan et autres rites puritains) disciplinèrent les habitants de la communauté politico-religieuse dont le Prophète était la tête et le chef reconnu. Le zèle des hommes était maintenu à son paroxysme par la certitude qu'ils étaient les élus de Dieu, destinés à accomplir dans le monde une mission importante.

1. Margoliouth, *Mahommedanism*, p. 75.

Les juristes musulmans des temps postérieurs ont clairement montré que l'organisation militaire avait pour objet la guerre contre les infidèles. C'est ce qu'exprime le mot *djihad*[1] qui signifie littéralement : effort ou lutte, combat en vue de convertir le *Darul-Harb* (pays des infidèles) en *Darul-Islam* (pays musulman). Les peuples conquis étaient entièrement à la merci des vainqueurs, et quoique le Prophète eût montré quelque indulgence vis-à-vis des chrétiens et des juifs[2], ses adeptes étaient enflammés d'une haine fanatique à l'égard de toute autre foi. Ils traitaient avec la dernière cruauté les peuples vaincus et les forçaient à embrasser l'Islam ou bien à accepter la situation de *zimmis* et à payer une taxe de capitation. Pour employer les termes du professeur Margoliouth, la principale expérience du Prophète en matière de politique constructive était l'institution de cultes tolérés en vertu de laquelle une partie de la population recevait un statut spécial et était autorisée à vivre sous certaines conditions[3]. Les infidèles étaient soumis à de grandes injustices; dans la législation du pieux Omar II se trouve un décret établissant que la taxe

1. Hughes, *Dictionnary of Islam*, p. 243.

Khudabakhsh, *Orient under the Caliphs*, p. 277. Le *djihad* est une guerre religieuse contre ceux qui ne croient pas en la mission de Mahomet. C'est un devoir établi par le Coran-et par les traditions comme une institution divine et faite spécialement pour le progrès de l'Islam et pour écarter le mal des musulmans.

Hughes, *Dict. of Islam*, p. 243-8.

Darul-Harb, selon le *Ghiyas-ul-lughat*, est un pays appartenant aux infidèles et qui n'a pas été soumis par l'Islam. Darul-Islam est un pays où les édits de l'Islam sont intégralement promulgués. Hughes, p. 69-70. *The Encyclopaedia of Islam*, p. 917-8.

2. La Charte de Prophète pour les Juifs de Médine en est la preuve. (Amer Ali, *The Spirit of Islam*, p. 175, 245; Hogarth, *A History of Arabia*, p. 41-2)

3. Margoliouth, *Early Development of Mohammedanism*. *Hibbert Lecture*, p. 99.

de commerce payée par les chrétiens et par les juifs devait être le double de celle que payaient les musulmans[1]. Les annales de Tabari contiennent une proclamation du khalife Al-Mutawakkil, fixant le genre de vêtements que les chrétiens devaient porter et la nature des selles qu'ils devaient employer pour monter à cheval. Kremer parle d'un autre décret d'Omar, qui excluait radicalement des emplois publics tout non-musulman[2]. Cet esprit d'intolérance dû en partie au fanatisme religieux et en partie aux nécessités politiques, se fit sentir dans la manière dont les khalifes organisèrent le gouvernement de leurs territoires, et ces institutions servirent ensuite de modèle dans tout le monde musulman. D'après les juristes orthodoxes, les revenus de l'Etat se composaient : 1° de la capitation que payaient les populations sujettes; 2° de l'*Ouchr*[3] ou dîme, incombant aux musulmans qui tenaient leurs terres de l'Etat; 3° d'une taxe sur le commerce; 4° de produits naturels prélevés sur les populations sujettes; 5° d'un tribut des puissances étrangères; 6° d'un cinquième des butins de guerre; 7° et du *Kharadj*[4] ou taxe sur les terres, que payaient les propriétaires non-musulmans. Les fonctionnaires du Khalifat étaient tous des mahométans, qui poursuivaient une politique de persécution et d'exclusivisme injuste dont à la longue l'Etat eut à souffrir. Kremer fait remarquer que « ce pieux souverain (Omar II), idéal de l'*Ulama*

1. Margoliouth, *Early Development of Mohammed.*, p. 99.
2. *Orient under the Cal'phs*, p. 211.
3. Le *Ouchr* est la dîme donnée à l'Etat musulman.
4. Le *Kharaj* était au début une taxe foncière sur les tribus non musulmanes (*Hedaya*, II, p. 204) mais c'est maintenant une taxe ou rente foncière due à l'Etat. Hughes, p. 655, 769.

orthodoxe et de la populace, détruisit les fondements de son empire en voulant rétablir des conditions peu convenables à l'esprit de l'époque[1]. Les gouverneurs musulmans d'autres pays, en adoptant la même politique, s'exposèrent aux mêmes conséquences.

L'arrivée des musulmans aux Indes marqua l'aube d'une nouvelle période; l'histoire de la conquête politique en a déjà été relatée précédemment. Les premiers représentants de la foi musulmane furent les Arabes qui envahirent les Indes au commencement du VIII[e] siècle; ils se montrèrent plus civilisés que les Turcs qui les suivirent deux siècles plus tard, et trouvèrent la société hindoue dans une période de déclin. Après la mort de Harsha, un siècle de confusion politique avait fait naître un grand nombre de petits Etats qui souvent se dressaient en camps hostiles. Quoique affaiblie au point de vue politique, l'Inde n'avait rien perdu de sa grandeur philosophique et spirituelle. Les Arabes, en entrant en contact avec les Hindous furent impressionnés par la profondeur et la subtilité de leurs spéculations philsoophiques. Combien méprisable semblait leur propre civilisation en comparaison de cette ancienne culture hindoue, si variée et si admirable, en dépit des vicissitudes politiques de l'époque. Al-Birouni a fait de la société hindoue dont il fut un témoin oculaire, une peinture très vivante, et nous pouvons, par sa relation, nous rendre compte du haut degré de civilisation que les Hindous avaient atteint. Cependant l'esprit philosophique et religieux du peuple de l'Inde le rendit suprêmement indifférent aux révolutions politiques et paralysa en lui l'énergie et la capacité

1. Cf. la description du Khalifat dans Kremer, *Orient under the Caliphes,* p. 218-40.

d'agir qui auraient pu lui permettre de lutter contre des ennemis aussi puissants que les Turcs; avec un dédain profond et patient, il subit ses nombreux envahisseurs, et lorsque arrivèrent les musulmans, il adopta à leur égard la même attitude indifférente. La classe guerrière, dont la chevalerie, la bravoure, la loyauté et l'honneur sont sans égaux dans l'histoire du monde, était déchirée par de continuelles dissensions et incapable d'opposer une masse unie aux attaques ennemies. Le Rajpoute était humilié; sa puissance politique était détruite, et ses conquérants traitaient avec mépris sa noble descendance. Cette conquête ne fut pourtant que matérielle comme le fut celle des Grecs par les Romains. Le grand héritage spirituel de l'Inde n'en fut point troublé; les Hindous éprouvèrent une répulsion instinctive contre ces Turcs barbares qui n'avaient à se glorifier d'aucune culture, et dont l'amour du pillage égalait le zèle iconoclaste. On a beaucoup parlé de la simplicité de la foi musulmane, et de l'attraction que son caractère rationnel exerçait sur les Hindous d'une certaine classe, qui avaient été victimes de l'arrogance et de l'égoïsme des Brahmanes[1]. Il est vrai que la religion de l'Islam, si complètement dénuée de toute subtilité théologique, n'exige pas une grande puissance de compréhension intellectuelle, et sa principale doctrine est universellement acceptée. Cependant la conception monothéiste de Dieu — thème fondamental de la religion musulmane — était connue des Hindous bien avant qu'elle ne fut prêchée

1. Arnold, *The Preaching of Islam*, p. 413.
Farquhar dit que l'influence de l'Islam est à peine sensible dans la littérature indienne avant 1400 ap. J.-C. Il fixe 1350 comme la date où commence cette influence. Au plus, on ne peut la faire remonter au delà de 1300 ap. J.-C. *An Outline of Relig. Literat. of India*, p. 284.

par l'illustre Prophète de l'Arabie. Ce principe est déjà exposé dans les Upanishads, et nous le voyons atteindre un grand développement dans les différents cultes Bhakti, dont quelques-uns sont très anciens. Les philosophes védantins du IX[e] siècle l'ont interprété avec une grande sagacité; ce fut le sujet de controverses infinies, entre eux et leurs rivaux bouddhistes, dont les échos se firent encore entendre au moyen âge dans les monastères et les académies du pays[1]. La pureté cérémoniale, infiniment raffinée, inséparable de l'hindouisme orthodoxe, contrastait étrangement avec les coutumes des envahisseurs musulmans, et creusa plus profondément encore le gouffre qui séparait les conquérants du peuple conquis[2]. Le progrès de l'Islamisme

1. Al-Birouni qui fut doué d'un esprit hautement critique et scientifuque, décrit la croyance en Dieu des Hindous :

« Les Hindous croient en un Dieu qui est éternel, sans commencement ni fin, tout-puissant, agissant de par sa propre volonté, toute sagesse, vivant et donnant la vie, régnant, préservant; un Dieu qui est unique dans sa souveraineté, au delà de toute ressemblance et dissemblance, c'est-à-dire qui n'offre aucune ressemblance avec quoi que ce soit, et à qui rien ne ressemble.

« Ils l'appellent *Içwara,* autrement dit se suffisant à soi-même, bienfaisant, qui donne sans recevoir. Ils considèrent l'unité de Dieu comm absolue et toute chose en dehors de Dieu qui peut avoir l'apparence de l'unité est en réalité une pluralité de choses. Seule l'existence de Dieu est réelle, puisque toute chose n'existe que par lui. Il n'est pas impossible de penser que les êtres vivants *ne sont pas,* et *qu'ils sont*; mais il est impossible de penser que *lui n'est pas,* et *qu'ils sont.* » (Sachau, *Al-Biruni's India,* pp. 27-31).

2. Al-Birouni exprime clairement cette opinion confirmée d'ailleurs par Ibn Batoûta, qui visita l'Inde au XIV[e] siècle. Al-Birouni dit, en parlant des Hindous de son temps : « Au contraire, tout leur fanatisme est dirigé contre ceux qui ne sont pas des leurs, c'est-à-dire tous les étrangers *mlecchas,* ou les impurs, et interdisent tout rapport avec eux, soit par mariage mixte, ou par toute autre sorte de relations, ou en s'asseyant, mangeant, buvant avec eux, par crainte de se souiller. Ils considèrent comme impure toute chose ayant touché le feu ou l'eau d'un étranger; et aucune maison ne peut exister sans ces deux éléments. En outre, ils ne désirent jamais qu'une chose qui a été souillée soit purifiée, et recouvre son état quoique dans les circons-

aux Indes fut dû à la force bien plus qu'à la simplicité de ses doctrines. Des raisons d'intérêt personnel, telles que le désir d'obtenir une haute fonction, occasionnèrent quelquefois des conversions. Le contact quotidien avec les musulmans, qui détenaient naturellement une grande autorité, et administraient les richesses de la communauté, doit avoir induit un grand nombre de personnes à accepter les doctrines de leur foi, mais dans beaucoup de cas ces soumissions ne furent que nominales[1]. Une autre raison qui a pu déterminer certaines gens à embrasser l'Islam est la situation dégradante qui leur était faite dans le système social hindou, lequel faisait des distinctions irritantes entre un homme et un autre, mais le nombre de ces gens doit avoir été infiniment faible. Les conversions volontaires à l'Islam furent excessivement rares, car le désir d'obtenir des dignités, non plus que les offres de récompenses pécuniaires, ne parvenaient à surmonter la répugnance que les Hindous ressentaient à l'égard de ceux qui les avaient privés de leur indépendance et avaient méprisé leur religion. Cependant, même à notre époque, où le dernier échelon de la société se rend compte des différences des classes, l'Hindou demeure conservateur et n'adopte pas facilement l'Islamisme, quoique sa conversion lui ouvre toutes les portes. Pendant

tances ordinaires, une chose ou une personne devenue impure doive s'efforcer de regagner l'état de pureté. Il leur est interdit de recevoir quiconque n'est pas des leurs, même s'il le désire, ou incline vers leur religion. Ceci aussi rend impossible tout rapport avec eux, et constitue le plus profond fossé entre nous et eux. (Sachau, *Al-Biruni's India*, pp. 19-20.

1. Sous le règne d'Akbar, les rajas Man Singh et Todar Mal refusèrent de s'inscrire dans le *Din-i-Ilahi*. Le premier refusa catégoriquement à l'empereur, et le second, dit Aboul-Fazl, ne fut pas influencé par les idées de l'Islam.

près de cinq siècles, les Hindous et les musulmans représentèrent deux unités distinctes dans l'Etat. Il y eut bon nombre de persécutions, tant religieuses que politiques, et les Hindous résistèrent obstinément de tout le courage qu'il leur restait. Aucun mariage volontaire n'est relaté entre familles royales, et le cas de la fille du Rana Mal Bhatti, qui, au XIVe siècle, fut enlevée de force par Tughluq Shah, laissa d'amers souvenirs. Le produit de cette alliance, qui désunit plutôt qu'elle n'unit les camps ennemis, fut Firuz Tughluq dans lequel les Hindous trouvèrent le fanatique le plus acharné contre leur religion.

Aux Indes, comme partout ailleurs, le gouvernement musulman était une théocratie. Le roi était César aussi bien que Pape; cependant son autorité en matière religieuse était strictement limitée par la Sainte Loi : « Il est l'ombre de Dieu sur la terre; c'est là que nous devons chercher refuge, lorsque nous sommes blessés par les circonstances imprévues de la vie[1]. » Il ne fait qu'exécuter la volonté de Dieu, et la loi civile dépend entièrement de la loi religieuse. Dans une telle administration, la classe cléricale devait occuper une place prépondérante. Les rois mahométans de l'Hindoustan détenaient le pouvoir suprême; ils frappaient monnaie, faisaient lire la Khotba en leur nom; cependant quelques-uns d'entre eux, tels qu'Iltutmish, Mohammed Tughluq et Firuz Tughluq, invoquèrent l'aide du khalife pour affermir leurs titres. L'Etat reposait sur le support de la classe militaire, composée de fidèles seulement.

1. Thompson, *Pratical Philosophy of the Muhamm. People*, p. 377 (ceci est une traduction du *Akhlaq i Jalali*). Ameer Ali, *The Spirit of Islam*, p. 264. Il cite des remarques de l'Imam Fakhr-ud-Din sur les devoirs réciproques du souverain et des sujets. Voir aussi les *Etudes* de Sarkar dans *Mughal India*, p. 310.

Les *Ulama* excitaient leur fanatisme et leur imposaient le devoir de lutter sous la bannière sacrée en leur disant que la mort sur le champ de bataille les récompenserait par les honneurs du martyre. En outre, l'amour de l'aventure, l'espoir de gains matériels, et la perspective d'une canonisation posthume, au cas où ils mourraient sur le champ de bataille, excitèrent plus d'un à risquer sa vie pour la cause de la foi. Ainsi les *Ulama* finirent par exercer une énorme influence dans l'Etat. L'extirpation de l'idolâtrie, la ruine de toute forme de foi différant du dogme reçu, et la conversion des peuples infidèles, devinrent l'idéal de l'Etat musulman. Beaucoup de gouvernants musulmans s'efforcèrent d'atteindre cet idéal des canonistes orthodoxes suivant leurs lumières et selon les occasions. Ceux qui cherchaient à atteindre ce but furent hautement loués par les historiens, qui appartenaient, pour la plupart, à la catégorie des *Ulama*.

Mais parmi les premiers rois des Indes, Alauddin adopta une nouvelle ligne de conduite. Comme Akbar après lui, il s'opposa à l'intervention ecclésiastique en matière d'Etat. Sa théorie politique est clairement exprimée dans le discours qu'il adressa au Qazi Mughis, qu'il consulta au sujet de la position légale du souverain dans l'Etat. Pleinement conscient des dangers d'une monarchie à base cléricale, il lui fit part d'une nouvelle théorie de la souveraineté et se déclara « le ministre de Dieu pour les choses temporelles comme l'est le prêtre pour les choses spirituelles ». Le peuple approuva cette doctrine, simplement parce que la situation politique demandait un homme énergique pour repousser les attaques mongoles et assurer l'ordre à l'intérieur.

Le rationalisme de Mohammed Tughluq, que Barani méprise, engendra contre lui une conspiration des *Ulama*, qui déjoua tous ses plans. Sous son faible successeur, elle gagna aisément le dessus, et le persuada de mettre les institutions de l'Etat d'accord avec les principes du Coran. Les taxes furent réduites au nombre prescrit par la Loi[1], et les agents officiels furent souvent requis de combattre l'hérésie et l'infidélité. Après la période d'anarchie qui suivit la mort de Firuz, quand l'ordre fut rétabli dans l'empire, les *Ulama* recouvrèrent leur suprématie et sous Sikandar Lodi les Hindous eurent à subir de nouvelles persécutions. Durant toute cette période les *Ulama* continuèrent à exercer leur influence sur les affaires politiques; il fallait en effet une énergie extraordinaire pour repousser leurs avis et agir sans tenir compte des dogmes et des traditions de l'Eglise orthodoxe. Il est évident que l'intervention de la classe ecclésiastique fut néfaste aux intérêts de l'Etat.

Les non-musulmans souffraient de la partialité du gouvernement. Les soucis de l'administration et des raids mongols mettaient seuls un frein aux conversions forcées. Ils étaient désignés sous le nom de *Zimmis* et devaient payer la capitation, ou *djeziya*, pour la protection de leur vie et de leurs biens[2].

1. *Futuhat-i-Firuz Shahi*, Elliot, III, p. 377.
Sirat-i-Firuz Shahi, Ms. de l'Université d'Allahabad, p. 118.

2. Suivant les doctrines hanéfites, la *djeziya* est payée par les *Zimmis* comme compensation de ce qu'on leur laisse la vie. Par le paiement de la *Jeziya* les non-musulmans se rachètent de la mort. Aghnides, *Muhamm. Theories of Finances* IXX, p. 398, 407. Ceci ne peut être accepté sans réserves. La vue correcte est que la *Jeziya* est une taxe militaire levée sur les *Zimmis*.

La capitalisation levée par un pouvoir musulman sur des sujets de religion différente, mais ayant demandé protection (*aman*) est fondée sur une injonction directe du Coran :

« Fais la guerre contre ceux auxquels les écritures ont été révélées,

C'était une sorte de prix d'échange qu'ils avaient à payer au lieu de service militaire. La Loi Sacrée leur prescrivait l'humilité et la soumission. Les conversions forcées ne sont pas admises par le Coran[1] qui dit : « Qu'il n'y ait point d'obligation dans la religion. Forcerais-tu les hommes à devenir croyants? Aucune âme ne peut croire, si ce n'est pas la grâce de Dieu. » Arnold[2] dit avec emphase que l'existence de sectes chrétiennes dans les contrées gouvernées par les mahométans est une preuve de la tolérance de ces derniers, et que les persécutions ne furent le résultat que de nécessités occasionnelles plutôt que d'une politique religieuse délibérée. Ameer Ali adopte aussi ce point de vue et, sans critiquer, définit la position de l'Islam dans son admirable ouvrage : *The Spirit of Islam*[3]. Il peut être accordé que le

mais qui ne croient pas en Dieu et au jugement dernier, ne défendent pas ce que Dieu et ses apôtres ont défendu et ne professent pas le credo, jusqu'à ce qu'ils paient tribut et soient humiliés » Hughes, *Dict. of Islam*, p. 248.

1. De nouveau, au chap. XIX du Qoram le Prophète dit :

« O incroyants, je n'adore pas ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce que j'adore. Vous avez votre religion et moi la mienne. » Sale, *Al-Qoram*, p. 503.

Au chap. II, le Prophète dit : « Qu'il n'y ait pas de violence en matière religieuse. La bonne direction est nettement distincte de l'erreur. Donc quiconque renie Yaghouth et croit en Dieu s'appuie sûrement sur une poignée solide qui ne cassera pas. Dieu est celui qui entend et voit. » Ce passage est particulièrement destiné à certains des premiers disciples du Prophète qui, ayant des fils convertis à l'idôlatrie ou au judaïsme, voulaient les obliger à embrasser l'Islam de force. *Ibid.*, p. 31.

Le Prophète a dit : « Attachez-vous à ceux qui vous abandonnent. Dites la vérité à votre propre cœur. Faites du bien à qui vous fait du mal. » Arnold, *The Preaching of Islam*, p. 420.

Le Prophète dit clairement que ni Juifs ni Chrétiens ne doivent être inquiétés dans leurs croyances tant qu'ils paient l'impôt.

Pour les Zimmis, cf. Hughes, *Dict. of Islam*, p. 710-3. *Encyclopaedia of Islam*, I, p. 958-1051.

2. Arnold, *The Preaching of Islam*, p. 420.

3. Ameer Ali, *The Spirit of Islam*, pp. 246-48.

Prophète interdit les conversions forcées et qu'il ordonna que les prédications et la persuasion fussent les seuls moyens de propager la foi; mais ses disciples trop zélés ne s'en tinrent pas à ses commandements[1]. Les non-musulmans furent plus d'une fois victimes d'une trop grande sévérité; ils n'avaient pas le droit, même quand ils le désiraient, de faire partie de l'armée; la pratique, tant soit peu publique, de leurs rites religieux leur était interdite; plusieurs d'entre eux perdirent la vie pour avoir voulu suivre leurs usages. Certains de ces rois furent si fanatiques qu'ils défendirent que de nouveaux temples fussent érigés et que l'on réparât les anciens[2]. Il y en eut d'autres, comme Sikandar Lodi, intolérants au point d'ordonner la démolition de tous les temples. Au commencement du moyen âge, sous la domination musulmane aux Indes, la tolérance n'est pas la règle mais l'exception. Les *Ulama* eussent condamné un souverain aux idées larges, tel que Mohammed Tughluq, et l'eussent accusé de souiller l'honneur de l'Islamisme. Le parti orthodoxe voulait avant tout que le peuple se conformât à son interprétation de la loi, quelles qu'en dussent être les conséquences.

Son effet sur le peuple. — Le gouvernement islamique apporta le relâchement parmi les membres des classes dirigeantes. Les musulmans accaparaient les hautes situations de l'Etat, et l'accession aux honneurs n'était pas due au mérite personnel, mais

1. A une époque récente Maulvi Niyamat Ullah fut lapidé par le gouvernement afghan, pour quelque opinion hérétique.
Peu de temps après, deux simples marchands Qadianis furent également lapidés jusqu'à la mort en présence du Surintendant de Police et de quinze chambellans.
2. *Futuhat-i-Firuz Shahi*, Elliot, III, pp. 380-81.

aux caprices des rois. Les festivités de la cour et les énormes richesses acquises facilement engendrèrent le vice et la corruption, et vers la fin du XIV[e] siècle les musulmans s'étaient affaiblis et aveulis. Ceux qui servirent Iltutmish, Balban et Alauddin, étaient des soldats-martyrs qui sacrifiaient volontiers leur vie pour la gloire de l'Islam; mais leurs descendants, manquant d'encouragements, dégénérèrent, ils n'avaient ni les capacités ni l'enthousiasme de leurs ancêtres. La partialité de l'Etat à leur égard anéantit leur esprit d'indépendance, et les vastes *Khanqahs*, ou établissements charitables, dont parlent abondamment Ibn Batoûta et Shams-i-Siraj Afif, les dispensèrent de gagner leur vié et favorisèrent leur existence de parasites, dénués d'amour-propre, d'énergie et d'initiative. Les musulmans, étant peu nombreux, échappèrent au dur labeur qui fut l'inévitable destin de la moyenne des agriculteurs hindous. Ils possédaient des terres et, ne payant à l'Etat que le dixième de leurs revenus, jouissaient d'une prospérité à laquelle les Hindous ne pouvaient jamais aspirer. Les effets de la conquête musulmane sur le peuple conquis furent d'une autre sorte. Les Hindous se révoltaient contre la partialité dont ils étaient victimes, et l'Etat adoptait des mesures de plus en plus sévères pour écraser l'opposition. Ils étaient pressurés plus que de raison, et Zia Barani écrit qu'Alauddin prit aux indigènes du Doab 50 % de leurs revenus. L'historien, dont l'attitude est celle d'un bigot médiéval type, décrit avec une grande satisfaction la pauvreté, la misère et la dégradation des Hindous. Il leur était complètement impossible d'amasser des richesses; la masse du peuple menait une vie misérable, peinant, luttant et ne gagnant que le

strict nécessaire à l'entretien journalier, et cependant les taxes s'adressaient surtout à la classe sujette. Les Hindous étaient exclus des charges élevées; éteint par le souffle de ces humiliations, leur génie politique ne put se développer. Le professeur Jadunath Sarkar commente la décadence morale et économique du peuple sujet, conséquence du système politique musulman, et dit que :

« Lorsque des hommes d'une certaine classe sont publiquement humiliés et harcelés par la loi et son application capricieuse, ils se contentent simplement de mener une existence animale. Tous généreux instincts abolis dans leur âme, leur culture intellectuelle ne faisant qu'aiguiser leur sens de l'humiliation, les Hindous ne pouvaient évidemment pas produire ce dont ils étaient capables; leur destin était de couper le bois ou de tirer l'eau pour leurs maîtres, d'apporter des provisions au moulin fiscal, et d'essayer de sauver ce qu'ils pouvaient de leur propre travail par des flatteries ou des bas artifices... etc... Dans de telles conditions sociales, la main humaine et l'esprit humain ne peuvent donner leur maximum; l'âme humaine ne peut s'élever au plus haut sommet. La stérilité de l'intelligence hindoue et la bassesse d'âme des Hindous des hautes classes sont la plus décisive condamnation du gouvernement mahométan dans l'Inde. A en juger par ses fruits, l'arbre politique de l'Islam fut un échec complet[1]. »

Il est difficile d'agréer à l'opinion émise par le distingué historien d'Aurangzeb. Il est vrai qu'au moyen âge les races sujettes furent en proie aux pires humiliations, à l'oppression et à l'injustice de l'adminis-

1. Sarkar, *History of Aurang-Zeb*, III, pp. 296-97.

tration musulmane; nous ne reviendrons pas sur ces torts qui sautent aux yeux du lecteur le plus superficiel de toute Histoire de l'Inde. Néanmoins c'est sous les règnes d'Akbar et de Jahangir que naquirent quelques-uns des plus grands Hindous—grands poètes, philosophes, hommes d'Etat et guerriers. L'époque qui précéda l'avènement des Mongols est illustrée par les grands maîtres du culte Bhakti : Ramananda, Chaitanya et Nanak, qui ont donné au monde leur message de bonne volonté et d'espoir. De nombreux poètes, au talent supérieur, ont enrichi la littérature de leurs nobles productions. Il est frappant de constater que la force et la virilité de la race hindoue ont survécu au choc d'innombrables invasions étrangères; la présence d'hommes illustres tels que Ramananda, Chaitanya, Tulsi Das, et Todar Mal prouve que la violence des conquêtes musulmanes a laissé à l'esprit hindou toute sa fécondité. Les ouvrages philosophiques et littéraires des réformateurs vishnouites et d'autres écrivains qui florirent au Mithila, au Bengale, et dans le Deccan, constituent un héritage que la race hindoue conservera toujours avec orgueil et reconnaissance.

Conditions sociales. — Les musulmans étaient les enfants gâtés de l'Etat[1]; d'eux dépendait sa force et sa grandeur; il fallait donc accorder des concessions à leurs suppliques religieuses et tenir compte de leurs intérêts avant tout. Cependant les distinctions sociales étaient fort bien établies entre eux, et plusieurs rois ne nommèrent jamais aux fonctions élevées que des hommes de haute naissance. On raconte que Balban

1. Au sujet de l'organisation sociale sous le régime musulman, voir *Encyclopaedia of Islam*, p. 484-86.

qui était extrêmement pointilleux en matière d'étiquette, refusa, un jour, un présent considérable d'un certain Fakhru qui avait amassé une grande fortune par l'usure et l'usage des monopoles[1]. L'amour de la boisson et du jeu étaient des vices communs aux XIIe et XIIIe siècles. Balban publia un édit interdisant la consommation de l'alcool; l'exemple du prince-martyr de Lahore, qui buvait avec modération et ne supportait aucune conversation frivole en sa présence, eut un effet salutaire sur la mentalité de la société qui s'assembla autour de lui. Alauddin adopta aussi des mesures sévères pour combattre l'alcoolisme et interdit le jeu et toutes sortes de relations sociales parmi les nobles; mais sitôt après sa mort ses ordres furent oubliés. Un petit groupe de nobles Alai s'étonna de la dépravation de la cour; Barani écrit[2] que le prix d'une jeune garçon, d'un bel eunuque ou d'une jeune fille accomplie, variait entre 500, 1.000 et 2.000 *tankâs*. Cependant la situation s'améliora considérablement sous les règnes de Tughluq Shah et de son illustre fils Mohammed Tughluq, qui étaient tous deux exempts des vices de l'époque. Même sous Firuz Tughluq, quoique la vigueur militaire déclinât et que la médiocrité prît généralement la place du génie dans tous les départements de l'administration, la pompe et la magnificence de l'Etat furent pleinement maintenues; Afif écrit que chaque vendredi, après le service public, des musiciens, des athlètes et des conteurs se réunissaient dans le palais au nombre de deux ou trois mille, et divertissaient

1. Briggs, I, p. 250.
2. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi, Biblioth. Ind.*, p. 384.

le peuple de leurs productions[1]. L'esclavage était commun, et quelques esclaves bien doués, tels que Khan-i-Jahan Maqbûl, parvinrent à une situation élevée dans l'Etat. A mesure que, dans la société musulmane, l'opulence augmentait, la religion disparaissait, et l'ignorance et la superstition gagnaient du terrain. Firuz, dans ses *Futuhat-i-Firuz Shahi*, parle d'un nombre de sectes hérétiques qu'il supprima haut la main et dont il fit emprisonner ou exécuter les chefs. La liberté des femmes était fort restreinte; elles n'étaient pas autorisées à aller visiter les tombeaux des saints à l'extérieur de la cité, et Firuz se montra intransigeant quant à l'exécution de ses ordres[2].

A la suite de la perte de leur pouvoir politique, les Hindous avaient dégénéré. Al-Birouni, écrivant au XIe siècle, parle de leur fatuité et de leur orgueil insensé, et dit que si on leur eût parlé de quelque science ou savant du Khorassan ou de la Perse, ils vous eussent pris pour un ignorant ou un menteur[3]. Ils méprisaient les musulmans et les appelant *mlecchas*, ils interdisaient toute relation avec eux pour ne pas se souiller. Ils maintinrent toujours très haut l'étendard de la loyauté et de l'honneur et ne faillirent point à leur grandeur intellectuelle[4] Dans son *Jami-ut-tawarikh*, Rashid-ud-din fait l'éloge des Hindous. Ils sont, dit-il, naturellement enclins à la justice, dont ils ne se départent jamais dans leurs actes. Leur bonne foi, leur honnêteté, leur fidélité à leurs engagements sont bien connues, et ils sont si célèbres

1. Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, *Bibl. Ind.*, p. 367.
2. *Futuhat*, Elliot, III, pp. 370-80.
3. Sachau, *Al Biruni's India*, I, 19-20.
4. Rashid-ud-din acheva son œuvre en 1310 ap. J.-C.

par ces qualités, que de partout les gens affluent dans leur pays; aussi la contrée est-elle florissante, et leur condition prospère. Cette société aristocratique fut troublée par la conquête musulmane, et quoique ses maîtres intellectuels et spirituels vécussent dans un fier isolement, les masses se ressentirent du changement. La sujétion politique causa la dégradation sociale. Ils étaient considérés comme les mortels ennemis du gouvernement qui s'était installé parmi eux, et à part quelques exceptions, exclus des fonctions administratives. Ils n'étaient tolérés qu'à condition de payer la *djeziya*. Sous le règne d'Alauddin, particulièrement pour des raisons politiques, les Hindous du Doab subirent un traitement impitoyable, et les *khuts*, *balahars*, *chowdhris* et *muqaddams* furent réduits à la plus affreuse misère. L'opinion de Qazi Mughis-ud-din sur la position des Hindous dans un Etat musulman, qui a été exposée dans un précédent chapitre, était celle du canoniste médiéval moyen, et était appliquée par les gouvernants musulmans dans les circonstances normales : « Les Hindous ne pouvaient lever la tête, et dans leurs maisons il n'y avait pas trace de *tankâs* ou de *jitals* d'or ou d'argent; les *chowdhris* et les *khuts* n'avaient pas les moyens de monter à cheval, de trouver des armes, de se procurer de beaux vêtements ou de s'adonner au bétel. » Tel était leur dénuement que leurs femmes, ainsi que l'écrit Barani, étaient contraintes à servir dans les maisons des musulmans[1]. Le gouvernement encourageait les conversions, et en décrivant le règne de Qutb-ud-din Mubarak Shah, Ibn Batoûta[2] dit que lorsqu'un Hindou désirait embrasser l'Is-

1. Barani, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, p. 288.
2. Ibn Batoûta, édition de Paris, III, pp. 197-98.

lamisme, il était mandé devant le Sultan qui le comblait d'or et de riches vêtements. Si grande était la haine du parti orthodoxe pour les Hindous, que Barani, voyant leur situation quelque peu améliorée sous le règne de Qutb-ud-din Mubarak Shah, grâce à la politique protectrice de Khusrau et au relâchement des ordonnances d'Alauddin, se lamente en disant que « les Hindous retrouvèrent le plaisir et le bonheur, et se regardèrent avec joie[1]. » Il n'y eut point de persécutions actives sous les deux premiers Tughluq[2], mais Firuz renversa la politique de ses prédécesseurs. Il débuta en faisant payer aux Brahmanes la *djeziya* dont ils avaient été exemptés jusqu'alors. Afif écrit qu'à Delhi l'impôt était de trois catégories : 1° 40 *tankâs*; 2° 20 *tankâs*; 3° 10 *tankâs*. Les Brahmanes se rebiffant contre cette mesure, le Sultan réduisit l'échelle de répartition[3]. Les Hindous profitèrent du désordre qui suivit la mort de Firuz, mais lorsque les Lodi établirent leur pouvoir, ils furent de nouveau persécutés par Sikandar et vécurent en parias.

Ibn Batouta nous renseigne sur les coutumes sociales

1. Ibn Batoûta, éd. de Paris, III, p. 385.

2. Ibn Batoûta dit que Daulatabad fut une fois affermé à un Hindou pour 17 crores par Muhammad Tughluq. T. IV, p. 49. C'est une exagération certaine.

3. Elliot a inexactement traduit le passage du texte original. Le texte signifie clairement que 50 *kanis* devaient être payés au lieu de 10 *tankas*, ce qui indique une considérable réduction. Elliot dit que l'impôt de chacun était fixé à 10 *tankâs* et 50 *kanis*, ce qui n'est conforme ni au texte qu'il a consulté ni au texte de Calcutta. Smith (*Oxford History of India*, p. 251) accepte la traduction d'Elliot, et dit incorrectement que la taxe fut fixée à 10 *tankâs* et 50 *jital*. Le texte de Calcutta indique qu'on devait recevoir 10 *tankâs* de 50 *kanis* chacun. Ceci ferait une réduction de 114 *kanis* pas *tankâs* ce qui n'est certainement pas une concession plausible. Le *hamza* sur le mot *tankâ*, dans le texte de Calcutta semble être mal placé. Elliot, II, p. 366. Shams-i-Siraj Afif, *Tarikh-i-Firuz Shahi*, p. 384.

et les usages en vigueur dans l'Inde du XIVe siècle. La classe lettrée avait perdu son prestige, et Mohammed Tughluq, qui était inflexible dans l'administration de la justice, punit sévèrement les Cheikhs et les Maulvis de leur inconduite. Quoique l'affranchissement fût encouragé par l'Etat, il était fort à la mode d'avoir de jeunes esclaves[1], et on raconte que le célèbre poète Badr-i-Chach offrit un jour 900 dinars pour l'acquisition d'une jeune fille accomplie et belle. Le voyageur vante l'hospitalité hindoue, et remarque que les règles de caste étaient strictement observées. Les Hindous étaient considérés comme inférieurs aux musulmans; si l'un d'eux se présentait au *darbar* pour offrir ses cadeaux au Sultan, les *Hajibs* se mettaient aussitôt à crier : *Hadak Allah* ! (« puisse Dieu vous conduire dans le droit chemin ! »). Les fautes morales étaient passibles de peines sévères, la famille royale elle-même n'en était pas exclue : la mère du prince Masud fut lapidée, suivant les préceptes de la loi, pour s'être rendue coupable d'adultère. Il était interdit de boire du vin, mais l'auteur des *Masalik-al-absar* écrit que les Hindous n'y tenaient guère et se contentaient de feuilles de bétel[2]; le même auteur dit encore que le peuple aimait à cacher sa fortune, et lorsqu'un homme était interrogé sur l'étendue de ses biens, il répondait : « Je ne sais pas, mais je suis le second, ou le troisième de ma famille qui ai travaillé à augmenter le trésor qu'un ancêtre déposa dans une certaine grotte, ou dans certains trous, et je ne sais pas quel en est le montant[3] ».

1. Ibn Batouta, III, p. 236.
2. *Masalik*, Elliot, III, p. 581.
3. *Masalik*, Elliot, III, p. 584. Moreland, *India at the Death of Akbar*, p. 284. Cet auteur dit que l'accumulation de vastes trésors cachés était l'un des traits essentiels de la civilisation hindoue.

Les hommes cachaient leurs richesses, comme ils le font encore, et n'acceptaient que des pièces monnayées pour leurs transactions journalières. Ibn Batouta a donné une relation intéressante de la loi sur les dettes, telle qu'elle fonctionnait au XIVe siècle, et Marco Polo, qui visita l'Inde avant lui, confirme ses dires; les créanciers s'adressaient à la cour royale pour rentrer en possesssion de leur argent. Quand un Emir important s'était endetté, le créancier lui barrait le chemin du palais, et criait pour implorer l'aide du Sultan; afin de sortir de cette situation embarrassante, le débiteur payait ou... promettait de payer. Quelquefois cependant le Sultan intervenait et obligeait à la restitution[1]. La pratique du *Sati* était très répandue; mais aucune femme ne pouvait devenir *Sati*, c'est-à-dire se détruire, sans la permission du roi[2]. Monter sur un âne était considéré avec autant de mépris qu'aujourd'hui; on se servait même de cette monture pour ridiculiser ceux dont la conduite méritait un petit châtiment[2]. Les hommes croyaient à la magie, aux miracles et à la sorcellerie, comme les peuples de l'Europe médiévale, et le Sultan lui-même assistait aux séances

1. Ibn Batoûta, III, p. 411; Yule, *Marco Polo*, II, pp. 279-80.
2. Ibn Batoûta, III, pp. 137-139. Les hommes se noyaient dans le Gange en acte de piété. Cela s'appelait *jal-samadhi*. Dimishqi, qui écrivit après Ibn Batoûta, mentionne aussi cette pratique comme acte de mérite religieux. Chez les Jains, le vœu de *sallekhana* avait un motif similaire. Ces exaltés délaissaient peu à peu toute nourriture et se laissaient mourir lentement. *Cosmographie de Chems-ud-din Abou Abdallah Mohammed*, éd. Dimischqi, p. 174. Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the inscriptions*, p. 185.

L'écrivain arabe Abou Zaid parle aussi de la pratique de la destruction de soi-même. Il écrit que « lorsque quelqu'un, homme ou femme, devient vieux, et que ses sens s'affaiblissent, il prie un membre de sa famille de le jeter dans le feu, ou de le noyer dans l'eau ». Elliot, I, p. 10.

d'ascètes hindous, qu'Ibn Batouta nomme *Jogis*. La charité se pratiquait sur une grande échelle; les particuliers dotaient de vastes *khanqahs* (maisons de charité) où les pauvres étaient nourris gratuitement Quoique la pureté de caractère du Sultan ait eu une excellente inflence sur la société musulmane, il ne semble pas que la sainteté des liens du mariage eût toujours été reconnue. Ibn Batouta se maria plus de quatre fois[1], de la manière la plus irresponsable, et abandonna ses femmes l'une après l'autre. L'éducation des femmes n'était pas tout à fait négligée; le voyageur maure fut étonné, en visitant Hanaur d'y trouver 23 écoles de garcons et 13 pour les filles[2].

Quoique les femmes fussent traitées avec un grand respect, la naissance d'une fille était considérée comme un événement de mauvaise augure, ainsi que le prouvent les lamentations de l'émir Khusrau sur la naissance de sa fille. La réclusion leur était recommandée, et Khusrau conseille à sa fille de ne pas quitter le fil du rouet, et de rester toujours la face tournée contre le mur de la maison et le dos à la porte, afin que personne ne puisse la regarder[3]. On peut regretter le manque de confiance du poète

1. Ibn Batoûta, III, 337-38. Se maria quatre fois dans les iles Maldives. Il avait déjà épousé Hûr Nasab, fille de Jalal-ud-din Ahsan Shah. Il l'abandonna, car il écrit quelque part : « Je ne sais pas ce qu'il est advenu d'elle et de la fille qu'elle me donna », III, pp. 337-38.

2. Ibn Batoûta, IV, p. 67.

3. Dans son poème, *Lailâ Majanû*, le poète exprime son désappointement en ces termes : « Je souhaite que vous ne fussiez pas née, mais si vous l'êtes, il eût été préférable que vous fussiez un garçon. Mais mon père est né d'une femme, et moi aussi je suis né d'une femme. Personne ne peut modifier les décrets du sort ». Le conseil que le poète donna à sa fille, se trouve aussi dans son *Lailâ Majanû*, Shibli, *Shair-ul-Ajam*, pt. III p. 123.

dans la dignité féminine, mais c'est une charmante surprise d'entendre ce courtisan et poète lauréat confier la chasteté féminine à la garde d'un rouet ! Les us et coutumes du peuple du Deccan étaient assez dissemblables de ceux du Nord. Plusieurs inscriptions témoignent que le jugement par épreuve y était habituel. Le sacrifice de soi-même et la pratique du *Sati* dominaient. Cette pratique fut une institution établie, reconnue sous toutes les dynasties ; on trouve encore dans plusieurs endroits des contrées du Sud, des obélisques de pierre commémorant cet horrible usage. Les hommes faisaient vœu de se détruire eux-mêmes ; tel est le cas de nombreux chefs qui jurèrent de donner leur tête à Dieu si leur armée triomphait dans la bataille[1]. L'histoire relate plusieurs exemples de femmes et d'hommes qui sacrifièrent leur vie en exécution de quelque vœu[2]. Les Brahmanes étaient l'objet du plus grand respect, et le *Guru* était tenu en haute estime. Les dettes des brahmanes étaient touchées, puis remises. Les études étaient très approfondies, la mémoire des savants, patiemment exercée, accomplissait des tours de force ; en 1223 on cite le cas d'un certain Viçvanath, qui pouvait écrire des lettres des deux mains et exécuter une centaine d'exploits mnémoniques, au grand étonnement des lettrés[3]. En parlant du peuple de Malabar de son époque, Ibn Batouta dit que, parmi les princes hindous de cette région, les lois de succession ne permettaient pas aux enfants d'hériter des domaines de leur père. Les descendants mâles eux-mêmes

1. Lewis Rice, *Mysore and Coorg from the inscriptions*, p. 187.
2. *Ibid.*, p. 187 Sk. 949 Sk. 12.
3. Lewis Rice, p. 190-1 Cu. 203.

étaient deshérités en faveur des fils de sœurs[1]. Ce rapport est confirmé par Zain-ud-din, chroniqueur arabe, qui écrivit à l'époque d'Ali Adil Shah[2]; il dit clairement que la polyandrie prévalait parmi les Nairs et ne produisait ni scandale ni querelles. Parmi les Brahmanes seulement, les femmes étaient recluses, mais les épouses des Nairs circulaient à leur guise[3]. D'après Ibn Batouta, les châtiments au Malabar étaient excessivement sévères, fût-ce pour la plus petite faute; le vol était sévèrement puni; on dit même que celui qui s'adjugeait une noix de coco sans y avoir droit était condamné à mort[4].

Conditions économiques. — Au début de la conquête musulmane, les envahisseurs s'emparèrent des richesses du peuple hindou, et Firishta fait mention de l'immense butin dont Mahmoud de Ghazna se rendit maître. Les premiers souverains mahométans ne se sont occupés que de l'œuvre de conquête; Balban fut le premier à prendre souci que la paix et l'ordre régnassent à l'intérieur. Il purgea les environs de Kampila et de Patiali des voleurs et des brigands qui les infestaient; l'agriculture put progresser et les négociants transportèrent leurs marchandises d'un endroit à l'autre sans trop de difficultés[5].

1. Ibn Batoûta, IV, p. 76.
2. Zain-ud-din, *Historia dos Portugueses no Malabar* (texte arabe), p. 30.
3. *Ibid.*, p. 33. Pour les usages des Nairs, voir Thurston, *Castes and tribes of Southern India*, V, pp. 307-308.
Dans une note, Cæsar Frédérik, un marchand qui visita les Indes orientales, parle d'épouses en commun entre les Nairs, et dit que les enfants du roi h'hériteront pas du royaume de leur père. *The Voyage and Travel*, Hakluyt V, p. 394.
4. Ibn Batoûta, IV, p. 74.
5. Elliot, III p. 105.

Les Khiljis changèrent radicalement les conditions économiques; il en a déjà été question dans un chapitre précédent. Sous le règne de Firuz, une famine sévit, et, à Delhi, les grains montèrent jusqu'à un *jital* par *sir*. L'effroyable misère causée par le manque d'aliments et de fourrage dans les collines du Siwalik en chassa les habitants jusqu'à Delhi, et, de désespoir, 20 ou 30 d'entre eux se noyèrent dans la Jamna[1]. Il ne semble pas que le gouvernement eût fait le moindre effort pour soulager les souffrances du peuple. Le souverain suivant, le plus grand, et peut-être le plus ambitieux de tous, conçut un système économique qui est l'une des merveilles de la politique administrative du moyen-âge. Le pays ne manquait pas de richesses; et l'entrée triomphante d'Alauddin à Delhi, peu après son avènement, fut marquée par une généreuse distribution de cadeaux parmi le peuple. Cinq *manns* d'étoiles d'or, placées dans un *manjniq*, furent déchargées sur la foule des spectateurs émerveillés[2]. Le système des revenus fut organisé et Sharaf Qai réduisit tout le pays du Doab à un état de soumission complète. Les Hindous durent payer 50 % du produit de leurs champs, plus une taxe sur l'habitation, une taxe sur les pâturages, et bien d'autres impôts encore[3]. Les cultivateurs étaient les principales victimes du fisc, Hindous pour la plupart, car les musulmans, étant peu nombreux, remplissaient presque tous les fonctions civiles et militaires. Barani parle avec grande satisfaction de l'abjecte misère à laquelle étaient réduits

1. Barani, p. 212.
2. Barani, p. 245
3. Barani, p. 287

les *khuls*, les *chowdhris*, et les *muqaddams*[1]. Mais le grand triomphe d'Alauddin est sa législation des tarifs. Les prix étaient si bas, qu'un soldat et son cheval pouvaient vivre confortablement avec 234 *tankâs* par an, ce qui serait à peine suffisant pour nourrir un cheval à l'heure actuelle. Les céréales étaient emmagasinées dans les greniers royaux et vendues à bon compte à la population en cas de disette. Ibn Baoûta raconte avoir vu à Delhi du riz qui avait été emmagasiné dans les caves d'Alauddin. Mais le système économique d'Alauddin s'écroula après sa mort, car il ne reposait sur aucun principe d'économie politique. Une réaction se produisit. Le peuple des bazars se réjouit et vendit ses marchandises aux prix qui lui convenaient[2]; le gage d'un ouvrier quadrupla; les domestiques qui recevaient 10 ou 12 *tankâs* en demandèrent 70, 80 ou 100. La loi des tarifs d'Alauddin disparut complètement et Barani se lamente que plus rien ne fût à bon marché; et pourtant les récoltes étaient tout aussi abondantes. Nasir-ud din Khusrau dissipa le trésor de l'Etat afin de s'attacher des partisans parmi les nobles, et Mohammed Tughluq trouva encore assez d'argent pour se lancer dans des expériences coûteuses. Les mesures économiques de Mohammed échouèrent piteusement, mais sa position financière n'en fut point ébranlée. L'échec du cours des jetons n'affecta en rien le crédit de l'Etat, car le Sultan révoqua de suite son édit et autorisa le peuple à échanger ses pièces de cuivre contre de la monnaie d'or et d'argent. Pendant une décade environ, la famine désola

1. *Ibid.* p. 288.
2. Barani, p. 385.

le pays et réduisit la population à la plus complète misère. Le gouvernement adopta une politique adéquate à la situation, et Barani écrit[1] que dans l'espace de deux ans 70 *lakhs* environ de *tankâs* furent distribués en *sondhar* ou *taqavi* aux agriculteurs. Ibn Batoûtâ commente[2] longuement la politique adoptée par le Sultan en ce cas de famine, et dit que les magasins royaux fournissaient les céréales, et que les *Faqis* et les*a Qazis* étaient invités à dresser une liste des indigents de chaque paroisse, afin que le Sultan pût la contrôler et aviser. Dans un autre cas de détresse, les Qazis, clercs et émirs allèrent de quartier en quartier, distribuant aux populations affamées, des secours dans la proportion de 1 1/2 *rital* occidental par jour[3]. De vastes *khanqahs* servaient à l'administration des secours; Ibn Batoûta écrit que des centaines d'hommes étaient nourris au *khanqah* de Qutb-ud-din, dont il était le *mutawalli* et qui contenait un personnel de 460 hommes[4]. L'état encourageait libéralement l'industrie; il possédait une manufacture dans laquelle 400 tisseurs de soie étaient employés et où se fabriquaient toutes sortes d'étoffes[5]. Le Sultan employait encore 500 fabricants de tissus d'or, qui préparaient des brocards précieux pour la maison royale et la noblesse. Il y avait du commerce avec les pays étrangers, et Marco Polo et Ibn Batoûta parlent tous deux deports que visitaient des marchands étrangers. Broach et Calicut étaient des centres commerciaux importants;

1. Barani, p. 499.
2. Ibn Batoûtâ, III, p. 290.
3. Ibn Batoûtâ, III, 372.
4. *Ibid.*, p. 432-34.
5. *Masalik*, Elliot, II p. 578.

dans cette dernière ville surtout, selon Ibn Batoûta, de tous les points du monde, les marchands venaient s'achalander[1]. L'auteur des *Masalik-al-Absar* dit aussi que des négociants de tous pays « ne cessaient d'apporter, aux Indes, de l'or pur et d'emporter en échange des marchandises potagères et de la gomme[2] ». L'Etat encourageait les commerçants étrangers, et Ibn Batûtâ cite certain Sayyid Abul Hasan Abadi qui fut chargé par le roi de faire des achats en Iraq et au Khorassan[3].

Aux XIIIe et XIVe siècles, les conditions commerciales furent favorables. Wassâf décrit le Gujarat comme une contrée riche et fort habitée, comprenant 7.000 villes et villages et une population roulant sur l'or. L'agriculture était prospère; deux fois par an les vignes produisaient de belles grappes de aisin bleu. Le sol était si fertile que les cotonniers étendaient leurs branches comme des saules et donnaient des récoltes pendant plusieurs années consécutives. Marco Polo parle aussi de la culture intensive du coton et dit que ces arbres atteignaient bien six pieds de haut et persistaient jusqu'à vingt années[4]. De grandes quantités de poivre, de gingembre et d'indigo étaient produites. Les fabricants locaux préparaient des nattes de cuir rouge et bleu, bordé de fils d'or et d'argent[5]. Cambay est décrit comme le centre du commerce de l'indigo. Les marchands

1. Ibn Batoûta, IV, p. 89.
2. *Masalik*, Elliot, III p. 583.
3. Ibn Batoûta, III, p. 405.
4. Yule, *Travels of Marco Polo*, II, p. 238. Dimishqi, qui fut un contemporain d'Aboul Feda, parle aussi de Cambay comme d'une ville grande et célèbre, et dit que Baros (Broach) était une vaste contrée, comprenant 4.000 villages (*Cosmographie*, p. 172).
5. *Ibid.*, p. 328.

arrivaient avec des bateaux et des cargaisons, mais ils apportaient surtout de l'or, de l'argent et du cuivre. Les habitants, dit le voyageur, sont de braves gens, qui vivent de leur commerce et de leur industrie[1]. Le Mabar était d'une grande opulence, mais la majeure partie de ses richesses était consacrée, selon Marco Polo, à l'acquisition de chevaux dont la contrée manquait. Les marchands de Kis, Hormuz, Dofar et Soer — ce sont les contrées que mentionne Marco Polo — fournissaient des chevaux au Mabar et en tiraient un bénéfice considérable[1]. Ibn Batoûta décrit le Bengale du XIVe siècle comme une province riche et fertile. Les prix étaient bas et la population vivait confortablement de petits revenus.

De 1351 à 1388, la prospérité économique se maintint à un niveau élevé. Les facilités d'irrigation fournies par l'Etat stimulèrent l'agriculteur et multiplièrent ses bénéfices. Les revenus de Delhi et de son territoire s'élevèrent à 6 *crores* et 85 *lakhs* de *tankâs*, cependant que le Doab rapportait à lui tout seul 85 *lakhs* de *tankâs*. Le coût peu élevé de la vie permit aux émirs et aux fonctionnaires d'amasser d'énormes fortunes, et Afif raconte qu'après la mort de Malik Shahin Shahna, on trouva dans sa maison, outre de nombreux bijoux et autres objets précieux, 50 *lakhs* de *tankâs* en espèces[2]. Tout était à si bon marché, qu'avec une pécune méprisable, les gens pouvaient se rendre d'un endroit à l'autre; pour aller de Delhi à Firuzabad un voyageur payait 4 *jitals* d'argent pour une voiture, 6 pour une mule, 12 pour un cheval, et un demi *tankâ* pour un palanquin. Des coolies étaient toujours prêts à partir, et gagnaient

1. *Ibid.*, p. 333.
2. Elliot, III, 347.

décemment leur vie[1]. Le chroniqueur contemporain exagère certainement en disant que chacun avait des provisions d'or et d'argent, qu'aucune femme ne manquait de parures et que toutes les maisons possédaient des lits excellents.

D'après la liste des prix fournie par Afif, on peut raisonnablement conclure que, vers le milieu du XIVe siècle et dans le Nord de l'Inde tout au moins, les conditions économiques étaient éminemment favorables.

La fin du XIVe siècle marque le commencement des misères économiques. L'empire se divisa en plusieurs Etats indépendants, et l'invasion de Timour, en 1399, troubla le pays et en épuisa les richesses. Le commerce et l'agriculture chômèrent, et les villes qui se trouvaient sur le passage de l'envahisseur furent irrémédiablement ruinées. L'empire de Delhi perdit son importance, et l'on sait comment les royaumes provinciaux devinrent célèbres pour leur opulence, leurs ressources militaires et leurs activités architecturales.

Mahuan, interprète attaché à l'envoyé chinois Cheng-Ho, qui visita le Bengale en 1406, nous fournit une notice explicative sur les conditions économiques de ce royaume à cette époque.

« Les riches, écrit-il, bâtissent des navires à l'aide desquels ils entretiennent des relations commerciales avec les nations étrangères; plusieurs sont engagés dans l'industrie, et un bon nombre s'occupe d'agriculture cependant que d'autres exercent le métier d'ouvrier... La monnaie du pays est une

1. Afif, Elliot, III, p. 303. Pour l'infériorité des prix, voir *The Chronicles of Pathan Kings*, p. 283.

pièce d'argent nommée *tang-ka*, et pèse deux masses chinoises. Elle mesure 1 pouce 2/10 de diamètre, et est frappée sur ses deux faces; mais pour les petites acquisitions ils se servent d'un coquillage que les étrangers appellent *kao-li*[1]. »

Il parle aussi de deux récoltes de riz par an et dit que le pays produisait en abondance le froment, le sésame, le millet, toute espèce de haricots, le gingembre, la moutarde, les oignons, le chanvre, les courges, le brinjal et toutes sortes de légumes. Ils avaient plusieurs espèces de fruits, y compris les bananes. Comme il n'y avait pas de thé dans le pays, on offrait du bétel aux hôtes. On vendait sur la place du marché une liqueur fermentée préparée avec de la noix de coco, du riz, du goudron et du kadjang. Parmi les industries locales, il cite cinq ou six sortes de beaux tissus de coton; il dit encore que les indigènes fabriquent des ciseaux, des couteaux, des fusils, des épées, des vases, des coupes, des objets peints, et des mouchoirs et des bonnets de soie brodés d'or. De l'écorce d'un arbre, ils font une espèce de papier blanc, doux et brillant comme de la peau de daim[2].

La seconde moitié du XVe siècle fut une époque de prospérité économique, et tous nos auteurs sont d'accord pour faire remarquer que les prix étaient remarquablement bas et que personne n'était dans le besoin.

Les arts. — Avant la conquête musulmane, l'Inde avait développé son art propre, et ses architectes avaient élevé de nombreux sanctuaires et des monas-

1. Les observations de Mahuan ont autant de valeur que celles de Marco Polo, d'Ibn Batoûta et du moine Odoric.
2. *J. R. A. S.*, 1895, p. 532.

tères, créations raffinées de leur génie aussi bien durant les périodes hindouistes qu'à l'époque bouddhique, l'art s'épanouit de remarquable façon sous la protection de la cour et la munificence privée; et les restes des monuments anciens sont une preuve éloquente du goût et de l'adresse des artisans hindous avant la venue des musulmans. Lorsque les mahométans envahirent l'Inde et employèrent à leur service des artistes indigènes, ceux-ci modifièrent la technique de leur art pour se conformer aux tendances monothéistes de leurs vainqueurs, et par conséquent la simplicité et la sévérité de la religion puritaine se retrouve dans ces premiers édifices. Les savants européens veulent trop souvent reconnaître des influences étrangères dans l'art si purement original des Hindous. Fergusson a beaucoup insisté sur ce qu'il appelle le style indo-sarrasin, mais Havell, qui est une autorité tout aussi compétente, ne partage pas son opinion. L'ouragan des invasions musulmanes ne troubla point les architectes hindous, qui trouvèrent les moyens de s'adapter au goût des conquérants et continuèrent à bâtir pour leurs maîtres musulmans comme ils avaient fait pour les Hindous, les Jains et les bouddhistes, ans avoir recours, comme le dit Havell, à des moèles étrangers. Le même critique d'art observe que toute l'architecture musulmane aux Indes porte le sceau du sol auquel elle appartient, et ses thèmes structuraux et symboliques sont presque toujours essentiellement indiens, sans aucune importation étrangère. Cette opinion peut ne pas être universellement acceptée, mais on peut affirmer qu'avec la culture mahométane, l'art indigène commença à se modifier pour s'adapter au goût de ses nouveaux

maîtres, et quoique les artisans hindous pussent ne rien avoir emprunté à l'Asie occidentale, il n'en est pas moins vrai qu'ils permirent aux calligraphes arabes de suivre leurs propres principes décoratifs.

La conquête musulmane ne fut qu'un simple épisode dans l'histoire de l'Inde; une occupation temporaire, sans aucun résultat définitif. Les Arabes, peuple peu constructeur, apprécièrent la culture hindoue et son architecture qui demeura parfaitement originale jusqu'au XIe siècle, alors que les incursions répétées de Mahmoud de Ghazna imposèrent aux populations la puissance militaire et la civilisation des musulmans. Le Ghaznévide fut un grand admirateur de l'œuvre des artistes indigènes, et Firishta nous a conservé une lettre qu'il écrivit au gouverneur de Ghazna et où il célébrait la magnificence des édifices de Mathura en ces termes : « Il y a ici un millier d'édifices, aussi solides que la foi des croyants; de marbre pour la plupart; en outre d'innombrables temples; il est impossible que cette ville ait atteint sa condition actuelle sinon au prix d'un grand nombre de millions de *dinars*, ni qu'une œuvre semblable ait été accomplie en moins de deux siècles[1]. » Il fut si frappé de l'adresse des artisans hindous, qu'il emmena à Ghazna des milliers de maçons et d'ouvriers qu'il employa à la construction de la fameuse mosquée connue sous le nom de *Fiancée céleste*. Des généraux expérimentés suivirent Mahmoud et l'assistèrent dans la conquête du Nord de l'Inde, entre les années 1193 et 1236 ap. J.-C. Mohammed le Ghouride, par sa victoire sur le prince Chohan de Delhi, posa les fondements de l'Empire musulman en Hindous-

1. Briggs, I, pp. 58-59.

tan, et ses généraux Qutb-ud-din et Iltutmish s'acquittèrent avec succès de la tâche de soumettre les provinces. Les monuments principaux érigés sous les règnes de ces princes sont : la mosquée d'Ajmer, la mosquée et le minaret de Qutb à Delhi, le porche de la grande mosquée de Badâon, et le tombeau du Sultan Iltutmish à Delhi. La plupart de ces bâtiments furent élevés avec les matériaux des temples démolis; des artisans hindous y furent employés et l'influence de l'architecture hindoue s'y reconnaît. On dit que pour la construction de la mosquée de Qutb, pas moins de 27 temples hindous furent sacrifiés; son enfilade de onze arches ogivales en est la caractéristique frappante, célébrée par Fergusson. Le minaret de Qutb[1], achevé par Iltutmish, est nommé d'après le fameux saint Qutb-ud-din de Ush, près de Baghdad, mieux connu sous le nom de Qutb Shah. Le minaret, qui mesure près de 242 pieds de haut, fut bâti en grande partie par des architectes indigènes qui modifièrent leur style pour s'adapter aux goûts puritains de l'Islam.

Sous le règne d'Alauddin, pendant les dix premières années du XIV[e] siècle, la puissance musulmane prit des proportions énormes. Ce souverain adopta une politique audacieuse, et conquit les territoires du Nord et du Sud. Malgré le souci de guerres perpétuelles, il ordonna la construction de plusieurs forts, citernes et palais. D'après Sir Syed Ahmad, il aurait fait bâtir la forteresse de Siri, en 1303, près du village du même nom, situé à deux milles au nord-est de Qila Rai Pithaura. Les murs de ce fort étaient en pierre et

1. Pour une description complète du minaret de Qutb, voir *Memoirs of the Archaelogical Survey of India*, de Mr Page..

toute la construction en était extrêmement solide[1]. C'est aussi sous son règne que fut édifié le palais de *Hazar Situn* (ou des mille pilliers) et Barani écrit que les têtes de milliers de Mongols furent enterrées dans les fondements et les murs de cet édifice splendide où le sultan exhibait les richesses que Kafur lui avait rapportées du Deccan. La voûte qu'Alauddin Khilji fit bâtir en 1310 prouve un visible progrès de l'architecture hindo-musulmane. Les souverains afghans de Delhi ne furent pas de grands constructeurs; et Havell fait remarquer à juste titre que cette phrase, si souvent citée, disant que les Pathans bâtissaient comme des Titans et achevaient comme des orfèvres, n'est qu'un sophisme historique[2]. Le XIVe siècle fut une période de tension dans l'histoire du sultanat de Delhi. Les Mongols frappaient aux portes de la capitale, les rajas hindous ruminaient la perte de leur indépendance et fomentaient d'incessantes révoltes, cependant que la noblesse musulmane ne faisait qu'augmenter par sa turbulence les difficultés du gouvernement. Les guerres intérieures et extérieures étaient la préoccupation absorbante de l'époque, et concentraient toute l'attention de l'Etat. Le caractère massif et l'extrême simplicité de l'architecture durant la période Tughluq réfléchissent la situation politique du moment. Le gouvernement ne prétendait à aucune propagande architecturale, trop occupé qu'il était à se garder des invasions étrangères. Le plus frappant exemple de ce style est le tombeau de Tughluq Shah dont la massive

1. Voir la description du fort par Timour, dans le *Zafarnama* de Sharaf-ud-din, Elliot, III, p. 504.
2. Hawell, *Indian Architecture*, p. 39.

grandeur contraste étrangement avec la finesse et l'élégance des monuments des époques postérieures[1]. Mohammed Tughluq, qui monta sur le trône en 1325, fut un homme accompli à tous points de vue, artistiques et scientifiques; mais les troubles de son règne lui laissèrent peu de loisirs. Outre les forts et les avant-postes qu'il bâtit et répara dans les différentes parties de son vaste empire, le Sultan fonda la ville de Jahan-panah où il se fit élever un palais dont Ibn Batoûta[2] a donné une description détaillée. Firuz fut un constructeur émérite, pendant son règne long et paisible, il consacra à des villes, des palais, des mosquées, des citernes et des jardins de grandes sommes d'argent. Shams-i-Siraj Afif parle des nombreux bâtiments érigés pendant cette période, et le monarque bienfaisant, dans ses *Futuhat-i-Firuz Shahi*, commente longuement ses activités architecturales. Il fit construire de nouveaux édifices, et des citernes, et réparer

1. Fergusson est du même avis : « Les murs obliques, dit-il, et la solidité presque égyptienne de ce mausolée, combinés avec les tours grossières et massives des fortifications qui l'entourent, constituent un exemple de tombeau de guerrier qui n'a pas son pareil et constrastent singulièrement avec les jardins élégants et luxuriants qui entourent les tombeaux des dynasties mieux établies et plus pacifiques qui succédèrent. » *History of Architecture*, II, p. 653; Smith, *A History of Fine Art in India*, p. 396; Cunningham, *Archaeological Reports*, I, p. 216. D'amples renseignements sont fournis par M. Sharps, dans son article, *The Buildings of the Tughluqs* dans le *Historical Commission Report*, IV, 34-41. Ce monument inspire l'épouvante par son austérité et la simplicité de son dessin. C'est le monument le plus plat d'un homme sans reproche, qui vécut sans ostentation et sauva de la déchéance la puissance islamque.

2. Ibn Batoûta, III, p. 217-220; il dit que les piliers de ce palais étaient en bois. La nouvelle cité de Jahanpanah était une ville spacieuse, munie de treize portes dont six s'ouvraient vers le N.-O., l'une vers le Hauz Khass et les autres vers le S.-E. Badr-i-Chach fait l'éloge du palais de Khurramabad, qui fut l'œuvre du fameux architecte Zahir-ul-Jayûsh. Elliot, III, p. 572. L'auteur des *Masalik-al-Absar* parle de grands monastères, vastes espaces ouverts, et de nombreux bains dans la cité de Delhi, Elliot, III, p. 576.

les anciens[2]. Comme il était dévot, il ne changea rien à l'austérité du nouveau style, et il laissa aux dynasties provinciales qui s'élevèrent après sa mort le soin d'apporter aux arts une jeune vigueur. Les artisans de ces petits Etats musulmans élevèrent les édifices les plus splendides qui existent encore de nos jours et firent revivre dans leurs mosquées, leurs palais, leurs jardins et leurs puits, les traditions élégantes de l'art hindou. La fin du XIV[e] siècle marque une renaissance de l'architecture hindo-musulmane.

Les rois de Jaunpur sont célèbres pour l'intérêt qu'ils prodiguèrent aux sciences et aux arts. Les édifices qu'ils ont laissés à la postérité sont une preuve de la grandeur de leurs goûts. Leur caractère distinctif réside en « une synthèse intéressante et originale des conceptions structurales hindoues et musulmanes, qui trouve son parallèle dans la tentative faite par Husain Shah de Gaur pour fonder un culte religieux nommé *Satyapir* dans le but d'unir les Mahométans et les Hindous dans l'adoration de Dieu[1]. » La mosquée d'Atâlâ, qui fut achevée durant le Sultanat d'Ibrahim (1401-1439 ap. J.-C.); le Jami-masjid, construit sous Husain Shah (1452-78); la mosquée Lal Darwaza; la façade brisée du Jhanjeeri et les Khalis Mukhlis sont parmi les plus beaux

2. Pour un compte rendu complet des constructions de Firuz, cf. Elliot, III, p. 354-5 et 383-5, et les Chroniques de rois Pathans, p. 289-95. Il y a beaucoup à prendre dans les *Archaeological Survey Reports* et dans la monographie de Mr. Zafar Husain sur les *Monuments de Delhi*.

1. Havell, *A Hand Book of Indian Art*, p. 119. La tradition dit qu'Husain Shah essaya d'établir le culte *Satyapir* (Satya: mot sanscrit, et Pir : terme persan). Dinesh Chandra Sen, dans son *History of Bengali Language and Literature*, p. 797, écrit que la littérature religieuse du Bengale possède plusieurs poèmes dédiés au culte de cette nouvelle déité, qui représente un amalgame d'influences hindoues et musulmanes.

exemples de l'architecture musulmane aux Indes. Evidemment, ce sont les matériaux des temples détruits qui servirent à la construction de ces édifices, mais il n'en est pas moins vrai que les rois Sharqi n'épargnèrent rien pour qu'il fût fait le meilleur usage de ces débris. Comme Führer l'écrit, des ouvriers, hindous pour la plupart, travaillèrent à ces nobles monuments, mais il ne semble pas qu'ils aient travaillé sous la direction d'étrangers et il est manifeste qu'ils s'inspirèrent des règles de leur propre art, en tant qu'il satisfaisait aux exigences du rituel islamique. L'édifice le plus important et le plus fouillé est bien cette fameuse mosquée d'Atâlâ, curieux mélange de traditions hindoues et musulmanes. Voici ce que dit Burgess de l'architecture Sharqi :

« L'ensemble du travail ornemental de ces mosquées tire son caractère spécial de ce qu'il est hardi et frappant plutôt que minutieux et délicat, quoique quelques toitures eussent un dessin comparable à celui des sanctuaires hindous ou Jains. Les *mihrabs* se signalent par leur sévère simplicité, ils ne sont que des échantillons de l'entrée et des niches des murs extérieurs, à dos unis, et surmontés d'arches. De toute manière ils forment un anneau dans la chaîne de l'évolution du style favori sous la souveraineté mongole[1]. »

La province de Gaur se sépara de l'empire de Delhi après le succès de la révolte de Fakhr-ud-din Mubarak Shah. Les iconoclastes sunnites démolirent les temples hindous et les monastères bouddhiques et élevèrent des mosquées à leurs places; ils développèrent un nouveau style architectural, différent de celui

1. *Imperial Gazeetter*, II, p. 185.

de Delhi et de Jaunpur, et dont le caractère principal, déjà décrit par Fergusson, consistait en des pilliers de pierre, courts et massifs, supportant des arches ogivales et des voûtes de brique. Au Bengale, les constructions sont entièrement faites en briques et semblent porter des traces d'imitation de l'architecture des temples hindous. Les plus remarquables des bâtiments de Gaur sont le tombeau d'Husain Shah, les deux mosquées dorées et le Qadam Rasûl construit par le Sultan Nusrat Shah. La petite mosquée dorée, ou mosquée de l'Eunuque, est un édifice solidement construit, couvert à l'extérieur et à l'intérieur de dessins magnifiquement ciselés où triomphe le lotus hindou. Mais d'après tous les critiques d'art, l'édifice le plus admirable est la mosquée Adînâ, à Pandua, à 20 milles de Gaur, que le sultan Sikandar Shah fit construire en 1368[1].

Le Gujarat est la gloire de l'architecture provinciale. Avant la conquête musulmane, le Gujarat était sous l'influence du jainisme, mais l'architecture des Jains, toujours pure et élégante, était essentiellement hindoue. Ses artistes adoptèrent d'abord un style fondé sur les conceptions brahmaniques de la vie et de la religion, puis ils le modifièrent pour se conformer aux idées jainas. Lorsque les musulmans conquirent le pays, ils se heurtèrent, comme l'observe Fergusson, à la difficulté d'adapter un style architectural païen aux besoins d'une religion abominant l'idolâtrie. Les artisans que les musulmans employèrent pour la construction de leurs grands édifices, restèrent fidèles aux traditions des Hindous et des

1. Voir une description détaillée de ces édifices dans l'*Imper. Gaz.*, II, 188-93.

Jains, y apportant seulement les modifications que nécessitaient les rites de l'Islam[1]. Le temple jain du mont Abu, terminé en 1032, l'un des plus beaux spécimens de l'art des jains, inspira les architectes employés par les Sultans de Gujarat. Ahmad Shah Jeste célèbre en tant que constructeur; il fonda la ville d'Ahmadabad, dans la première moitié du xv[e] siècle, et bâtit des palais et des mosquées. Ses goûts étaient purement hindous, et il ne chercha pas à influencer les artisans qui travaillèrent à son Jami-masjid. La mosquée royale offre plusieurs analogies avec le temple de Rana Kumbha, à Rampur; ce qui démontre que les architectes au service des Hindous et des musulmans étaient généralement de la même race et capables d'exécuter avec art quelque œuvre constructive, ou purement artistique dont leurs souverains désirassent leur confier l'exécution[2]. Durant le xv[e] siècle de nombreux édifices furent érigés à Ahmadabad, Cambay, Champanir, et autres villes importantes; l'un des plus remarquables est la mosquée de Muhafiz Khan, élevée vers la fin du siècle. Outre ses tombeaux et ses mosquées, le Gu-

1. Le Dr. Burgess écrit que l'architecture mahométane d'Ahmadabad dérive si essentiellement des formes de l'art jain locale, qu'elle a remplacé, que, sans quelque notion de celui-ci, il est impossible de saisir les mérites particuliers de cette variété si agréable de l'architecture sarrasine de l'Inde. Il serait aussi difficile de comprendre les formes de la Renaissance de l'art italien, inaugurées par Michel-Ange et Palladio, sans connaître l'art romain dont elles dérivent, *Archaeol. Survey of Western Indian*, 2[e] partie, p. 11-2.

2. Burgess, *Archaeological Survey of Western India*, pt. II, pp. 11-12. Hawell, *Aryan Rule*, pp. 341-42, et *Indian Architecture*, p. 68. Fergusson qui représente généralement l'architecte sarrasin comme l'inspirateur de l'art hindou et contraint d'admirer l'élégance du style du Gujarat, et comparant le temple de Rampur avec la mosquée, il sent la poésie du premier, mais il se défend en disant qu'il y a, dans la mosquée, une sobriété qui pourrait être de meilleur goût. Hawell, *Aryan Rule*, p. 341-2.

jarat est célèbre par ses travaux d'irrigation, ses vergers publics, et ses puits en gradins dont le plus merveilleux est celui d'Asarwa, près d'Ahmadabad. Le Dr. Burgess a traité d'une manière complète de l'architecture ancienne et médiévale du Gujarat, dans ses cinq magnifiques volumes de l'*Archaelogical Survey of India*. On trouve encore à Ahmadabad, des témoignages de l'art de ses constructeurs, et la ville actuelle s'enorgueillit des beaux bâtiments qui furent élevés grâce à la munificence de ses riches marchands.

Le XVe siècle fut témoin d'une grande activité constructive dans l'État musulman de Malwa[1]. L'architecture de Mandu est particulièrement musulmane et ressemble à celle de Delhi; les constructions massives qui existent encore aujourd'hui, sont des preuves de la puissance et de l'opulence des sultans de Mandu. Ses plus beaux édifices sont le Jam-i-Masjid, le Hindola Mahal, le Jahaz Mahal, le tombeau d'Hushang Shah, et les palais de Baz Bahadur et de Rupmati.

Les rois Bahmani, nous l'avons déjà dit dans un précédent chapitre, encouragèrent l'architecture en fondant des villes, en bâtissant des mosquées et des forteresses. Les mosquées de Gulburga et de Bidar sont de nobles exemples de l'art du Deccan. Mais Bijapur en est le triomphe. Le magnifique tombeau de Mohammed Adil Shah, connu sous le nom de Gol Gumbaz, est d'un style particulier, dans lequel un critique compétent croit reconnaître les traces de l'influence ottomane. Par la grandeur de leur conception et la hardiesse de leur construction, les édifices des rois Adil Sharqi de Bijapur sont à peine inférieurs aux

1. Voir une description détaillée des édifices de Dhar et de Mandu, dans le *Journ. of the Bombay Br.*, 1903, p. 339-390.

autres édifices de l'Inde. Les rois de Bijapur ont beaucoup et bien construit. L'immense mur d'enceinte commencé par Yusuf et complété par Ali, et la mosquée que fit ériger ce dernier, en sont les preuves. Quelques-uns des mausolées et des tombeaux sont de merveilleuses œuvres d'art, qui allient avec le meilleur goût, la tradition indienne et les influences étrangères. Ces rois élevèrent encore des bibliothèques et des collèges que les ravages du du temps n'ont pas respectés.

Dans une bonne monographie intitulée *Hampi Ruins*, M. Longhurst a admirablement décrit les anciens édifices de Vijayanagar. Les rois de cette contrée ordonnèrent de grands travaux d'irrigation et firent élever force salles de conseil, bureaux publics, temples et palais richement décorés. Nuniz parle du « merveilleux » système d'irrigation qui alimentait la cité, et des vastes citernes où l'eau était conservée. De nombreux palais, salles et jardin d'agrément se trouvaient à l'intérieur de la citadelle royale. Dans l'enceinte réservée aux dames de la maison royale, il y avait de nombreux bâtiments, dont le plus remarquable était le « lotus mahal », joli petit pavillon surmonté d'un étage et finement décoré d'ornements en stuc : ravissant échantillon de l'architecture hindoue. Il serait fastidieux de décrire tous les temples de Vijayanagar qui s'élevèrent sous l'influence des Brahmanes. Le plus remarquable fut le temple de Vithala[1], dont parle Fergusson comme du spécimen le plus caractéristique du style dra-

1. Fergusson, *History of Architecture*, I, p. 401; Longhurst, *Hampi Ruins*, pp. 124-32; *Annual Report Archaeological Department, Southern Circle, Madras*, pp. 45-46.

vidien. Commencé par Krishna Deva Râya, il ne fut jamais terminé, non plus que consacré, la construction en fut interrompue en 1565, alors que les musulmans détruisirent la cité. Quoique les travaux décoratifs des piliers et des murs eussent été détruits par le vandalisme de l'envahisseur, c'est encore le plus beau bâtiment de son espèce dans toute l'Inde du Sud, et il dénote, selon Fergusson, à quel sublime niveau de splendeur florissante le style architectural s'éleva. La sculpture et la peinture n'étaient pas inconnues, et il paraît que certains artistes arrivèrent à des résultats remarquables dans ces branches, à en juger par les récits des chroniqueurs portugais et de l'envoyé persan Abdur-Razzâz.

Les lettres. — Pour ne pas dépasser la portée de cet ouvrage, nous ne pouvons que tracer un graphique des progrès de la littérature au moyen âge. Il serait erroné de supposer que les musulmans primitifs n'eussent été que de sauvages envahisseurs et que l'intellectualisme hindou fût demeuré en léthargie de 800 à 1500 ap. J.-C. Parmi les rois mahométans, quelques-uns s'intéressèrent fort aux belles-lettres, et sous leur patronage, des œuvres de maîtres virent le jour. Le prince des poètes fut l'émir Khusrau, dont les nombreux ouvrages prouvent la fertilité intarissable de sa muse; il eut la chance inouïe de jouir successivement de la faveur de plusieurs rois. Khusrau ne fut pas seulement un poète, mais aussi un homme d'action, et il relate plusieurs des campagnes auxquelles il prit part. Il est impossible d'entreprendre ici la critique détaillée de ses œuvres qui demanderait un volume à elle seule; qu'il nous suffise de dire qu'il fut poète et chanteur de talent, auquel les en-

volées fantaisistes, la grande maîtrise de langage, la diversité des sujets, la facilité et la grâce merveilleuses à peindre les émotions et les passions humaines, les scènes amoureuses ou guerrières, donnent droit à une place prépondérante parmi les plus grands poètes de tous les temps. Il fut aussi prosateur, et quoiqu'on ne puisse pas se fier à la clarté de son style, car dans ses *Khazain-ul-Fatûh* la fantaisie prime le bon sens, on peut le déclarer un maître de la prose poétique. Outre ses talents littéraires, il fut encore un musicien de premier ordre, très instruit de la technique de cet art, comme le prouvent ses discussions avec Gopal Nayak, le fameux chanteur hindou du XIVe siècle[1]. Khusrau eut pour contemporain et confrère le grand poète Mir Hasan Delhewi, dont Abdul-Haqq Delhewi dit qu' « il était musical et des plus charmants ».

Il entra à Lahore et y resta cinq ans, au service du prince Mohammed, et lorsque ce dernier succomba en luttant ontre les Mongols, il écrivit, sur sa mort des lamentations en prose que Badâoni a reproduites[2]. Le poète brilla ensuite à la cour de Mohammed Toghlaq; il composa un *Diwan* et écrivit les mémoires de son saint patron, le cheikh Nizam-ud-din Auliâ, qu'il compléta en l'an 720 de l'hégire. Après avoir écrit des poèmes pendant 50 années, il mourut à

1. Shibli, *Shair-ul-Ajam*, II, p. 136. Shibli fonde son récit sur le *Râgdârpana*, dont il dit posséder un manuscrit ancien. L'œuvre sanscrite originale fut préparée à la requête du raja Man Singh de Gwalior en l'an 1073 de l'hégire, elle tomba sous les yeux de Faqir Ullah, qui la traduisit en persan. Elle fut probablement achevée en 1665-660 ap. J.-C. Le titre sanscrit original de l'ouvrage est *Mânkutûhal*. Ethé, *Catalogue of Persian Mss in the India Office Library*, I, pp. 1120-21.

2. Ranking, *Al-Badâoni*, I, pp. 188-96.

Daulatabad en 727-28 de l'hégire[1]. Une autre célébrité poétique fut Badr-ud-din, plus connu sous le nom de Badr-i-Chach, d'après sa ville natale de Chach ou Tachkent. Il était attaché à la cour de Mohammed Tughluq et composa des odes en son honneur. Sa poésie est difficile, encombrée de jeux de mots et de traits d'esprit, et chargée d'images. Parmi les historiens les plus remarquables sont : Minhaj-us-Siraj, Zia-ud-din Barani, Shams-i-Siraj Afif, Ain-ul-Mulk Multani et Ghulam Yahya ibn Ahmad, l'auteur du *Tarikh-i-Mubarak Sgahi.* Minhaj-us-Siraj, auteur des *Tabaqat-i-Nasiri*, n'est pas, comme Abdul-Haqq Dehlwi le laisse entendre, un maître de l'art d'écrire pur et élégant, mais son style se distingue de celui des autres écrivains de l'époque par son caractère bref, hardi, vigoureux. Zia Barani est un écrivain prolixe, à la prose emphatique; d'après ses propres assertions, il aurait composé son *Tarikh-i-Firuz Shahi* à grand'peine, essayant d'en faire une encyclopédie de toutes sortes de sciences utiles. Quoique ayant joui de la protection de Mohammed Tughluq et de Firuz Tughluq, il mourut pauvre et abandonné. Au commencement du règne de Firuz, Shams-i-Siraj, qui continua le *Tarikh-i-Firuz Shahi* de Barani, est plus méthodique, et traite son sujet avec plus de soin que son prédécesseur. Mais il n'est pas exempt des défauts de tous les écrivains orientaux de l'époque et son œuvre est pleine de louanges

1. La date de Badâoni (I, pp. 271-72) est l'an 727-28 de l'hégire date à laquelle le Sultan Mohammed dévasta Delhi et fonda Daulatabad. Ranking, dans une note, place à tort l'événement en 739 A. H., I, p. 270, n. 6. L'auteur du *Catalogne des Mss. persans de l'India Office Library* dit qu'il mourut probablement en 727 A. H. (1327 ap. J.-C.), ce qui est exact, I, p. 707.

de son maître, de répétitions inutiles, et de débordements d'éloquence.

La cour de Mohammed Tughluq se distingua par les lettrés, les poètes, les logiciens, les philosophes et les physiciens qui s'y trouvaient, et avec lesquels le Sultan aimait à discuter. Parmi eux était Maulana Muayyin-ud-din Umrani, auteur de commentaires sur les Husaini, les Talkhis et les Miftahs. Mohammed l'envoya à Shiraz avec une invitation au Qazi Abdul-Millatwa-ad-din Alichi afin de le prier d'écrire un ouvrage dédié à son royal maître. Mais quand le souverain du pays apprit sa mission, il dissuada le Qazi de partir pour les Indes. Les principaux littérateurs qui illustrèrent le règne de Firuz sont : Maulana Khwajagi, Ahmad Tanesari, et Qazi Abdul-Muqtadir Shanihi qui possédait une science étendue. Il écrivit des poèmes en arabe et en persan, et ses vers arabes dépassent même la valeur de ses productions persanes. Les *Akhbar-ul-Akhyar* sont un témoignage du génie d'Ahmad Thanesari. Ain-ul-Mulk Multani, auquel Alauddin, Mohammed Tughluq et Firuz Tughluq conférèrent des charges importantes dans l'Etat, fut aussi une des lumières du monde littéraire; Shams-i-Siraj Afif écrit de lui : « Ain-ul-Mulk fut un homme accompli et intelligent, et de la plus grande capacité. Il écrivit quelques livres excellents sous les règnes de Mohammed Tughluq, et Firuz Tughluq. L'un d'eux est le *Ain-ul-mulki*, œuvre populaire et appréciée. » Son *Munshat-i-Mahru* appelé aussi *Insha-i Mahru*, qui est parvenu jusqu'à nous, est une collection de lettres et de dépêches, modèles de correspondance officielle. Ce recueil nous donne de précieuses informations sur les conditions politiques, sociales et religieuses de l'Inde à

cette époque. Yahya, l'auteur du *Tarikh-i-Mubarak Shahi*, est un écrivainà la prose simple et élégante, dont la pensée n'est jamais obscurcie par les envolées de l'imagination. Son histoire est pleine de valeur quant à l'époque pendant laquelle l'auteur vivait, et, sous plusieurs rapports, corrige et complète Minhaj, Barani et Afif.

Une partie des nombreux ouvrages littéraires produits sous les dynasties provinciales à déjà été mentionnée dans les chapitres précédents[1]. Jaunpur fut un centre d'études bien connu. Ibrahim, par sa générosité, attirait à sa cour les hommes de lettres. Qazi Shihab-ud-din Daulatabadi, écrivain célèbre, donna le *Hawash-Kafiah*, l'*Irshad* et le *Bad-ul Bayan*. Maulana Cheikh Ilahdad de Jaunpur écrivit des expositions du *Hedaya*. La littérature philosophique ne fit pas défaut, et les discours de Mughis Hasnavi sur des sujets métaphysiques et pratiques ne sont pas inconnus des étudiants de la littérature orientale. D'autres célèbres écrivains de l'époque sont Zahir Delhwi, auquel Sikandar Lodi conféra le titre de Zahir, Maulana Hasan Nashqi, Maulana Ali Ahmad Nishani et Nurul-Haqq[2].

Le sanscrit n'était pas complètement ignoré des érudits musulmans. On croit trop facilement que les ouvrages sanscrits ont commencé à être traduits en persan à l'époque d'Akbar[3]. L'influence du sanscrit

1. Cf. N. N. Law, *Summary of the Progress of Muhammodan Learning under the Provincial Dynasties*. Promotion of Learning in India during Muhammadan Rule, p. 80-113.

2. Elliot, VI, p. 487.

3. Elliot parle de la traduction en persan d'un ouvrage sanscrit sur l'astrologie, qu'il vit à Lakhnau dans la bibliothèque de Nawab Jalal-ud-dowlah. Cette traduction fut faite sous le règne de Firuz Tughluq. Il mentionne un autre ouvrage, sur l'art du vétérinaire, qu'il vit dans la bibliothèque royale de Lucknow, et qui fut traduit

sur la culture arabe a déjà été mentionnée. La médecine, la philosophie et l'astronomie hindoues fournirent des trésors de science aux savants arabes qui, sous le règne d'Al-Mamoûn, âge d'or de la littérature arabe, cultivèrent la connaissance du sanscrit, comme le prouvent les traités de médecine de Mikah et d'Ibn Dahan, et le traité de Mohammed ibn Moûsâ sur l'algèbre. Al-Biruni, qui vint aux Indes à la suite de Mahmoud le Ghaznévide, se familiarisa avec le sanscrit et en traduisit quelques œuvres en arabe. Au XIV[e] siècle, Firuz Tughluq prit le fort de Nagarkot et s'empara de toute une bibliothèque sanscrite, contenant des ouvrages de grande valeur. Il fit traduire en persan, par Maulana Izz-ud-din Khalid Khani un ouvrage sur la philosophie, la divination et les augures, et l'intitula *Dalail-i-Firuz Shahi*. Nous avons déjà parlé de l'ouvrage de médecine qui fut traduit du sanscrit en persan, sous le règne de Sikandar Lodi.

Il ne peut être question de donner ici un compte-rendu complet de la littérature médiévale, laïque et religieuse des Hindous, dont le génie créateur ne fut point éteint par l'invasion musulmane. Quoique évidemment le gouvernement refusât sa protection aux lettrés hindous, ils n'en continuaient pas moins à prospérer dans les centres éloignés de l'influence de l'Islam, et il y eut une abondante floraison de littérature religieuse et philosophique. Au XI[e] siècle,

en persan sur l'ordre de Ghiyas-ud-din Mohammed Shah Khilji, l'an 783 de l'hégire (1381 ap. J.-C.). Le titre de l'ouvrage est *Garrut-ul-Mulk*; il est reconnu comme étant une traduction d'un ouvrage sanscrit appelé *Salotar*. Le nom du roi est incertain, car en 1381 il n'y avait pas de souverain Khilji sur le trône de Delhi ou ailleurs. Elliot croit que cette œuvre fut écrite bien avant le règne d'Akbar. Elliot, VI, 573-74. Appendix, pp. 573-74.

Râmânuja écrivit ses commentaires sur les *Brahma Sûtras*, dans lesquels il expose sa doctrine de *Bhakti*, qui n'était, selon lui, qu'un mode de *jñana*. Vers 1300 ap. J.-C., Pârthasârathi Misra conçut un certain nombre d'ouvrages sur la *Karma Mîmâmsâ*, dont le plus étudié était la *Çâstra Dîpika*[1]. Plusieurs travaux furent composés durant cette période pour expliquer les systèmes philosophiques Yoga, Vaiçeshika et Nyâya. Les bouddhistes de Vikramasila faisaient de la logique une étude approfondie, ainsi que les Jains qui produisirent plusieurs ouvrages. Parmi ces derniers, le logicien le plus remarquable fut Deva Suri qui vécut au XIIe siècle[2]. Les chefs du mouvement Bhakti contribuèrent largement à la littérature philosophique, et leurs œuvres étaient fort étudiées par leurs adeptes. La poésie lyrique se développa également ; le *Gîta Govinda* de Jayadeva, écrit probablement au XIIe siècle ap. J.-C., en est un excellent exemple. Avec une beauté, une douceur, une cadence dans les mots, et une richesse d'émotion digne d'éloges, ce poème décrit l'amour de Krishna et de Râdhâ, leur éloignement et leur union finale, et les jeux de Krishna avec les jeunes pastoures de Vraj. Jayadeva a traité ce thème avec un art merveilleux, et parvint à une grande perfection en alliant la grâce de la diction au maniement aisé des cadences les plus compliquées[3]. L'éloge du professeur

1. Farquhar, *An Outline of the Religions literature of India*, p. 220.

2. Farquhar, *ibid.*, p. 225. Le grammairien sanscrit Hémachandra fut un Jain, et les deux recensions septentrionales du *Panchatantra* portent les traces de l'influence des Jains. Suivant Macdonnell, l'apogée du Jainisme est de 950 à 1300 ap. J.-C. (*Imp. Gaz.*, II, p. 261).

3. Macdonnell, *On Sanskrit litterature, Imp. Gaz.*, II, p. 243.

Keith est non moins chaud. Il dit : « Jayadeva est un maître de style et de diction et surtout il est non seulement d'une remarquable dextérité métrique. mais il sait mêler la vertu à l'émotion d'une manière qui rend vain tout effort pour traduire son œuvre[1]. » La conquête musulmane eut sur le drame un effet malheureux, et le professeur Keith dit avec raison : « Le drame, évidemment, chercha refuge dans ces parties de l'Inde que la puissance musulmane fut plus longue à atteindre, mais là aussi les potentats mahométans gagnèrent de l'autorité, et le drame a rarement valu la peine d'être produit ou composé, jusqu'à ce que la renaissance hindoue affirmât l'esprit national et donnât un encouragement à la rénovation d'une ancienne gloire nationale[2]. » Parmi les nombreux drames composés durant cette période, les plus dignes d'être cités sont : le *Harikeli Nâtaka* et le *Lalitâvigraharâja Nataka*, écrits au XIIe siècle; le *Prasanna Râghava*, du logicien Jayadeva : 1200 ap. J.-C.); le *Hâmmir-mada-mardana*, de Jaya Singh Sari (1219-29); le *Pradyumnâbhyudaya*, du prince Kerala, Ravivarman (né en 1266); le *Pratâp Rudra Kalyan*, de Vidyânâth (1300); le *Pârvatî Parinaya*, de Vâmana Bhatta Bâna (1400); le *Gangâdâs Pratâp Vilâs*, de Gangâdhara, qui célèbre les luttes, d'un prince de Champanir contre Mohammed II de Gujarat (1443-52 ap. J.-C.); et le *Vidagdha Râdhava* et le *Lalitâ Mâdhava*, composés vers 1532 par Rûpa Goswâmî, ministre de Husain Shah[3]. Les drames de

1. Keith, *Classical Sanskrit Literature*, p. 121.
2. Keith, *The Sanskrit Drama*, p. 242-244-51. D. C. Sen, *The Vaisrava Literature of mediaeval Bengal*, pp. 29-32.
3. Voir une esquisse des œuvres dramatiques dans Keith, *Sanskrit Drama*, p. 244-251.

Rûpa révèlent une puissance poétique d'un ordre supérieur, et, suivant les paroles de Dinesh Chandra Sen, « prouvent que la religion et la foi ne sont pas choses amères aux âmes trépassées, et que l'ascétisme ne doit pas être toujours associé à des formes squelettiques, torturées par l'abnégation et l'austérité ». Jîva Goswâmî fut aussi un écrivain prolifique; son œuvre ne compte pas moins de 25 ouvrages sanscrits, se distinguant tous par une science et une puissance d'assimilation peu communes.

Quant à la littérature légale, on peut dire que quelques-uns des meilleurs commentaires furent écrits durant cette période. Vijnâneçvara composa le *Mitâkshara*, son fameux commentaire sur Yâjnavalkya, en 1160 ap. J.-C., suivant Macdonnell. Au commencement du XIIe siècle[1], vécut Jîmûta Vâhanai l'auteur du *Dâyabhâga*, qui forme la base de la loi moderne sur l'héritage au Bengale. Du XIIIe au XVe siècle, la littérature smriti « s'épanouit à Mithila, de façon si luxuriante que les écrivains en vinrent à former une école à part ». Un grand nombre d'écrivains parurent, dont les plus célèbres sont : Padma Dutta Bhatta, Vidyâpati, Upâdhyâya, et Vachaspati Misra, qui illustrèrent la seconde moitié du XVe siècle. L'astronomie ne fut point négligée; le dernier grand astronome hindou, Bhâskarâchârya, naquit en 1114 ap. J.-C. Il est regrettable, cependant, que les littérateurs sanscrits, dont la plupart furent des hommes d'une intelligence remarquable, aient si complètement dédaigné l'histoire; le seul ouvrage qui pût prétendre à être qualifié de traité historique est la *Râjatarangini*

1. L'article de Mano Mohan Chakravarti sur la littérature smriti à Mithila (*J. A. S. B.*, 1915, p. 313) est plein d'informations .

ou « Rivière de Rois », de Kalhana, qui fut composée vers le milieu du XIIe siècle.

Mithilâ échappa heureusement aux ravages qu'entraînèrent invariablement les invasions musulmanes. Protégée par le *tarai* au nord, et au sud, à l'est et à l'ouest par le Gange, le Kausiki et le Gandaki, elle jouit d'une période de quiétude, pendant laquelle les savants eurent la faculté de poursuivre en paix leurs travaux littéraires. Au XIVe siècle les souverains de la dynastie Kârnâta encouragèrent l'étude du sanscrit. Les études de smriti furent remises en honneur et développées. Padma Bhatta fonda une école de grammaire et Bhava Datta Misra publia des ouvrages derhétorique et d'érotique; son commentaire de Naishadha,qui est encore très étudié, fut écrit durant cette période. Plusieurs pandits s'occupèrent de la langue maithili dont le développement fut encouragé. La fin du XIVe siècle et le commencement du XVe furent illustrés par Vidyâpati Thâkur qui écrivit en sanscrit, en hindi et en maithili. Cependant le génie bengali n'était pas inactif; les érudits du Bengale écrivirent sur le Kyâya, la Smriti, et le Bhaktidarçana, et l'œuvre de Raghunandan Misra est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en faire mention.

Mais dans les contrées du Sud qui ne furent jamais sous l'influence directe des musulmans, l'activité littéraire se manifesta plus que partout ailleurs. Les dynasties hindoues, et particulièrement la maison de Vijayanagar, encouragèrent l'étude, et il est dit sur une inscription que le roi de Vijayanagar, Marappâ, et son ministre, Mâdhava, composèrent le *Çiva-gama-Stotra*. Sâyana, le fameux commentateur des Védas, fut ministre de Hari Hara II; et son frères, Mâdhava, illustra la même fonction sous Bukka. Les princes

de la dynastie Sâluva protégèrent les lettres; Krishna Deva Raya fut le très libéral patron de la littérature sanscrite et telugu. De nombreuses inscriptions prouvent combien répandue était la connaissance du sanscrit, et les écrivains et les poètes de la cour furent de grands maîtres dans l'art de rédiger des documents officiels.

A cette époque, les Jains produisirent d'abondantes œuvres littéraires, religieuses et profanes. Outre les écrivains religieux, il y eut d'autres auteurs, tels que Nagra Chandra, plus connu sous le nom d'Abhinava Pampâ, auteur du *Pampâ Râmâyana*, et Hastimalla, auteur de plusieurs pièces sanscrites, tous deux appartenant au Sud; Asâdhara, auteur de divers commentaires sur des ouvrages de morale et de rituel jainas; Prabhâchandra, à qui sont dues des œuvres éthiques et légendaires; et Sakalakîrtti, qui illustrèrent le milieu du xve siècle. D'un spécial intérêt est la littérature jaina en Apabhramça qui nous est parvenue de cette période, et où l'on trouve déjà à profusion ce rythme que l'on considère comme la caractéristique des dialectes actuels. Les Jains de l'école Digambara écrivirent leurs ouvrages dans le langage familier au peuple, ce qui donna une forme littéraire au canara et au tamoul. Jusqu'aux xie siècle, l'activité des Jains Çvetambaras se borna à l'expédition et à la systématisation de leurs œuvres canoniques, mais ensuite elle se révéla remarquable par la production d'ouvrages indépendants, philosophiques et poétiques. Le meilleur des écrivains de cette période est Hemachandra.

Ce développement de la littérature en dialectes populaires mérite une brève notice; il ne doit pas être antérieur au xiie siècle. Le premier poète hindi fut

Chandbardâî, auteur de la célèbre épopée, *Prithvi Raj Rasau*, poème de 69 livres et 100.000 stances, dans lequel le poète-guerrier chante la vie, les exploits héroïques et les amours du prince Chohan de Delhi. Le thème historique est abondamment mêlé de légendes et de fictions dont il est difficile de faire la part exacte; il semble probable que des interpolations ont été faites en outre de temps à autre par des écrivains postérieurs. Chand eut un contemporain distingué, Jaganayak[1], qui écrivit l'*Alhâkhand*, long poème, relatant dans un style tumultueux les exploits amoureux et héroïques d'Alhâ et d'Udal, les deux nobles guerriers de Parmardi ou Parmâla de Mahobâ. Parmi les écrivains qui suivirent, ceux dont la célébrité est parvenue jusqu'à nous sont : Çârangdhara, auteur du *Hammîr Rasau* et du *Hammîr Kâvya*, qui relatent les événements du règne du fameux Rai Hammir de Ranthambor; Bhûpati; Mullâ Dâûd; et le renommé émir Khusrau dont nous avons déjà parlé. Khusrau fut avant tout un poète persan, mais il prit un profond intérêt à la littérature hindi, dont quelques vers lui sont attribués, il loue, dans son poème *Ashiqa*, la richesse du langage hindi[2]. Faisant une comparaison de l'arabe, du persan et de l'hindi, le poète écrit :

« ... Mais j'étais dans l'erreur, car si vous compulsez bien la matière, vous ne trouverez pas le langage hindi inférieur au parsi (persan). Il est inférieur à l'arabe, qui est la principale de toutes les langues. Les langages prévalant à Rai et Rûm (cités persanes qu'Elliot nomme inexactement Rai et Ram), après

1. Keay, *Hindi literature*, p. 15.

voir mûrement réfléchi, je les sais inférieurs à l'hindi...

« ... Le langage de Hind est pareil à l'arabe, en ce que ni l'un ni l'autre n'admet de combinaisons. S'il y a une grammaire et une syntaxe en arabe, il n'y en a pas une lettre de moins en hindi. Si vous demandez s'il s'y trouve les sciences d'exposition et de rhétorique, je vous répondrai que l'hindi ne manque aucunement de ces qualités. Quiconque possède ces trois langages dans son bagage saura que je parle sans erreur et sans exagération[1]... »

Les œuvres poétiques de Khusrau contiennent plusieurs mots sanscrits et hindi tels que *Pradhâna*, Sundar, Kâmin, et bien d'autres.

Gorakhnâth est un autre écrivain du XIVe siècle[1]. Mais ses ovrages n'ont pas encore été publiés. Les progrès du mouvement Bahkti au nord de l'Inde donnèrent un grand élan à la littérature hindi; parmi les chefs de ce culte beaucoup écrivirent en hindi et composèrent quelques-uns des plus beaux hymnes pieux de la littérature religieuse universelle. Nâmadeva, le saint marathe, écrivit principalement en marâthi; pourtant il composa en hindi des chants, qui sont conservés dans le *Grantha*. Râmânand prêcha dans le langage du peuple, et quoiqu'il n'ait pas été un grand écrivain, il composa certains hymnes dont l'un est conservé dans l'*Adi Grantha*.

Le plus important des disciples de Râmânand fut Kabîr, le fondateur de la secte Kabîr Panthî. Avec

1. Elliot, I I, Appendix, p. 556. *Nagari Pracharini Patrika*, édité par G. H. Ojha et C. D. Guleri, II, p. 275. *Misra Bandhu Vinod*, I, pp. 239-40. Les auteurs de l'*Encyclopadia of Islam* (p. 313) ont tort en disant que Khusrau employa le dialecte urdu, plutôt que toute autre forme de *Brajbhâsha*.

2. Les frères Misra le placent en 1350 ap. J.-C. (*Misra Bandhu Vinod*, I, p. 111).

une hardiesse inouïe, il commença sa campagne iconoclaste contre les conventions religieuses et l'idolâtrie, et il prêcha aux hommes de réaliser Dieu et de mener une vie pure et édifiante; ses paroles se trouvent dans les Sâkhîs et les Raminîs, frappants exemples d'un style épigrammique et aphoristique. Sa poésie, sans être d'un ordre supérieur, est l'expression d'une âme passionnée par l'appel de la vraie foi, et dressée contre les feintes, le quakerisme et le charlatanisme, qui étaient le fond de la religion de cette époque. Il possède une force et un charme qui nous impressionnent profondément. Keay[1] fait justement observer, que lui, plus que tout autre de ses prédécesseurs, popularisa la littérature religieuse hindi, et étendit son influence; ce genre a donc, envers Kâbir, une grande dette de reconnaissance.

Nânak, disciple de Kâbir, et fondateur du Sikhisme, composa des cantiques dans un mélange de penjabi et d'hindi; et quoiqu'il n'eût pas la ferveur, l'esprit et l'originalité de son maître, ses vers ne manquent pas de clarté et de perfection poétique[4]. C'est à cette époque que Mîrâbâi, princesse de Mewar, exprima dans ses vers délicats son amour pour Krishna et émut des millions de cœurs par sa tendresse pathétique, la sincérité de son attachement et la douce mélodie de ses chants. Les prédicateurs du culte de Râdhâ-Krishna contribuèrent aussi à la richesse de la littérature hindi; les plus importants sont Vidyâpati Thâkur de Mithilâ, et Vithalnâth qui fit, sur le thème de l'histoire de Râdhâ et Krishna, un petit ouvrage en prose, le *Brij Bhâsha*. Les frères

1. Une des plus fameuses compositions est le *dapji*, collection de vers qui est destiné à être utilisée dans la prière quotidienne.

Misra attribuent à Vidyapâti le *Parijat Harana* et le *Rukminî Parinaya*, mais il est prouvé que le premier ouvrage a été écrit par Upâpati Upâdhyâya, en maithili, cependant que l'auteur du second est encore incertain[1].

A cette époque s'effectua un grand développement de la littérature en dialectes populaires, au Bengale, au Gujarat, au Maharashtra, et dans les lointaines provinces du Sud. Le plus important des anciens poètes du Gujarat fut Narsi Mehta, qui composa des chants religieux courts et magnifiques, répétés encore par des milliers d'hommes. Au Bengale, Krittivâsa, qui naquit en 1346 ap. J.-C., fit une traduction du *Râmâyana* sanscrit, dont le savant historien de la langue et de la littérature bengalies dit : « C'est en effet la Bible du peuple de la vallée gangétique, et ce sont, pour la plupart, des paysans qui la lisent[2]. » Maladhar Basu, courtisan de Nusrat Shah, commença à traduire les dixième et onzième chants du *Bhâgavat* en 1473 et compléta l'œuvre en 1480. Sur l'ordre de Paragal Khan, général d'Husain Shah, Kavîndra Parameçvara entreprit la traduction du *Mahâbhârata* et la poussa jusqu'au *Strî Parva*. Un poète brahmanique nommé Sanjaya, et que D. C. Sen[3] dit avoir été un contemporain de Krittivâsa, pourvut à la première recension du *Mahâbhârata*; il a un style impétueux et décrit avec vivacité des exploits martiaux. La portée de ce livre ne nous permet pas de nous étendre sur l'abondante littérature Chaitanya que produisit le Bengale à cette époque.

1. *Misra Bandhu Vinod*, 1re p., p. 247.
2. D. C. Sen, *History of Bengali Literature and Language* p. 190.
3. D. C. Sen, *History of Bengali Literature and Language*, p,. 200.

Nâmadeva écrivit beaucoup en marathi et quelques-uns de ses hymnes sont conservés dans le *Grantha.* Il eut pour contemporains : Dynanoba, auteur d'une paraphrase de la *Bhagavad Gîtâ* et Mukandarâya, qui écrivit sur le Vedânta[1]. Les Jains furent les auteurs des premiers ouvrages en tamil et en canalais; mais au XIIIe et XIVe siècle, le mouvement çivaïte excita les activités littéraires. La littérature telugu, qui date du XIIe siècle, reçut de vifs encouragements des rois de Vijayanagar. Krishna Deva Râya écrivit lui-même un poème intitulé *Amuktamâlyada*, dont nous avons déjà parlé. Le poète lauréat de sa cour, Allasani Peddana, fut un écrivain d'une grande originalité; la plus célèbre de ses œuvre est le *Svarochiça-Manucharitra*, tiré d'une histoire du *Mârkandeya Purâna.*

Ceci n'est que le petit résumé d'une multitude d'informations, et si le lecteur veut se familiariser avec les différents aspects de la littérature hindoue au moyen âge, il devra avoir recours aux textes originaux.

Réformes religieuses. La rénovation du culte Bhakti. — A la veille de la conquête musulmane, le Brahmanisme était triomphalement installé aux Indes, et le Bouddhisme et le Jainisme n'étaient que des protestations contre les tyrannies de caste et les prétentions envahissantes de la classe des prêtres. Ils luttaient de toute leur puissance contre leur rival, et dans certains Etats atteignirent un rang égal au sien. Harsha et d'autres rois pratiquèrent un culte qui réunit les rites des autres et distribuèrent impar-

1. Grierson, *Vernacular Literature, Imp. Gaz.*, II, 431.

tialement, aux Bouddhistes comme aux Brahmanes, des présents et des faveurs. Mais dans cette lutte pour la suprématie, la victoire du Brahmanisme est due, en grande partie, aux efforts d'Udayana et à la propagande infatigable de Çankara, le plus célèbre controversiste de l'époque, qui attaqua les doctrines du Bouddha avec toute la passion de son âme, et gagna le pays par l'habileté de sa dialectique. Des croisades de Çankara résulta la disparition du Bouddhisme, cependant que le Jainisme se contentait d'exprimer un dissentiment modéré et renonçait au rôle de religion universelle. La conception de Çankara, d'un *Sachchidânanda Brahma* sans attribut, éludait le *bhakti*, qui suppose un Dieu personnel doué de bonnes qualités infinies. La doctrine de la *mâyâ*, ou illusion, ne laissait point de place à l'exercice de l'affection et de la piété dans le monde de la réalité[1]. Le mouvement *bhakti* qui s'éleva au XIe siècle naquit d'une protestation contre la doctrine *advaita* de Çankara; et Râmânuja écrivit son commentaire sur les Brahma-sûtras, — certainement inspiré des saints tamouls qui le précédèrent —, en réplique au *bhâshya* (commentaires) de Çankara. Ainsi le culte *bhakti* fut rénové, et acquit une grande influence sur l'esprit des populations grâce au zèle des successeurs de Râmânuja. Cependant l'Hindouisme continuait à progresser. Le Brahmanisme, ou Hindouisme, triompha de toute opposition des concessions et des adaptations, et en assimilant à ses propres règles les doctrines d'autres croyances. Comme le dit Monier Williams, l'Hindouisme submergea le Bouddhisme, et le Boud-

1. Bhandarkar, *Vaisnavism*, p. 51.

dha fut accepté comme une incarnation de Vishnou[1]. Les merveilleuses capacités d'assimilation de cette religion enveloppèrent de leurs plis les hommes de races variées qui vinrent aux Indes à différentes époques, mais elle ne réussit pas a entraîner les musulmans qui étaient tous dévoués à leur propre foi. Pendant longtemps les deux religions demeurèrent séparées et distinctes et pratiquèrent, chacune de son côté, les observances de leur foi. Mais leur rencontre ne pouvait manquer d'avoir des conséquences importantes. Quoiqu'il n'y eût pas trace d'influence mahométane dans Râmânuja, depuis le XIVe siècle, les effets des idées islamiques se font sentir, consciemment ou non, sur l'esprit philosophique, et dans les enseignements de Nâmadeva, Kabir et Nanâk, on constate un heureux et harmonieux mélange d'influences hindoues et musulmanes. Ces réformateurs, impressionnés par la simplicité de la croyance musulmane et sa doctrine de l'unité de Dieu, combattirent l'idolâtrie et la caste, prêchant que la vraie religion ne se trouvait pas dans les dogmes et les sophismes des philosophes et des théologiens, non plus que dans la pratique de rites dénués de sens, mais bien dans la *bhakti*, c'est-à-dire un sentiment passionné de l'amour de Dieu. Le culte *Bhakti* fit des progrès merveilleux sous l'influence des grands prédicateurs

1. Dans le *Varaha Purâna*, nous avons les dix incarnations qui furent acceptées plus tard, c'est-à-dire le Poisson, la Tortue, le Bouddha et Kalkin, en plus des six qui avaient été établies auparavant. Le Bouddha était une des incarnations reconnues de Vichnou (Bhandarkar, *Vaisnavism*, p. 42). La *Dharmaparîkshâ* d'Amitagati mentionne les dix mêmes incarnations que les *Varâha* et *Agni Purânas*. L'ouvrage est daté de 1013 ap. J.-C. Il semble que le Bouddha ait été considéré comme un avatar de Vishnou avant la date de la *Dharmaparîkshâ*. Monier Williams, *Hinduism*, p. 82.

qui suivirent l'illustre fondateur du *Viçishta advaita*, et domina complètement l'esprit religieux de l'Inde pendant tout le moyen âge primitif.

Le culte *Bhakti* se montra d'abord sous les apparences d'une réforme religieuse, comme le Bouddhisme et le Jainisme, en une réaction contre la religion rituelle des Védas. D'après Bhandarkar, son nom primitif aurait été *Ekântika Dharma*, ou religion d'un seul amour, et d'une dévotion à un être unique, et il dériverait des enseignements de la *Bhagavad Gîtâ*. Vâsudeva Krishna fut l'instigateur de la réforme. D'après les relations de Mégasthène, cette religion remonterait au ve siècle av. J.-C. Une analyse de la section Nârâyaniya du *Mahâbhârata* prouve qu'elle assuma bientôt une forme sectaire; et sous les noms de *Pancharâtra* et de *Sattvat*, elle fut professée par la tribu Sattvat. Mégasthène en fait mention au ive siècle av. J.-C. Elle se mêla peu à peu aux cultes de Nârâyana et de Vishnou et fut connue comme Vishnouisme. Entre les années 400 et 464 ap. J.-C., les rois Gupta prennent sur leur monnaie le titre de Parama Bhâgavatas[1]. Au viie siècle, après

1. De toute évidence, ce culte existait aux iiie et ive siècles avant le Christ. Patanjali, auteur du *Mahâbhâshya*, parle de Vasudeva comme de celui qu'on adore. Mégasthène cite Héraclès comme le dieu adoré par Souraseni dans le pays duquel se trouvait Mathura et où coulait la Jamna. Avec quelques altérations, il continua jusqu'aux princes Gupta. Des inscriptions prouvent l'existence du culte de Vishnou, spécialement selon le mode professé par les Bhâgavatas du ive au xie siècle. Gopal-Krishna et ses exploits ne sont mentionnés que très rarement sur les inscriptions des viie ou viiie siècles. Ainsi Gopal-Krishna ne fut identifié avec Vishnou que très tard, cependant que la doctrine Bhâgavata régissait le peuple indien (*Indian Antiquary*, III, p. 305, V, p. 363). Dans le *Harsha Charita* de Bâna, Divâkarmitra est entouré de disciples de la secte des Bhâgavatas et des Pancharatras. Le temple de Daçâvatâra bâti à Ellora, au milieu du viiie siècle ap. J.-C., sous Dantidurga, de la maison Râstrakûta, possède une image de Krishna tenant dans sa main

la mort de Harsha, Aditiyasena, l'un des rois Gupta du Magadha, dédia un temple à Vishnou, dans le district de Gaya, et lui associa les noms de Hara (Çiva) et de Brahmâ (le Créateur). Les inscriptions prouvent les progrès de la religion Bhâgavata jusqu'à la fin du VIIIe siècle.

Le grand réformateur Çankarâchârya, qui vécut vers le IXe siècle, prêcha sa philosophie *Advaita* et la théorie de *mâyâ* (illusion). Il passa sa vie en controverses, démolissant les doctrines du Bouddha et popularisant le culte de Çiva. Ses enseignements infatigables produisirent un énorme effet, mais ils furent critiqués par Râmânuja, le grand réformateur vishnouite du XIe siècle. Râmânuja, dont la mission fut de combattre la *mâyâ* prêchée par Çankara, naquit vers 1016 ap. J.-C.[1]. Il fut élevé à Kânchî ou Conjeevaram, où il suivit le cours habituel des études fondé sur le Véda, et ses branches secondaires, sous la direction de Yâdava Prakâça, directeur de l'académie philosophique de Kânchî et lui-même grand prédicateur *advaita*. Puis il se rendit à Sringeri où l'attendait la place de Yamunâchârya, et, finalement, il fut chargé de l'administration du temple. Mais sa science et sa position excitèrent un amère jalousie; il fut même l'objet d'une tentative de meurtre. Dans les dernières années de sa vie, les persécutions du roi Chola Kulottunga pour qu'il em-

le mont Govardhana. L'inscription trouvée dans une grotte de Pabbosa, à 32 milles au S.-W. d'Allahabad, que Bühler fait remonter aux VIIe ou VIIIe siècles, contient une allusion à l'histoire de Krishna et des pastoures. *Epigr. Ind.*, II p. 482. Il y a encore bien d'autres preuves qu'il nous est malheureusement impossible de rassembler dans l'espace restreint dont nous disposons.

1. Suivant la tradition, Râmânuja aurait vécu 120 années, de 1017 à 1137 ap.-C. Aiyenger, *Ancient India*, pp. 195-221.

brassât la foi çivaïte, l'obligèrent à émigrer sur les terres du prince Hoysala Yâdava, Vishnuvardhana, où il réussit à convertir au Vishnouisme le frère du prince régnant. Râmânuja fut imbu de l'esprit de *bhakti* des Alvars ou saints tamouls. Sa doctrine principale, connue sous le nom de *Viçishta Advaita* ou monisme qualifié, donne un but aux sentiments *bhakti*. Il soutenait que les âmes individuelles ne sont pas essentiellement unies au « Suprême », quoiqu'elles émanent toutes de Lui, comme du feu les étincelles, et que le Suprême n'est pas un être purement abstrait, mais qu'il possède de réelles qualités de bonté et de beauté à un degré infini. Ainsi Râmânuja travailla à expulser Çankara du Vedânta afin d'établir un *Sagûna Içvara*, un *Içvara* doté d'innombrables qualités sur lesquelles un dévot peut méditer dans l'extase et la joie. Le stage final de l'évolution spirituelle d'un homme est la *bhakti* qui n'est qu'une forme particulière du *jñâna* ou science. Mais comment obtenir la science? Krishna, dans la *Gîtâ* dit : « A ceux-là qui sont toujours pieux et qui m'honorent avec amour, je donne cette science par laquelle ils parviennent jusqu'à moi ». La *bhakti* doit être obtenue par l'*absence de désirs*; l'action doit s'accomplir dans un esprit de renonciation, et toute envie d'une récompense, d'un « fruit » quelconque, doit être laissée de côté. Dans le Nord de l'Inde, Râmânuja à peu de disciples, mais dans le Sud, ils sont très nombreux. Ils adorent Vishnou et son épouse Lakshmi avec ferveur et dévotion, et le considèrent comme l'Etre Suprême, cause et créateur de toutes choses.

Un autre adversaire de la doctrine de Çankara, et contemporain de Râmânuja, fut Nimbârka, qui, d'après Bhandarkar, mourut en 1162 ap. J.-C. Il

naquit à Nimbâ, que le même auteur identifie avec Nimbâpur dans le district de Bellary de la présidence de Madras[1]. Son père, un Brahmane tailang, était Bhâgavata, et éleva probablement son fils dans la même religion. Comme le note Carpenter, l'essence de la doctrine de Nimbârka, comme la « non-dualité qualifiée » de Râmânuja, est un compromis entre diverses tendances[2]; elle est monistique aussi bien que pluralistique[3]. « Le monde inanimé, les âmes individuelles et Dieu sont distincts les uns des autres aussi bien qu'identiques[4] » Brahma est la cause matérielle aussi bien que la cause efficiente du monde. C'est dans la doctrine de Nimbârka que Krishna, le pasteur, occupe la place proéminente de maître suprême de l'univers. La voie vers la béatitude éternelle est le *bhakti* (adoration) des pieds de Krishna pareils à des fleurs de lotus, et le *bhakti* ne peut être obtenu que par la grâce. Ainsi, pour la première fois, nous voyons apparaître dans la système de Nimbârka, l'élément plaisant du Vishnouisme, qui y conservera toujours sa place[5]. Les Nimbarkas sont assez nombreux aux environs de Mathurâ, et dans les provinces unies d'Agra et d'Oude.

Un autre grand maître, nommé Madhva, naquit vers 1200 ap. J.-C., à Kallyanpur, dans le district d'Udipi du Canara du Sud, à 40 milles environ à l'ouest

1. Cf. aussi Carpenter, *Mediaeval Indian,* p. 404.
2. *Ibid.,* p. 405.
3. Bhandarkar, *Vaisnavism,* p. 63.
4. *Ibid.,* p. 63.
5. Bhandarkar, *Vaisnavism,* p. 66. Bhandarkar l'appelle le quatrième élément. La différence entre le culte de Râmânuja et celui de Nimbârka, est que le premier se limitait à Nârâyana et ses compagnes Lakshmî, Bhû et Lîlâ, tandis que le dernier donnait une importance exclusive à Krishna et à sa compagne Râdhâ assistée de milliers d'amies.

de Sringeri. Très jeune encore, il renonça au monde et adopta la vie d'un moine errant. A l'époque où il commença son œuvre, l'atmosphère du pays était surchargée des rivalités des doctrines adverses. Pendant des années, le jeune moine étudia et discuta les questions religieuses, et lorsque ce dur labeur de préparation fut achevé, il commença sa tournée évangélisatrice et triompha de plusieurs de ses adversaires. Il parcourut les provinces du nord, et, à Hardwar, en revenant de ses méditations sur l'Himalaya, il proclama la suprême divinité de Vishnou, et publia son commentaire sur les Vedânta Sûtras. Le but final de l'homme est la perception directe de Hari, qui conduit au *moksha*, ou éternelle félicité. D'après Madhva, la science doit aussi conduire au bhakti, et le dernier degré de l'évolution spirituelle d'un homme consiste dans le souvenir direct et ferme d'un *Saguna Içvara* qui est identique au *bhakti*. Madhva divisait les âmes en trois classes : 1° celles destinées à jouir de la béatitude céleste; 2° celles destinées éternellement à la renaissance et à la mort, et 3° celles condamnées à l'enfer pour toujours. Seules la science et la dévotion pouvaient sauver une âme de la transmigration.

Au XIVe siècle, Râmânand[1] essaya de supprimer

1. Bhandarkar dit que, d'après l'*Agastya-Samhitâ*, il serait né en l'an 4400 de l'âge Kali, correspondant à l'an 1356 du *Vikrama Samvat*, c'est-à-dire à 1299 ou 1300 ap. J.-C. D'après une tradition, il serait né à Prayâg, d'une famille brahmane, en 1299 ap. J.-C. Etant un enfant précoce, il fut envoyé à Bénarès, âgé de 12 ans seulement, pour y faire des études philosophiques. Carpenter, *Theism in Mediaeval India*, p. 428, note 1. Bhandarkar accepte cette date de 1299-1300 ap. J.-C., *Vaisnavism*, p. 68. Macauliffe place sa naissance à Malikot, au Mysore, et suppose qu'il vécut à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe. Farquhar, d'abord d'opinion analogue (*J. R. A. S.*, 1900, p. 187), l'abandonne plus tard. Voir

les distinctions de caste. Ayant suivi le cours ordinaire de l'éducation, il devint un disciple de Râghavendra, de l'école *Viçishtâdvaita*; il voyagea, visitant les lieux saints, combattant la doctrine de la *mâyâ* (illusion) et établissant le culte de Râma et Sîtâ. Il fut le premier à se servir du langage dialectal pour la propagation de sa doctrine. Reniant la caste, il accepta comme disciples des hommes de toutes conditions, dont il recruta le plus grand nombre dans la vallée du Gange. Ils adoraient Vishnou sous la forme de Râmachandra, avec son épouse Sîtâ, et leur œuvre favorite est le *Bhaktamâla* de Nâbhâjî De tous les disciples de Râmânand, Kâbir fut le plus célèbre.

Le culte de Krishna fut un autre dérivé du vishnouïsme. Son meilleur interprète, Vallabhâchârya, était le fils de Lakshmana Bhatta, Brahmane tailang qui vivait dans le pays Telugu. Il naquit en 1479, dès sa plus tendre enfance il montra des signes de génie, et ses contemporains le considérèrent comme un prodige de science. Son éducation terminée, il commença ses voyages et parvint à la cour de Krishna Devra, Râya, roi de Vijayanagar, où il triompha des Çivaïtes dans une discussion publique[1]. Il visita Mathurâ, Vrindâban et bien d'autres lieux encore, et s'installa finalement à Bénarès où il composa 17 ouvrages, parmi lesquels sa *Bhâgavat Tîkâ Subodhinî*. Le dixième livre de cet ouvrage contient une solide exposition des doctrines de la secte.

son article *The Historical Position of Râmânand*, *J. A. R. S.*, 1922' p. 373. Monier Williams dit qu'il vécut au début du XIVe siècle· *Hinduism*, p. 142, II. place la vie de Râmânand entre 1400 et 1470 ap. J.-C.

1. Krishna Deva Râya régna de 1509 à 1529 ap. J.-C.

Vallabha enseigne le *Çuddhâdvaita*, ou pur monisme. A l'exemple de Çankara, il n'écarte pas, comme étant illusion, les âmes individuelles et le monde inanimé; pourtant il maintient que la *mâyâ* consiste à établir des relations entre le moi et le non-moi. Suivant lui, il n'y a pas de distinction entre le Brahma et les individus, et le monde inanimé en est une manifestation. La servitude de l'âme individuelle est due à une illusion qui ne peut être dissipée qu'en ayant recours aux différents genres de *bhakti*. Le sentier de la dévotion, prêché par Vallabhâchârya, est nommé *Pushtimârga*, que quelques savants européens ont inexactement traduit par « Chemin du plaisir »; il signifie réellement le moyen d'acquérir la grâce du Tout-Puissant. C'est en aimant Dieu avec la pleine connaissance de sa grandeur, et en étant dénué de désirs, que cette grâce s'acquiert. Le détachement des plaisirs de ce monde et la renonciation à soi-même sont en réalité la base de ses enseignements; il écrit dans l'un de ses ouvrages : « De toute façon, il faut renoncer au logis, le centre de tous les désirs terrestres. Si cela est impraticable, qu'on le dédie au service de Dieu, car lui seul peut sauver l'homme du mal. » Il dit encore que la réalisation de Dieu est impossible à ceux dont les corps sont gouvernés par les passions. Mais avec le temps, le véritable esprit des doctrines de Vallabhâchârya se perdit, et ses successeurs, s'inspirant des jeux d'enfance de Krishna, enseignèrent qu'un Dieu pourvu de qualités si humaines ne devait pas être honoré par le jeûne et la prière, mais par la sanctification de tous les plaisirs humains. D'après la pure doctrine vishnouite, l'amour de Krishna pour les bergères doit être expliqué allégoriquement, mais les disciples

de Vallabhâchârya l'interprétèrent dans un sens tout à fait matériel. Ainsi la doctrine de Vallabhâchârya, en dégénérant, devint, comme l'écrit Monier Williams, l'épicurisme de l'Orient. Ses adeptes prétendirent répondre aux fins de la religion, non pas par des procédés de mortification et de renoncement, mais en satisfaisant aux appétits. Le culte ne fut bientôt plus qu'une excuse à tous les abus, et les grands pontifes de la secte eux-mêmes se rendirent célèbres par leur habituelle recherche du plaisir. Le plus grand nombre de ses adeptes sont de riches commerçants du Gujarat, du Rajpoutana, et des environs de Mathurâ. On leur enseigne que tous leurs biens doivent être dédiés au *Guru*, et « il n'est pas rare que cette doctrine soit poussée à l'extrême[1] ». Le Dr. Bhandarkar dit très justement que « l'esprit de ce système semble être la frivolité des plaisirs et on ne peut que s'attendre à ce que la vie de ses adeptes en soit influencée. La rigidité morale aboutissant à l'indifférence aux plaisirs du monde, et à l'abnégation de soi-même, ne paraît pas être une caractéristique de cette école[2] ». La dépravation de la secte entraîna comme réaction le mouvement puritain de Swâmî Nârâyana au XIX[e] siècle.

1. Bhandarkar, *Vaisnavism*, p. 82. Voir la formule que chaque nouvel initié doit répéter dans Growse, *Mathura*, p. 265.

2. Bhandarkar, *id.*, *id.* L'exigence que tous les biens des disciples fussent mis au service du *Guru*, causa des abus notoires, qui furent mis en évidence dans le fameux procès de 1862 devant la Cour de Bombay. — La notice donnée de cette secte par le Dr. Barnett dans sa brochure sur l'*Hinduism* (p. 32) repose sur des données inexactes. Growse, *Mathurâ*, p. 263. Il faut se rendre compte que la littérature de la secte ne fournit aucun fondement à ces abus. Ils sont dus principalement à la richesse des adeptes et à l'interprétation matérielle des doctrines de Vallabhâchârya par ses disciples modernes. Cette critique est dirigée surtout contre le côté pratique du culte. Voir Farquhar, *An Outline of the Religious Literature in India*, pp. 312-17.

A la même époque que Vallabhâchârya, puisqu'il naquit en 1485, vécut le célèbre réformateur et saint bengali, nommé Chaitanya. Il renonça au monde à l'âge de 25 ans et devint *Sannyâsin*; pendant six années, il erra dans le pays, prêchant la doctrine d'amour et convertissant à sa foi les disciples du système *Advaita*. Puis il retourna à Puri, où il passa les 16 dernières années de sa vie. Chaitanya rejeta les castes, proclama la fraternité universelle des hommes, l'inefficacité du simple *karma* ou cérémonies rituelles, et l'adoration de Hari, et le chant de son nom, comme seuls moyens efficaces de salut.

Amour et plaisirs, tels sont les traits distinctifs de ce culte. Le dieu suprême est Çrî Krishna, si parfaitement beau que le dieu de l'amour, lui-même, s'en éprend. Ses jeux éternels se poursuivent au Gokula. La théorie védantique de Chaitanya est la même que celle de Nimbârka, à savoir le *Bhedâbheda*, ou identité aussi bien que différence. L'âme individuelle parvient à Krishna, le seigneur tout-puissant, par *bhakti* seulement[1]. Toute âme ne peut atteindre la plus haute perfection qu'en se pliant aux jeux de son Seigneur dans les relations d'un amant et de sa bien-aimée. Râdhâ n'est rien qu'une âme individuelle immergée dans un océan d'amour pour le grand maître; elle est l'amour idéalisé. Aimer Krishna, l'aimer éternellement, comme un serviteur, comme un ami

1. La théorie védantique de Chaitanya est résumée ainsi par le Dr. Bhandarkar : « Comme l'abeille est distincte du miel, plane sur lui et, quand elle en aspire, est pleine de lui, c'est-à-dire est une avec lui, de même l'âme individuelle est d'abord distincte de l'âme suprême, cherche cette âme d'une façon persistante et permanente, et, quand elle s'en est remplie à force d'amour, devient inconsciente de son existence individuelle et de fait, s'absorbe en Elle. » *Vaisnavism*, p. 85.

comme un fils, et finalement comme un amant, est le but suprême de l'homme, et non la *mukti*. Ainsi, nous voyons que le système de Chaitanya a pour but la culture des *émotions* dans l'âme individuelle, et non de l'intelligence[1]. D'infimes nuances d'émotions sont distinguées, et les ouvrages de son école de Bhakti sont quelquefois des études psychologiques sur les belles émotions.

Chaitanya lui-même n'écrivit rien. Ce que d'autres accomplirent par des productions philosophiques, il le fournit par la seule force de sa personnalité. L'amour était chez lui une si grande passion que la pensée de Krishna jouant de la flûte, des forêts sauvages de Vrindâban, des troupeaux paissant dans les prairies verdoyantes, et des jeunes bergères se baignant aux *Ghâts* de la Jamna, le plongeait dans l'extase. L'amour est la devise du culte de Chaitanya, et il est défini en ces termes :

« Chaque homme doit se donner à lui corps et âme, et méprise ses gratifications personnelles. Il doit être prêt à exécuter la volonté de son Seigneur, et le faisant, ne reculer devant aucun sacrifice. Il honorera son image; il doit parler de lui, tresser des guirlandes de fleurs; il doit brûler de l'encens, et agiter le *châmara* dans son temple; il doit, de jour comme de nuit, offrir ses service à son Seigneur ainsi qu'au monde. Le Vishnouisme, il faut le répéter, n'est pas la religion des solitaires, ni une foi sans prosélytisme. »

Toute la puissance de Chaitanya dérive, non de son interprétation du Vedânta, mais de sa ferme

1. Pour une exposition du *Bhakti* de Chaitanya, voir le *Chaitanya-Charitâmrita*, pp. 232-40 -(traduction de Sarkar).

croyance en l'amour, comme suprême principe régulateur de tout l'univers. Cet amour, prenant sa source dans la foi pure, pouvait assumer différentes formes, et se pratiquer de plusieurs manières; le nom de Krishna ne connaissait pas les barrières de caste et de race; il purifiait de toute souillure. Quand Chaitanya envoya au Bengale ses deux principaux disciples, il leur dit : « Enseignez la leçon de foi en Krishna à tous les hommes, jusqu'aux Chandâlas, et prêchez libéralement la leçon de dévouement et d'amour[1]. » Il était plein de compassion pour l'humanité souffrante, et souvent dans une angoisse amère, il s'écriait : « Mon cœur se brise à la vue des tristesses humaines. Pose leurs péchés sur ma tête; fais que je souffre en enfer pour tous leurs péchés, afin que tu puisses débarrasser toutes les autres créatures de leurs douleurs terrestres. » Tel était l'évangile d'amour que Chaitanya prêcha au noble et au pauvre, au Brahmane et au Sudra. Ses disciples furent nombreux au Bengale et en Orissa; et dans plus d'une maison, son nom est encore chanté au crépuscule avec une ferveur presque médiévale par sa profondeur et son intensité.

L'influence de l'Islam se manifeste clairement dans les enseignements de Nâmadeva, Kabîr et Nânak, qui, tous, condamnent les castes, le polythéisme et l'idolâtrie et prêchent la vraie foi, la sincérité et la pureté de vie. La base de leur doctrine est que Dieu est le Dieu des Hindous aussi bien que des musulmans, des Brahmanes aussi bien que des Chandâlas, et que devant Lui, tous sont égaux.

1. Sarkar, *Pilgrimages and Teachings*, pp. 169-173. Sarkar, *Chaitanya's Life and Teachings* (traduction de l'œuvre bengalie *Chaitanya Charitâmrita*), p. 209.

Si l'adorateur veut connaître la vérité il doit abandonner toute prétention de caste et tout formalisme rituel. Nâmadeva, le grand saint marathe, était un homme de basse extraction, dont la naissance dois probablement être placée au début du xve siècle[1]. Nâmadeva prêcha l'unité de Dieu, l'inefficacité du culte des idoles et de toute démonstration extérieure. Sa foi puissante se révèle dans ses hymnes.

Son amour qui me remplit le cœur ne sera jamais dissipé ;
Nâma a appliqué son cœur au vrai Nom,
Comme l'amour entre un enfant et sa mère,
Ainsi est mon âme imprégnée de Dieu[1].

L'humilité de Nâmadeva et sa soumission à Dieu sont exprimées dans les versets suivants :

— Si tu me donnes un empire, quelle gloire
serait-ce pour moi ?
Si tu me fais mendier, comment
cela me dégraderait-il ?
Adore Dieu, ô mon âme, et tu acquerras
la dignité du salut,
Et aucune transmigration ne t'attendra plus,
O Dieu, Tu as créé tous les hommes et
tu les as induits en erreur ;
Celui à qui tu as donné la *compréhension* te connaît.
Une pierre est adorée,
L'autre est foulée aux pieds
Si l'un est un Dieu, l'autre aussi est un Dieu.
— J'adore le vrai Dieu[1].

Kabîr fut le plus grand disciple de Râmânand.

1. Macauliffe dit qu'il naquit en 1270 ap. J.-C. mais ceci est inadmissible (*The Sikh Religion*, VI, p. 18). Bhandarkar accepte cette date (*Vaisnavism p.* 89), Carpenter aussi (*Theism in Mediaeval India*, p. 452). La date donnée dans le *Bhaktamala* de Nâbâji est 1488 (texte de Lucknow, p. 308). Le Dr. Farquhar exprime l'opinion, qui semble la plus acceptable, que Nâmadeva prêcha sa doctrine de « 1400 à 1430 ou à peu près. » *J. A. R. S.*, 1920, p. 186.

Il naquit vers 1398[1]; son origine est entourée de mystère. La tradition dit qu'il naquit d'une veuve brahmane qui le jeta près d'un étang pour échapper au scandale public. Nîrû, un tisserand, recueillit l'enfant et l'éleva avec beaucoup de soin et d'affection. En grandissant, il prit en main le commerce de son père adoptif, mais il trouva le temps de méditer sur les questions de morale et de philosophie.

Personne ne connaît le mystère de ce tisserand qui vint au monde et se mit à l'œuvre.
La terre et le ciel sont les deux rayons,
Le soleil et la lune deux navettes remplies.
Prenant mille fils, ils les déploie en longueur :
Aujourd'hui il tisse encore, mais combien longue à atteindre est la dernière extrémité [1].

Comme le dit Carpenter, tout le fond des pensées de Kabîr est hindou. La théorie de Grierson, disant qu'il puisa ses opinions à des sources chrétiennes, manque de fondement[3]. Il parle de Râma; il cherche à se libérer de la transmigration et essaie d'atteindre la vérité par le moyen de *bhakti*. Il a une grande aversion pour les subtilités théologiques et condamne les feintes et l'hypocrisie qui sont trop souvent confondues avec la vraie piété. Il ne fait aucune différence entre les Hindous et les Turcs qui sont, dit-il, des vases du même argile, et qui peinent sur des routes différentes pour arriver au même but.

1. Macauliffe, VI, p. 121.
Westcott, dans son *Kabir and Kabir Panth*, le fait naître seulement en 1440 (*Chronological tables*, p. 7).
Miss Underhill donne une date approximative : de 1440 à 1518. Farquhar donne, pour Râmanand, 1400-1470; comme Kabîr fut un disciple de Râmânand, il doit être né à cette époque. Voir aussi *Encyclopaedia of Islam*, p. 593.
2. Ahmad Shah, *The Bijak of Kabîr*, p. 67.
3. *J. A. R. S.*, 1907, pp. 355, 492.

Il dénonce la futilité d'un simple hommage des lèvres au grand idéal de la vérité et de la religion. A quoi servent le culte de la pierre, et les ablutions dans le Gange, si le cœur n'est pas pur ? Quelle est l'utilité d'un pèlerinage à la Mecque si on s'avance vers le Kaaba avec un cœur impur et rempli d'artifices ?

Ce n'est pas en jeûnant et en répétant des prières et le credo
Qu'on arrive au ciel ;
Le voile intérieur du temple de la Mecque
Est dans le cœur de l'homme, s'il connaît la *vérité*.
Fais de ton cœur le Kaaba, et de ton corps son temple.
La conscience est le premier maître ;
Sacrifie la colère, le doute et la malice ;
Prononce avec patience les cinq prières ;
Les Hindous et les Musulmans ont le même Seigneur [1].

Tel est, en résumé, l'enseignement de Kabîr; « un vaste panthéisme monistique, coloré d'une chaude ferveur morale », pour employer les termes de Barnett. Dieu est pour lui l'essence et la source de toute existence; il regarde les magnifiques phénomènes de la nature, de la vie et de la mort, comme « des spectacles merveilleux ». Dieu est en toute chose, dans toutes les joies et les peines de la vie ordinaire. Kabîr est certain de l'immortalité, de l'union avec Dieu, car il dit : « Comme la rivière entre dans l'océan, ainsi mon cœur te touche[2]. »

Son plus grand disciple fut Nânak, le fondateur de la religion Sikh. Il naquit en 1469, à Talwandi, village du district de Lahore. Dès son enfance, Nânak montra des tendances d'esprit religieuses et négligea ses études. A l'exemple de Kabîr, il

1. Macauliffe, VI, 140.

prêcha l'unité de Dieu, condamna l'idolâtrie et enseigna que les barrières des castes et des races devaient s'abaisser devant le nom de Dieu, qui les confond toutes; il exhorta le peuple à abandonner l'hypocrisie, l'égoïsme et le monde, car « les comptes de tous les hommes seront apportés devant la cour de Dieu, et sans bonnes œuvres, nul ne sera sauvé ». Les principes du credo de Nânak sont contenus dans ces quelqus mots :

— La religion ne consiste pas en de simples mots ;
Celui qui regarde tout homme comme son égal est religieux.
La religion ne consiste pas à errer parmi les tombes, ou dans les endroits de crémation, où à s'asseoir dans des attitudes contemplatives.
La religion ne consiste pas à voyager dans les pays étrangers ou à se baigner dans les lieux de pèlerinage.
Demeure pur au milieu des impuretés du monde
Et tu trouveras ainsi le chemin de la religion [3].

Conclusion. — D'après ce qui a été dit plus haut, il serait injuste de considérer la période de 1000 à 1500 ap. J.-C. comme l'âge obscur de l'histoire de l'Inde. La coutume ancienne voulait que lorsqu'un bœuf était conduit en sacrifice à Jupiter, ses taches sombres fussent frottées à la craie afin d'offrir l'apparence d'une blancheur immaculée. Laissons s'envoler la craie, et reconnaissons, sans hésitation les fautes si communes à cette époque dans tous, les pays, et rappelons les services rendus à la civilisation indienne par les champions de la conquête musulmane.

3. Macauliffe, I, p. 60. Cunningham, *History of the Sikhs*, pp. 43-4. Les hymnes de Nânak sont rassemblés dans le *Granth Sahib*, le livre sacré des Sikhs. Un grand nombre révèlent sa foi en Dieu et la portée morale de ses enseignements.

Cette conquête fut un désastre en ce sens que les Hindous perdirent leur indépendance, et par là, la noblesse de leur mentalité. Au point de vue politique la conquête musulmane leur infligea de grandes humiliations et les différences religieuses causèrent des persécutions de la plus cruelle espèce, creusant un gouffre d'antipathie entre les vainqueurs et le peuple conquis. La conquête de l'Angleterre par les Normands abolit toute distinction entre Anglais et Normands et amena la fusion des deux races. Au contraire les Hindous et les musulmans ne fraternisèrent point; ils refusèrent de mitiger leur individualisme; et avec une ténacité inouïe, pendant des siècles, les deux races travaillèrent à conserver leurs usages particuliers, leurs traditions, leurs coutumes et leur manière de parler. Le musulman était si conservateur, que lorsque, 400 ans après la conquête, Akbar voulut nationaliser ses sujets sur une base toute rationelle, sa tentative provoqua une tempête d'opposition, et dans les cercles orthodoxes l'empereur fut considéré comme un apostat et un traître aux intérêts des « croyants ». Il n'est pas étonnant que les membres de l'église mahométane du moyen âge primitif aient adopté une attitude de digne isolement, et refusé tous rapports d'égalité avec les infidèles. Telle était l'attitude mentale des gens du Moyen-âge en Orient comme en Occident. Les annales de l'Eglise romaine catholique dans cette période sont souillées par des persécutions du type le plus révoltant. L'inquisition était librement employée à punir l'hérésie; et la liberté de pensée était étouffée de la manière la plus tyrannique. Mais les souverains musulmans de l'Inde ont montré plus de tolérance dans leurs rapports

avec leurs sujets infidèles. A l'époque où Philippe II d'Espagne déclarait qu'il valait mieux ne pas régner du tout que de régner sur des hérétiques, et où Elisabeth persécutait l'Eglise romaine d'Irlande, les souverains musulmans faisaient preuve de plus de tolérance, et Sher Shah et Akbar prêchaient, en vue de l'intérêt public, une religion de charité et d'indulgence envers toutes les communautés et toutes les croyances. La résistance des Zamindars et des chefs hindous prouve que la domination musulmane n'anéantit pas complètement l'énergie et la bravoure nationale. Les *Tabaqat-i-Nasiri*, le *Tarikh-i-Firuz Shahi* de Barani, et le *Tarikh-i-Mubarak Shahi*, relatent les tentatives incessantes, mais mal organisées, des Hindous du Doab pour secouer le joug de Delhi. Dès que l'occasion se présentait, les indigènes se soulevaient et entravaient le fonctionnement de l'administration locale et défiaient, en toute impunité, le gouvernement central. Il n'y eut point de drainage économique, et si prodigue qu'eût été un souverain, il dépensait dans le pays même les trésors de l'Etat. Les immenses richesses des Hindous passèrent aux mains des musulmans, mais le fait que ces derniers s'installèrent définitivement aux Indes influença heureusement la situation économique.

Quant à la civilisation, on peut dire que l'Islamisme donna un nouvel élan à l'art hindou. Les architectes que les Musulmans employèrent à leur service exprimèrent avec la pierre et le mortier l'esprit de l'époque et inconsciemment ils révélèrent dans leurs créations un nouvel idéal, curieux mélange de la puissante splendeur et de la poésie de l'hindouisme, avec la simplicité, la rigidité et le purita-

nisme de l'Islam. La peinture et la sculpture disparurent parce qu'elles représentaient l'idolâtrie à l'esprit mahométan orthodoxe, et l'artiste hindou se voua exclusivement à l'expression de l'idée monothéiste. Mais il s'opéra un changement dans l'idéal artistique. Des structures massives et colossales des Khiljis et des Tughluqs, le style évolua jusqu'à la décoration somptueuse et profuse des monuments de Jaunpur et d'Ahmadabad, qui témoignent encore aujourd'hui de la renaissance à l'art hindou. La venue des musulmans exerça une profonde influence sur l'esprit hindou. Le Brahmane conservateur regardait le Mahométan, de la manière dont son descendant regarde aujourd'hui l'Anglais, comme un maître barbare envoyé par le sort pour le gouverner, et ne méritant qu'un suprême mépris. La fuite éperdue des savants Brahmanes du Nord fut propice à la culture aryenne du Deccan, et activa les progrès de l'organisation des races dravidiennes. Exclu des sphères de l'Etat, le génie hindou s'extériorisa dans la religion, et la nouvelle école des réformateurs, avec les noms célèbres de Râmânand, Chaitanya et Nânak, travailla à purifier un culte encombré de rites superstitieux, si complètement opposés au véritable esprit de la religion. Que la société hindoue ait été capable de produire de tels hommes, cela prouve bien l'erreur de la théorie qui prétend que le génie hindou aurait été stérilisé sous la souveraineté musulmane. Au contraire, l'esprit hindou affirma de la sorte sa virilité et sa vigueur. D'autre part, il ne serait pas moins faux de supposer que les musulmans furent de simples sauvages, ignorant l'art d'une administration civilisée. Le moyen âge primitif peut s'enorgueillir de guerriers

et d'hommes d'Etat tels que Balban et Alauddin d'érudits et des protecteurs des lettres tels que Mohammed Tughluq et Ibrahim Shah Sharqi, de pieux et pacifiques administrateurs tels que Nâsir ud-Din et Firuz Tughluq, et de généraux comme Ulugh Khan, Zafar Khan, Malik Kafur, et beaucoup d'autres encore, également nobles et courageux. Ce sont là d'intéressantes figures dans l'histoire du moyen âge. L'originalité ne leur fit pas défaut; quelques-uns d'entre eux entreprirent hardiment de laïciser l'Etat en séparant les fonctions ecclésiastiques des charges politiques, mais cette tentative échoua. Ils insistèrent sur l'importance d'élevei la royauté au-dessus de tous les partis, et de subordonner les prétentions de l'orthodoxie aux intérêts de l'Etat. Mais les conditions de l'époque où ils vécurent ne leur permirent pas de réaliser cet idéal. Ce fut aux Mongols, plus tard, qu'il fut donné de l'accomplir. Ils se montrèrent capables d'édifier un empire civilisé, contrastant étrangement avec la politique embryonnaire et rustique des temps primitifs. La manière dont ils organisèrent le gouvernement de leurs vastes domaines leur valut une gloire et des triomphes bien personnels. Mais il serait injuste de passer sous silence les mérites des hommes qui jetèrent les premiers les fondements de la civilisation musulmane dans une contrée hostile, et préparèrent l'esprit du peuple à une organisation sociale et à une discipline fondées sur des principes étrangers aux enfants de son sol. Que l'historien de l'Inde mongole n'oublie pas, dans son enthousiasme, la dette des Mongols envers les générations qui les précédèrent. Au début du moyen âge, les fondements de leur culture étaient déjà posés, et, consciemment ou inconsciemment, leur organi-sation politique et leurs institutions furent influencées par l'idéal et les usages de leurs prédécesseurs.

Dates principales

636-7 A. D.	1re expéd. des Arabes sur la côte de l'Inde.
647	Mort de Harsa.
712	Invasion de Mohammed ibn Qasim dans le Sind.
986-7	1re incursion de Subuktéguine sur territoire indien.
991	2e incursion de Subuktéguine et bataille contre Sayapala.
1000	1re expédition de Mahmoud de Ghazna.
1001-5	3e expédition de Mahmud contre Bhîra.
1008-9	Sa 6e expéd. contre Lahore.
1008-9	Conquête de Nagarkot.
1014	Expédition contre Thanesar.
1019	« « Kanauj.
1025	« « Somvath.
1026	Dernière expéd. de Mahmoud contre les Jats.
1030	Mort de Mahmoud de Ghazna.
1031	Masoud sultan de Ghazna.
1040	Bataille de Merv: Masoud défait par les Turcs.
1186	Expéd. du sultan Mohammed contre Lahore.
1191	1re bataille de Tarain.
1192	2e bataille de Tarain : défaite de Prithviraj.
1194	Mohammed marche contre Kanauj.
1197	Conquête de Bihar par Mohammed ibn Bakhtiyar Khilji.
1202	Conquête de Kalinjar par Qutb-ud-din.
1210	Mort de Qutb-ud-din Aibek.
1210	Avènement d'Iltutmish au trône de Delhi.
1215	Défaite de Yaldoz à Tarain.

1221	L'invasion de Tchinguiz Khan.
1225	Soumission de Ghiyas-ud din Khilji, gouverneur du Bengale.
1226	Conquête de Ranthambhor.
1228	Iltutmish reçoit l'investiture du Khalife.
1230	Conquête du Bengale et de Gwalior.
1235	Mort d'Iltutmish.
1236	Mort de Rukn-ud-din. Avènement de la sultane Reziyâ.
1239	Révolte de Malik Ikhtiyar-ud-din Altunia.
1240	Reziyâ mise à mort.
1241	Invasion des Mongols.
1245	Autre invasion des Mongols.
1246	Avènement de Nasir-ud-din.
1246-1252	Plusieurs chefs du Nord de l'Inde défaits et soumis.
1255	Révolte de Qutlugh Khan.
1257	Invasion des Mongols.
1259	Expéd. contre Mewat.
1266	Balban devint roi.
1279	Révolte de Toughril au Bengale.
1285	Mort du prince Mohammed, fils de Balban.
1286	Mort de Balban.
1290	Jalal-ud-Din Khilji devint roi.
1294	Expéd. d'Alauddin à Devagir.
1295	Alauddin monte sur le trône de Delhi.
1297	Conquête du Gujarat.
1298	Invasion des Mongols.
1301	Conquête finale de Ranthambor.
1303	Conquête du Mewar.
1309	Expéd. contre Warangal.
1311	Conquête du Mâbar.
1312	Défaite de Sankaradeva, fils de Rana Deva de Devagir.
1316	Mort d'Alauddin Khilji.
1318	Révolte de Raja Har Pal Deva de Devagir.
1320	Avènement de Ghiyas-ud-din Tughluq.
1323	Soumission de Warangal.
1325	Mort de Ghiyas-ud-din Tughluq et avènement de son fils Mohammed Tughluq.

1326-7	Transfert de la capitale de Delhi à Daulatabad.
1330	Introduction de la monnaie de jetons.
1333	Arrivée d'Ibn Batoûta dans l'Inde.
1334-5	Révolte de Jalal-ud-din Ahsan Shah à Mâbar.
1336	Fondation du royaume de Vijayanagar.
1337	Révolte de Fakhr-ud-din au Bengale.
1340-41	Révolte de Ain-ul-Mulk Multani.
1344	Révolte de Krishna Nâyak.
1347	Fondation du royaume bahmani.
1351	Mort de Mohammed Tughluq, avènement de Firuz Tughluq.
1353-4	1re expéd. de Firuz au Bengale.
1359-60	2e expéd. de Firuz au Bengale.
1360-1	Conquête de Nagarkot.
1371-2	Conquête de Thatta.
1388	Mort de Firuz Tughluq.
1394	Avènement de Nâsir-ud-din Mahmoud Tughluq
1398	Invasion de Timour.
1401	Le Gujarat et le Malwa deviennent indépendants.
1412	Mort de Mahmoud dernier sultan de la dynastie Tughluq.
1414	Khizr Khan devient maître de Delhi.
1417	Révolte de Tughan Rais et du Turc Bacchas.
1420-1	Nicolo Conti visite Vijayanagar.
1421	Mort de Tâj-ul-Mulk, vizir de Khizr Khan.
1421	Mort de Khizr Khan. Avènement de Mubarak Shah.
1428	Jasrath Khokhar assiège Kalanor.
1429-30	Révolte de Paulâd.
1433	Défaite et mort de Paulâd.
1434	Meurtre de Mubarak Shah.
1437	Expéd. d'Ahmad Shah contre Mahmoud Khilji du Malwa.
1440	Mahmoud Khilji du Malwa marche contre Delhi et Chittor.
1442	Visite d'Abdur-Razzâq à Vijayanagar.
1445	Avènement d'Alauddin Alam Shah.
1447	Bahlol Lodi s'empare du trône de Delhi.
1470	Athanasius Nikitine visite Bidar.

1479	Naissance de Vallabhâchârya. Bahlol Lodi à Delhi.
1489	Avènement de Sikandar Lodi.
1493	Avènement de Husain Shah du Bengale.
1504	Fondation d'Agra.
1505	Violent tremblement de terre à Agra.
1507	Expéd. de Mahmoud Baîkara contre les Portugais.
1509	Avènement de Krisna Deva Raya au trône de Vijayanagar.
1517	Mort de Sikandar. Ibrahim Lodi monte sur le trône.
1526	1re bataille de Panipat : défaite d'Ibrahim Lodi par Baber.
1565	Bataille de Talikota. Chute de Vijayanagar.

DYNASTIE DES ESCLAVES

Muizz-ud-din Muhammad bin Sam

Qutb-ud-din Aibek (1206-10)

Aram Shah (1210)

Fille = Shams-ud-din Iltutmish (1250-35)

Rukn-ud-din Firuz I (1235-6)

Jalalat-ud-din Reziyâ (1236-9)

Muizz-ud-din Bahram (1239-41)

Nasir-ud-din Mahmud I (1246-65)

Fille = Ghiyas-ud-din Balban (1265-87)

Ala-ud-din Masoud (1241-6)

Bughra Khan, gouverneur du Bengale

Muizz-ud-din Kaiqubad (1287-90)

Shams-ud-din Qaiumurs

DYNASTIE SAYYID

Khizr Khan Sayyid (1414-21)

Mubarak II (1421-33)

Farid

Mohammed Shah IV (1433-43)

Alam Shah (1443-51)

DYNASTIE LODI

Bahlol Lodi (1451-88)

Sikandar II (1488-1517)

Ibrahim II (1517-26)

DYNASTIE KHILJI

Jalal-ud-din Firuz II
(1290-96)

Frère de Firuz II

Rukn-ud-din Ibrahim I
(1296)

Ala-ud-din Muhammad II
(1299-1316)

Shihab-ud-din Omar (1316-6)

Qutb-ud-din Mubarak I
(1316-20)

Nâsir-ud-din Khusrau, vizir de Mubarak I
(1320)

DYNASTIE TUGHLUQ

Ghiyas-ud-din Tughluq I
(1320-25)

Sîpah Salar Rajab, frère de Tughluq I

Mohammed ibn Tughluq
(1325-51)

Firuz III (1351-58)

Fatah

Zafar

Mohammed III (1389-92)

Tughluq II
(1388)

Nusrat Shah
(1394-99)

Abou Bakr
(1388-89)

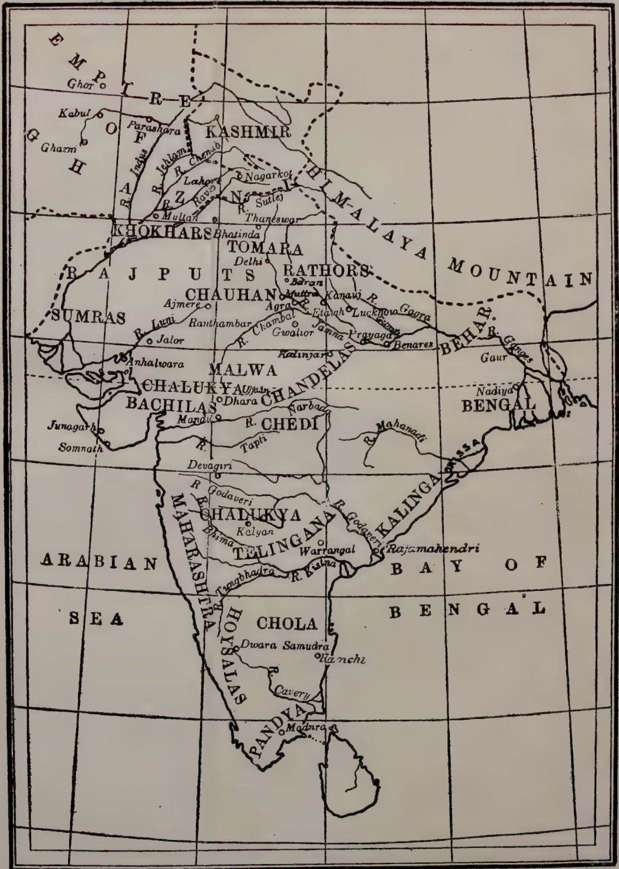
Sikandar I
(1392)

Mahmoud II
(1392-4)
(restauré 1399-1412)

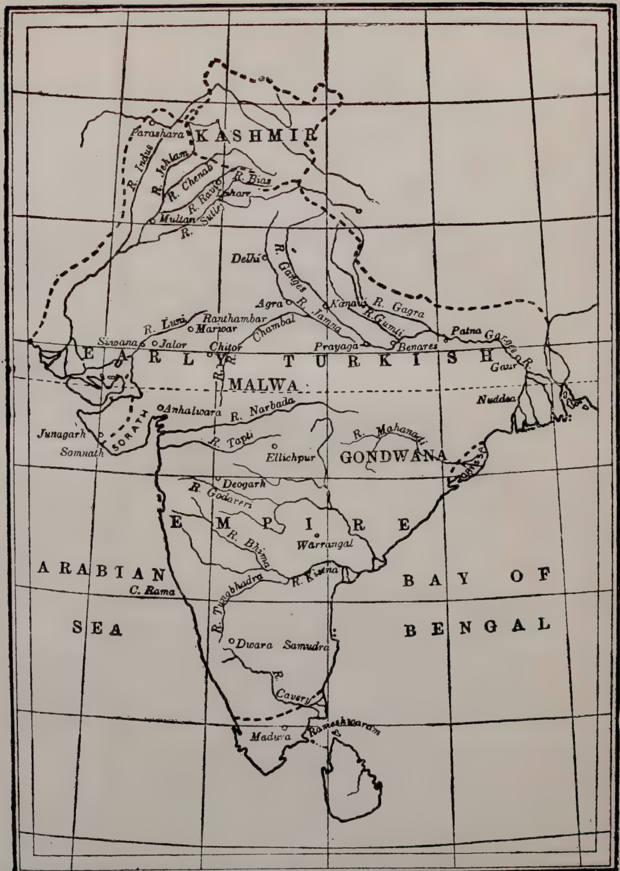
Daulat Khan (1412)

Table des Matières

CARTE I

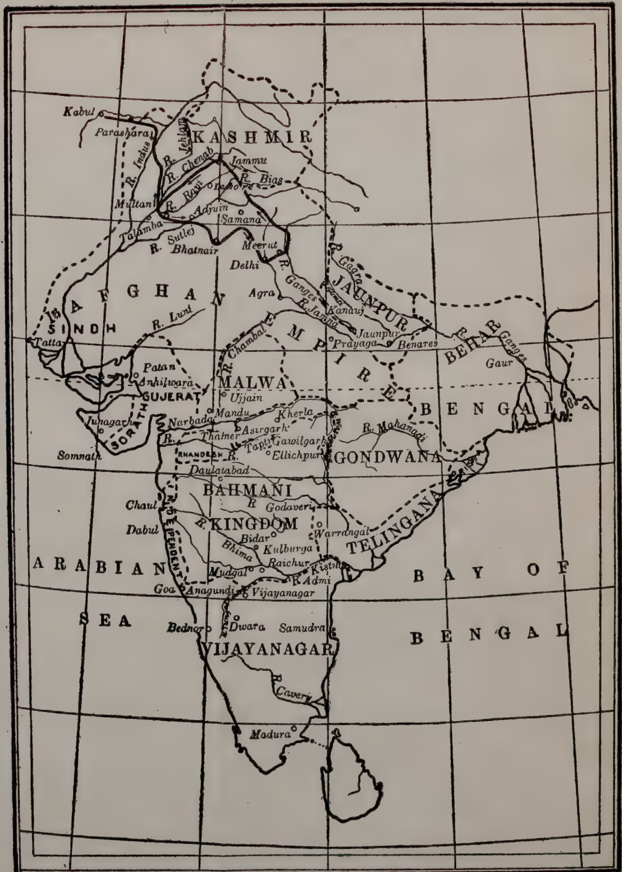


L'Inde des Radjpoutes avant la conquête musulmane



L'ancien empire turc, 1315

CARTE 3



L'invasion de Timur, 1398

IMPRIMERIE J. BIÈRE
18-20-22, RUE DU PEUGUE
BORDEAUX
1930

